

JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.  
DÉDIÉ  
A MONSIEUR,  
FRÈRE DU ROI.

Opinionum commenta delet dies , naturæ judicia confirmat  
Cic. *De Nat. Deor.*



M A I 1785.

L X I V.



P A R I S,



Chez P. FR. DIDOT le jeune, Libraire-Imprimeur  
de MONSIEUR, quai des Augustins.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.







JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

M A I 1785.

---

OBSERVATIONS  
FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES  
HÔPITAUX CIVILS.

N° 5.

*Suite de l'hospice de Vaugirard.*

SI quelque chose démontre la prééminence du traitement mercuriel par extinction pour combattre la maladie vé-

A ij

nérianne, c'est la manière insensible & efficace avec laquelle la méthode employée à Vaugirard, guérit les femmes qui y sont soumises, & les enfans qu'elles allaitent. Le mercure en friction s'insinuant par degrés dans le tissu cellulaire, & se distribuant aux différentes parties du corps, n'irrite point le canal alimentaire, ne trouble point l'action nerveuse; toute son action paroît se réduire à augmenter les sécrétions & les excrétions, & à ranimer ainsi les organes de la vie. Aussi, comme nous l'avons déjà observé, les femmes nourrices, bien loin d'être fatiguées du traitement auquel elles sont soumises, prennent un embonpoint & une fraîcheur qui annoncent que le remède répare au lieu d'affoiblir. Il est rare que la bouche paroisse sensible au mercure; quand cela arrive, ce n'est qu'après les premières frictions, & encore cette affection est-elle très-légère; mais jamais cet accident n'a lieu au milieu ou à la fin du traitement, quoique le spécifique soit alors plus largement administré. Ce phénomène est dû, sans doute, à l'action tonique de la fibre qui augmente en raison de l'éloignement de la couche. Mais l'allaitement contribue aussi pour beaucoup à rendre



les nourrices moins sensibles à l'action du mercure, parce qu'il détourne au profit des enfans, une portion de ce médicament. Deux choses le prouvent. 1°. La nécessité d'augmenter la dose du mercure en friction, & de la porter presque au double de celle dont on useroit si les femmes ne nourrissoient pas. 2°. L'observation constante qu'il faut plus de mercure pour guérir la femme qui allaite deux enfans, que pour guérir celle qui n'en allaite qu'un.

---

*OBSERVATIONS sur le traitement des femmes.*

La constitution des nourrices, le degré d'infection qui est plus ou moins fort, & plusieurs autres causes relatives aux femmes ou à leurs enfans, mettent des différences remarquables dans la manière dont les unes ou les autres de ces femmes, sont soumises au traitement. Mais il est des soins généraux & indispensables, comme le régime & les bains.

Le régime végétal ou mixte, tel qu'il a été décrit, est si nécessaire, que les femmes qui ne s'y soumettent pas avec régularité, arrivent plus tard au terme de leur guérison.

Les bains ne sont point administrés empiriquement, & il seroit bien dangereux d'en user ainsi. Telle femme, dont la fibre est forte, roide, ou qui a la peau sèche & le genre nerveux irritable, doit être baignée fréquemment. Celle qui est molle, foible, & dont les humeurs tendent au scorbut & à la putridité, n'a pas besoin des bains, mais de toniques. Si dans le commencement du traitement il survient des maux de tête, d'yeux ou de reins, ce sont des signes d'infection considérable, car c'est presque toujours l'effet du virus qui commence à *s'ébranler* pour produire ou un engorgement aux glandes, une ophthalmie, ou une augmentation dans le flux gonorrhéique.

La dose d'onguent mercuriel n'est pas la même pour toutes ces femmes. Il en est qui sont guéries avec trois ou quatre onces de ce remède. Quelques-unes au contraire ne guériroient pas si l'on n'ajoutoit à la méthode générale quelques préparations mercurielles, sous une autre forme, ou d'autres médicamens qui concourent avec le mercure à corriger, détruire ou expulser le virus. Il est assez important de dire un mot de ces autres remèdes, & des circonstances dans lesquelles ils ont été administrés.

Nous commençons par les emplâtres & les linimens, parce que ce sont les moyens qui ont le plus d'analogie avec les frictions mercurielles. On s'en est servi constamment pour fondre les tumeurs & les excroissances à l'anus & à la vulve. Ces parties sont presque toujours plus ou moins ulcérées : l'application des topiques mercuriels, qui disposent si promptement les femmes grosses à la salivation, ne font pas le même effet sur les nourrices, mais produisent un changement aussi avantageux dans la partie malade. Leur efficacité est confirmée par cette seule remarque, que depuis le commencement de l'établissement, on ne s'est pas servi deux fois du ciseau ou du caustique, pour extirper ces tumeurs qui se sont dissipées insensiblement. On a vu disparaître, par cette pratique, des choux-fleurs de trois pouces de diamètre, des tumeurs grosses comme le poing, & des squirrhosités multipliées & volumineuses le long des grandes lèvres. On a guéri en trois semaines par le même moyen des ulcères au sein, fétides & recouverts de dartres croûteuses qui rendoient le mamelon invisible. On s'en est servi encore avec le même succès pour les rhagades & pour des ulcérations qui s'é-

tendoient dans l'intestin à deux ou trois pouces de la marge de l'anus. Dans ce dernier cas on introduit dans le canal intestinal un plumaceau chargé de cérat mercuriel. Quand on use des emplâtres ou linimens, il est essentiel d'employer en même temps les émolliens, en bain ou en cataplasme ; & lorsque la tumeur ou excroissance est flétrie, on la touche avec l'eau styptique du *Codex* pour accélérer sa dessiccation.

Le sublimé corrosif a été mis en usage fort rarement, parce que les circonstances où il paroïsoit devoir convenir particulièrement ont été rares. Cependant on l'a employé plusieurs fois avec beaucoup d'avantage. Ces cas étoient une ophthalmie vénérienne rebelle, des chancres très-ténaces aux lèvres, des dartres vénériennes à la paume de la main, forte de *lichen* très-difficile à guérir, des engorgemens glanduleux anciens & squirrheux accompagnés de ces pustules plates au front & aux extrémités, & qui ne se font connoître que par des taches noires sur la peau. Ces malades étoient à l'usage du lait, & elles buvoient en même temps une décoction adoucissante, qu'on donnoit alternativement avec les tisanes sudorifiques.

Quand le vice paroît avoir de l'analogie avec le virus scrophuleux, que les malades sont pituiteuses ou phlegmatiques, on interrompt les frictions pour faire usage de panacée mercurielle qu'on incorpore souvent avec la rhubarbe; ou bien on donne les pilules de Belloste à la dose de six, huit ou dix grains, tous les jours. On fait prendre en même temps des bouillons aux herbes, ou des suc's épurés de plantes. Quelquefois, malgré tous ces soins, les glandes restent long-temps dures & à moitié squirrheuses; & tant que ces malades sont en cet état, il ne faut les regarder que comme palliées, car elles sont exposées à être infectées de nouveau, lorsque la glande vient à se fondre. Une femme mariée, qui étoit arrivée infectée au degré le plus éminent, avoit entre autres symptômes une glande maxillaire grosse comme les deux poings, & cette glande étoit squirrheuse. En lui faisant passer les remèdes, on lui avoit appliqué un emplâtre de *Vigo cum mercurio* sur cette glande; & au bout de deux mois, elle étoit à moitié fondue. La malade s'en-nuya de cet emplâtre, exposa à l'air cette glande ramollie qui reprit une dureté squirrheuse. Cependant on continua

les remèdes , & les autres symptômes étoient détruits lorsque la malade appliqua pour la seconde fois un emplâtre sur sa glande : le ramollissement de la tumeur , & sa diminution qui fut très-prompte , donnerent lieu à une nouvelle explosion de symptômes vénériens non équivoques , pour lesquels la malade fut soumise pendant près d'un mois à un traitement mixte. Pendant ce traitement , nouvelle négligence qui fait arrêter la fonte de la glande ; on a recours pour la troisième fois à l'emplâtre que la malade redoutoit , comme s'il eût été la source du mal qu'elle voyoit renaître après son application. La fonte de la glande a été complète , mais ce n'a pas été sans voir reparoître quelques symptômes beaucoup plus légers à la vérité , & plus faciles à guérir que les précédens.

On a fait usage des sudorifiques , parmi lesquels on a donné la préférence à la salsepareille. On s'en sert fréquemment pour tisane , sur la fin du traitement des femmes dont les accidens ont été un peu graves ; mais elle a une vertu bien plus grande , quand on la donne à grande dose mêlée avec des substances aromatiques , des purgatifs & une assez grande

quantité de miel & de sucre, pour lui donner le goût & l'apparence d'un sirop.

Ce sirop, connu depuis long-temps sous le nom de sirop de Cuifinier, se trouve indiqué dans les observations médicales du collège de Médecine de Londres, & dans celles de la Société royale de Médecine; mais sa composition est particulièrement décrite dans la Gazette de Santé (a). On en avoit fait usage à l'hof-

(a) Prenez felsepareille, trente onces; faites-la infuser d'abord pendant vingt-quatre heures dans douze pintes d'eau; faites bouillir ensuite jusqu'à ce qu'elles soient réduites à quatre; répétez deux fois la même opération sur le marc, après avoir décanté la liqueur; mêlez ces trois décoctions, à laquelle on ajoutera fleurs de bourache, roses blanches & anis, de chaque deux gros; séné, une once & demie; faites bouillir jusqu'à réduction de moitié; passez à la chausse, & ajoutez-y deux livres de sucre, & autant de miel, dont on fera suivant les règles de l'art, un sirop qui doit servir pour l'usage. On fait prendre trois prises de ce remède par jour, à la dose d'un demi-verre ordinaire; & la boisson journalière est une décoction de felsepareille, faite avec six gros de cette racine, sur trois pintes d'eau. Ce remède agit par les sueurs, par les selles & par les voies urinaires. On le rend plus ou moins purgatif, en augmentant ou diminuant la dose du séné. On diminue aussi la dose de ce sirop, s'il

pice dès l'année 1782, & on y avoit été engagé, par les bons effets qu'on avoit obtenus en faisant prendre à des malades très-gravement affectées, de fortes décoctions de falsepareille sur la fin de leur traitement, & par des observations particulières étrangères à l'hôpital. Les indications d'administrer ce sirop sont un virus ancien, & qui n'a pu être détruit par une grande quantité de mercure, une fibre molle gorgée de mauvais suc, & la langueur dans les sécrétions & dans les excréments. Les accidens les plus communs dans ces circonstances sont des tumeurs gommeuses, situées sur la tête ou les articulations, qui font souffrir des douleurs intolérables ; des pustules profondes, ou des ulcères aux mains ou aux pieds ; mais surtout des chancres à l'arrière-bouche, qui après avoir rongé le voile du palais, gagnent l'œsophage.

En 1782, *Marie*, fille de campagne, de la classe des bonnes nourrices, avoit, entre autres symptômes, un chancre au voile du palais, & une gonorrhée. Le

---

échauffe ; il n'affujettit d'ailleurs qu'à un régime tempérant & ordinaire, composé de bons potages & de viandes bouillies ou rôties. *Gazette de Santé pour l'année 1784, n°. 1, pag. 2.*



chancre disparut après les premières frictions, & l'abondance & l'acrimonie de l'écoulement faisoient voir la route que le virus avoit prise. Au bout de quelques mois l'écoulement vénérien s'étant supprimé tout-à-coup, le chancre reparut plus vivement que dans le commencement de la maladie. On donna le mercure à grande dose, on fit user d'un gargarisme antivénérien sans pouvoir arrêter les progrès du mal. On essaya de rendre le traitement mixte en combinant les bains, les frictions mercurielles & le sublimé : la malade ne s'en trouva que plus affoiblie. On toucha l'ulcère avec l'essence de térébenthine sans aucun succès. Au bout de cinq semaines le voile du palais étoit tout rongé, la déglutition des solides impossible, la parole très-difficile. L'ulcère occupoit toute la partie supérieure du pharynx, il étoit grisâtre, fétide ; la malade dépérissoit de jour en jour. Cependant cette femme naturellement robuste & pleine de courage, n'avoit pas voulu abandonner son enfant qu'on avoit tenté de lui enlever plusieurs fois, & on le lui avoit laissé, parce que son lait ne sembloit pas participer à la cachexie. Dans cette circonstance on fit prendre à cette malade le sirop de felsepareille à

la dose d'un verre le matin, & l'autre le soir. Elle parut agitée pendant les premiers jours, sans en éprouver de bons effets. Le troisième jour elle eut des évacuations considérables, & l'ulcère avoit un aspect moins sordide. Les jours suivans les évacuations continuèrent, & l'ulcère se borna. Au bout de huit jours la déglutition étoit moins difficile, l'ulcère se détergea insensiblement. Au bout de quinze, il n'étoit plus que de la largeur d'une pièce de vingt-quatre sous, les chairs étoient bonnes, la malade pouvoit manger des alimens solides, ses forces étoient réparées; enfin avant un mois la cicatrice fut complète.

Ce fait est très-remarquable & très-concluant. Des faits semblables se sont souvent renouvelés à l'hospice; d'ailleurs les officiers de santé de cet hôpital ont eu lieu de répéter les mêmes observations dans leur pratique de la ville; & par-tout ils ont constamment remarqué que l'action de ce syrop est d'autant plus prompte & plus vive, que les malades ont plus pris de mercure. D'où l'on peut conclure que sa vertu paroît consister principalement à mettre en action le mercure dont le tissu cellulaire est gorgé, & qui ne peut être distribué à cause de l'inertie de la fibre.

Il est encore des femmes à demi scorbutiques qui ont grand besoin de mercure à cause de leurs accidens vénériens, mais qui ne pourroient le supporter si l'on ne prenoit des moyens de fortifier leur fibre & de recomposer, pour ainsi dire, leur sang appauvri. Le quinquina, la rhubarbe, les martiaux, le camphre & le régime tonique sont les moyens dont on fait usage. En 1784 au mois de mars, une femme nouvellement accouchée est arrivée de l'hôtel-dieu avec son enfant. L'enfant étoit dans un état si déplorable qu'il ne pouvoit prendre ni le teton ni le biberon. La mère avoit une fièvre habituelle qui avoit commencé avant sa couche, & dont la petitesse du pouls indiquoit assez le caractère. Le visage étoit plombé, les membres étoient oedématisés; les taches aux jambes & la putridité des gencives étoient des signes manifestes d'une disposition scorbutique. Les premières voies paroissoient en même temps remplies de saburre, & à ces symptômes de cachexie se joignoient des accidens vénériens très-graves. Après avoir fait prendre à cette femme un émético-cathartique, on s'est apperçu que le lait vouloit monter à ses seins; mais son enfant ne pouvoit pas encore prendre

le tétou, & d'ailleurs cette femme étoit si foible, que bien loin d'être propre à soigner unnourisson elle, pouvoit à peine se servir elle-même. On nourrit l'enfant avec du bouillon, du lait & quelques fortifiants, & on fit prendre à la mère une tisane de quinquina & de tamarins, & une potion fortifiante. Les forces de la malade se rétablirent par degrés, le lait augmenta de jour en jour, & l'enfant ayant été restauré de son côté, par les soins qui lui furent administrés, cette femme a eu le plaisir au bout de dix jours de voir teter son enfant qu'elle a parfaitement élevé.

---

*OBSERVATIONS sur le traitement des enfans*

Les symptômes multipliés dont on a donné le tableau, ont été observés sur l'universalité des enfans reçus à l'hospice de Vaugirard; mais chacun d'eux en particulier n'a présenté que quelques-uns de ces accidens; ceux qu'on voit le plus fréquemment sont les pustules, les ulcérations extérieures, l'ophthalmie, l'enchiffrenement, & le gonflement œdémateux.

Quelques gens de l'art, très-versés

dans le traitement de la maladie vénérienne des adultes, ont cru s'appercevoir que cette maladie avoit un caractère différent suivant les différentes constitutions de l'air, parce qu'ils ont observé que tantôt c'étoit un symptôme qui dominoit & tantôt c'étoit un autre. On a remarqué aussi à l'hôpital de Vaugirard qu'il y avoit presque toujours un symptôme dominant chez les enfans, & que ce symptôme varioit suivant les saisons. Dans un temps ce sont des chancres à la bouche, dans un autre ce sont des ophthalmies. L'année dernière les aphthes & les phlegmons étoient très-fréquens. Cet hiver le gonflement œdémateux est un symptôme très-commun.

Ce n'est pas dans les premiers jours, sans suce le lait d'une nourrice préparée & soumise au traitement, qu'il est possible de s'appercevoir de l'effet du mercure. On commence quelquefois à distinguer son action vers le quinzième jour, soit par le transport & l'issue abondante & favorable du virus par les yeux ou par les narines, soit parce que les ulcères se bornent, soit enfin parce que la peau se régénère, & que le visage est moins ridé & moins décrépité. Ce changement est encore plus prompt & plus

sensible lorsqu'on donne un enfant nouveau-né à une femme qui est accouchée depuis quelques semaines.

En général dans le premier mois on voit les ulcères se borner, les œdèmes se dissiper, les pustules se dessèchent ou suppurent, les inflammations curables s'apaisent, les chancres se détergent : bientôt la figure renaît, chaque jour efface une ride ; la déglutition devient plus facile, la bouche plus fraîche ; les tumeurs rondes & dures ont une suppuration abondante, celles qui sont mollasses commencent à se résoudre, ou bien ont une transudation louable. Cette amélioration est encore plus sensible dans l'état des yeux ; leur écoulement ou leur suppuration paroît d'abord augmenter considérablement ; mais au bout de quelques jours, il est moins jaunâtre, moins gluant, & devient peu à peu plus homogène & moins acrimonieux. L'œil s'ouvre, & les collyres convenables peuvent être employés. Mais aussi c'est pendant ce premier mois que la plus grande mortalité a lieu, soit par les symptômes incurables que nous avons exposés, soit parce que les enfans ne peuvent pas prendre le teton, ni par conséquent éprouver le bienfait du traitement.

Dans le deuxième mois on voit souvent éclore de nouveaux accidens : tels sont les tumeurs mollasses du cuir chevelu , les tumeurs dures aux épaules , les pustules aux mains , les rougeurs ulcérées aux talons , le flux gonorrhœique chez quelques petites filles , tous symptômes benins comme nous l'avons vu. Les aphthes au voile du palais , les tumeurs mollasses le long de l'épine dorsale ou à l'os sacrum , & quelques autres accidens très-graves , se montrent encore à cette époque.

Vers six semaines la violence de l'orage est passé , les symptômes vénériens qui existent encore sont dans la déclinaison ; mais les enfans sont sujets à des paleurs , à des coliques , à des dévoiemens , accidens causés par l'embarras de l'estomac , & que dissipent des purgatifs légers.

Dans le troisième mois les enfans prennent des forces & du développement , ou bien ils succombent , si leur santé n'a pu s'affermir. Les accidens vénériens sont le plus souvent disparus , & ceux qui persistent sont l'enchifrenement , des tumeurs dégénérées , ou des ulcérations qui se renouvellent. De trois mois à six la guérison est confirmée sur le plus grand nombre des enfans. Mais ceux

chez lesquels le mal avoit été considérable éprouvent de nouveaux accidens , qui sont ordinairement des rhagades , des végétations & des ulcères à l'anüs , des pustules dures & indolentes à la face , ou des pustules plates & livides à la surface du corps. Le traitement de ces enfans exige les plus grands ménagemens à toute sorte d'égards ; mais il est sûr , comme nous l'exposerons , après avoir parlé des soins accessoirs qu'il faut donner aux enfans pendant les six premiers mois , tant pour le pansement de leurs ulcères que pour leur nourriture.

Tandis que le lait de la mère régénère les humeurs de l'enfant , on se contente de panser les ulcères & d'adoucir les autres symptômes par les moyens les plus simples. On foment avec des linges trempés dans de l'eau de guimauve les tumeurs inflammatoires & les ulcères. On lave avec la même eau les yeux affectés d'ophthalmie ; on fait faire des fumigations aqueuses pour pénétrer dans l'intérieur des narines , & on les emploie aussi très-fréquemment pour exciter l'écoulement des yeux quand il languit. Quand on veut donner plus d'intensité à ces fumigations , on ajoute un peu de vinaigre dans l'eau , & on s'en est par-



faitement bien trouvé dans des enchifrenemens très-graves. On se sert encore d'une petite seringue pour injecter les yeux, le nez, les oreilles & toutes les parties dans lesquelles les ablutions ne pourroient pas pénétrer facilement. On met sur les tumeurs mollasses & suppurantes un très-léger emplâtre d'onguent de la mère, qu'on recouvre quelquefois d'un petit cataplasme de farine de graine de lin. On doit se garder d'ouvrir les tumeurs qui sont sur l'épine du dos, parce qu'il seroit très-possible de prendre pour un sac enkisté rempli de pus ou de fluide, une tumeur produite par la carie des vertèbres, & qu'on connoît sous le nom de *spina bifida* ou d'*hydro-rachitis*. Nous avons vu plusieurs de ces tumeurs simplement cutanées, avoir la plus grande ressemblance avec le *spina bifida*; & quoiqu'il y ait ordinairement quelqu'autre signe propre à caractériser cette dernière tumeur & à la distinguer des excroissances lupiales, le plus sûr est de respecter les unes & les autres, puisqu'on court le plus grand risque en cherchant à les ouvrir, & qu'il n'y a rien à craindre en attendant (a).

---

(a) Les signes les plus propres à faire juger

Mais on ne doit pas balancer à ouvrir celles qui se trouvent aux fesses, aux en-

---

que ces tumeurs, placées le long de l'épine dorsale, font des *spina bifida*, font la grosseur démesurée de la tête, la maigreur, la distorsion & la paralysie des extrémités inférieures. Dans cet hiver 1785, on a apporté à l'hospice de Vaugirard un enfant sevré, âgé, disoit-on, de sept à huit mois, mais qui avoit plus d'un an. Outre des pustules & des ulcères vénériens à l'anus & aux aines, il étoit hydrocéphale, & il avoit vers la dernière vertèbre des lombes une tumeur d'un pouce & demi de diamètre, terminée par une espèce de capuchon. Cette tumeur étoit mollasse, & contenoit évidemment un fluide. Les jambes étoient torfées, & les extrémités inférieures étoient proportionnellement moins fortes & moins développées que les extrémités supérieures & le tronc. On s'occupoit d'attaquer le vice intérieur par des remèdes proportionnés à l'âge & à la force de cet enfant, lorsqu'il est mort. A l'ouverture de la tumeur, nous avons trouvé qu'elle étoit remplie d'un fluide aqueux. Le corps des deux dernières vertèbres des lombes étoit détruit; & en examinant la communication de ce sac avec le canal de la molle épinière, nous avons vu un cordon blanchâtre gros comme une plume de poulet, qui étoit implanté au centre de la tumeur, & qui s'amincissoit en approchant du point de l'insertion à une ligne de distance; à droite & à gauche, il y avoit deux petits cordons blanchâtres, quatre fois plus ténus, fixés parallèlement & avec symétrie

virons de l'anus & à la tête, parce que la peau de ces parties est très-dense, & que la fusée ou la métastase du pus produiroit des accidens funestes. On baigne les ulcères profonds & de mauvaise nature avec des décoctions détersives & anti-putrides. Les ulcères du talon n'exigent le plus souvent que des lotions adoucissantes, un peu de cérat, & de la charpie très-douce & très-molle. Les pustules & les ulcères du scrotum & du coccix ont rarement des suites graves quand les nourrices sont propres & actives. Enfin on détruit les chancres & les aphthes vénériens de la bouche, en les touchant, comme il a été dit dans l'exposition, avec un pinceau trempé dans un gargarisme anti-vénérien.

Les enfans dont nous croyons avoir pallié le mal dans le sein de leur mère,

---

aux deux côtés du gros cordon. La continuité de ces cordons avec la moëlle épinière avoit été interrompue en ouvrant la tumeur; mais néanmoins nous en avons eu la certitude de leur nature, soit par la dissection, soit par l'état de l'os sacrum que nous avons trouvé sans aucune ouverture & à moitié développé; il est évident que le gros cordon étoit la terminaison de la moëlle épinière ou la queue de cheval, & que les deux paires à droite & à gauche étoient une double conjugaison des nerfs sacrés.

paroissent fort peu sensibles aux effets du mercure. Les autres sont plus sujets à éprouver de la pâleur & des coliques sourdes sans évacuation, ce qui les rend brûlans, & diminue leur appétit. Les grands froids ou les grandes chaleurs, pendant lesquels l'irritabilité est plus forte, sont le temps où les entrailles des enfans sont plus sensibles au mercure, & on les a vus un jour d'orage & de frictions avoir presque tous la colique. La suspension de l'usage du mercure, les adoucissans tels que l'eau de chiendent miellée, le loock de gomme arabique & de sirop de guimauve auquel nous avons substitué quelquefois le sirop diacode, les lavemens, ont dissipé ces accidens.

La nourriture des enfans varie suivant leur âge, leurs besoins, l'habitude déjà donnée par les nourrices & les qualités des nourrices. Pendant les six premières semaines ils n'ont avec une bonne nourrice que le teton & du lait de vache ou de chèvre, dont la quantité ne peut guère être spécifiée. L'eau de riz simple, l'eau de chiendent miellée, l'eau rougie avec un fixième de vin, sont les différentes boissons dont on leur fait user, & qu'on choisit suivant l'état de leurs forces & la disposition du ventre. Quand les enfans  
sont

font foibles ou qu'ils ont le dévoiement, on donne du bouillon à la place du lait; & quand la foiblesse est plus marquée, on donne une boisson plus fortifiante, que l'on fait prendre, ainsi que le lait & les autres boissons, par le moyen d'une petite fiole surmontée d'une éponge, ou à la cuiller (a).

---

(a) On ne sauroit trop tôt accoutumer les enfans à boire quelques liqueurs étrangères au lait, tant à cause de l'avantage qui en résulte pour le moment présent, qu'afin de se procurer une ressource, pour faire prendre par la suite à l'enfant la nourriture & les remèdes qui peuvent lui devenir absolument nécessaires pour lui sauver la vie; & il est aisé d'y accoutumer les enfans nouveau-nés; car, dans différens pays, on les voit dès le moment de leur naissance soumis à l'usage de boissons tout-à-fait différentes, que l'habitude leur rend bientôt familières: l'eau d'orge ou de riz, le vin étendu d'eau, sont les liqueurs dont on use le plus communément en France. Dans le Nord, on fait boire de l'hydromel; dans certaines provinces d'Espagne, on fait prendre habituellement de l'huile aux enfans nouveau-nés; mais il paroît que si ces différentes liqueurs peuvent convenir aux enfans sains & robustes, il faut choisir des boissons légères, nourrissantes & cordiales pour ceux qui sont foibles & malades. On reviendra encore sur cet article, trop peu développé dans les auteurs qui ont écrit sur les maladies des enfans.

Vers l'âge de trois mois les enfans robustes sont mis à l'usage de crème de pain ou de riz au lait, à la quantité d'un poisson pour la journée, & peu à peu on augmente la dose, de sorte qu'au bout de six mois ils sont en état de prendre une panade assez forte dont ils usent deux fois le jour (a).

---

(a) Les crèmes de pain au lait ou au bouillon, sont celles dont on se sert habituellement. Pour préparer les crèmes au lait, on ne fait point, comme quelques-uns le conseillent, bouillir pendant plusieurs heures, & dans une petite quantité de liquide, du pain séché & pulvérisé; mais on fait chauffer le lait dans une grande bassine de fer étamé; &, quand il est au degré d'ébullition, on y jette de la mie de pain à moitié émiettée, & du sucre en poudre; on retire le vase du feu, & on laisse le pain s'imbiber du liquide dans lequel il nage. Au bout d'un demi-quart d'heure, on verse par degrés le lait & le pain dans une passoire très-fine, à travers laquelle on exprime le pain déjà à moitié dissous. La dose est de six ou huit onces de mie de pain, & d'environ deux onces de sucre par chaque pinte de lait. Cette crème de pain est plus ou moins étendue, suivant l'âge ou la force des enfans; elle est fort agréable au goût; la substance du pain est à moitié dissoute, sans être détruite, & il semble que le mucilage qui reste offre au palais des enfans un certain travail qui leur plaît; car, lorsqu'ils en ont goûté, ils ne veulent plus boire du lait pur. La panade grasse se fait également, en faisant ramollir dans du

Telle est la marche ordinaire du traitement général & particulier des enfans , & celle à laquelle on s'est borné pendant la première année ; mais l'expérience a fait connoître qu'il falloit ajouter à cette méthode ; 1<sup>o</sup>. lorsque chez un enfant soumis au traitement , les accidens sont rebelles , malgré la grande quantité de mercure qu'à pris & que prend habituellement sa nourrice ; 2<sup>o</sup>. lorsqu'il survient à un enfant avancé dans sa convalescence ou sevré , de ces accidens nouveaux & consécutifs dont nous avons parlé dans le tableau des symptômes.

Dans le premier cas, l'impossibilité de donner une plus grande dose de mercure à la nourrice, a fait essayer d'administrer une sorte de traitement à l'enfant déjà âgé de plusieurs mois, & l'on s'est déterminé pour la solution du mercure sublimé corrosif, donné à la dose d'un ouzième de grain dans un véhicule convenable

---

bouillon très-chaud de la mie de pain, & en l'exprimant aussi à travers une passoire. C'est proprement une soupe passée. A mesure que les enfans avancent en âge, on leur donne cette panade à plus forte dose, ou passée moins finement ; de sorte que , lorsqu'ils sont sevrés, ils peuvent déjà manger une soupe grasse très-légère.

pour former ainsi avec le lait de la mère, un traitement mixte (a). Jamais on n'a

---

(a) Le véhicule est une solution de gomme arabique, à la dose de deux gros pour un demi-setier d'eau ; cette eau gommée est édulcorée avec du sucre ou avec du miel, & coupée avec du lait. On a adopté cet excipient pour les différentes espèces de médicamens nécessaires à ces enfans ; & il est fort aisé de se former une idée de la pharmacie dont ils ont besoin. Sur quatre onces de solution de gomme arabique à-peu-près, on ajoute des sirops ou des eaux distillées, ou des poudres, & on forme ainsi différentes potions purgatives ou altérantes, qui ont toutes le nom général de *looch*, à cause de leur base gommée. Ainsi, en ajoutant deux onces de sirop de chicorée, sur trois onces de cette liqueur, on a un looch laxatif ; le sirop de fleurs de pêchers, à la même dose, forme un looch purgatif. Le sirop d'Althæa donne un looch béchique, qu'on rend incisif, en y ajoutant un, deux ou trois grains d'ipécacuanha, ou bien un grain de kermès. Une once d'eau de fleurs d'orange, rend le looch fortifiant. Il devient cordial, quand on y ajoute une demi-once d'eau de mélisse spiritueuse, ou quelques gouttes de lilium. La rhubarbe, à la dose de quelques grains, douze grains de poudre d'yeux d'écreville, vingt-quatre grains de quinquina, six grains de thériaque ou de confection hyacinthe : voilà les principales poudres qu'on fait entrer dans le looch, suivant les différentes indications qui demandent une potion tonique, antivermineuse, absorbante, fortifiante ou cordiale.



eu lieu d'être mécontent de cette nouvelle manière d'introduire des molécules mercurielles dans les humeurs des enfans nouveau-nés , & on a eu au contraire plusieurs preuves frappantes de son efficacité.

*Jacques Savon*, enfant trouvé, a été apporté à l'Hospice avec des boutons érysipélateux sur les fesses, & à la partie postérieure des cuisses. Il avoit de plus des gerçures en forme de rhagades à la commissure des lèvres; sa nourrice avoit déjà pris une quantité considérable de mercure, sans que les ulcérations charnues des lèvres se fussent cicatrisées. On fit prendre à cet enfant pendant trois semaines ou un mois, un douzième de grain de sublimé corrosif, & les symptômes qui jusques-là avoient été rebelles, disparurent: quelque-tems après, l'apparition de quelques pustules sur les reins & sur les fesses, donnèrent des inquiétudes; comme l'enfant faisoit alors ses premières dents, on lui donna un sixième de grain de panacée mercurielle dans de la rhubarbe, & après l'avoir continué pendant 15 ou 20 jours, ces inquiétudes furent absolument dissipées.

En 1783, l'enfant de la nommée *Catherine de Vr.\*\*\**, dite *Poulette*, gué-

rie de quelques accidens légers survenus après sa naissance , a été attaquée trois mois après d'accidens consécutifs , tels que des boutons érysipélateux , des rhagades & des petites excroissances à l'anus & aux parties de la génération. Il n'étoit pas possible de rien ajouter au traitement de la mère , qui étoit poussé très-vigoureusement : on eût recours au sublimé , & l'enfant a parfaitement guéri.

En 1784, *Josephine Chasard* , enfant trouvé , fut attaquée , trois mois après sa naissance , d'une tumeur à l'articulation du pied droit , tumeur aussi grosse qu'une noix , & qui avoit toute l'apparence scrophuleuse. Il se déclara , en même temps , des ulcères au calcaneum. Les cataplasmes & les emplâtres fondans ne produisirent aucun effet. La mère n'étoit pas assez robuste pour supporter une dose de mercure plus considérable ; on employa la solution du sublimé avec les précautions ordinaires : la guérison de l'enfant a été lente , mais elle a été sûre ; pour y procéder avec plus de sécurité , on ne continuoît pas plus de douze ou quinze jours l'usage de ce remède délicat , & on le reprenoit ensuite , après s'être reposé pendant une ou deux semaines , suivant que l'état de l'enfant sembloit le

demander. Le signal de la guérison a été l'éruption d'une assez grande quantité de boutons purulens derrière les oreilles, aux fesses & sur les doigts. Ces boutons ont été pansés avec le cérat blanc, & lavés avec la décoction de graine de lin, dans laquelle on mêloit un peu de solution de sublimé; & cette *métastase* a été heureuse, & la guérison de l'enfant a été assurée en continuant encore, pendant quelque temps, l'usage du remède qui l'avoit guéri.

Dans le second cas, c'est-à-dire lorsqu'il survient à un enfant convalescent, fort avancé dans sa nourriture, des accidens consécutifs, on peut lui administrer immédiatement des remèdes avec plus de hardiesse. On s'est parfaitement bien trouvé en pareille circonstance, de faire prendre la solution de sublimé dans le sirop sudorifique coupé avec du lait, ou de donner après l'usage de la solution celui de la panacée incorporée avec la rhubarbe.

Le nommé *Clovis*, apporté au commencement de 1784, à l'hôpital, avec des accidens assez légers, eut au bout de trois mois au tétou gauche un abcès qui fut ouvert, & qui se cicatrisa promptement. Quelque temps après il est survenu à

L'œil gauche un orgeolet qui a dégénéré en ulcère d'un aspect chancreux ; cet ulcère a paru céder aux pansemens méthodiques & à la dépuration opérée tant par le lait de la nourrice, que par l'usage d'un douzième de grain de sublimé pendant un mois. Six semaines après on a vu paroître une tumeur derrière l'oreille gauche : cette tumeur a abcédé, & s'est guérie avec tant de promptitude qu'elle ne paroissoit pas vénérienne. Mais à l'âge de dix mois, de nouveaux accidens à l'anus, tels que des rhagades & des pustules, ont prouvé que le mal n'avoit été que pallié. On a donné la solution de sublimé dans la tisane sudorifique ; on s'est servi d'un cérat mercuriel très-léger pour panser de temps en temps les pustules ulcérées, & l'enfant s'est rétabli en peu de temps. On a remarqué que cet enfant avoit pris de la force & de la vigueur, à mesure que le mal s'étoit porté du dedans au dehors par l'apparition des symptômes susdits. Cet enfant qui n'est pas encore sevré, pourra fort bien à l'époque du sevrage présenter quelque apparence de rechute ; mais l'expérience a appris dans cet hôpital, combien il étoit important de s'y prendre à plusieurs reprises, pour assurer en même

temps la guérison radicale de ces enfans & leur développement heureux au milieu des orages de la dentition.

Dans la même année, la nommée *Deschamps* a eu, au bout de trois mois de sa naissance, des boutons aux fesses & sur les cuisses. Ces boutons se desléchoient difficilement & repulluloient toujours. Il est survenu ensuite des inflammations légères, mais fréquentes aux yeux; on a jugé que ces symptômes indiquoient une dépravation plus dartreuse que vénérienne. On a donné des prises de rhubarbe & de panacée, dont on a fait usage pendant long-temps avec tout le succès désiré.

Les enfans sevrés sont traités suivant les mêmes vues, avec des modifications différentes, dont nous ne pouvons donner une meilleure idée qu'en présentant quelques observations frappantes, l'une sur un enfant nourri à l'hospice, chez lequel les accidens palliés d'abord ont reparu; les autres sur des enfans entrés dans cet hôpital depuis deux jusqu'à cinq ans.

Le nommé *Picot*, dit *Courtille*, enfant trouvé, est entré à l'hôpital avec une tumeur assez considérable sur le doigt index de la main droite, & des aphthes

sur les lèvres & sur les gencives. Ces accidens étant disparus, on a vu naître, vers le troisième mois, des rhagades à l'anüs qui ont été traitées à plusieurs reprises par l'usage de la solution du sublimé, & de la tisane sudorifique coupée avec le lait. Ces accidens avoient paru céder dans les derniers mois de la nourriture, mais ayant été mis au sevrage pendant un temps plus long que les autres, pour assurer sa convalescence, on a vu reparoître à l'anüs une très-large pustule ulcérée. On recommença l'usage de la solution, sans opérer une grande amélioration : on y joignit ensuite des frictions locales, sans avoir plus de succès. On quitta & on reprit plusieurs fois le même traitement. Les bords de la pustule ulcérée ayant paru calleux, on fit des scarifications, on appliqua des cataplasmes émolliens ; en même temps on faisoit baigner fréquemment la partie malade, avec des décoctions émollientes animées avec la solution, & l'enfant prenoit, tous les jours, douze onces du sirop sudorifique coupé avec le lait. La plaie a pris de jour en jour une meilleure *figure*, & la cicatrice a été parfaite, en moins de trois semaines. Ces cas de vice rebelle & de rechûte répétée sont très rares :

nous n'en avons eu que trois exemples depuis le commencement de l'établissement. Le premier a eu lieu sur un enfant dont la mère avoit été très-négligente & très-infidèle dans la manière de se soumettre au traitement. Cet enfant est mort âgé au sevrage, dans le travail de la dentition, mais affecté de plusieurs symptômes consécutifs. On avoit mis en usage de très-légères frictions, mais elles avoient paru nuisibles, & on n'avoit point encore d'expérience sur la solution de sublimé. Le second a eu en même temps des symptômes suspects & une gourme laiteuse considérable. Il a pris très-peu de solution, mais beaucoup de panacée unie à la rhubarbe, & est sorti très-bien guéri. Le troisième est celui dont nous venons de faire l'histoire.

C'étoit pour connoître jusqu'à quel terme ces rechûtes peuvent arriver, qu'on avoit imaginé dans le principe de l'établissement, d'élever dans les jardins de l'hospice un petit bâtiment destiné aux enfans sevrés; mais différentes raisons ont empêché d'en faire. Les principales sont 1°. le peu d'étendue du local qui avoit été construit à cet effet, relativement au nombre des enfans sevrés; 2°. le

danger notable qui résulte de garder un grand nombre d'enfans les uns auprès des autres , tant par la difficulté de diriger convenablement les personnes qui en ont immédiatement soin, que par la contagion des maladies qui naissent dix fois plus fréquemment chez des enfans réunis , que chez des enfans isolés. On a la preuve de ce danger par la différence notable que présentent les résultats annuels de l'hôpital des enfans trouvés de Paris , depuis qu'on place à la campagne , ceux qui sont fevrés : on en a eu aussi la preuve à l'hospice de Vaugirard ; la deuxième année que l'on en avoit gardé un assez grand nombre , dans le dessein de les faire passer au sevrage , il est mort plusieurs enfans convalescens & fevrés, de maladies absolument étrangères au mal vénérien ; & depuis qu'on a pris le parti de les envoyer à la campagne , chez des sevrèuses particulières , la mortalité est très-rare sur les enfans convalescens. Quant au doute que l'état de ces enfans sembleroit inspirer à leur sortie de l'hospice , tout ce que l'on peut affurer , c'est qu'avec les précautions dont on use , en gardant très long-temps dans leur convalescence , les enfans dont la maladie a été la plus vive , la guérison des enfans



trouvés vénériens au sortir de l'hospice de Vaugirard, est à peu près aussi certaine que celle des adultes dont le traitement a été méthodiquement suivi. Sur quatre-vingt-quatre enfans sortis de cet hôpital au 1<sup>er</sup> février, & envoyés en sevrage dans les provinces des environs de Paris, on n'en a ramené que trois comme suspects. Le premier avoit une luxation du fémur avec rupture du ligament, & nul accident vénérien. Le second avoit quelques boutons d'une nature bénigne aux fesses & aux cuisses, & est mort d'un catarrhe. Le troisième, soupçonné d'avoir infecté la famille du sevrageur chez lequel il étoit élevé, n'avoit rien autre chose que quelques légères excoriations produites par la mal-propreté; & pour obtenir la conviction de ce jugement porté à son arrivée, on l'a gardé un an au sevrage de l'Hospice, sans qu'on ait vu paroître le moindre accident.

On a eu des occasions plus fréquentes & plus remarquables encore, de connoître l'efficacité des moyens ci-dessus indiqués, en traitant les enfans sevrés de l'hôpital-général ou de la ville qui sont amenés chaque année à l'hospice, pour cause de maladie vénérienne, au nombre de quatre ou cinq environ chaque année,

& il suffira de présenter ici quelques-unes des observations les plus frappantes de ce genre.

En 1782 , *Marguerite Sanfon* , âgée de quatre ans & demi , entra à l'hôpital avec des pustules ulcérées dans l'aîne , & une tumeur considérable à la grande lèvre du côté gauche. On commença par des linimens mercuriels que la disposition cachectique de l'enfant ne permit pas de continuer long-temps ; on lui donna ensuite pendant un mois le sirop sudorifique , avec un fixième de grain de sublimé par jour : les ulcères & les pustules disparurent avec les gradations convenables ; l'enfant avoit repris de la fraîcheur & de l'embonpoint , mais la tumeur restoit encore assez grosse & étoit dure : on a mis la petite malade à l'usage de la panacée mercurielle , tantôt à la dose d'un demi garin , tantôt à celle d'un grain pendant cinq semaines. Elle est ensuite restée pendant plusieurs mois pour assurer sa convalescence , & elle est sortie parfaitement guérie.

En 1783 , *Françoise Micque* , âgée de deux ans , entrée le 26 août , ayant pour symptômes de grandes pustules ulcérées sur la région du coccx , & de petites pustules aux grandes lèvres. Le sirop sudorifique animé de la solution de sublimé

à la dose d'un huitième de grain, a été le premier remède dont on ait usé, tant parce que les symptômes étoient très-violens, que parce qu'on voyoit dans l'état de la bouche & dans la mollesse des extrémités, des raisons pour craindre les linimens mercuriels. Au bout de six semaines les symptômes étoient diminués, mais n'étoient pas détruits. Le ton de la fibre étoit augmenté. On n'osoit insister davantage sur la solution, à laquelle le corps sembloit s'être accoutumé. On fit usage des frictions mercurielles tous les deux jours, depuis six grains jusqu'à un scrupule, & tous les accidens disparurent. On assura la convalescence en faisant prendre des paquets de rhubarbe, & en donnant quelques frictions locales sur les parties qui avoient été affectées.

*Jeanne Perin*, \*\*, âgée de deux ans & demi, entra à l'Hospice le 22 juillet 1784. Elle avoit pour symptômes, des végétations considérables & ulcérées à la marge de l'anus, & des pustules aussi ulcérées dans le pli des aînes. Cet enfant avoit la physionomie rachitique, & étoit dans le marasme; son estomac étoit très-mal disposé, & elle étoit très-sujette aux diarrhées. Le sirop sudorifique & la solution du sublimé parurent donc contre in-

diqués ; mais les accidens étoient vifs & demandoient un secours prompt ; on se détermina pour les frictions mercurielles , qui données constamment & d'une manière graduée pendant l'espace de six semaines , n'apportèrent qu'un très-léger soulagement. Après avoir employé quelques légers purgatifs , on introduisit le mercure sous une autre forme en pansant les plaies avec le cérat mercuriel , & on continua ainsi jusqu'au 22 octobre , sans obtenir autre chose que des améliorations passagères. Cependant à cette époque on suspendit tout remède antivénérien , dans la crainte d'affoiblir par une trop grande dose de mercure , un enfant aussi délicatement constitué : on purgea , on baigna , on rafraîchit cette petite malade. Dans le commencement de novembre , on lui donna deux ou trois paquets de rhubarbe panacée par jour ; ces moyens ranimèrent ses forces , & lui donnèrent un nouveau degré d'appétit. Sur la fin de novembre , on commença l'usage du sirop sudorifique avec un douzième de grain de sublimé ; on en augmenta successivement la dose jusqu'à un sixième ; on appliquoit en même-temps des cataplasmes émolliens , on faisoit deux fois par jour des lotions avec

l'eau de guimauve, avec la solution de sublimé. La guérison étoit complète avant le mois de janvier, & l'enfant est sorti en février, absolument guéri non-seulement de ses accidens vénériens, mais de sa disposition rachitique.

Ces détails longs & nombreux ne peuvent pas encore peindre les soins multipliés & infinis qu'il est nécessaire d'apporter dans le traitement des enfans affectés de la maladie vénérienne; & sur un article aussi neuf & aussi intéressant : on a mieux aimé se prêter à une extension minutieuse, que de se renfermer dans un laconisme obscur & inintelligible.

Quant aux enfans qui ne peuvent pas prendre le tétou pour cause du mal vénérien, on est bien fâché de ne pouvoir rien ajouter à tout ce qui a été dit dans l'exposition générale. Ces enfans sont presque tous si mal affectés, que tout ce qu'on a tenté pour les guérir, a été le plus souvent inutile; & l'on est obligé d'avouer que les espérances que l'on avoit d'abord conçues sur les fumigations de mercure crud, ne se sont pas réalisées.



## D O U T E S

## S U R   U N E   I N O C U L A T I O N ;

*Par M. RICARY, médecin à Dignes.*

Le petit *Roustan*, âgé d'environ deux ans & demi, d'une complexion foible & délicate, après avoir été préparé pour l'inoculation de la petite-vérole, fut inoculé par la méthode des incisions, le 10 août 1784, à neuf heures & demie du matin.

Les mèches furent ôtées le 12 à huit heures du matin. La plaie gauche se trouva fermée ; la droite donnoit tant soit peu de sérosité ; elle étoit ouverte, & un peu enflammée ; elle resta dans cet état jusqu'au 16, où elle se ferma totalement.

Le 20, à dix heures du matin, je pris du pus d'une petite-vérole discrète au bout de la pointe d'une lancette pour l'inoculer à la méthode suttonienne ; ce que je pratiquai au bras gauche. Le père qui tenoit son fils, attendri par ses pleurs, me pria instamment de lui appliquer d'autres mèches, croyant que l'enfant ne s'inquiéteroît pas autant : je lui appliquai donc de

nouvelles mèches , que j'ôtai le 22 à dix heures du matin. La plaie droite suppu-roit un peu ; ses lèvres étoient enflam-mées. Le soir j'apperçus autour de la plaie quelques petits boutons. La plaie gauche étoit fermée , à l'exception de sa partie supérieure , qui me fit voir un peu d'élé-vation.

Le 23 , la plaie droite étoit comme la veille ; la diarrhée prit à l'enfant ; il ren-duit beaucoup de matières jaunâtres , vertes & grisâtres ; cette diarrhée con-tinua jufques au 29.

Le 24 , la piquûre que j'avois faite au bras gauche , s'élevoit & s'enflammoit ; la partie inférieure de la plaie droite étoit tant soit peu élevée ; les bords étoient enflammés ; elle ne suppuoit plus ; la gauche étoit fermée.

Le 25 , la piquûre s'élevoit & s'en-flammoit toujours davantage ; je trouvai la peau de l'enfant plus chaude & plus sèche qu'à l'ordinaire.

Le 26 , la plaie droite n'étoit presque plus enflammée ; elle étoit fur le point de se fermer ; les petits boutons que j'avois apperçus tout autour , avoient disparu en grande partie ; il y en avoit quelques-uns qui étoient tout-à-fait blancs.

Le 27 , la piquûre étoit assez élevée &

#### 44 DOUTES SUR UNE INOCULAT.

enflammée; elle étoit de la grosseur d'une fève ordinaire; j'y remarquai un peu de croûte à sa partie supérieure.

Le 28, mêmes symptômes; la plaie droite étoit fermée.

Le 29, la piquûre donnoit un peu de sérosité; sur le soir, l'enfant eut les joues fort rouges; il éprouvoit des bouffées de chaleur momentanées; sa peau étoit sèche & chaude; son poulx avoit un petit mouvement fébrile: j'apperçus un bouton à la main droite, & un à la jambe gauche qui, sans suppurer, se couvrirent d'un peu de croûte, qui ne tomba que le 13 septembre suivant.

Le 30, la piquûre continuoit à donner un peu de sérosité; l'enfant éprouva les mêmes symptômes que la veille. La piquûre fut cicatrisée le 12 septembre; jusques alors, elle donna un peu de sérosité.

D'après l'exposé ci-dessus, je demande si l'enfant est à l'abri de la petite-vérole ou non; si la diarrhée qui lui prit le 23, & qui continua jusques au 29, n'a pas été un moyen dont s'est servi la nature pour évacuer la matière varioleuse, & l'empêcher par-là de se porter à la peau.





## O B S E R V A T I O N

*Sur l'abus de la saignée dans la goutte-serene ; par M. CHEVILLARD, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, & médecin à Mantes-sur-Seine.*

Je fus consulté au mois de janvier dernier par un homme âgé d'environ trente-six ans, attaqué depuis huit jours d'une cécité absolue, avec dilatation de la pupille. Le globe de l'œil ne péchoit ni par le trop, ni par le trop peu de convexité, de sorte que le malade en santé n'étoit ni myope, ni presbyte. Un chirurgien qu'il consulta lui dit que sa guérison dépendoit de nombreuses saignées du bras & du pied. Ce discours inquiéta le malade, & le détermina à me venir consulter. Je lui demandai quels étoient les accidens qui avoient précédé : il me dit que c'étoit une fluxion, & que cette maladie l'incommodoit souvent. D'après cet examen, je reconnus aisément la cause de la cécité, & je jugeai qu'elle dépendoit de quelques humeurs qui comprimoient le nerf optique, & le paralysoient. Le malade ne

pouvoit rien distinguer , parce que cette partie , comme l'on voit , ne portoit plus l'image des objets extérieurs sur la rétine , l'organe immédiat de la vue. La cause de cette maladie me fit espérer de tenter avec succès les moyens que l'art indique en pareil cas. Il en seroit autrement , si elle dépendoit du desséchement du nerf optique ; dans cette circonstance , il ne faut tenter aucuns remèdes , car ils seroient infructueux. D'après ces considérations , je crus pouvoir assurer au malade que le succès du traitement dépendoit d'une prompte application des remèdes convenables. J'interdis la saignée ; je fis prendre deux grains de tartre stibié dissous dans une chopine d'eau. L'effet de ce remède répondit à mon attente ; je le secondai par l'usage d'une infusion théiforme de mélisse , de petite sauge avec le sel de Glauber , & quelques gouttes d'alcali volatil. Je fis appliquer à la nuque un emplâtre vésicatoire , chargé de beaucoup de mouches cantharides bien pulvérisées. Après l'usage de ces remèdes , le malade recouvra la vue. Je terminai le traitement par un purgatif composé de séné , de mauve & de sel de Glauber.

Cette observation prouve qu'on ne

doit pas regarder dans cette maladie la saignée comme un remède *polychreste* ; elle peut convenir quand le tempérament du sujet l'exige, ou que quelques symptômes en déterminent l'usage, comme une affection comateuse, apoplectique & autres, où la diathèse inflammatoire auroit beaucoup de part. Si on la pratique sans ces considérations, elle débilité souvent, & jette les solides dans une atonie qui rend toujours la maladie incurable.

---

## OBSERVATION

*Sur une maniaque guérie par une subite & brusque immersion dans l'eau froide ; par M. BONNARD, chirurgien sur le vaisseau du Roi le Destin, en Amérique, actuellement chirurgien à l'hôpital de Péquigny-sur-Somme.*

Vers la fin d'octobre 1783, je fus appelé chez M. de Glimont, chanoine de la collégiale de S. Martin de Péquigny-sur-Somme, pour voir sa cuisinière, malade depuis quelques jours. Cette femme, âgée de trente à trente-trois ans, grande, robuste & en embonpoint, avoit le visage très-rouge & enflammé, les yeux

vifs & étincelans , le pouls agité & fort élevé , la langue peu chargée & la tête doulouteuse. J'ordonnai des boiffons délayantes & antiphlogiftiques , des lavemens rafraîchiffans , & je fis une saignée du bras. La malade se trouva mieux le lendemain ; il lui restoit encore mal à la tête ; ce qui me fit conseiller les pédiluves , & insister , pendant quelques jours , sur les mêmes boiffons & lavemens ; après quoi je la purgeai , & tout fut calme jusqu'au huitième ou neuvième jour. Dans l'intervalle de ce temps , on me prévint que cette femme étoit adonnée à l'eau-de-vie , & qu'elle en buvoit excessivement. Je lui fis la plus forte représentation sur la funeste fin qu'elle se préparoit. Elle me promit de renoncer pour toujours à cette liqueur. Quelques jours après , on vint me prier de retourner chez elle ; elle tenoit alors des discours extravagans ; elle s'agitoit de temps à autres , & entroit dans des paroxysmes furieux ; je lui trouvai le pouls presque dans l'état naturel. Je m'approchai assez près de sa bouche , afin de reconnoître par l'odorat si ce n'étoit pas l'eau-de-vie qui la faisoit déraisonner & entrer en fureur , mais je ne m'apperçus de rien : alors je m'informai si , les jours précédens , elle n'étoit pas

pas tombée dans quelques excès ; on me répondit qu'on n'en avoit aucune conviction. Je m'apperçus que cette femme n'étoit occupée que de son mari dans son délire ; elle le voyoit dans la cour de la maison avec une autre femme. Cette préoccupation de sa part me fit juger pour-lors que , non-seulement l'eau-de-vie , mais encore cette idée sur son mari , étoient les causes de sa maladie ; c'est pourquoi je prévins les personnes qui l'entouroient de ne la point quitter ; mais on exécuta mal mon conseil ; car , quelque temps après ma sortie de la maison , la malade , apparemment plus furieuse , s'échappa par une des croisées , & s'enfuit à toutes jambes. On la rejoignit , on la ramena , & on ne la quitta plus. Un peu de sommeil lui fit fermer les paupières la nuit suivante , sans rien changer à son état ; au contraire , elle fut encore plus furieuse dans l'après-midi du lendemain : ses extravagances n'étoient plus relatives à son mari ; c'étoient des lions , des ours , & d'autres semblables animaux qui l'agitoient. Alors je me décidai à lui pratiquer une ample saignée du pied , qui n'opéra aucun mieux , sinon qu'elle ne voulut plus quitter son mari ; ce que voyant , je lui demandai le jour suivant , s'il étoit homme

à exécuter ponctuellement & hardiment ce que j'avois à lui proposer : il me répondit qu'ayant toute confiance en moi, il étoit disposé à faire tout ce que j'ordonnerois pour le bien de sa femme. Alors je lui dis que je ne voyois pas d'autre moyen pour sa guérison, que celui de la jeter dans la rivière. A cette proposition, le pauvre homme crut que tout étoit désespéré ; mais je le rassurai, en lui promettant que, s'il s'acquittoit bien de la manœuvre, lui & telles personnes qu'il jugeroit à propos d'appeler à son secours, sa femme se rétablirait inmanquablement. Ils sortirent donc le lendemain par le derrière de la maison, où cent pas plus loin, on voit en face la rivière de Somme ; en se promenant sur la rive, toujours entretenant de paroles son épouse, il la précipita brusquement & inopinément dans ce fleuve, lui ayant auparavant passé, sans qu'elle s'en aperçût, une bonne corde autour du corps. Ce traitement inattendu de la part de la malade, fit sans doute qu'elle se crut noyée sans ressource. On la retira cependant au bout de quelques momens, on la fit asseoir sur le gazon où elle resta environ une bonne demi-heure. Cette première tentative réussit fort bien ; car on s'aperçut un

moment après d'un changement avantageux. Arrivée à la maison, quelques larmes coulèrent de ses yeux, comme pour faire connoître aux assistans sa situation malheureuse ; & ce qu'il y a de singulier, c'est que le lendemain elle demanda elle-même d'être reconduite à la rivière. Là-dessus, on vint me demander mon avis, qui fut de remplir les intentions de cette pauvre femme avec toutes les précautions possibles. Enfin, on la mena à la rivière pendant trois autres jours de suite ; ce qui termina merveilleusement la cure. La malade néanmoins eut, pendant l'espace d'environ trois semaines, l'air un peu hébété ; mais ensuite elle se porta bien, & continue à se bien porter.

## OBSERVATION

*Sur les effets des emménagogues, administrés à contre-temps ; par M. DE L'HU-  
MEAU, maître-ès-arts & en chirurgie  
de la ville de Durtal en Anjou.*

Le 20 juillet 1784, je fus appelé pour  
voir la fille du nommé B.\*\*\*, journalier,  
âgée d'environ vingt-quatre ans, & d'un

## 52 EFFETS DES EMMENAGOG.

tempérament phlegmatique sanguin ; je la trouvai dans des convulsions horribles, le pouls grand & vif, la peau sèche & brûlante, le ventre & la gorge dans un gonflement confidérable, vomiffant à flots un fang fluide & d'un rouge vermeil ; le fang couloit également par les narines ; la figure étoit étincelante, l'œil hagard & fortant de l'orbite, la refpiration fréquente & gênée ; enfin, la malade étoit dans un état de fuffocation. Je questionnai la mère fur ce qui avoit pu précéder ; elle m'inflruifit que depuis trois mois les règles de fa fille étoient fupprimées, pour s'être mife imprudemment les pieds dans l'eau, & que pour rétablir cette évacuation, elle avoit fait ufage des infufions de plantes chaudes, telles que la fabine, &c. & qu'elle avoit bu pendant quelque temps de l'eau verfée fur des clous rouillés. Je penfai que l'action de ces remèdes avoit agacé puiffamment les nerfs, & avoit mis en jeu les vaiffeaux fanguins ; que le fang porté fur l'utérus avoit reflué vers les parties fupérieures, à raifon de la réfiftance qu'il y avoit éprouvée, & que les hémorrhagies n'étoient caufées que par la rupture des vaiffeaux diftendus qui avoient cédé à l'impulfion vive du fang. Affuré par beau-



coup d'exemples, que le sang qui devoit sortir par l'utérus, y trouvant obstacle à son passage, de quelque part qu'il vienne, se fait jour par des chemins insolites, & produit très-aisément d'autres hémorrhagies, *Horstius* (a) remarque que le flux du sang menstruel a causé une hémorrhagie par les oreilles. *Houllier* (b) & *Jean Rhodius* (c), attestent avoir vu une excrétion critique par les gencives & par l'alvéole d'une dent. On observe sur-tout très-communément que le sang qui devoit sortir par l'utérus, sort par le vomissement, en rompant les vaisseaux veineux de l'estomac, appelés *vaisseaux courts*; c'est ce dont on trouvera des exemples dans *Hippocrate* (d), & dans d'autres auteurs. Assuré par la malade même, (car je fis toutes les questions que la prudence doit dicter dans ce cas,) que la suppression n'avoit d'autre cause que l'imprudence qu'elle avoit eue de se mettre les pieds dans l'eau froide, je me décidai,

---

(a) HORSTIUS, in præfat. ad part. ij, Observ. SCHENKII, lib. iv, p. 698.

(b) HOLLERIUS, Comment. in lib. ij, sect. ij, Coacar. §. 18.

(c) JOANNES RHODIUS, Cent. iij, Observ. l.j.

(d) HIP. lib. j, de Morb. mulier, §. 32.

Au moment de l'écoulement des règles, je fis une saignée de bras & une de pied ; je répétai trois fois cette dernière dans trente-six heures ; j'employai des bains de vapeurs émolliens pour vaincre la résistance des vaisseaux utérins crispés, des lavemens émolliens, des fomentations pareilles sur le bas-ventre ; je donnai le petit-lait pour boisson : tels furent mes premiers soins. Je n'eus qu'une rémission légère des accidens, laquelle duroit deux heures après chaque saignée. Le pouls n'avoit nullement diminué de sa vivacité ordinaire ; les urines devinrent plus rares ; la langue étoit sèche & aride ; la soif devint considérable. Je fis faire de l'eau de veau, que j'aiguistai de quelques grains de nitre ; je prescrivis quelques verres d'eau froide, dans lesquels je mis quelques gouttes d'esprit de vitriol : les vomissemens cessèrent un peu, & la malade ne rendit plus que du sang caillé ; le ventre n'avoit rien perdu de sa tension ordinaire. Le troisième jour, la fièvre étant au même degré de force : on appliqua onze sangsues au fondement ; elle prit quelques cuillerées d'une potion faite avec quarante gouttes de la liqueur anodyne d'*Hoffmann*, étendues dans un petit verre d'eau sucrée ; la potion produisit un bon

effet ; la circulation fut moins précipitée ; le ventre s'affaissa un peu ; les spasmes nerveux diminuèrent , & la malade reposa la nuit suivante.

Le lendemain quatrième jour , je repêtai quelques cuillerées de ma potion antispasmodique ; je ne négligeai pas les lavemens émolliens. Le jour fut tranquille , & la nuit passable. Le sixième jour , je fis passer l'eau de casse en lavage ; ce qui produisit quantité de selles fétides noires ; ce qui me fit croire qu'il étoit resté dans l'estomac beaucoup de sang que les vomissemens n'avoient pu expulser. Le septième , j'entreteins également ma malade à l'eau de casse ; & enfin le huitième , je ne vis reparoître aucun des accidens. Je me félicitois du prompt rétablissement de cette malade , lorsque le dix , une partie des accidens reparut , à l'exception des vomissemens de sang : elle crachoit seulement du sang. Le ventre revint dans son premier état ; l'amaigrissement de la malade me fit renoncer totalement aux saignées , craignant la trop grande foiblesse ; le régime adoucissant , quelques gouttes d'*Hoffmann* remirent un peu le calme , mais il survint une toux sèche & opiniâtre. Je craignis pour-lors le transport abondant du sang

sur le poulmon , & que la crevasse des vaisseaux n'y formât des exulcérations , qui auroient conduit cette file à la phthisie ; j'employai les vulnéraires , & je coupai l'eau de veau avec le lait écrémé. L'expectoration devint plus abondante , la malade rendit des crachats rouillés , ensuite blancs ; & au moyen d'un looch adoucissant , la poitrine fut débarrassée en peu de temps. Je purgeai avec la manne fondue dans une infusion de lierre terrestre , & une once d'huile d'amandes : la médecine opéra doucement , & assez bien ; mais le lendemain , le ventre devint monstrueux , à-peu-près semblable à celui d'un hydropique ; la malade éprouva une faim insatiable ; elle mangeoit à outrance , & ne pouvoit se rassasier ; elle passa environ quatre semaines dans cet état misérable. Cette boulimie me fit craindre une dépravation des sucs nourriciers , d'autant que la malade avoit un commencement de marasme. Je la mis à l'usage des poudres absorbantes ; je ne négligeai pas la poudre de rhubarbe : j'obtins peu de succès ; il revenoit par fois de petits vomissemens de sang , qui furent bientôt dissipés par quelques verres d'eau acidulée avec l'esprit de vitriol , la potion antispasmodique , & le régime ordinaire.

Cependant cette fille, désespérée du peu de succès de mes remèdes & de mes soins, consulta différens médecins des villes voisines ; elle fut traitée de nouveau ; j'ignore absolument de quelle manière ; le succès n'en fut pas plus heureux. Un empirique l'entreprit ; elle fut purgée vivement & souvent , mais inutilement. Une femme du bourg de Verron , à un quart de lieue de la Flèche, la traita pendant trois semaines , comme enforcélée. Elle fut obligée de s'en revenir chez elle, où je fus mandé pour la seconde fois. Les symptômes étoient un peu changés ; le ventre, qui étoit toujours tendu , s'affaïsoit & se gonfloit de nouveau trois à quatre fois par jour ; cette diversité n'avoit pas encore eu lieu : le sang redonnoit encore quelquefois ; le pouls étoit plus vif, que lorsque je l'avois perdue de vue.

Je crus que ces symptômes singuliers provenoient , comme je l'ai dit plus haut, d'une affection nerveuse, produite par les puissans emménagogues qu'elle avoit pris ; je bannis entièrement les remèdes , & la fis baigner deux fois le jour pendant quinze jours ; je donnai quelques gouttes de teinture de castoréum dans une infusion de fleurs de tilleul ; les accidens diminuèrent un peu, sans que la guérison

fût parfaite. Cette fille prit le parti de se mettre à l'hôpital de notre ville ; & , dans le court espace de temps qu'elle y passa , elle y fut purgée cinq fois ; enfin , ne sentant point de soulagement de tous ces traitemens différens , elle consulta des confrères. Une d'entre elles lui conseilla de boire tous les matins un verre d'eau-de-vie , dans lequel on auroit mis infuser de la carotte , ce qu'elle fit exactement ; elle en étoit à la fin de la sixième pinte , lorsque je fus rappelé pour la troisième fois. Je fis suspendre un régime aussi dangereux. Décidé d'attendre tout du temps , & de laisser l'honneur de la cure à la nature , ce qui arriva effectivement , je lui fis des visites tous les jours deux fois. Un jour , après l'avoir questionnée vivement en présence de la mère , qui me pria de la visiter , disant *qu'elle vouloit en savoir plus long* ; je ne refusai pas la proposition , & je procédai à l'examen. Je ne fus pas long-temps à reconnoître une grossesse ; je trouvai l'orifice de la matrice dilaté de la largeur d'un écu de trois livres ; je distinguai la tête de l'enfant qui se présentoit bien ; j'assurai la mère que la maladie ne seroit pas incurable , & que la crise étoit prochaine ; ce qui arriva en effet trois semaines après.

Le 10 janvier 1785 ; elle accoucha le plus heureusement d'une fille, qui n'avoit rien souffert de l'imprudence de la mère, qui elle-même a eu une suite de couche également heureuse, qui a fait disparaître tous les symptômes fâcheux ci-dessus mentionnés.

---

## SUITE DU MÉMOIRE

*Sur les propriétés & l'usage de la charpie dans le traitement des plaies & des ulcères ; par M. TERRAS, maître en chirurgie, correspondant de l'Académie royale de chirurgie, & chirurgien de l'hôpital de Genève. Voy. tom. lxij, p. 263 & pag. 588.*

L'Académie royale de chirurgie, connoissant l'avantage & l'utilité d'une réforme judicieuse dans les topiques qu'on a coutume d'employer dans le traitement des ulcères, proposa de nouveau, en 1774, son Programme sur ce sujet. Dès le commencement de ma pratique, je sentis toute l'inutilité & le superflu de ce nombre infini de formules consacrées au traitement des ulcères ; en ayant beaucoup à traiter, sur-tout aux jambes, je mis en usage pendant long-temps des on-

guens, sur les chairs, au moyen de la charpie, ainsi qu'il est d'usage : je me servis particulièrement du baume d'Arcæus, de l'onguent basilicum & des digestifs ; j'observai que, quelques précautions que je prisse d'ailleurs, les ulcères ne guérissent point ; l'état des chairs & la suppuration n'étoient pas dans la disposition que j'aurois souhaité : bientôt, comme dans le traitement des plaies, je pris le parti de réformer & de proscrire de ma pratique tous ces remèdes. Comme la tradition & le préjugé enfantent & perpétuent les erreurs, ce ne fut pas non plus par un principe de préjugé opposé contre ces médicamens, que j'en ai abandonné l'usage dans le traitement des ulcères ; je ne m'y suis déterminé que d'après le résultat de leurs mauvais effets que j'ai observés avec tout le soin possible, & d'une manière constante : j'ai tâché de me mettre en garde contre l'illusion.

Je lus ensuite le Mémoire de M. *Fabre*, déjà cité dans la première Partie de ce Mémoire ; cet auteur s'élève avec force contre les baumes, les onguens, & même les emplâtres prescrits dans le traitement des ulcères : il entre à ce sujet dans des détails très-judicieux & très-conformes à ce que l'expérience nous avoit appris.



Nous osons cependant dire qu'il bannit trop rigoureusement du traitement des ulcères, tous les topiques qu'on a employés jusqu'à présent, pour leur substituer la chaleur actuelle. *M. Fabre* entre dans tous les détails nécessaires sur l'emploi de ce remède, il en appuie les bons effets par le raisonnement & l'expérience; cependant, malgré l'autorité de ce célèbre chirurgien dont nous faisons grand cas, & dont les lumières & les talens sont bien connus, nous croyons que le moyen qu'il propose n'est pas suffisant pour remplacer tous les topiques quelconques dans le traitement des ulcères. Sa méthode ne nous paroît pas généralement suivie; je l'ai tentée une fois pour un ulcère à la tête, je n'en ai retiré aucun avantage: peut-être n'ai-je pas été assez constant, ou n'ai-je pas pris toutes les précautions convenables.

Quant à nous, nous souhaiterions qu'on ne fît aucune application immédiate de baumes & d'onguens sur les ulcères: nous ne proscrivons point les emplâtres, les pommades, les cérats, qui, doués des qualités douces, émollientes, résolutives, peuvent contribuer à ramollir & fondre les bords des ulcères, empêcher le contact de l'air, & retenir la char-

pie appliquée immédiatement sur l'ulcère : nous croyons néanmoins qu'on devrait faire une grande réforme dans le nombre & la complication de ces médicamens.

Depuis bien des années, je ne me fers pour les ulcères, ainsi que pour les plaies, que de l'emplâtre diapalme, du diachylon gommé, ou du diachylon simple, de l'emplâtre de minium, du mucilage ; & assez souvent du cérat de Goulard.

Mais le topique dont nous faisons le plus de cas, avec lequel nous remplaçons très-avantageusement les onguens, est la charpie sèche, appliquée sous forme de plumaceaux, ou de bourdonnets. Nous ne reviendrons pas aux règles que nous avons données dans la première Partie de ce Mémoire sur la manière de se servir de la charpie, & sur ses propriétés.

On peut en général considérer les ulcères comme des solutions des continuité plus opiniâtres & plus difficiles à guérir que les plaies. Ils présentent les mêmes indications pour leur cure, & la nature suit les mêmes procédés pour en opérer la guérison ; d'où il suit naturellement que l'on doit chercher à rendre la pratique du traitement des ulcères aussi simple que celle des plaies, & substituer aux onguens

& aux emplâtres l'application méthodique de la charpie sèche ; & nous pourrions présenter nombre d'observations de guérisons d'ulcères, tant simples que compliqués, que nous avons opérées par ce traitement simple, sur-tout d'ulcères aux jambes, en exigeant de nos malades de suivre un certain régime & de garder le lit : nous n'avons pas craint d'attaquer les ulcères les plus anciens & les plus opiniâtres, avec la précaution de mettre en usage quelques purgatifs vers le terme de la guérison, & d'établir un cautère à la jambe saine, ou à celle qu'on jugera le plus convenable, si elles sont toutes les deux malades.

Nous dirons aussi en passant, que le règne végétal fournit quelques remèdes qui ne sont pas à mépriser pour le traitement des ulcères. J'ai vu bien des pauvres gens se servir de feuilles de valériane ; d'autres, de celles de plantain ; quelques-uns de feuilles de morelle, d'orvale, de mauve, de guimauve, de branc-ursine, de joubarbe, &c. C'est ainsi que les vieillards entretiennent leurs ulcères dans certaines limites, & font leur cure palliative. J'ai guéri des ulcères opiniâtres, en prenant d'ailleurs les précautions convenables, en faisant mettre sur l'ulcère un plu-

maceau de charpie, & couvrir le tout de quelques feuilles de morelle, de tuffilage, &c. qui tenoient lieu d'emplâtre.

Il seroit peut-être plus utile qu'on ne pense, que les personnes de l'art fissent plus d'attention aux remèdes proposés par l'empirisme vulgaire; quelquefois on en découvreroit qui, avoués par l'expérience, pourroient enrichir l'art de guérir.

Nous ferons encore observer que, pour retirer de la charpie tous les bons effets qu'elle peut procurer dans le traitement des ulcères, il faut (sur-tout vers le dernier période, temps où la cicatrice s'annonce, où la suppuration étant considérablement diminuée, les plumaceaux se collent & s'attachent sur les bords de l'ulcère;) il faut avoir la précaution de lever le plumaceau doucement, de crainte d'enlever les petits points très-déliçats de cicatrice qui commencent à se former, ou du moins pour éviter une certaine irritation qui retarderoit la guérison; il y auroit à observer dans les pansemens une infinité de petites pratiques, de précautions & d'attentions, qui sont à la vérité minutieuses, mais qui servent cependant beaucoup à accélérer & à faciliter la guérison: on ne peut point réduire

ces petits détails en règles, c'est aux praticiens à les saisir & à se diriger selon les circonstances; c'est ce qu'on appelle posséder le génie de l'art.

Après ces notions générales, nous entrerons dans quelques détails sur les principaux genres d'ulcères, dont les anciens avoient autant multiplié la division que celle des topiques. On juge d'abord que, connoissant peu les loix de l'économie animale, ils considéroient la nature comme étant dans un état passif, & croyoient pouvoir lui commander & la diriger à leur gré, au moyen des topiques: les modernes nous ont donné quelques traités sur les ulcères, plus lumineux & plus précis; mais ils n'ont cependant pas élagué de la pratique une infinité de médicamens topiques inutiles ou nuisibles.

Nous considérerons 1<sup>o</sup>, *l'ulcère simple ou bénin*, ainsi désigné, parce qu'il n'a aucun mauvais caractère, qu'il n'est accompagné d'aucun accident, & qu'il arrive dans un bon tempérament. On guérit facilement ces sortes d'ulcères par le traitement le plus simple. S'il arrive aux jambes, le repos dans le lit en est le principal remède: tout le pansement doit consister dans l'application d'un simple plumaceau de charpie sèche, & par dessus un em-

plâtre de cérat, de diapalme, de diachylon, ou de cérat de Saturne. On ne fait le pansement pour l'ordinaire que toutes les vingt-quatre heures: on conduit ainsi la cure de l'ulcère dans tous ses périodes jusqu'à cicatrise.

2°. *Les ulcères qui sont la suite de l'ouverture d'un abcès*, particulièrement des tumeurs phlegmoneuses où il n'y a point de complication. Ces ulcères doivent être considérés sous le même point de vue que l'ulcère simple. Comme de l'évacuation des matières purulentes, il résulte toujours des vides plus ou moins grands, on y porte avec beaucoup de douceur, pendant les premiers jours, des bourdonnets très-mollets de charpie sèche; on couvre le tout d'un emplâtre convenable, s'il reste des duretés ou de l'inflammation dans les environs; on met par dessus le tout un cataplasme anodyn, & émollient qu'on supprime dès qu'il n'est plus nécessaire. On a grand soin, à mesure que le fond de l'ulcère se déterge, de diminuer le nombre & la grosseur des bourdonnets; & bientôt on n'en met tout simplement qu'un à l'ouverture de l'ulcère, qu'on convertit en plumaceau, lorsque par le dégorgement les bords se trouvent de niveau avec le fond. A ce période, on panse l'ul-

cère plus rarement. S'il reste quelque point du tissu cellulaire engorgé, ce qui constitue ce qu'on appelle *chairs baveuses*, qui s'opposent au progrès de la cicatrice, on y remédie en appliquant la charpie rapée, ou en se servant de la pierre infernale avec précaution; car ce moyen ne doit pas être mis en usage quand les chairs sont très-sensibles, & qu'on remarque qu'il y a de l'irritation: dans ce cas, quelques jours de plus de pansement simple, joint au régime, conduiront heureusement l'ulcère à cicatrice, & en assureront la guérison.

Cependant on observe que quelquefois les ulcères, dans leur premier & second périodes, font des progrès rapides vers la guérison; mais ils se ralentissent tellement ensuite, qu'ils ne laissent pas d'exercer la patience des malades & le génie du chirurgien pour les amener à cicatrice. Néanmoins rien ne convient mieux que la persévérance dans le régime & dans le repos: on continue d'appliquer sur l'ulcère un petit plumaceau de charpie sèche; la charpie rapée, ou tout-à-fait réduite en coton, est souvent plus nuisible qu'utile; elle produit de l'irritation, & fait l'office de cathérétique, tandis qu'il ne faut que simplement absorber &

dessécher la surface des chairs. Il m'a semblé que j'ai quelquefois mieux réussi à faciliter les derniers points de cicatrice , en ne mettant point d'emplâtre , si mince qu'il soit , pour couvrir l'ulcère ; je mettois simplement les compresses sur la charpie , c'est-à-dire , sur le petit plumaceau qui couvroit l'ulcère : si on craint que le linge ne s'attache sur quelque point des bords de l'ulcère , on peut couvrir la charpie avec quelque feuille d'une plante sans acrimonie , telles que celles dont nous avons parlé.

Rien de si judicieux & de plus conforme à la raison & à l'expérience que la pratique de M. *Le Blanc* , célèbre chirurgien d'Orléans , sur l'ouverture & le traitement des abcès (a). Il procède d'une manière fort simple dans les pansemens ; il n'emploie aucun onguent , ni digestifs. J'ai lu avec une vraie satisfaction cet article , & j'ai été très-flatté de me trouver depuis très long-temps en conformité dans ma pratique avec un aussi habile praticien ; car , bien que nous ayons dit qu'il falloit porter dans le fond & le vide des

---

(a) Précis d'opérations , par M. *Le Blanc* , professeur aux écoles royales de chirurgie d'Orléans , en 2 vol. Voyez tom. 1<sup>er</sup> , chap. 6.



abcès, après l'évacuation des matières purulentes, quelques bourdonnets très-mollets, nous n'en usons ainsi qu'à l'égard des grands abcès où il a fallu pratiquer une grande ouverture; mais dans les abcès qui sont petits ou médiocres, nous plaçons tout simplement un bourdonnet qui avance un peu en dedans de l'ouverture sans le forcer; un petit lambeau de linge usé, un peu de charpie sans aucune forme, peuvent suffire: nous nous conduisons d'ailleurs comme il a été dit ci-dessus: on se rappellera encore ce que nous avons dit à ce sujet sur l'usage des bourdonnets dans la première Partie de ce Mémoire.

3°. *L'ulcère compliqué de duretés ou callosités*, dont le fond est pâle & blafard, où, le plus souvent, on observe de mauvaises chairs, accompagnées d'un écoulement de matière qui s'éloigne plus ou moins du caractère du véritable pus. Ces sortes d'ulcères sont plus difficiles à guérir que les ulcères simples & bénins; ils attaquent le plus souvent les jambes; bien souvent l'ulcère simple négligé dégénère en ulcère calleux: chez les pauvres gens la négligence, la mal-propreté, le peu de repos qu'ils peuvent prendre, joint à ce qu'ils n'observent aucun régime, sont autant de causes de cette dégénérescence

de l'ulcère. Quoique ces ulcères paroissent au premier coup d'œil d'un fort mauvais caractère, néanmoins, lorsque le corps est assez bien constitué, que l'ulcère n'est pas fort ancien, on le guérit assez facilement par les moyens les plus simples.

Le régime & le repos sont des conditions toujours sous-entendues dans le traitement des ulcères aux jambes. Fondre, atténuer l'engorgement des bords de l'ulcère, déterger le fond, procurer une meilleure suppuration, sont les indications qu'il y a à remplir. Pour cet effet, nous appliquons un plumaceau de charpie sèche, doux & mollet, sur la surface de l'ulcère, en le pressant doucement & légèrement jusqu'au fond, & par dessus un emplâtre de diachylon gommé qui couvre les bords de l'ulcère; s'il y a de l'inflammation, nous nous servons, pendant quelques jours, de cataplasmes anodins & émolliens : on couvre le tout d'un appareil simple, on le renouvelle toutes les vingt-quatre heures, ce qui suffit ordinairement; on tient les bords de l'ulcère proprement; &, dans quelques jours, il prend un meilleur état. Si cependant les duretés ne se fondent pas d'une manière marquée au bout de quelque temps, nous

formes dans l'usage de pratiquer autour quelques scarifications qui comprennent l'épaisseur des bords de l'ulcère, ce qui est peu douloureux & très-salutaire ; après cette petite opération, nous continuons les pansemens prescrits. M. *Ledran* conseille beaucoup, pour fondre les callosités, l'application d'un mélange des emplâtres, diachylon gommé & de *Vigo cum mercurio* : l'emplâtre de mucilage est aussi fort approprié, Dans tous les temps & les différens états de l'ulcère, nous n'appliquons que la charpie sèche sur la surface des chairs ; nous avons la précaution que les plumaceaux n'anticipent pas trop sur les bords, pour que les emplâtres émolliens & fondans les touchent immédiatement. Quand enfin l'ulcère a été ramené à un meilleur état, la cicatrice s'opère facilement par les moyens décrits dans la cure de l'ulcère, qui est la suite de l'ouverture d'un abcès, & dans l'ulcère simple.

Bien que l'on ne doive panser les ulcères que le plus rarement possible, sur-tout vers leur dernier période, cependant nous avons souvent observé qu'il se forme sous le centre des plumaceaux une petite suppuration qui, si elle séjourne plus de vingt-quatre heures, cause de l'irritation, rend

les chairs un peu molles, & détruiroit même les points de cicatrice nouvellement formés, ce qui retarderoit la guérison; ce n'est guère que quand l'exsiccation de l'ulcère est complète, qu'on peut laisser l'appareil deux ou trois jours pour laisser raffermir la cicatrice; nous avons d'ailleurs éprouvé qu'aucun emplâtre dessiccatif ne peut suppléer à l'application de la charpie sèche pour faciliter la cicatrice des ulcères.

4°. *L'ulcère compliqué de carie.* Nous ferons quelques remarques sur le traitement de ces ulcères, relativement à l'usage de la charpie. Quand l'ulcère avec carie n'est point entretenu par un vice scrophuleux, ou vénérien, & quand la carie n'occupe que la superficie de l'os, le traitement doit en être fort simple. La séparation des portions cariées doit être considérée comme l'ouvrage de la nature; il n'est donc nécessaire que de la faciliter, en écartant les agens extérieurs qui pourroient la troubler. Il paroît que cette idée n'a pas été celle de la plupart des praticiens; on a imaginé & mis en usage une infinité des topiques pour faire séparer les lames cariées de la portion saine de l'os; on a donné à ces médicamens le nom d'exfolians. Les poudres âcres de toute espèce,

espèce, les liqueurs corrosives & spiritueuses, les huiles essentielles forment la classe des remèdes contre la carie. Marchant à travers toute l'incertitude possible, sur la prétendue propriété de ces médicamens, quelques praticiens d'un mérite distingué, ont mis en usage les huileux, les balsamiques & les onguens un peu stimulans, tels que le baume d'Arcæus, l'onguent basilicum.

Nous avons toujours traité l'ulcère avec carie de la manière la plus simple, même dans le cas de vice scrophuleux; nous avons vu la nature faire des efforts si salutaires, que les portions cariées se sont séparées avec le temps sans l'application d'aucun topique exfoliatif.

Pour l'ordinaire, l'ulcère avec carie porte dans son fond des chairs fongueuses de mauvaise qualité; la vue aussi-bien que la sonde fait juger par l'ulcère de l'état de l'os. Nous ne nous occupons point à enlever ces chairs fongueuses; nous pansons l'ulcère avec des plumaceaux, ou des bourdonnets de charpie sèche & par-dessus un emplâtre d'un de nos cérats; nous faisons observer le repos, & nous prescrivons le régime convenable; nous continuons ces pansemens jusqu'à ce qu'il se présente quelques

petites portions ou fragmens de l'os carié, que nous retirons avec un instrument convenable. Quelquefois en passant le doigt sur la surface de l'ulcère, en l'appuyant sur les chairs fongueuses, on peut toucher ces petites portions cariées ; on les saisit avec des pincés pour les retirer.

Mais fort souvent il arrive que l'ulcère prend après un certain temps un bon caractère, c'est-à-dire que les chairs fongueuses se dissipent, que le fond de l'ulcère devient beau & net, que les bords sont en meilleur état. La simple inspection annonce au praticien ce changement favorable ; & en continuant le même pansement, les progrès vers la guérison se font rapidement, sans qu'on se soit aperçu d'aucune exfoliation sensible.

Je ne suis point dans l'usage de détruire les chairs molles qui recouvrent la portion d'os cariée, de les tenir ensuite, comme l'on dit, en respect à force de tamponnage ; ce qui n'est pas sans inconvénient. Je crois que la nature, par ses efforts salutaires, favorise aussi bien la séparation des portions cariées, quoique couvertes de chairs fongueuses, que si elles étoient découvertes. On m'op-

posera que pour porter les médicamens convenables sur la carie , il faut qu'elle soit à découvert ; mais comme je n'ai foi à aucun de ces remèdes exfolians , je laisse agir la nature : je n'emploie , dans les cas ordinaires , que la charpie sèche. Que l'os soit à découvert ou non ; n'importe , je la regarde comme le meilleur topique qu'on puisse employer. Ce n'est cependant pas que je lui attribue des qualités particulières qui aient la vertu & la propriété de faire séparer les lames cariées ; mais , comme je l'ai dit , l'exfoliation des os est l'ouvrage de la nature ; je considère la charpie sèche comme le topique qui , sans la déranger , peut le plus la favoriser ; & je pourrois confirmer cette pratique par un nombre de faits & d'observations , si je ne craignois pas de grossir ce mémoire qui est déjà trop étendu.

Nous savons qu'il est des cas où le fer & le cautère actuel & potentiel sont les moyens les plus efficaces pour détruire une grande carie après l'avoir mise à découvert , & qu'on a des exemples de brillantes cures opérées par ce moyen , lorsque les efforts de la nature avoient été jugés impuissans ou insuffisans : nous croyons néanmoins que même , dans ces

cas graves, on prévient quelquefois mal à propos la nature qui, avec le temps, auroit pu suffire. Nous avons vu plus d'une fois de grandes portions d'os cariées se séparer par les seules forces de la nature; il est peu de praticiens qui n'aient eu occasion de faire la même remarque: bien plus, il est souvent arrivé que, tandis que l'art dirigeoit ses efforts contre un point de l'os carié, la nature, sans y avoir égard & jalouse de ses droits, en a opéré l'exfoliation bien plus à propos dans un endroit plus éloigné.

Nous terminerons cet article en observant qu'à la suite des plaies contuses, particulièrement à la tête, le péri-crâne peut être enlevé, & l'os mis à découvert dans une certaine étendue, sans qu'il paroisse aucun accident. Si la plaie n'est pas susceptible de réunion, comme il arrive le plus souvent dans les plaies contuses; ou si après le coup reçu, il arrive des accidens de nature à exiger de débrider le péri-crâne; (dans l'un & l'autre cas, l'os se trouvant à découvert, & ayant souffert l'action de l'air,) la plus part des praticiens pensent que l'os doit s'exfolier; en conséquence ils tamponnent la plaie pendant un long espace de temps, appliquent sur l'os les



remèdes qu'ils croient pouvoir favoriser cette exfoliation ; & en effet , par un semblable pansement , on ne manque guère de causer carie à l'os , & on force la nature à une opération qu'on lui auroit évitée , si on se fût comporté plus sagement.

Dans ce cas nous faisons le pansement tout simplement avec la charpie sèche & un emplâtre par-dessus : si la portion d'os qui est à nu se recouvre peu à peu , quel qu'en soit l'état , nous ne nous y opposons point ; de cette manière , il nous est souvent arrivé que l'os qui paroïssoit même susceptible d'exfoliation , s'est recouvert en peu de temps ; & la plaie a été guérie par une bonne cicatrice. Si au pis-aller l'os se couvre , que l'ulcère ou la plaie vienne à se fermer par une mauvaise cicatrice , & que dans la suite il se fasse quelque exfoliation , la cicatrice s'ouvrira naturellement , & on en sera quitte pour retirer la portion d'os cariée qui pourra se présenter ; ou bien la lame cariée se détruira peu à peu en petits fragmens par la suppuration de l'ulcère , lequel ensuite ne tardera pas à se guérir d'une manière solide.

5°. *Les ulcères gangréneux* sont ceux qui sont accompagnés de pourriture &

de mortification d'une manière plus ou moins profonde, & plus ou moins étendue. Ces sortes d'ulcères sont toujours fâcheux néanmoins, à raison de l'intensité de la maladie, de la cause & des complications qui peuvent se trouver. Nous n'entrerons pas dans tous ces détails ; nous nous proposons seulement de faire quelques remarques sur le traitement de l'ulcère gangréneux, pour prouver l'utilité de la charpie, & l'inutilité & même les mauvais effets de certaines pratiques.

En effet, si nous avons recommandé l'application de la charpie sèche dans tous les cas précédens, nous n'avons pas moins de raisons de nous en servir & de la conseiller comme l'unique topique qu'on doit appliquer immédiatement sur la surface de l'ulcère avec pourriture : nous pourrions rappeler à ce sujet ce que nous avons dit précédemment, que la charpie est le meilleur absorbant, qu'elle est très-propre à recevoir & à se charger des matières purulentes; ce qui est d'autant plus avantageux, que ces matières sont putrides, âcres & de très-mauvaise qualité. Nous avons aussi fait sentir non-seulement l'inutilité, mais encore les inconvéniens qui peuvent résulter de garnir les plumaceaux

& les bourdonnets de baumes, d'onguens & de digestifs les plus animés. Ces remèdes ont toujours dans leur composition quelques substances qui sont susceptibles d'altération ; ce qui, joint aux matières purulentes dépravées qui exsudent de la surface de l'ulcère, fait un composé très-propre à favoriser les progrès de la pourriture. D'un autre côté, la charpie remplie de ces onguens ne peut plus se charger des matières purulentes, lesquelles restent sur la surface de l'ulcère & forment un levain de corruption ; d'ailleurs, il nous paroît évident que l'on ne doit attendre aucun avantage de l'application des topiques gras, huileux, sur des chairs pourries, qui ont perdu tout ressort & toute action organique.

Nous avons eu occasion bien des fois de traiter des ulcères qui avoient acquis une disposition gangréneuse, ou qui étoient essentiellement de cette nature, soit à la suite de tumeurs phlegmoneuses, mais le plus souvent érysipélateuses, soit causés par des contusions violentes, ou d'anciens ulcères négligés. Dans ces cas, les escares venant à tomber, l'ulcère qui en résulte est plus ou moins profond & étendu ; nous le garnissons de

plumaceaux ou de bourdonnets mollets de charpie sèche ; nous en mettons la quantité relative à l'abondance de la suppuration ; nous couvrons le tout d'un emplâtre fait avec un cérat composé de trois parties d'emplâtre diachylum gommé & une partie d'onguent de styrax ; nous faisons le pansement dans ces circonstances au moins deux fois le jour : nous ne négligeons point le traitement intérieur , qui souvent est le seul efficace pour changer le mauvais état de l'ulcère , & arrêter les progrès de la pourriture. Par ce simple pansement , quand la nature nous peut seconder , on voit bientôt l'ulcère prendre un bon caractère ; les escars ne se renouvellent plus , la pourriture borne ses progrès , le fond de l'ulcère prend un meilleur état , & la suppuration putride acquiert peu-à-peu les qualités du véritable pus. En continuant ensuite le pansement & le traitement comme dans l'ulcère simple , on parvient à la guérison.

On nous a souvent amené à l'hôpital , des malades qui étoient attaqués de tumeurs érysipélateuses qui avoient un caractère gangréneux ; il se formoit des escars si profondes & si étendues , que nous avons vu après leur séparation

L'ulcère pénétrer jusqu'aux parties tendineuses & aponévrotiques, par la destruction de la peau & du tissu cellulaire. Dans ces fâcheuses circonstances, pour faciliter la chute & la séparation des escars, nous n'avons point fait de profondes scarifications, encore moins des taillades; nous n'avons point versé dessus des huiles aromatiques & essentielles, ni fait des fomentations chargées de sels âcres & piquans. Depuis long-temps nous avons remarqué que, pour peu que l'engorgement environnant l'escare soit inflammatoire, pour peu qu'il y ait de la douleur & de la tension, comme il arrive assez souvent, ces remèdes & la pratique des scarifications jusqu'au vif, augmentent le mal par l'irritation qu'ils procurent. En pareil cas, j'emploie au contraire les cataplasmes émolliens & résolutifs où entrent la mie de pain, la fleur de sureau, quelquefois celle de camomille que l'on fait cuire avec suffisante quantité d'eau & de vin rouge, ajoutant sur la fin une petite quantité de bonne huile d'olives. A mesure qu'il se détache quelque portion de l'escare, je la saisis avec des pinces, & je la coupe. Quand j'observe que la ligne de séparation est très-marquée, qu'il s'établit une

## 82 SUITE DES PROPRIÉTÉS, &c.

espèce de suppuration, alors je tâche d'enlever toute l'escare. Si néanmoins elle est assez adhérente dans certains points, je laisse encore quelques jours ces portions ; je panse l'ulcère comme il a été dit ; & quand enfin l'escare est tout-à-fait tombée, je supprime les cataplasmes. Par un traitement aussi doux & aussi simple, je n'ai jamais manqué de voir les progrès de la pourriture se borner, & l'ulcère prendre un meilleur état. Si les parties tendineuses même sont attaquées de pourriture, comme nous l'avons vu plus d'une fois, je n'emploie pas d'autre topique que la charpie ; j'ai eu la satisfaction de voir les tendons s'exfolier sans se pourrir complètement, & les membres, tels que les pieds & les mains, conserver leurs mouvemens après la guérison.



## RÉPONSE AUX RÉFLEXIONS

DE M. ROBINEAU,

*Sur un accouchement terminé par les secours de l'art , & dans lequel la mère & l'enfant étoient en danger de perdre la vie , à cause d'une hémorrhagie utérine , occasionnée par l'implantation de l'arrière - faix à l'orifice de la matrice ; par M. GARLAUD , ancien élève de l'école pratique de Paris , maître en chirurgie & accoucheur à Autun.*

Le but que l'on se propose lorsqu'on publie une observation , c'est d'instruire en rendant compte , non-seulement de la manière dont on a fait une opération , mais encore en faisant part de quelque découverte , si on a été assez heureux pour en faire , qui puisse servir à perfectionner l'art ; telle a été mon intention , lorsque j'ai publié l'observation insérée dans le cahier d'octobre 1783 , page 326.

Je dis qu'une hémorrhagie utérine est d'autant plus dangereuse , que l'accouchement est plus proche ; mais que le péril est plus grand , lorsque l'arrière-faix est implanté autour du col de la matrice , puisque la femme ne peut accoucher seule

sans perdre la vie avec son enfant, parce qu'en pareil cas, l'hémorrhagie une fois commencée ne peut plus cesser, & augmente à chaque douleur. M. *Robineau*, dans ses *Réflexions* sur cette observation, dit, pour prouver que le péril n'est pas si grand que je l'annonce, qu'il a fait plusieurs observations semblables, & il en rapporte deux (a). Dans la première, la femme *Seglet* étoit grosse de sept à huit mois. Après deux jours de perte, la douleur expulsa un enfant mort, & le placenta fut détaché par M. *Robineau*, qui, s'il eût été appelé plus tôt, auroit employé le forceps, & l'enfant auroit pu être sauvé.

Dans la deuxième, la femme *Pigrai*, grosse de huit à neuf mois, fut accouchée par une sage-femme, qui lui tira son enfant par les pieds, & M. *Robineau* délivra la femme.

Ces deux observations ne prouvent pas que j'aie eu tort d'annoncer un péril éminent, puisque la femme *Seglet*, qui n'a pas été secourue, est accouchée d'un enfant mort; & voilà mes craintes réalisées, quant à l'enfant. La femme n'a pas péri, parce qu'elle a été délivrée à temps;

---

(a) Voyez tom. lxj, pag. 511 & suiv.



ceci n'a pas besoin de plus d'explication.

Quant à la femme *Pigrai*, elle a été secourue par une sage-femme intelligente, qui, ayant bien senti le danger, s'est hâtée de tirer l'enfant par les pieds, puis la délivrance a été faite par M. *Robineau*. Je n'ai rien à dire sur ce deuxième accouchement, puisqu'il est absolument dans les circonstances où je le demande : tout s'est passé dans l'ordre, & on n'en peut tirer aucune conséquence contre les craintes que je conseillerai toujours aux accoucheurs d'avoir dans de semblables accouchemens ; je ne vois pas d'ailleurs pourquoi inspirer de la sécurité dans des cas si périlleux, & reconnus pour tels par tous les maîtres de l'art, & dans lesquels on ne peut trop encourager les jeunes chirurgiens à porter promptement une main secourable.

Que fait-on en effet pour la perfection de l'art, en disant que la femme dans cette sorte d'accouchement, quoique livrée à elle-même, n'est pas absolument sans ressource, & que quelquefois, dans l'extrême dilatation de l'orifice, l'accouchement se fait naturellement, si la femme, malgré le sang qu'elle a répandu, conserve assez de forces ? Voilà un *si* qui vient fort à propos pour prouver l'assertion de

## 86 RÉPONSE AUX RÉFLEXIONS

M. Robineau ; mais voici des autotités pour prouver que le péril est imminent, lorsque le placenta est implanté à l'orifice de la matrice. M. Levret (a) dit : « Il est donc très-important de connoître précisément la cause d'un accident qui doit arriver de toute nécessité, afin de se trouver en état dès le premier instant de son apparition, de prendre les mesures les plus justes pour parer le sort funeste dont la mère & l'enfant sont alors également menacés par la perte de leur sang ; » & il finit ce paragraphe, en disant qu'il est *physiquement impossible qu'elle cède (l'hémorrhagie) à d'autres moyens curatifs qu'à l'accouchement, auquel il faut aussitôt procéder avec intelligence & sagacité, si on est appelé encore assez à temps.*

Voici comme il s'explique, pag. 364 & 365 : *Il est donc de la dernière évidence que, si on ne se décide promptement à percer les membranes afin de retourner l'enfant au plus tôt, on court risque de le laisser mourir sans recevoir le baptême, & on met au hasard la vie de la mère.*

Page 369, il cite M. Guiot, accou-

---

(a) Art des Accouchemens, démontrés par des principes de physique & de mécanique, troisième édition, pag. 354.

cheur à Genève, qui, quoique appelé de bonne heure, tira un enfant mort, qui l'étoit avant son arrivée, & sauva la mère. M. Levret ajoute, pag. 371 : *S'il ne se fût dépêché, la mère & l'enfant auroient subi le même sort que la femme qui fait le sujet de l'observation que je vais rapporter.*

Page 372. *Une femme mourut avec son enfant après avoir été trois jours inutilement en travail ; à l'ouverture on trouva l'arrière-faix à l'orifice de la matrice ; & l'enfant les pieds en haut.*

Page 374. *Il ne faut jamais balancer dans le cas du placenta attaché sur le col de la matrice, mais agir avec la plus grande célérité.*

M. Levret est-il bien persuadé de la perte de la vie de la mère & de l'enfant ? je le crois ; & les craintes que j'ai inspirées sont d'autant mieux fondées, que l'on ne cite point, ou presque point d'accouchement de cette espèce, terminé spontanément sans la mort des sujets : ils ne périssent même que trop souvent des suites de l'hémorrhagie, après avoir été secourus trop tard.

M. Robineau croit que j'ai eu tort de dire : Je publie d'autant plus volontiers cette observation, qu'il y a beaucoup

## 88 RÉPONSE AUX RÉFLEXIONS

d'auteurs qui parlent très-obscurément de cette implantation : d'autres qui la nient formellement, & fort peu qui l'aient connue parfaitement.

Ils en ont parlé si obscurément ces auteurs, que M. *Levret*, p. 355, dit : *En consultant les ouvrages de PEU, d'AMAND, DE LA MOTTE, de MAURICEAU, de VIARDEL, & de beaucoup d'autres praticiens, on remarquera que leurs observations sont décrites d'une manière si obscure, qu'il est très-difficile de décider en les lisant, si ces auteurs ont effectivement reconnu que cette masse vasculaire avoit pris racine dans le lieu que nous avons désigné, &c.*

Ceux qui l'ont niée sont *Deventer*, & son Commentateur françois : ils disent qu'il n'est pas possible que le placenta puisse s'attacher ailleurs que dans le fond de l'utérus, & que toutes les fois qu'il se rencontre sur l'orifice de cet organe, c'est qu'il s'y est porté & appliqué pendant le travail, après s'être séparé du point de son insertion primitive.

Par cette expression, *fort peu qui l'aient connue parfaitement* ; j'annonce que je sais bien que quelqu'un l'a connue : ainsi la citation de quatre auteurs que fait M. *Robineau* étoit au moins inutile, puisque je n'ai pas prétendu m'approprier cette

découverte, & que quatre auteurs forment encore un petit nombre.

Je répondrai avec plaisir à M. *Robineau*, sur ses Réflexions eu égard à la méthode que j'ai employée, & qui a sauvé deux êtres, en déchirant le placenta dans son corps, au lieu d'avoir passé ma main par l'endroit déjà décollé, & de l'avoir élargi, s'il ne l'eût pas été assez.

En décollant le placenta par des manœuvres, quelque douces qu'elles soient, on est forcé de passer sa main par l'ouverture déjà commencée, ensuite le bras; puis on est obligé de sortir les pieds de l'enfant, de les amener hors de la vulve, & de terminer l'accouchement. Je demande si tous ces corps qui se succèdent du plus petit au plus gros, en finissant par la sortie de la tête, ne sont pas autant d'efforts à faire de toute nécessité, lesquels tendent tous à déraciner le placenta? Le placenta peut être en entier; & quand toutes les manœuvres sont finies, combien la mère & l'enfant n'ont-ils pas perdu de sang? En conséquence, combien grand est le danger!

On rencontre aussi des difficultés dans ma méthode, comme je m'en suis expliqué dans mon observation; mais, dans un cas si périlleux, où toutes les méthodes

offrent des dangers , il faut choisir celle qui en offre le moins : d'ailleurs , j'instruis de la façon dont il faut se conduire pour les éviter ; & le succès que j'en ai obtenu , m'a autorisé à la publier.

Le danger que l'on doit craindre dans ma méthode , c'est qu'en déchirant le placenta dans son corps , il peut se faire , quoique difficilement , que l'on y comprenne le cordon ombilical ; & dans l'autre , on peut déraciner le placenta en entier. J'ai fait voir qu'on pouvoit ménager le cordon , parce qu'à l'endroit de son insertion , on sent plus d'épaisseur ; & , à mesure qu'on avance sur les vaisseaux , on sent des sillons anfractueux , & à leur racine une espèce d'entonnoir qu'on peut facilement éviter.

Si ce même cordon est au centre du placenta , *M. Robineau* demande s'il reste assez d'espace jusqu'à son bord pour faire passer l'enfant sans occasionner un déchirement plus considérable , soit du côté de son bord , soit du côté du centre ; & il dit que si le déchirement a lieu du côté du centre , le cordon , & quelques-unes de ses racines , ne peuvent plus rester intacts.

Je réponds que l'accoucheur est maître de déchirer le placenta du côté de son

bord ; & s'il ne reste pas assez d'espace , & qu'il se déchire au-delà du cordon , ce sera à côté que se fera la déchirure , sans endommager le cordon , parce qu'il est d'un tissu plus solide que le placenta , & que le fort l'emporte sur le foible : j'en vais citer encore un exemple.

J'ai fait aujourd'hui, 3 juin 1784, cette observation sur un arrière-faix que je viens d'extraire après l'accouchement de la femme *Thomas*, pêcheur à Autun, assistée d'une sage-femme, qui avoit laissé avancer le cordon ombilical avant la tête, ce qui a fait mourir l'enfant : le placenta avoit six pouces trois lignes de diamètre , le cordon n'étoit point au centre , & le côté large avoit quatre pouces & demi ; j'ai déchiré le placenta dans son corps , & en deux endroits , & n'ai pu déchirer dans le cordon , dont le tissu est beaucoup plus fort que celui du placenta ; le déchirement s'est prolongé à côté du cordon , & il faudroit le faire exprès pour le lacérer.

Quant aux déchirures de quelques racines principales , on les évite , comme j'ai dit ; & , quand elles auroient lieu , il en reste bien d'autres qui fourniroient assez de sang pendant le temps que l'accoucheur mettra à terminer son opération.

Si le placenta est en raquette , le cas

est plus favorable , parce qu'il y a beaucoup plus d'espace de l'un des bords du placenta au cordon , que lorsque ce même cordon est implanté au milieu du placenta.

M. *Robineau* pense que les épaules, la tête , même le bassin de l'enfant , peuvent être arrêtés dans le bourrelet que formera le placenta. Ne trouvera-t-on pas le même obstacle dans la méthode de M. *Robineau* ? Mais qu'il ne craigne pas cet accident ; car il n'arrivera jamais : le placenta prête beaucoup, & je m'en apperçus bien , lorsque je fis l'accouchement qui fait le sujet de cette question ; le bourrelet au contraire garantit l'orifice de la matrice , qui alors , à cause de l'implantation à cette partie , est très-sensible ; de plus , il calme l'hémorrhagie.

M. *Robineau* dit que si j'eusse consulté M. *Levret* , je n'aurois jamais conseillé avec tant de confiance de déchirer l'arrière-faix dans son corps. S'il l'eût bien consulté lui-même , il n'auroit pas écrit ses *Réflexions* ; car voici ce que dit M. *Levret* , pages 365 & 366 : « Je fus appelé le 18 mars 1752 , pour une femme grosse de sept à huit mois , à l'extrémité , par une perte qui duroit depuis plusieurs jours : on avoit employé des saignées &



des lavemens stimulans ; la femme étoit moribonde, presque plus de poulx ; elle avoit une sueur froide & gluante. » M. *Levret* la toucha, trouva l'arrière-faix à l'orifice de la matrice ; il le perça à travers des sillons anfractueux qu'il sentoit, il appuya sur le ventre de la femme, pour tendre & faire prononcer les membranes, & ne pas décoller le placenta ; il saisit l'enfant par les pieds, quoiqu'il présentât la tête ; il étoit mort, comme il l'avoit bien prévu, & la mère ne put survivre à son épuisement. Il a fait à l'Académie la démonstration du placenta, qu'il a gardé soigneusement dans de l'esprit de vin ; il est percé dans son centre, à côté de l'attache du cordon : ses bords & ses membranes ne sont endommagées dans aucun point, parce qu'il eut les précautions de les extraire les premiers.

Voilà des faits convaincans. Chacun suivra la méthode qu'il croira la plus convenable, suivant l'exigence des cas ; mon unique but a été le bien de l'humanité & la perfection de l'art ; c'est avec le secours dont j'ai fait mention, que j'ai eu la douce satisfaction de sauver la vie à la femme & à l'enfant de M. *Morlet*, maître plâtrier à Autun ; & , jusqu'à ce que M. *Robineau* me donne de bonnes

raisons, il me permettra de suivre ma méthode.

---

## QUESTION CHIRURGICO- L É G A L E ,

*Par M. THOMASSIN, correspondant de l'Académie royale de chirurgie, de celle des sciences, belles-lettres & arts de Besançon, Dijon, &c. & chirurgien-major de l'hôpital royal militaire de Neuf-Brisack.*

Une plaie d'arme à feu à la cuisse, avec fracas de l'os à sa partie moyenne inférieure, & pour laquelle les secours de l'art ont été négligés, doit-elle, lorsqu'elle est suivie de la mort du blessé, être réputée mortelle par elle-même; & le défaut de secours ne doit-il pas entrer en considération dans le jugement juridique du chirurgien sur la gravité de la blessure?

Le détail du fait va développer cette question, & mettre les personnes, qui voudront bien nous faire part de leurs lumières, à portée d'y répondre.

Le samedi, 12 février 1785, à quatre heures après midi, *Antoine Kittler*, chaf-

seur de M. le vicomte *de Polignac*, ambassadeur du Roi près du Corps Helvétique, reçut un coup de fusil à bout touchant la cuisse droite, qui frappa l'os. Il pénétra obliquement la cuisse de dehors en dedans & de haut en bas, depuis la partie moyenne externe un peu supérieure, jusqu'à la partie interne inférieure, quatre à cinq travers de doigt au dessus du genou, par où une partie de la charge s'étoit échappée. Cette charge en plomb, qu'on appelle vulgairement *du plomb de lièvre*, avoit fait balle, & la plaie n'avoit guères que le diamètre d'une pièce de vingt-quatre sous. Le chirurgien qui pansa le blessé en premier appareil, en tira une esquille assez considérable qui se présentoit pour sortir : on se contenta de mettre dans les deux orifices de cette plaie, deux bourdonnets chargés d'onguent, & deux plumaceaux par dessus, qu'on soutint par des compresses & des bandes humectées d'une fomentation émolliente & résolutive ; & l'on mit le blessé à l'usage d'une décoction de kina.

Les douleurs furent excessives ; le malade passa la nuit la plus agitée & la plus violente, & il avoit par intervalle des mouvemens convulsifs extraordinaires. Dans les premières vingt-quatre heures,

un second chirurgien & un médecin furent appelés au secours du blessé, mais ils ne firent rien de plus que ce qui vient d'être dit. Un troisième chirurgien, arrivé le dimanche au soir, persuada au médecin & à ses deux confrères, que la saignée seroit utile, & l'on en fit deux dans la soirée : on substitua l'eau-de-vie camphrée à la décoction de plantes. L'on pansa la plaie avec le digestif simple, & l'extrémité fut mise entre deux fanons. Les douleurs se calmèrent, les convulsions diminuèrent, le pouls s'affaissa, & le malade goûta les prémices du repos qui alloit s'emparer de lui pour toujours. Je fus mandé pour le voir le lundi au matin; une odeur de gangrène me frappa en entrant dans la chambre; je trouvai le malade sans pouls, couvert d'une sueur froide & délirant : le pied que je découvris étoit renversé en dehors, & beaucoup plus bas que la cuisse; il étoit, ainsi que la jambe, très-froid, & d'une lividité tirant sur le jaune. Je ne voulus point voir la blessure : j'attendis que le malade fut expiré; ce qui arriva une demi-heure après, à midi un quart à peu-près, & quarante-quatre heures après sa blessure.

Je fus nommé d'office par le juge de la ville d'Enfishem, où le fait s'étoit passé,  
pour

pour examiner le cadavre, & faire rapport sur la cause de sa mort. J'y procédai avant le temps fixé par les réglemens, parce que j'étois bien certain de la réalité de la mort du sujet. Le chirurgien qui avoit été appelé la veille, & qui n'avoit plus quitté le malade, nommé pour le même examen, leva l'appareil que lui-même avoit appliqué. La cuisse livide & noire, dépouillée d'épiderme dans une grande partie de sa surface, étoit prodigieusement gonflée, & il s'en exhaloit une odeur putride extrêmement pénétrante. La plaie dont j'ai décrit la grandeur & la direction, étoit remplie d'escars mollasses & déchiquetées, qui me permirent difficilement de porter une sonde jusqu'à l'os. Je fis sur cette sonde de longues incisions pour mettre l'os à découvert dans une grande étendue; j'en fis autant à la partie interne de la cuisse, à l'autre extrémité de la plaie; c'est de ce côté que je rencontrai sous le bistouri plusieurs grains de plomb; j'en tirai douze ou quinze que je fis voir aux assistans & au procureur-fiscal qui étoit présent. J'y trouvai aussi beaucoup de petites esquilles, ou plutôt de parcelles d'os, dispersées dans les chairs qui étoient extrêmement mutilées. L'os étoit fracassé dans sa partie moyenne inférieure;

plusieurs pièces considérables en étoient détachées entièrement. L'extrémité fracturée de la portion supérieure qui étoit très irrégulière, étoit enfoncée dans les chairs, & je ne pus bien l'en dégager qu'avec le bistouri. L'aponévrose du muscle *fascia-lata* étoit extrêmement tendue; & à chaque coup de bistouri sur cette aponévrose, il se faisoit un écartement considérable que je fis remarquer, & les muscles comprimés se précipitoient, pour ainsi dire, à l'ouverture. Toute la cuisse étoit sphacélée, & la gangrène s'étendoit jusqu'à la partie inférieure de l'abdomen & aux lombes.

On a peu vu de cas de cette espèce, aussi rapidement suivi du sphacèle & de la mort. Il est clair que c'est le délabrement de la partie, l'attrition des chairs, le déchirement des parties nerveuses, la présence des corps étrangers qui ont occasionné les accidens & la perte du blessé; mais aussi on ne sauroit se dissimuler que les secours de l'art, les secours les plus urgens & les plus essentiels, n'aient été entièrement négligés. N'étoit-il pas indispensable de faire, dès le premier pansement, des incisions suffisantes pour prévenir l'engorgement excessif des muscles, & pour extraire une partie des

esquilles & du plomb ; d'y joindre des saignées réitérées , selon le besoin & les forces du malade , qui étoit peut-être l'homme le plus puissant & le mieux constitué de la ville ; de mettre la partie dans une situation capable d'éloigner les pointes d'os des chairs , & de favoriser le retour des liqueurs ? Y auroit-il trop de hardiesse à dire que c'est à l'omission de ces secours , prescrits formellement dans les livres de l'art les plus connus , que sont dûs le développement rapide de la gangrène , & la mort précipitée du blessé ?

On me répondra peut-être qu'il est vraisemblable qu'avec tous ces secours le malade seroit également mort , quelques jours plus tard ; mais quelques jours donnent de l'espace , & laissent le temps de se décider à un parti extrême , celui de l'amputation ; s'il n'y a plus d'autre ressource ; & ces secours mêmes qui procurent du délai , en énervant la trop grande activité de la vie , préparent le succès de l'amputation. On en voit des exemples nombreux dans les auteurs qui ont écrit sur les plaies d'armes à feu , d'après la pratique & l'expérience (a).

---

(a) Voyez le Mémoire de M. Faure , qui a remporté le prix de l'Académie royale de

Si par les incisions on n'avoit pu débarrasser la partie du plus grand nombre d'esquilles entièrement détachées, ni dégager l'extrémité de la pièce supérieure du fémur de dedans les chairs qu'elle déchiroit; en un mot, si ces dilatations n'eussent point répondu aux vues du chirurgien, n'étoit-ce pas le cas de faire l'amputation sur le champ? Il n'est pas nécessaire, ce semble, de recourir aux auteurs pour démontrer l'importance de cette pratique. Toutes les fois que le danger d'une plaie sera plus grand & plus pressant que celui de l'amputation de la partie, il n'y a plus à hésiter, celle-ci doit être pratiquée sans perdre de temps; & on fait *qu'un grand fracas d'os avec une grande mutilation des parties molles, est une plaie des plus dangereuses.*

Je ne citerai pour garant de la nécessité des incisions, dont je déplore l'oubli, qu'une autorité qui doit faire loi en chirurgie; c'est celle de feu M. de la

---

chirurgie en 1754, sur le cas où il convient de faire l'amputation sur le champ, & sur ceux où il faut la différer. Voyez aussi un Mémoire sur le même sujet dans le livre de M. Bagieu, qui a pour titre : *Examen sur plusieurs parties de la chirurgie*, tome I<sup>er</sup>.



*Martiniere*, aussi distingué par sa grande expérience, que par la place éminente qu'il occupoit.

Après avoir parlé de la nécessité des incisions, pour changer la nature de la plaie, pour procurer le dégorgement des fucs, extraire les corps étrangers, prévenir l'étranglement, il fait l'application de cette règle générale au cas particulier d'une plaie à la cuisse, avec fracas du fémur (a).

« La conduite du chirurgien, dit-il, doit être réglée par ces mêmes principes, si ce n'est que les incisions, relativement au volume de la partie, doivent être beaucoup plus étendues ; car le point essentiel est de pouvoir, en quelque sorte, considérer l'ouvrage de la nature dans le plus profond de la plaie. De plus, les masses charnues doivent être éloignées de l'os par l'interposition de la charpie, jusqu'au temps, du moins, que le dégorgement de la première suppuration soit fait, & qu'on ait pu ôter de la plaie toutes les parcelles osseuses qui ne pourrout se

---

(a) Voyez son Mémoire sur le Traitement des plaies d'armes à feu, dans le quatrième volume des Mémoires de l'Académie royale de chirurgie.

consolider à la pièce principale. La charpie qui remplit mollement le vide d'une plaie, *empêche les chairs d'être irritées par les pointes des os* ; elle absorbe les suc qui exsudent de la plaie, & sert à les conduire au dehors. »

« Je conviendrais que cette méthode, ajoute M. de la Martiniere, n'est pas toujours exempte des plus funestes accidens, & même de la mort, parce qu'il n'y a aucun art qui puisse en garantir ; mais j'ai vu souvent que la pratique opposée aux grandes & profondes incisions, dans le cas dont il est question, avoit presque toujours été suivie de la gangrène & d'une mort prompte. »

Je crois en avoir assez dit pour convaincre le lecteur qu'*Antoine Kittler* a été entièrement abandonné au danger qui devoit résulter de sa blessure & de sa constitution ; & je ne craindrois point d'avancer que sur cent hommes qui auroient de pareilles blessures, & dans les mêmes circonstances, & qui seroient soignés de même, il en périroit quatre-vingt-dix-huit. C'est bien réellement la blessure de *Kittler*, par la nature du délabrement, par le fracas de l'os, par la multitude des corps étrangers qui lui a causé la mort ; mais qui est-ce qui osera assurer que l'art

en venant au secours de ce malheureux, en incisant les muscles & les aponévroses, en tirant les corps étrangers, en situant favorablement la partie, en faisant cesser le déchirement, en diminuant les forces vitales, n'auroit pas considérablement diminué le danger de cette blessure, & même arraché le blessé des bras de la mort ? Les chirurgiens qui ont fréquenté les armées savent combien les ressources de la chirurgie, dirigées par le savoir, ont conservé d'hommes à l'Etat ; & nous lisons dans les auteurs le détail de plusieurs faits analogues à celui qui fait le sujet de ce Mémoire, dont on a écarté le danger par les moyens ci-dessus.

S'il faut des preuves plus claires que le jour pour condamner un accusé ; si les plus légères probabilités en sa faveur doivent être interprétées à sa décharge, notre question sembleroit résolue affirmativement ; mais je me garderai bien de l'assurer : je ne connois pas assez la loi pour savoir si elle a prévu le cas que je sou mets à la discussion des personnes versées dans la chirurgie légale : je sais qu'elle enjoint aux médecins & chirurgiens commis pour visiter les cadavres, *de spécifier dans leurs rapports la longueur, la profondeur des blessures, & de mettre toute*

*leur attention à découvrir si elles peuvent être véritablement causes de la mort ; ou si la mort arrivée est plutôt une suite de la disposition antérieure du blessé, qu'une suite de la blessure.*

Guidé par les seuls principes de l'équité, je voulois spécifier dans le rapport, que l'oubli des premiers secours pouvoit avoir aggravé la blessure, & contribué à la perte du blessé. Le chirurgien qui devoit aussi signer ce rapport, rejeta cette proposition, tout en convenant de la vérité qu'elle contenoit ; & un homme que son état oblige de connoître la loi, me dit que dans un rapport on ne devoit rien insérer qui fût étranger au fait, que je ne devois rapporter que ce que j'avois observé, & si la plaie par elle-même étoit la cause de la mort. Le rapport a été dressé d'après cet avis ; mais mes doutes & mon incertitude ne sont point éclaircis, & je desire beaucoup que cette question soit mise dans tout son jour. Le fait qui y a donné lieu est moins rare qu'on ne pense, sur-tout dans cette province, où tous les chirurgiens indistinctement sont appelés pour panser les blessés, & faire rapport de leurs blessures (a).

---

(a) On sait que la juridiction de M. le pre-

Je dois déclarer que je ne connois point l'accusé, ni personne qui lui soit lié, ni directement, ni indirectement ; cette déclaration doit me mettre au dessus des soupçons que pourroient former les personnes qui ne sentiroient point mes motifs. L'intérêt du public seul m'a fait prendre la plume.

Je terminerai ces réflexions par souhaiter avec l'auteur des Causes célèbres, dans la cause mémorable de l'infortuné *Montbailly*, « que les fonctions des médecins & des chirurgiens, chargés de l'emploi important de concourir avec la loi & le juge à la découverte du crime, fussent soumises à une inspection sévère ; ils sentiroient alors toute l'étendue des devoirs qui leur sont imposés ; une terreur salutaire les suivroit dans leur examen, s'ils faisoient attention que leur opinion

---

mier chirurgien du Roi, n'étant point établie en en Alsace, la chirurgie, encore confondue avec la barberie, y est dans une sorte d'anarchie ; aucun acte probatoire ne constate la capacité de ceux qui veulent exercer cette partie importante de l'art de guérir. Un certificat donné par un médecin, d'après un examen léger, donné au barbier le plus ignorant le droit de tuer impunément en coupant trop, comme en ne coupant pas assez.

peut quelquefois décider de l'honneur ,  
& même de la vie des citoyens. »

---

## E X T R A I T

*D'un Discours prononcé au mois de septembre 1784, pour la préparation publique de la thériaque ; par M. GROSSIN DU HAUME, docteur-régent de la Faculté de Médecine de Paris.*

« La confection de la thériaque est une de ces opérations qui nous rappellent encore aujourd'hui le luxe & la richesse des Romains sous les Empereurs. La pompe & l'appareil avec lesquels on la préparoit dans le palais des *Césars*, nous rappellent en même temps tout le cas qu'ils faisoient de cette composition. Elle fut inventée par *Andromaque*, médecin de *Néron* ; ou plutôt elle fut calquée par ce médecin sur un antidote déjà célèbre à Rome, & dont *Pompée* avoit apporté la recette après la défaite de ce Roi qui lutta si long-temps contre la fortune & les armes des Romains. *Mithridate*, entouré des dangers, bravant ses ennemis au dehors, mais craignant plus les poisons que les forces de Rome, avoit demandé

à ses médecins de lui composer un antidote ou préservatif contre les poisons. Cet antidote donna naissance à celui dont nous parlons. En effet, la plus part des drogues dont est composé le mithridate, entrent de même dans la confection de la thériaque. Mais, en outre, *Andromaque* ajouta un grand nombre d'autres médicamens dans son nouvel électuaire ; il les augmenta au point, que du nombre de quarante-cinq ou quarante-six sortes différentes où elles sont portées dans le mithridate, elles montent presque au double dans la thériaque.

Qu'arrive-t-il, ou que doit-il résulter d'un pareil mélange ? On auroit bien de la peine à s'en rendre raison à soi-même ; on seroit bien embarrassé pour en tirer des conséquences ou des inductions à *priori*, à moins qu'on ne voulût dire avec *Lémery*, « qu'il paroît que ceux qui ont inventé le mithridate, la thériaque & autres compositions de ce genre, ont cru qu'en mêlant ensemble une grande quantité de drogues, ils obtiendroient par l'une, ce qu'ils ne pourroient obtenir par l'autre, le remède se trouvant quelquefois plus savant que celui qui l'ordonne. »

Mais, à en juger par les effets salutaires que cette combinaison produit, on peut

conclure que la fermentation qui ne tarde pas à s'exciter dans ce mélange , que le mouvement intestin qui soulève toute la masse , qui la brise , qui l'atténue , & qui en décompose les différentes parties pour former de nouvelles combinaisons ; que la fermentation , en un mot , tend à assimiler les différens mixtes qui entrent dans cette composition , à les identifier , pour ainsi dire , & de sorte qu'il n'en résulte plus qu'un seul & même tout , une seule & même panacée , & finalement un remède inaltérable & de bon aloi , puisqu'il peut se conserver en bon état pendant une longue suite d'années.

Feraï-je ici un pompeux étalage de toutes les vertus de la thériaque ? « Dirai-je , après tant d'autres , qu'elle est propre contre toutes les maladies contagieuses ; contre la peste , les fièvres-malignes , la petite-vérole ; contre la morsure des bêtes vénimeuses ; contre le poison de la ciguë & du napol ? Dirai-je qu'elle est également bonne contre la colique venteuse & contre les vers , qu'on s'en sert avec succès pour l'asthme , pour les fièvres intermittentes , pour l'apoplexie , pour la paralysie , pour les convulsions , l'épilepsie , la léthargie & pour les maladies hystrériques ?



Non, Messieurs, je me contenterai de dire que cet électuaire a la propriété d'exciter la transpiration & les sueurs, qu'il fortifie l'estomac, qu'il ranime la circulation du sang, qu'il calme les mouvemens désordonnés des nerfs, & qu'il convient par conséquent dans tous les cas où l'on a de pareilles indications à remplir, pourvu toutefois que des contre-indications plus fortes ou plus pressantes n'en interdisent pas l'usage ; car il en est de ce remède comme de tous les autres : son efficacité dépend de sa juste application.

Je fais qu'on a reproché à la thériaque tout le luxe de l'ancienne polypharmacie. Mais la thériaque seule peut tenir lieu de bien d'autres qui lui ressemblent, tels que le *mithridate*, l'*orviétan*, le *philonium romanum*, & le *requies Nicolai* : on pourroit bien en conséquence les supprimer tous les quatre de nos dispensaires. Il suffiroit donc de conserver parmi les électuaires qu'on nomme altérans, la *thériaque*, la *conféction d'hyacinthe*, la *conféction alkermès*, le *diascordium* & l'*opiate de Salomon*, parce que ce sont les mieux composés & ceux qui se conservent le mieux, & que d'ailleurs ils sont presque les seuls en usage parmi nous. Il en seroit

de même des électuaires purgatifs : en conservant le *catholicum double*, la *conféction Hamech* & l'*opiate mésentérique*, en conservant, dis-je, ces trois électuaires qui sont bien faits & de bonne garde, on pourroit aisément se passer de tous les autres.

La même réforme pourroit s'étendre aussi sur les pilules & sur les trochisques consignés dans nos dispensaires, sur les conserves & sur les tablettes, sur les teintures & les élixirs, sur les sels & sur les extraits, sur les baumes & sur les huiles, & plus encore sur les orguens & sur les emplâtres; réforme d'autant plus urgente sur le dernier article, que la chirurgie moderne a banni avec raison tous les emplâstiques du traitement des plaies.

Le choix & la qualité supérieure de ces drogues, l'ordre qu'on observe toujours dans leur mélange, ne vous font-ils pas naître comme à moi la présomption la plus forte, ou plutôt ne vous donnent-ils pas, Messieurs, la certitude la plus absolue, que la thériaque de Paris doit l'emporter de beaucoup sur toutes les autres espèces de thériaques, tant nationales qu'étrangères? La thériaque de Venise elle-même, toute renommée qu'elle est, pourroit-elle soutenir la moindre concurrence?

Mais ce même appareil ne vous fait-il pas désirer également que la plus part des médicamens fussent préparés de même ; que l'émétique, par exemple, & le kermès minéral, que le sublimé corrosif & la panacée mercurielle, que la pierre infernale & la pierre à cautère, & autres médicamens d'une activité redoutable, fussent toujours composés d'une manière aussi authentique ? que d'autres encore, quoique moins actifs, mais d'un usage non moins fréquent, fussent pareillement soumis à cette règle : telles seroient la *conféction d'hyacinthe*, la *conféction alkermès*, le *diascordium*, la *conféction Hammech*, l'*opiate mésentérique*, le *catholicum double*, le *sirop de chicorée composé*, le *vin* & le *sirop antiscorbutiques*, & autres compositions de ce genre.

Mais l'émétique sur-tout mériterait mieux les honneurs d'une préparation publique que la thériaque elle-même, & ce seroit rendre un grand service à l'humanité, que d'établir une uniformité générale pour la composition d'un remède aussi énergique & d'un usage aussi répandu. »



*MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de mars 1785.*

Le mercure s'est soutenu dans le baromètre de 28 pouces à 28 pouces 4 lignes pendant dix-huit jours, plus communément cependant à 28 pouces; de 27 pouces 11 lignes, il est descendu à 27 pouces 7 lignes pendant treize jours.

Le plus grand froid a marqué au thermomètre huit degrés & demi au-dessous du terme de la congélation; le moindre froid a marqué sept degrés au-dessus de zéro. Les degrés les plus ordinaires ont été de un à trois au-dessus de zéro.

Il y a eu vingt jours de gelée. La Seine a charié les quatre premiers jours du mois; le ciel a été clair treize jours, couvert sept jours, variable onze jours; il a neigé trois fois, il y a eu petite pluie fine & froide trois fois, & deux fois du brouillard.

L'hygromètre observé soir & matin, a marqué deux fois 0 les 10 & 31, il est monté jusqu'à 13 le 24: les termes les plus ordinaires ont été de 3 à 5.

La quantité de pluie tombée à Paris a été si faible qu'on a négligé de la mesurer.

La température du mois a été froide, mais plus froide & plus sèche qu'elle ne l'est communément dans cette saison; la végétation a demeuré suspendue même dans les arbustes les plus précoces, & la violette n'a point fleuri.

La constitution beaucoup plus froide & plus sèche que le mois précédent, a entretenu les

fièvres catarrhales; chez les vieillards elles prenoient promptement un caractère putride gangreneux, la langue se séchoit, devenoit noire, il survenoit une somnolence accompagnée de délire qui les a conduits rapidement au tombeau. Une boisson faite avec les chicoracées à laquelle on ajoutoit l'oxymel, l'esprit de Mindererus & l'eau de mélisse spiritueuse, a paru agir utilement; quelques-uns ont échappé par cette méthode. Les fièvres catarrhales, qui se sont manifestées avec point de côté, ont exigé le traitement indiqué le mois dernier. Les fluxions inflammatoires, les douleurs rhumatismales ont été très-fréquentes; elles ont attaqué spécialement les jeunes gens, & exigé des saignées répétées. Les fièvres rémittentes paroissent débiter; il s'est manifesté quelques fièvres intermittentes, mais en petit nombre; elles ont été longues & difficiles. Les phthysies ont parcouru leurs périodes très-rapidement; les fièvres éruptives scarlatines ont été fréquentes, ainsi que les maux de gorge dont beaucoup se sont terminés par la suppuration. La petite vérole continue de régner, elle est toujours bénigne. En général les maladies ont été rebelles par la difficulté de faire couler la bile.



# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

## M A R S 1785.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au lever du Soleil.	A deux heures du soir.	A neuf heures du soir.	Au matin.	A Midi.	Au soir.
	Dégr.	Dégr.	Dégr.	Pouc. Lig.	Pouc. Lig.	Pouc. Lig.
1	-10,0	-1, 4	-3, 9	27 10, 11	27 10, 6	27 11, 0
2	-1, 10	3, 15	-0, 1	27 11, 0	27 11, 3	27 11, 3
3	-1, 14	3, 19	-1, 0	27 10, 10	27 10, 2	27 10, 1
4	-2, 1	3, 11	-1, 2	27 9, 1	27 8, 6	27 9, 8
5	-3, 12	5, 0	1, 11	27 9, 2	27 9, 8	27 10, 7
6	-0, 13	4, 13	1, 16	27 10, 11	27 11, 2	27 11, 4
7	-1, 10	6, 1	0, 0	27 10, 7	27 9, 7	27 8, 11
8	-2, 0	6, 3	2, 15	27 7, 11	27 6, 10	27 6, 2
9	1, 6	9, 5	2, 6	27 5, 5	17 5, 2	27 5, 8
10	0, 7	1, 16	0, 3	27 5, 11	27 7, 5	27 10, 1
11	-2, 11	3, 0	-0, 9	27 10, 6	27 10, 3	27 10, 0
12	-2, 5	0, 18	-0, 15	27 9, 5	27 9, 5	27 10, 6
13	-2, 10	1, 13	-2, 7	27 10, 6	27 10, 2	27 10, 6
14	-5, 0	2, 0	-0, 10	27 10, 7	27 9, 10	27 9, 11
15	0, 10	4, 16	1, 13	27 9, 3	27 9, 5	27 10, 3
16	0, 8	4, 7	1, 18	27 11, 5	28 0, 2	28 0, 11
17	0, 16	5, 0	0, 15	28 1, 8	28 2, 0	28 2, 1
18	-0, 10	6, 3	2, 17	28 2, 0	28 1, 8	28 1, 7
19	-1, 10	6, 14	1, 14	28 1, 3	28 0, 5	28 0, 11
20	1, 1	7, 0	3, 4	28 1, 0	28 0, 11	28 1, 7
21	1, 5	10, 5	4, 14	28 0, 6	27 11, 1	27 10, 7
22	1, 18	3, 7	-2, 5	27 10, 5	27 11, 4	27 11, 7
23	-3, 16	2, 18	-3, 1	27 11, 8	27 11, 11	28 1, 0
24	-6, 10	3, 15	-1, 5	28 1, 3	28 0, 7	28 0, 1
25	-0, 7	3, 2	1, 4	27 11, 0	27 11, 6	28 0, 6
26	0, 7	5, 18	2, 0	28 0, 10	28 0, 6	28 0, 0
27	0, 14	4, 2	3, 2	27 10, 4	18 0, 0	27 7, 6
28	-2, 9	3, 2	-1, 2	27 7, 6	27 7, 6	27 8, 1
29	-3, 2	4, 5	-1, 0	27 7, 8	27 8, 1	27 7, 1
30	-4, 0	1, 11	-2, 12	27 7, 10	27 7, 1	27 7, 11
31	-3, 5	4, 5	1, 14	27 6, 8	27 6, 8	27 6, 7

## VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>Jour du mois.</i>	<i>Le matin.</i>	<i>L'après-midi.</i>	<i>Le soir à 9 heures.</i>
1	N. ferein, froid, vent très-piq.	E. ferein, froid, vent très-piq.	N-E. fer. froid, vent très-piq.
2	E. cou. froid, v.	E. fer. froi. ve.	E. fer. froid, v.
3	E. fer. <i>id.</i> très-p.	E. <i>idem.</i>	N. nuag. <i>idem.</i>
4	N-E. nu. froi. v.	E. <i>idem.</i>	N-E. fer. froi. v.
5	E. ferein, <i>idem.</i>	E. nuag. froid.	S-E. cou. froid.
6	N-E. co. froid.	N-E. n. froi. v.	N. fer. froid, v.
7	E. fer. froid. v.	N-E. fer. frais.	E. <i>idem.</i>
8	E. ferein, froid.	N. <i>idem.</i>	N. fer. froid.
9	N-E. cou. froid.	E. nuag. doux.	N. nuag. froid.
10	N. broui. froid, grains de plui.	N. couv. froid. vent.	N-E. cou. froi. vent, neige.
11	E. ferein, froid.	N. ferein, froid.	N-E. fer. froid.
12	N-E. cou. froid.	N-E. cou. froid.	N-E. co. fro. v.
13	N-E. nua. froid.	N-E. n. froid. v.	N-E. fer. <i>id.</i> tr.p.
14	N-E. fer. froid, vent très-piq.	N-E. fer. froid, vent.	N-E. <i>idem.</i>
15	N.c. fro. v. nei.	N. couv. froid.	N. couv. froid.
16	N-E. co. fro. v.	N-E. <i>idem.</i> ven.	N-E. <i>id.</i> vent.
17	N-E. cou. froid.	N-E. cou. frais.	N-E. fer. froid.
18	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>	N-E. co. froi. v.
19	N. <i>id.</i> v. gel. bl.	N. <i>id.</i> vent.	N. fer. froid v.
20	N-O. cou. froi.	S-O. co. fra. pl.	S-O couv. <i>id.</i>
21	S-O. n. froid, v.	O. nuag. doux.	N-O. nu. froid.
22	N-E. co. froi. v.	N-E. n. froid. v.	N-E. fer. fro. v.
23	N. ferein, <i>idem.</i>	N. ferein, <i>idem.</i>	N. <i>id.</i> grésil.
24	N. <i>idem.</i>	N-O. n. froi. ve.	N. fer. froid, ve.
25	S-O. c. froi. nei.	N-E. co. froid.	N. couv. froid.
26	N-E. nuag. froi.	N. couv. doux.	N. <i>idem.</i>
27	S-O. cou. froid.	S-O. c. froi. ve.	S-O. <i>idem.</i>
28	N-E. <i>id.</i> v. neig.	E. couv. froid.	E. <i>idem.</i>
29	E. ferein, froid.	E. <i>idem.</i>	N-E. n. fr. ne. v.
30	N. nu. froid, v.	N. n. froid, ve.	N. fer. froi. ve.
31	N. ferein, froid.	N. nuag. froid.	N. nuag. froid.

## RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur.. 10, 5 deg. le 21  
 Moindre degré de chaleur. -10, 0 le 1

Chaleur moyenne.....	0, 19 deg.
----------------------	------------

Plus grande élévation du	<i>pouc.</i>	<i>lig.</i>
mercure.....	28, 2,	1, le 17
Moindre élév. du mercure.	27, 5,	2, le 19

Elévation moyenne.	27, 10,	1
--------------------	---------	---

Nombre de jours de Beau....	11
de Couvert....	12
de Nuages....	8
de Vent.....	15
de Brouillard.	1
de Pluie.....	1
de Neige....	4
de grêle....	1

Quantité de Pluie.....	0	0, lig.
------------------------	---	---------

Evaporation.....	8	0
------------------	---	---

Différence.....	8	0
-----------------	---	---

Le vent a soufflé du N.....	27 fois
-----------------------------	---------

N-E....	36
---------	----

N-O....	3
---------	---

S.....	0
--------	---

S-E....	0
---------	---

S-O....	7
---------	---

E.....	19
--------	----

O.....	1
--------	---

TEMPÉRAT. très-froide & sèche..

MALADIES : beaucoup de rhumes , occasionnés par des transpirations arrêtées , qui ont dégénérés en fluxions de poitrine , sans suite.



## OBSERV. MÉTÉOROLOG. &amp;c. 117

Plus grande sécheresse. . . 48, 4 deg. le 1

Moindre..... 7, 9 le 10

Moyenne..... 27, 2

*A Montmorency, ce premier avril 1785.*

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

*OBSERVATIONS météorologiques faites  
à Lille, au mois de mars 1785 ; par  
M. BOUCHER, médecin.*

Le froid a persisté tout le mois, au point qu'il a gelé toutes les nuits, jusqu'au 31 inclusivement. Le 1<sup>er</sup> du mois, la liqueur de mon thermomètre s'est trouvée descendue, le matin, au terme de  $7\frac{3}{4}$  degrés au dessous de la congélation ; & elle a toujours été observée jusqu'au 15, sous ce même terme : ainsi que les neuf à dix derniers jours du mois. Ce froid opiniâtre a été l'effet des vents de nord, qui ont soufflé constamment durant tout le mois : le mercure dans le baromètre a presque toujours été observé à la hauteur de 28 pouces 3 lignes. Il n'a presque point tombé de pluie de tout le mois ; mais il y a eu plusieurs fois de la neige.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 5 degrés au dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de  $7\frac{1}{4}$  degrés au dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de  $12\frac{3}{4}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 3 lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces

# 118 OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQ.

7  $\frac{1}{2}$  lignes. La différence entre ces deux termes est de 7  $\frac{1}{2}$  lignes.

Le vent a soufflé 14 fois du Nord.

7 fois du Nord vers l'Est.

6 fois de l'Est.

2 fois de l'Ouest.

7 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 21 jours de temps couvert ou nuag.

5 jours de pluie.

7 jours de neige.

Les hygromètres ont marqué une grande humidité tout le mois.

## *MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de mars 1785.*

La continuation des vents du nord & du froid a causé beaucoup de maladies, parmi lesquelles les fluxions de poitrine & les fièvres catarrhales étoient dominantes. Rarement dans ces maladies, le sang tiré des veines se trouvoit décidément couenneux & inflammatoire. Par cette raison, les saignées devoient être ménagées. Il étoit souvent de placer immédiatement après, quelque émético-cathartique. La maladie se terminoit favorablement, tantôt par expectoration, & tantôt par des selles bilieuses, quelquefois par l'une & l'autre voie.

La fièvre putride maligne sévissoit dans le peuple avec plus de vigueur que jamais. Elle étoit fort insidieuse : un assez grand nombre de personnes en ont été les victimes, par la négligence des moyens de curation-requis dans le principe de la maladie. On s'est souvent

trouvé bien , dans le progrès , de l'élixir fébrifuge d'Huxham , lorsque les forces vitales se trouvoient abattues ou languissantes ; ainsi que de l'application des vésicatoires aux extrémités inférieures du corps.

Les rhumes étoient très-communs : dans la plus part de ceux qui en étoient attequés , ils portoient à la poitrine , & exigeoient un traitement suivi. La petite-vérole étoit fort amortie.

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

### A C A D É M I E.

Philosophical Transactions of the royal Society of London , &c. C'est-à-dire , *Transaétions philosophiques de la Société royale de Londres* , vol. lxxiiij , pour l'année 1783 , Partie II , in-4°. A Londres , chez Davis , 1784.

1. Ce volume ne contient aucun Mémoire de médecine. Les articles relatifs aux autres sciences dont on s'occupe dans notre journal , sont ,

1°. *Quelques expériences sur l'Ochra friabilis nigro-fusca* , de D A C O S T A , Hist. Foss. page 102 , que les mineurs du Derbyshire , appellent black wadd ; par J O S U É W E D G W O O D , membre de la société royale.

Le minéral , dont l'auteur donne ici l'analyse , a excité depuis peu beaucoup d'attention , parce que mêlé avec une petite quantité d'huile

de lin, il s'embrase. M. *Wedgwood* l'a soumis à neuf expériences, dont voici le résultat. Un mélange de biscuit blanc de porcelaine, & de cette ocre friable, a contracté une couleur d'autant plus foncée, que la quantité de wadd a été plus prépondérante. Pêtrie avec de l'huile de lin, cette substance à séché promptement sans prendre feu, probablement parce que la quantité d'huile a été trop grande. Calcinée avant de l'incorporer avec l'huile de lin, elle a durci plus promptement & à un plus haut degré que lorsqu'on a employé du wadd non calciné. Un foible degré de chaleur n'a point produit d'altération sensible, mais à une chaleur de 80 degrés, au thermomètre de M. *Wedgwood*, cette ocre a commencé de se fondre, & poussée à un feu de 95 degrés du même thermomètre, elle a coulé en scories noires. Si on la fond avec le flux noir à une chaleur de 90 degrés, elle donne un douzième de son poids de plomb: Les acides minéraux, aidés de la chaleur, dissolvent onze douzièmes de cette ocre. L'auteur en a fait bouillir jusqu'à siccité avec de l'huile de vitriol, il en est résulté une masse rouge au fond & aux côtés, blanche au milieu, & jaune dans les intervalles. A une solution de ce minéral dans l'acide nitreux, il a ajouté de la lessive du sang: elle a précipité toutes les parties métalliques, & après y avoir mêlé de l'alkali ordinaire, il ne s'en est plus rien précipité: preuve certaine que cette ocre ne contient point de terre soluble. Enfin le précipité examiné au moyen d'une solution d'alkali ordinaire, a donné; 1°. un précipité blanc qui étoit du plomb; 2°. un sédiment roux de rouille qui étoit

étoit du fer ; & 3°. un autre sédiment blanc qui étoit de la manganèse.

Il consiste par ces expériences, que c'est mal à propos qu'on a classé ce minéral parmi les *ocres que les acides n'attaquent point* ; & que considérant le résultat des précipitations, vingt-deux parties de cette substance contiennent deux parties de terre insoluble, principalement de la terre micacée, une partie de plomb, neuf parties & demie de fer & autant de manganèse.

° Dans le second article qui nous concerne ; M. le duc DE CHAULNES, membre de la société royale, nous enseigne une *méthode de purifier le sel fusible, & de le rendre blanc avec le moins de perte possible ; comme aussi de se procurer l'acide phosphorique parfaitement transparent.*

L'illustre académicien passe d'abord en revue tous les auteurs qui ont traité ce sujet, depuis *Raymond Lulle*, jusqu'à *Marggraf* ; aucun d'eux n'a exposé de procédé satisfaisant, & tous les chymistes avec qui M. le duc de Chaulnes s'est entretenu, ont avoué que dans leurs tentatives d'une seconde cristallisation, ce sel a constamment disparu. Selon lui tout l'embarras vient de la grande quantité de sel commun qui se trouve dans l'urine, qui se mêle au sel fusible & se cristallise avec lui. Cette difficulté seroit levée si l'on pouvoit séparer ces deux sels. L'auteur conseille de dégager le sel commun au moyen de l'évaporation, & de passer à travers un tamis clair la liqueur épaisse, aussitôt que le sel de cuisine commencera à se précipiter ; on placera ensuite ce liquide dans un endroit froid, & le sel fusible ne

tardera point à se cristalliser. La ténacité de cette liqueur épaissie rend difficile son passage à travers le tamis. M. le Duc a imaginé un appareil commode pour l'entretenir chaude pendant la filtration : il décrit ici cet appareil , & observe que l'urine fraîche donnant un résidu plus dense & plus gélatineux que l'urine putréfiée jusqu'à un certain point , il convient de donner la préférence à cette dernière.

Quand on veut purifier ce sel , il faut le laver , non pas avec l'eau commune comme le portent les anciens procédés , ni avec une solution de sel marin dans de l'eau , mais d'abord avec la portion la plus liquide de la liqueur épaissie , & ensuite avec de l'esprit-de-vin rectifié qui enlèvera toutes les parties colorantes de ce sel.

Pour procéder à une seconde cristallisation avec le moins de perte possible , on fera fondre une certaine quantité de ce sel dans moitié de son poids d'eau bouillante distillée , on versera la solution dans un entonnoir garni de papier gris & placé dans une bouteille , & afin de prévenir la coagulation , on entretiendra cette solution dans un certain degré de chaleur ; enfin on obviendra à l'évaporation en mettant la liqueur dans une bouteille dont le goulot touche de tous côtés les parois de l'entonnoir. La bouteille inférieure sera placée dans un bain de sable , à la chaleur d'environ 40 degrés : on laissera refroidir doucement la liqueur filtrée , & par ce moyen on obtiendra environ les quatre cinquièmes d'un sel très-blanc parfaitement pur.

Pour s'assurer de la pureté de ce sel , on

y versera quelques gouttes d'acide vitriolique limpide très-concentré : si cet acide n'en dégage pas d'odeur de sel marin, on peut conjecturer que le sel fusible en est entièrement débarrassé.

En exposant ce sel dans une retorte à la chaleur du bain de sable, l'alkali volatil qui en fait une partie constitutive, passe promptement dans le récipient, & en donnant un feu plus fort le résidu se vitrifie. Le sel de la première cristallisation fournit une substance blanche comme de l'émail, qui exhale une forte odeur d'acide marin; si on le fait fondre à différentes reprises, il devient transparent, sans perdre toutefois sa disposition à tomber en désaillance à l'air.

Le résidu du sel purifié au moyen d'une seconde cristallisation, prend à la fusion un œil de très-belle topaze : mais étant refroidi, il devient parfaitement blanc & transparent. Cet acide uni au phlogistique donne le phosphore.

Le troisième article que nous allons extraire, contient des expériences pour s'assurer du point de congélation mercurielle ; par M. THOMAS HUTCHINS, gouverneur du fort Albany dans la baie d'Hudson.

L'idée de ces expériences a été communiquée par M. le docteur Black, d'Edimbourg, à M. Jean M. Gowan, Ecuyer, qui en a fait part à M. Hutchins. Voici d'abord le précis de la description de l'appareil dont il s'est muni. On remplit de mercure environ la moitié d'un tube de verre, de trois pouces de long & de trois quarts de pouce de lumière : on y place un thermomètre, on enfonce le tout dans un

mélange de neige & d'esprit de nitre, on remue le thermomètre dans le vis-argent, jusqu'à ce que celui-ci acquierre de la consistance; alors on marque le degré de froid que le thermomètre indique. Notre auteur donne à ce thermomètre le nom *d'index thermomètre*, pour le distinguer d'un autre contenu dans un cylindre, & plongé dans le mélange frigorifique qu'il appelle *l'apparatus thermomètre*.

M. *Hutchins* décrit huit thermomètres avec lesquels il a fait ces expériences. Cinq étoient faits au mercure; l'un deux étoit gradué jusqu'à 2300 degrés. Les trois autres étoient faits à l'esprit de vin, & l'échelle de l'un descendoit jusqu'à 160 degrés. L'auteur a recueilli un très-grand nombre d'observations pour comparer la marche de ces huit thermomètres. Il a remarqué une très-grande différence dans ces observations, mais rien n'a indiqué que cette variété fût sujette à certaines règles.

Passons à présent aux expériences. Ce Mémoire en contient dix. Les cinq premières ont pour objet de déterminer le point précis de la congélation du mercure; dans la première, l'*index thermomètre* a été à 448, & *l'apparatus thermomètre* à 40, au moment que le vis-argent est devenu solide. Dans la seconde les degrés respectifs de ces deux thermomètres ont été — 206 & — 23; mais on observe que le mercure dans *l'apparatus thermomètre* après être resté fixé pendant quelque-temps à 40, est descendu précipitamment à 95, & qu'après un peu de temps sans être regardé, il a été entièrement ramassé dans la boule, c'est-à-dire qu'il a indiqué 400 au-dessous de



zéro. On a observé une descente pareille dans la quatrième expérience. Quant à l'apparatus thermomètre, il a été dans toutes ces expériences environ à 40, au moment que le mercure s'est gelé.

Les sixième & septième expériences ont pour objet de prouver le plus grand degré de contraction dont le mercure gelé est capable, ou la plus forte descente dans le tube du thermomètre. Quoique la première présente quelques phénomènes curieux, elle n'a point rempli l'objet. On a vu par la seconde que le mercure, après avoir été une heure exposé au froid, est descendu à 1367. Comme la boule s'est détachée du thermomètre, on n'a pu pousser plus loin cette expérience.

Les huitième & neuvième ont été faites dans les mêmes vues que les cinq premières; il y a seulement eu cette différence, que l'observateur pendant tout le temps qu'elles ont duré, a pu examiner l'état du vis-argent, & se mettre par conséquent à portée de déterminer au juste le moment de la congélation. Dans cette dernière expérience, on a fait geler une demi-livre de mercure dans un pot de faïence, & le thermomètre appliqué au mercure dans le moment de la congélation est descendu à 40. La masse congelée, battue avec un marteau, s'est aplatie & a donné un son sourd; mais elle s'est bientôt brisée & liquéfiée.

La dixième prouve la congélation du mercure au moyen du froid naturel. Le 26 janvier 1782, M. *Hutchins* s'aperçut qu'une portion de mercure, contenu dans une phiole ordinaire de deux onces, étoit gelée de l'épaisseur

d'un tiers. Il brisa la phiole, & ayant appliqué un thermomètre à la portion fluide du mercure, il trouva qu'il s'arrêtoit à 40. Cette masse avoit une surface inégale, elle étoit d'un tissu étoilé, avec des rayons terminés en partie en tête d'épingle. Elle s'étendoit sous le marteau, sonnoit creux, & se liquéfioit en moins d'une minute. Notre auteur a joint à ce mémoire une table contenant l'état de ces huit thermomètres durant cette matinée; il régnoit entr'eux une grande différence. L'un d'eux fut à huit heures du matin à 80, à neuf heures à 44, à midi à 54; un autre fut à huit heures à 42, à neuf heures à 40, & à midi à 29  $\frac{1}{2}$ . Quelle est la raison de cette singulière diversité? Le fort Albany où ces expériences ont été faites, est au 52 degré 14 minutes de latitude septentrionale.

Cet article est suivi d'*Observations sur les expériences de M. HUTCHINS, afin de déterminer le degré de froid nécessaire pour la congélation du mercure; par M. HENRI CAVENDISH, Ecuyer, membre de la société royale.*

L'objet de ces observations est d'expliquer quelques particularités de l'appareil employé par M. *Hutchins*, de montrer la cause de quelques phénomènes & d'indiquer les conséquences qui peuvent en être déduites. M. *Cavendish* attribue la chute extrême du mercure dans le thermomètre au-dessous du point glacial, à la contraction que cette eau métallique essuie après qu'elle s'est gelée; ainsi lorsque le thermomètre qu'on tenoit dans le vis-argent étoit à 450, un autre thermomètre plongé dans le mélange indiquoit 46, c'est-à-dire qu'il y avoit une différence de 404 degrés, laquelle

ne désignoit pas le froid ; mais la contraction du mercure après la congélation.

Cette contraction sert à rendre raison de la descente subite du mercure dans quelques-unes des expériences de M. *Hutchins*. Dans l'une d'elles le vis-argent étant gelé, est descendu à  $44\frac{1}{2}$ , & s'est soutenu à ce degré par son adhésion au tube, mais peu de temps après s'étant détaché il est tombé précipitamment à 95. A cette hauteur, il s'est attaché de nouveau aux parois du tube, mais la température du mélange ayant acquis de la chaleur au-dessus du point glacial, la colonne dans le tube s'est fondue long-temps avant que le vis-argent dans la boule ait pu se dilater : il s'est donc précipité dans la boule pour remplir le vide que la contraction y a causé. Cette circonstance mérite une attention particulière, parce qu'elle a souvent jetté dans la perplexité les observateurs thermométriques.

Une autre circonstance propre à répandre beaucoup de jour sur ces objets, est l'observation qui constate d'un côté que le thermomètre monte de plusieurs degrés, lorsqu'une portion du liquide exposé au froid commence à se geler. Ce phénomène, observé d'abord dans l'eau, a été depuis rencontré dans le mercure ; on le déduit du changement des fluides en solides, qui engendre de la chaleur ; comme de l'autre côté le changement d'un solide en un liquide produit l'effet contraire. Après avoir enfin mûrement considéré toutes les circonstances relatives aux expériences de M. *Hutchins*, M. *Cavendish* pense que le point glacial du mercure est 39 degrés d'un thermo-

mètre bien gradué, & que cette eau métallique souffre par le froid une contraction d'un vingt-troisième de son volume.

Il paroît que le froid du mélange frigorifique est dû à la fonte de la neige. L'esprit de nitre qui a produit le plus grand froid contenoit un quart d'eau. L'huile de vitriol ne produit point un froid aussi considérable que l'esprit de nitre.

Le cinquième article dont nous nous occuperons est une *histoire de la congélation du vis-argent* ; par M. CHARLES BLAGDEN ; docteur en médecine, membre de la société royale & médecin de l'armée.

Dans la première partie de ce Mémoire, l'auteur traite des expériences faites avec des *mélanges frigorifiques* ; la seconde renferme les exemples de congélation produite par le *froid naturel*.

M. le professeur *Braun*, de S. Petersbourg, fut le premier qui en 1759, annonça que le mercure pouvoit se geler si on l'exposoit à un assez grand froid. Il avoit fait un mélange d'eau-forte & de neige, & y ayant plongé le thermomètre, le mercure est descendu à 352. En rompant la boule il a trouvé le vis-argent changé en un corps solide.

Le même phénomène a été remarqué à Gottingue en 1774, par M. le professeur *Blumenbach* ; à la baie d'Hudson en 1775, par M. *Hutchins* ; à Rotterdam, par M. le docteur *Lambert Bicker* ; & à Northampton en 1776, par le docteur *Antoine Fothergill* : mais toutes ces expériences sont défectueuses, attendu qu'elles ne conduisent pas à la connoissance du point fixe de congélation, &

qu'on a constamment attribué à l'augmentation du froid la contraction du vis-argent devenu solide.

M. *Hutchins* est enfin parvenu à déterminer ce point que M. *Cavendish*, abstraction faite des imperfections des thermomètres, fixe à 39 degrés.

Depuis les expériences de M. *Hutchins*, M. le docteur *Guthrie*, qui n'en avoit aucune connoissance, a obtenu à Petersbourg, l'hiver dernier, des effets semblables; mais il n'a pas décidé le point de congélation. M. *Cavendish* (à Hampstead) a aussi préparé un mélange dans lequel le mercure est descendu à 110, & s'est par conséquent gelé. Un thermomètre à esprit de vin a indiqué que le froid de ce mélange étoit presque aussi intense que le plus grand froid obtenu par M. *Hutchins*, c'est-à-dire, de 45 de l'*index thermomètre*.

Quant aux exemples de congélation mercurielle par le froid naturel, il s'en faut de beaucoup qu'ils soient aussi rares qu'on se l'étoit persuadé; on les avoit méconnus parce qu'on n'osoit s'imaginer que le mercure pût se geler; & dès-lors on attribua les phénomènes qui désignoient cette congélation à d'autres causes qu'à celles qui les produisoit.

*Gmelin*, *Muller*, & de *l'Isle*, envoyés en 1734 en Sibérie par l'Impératrice de Russie, ont souvent observé le thermomètre au-dessous du degré de froid auquel on fait à présent que le mercure se gèle, & ils ont vu des tronçons de cylindre suspendus dans l'intérieur du tube. Il en étoit de même de la colonne du baromètre. De *l'Isle* avançoit que

ces effets étoient dus à la congélation ; mais *Gmelin* étoit d'une autre opinion : il les attribuoit à la présence de quelque humidité accidentelle ; & *de l'Isle* ne pouvant répondre aux objections, le phénomène resta sans être expliqué.

*Maupertuis* étant à *Tornéo* pour mesurer un degré de latitude, a vu avec dix-neuf collègues le mercure à 51 degrés, c'est-à-dire, congelé, sans soupçonner la vérité. *André Hellant* a vu souvent le mercure au-dessous de son point glacial, & une fois à 238 dans la boule. Il a fait ses observations dans la *Laponie* entre les 60 & 70 degrés de latitude : il a fréquemment remarqué la grande chute du vis-argent au moment que la température devenoit plus chaude, phénomène alors très-surprenant, & dont à présent on connoit la cause. L'abbé *Chappe d'Auteroche* nous apprend que dans l'hiver de 1761 le thermomètre à mercure est descendu jusqu'à 124, & le professeur *Laxmann* l'a vu à *Barnaul* en *Sibérie* à 58.

M. le docteur *Pallas* étant durant l'hiver de 1772, à *Krasnoyarsk* sous le 56  $\frac{1}{2}$  degré de latitude, observa enfin la congélation naturelle du vis-argent. Il vit le mercure de son thermomètre qui n'étoit gradué qu'à 70, descendu dans la boule à l'exception de quelques tronçons qui adhéroient de distance en distance au tube, & paroissoient avoir acquis de la solidité. Il exposa incontinent à l'air environ une demi-livre de vis-argent net & sec, & il vit que peu à peu il se condensoit en une masse douce ressemblant à de l'étain, plus flexible que le plomb & d'un tissu grenu.

En répétant plusieurs fois cette expérience, le résultat fut toujours le même. A Ikutsk sur le lac Baikal, sous le 52 degré de latitude, le même physicien vit le mercure congelé tant dans son baromètre que dans le thermomètre. Cette eau métallique s'arrêta dans le dernier à 44, & tomba ensuite tout-à-coup à 59.

Viennent dans l'ordre chronologique, les expériences de M. *Hutchins* dont nous venons de rendre compte.

M. *Van Elterlein* a vu depuis à Vytegra, sous le 61 degré de latitude, trois onces de mercure dans une tasse entièrement gelées par le froid naturel. Il commença à dégeler à 40; ce qui approche du degré qu'on regarde actuellement comme le point glacial du mercure.

Enfin M. *Jean Tornsten*, Ingénieur à Brempho en Jemtland, au 63 degré de latitude, a observé le 1<sup>er</sup>. janvier 1782, le mercure dans son thermomètre à 56 le matin à huit heures; à 62 à dix heures; & enfin à quatre heures après-midi, lorsque certainement la température étoit plus chaude que le matin, il l'a vu à 116. Il paroît qu'il a deviné la véritable cause de cette circonstance; c'est-à-dire, qu'il a entrevu que cette descente provenoit de la liquéfaction du vis-argent resté suspendu dans le tube.

A cette partie historique l'auteur a joint l'explication de plusieurs apparences contradictoires qui avoient extrêmement embarrassé ses prédécesseurs. Une conséquence qui découle des preuves de la congélation du mercure, est que les thermomètres à esprit de vin sont

d'une nécessité absolue pour certaines expériences. M. *Blagden*, après avoir conseillé de faire attention aux contractions respectives du vif-argent & de l'esprit de vin, remarque enfin que le mercure approche encore singulièrement des autres métaux parfaits, relativement aux phénomènes de la fusion, & qu'il ne diffère pas plus d'eux qu'ils diffèrent entre eux; que comme il est malléable dans son état solide; que de plus après la calcination il recouvre sa forme métallique sans addition de matière inflammable, il mérite évidemment une place parmi les métaux parfaits, lesquels par conséquent, rangés selon leurs gravités spécifiques, se trouveront dans l'ordre suivant : savoir, la platine, l'or, le mercure & l'argent.

Le sixième Mémoire contient des expériences relatives au phlogistique, & à la conversion apparente de l'eau en air, par M. JOSEPH PRIESTLEY; docteur en droit & membre de la société royale.

Dans la première partie de cet article on lit une confirmation de la théorie de M. *Kirwan*, portant que le phlogistique & l'air inflammable sont la même chose; c'est-à-dire, que l'air inflammable est le phlogistique sous la forme d'air. Les expériences qui rendent cette assertion évidente, sont la réduction des chaux métalliques en air inflammable, à l'aide de la chaleur excitée par un verre ardent. Cette expérience sert non-seulement à établir le fait même, mais encore à déterminer la quantité de phlogistique qui entre dans la composition de chaque métal.

M. *Priestley* en poursuivant ces recherches



a néanmoins trouvé que l'air alkalin & l'air acide vitriolique, produisent le même effet que l'air inflammable; ce qui selon lui prouve l'affinité que tous les acides ont avec le phlogistique & avec les alkalis.

Une nouvelle preuve de l'identité du phlogistique & de l'air inflammable, se tire de ce que l'air inflammable peut être substitué au phlogistique dans la composition du phosphore, de l'air nitreux, du soie de soufre & du soufre même; quoique M. *Priestley* ait également réussi à composer ces substances en remplaçant le phlogistique par l'air alkalin.

Les expériences, que ce savant physicien a faites avec le verre ardent, l'ont encore convaincu que le charbon de terre peut être entièrement décomposé dans le vide & réduit en air inflammable; comme aussi qu'on peut faire de l'air fixe avec l'air déphlogistiqué & le phlogistique, comme l'avoit dit M. *Kirwan*. M. *Priestley* a eu soin de déterminer les doses précises de chacun des ingrédients de cet air.

Dans la seconde partie de ce Mémoire, l'auteur rend compte des circonstances qui l'ont conduit à soupçonner la possibilité du changement de l'eau en air. Il a trouvé que la chaux imprégnée d'eau & exposée dans une retorte de terre, à un degré de chaleur suffisant pour faire rougir la retorte, a fourni quantité d'air pur respirable, & que dans presque tous les cas cet air a pesé à peu près autant que l'eau qui avoit été incorporée à la chaux. L'eau sans addition de chaux a donné également de l'air; mais l'expérience a eu le succès le plus complet lorsque l'eau a été unie

à la glaise. Le poids de l'air ainsi obtenu , réuni dans quelques cas à celui de l'eau qui avoit suinté à travers les parois de la retorte , a toujours été équivalent au poids de l'eau mêlée à l'argille. L'eau , qui avoit transsudé , pouvoit servir ensuite à la formation de l'air , ce qui avec la propriété reconnue des retortes de terre , d'être impénétrables à l'air quoiqu'elles laissent transpirer l'eau , semble décider indubitablement que l'eau peut être converti en air.

A ces argumens M. *Priestley* ajoute les expériences de M. *Cavendish* , tendant à prouver la convertibilité de l'air en eau. Ce célèbre physicien a obtenu , en décomposant au moyen de l'explosion électrique de l'air déphlogistiqué & de l'air inflammable , une quantité d'eau égale pour son poids à celle des airs décomposés.

Quoique ces résultats paroissent lever toute incertitude sur la réalité de la conversion de l'eau en air , il s'est néanmoins présenté plusieurs difficultés que M. *Priestley* a cherché à applanir. Celle qui l'a le plus embarrassé consiste en ce que l'expérience ne réussit jamais dans une retorte de verre ni dans une retorte de métal , pas même dans une retorte de terre dont la surface externe est vernissée , à moins qu'il n'y ait dans ces retortes des endroits purement glaiseux. M. *Priestley* a cru expliquer cette particularité en supposant que la terre absorbe le phlogistique de l'eau & le transmet à l'air extérieur , ce qui rend l'eau susceptible de prendre la forme aérienne.

Enfin notre auteur a réfléchi que dans tous les cas il falloit nécessairement une espèce de

communication avec l'air extérieur, pour que la transformation de l'eau en air eût lieu, & que la pureté de cet air dépend de l'état de l'air extérieur. Cette considération l'a engagé à tenter l'expérience avec une retorte placée dans un grand récipient de verre, lequel plongé dans de l'eau ou du vif-argent contiendrait différens airs. Cette retorte fut échauffée par le foyer d'un verre ardent. Dans la première expérience le récipient contenant de l'air respirable, le produit a été, comme les autres fois, de l'air respirable. Mais M. *Priestley* ne fut pas peu surpris de voir que l'eau s'élevait dans le récipient : il crut que cela venoit de ce que l'air avoit pénétré à travers la retorte. La deuxième expérience étoit faite avec l'air inflammable; & la troisième avec l'air nitreux. Dans la première l'auteur a obtenu de l'air inflammable, & dans la dernière de l'air nitreux; en sorte que bien que la convertibilité de l'eau en air ne soit pas absolument contredite par ces expériences, elles ne concourent pas néanmoins à la confirmer.

Pour expliquer ces résultats singuliers, l'auteur se restreint actuellement à avancer que la glaïse de la retorte de terre étant échauffée, détruit pour un temps la forme aérienne de tout air quelconque qui la touche, & que cet air reprend ensuite sa forme lorsqu'il a pénétré dans l'intérieur de la retorte. Il avoue en même-temps qu'il règne encore beaucoup d'obscurité en tout cela, & qu'il faut de nouvelles tentatives pour chercher à la dissiper.

Le dernier article dont nous ferons mention, est la description d'une antlie pneumatique perfectionnée, à laquelle on a joint les détails

*de quelques expériences faites avec cette machine.*  
L'invention est de M. TIBÈRE CAVALLÒ ,  
membre de la société royale.

Les meilleures pompes pneumatiques en usage jusqu'ici ne raréfient l'air que de 600 fois, tandis qu'avec celle dont on lit ici la description, on peut le raréfier au point qu'il n'en reste qu'un millième dans la pompe. Cette perfection dépend de certains changemens qu'il seroit impossible d'entendre sans le secours de la planche. Nous remarquerons seulement que M. Cavallo est encore parvenu à adapter cette pompe aux usages opposés, c'est-à-dire, à la faire servir à condenser l'air.

---

*Réflexions sur la chaleur animale ,  
pour servir de supplément à la se-  
conde Partie des Recherches sur dif-  
férens points de physiologie , &c.*  
*Par M. FABRE , professeur royal au*  
*Collège de chirurgie , ancien commis-*  
*saire pour les extraits de l'Académie ,*  
*&c. A Paris , chez Théophile Barrois*  
*le jeune , libraire , quai des Augustins ,*  
*n° 18. Brochure in-8° de 31 pages.*

2. Tout le monde connoît les *Recherches sur différens point de physiologie*, de M. Fabre ; on sait qu'il y considère la chaleur animale comme une suite & un effet de l'irritabilité. M. Fabre ayant entendu parler d'un Mémoire imprimé parmi ceux de l'académie royale des sciences en 1780, où l'on attribue la chaleur animale

à la respiration, s'est empressé de le lire, & il n'y a trouvé que de nouvelles raisons de se confirmer dans son ancienne opinion. Il rappelle les preuves sur lesquelles il l'étoit, telles que la fièvre, l'inflammation, les exercices violens, moyens infaillibles qui augmentent la chaleur animale; & qui sont l'effet d'une irritabilité exaltée, bien que ce ne soit pas beaucoup que de dire que la chaleur animale est l'effet de l'irritabilité; car c'est comme si l'on disoit que la chaleur animale est le résultat de la vie, proposition qui ne nous donneroit pas de grandes lumières sur cette qualité ou faculté des corps vivans: il s'en faut bien que la chaleur animale réponde au degré d'irritabilité dont chacun d'eux est doué.

M. Fabre combat avec avantage le sentiment d'un médecin qui attribue les prétendus effets du magnétisme animal à la chaleur animale; sentiment qui n'est point celui des magnétiseurs, & qui est évidemment contraire à toutes les loix de la physique, ainsi qu'à l'observation.

Elements of the theorie and practice, of physic and surgery. *Elémens de médecine & de chirurgie théorétique & pratique*; par JEAN AITKEN, docteur en médecine, du collège royal de chirurgie, de la Société royale de médecine d'Edimbourg, &c. A Londres; 1782, deux volumes in-8°.

3. M. Aitken, dans le premier volume, donne

les définitions générales de physiologie & de pathologie, ainsi qu'un abrégé de matière médicale : il traite ensuite des maladies internes, recherche avec soin leur origine, leurs dénominations, leurs espèces, d'après *Sauvages* & les autres écrivains; fait l'exposé de leurs causes & des indications curatives qu'elles offrent à remplir.

On trouve dans le second volume une énumération des maladies externes. Ce n'est, à dire vrai, qu'une seconde édition d'un livre publié en Anglois par l'auteur, en 1779, sous le titre d'*Elémens systématiques de Chirurgie théorique & pratique*; mais elle paroît avec des corrections & des augmentations. La partie nosologique est bien plus soignée; la description des opérations chirurgicales est plus courte. On y trouve aussi plusieurs maladies qui avoient été omises; cette nouvelle édition nous semble préférable à la première.

---

CONRAD MONCH'S, assessor, &c.  
*Rémarques sur quelques remèdes simples & composés; par M. CONRAD MONCH, assesseur du collège de médecine & de pharmacie de Cassel. A Francfort & Leipsick, chez Fleischer, 1781, in-8°.*

4. Selon M. *Monch*, on emploie beaucoup trop de médicamens exotiques, ordinairement falsifiés & très-chers, dont les vertus nous sont souvent inconnues ou douteuses. De même, diverses compositions se contrarient

elles-mêmes & n'annoncent que de l'incertitude. Presque tous les pays ont leur pharmacopée particulière ; la Suède, la Russie, l'Autriche, &c. ; cependant ces pharmacopées ne préparent pas de la même manière leurs médicamens. Nous citerons pour exemple la préparation du tartre émétique.

Parmi les remèdes que *M. Monch* examine, on trouve les grandes pilules anti-siphylitiques de *Hoffmann*, auxquelles il préfère la solution liquide de sublimé corrosif, parce que toute la dose de ce mercure se dissout complètement & également ; on évite encore les autres inconvéniens qui résultent de l'usage de ces pilules. Il conseille de substituer les poudres des plantes aux extraits. Il rejette l'huile d'amandes douces retirée à froid par expression, parce que les amandes contiennent beaucoup d'humidité aqueuse, ce qui augmente le poids de l'huile & la fait rancir facilement. Mais il n'en est pas de même de l'huile d'amandes douces retirée par expression chaude, attendu que la chaleur détruit l'humidité. La décomposition de la rhubarbe suivant le procédé de *M. Model*, attire l'attention particulière de *M. Monch*, qui regarde comme dangereux le gypse que *M. Model* a découvert dans cette inappréciable racine. Ni cette opinion, ni celle qui regarde l'huile d'amandes douces extraite à chaud, ne doivent point être adoptées.



*Observations sur plusieurs maladies de bestiaux, telles que la maladie rouge & la maladie du sang, qui attaquent les bêtes à laine, & celles que causent aux bêtes à cornes & aux chevaux, la construction vicieuse des étables & des écuries; avec le plan d'un étable, & celui d'une écurie convenable aux chevaux de cavalerie, de fermes, de postes, &c. &c. Par M. l'abbé TESSIER, docteur-régent de la Faculté de médecine de Paris, de la Société royale de médecine, & de l'Académie des sciences & beaux-arts de Lyon. A Paris, chez la veuve Hérissant, imprimeur-libraire, rue neuve Notre-Dame, & Théophile Barrois jeune, libraire, rue du Hurepoix; 1782; avec approbation & sous le privilège de la Société royale de médecine. In-8<sup>o</sup> de 200 pages; plus 16 pour des réflexions préliminaires, & deux planches. Prix, 1 liv. 16 sous br.*

5. « La science vétérinaire presque encore au berceau, n'en sortira que successivement, & c'est aux soins des physiciens qu'elle devra son accroissement. Leurs découvertes isolées maintenant, formeront un jour un ensemble précieux, après qu'elles auront été suffisamment discutées. Car dans les sciences la discussion est le creuset où les vérités s'épurent ».



De temps immémorial il règne en Sologne une maladie connue sous le nom de *maladie rouge*, laquelle semble prendre des forces & se propager depuis quelques années. Elle a paru assez importante à M. l'abbé *Teffier*, pour l'engager à donner à la description qu'il en fait, toute l'étendue dont elle est susceptible. Ce sont d'ailleurs des recherches qu'il communique sur cette maladie, & non de simples résultats, ce ne sont pas encore des préceptes. En exposant des faits nombreux dont il garantit l'exactitude, il met les lecteurs à portée de juger & de tirer eux-mêmes les conséquences.

*La maladie du sang* ne fait peut-être pas moins de tort à la Beauce, que la *maladie rouge* à la Sologne. Celle-ci à la vérité réparoît tous les ans; tandis que celle-là n'a lieu particulièrement que dans les années sèches & chaudes. Les observations de l'auteur sur cette dernière maladie, ont moins d'étendue que celles qui ont pour objet la première, parce que les causes qui produisent *la maladie du sang* sont moins incertaines, plus aisées à saisir, & plus connues.

C'est en peu de mots & par un seul fait, qu'il rend compte d'une *diarrhée* dont fut attaqué le troupeau d'une ferme de la Beauce. Cette circonstance est bien capable, par la réunion de plusieurs autres, à prouver qu'on peut arrêter les progrès d'une maladie de bestiaux, si l'on en change seulement le régime.

La construction presque généralement vicieuse des étables & des écuries, a porté M. l'abbé *Teffier* à croire qu'elles sont une des principales causes des maladies des animaux qu'on y renferme; il rapporte à ce sujet un

grand nombre d'observations propres à confirmer cette vérité. Il indique les moyens qu'on doit mettre en usage pour rendre ces habitations plus saines : déjà plusieurs propriétaires se félicitent d'avoir suivi ses avis. Les détails dans lesquels entre M. l'abbé *Teffier*, étant nécessairement liés entre eux, ne sont point susceptibles d'extraits ; il faut les lire dans l'ouvrage même.

Il est inséré en partie dans les *Mémoires de la société royale de médecine*, mais il seroit injuste d'en conclure que l'auteur en a fait inutilement un double emploi ; car, 1°. tout ce qui est relatif aux écuries ne se trouve point dans les *Mémoires de la société* ; 2°. l'auteur s'occupe de détails que ne comportoit pas un recueil académique ; 3°. enfin un très-grand nombre de personnes intéressées à voir détruire les maladies dont il s'agit, ne sont pas dans le cas de se procurer les *Mémoires de la société royale*, dans lesquels il se rencontre d'ailleurs beaucoup d'objets qui leur sont étrangers.

Ces observations au reste ne sont pas tellement restreintes aux pays dans lesquels elles ont été faites, qu'elles ne puissent également s'appliquer à toutes les contrées qui se trouveront dans des circonstances capables d'occasionner aux bestiaux de semblables maladies. C'est aux artistes vétérinaires & aux cultivateurs éclairés, auxquels nous recommandons la lecture de cet écrit, à comparer les remarques qu'ils feront, avec celles que leur présente M. l'abbé *Teffier*, & à rejeter ou à mettre en usage les moyens indiqués pour triompher du mal & le prévenir, en les variant selon les cas & les circonstances. L'auteur les

invite lui-même à vérifier ses observations, à tenter de nouvelles expériences & de nouvelles recherches pour les confirmer ou pour les détruire, & à profiter enfin de quelque manière que ce soit de ses idées, afin de réparer plus de lumières sur cette partie de la médecine qui a encore besoin d'être éclairée. Il avertit qu'il recevra avec reconnoissance tout ce qu'on voudra bien lui communiquer sur ces objets, pourvu qu'on s'autorise de faits bien constatés.

---

An experimental History of the materia medica, &c. C'est-à-dire, *Histoire expérimentale de la matière médicale*; par GUILLAUME LEWIS, bachelier en médecine, membre de la Société royale de Londres; troisième édition, avec des additions & corrections nombreuses; par JEAN AIKIN, in-4°. A Londres, chez Johnson, 1784.

6. M. Aikin ne s'est permis aucunes corrections au texte ni aux auteurs qu'il extrait pour compléter l'ouvrage dont on demandoit de tout côté une nouvelle édition. Il est résulté de ces ménagemens, des inconvéniens qu'il auroit été avantageux d'éviter. M. Lewis, en attendant que le temps confirme ou réfute ses assertions, a souvent attribué aux remèdes des vertus encore incertaines. Le nouvel éditeur auroit donc dû fixer l'opinion à cet égard, en exposant les résultats des expériences récentes: il ne l'a cependant pas fait. Mais, sans nous arrêter davantage

à ces remarques , indiquons de nouveaux articles que l'éditeur a joints à l'ouvrage de M. Lewis, & traduisons ensuite ce qu'il dit concernant la racine de *Cursuta*. Voici la liste des additions : *Aer fixus*, *Cardamine*, *Columbo*, *Felix mas*, *Flammula Jovis*, *Geoffraa Jamaïcensis*, *Lichen islandicus*, *Lobelia siphilitica*, *Ænarthe crocata*, *Peruvianus cortex ruber*, *Cinchona caribbaa*, *Pulsatilla nigricans*, *Quassia*, *Radix lopeziana*, *Rhododendron chrysanthemum*, *Spi-gelia*, *Stramonium*, *Viola tricolor*, *Winterianus cortex*, *Aconitum napellus*, *Cursuta*, *Hippocastanum*. L'article *Cursuta* présente les éclaircissements suivans.

*Cursutæ radix*, PHARM. EDIMB. C'est une racine étrangère , dont quelques praticiens d'Edimbourg se sont servi depuis plus de quarante ans. Elle est d'une grande amertume , & ressemble à la gentiane même pour le goût. Le docteur Home dans sa matière médicale, l'appelle *gentiana lutea sylvestris*, & donne à la gentiane ordinaire le nom de *gentiana lutea sativa*. Il n'y a cependant aucun auteur de botanique qui fasse cette distinction, & l'éditeur n'a pu trouver nulle part le nom de *cursuta*. Le collège d'Edimbourg l'a reçue sur la recommandation du docteur Home ; mais on s'en sert peu dans cette capitale de l'Ecosse, & on ne la trouve point chez tous les apothicaires. »

*Note des Rédacteurs du Journal de Médecine.*

L'ouvrage de M. Lewis parut pour la première fois en 1753, à Londres, in 8°. de 664 pages. La seconde édition, date de 1765. Lond. in-8°; & une troisième, en 1770, in-8°. de 691 pages. C'est sur cette

cette dernière qu'a été faite la traduction françoise, Paris, 1775, in-12, 3 vol. avec des augmentations de l'éditeur. L'édition angloise, sous la date de 1784, devoit donc être annoncée comme quatrième.

Ἱπποκράτης ἀφορισμοὶ καὶ πρᾶνOTIONUM. HIPPOCRATIS Aphorismi & Prænotionum liber. Recensuit, notasque addidit EDUARDUS - FRANCISCUS - MARIA BOSQUILLON, eques, saluberrimæ Facultatis Parisiensis doctor-regens, in regio Franciæ collegio lector & græcarum litterarum professor regius, librorum censor regius, antiquus latino idiomate chirurgiæ & rei herbariæ professor, Societatis medicæ Edimburgensis socius. Parisiis, excudebat J. Fr. Valade, 1784, in-24, 2 vol. (*se vend à Paris, chez Théophile Barrois le jeune, sur le quai des Augustins, proche le pont Saint-Michel.*)

7. Les aphorismes d'*Hippocrate* jouissent depuis deux mille ans d'une estime soutenue & bien méritée. C'est l'ouvrage d'un génie vaste, & d'un médecin supérieur. Ils ont été durant cette longue suite de siècles, & sont encore, entre les mains de tous les médecins; & il n'est point de langue dans laquelle ils n'aient été traduits. Plus on les lit, plus on veut les lire; plus on les étudie, plus on veut les étu-

dier & les approfondir ; plus on les médite , plus on sent qu'on a besoin de les méditer encore. C'est un champ moral inépuisable comme celui de la nature.

Qui pourroit compter le nombre de copies qui se sont faites des aphorismes , jusqu'à l'invention de l'imprimerie ? Des hommes , qui s'occupoient de ce travail afin de se procurer de quoi vivre , n'y ont pas constamment apporté ce soin & cette attention nécessaires pour les rendre exactes & fidèles ; delà ces leçons différentes , parmi lesquelles il est quelquefois impossible , & toujours difficile , de reconnoître la vraie. La date des plus anciennes copies qui se sont conservées ne remonte guère au-delà du douzième siècle : encore ne sont-elles pas fort nombreuses. Bien qu'elles soient toutes très-inférieures à celles des premiers temps , il s'en trouve cependant quelques unes qu'on distingue des autres , & qui méritent une préférence particulière. C'étoit au commencement du seizième siècle , lorsqu'il y en avoit , ou devoit y en avoir un plus grand nombre , qu'il eût été plus aisé sans doute , en conférant ensemble plusieurs d'entre elles , de reconnoître la plus exacte. Voilà celle qu'il falloit scrupuleusement représenter sans changement ni addition , & multiplier par la typographie. Cette édition eût été pour tous les sçavans une pièce authentique de comparaison , jusqu'à ce qu'on pût en découvrir une meilleure ; une pièce d'autant plus utile , qu'étant répandue par-tout , on eût été à portée d'y avoir recours , sans peine & sans obstacle , au moment du besoin.

On ne l'a pas fait , & cette inattention a

rendu beaucoup d'éditeurs des aphorismes assez hardis pour insérer en différens endroits leur propre manière de lire ; ce qui est cause que le texte de tant d'éditions, (on en compte au-delà de deux cents) diffère plus ou moins de celui des anciens manuscrits. Comme donc aucune de ces éditions n'avoit le degré de perfection désirée, M. *Bosquillon* a formé le dessein d'en donner une qui fût supérieure à toutes les précédentes.

Pour y parvenir il a cru devoir consulter tous les manuscrits des aphorismes qu'il pourroit recouvrer. Il en a trouvé huit à la bibliothèque du Roi ; le plus ancien est du douzième siècle. C'est en les conférant entr'eux, & avec les éditions les plus estimées, qu'il a découvert beaucoup de leçons inconnues aux éditeurs qui l'ont précédé. Mais il nous avertit, dans sa préface, qu'il n'a adopté que celles qui réunissent en leur faveur l'autorité de plusieurs manuscrits ; cependant il a eu l'attention de ne pas les insérer toutes dans le texte, afin qu'il ne s'éloigne point trop du texte vulgaire. Il a pensé qu'il suffisoit d'en faire mention dans les notes. Quant à l'ionisme qui avoit disparu de la plupart des éditions, en beaucoup d'endroits, M. *Bosquillon* n'a pas osé le rétablir partout ; c'est avec discrétion qu'il l'a fait, & toujours d'après les manuscrits qu'il avoit sous les yeux.

Le travail de l'éditeur ne se borne point là : il a lu quelques anciennes versions latines, mais il ne s'en est servi pour corriger le texte, que quand une absolue nécessité le demandoit.

Une de ces versions se trouve dans la biblio-

thèque du Roi, n°. 1971, avec les Commentaires d'*Oribase*. Voici comment M. *Bosquillon* en parle.

« Elle paroît avoir été écrite dans le treizième siècle ; elle diffère beaucoup de toutes les autres , & nous estimons qu'on doit en faire le plus grand cas : on y trouve en effet la preuve qu'*Oribase* a connu des copies ( ou manuscrits ) des aphorismes très-différentes de toutes celles qui existent ; c'est pourquoi , comme le texte grec ( d'*Oribase* ) ne sauroit aujourd'hui se trouver , nous nous sommes chargés non-seulement de faire imprimer cette version des aphorismes toute entière , bien que le style en soit grossier & barbare , mais encore d'extraire , des commentaires mêmes qui l'accompagnent , tout ce qu'ils nous ont paru renfermer de plus important & de plus utile. Il est certain qu'un homme très-instruit de la langue grecque , & non moins recommandable par sa profonde érudition que par ses talens , *Guinther* plus connu sous le nom de *Gontier d'Andernac* , est le premier qui ait vu le texte grec de ces commentaires ; il déclare lui-même que ce texte étant plein de fautes , & les feuilles très-endommagées par les mites & par les vers , il l'avoit corrigé & TRADUIT EN LATIN. L'édition faite à Paris , porte la date de 1533. *Huncque , ut ait ( GUINTERIUS ) , depravatè admodum scriptum , & cum tincis & blattis strenuè pugnans , emaculavit , LATINE VERGIT , & typis mandavit Parisiis , anno 1533.* Servilement attaché au texte grec , *Guinther* le rendit dans sa version mot pour mot , au point qu'en général elle diffère peu de cette ancienne version , qui nous est tombée entre



les mains. . . . Plusieurs, à la vérité, continue M. *Bosquillon*, à la tête desquels est *Léonard Fuchs*, soutiennent que c'est un ouvrage supposé. » &c. . . .

M. *Bosquillon* au contraire le croit véritablement d'*Oribase*, & donne les raisons sur lesquelles il se fonde. Avant que de les examiner, nous déclarons avec sincérité que personne n'estime plus que nous M. *Bosquillon*, & ne rend plus de justice à ses lumières & à ses connoissances. En n'adoptant point son sentiment, nous ne prétendons rien ôter à ses qualités ni à son mérite, comme lui-même n'a point voulu diminuer le mérite de ceux dont il combat l'opinion, pour étayer la sienne. Nous espérons donc qu'il ne trouvera point mauvais que nous y fassions quelques remarques, & que nous proposons nos doutes.

Si *Guinther* avoit vu un manuscrit, contenant le texte grec de ces Commentaires des Aphorismes, tout ce qu'on pourroit en conclure, c'est que ces Commentaires en grec existoient de son temps; ce ne seroit pas une preuve qu'il eussent été composés par *Oribase*, médecin de l'empereur Julien.

Mais si *Guinther* n'avoit point vu le texte grec de ces Commentaires, que deviendroit la première preuve de M. *Bosquillon*? Et bien nous l'affirmons, *Guinther* ne l'a point vu; il n'a eu entre les mains que des Commentaires latins; ceux-là même qu'il fit imprimer avec des corrections en 1533, & dont une autre copie s'est conservée à la bibliothèque du Roi.

Pour le prouver, nous n'aurons recours qu'à *Guinther* lui-même.

Le titre de l'édition qu'il donna en 1533, in-8°, à Paris, est conçu en ces termes :

*Oribasii medici clarissimi commentaria in aphorismos HIPPOCRATIS hactenus non visa, JOANNIS GUINTERII andernaci doctoris medici industria, velut è profundissimis tenebris eruta & nunc primum in medicinae studiosorum utilitatem edita.*

Remarquons d'abord que ce titre annonce seulement une édition de Commentaires jusqu'alors inconnus, (*hactenus non visa*), & non pas une version latine qui vient d'être faite sur un texte grec récemment découvert.

Cette édition est dédiée à François de Vico, comarca de Milan, médecin de Léonore d'Autriche, seconde femme de François I.

Voici comment *Guinther*,<sup>1</sup> dans l'épître dédicatoire, s'exprime à l'égard de l'ouvrage qu'il met au jour.

» Ayant trouvé par hasard, il n'y a pas fort long-temps, dans une bibliothèque assez estimable, des Commentaires (sur les Aphorismes d'*Hippocrate*), composés par *Oribase*, médecin de l'empereur Julien, & devenus la proie des mites & des vers, je n'ai pu voir sans étonnement la négligence reprehensible des médecins du siècle précédent qui ne se sont point empressés de tirer des bibliothèques, & de communiquer au public, des auteurs de médecine qui sont excellens, pour ne pas dire nécessaires. » (a) . . . . » Ce n'est que depuis

---

(a) *Quum nuper in bibliotheca quadam non contemnenda . . . . reperissem fortè ORIBASII illius, Juliani imperatoris archiatri, in aphorismos HIPPOCRATIS commentarios, cum tincis & blattis stre-*

assez peu de temps que *Galien* commence à être répandu; il y a un an que *Paul d'Egine* étoit encore caché; *Oribase* étoit demeuré inconnu jusqu'aujourd'hui (a). »

*Guinther* rend compte ensuite des versions qu'il a faites de quarante livres de *Galien*, & de ceux de *Paul d'Egine*. Puis il ajoute : « Je publie actuellement les Commentaires sur les Aphorismes d'*Hippocrate*, composés par *Oribase*. . . . J'ai employé quelques jours à les corriger, car ils étoient écrits avec peu de soin, (le manuscrit étoit rempli de fautes) (b). »

En supposant à *Guinther* la connoissance la plus parfaite de la langue grecque, & la facilité la plus grande à saisir les idées d'un auteur, & à les exprimer en latin, peut-on raisonnablement croire qu'un écrit, tel que celui dont il est question, eût seulement exigé quelques jours de travail ? ou, pour mieux dire, qu'ayant un texte grec très-inexact, il ne lui eût fallu que quelques jours pour le rectifier, pour le corriger, & pour en donner une version ?

Mais *Guinther* ne parle point de manuscrit

*nuè pugnanteis, subiit demirari crassam supinamque superioris sæculi medicorum negligentiam; quibus non curæ fuit vel hoc satagere, ut egregios, ne dicam necessarios, medicinæ scriptores ex bibliothecis in lucem æderent.*

(a) *Vix nuper GALENUS in arte sua princeps, medicorum filiis cœpit innotescere. Ante annum Paulus Ægineta latuerat. ORIBASIUS in hunc usque diem incognitus est.*

(b) *Nunc autem in aphorismos HIPPOCRATIS commentarios ORIBASII . . . in communem usum profero . . . . His igitur diebus aliquot EMACULATI, erant enim depravatè admodum descripti.*

grec, & ne dit point qu'il ait fait, sur aucun texte grec, la version des commentaires latins qu'il publie. On voit même très-clairement qu'il a trouvé un texte tout fait. Il est certain, & l'on ne sauroit s'y méprendre, que tout ce que dit *Guinther* ne regarde absolument que des commentaires latins, dont la copie, découverte par hasard, étoit pleine de fautes; que c'est cette copie qu'il a mis quelques jours à lire & à corriger, & qu'ensuite il a livrée à l'impression.

En effet, si l'on compare l'édition de la version seule des aphorismes, donnée par *Guinther*, avec celle que vient de publier M. *Bosquillon*, d'après un manuscrit différent probablement, on apperçoit entre l'une & l'autre tant de ressemblance (*ainsi que dans les Commentaires*), qu'on est obligé d'en conclure que *Guinther* n'a fait que retoucher. Mais lui-même ne déclare-t-il pas, de la manière la plus positive, que son travail ne s'est pas étendu plus loin? J'ai employé quelques jours à corriger ces Commentaires, car ils étoient écrits avec la plus grande inexactitude; c'est-à-dire, ils étoient pleins de fautes: *emaculavi, erant enim depravatè admodum descripti*.

Si *Guinther* eût travaillé sur un texte grec, très-assurément il en auroit averti; il auroit encore parlé du style de l'auteur. D'ailleurs; comme il eût été presque impossible qu'il ne se rencontrât des difficultés, soit dans la phrase grecque, soit dans les mots, trop souvent défigurés par la négligence des copistes, il en auroit rendu compte dans quelques notes, en tâchant de lever ces difficultés ou de les éclaircir, ainsi que des raisons qui l'auroient déter-

miné à s'éloigner, dans son interprétation, du sens obscur que l'original auroit pu présenter en quelques endroits : c'est l'attention qu'il a eue en donnant d'autres versions.

N'est-il pas bien démontré que *Guinther* n'a point vu de texte grec dont les Commentaires latins, imprimés par ses soins, fussent la version ? Mais rien n'indique, rien ne fait même présumer que ces Commentaires aient été traduits du grec. Cependant *Guinther* les attribue à *Oribase*. Sur quelle autorité ? Il la trouve dans quelques mots de la préface placée à la tête du manuscrit qu'il avoit eu entre les mains : préface qui accompagne aussi le manuscrit aujourd'hui existant à la Bibliothèque du Roi. Voici ce qu'on lit dans le dernier : *Commentare* (au lieu de *Commentaria*) *collegi & ordinavi Uribasius monente Ptolemeo regnante. . . . .* La leçon est différente dans l'édition de *Guinther* ; elle porte : *Sed & ego ipse Commentarios conscripsi, monente Ptolemeo Evergete. . . . .* On n'y voit point le mot *Uribasius*, au moins dans l'édition de Basse, in-8°. 1535, dont je me sers.

Le médecin de Julien se nommoit *Oribasios*, en sa langue ; en le latinisant, il falloit donc écrire *Oribasius*, & non pas *Uribasius*. Mais comme, par erreur ou par négligence, l'O a pu se changer en U, nous ne nous arrêterons point à ce changement peu important.

C'est dans le seul mot *Uribasius* que consiste cette preuve authentique & si victorieuse, qu'*Oribase* est l'auteur de ces Commentaires, supposés par conséquent avoir été écrits en grec.

On a bien senti d'abord que, de quelque

manière qu'on lût le passage rapporté plus haut, il y avoit un anachronisme qui anéantissoit cette preuve. En effet, le dernier des *Ptolémées* étoit mort; & l'Égypte, où ils régnoient, étoit réduite en province Romaine, avant le commencement de notre ère; tandis que *Julien* ne fut empereur que dans les années 361, 362, 363 de cette ère.

Il est hors de doute qu'*Oribase*, le médecin de *Julien*, n'auroit pu s'exprimer ainsi : *Hos Commentarios collegi, monente Ptolemeo regnante*. La préface où ces mots se lisent, ne sauroit donc être de lui. Si l'on objecte qu'ils ont été ajoutés, nous répondrons que ce fut par un faussaire bien ignorant. Quelle créance mérite donc un tel homme?

Cependant M. *Bosquillon*, bien loin de rejeter absolument un témoignage si caduc, le fait servir à l'appui de son système, au moyen d'une interprétation, peu naturelle néanmoins.

Écoutez-le: « En admettant que cette leçon, *Monente Ptolemeo Evergete*, soit exacte, nous estimons qu'elle désigne l'empereur *Julien*. Il semble en effet que, par cette petite flatterie, *Oribase* ait voulu s'assurer de plus en plus les bonnes grâces de ce Prince dont il étoit médecin, par lequel il avoit été fait questeur de Constantinople, & qui l'avoit comblé de beaucoup d'autres faveurs: car parmi les Empereurs romains, plusieurs ont ambitionné de porter le surnom d'*Evergetes*, qui signifie bienfaisant, & qui fut commun à plusieurs rois d'Égypte. »

Nous convenons que l'orgueil & la vanité de plusieurs Empereurs les engagèrent à se donner des épithètes magnifiques & fastueuses; elles étoient prises de leur propre langue, ou

de celle des Grecs. Peut-être a-t-on donné à *Julien* celle d'*Evergete*. Mais croirons-nous qu'on eût pu l'honorer beaucoup en l'appellant *Ptolémée* ?

Les Romains en général étoient trop fiers pour prendre, ou pour vouloir qu'on leur donnât un nom étranger, même celui d'un roi. *Oribase* ne l'ignoroit certainement point ; il savoit encore que le seul nom de *César* étoit alors chez eux le titre de celui qui étoit revêtu du pouvoir suprême, ou de celui qui déjà le partageoit, & avoit l'espoir de le posséder dans la suite tout entier. Et l'on pourroit s'imaginer qu'*Oribase*, pour faire sa cour à *Julien*, l'auroit désigné sous le nom de *Ptolémée* ? Que pouvoit ajouter ce nom à la gloire & à la vanité d'un Empereur, neveu de *Constantin* le grand ? Mais d'ailleurs, qui auroit reconnu *Julien* sous cette dénomination ? La petite flatterie qu'on suppose assez gratuitement regarder ce Prince, ne s'évanouit-elle pas, dès qu'on ne sauroit appercevoir à qui elle s'adresse ?

Lorsque *Louis XIV* voulut qu'on fit des éditions d'auteurs latins pour l'usage du Dauphin, auroit-il été bien flatté qu'un de ces éditeurs eût mis dans sa préface, sans nommer d'ailleurs ce Prince, qu'il s'étoit occupé de ce travail pour satisfaire aux desirs d'*Alexandre* ou de *Ptolémée* régnant ? N'auroit-on pas ri de la singularité d'un semblable éloge ?

Très-certainement *Oribase* n'eût point été capable de l'ineptie qu'on lui prête.

Ce qui prouve, dit *M. Bosquillon*, que ces Commentaires ont été composés par un médecin grec, c'est qu'on y a cité, du livre des Aphorismes, plusieurs commentateurs anciens

dont les noms seuls sont connus aujourd'hui ; mais dont les ouvrages sont depuis long-tems perdus ; ouvrages qu'un barbare n'auroit pu ni connoître, ni lire : c'est qu'on y donne la signification exacte de plusieurs expressions grecques ; c'est qu'on y recommande particulièrement les vins grecs ; c'est qu'on y rencontre enfin quelques descriptions anatomiques qui ne sauroient être attribuées qu'à *Oribase*.

Examinons quelle est la solidité de ces preuves.

1°. Quels sont donc ces anciens qu'on trouve cités dans ces Commentaires ? Ce sont , dans la quatrième section, Aphorisme 36°, DOMNUS, PELOPS, LYCUS, RUFUS. ( On retrouve dans la même section quatrième , Aphorisme 50° : *Pelops & Lycus* ). Mais des noms de médecins ( ou philosophes , ainsi qu'ils sont qualifiés ), des noms , dis-je , jetés comme au hasard , ou avec une certaine ostentation , ne prouvent point que le commentateur ait vu leurs ouvrages , lors , sur-tout , qu'il n'en rapporte aucun passage , aucun trait. On pourroit presque assurer , au contraire , qu'il ne fait à leur égard que ce qu'il en a appris de *Galien* , qui fait très-souvent mention d'eux.

2°. De ce qu'un homme auroit assez bien entendu la langue grecque pour développer la véritable signification des mots , il ne s'ensuivroit pas qu'il fût né dans le pays où l'on parloit cette langue , & que ce fût en cette langue qu'il eût écrit. Depuis le renouvellement des lettres en Europe , combien d'hommes se sont rendus habiles dans la langue des Grecs , & en ont expliqué les mots avec sagacité ! Ils n'étoient cependant pas nés en Grèce , & n'ont point écrit dans l'idiome qui lui est propre.



3°. Il est vrai que, d'après *Galien*, le commentateur parle de quelques espèce de vins qui ne sont pas d'Italie ; mais il nomme ceux de *Surrento* & de *Gaiete*, qui sont des vignobles de cette contrée : *sect. ij. Aphor. 43*. Et dans la même section, Aphorisme 10, après avoir marqué les trois différences essentielles des vins, il rapporte un mot ou proverbe en usage chez les Romains. Observons que notre commentateur ne recommande pas plus les vins étrangers que les vins d'Italie. Il n'y a point là de quoi faire conjecturer, & encore moins conclure, qu'un Grec seul ait pu s'exprimer ainsi.

4°. Quant aux courtes & peu nombreuses descriptions anatomiques insérées dans ces commentaires, on ne voit point à quelles marques on peut reconnoître qu'elles doivent appartenir véritablement & exclusivement à *Oribase*.

Par le Commentaire sur l'Aphorisme 44 de la section iv, (dit M. B\*\*\*), on peut encore conjecturer que cet ouvrage fut composé à Constantinople, du temps de *Julien* ; car il y est parlé d'amphithéâtre & de combats d'athlètes.

1°. Nous convenons que le mot *Constantinople* se lit dans le Commentaire de l'Aphorisme 48 (& non pas 44) de la section iv. On ne sera point fâché de savoir à quel sujet.

Pour expliquer comment il se fait que dans certaines fièvres les malades se sentent dévorer par un feu intérieur, tandis qu'à l'extérieur ils éprouvent un très-grand froid, le commentateur a recours à une comparaison que voici : « Il arrive, à l'égard de ces maladies, ce qu'on

voit arriver à Constantinople ; les habitans de cette ville , qui tous les jours se rendent au palais , étant instruits que le feu est à leurs maisons , y courent pour empêcher qu'elles ne soient consumées ; mais aussitôt que l'incendie est apaisé , ils s'en vont : par cette conduite , ils permettent au feu intérieur de se rallumer , & l'embrâsement recommence avec plus de force. «

Notre auteur a pu être informé par relation de cette négligence des habitans de Constantinople. Faut-il donc avoir été dans cette ville , pour savoir combien peu les Turcs de nos jours , prennent de précautions en temps de peste ? Il y a plus de deux mille ans qu'on fait , dans l'Europe & dans l'Asie , qu'il y a des pyramides en Egypte : tous ceux qui l'ont vu , tous ceux qui en ont parlé , avoient-ils voyagé dans ce pays ? & ceux qui ne l'ignorent pas aujourd'hui , les ont-ils vues ?

Si de ce passage on prétend inférer que notre auteur écrivoit à Constantinople , il me sera donc permis aussi de conclure , d'un autre passage de son livre , qu'il pourroit avoir écrit , ou dans la Scythie , ou dans la Thrace , contrées qu'il dit être très-froides , ou dans l'Éthiopie , ou dans l'Inde , contrées qu'il observe être fort chaudes ?

2°. On lit , à la vérité , le mot *amphitheatro* dans le Commentaire sur l'Aphorisme 34 de la j. section : c'est encore dans une comparaison que l'auteur emploie pour expliquer sa pensée ; mais il n'est pas fort aisé de comprendre ce qu'il veut dire.

3°. Oui , il est question des athlètes dans le Commentaire sur l'Aphorisme 6 de la section j.

(C'est le 3<sup>e</sup> Aphor. des éditions vulgaires.) Mais il falloit bien qu'il en parlât, puisque dans cet Aphorisme il s'agit des corps robustes & athlétiques. Le commentateur cependant ne s'exprime point de manière à faire entendre qu'il y eût encore des athlètes, & des combats athlétiques ou de gladiateurs, dans le pays où il est, & dans le moment où il écrit : ce qui pourtant étoit nécessaire pour en tirer quelque induction.

Ceux qui les premiers avoient regardé cet ouvrage comme étant attribué faullement à *Oribase*, ne se contentèrent pas d'opposer que ce médecin avoit vécu long-temps après *Ptolémée Evergète* ; ils ajoutèrent une autre preuve non moins solide de supposition, c'est que dans ce livre il étoit parlé de *Térence* & de *Virgile*, deux poètes postérieurs, il est vrai, à *Ptolémée Evergète*, mais antérieurs à *Oribase*.

En convenant volontiers que la mention faite de *Térence* & de *Virgile*, dans le Commentaire sur l'Aphor. 39 de la section ij, n'affoiblit point l'opinion ou le système de M. *Bosquillon*, nous ne convenons point que le but du commentateur soit d'en recommander la lecture aux jeunes gens de la Grèce ou de Constantinople, qui fréquentoient les écoles publiques, dans lesquelles on interprétoit les écrivains latins. Il est sans doute vraisemblable que les Grecs devenus sujets des Empereurs, & ayant à communiquer avec les Romains, eurent des écoles publiques dans lesquelles on enseignoit la langue latine. Le commentateur ne parle pas de cet objet, & ne dit pas non plus que *Térence* & *Virgile* dussent être des livres classiques. Point de doute qu'ils ne le

fussent & pour les Grecs, & pour les Romains, comme ils le sont encore dans toute l'Europe. Mais que dit donc notre auteur ?

Avant que de satisfaire à cette question, il est bon de mettre sous les yeux l'Aphorisme d'*Hippocrate*, qui donne lieu au commentateur de nommer les deux poètes.

» Dans quelque maladie que ce soit, c'est un bon signe, lorsque le malade jouit de toute sa présence d'esprit. . . . . sect. ij. Aphor. 39 (in vulg. edit. Aphor. 33).

Comme on peut se méprendre à cet égard, le commentateur, pour épargner aux médecins une erreur, a cru devoir leur donner cet avertissement : « Il faut que le médecin s'applique à connoître le caractère du malade, ses inclinations, & les objets qui sont de son goût. S'il est religieux (ou dévot), il doit faire tomber le discours sur la divine écriture, pourvu néanmoins qu'il en ait fait auparavant ses délices ; s'il est homme de lettres, il l'entretiendra des fables de *Virgile*, mais courtes, & qui n'irritent point son imagination ; s'il est adulte, il mettra la conversation sur les comédies de *Térence*, & donnera ainsi au malade l'occasion d'en rappeler des traits. C'est par ce moyen que le médecin distinguera si le jugement du malade est sain, si son esprit n'est point aliéné. »

Voilà très-exactement la manière dont parle le commentateur.

*Oribasé*, à la rigueur, auroit pu recommander qu'auprès d'un religieux, ( d'un dévot ), le médecin fit tomber l'entretien sur la *divine écriture*, pour juger par ce moyen si son esprit est bien sain. Il semble cependant qu'il n'y a guères qu'un médecin chrétien qui ait pu s'ex-

primer ainsi : *apponere debet illi divinam scripturam*. Très-certainement *Oribase* ne l'étoit point ; s'il l'eût été, *Julien* ne l'auroit point attaché à sa personne, & ne lui auroit point donné sa confiance. On peut donc raisonnablement douter qu'en parlant des livres des chrétiens, il l'eût fait avec autant de respect. Comme à cette époque (l'an 361) le christianisme avoit fait beaucoup de progrès, il est assez vraisemblable qu'il y avoit alors des médecins qui le professoient, & que c'étoit particulièrement à eux que les chrétiens avoient recours dans leurs maladies. Mais arrêtons-nous là, pour ne point nous écarter de notre sujet.

*Léonard Fuchs* observe (dit *M. Bosquillon*) que l'auteur des Commentaires n'admet que fort rarement les sentimens de *Galien* ; tandis que *M. Haller* l'accuse formellement d'en être un mauvais copiste.

Voilà donc deux opinions très-différentes. *M. Bosquillon* embrasse celle de *Fuchs* ; nous penchons au contraire pour celle de *M. Haller* ; nous pouvons assurer au moins que le commentateur est presque toujours de l'avis de *Galien*, & qu'il rapporte avec complaisance ce que ce médecin célèbre a dit ou fait. Pour s'en convaincre, nous renvoyons aux Commentaires sur les Aphorismes 25, 36, 37 de la j. section ; aux Commentaires sur les Aphor. 4, 5, 8, 12, 16, 28, 32, 43, 54 de la ij. sect. ; aux Commentaires sur les Aphor. 19, 25, 36, 50, 61, 71 de la iv. section ; & enfin à celui de l'Aphor. 11 de la vij. sect. (édit. de 1533). Ce sont tous les endroits où *Galien* est nommé ; si quelques-uns nous ont échappé, ils sont certainement en fort petit nombre.

Pour prouver que ce livre ne pouvoit point avoir été composé du temps de *Ptolémée Evergète*, on a produit de ce livre même un passage où il est fait mention des hermites ou solitaires. Nous ne pensons pas non plus qu'*Oribase*, qui devoit mépriser les chrétiens autant que *Julien* les méprisoit lui-même, se fût avisé d'en parler, à moins que ce ne fût pour les tourner en ridicule; ce que pourtant notre commentateur ne s'est point permis. Au reste, le seul argument qu'on puisse tirer de ce passage, c'est qu'il y avoit des hermites lorsque l'auteur écrivoit. Voici ce qu'il dit de ces solitaires, dans le Commentaire sur l'Aphor. 5 de la ij sect. » La douleur peut n'être point sentie, par trois raisons; ou parce qu'elle est légère, ou parce qu'on en émousse l'impression en se roidissant contre elle, en ne s'en occupant point, comme font les hermites; delà vient qu'ils disent quelquefois, lorsqu'ils ne ressentent aucune douleur: *Notre Dieu nous a oubliés*, &c. » . . .

Comme nous avons montré plus haut que *Guinther* n'avoit point vu en grec les Commentaires latins dont il a donné une édition, il nous reste actuellement à faire voir, par quelques passages de ces Commentaires mêmes, que l'auteur, quel qu'il soit, a écrit en latin.

1°. En commentant l'aphorisme 29 de la section j. (c'est le commencement de l'aphorisme 14 des édit. vulgaires); il observe qu'il y a chez nous quatre fonctions qui s'exercent sans interruption, soit que nous dormions, soit que nous veillions; voici leurs noms, dit-il: *Nomina verò earum sunt hæc: una attrahitrix dicitur, quam græci ἐλκυστήν vocant; & altera retentiva, quæ continet cibum, græci καθελκτήν; tertia*

*alteratrix, quæ dicitur ἀλλοιοῦσιν, quæ resolvit illum; quarta expultrix, cui nomen græcum δαρκεῖσιν, quæ expellit illum.*

Il est clair comme le jour, que celui qui a pu s'exprimer ainsi, *quam Græci vocant..... cui nomen græcum est.....* écrivoit certainement en latin. Il seroit inutile de peser plus longtemps sur une proposition qui ne sauroit être contestée; mais il n'est pas inutile d'observer que le commentateur en cet endroit adopte les idées de *Galien*, bien qu'il ne le cite pas; (*vid. GALEN. de natur. facult.*).

J'oubliois que le commentateur venoit de dire : *ora (vulva) græcè dicuntur ὠρεῖσιν* (*ibid.*)

2°. On lit dans le commentaire sur le 26 aph. sect. iij; *stillicidia urinæ sunt, quum aliquis guttatim mingit; undè dicitur græcè σπυγχεῖα..... λευκίαι, hoc est, levitas intestinorum.....* Ceci n'annonce-t-il pas encore que celui qui écrit le fait en latin, & non pas en grec?

3°. Notre auteur en interprétant l'aphor. 9 de la sect. iv. (c'est l'aph. onzième des édit. vulg.), donne la définition des trois espèces d'hydropisie; voici celle qu'il donne de l'anasarque : *ὑποσχεκὰ, qui totus tumet; ἐπεὶ enim græcè dicitur CARO.* Voilà bien la tournure d'un homme qui écrit dans la langue des Romains.

Enfin une preuve qui imprime la plus grande force à tout ce que nous avons exposé, c'est que le savant Photius qui vivoit au neuvième siècle, ne dit point, en faisant l'énumération des écrits d'*Oribase*, qu'il ait composé des commentaires sur les aphorismes d'*Hippocrate*; s'est que *Suidas*, qui paroît avoir vécu sur

la fin du dixième siècle & au commencement du onzième, n'en parle pas davantage (a).

Mais de qui sont donc ces commentaires?

(a) *Oribase*, dit *Eunapius*, auteur de l'abrégé de sa vie, avoit acquis de bonne heure une réputation brillante, non-seulement par ses connoissances littéraires & philosophiques, mais encore par son savoir & son habileté en médecine. Il fut connu de Julien, encore simple particulier. Le soupçonneux Constance ne l'eut pas plutôt déclaré César, en 355, qu'il l'envoya dans les Gaules, où il demeura cinq ans. Il paroît qu'*Oribase* l'y suivit, & qu'il ne le quitta point durant ce séjour.

Julien devenu empereur, après la mort de Constance son cousin, combla de ses faveurs *Oribase*. Il n'en jouit pas long-temps; car Julien étant mort en 363, le médecin philosophe fut persécuté & relégué parmi les barbares. Il s'en fit admirer & aimer. Son exil fut de plusieurs années; mais enfin il fut rappelé, & l'équivalent de ses biens, qui avoient été confisqués, lui fut payé du trésor public. *Eunapius* qui racontoit ces particularités, vingt-cinq ans après la mort de Julien, & qui d'ailleurs représentoit *Oribase* comme un philosophe du premier rang & comme un homme éloquent, poli, affable, observoit qu'il étoit encore vivant. Il ne parle point de son âge; mais on peut raisonnablement présumer qu'à cette époque il avoit au moins soixante ans. On croit qu'il avoit composé son abrégé de médecine, étant encore dans les Gaules, ou du moins au commencement du court règne de Julien. Pourquoi donc *Eunapius* ne dit-il rien de cet écrit? Peut-il avoir ignoré qu'il existât? N'est-il pas étonnant que ce soit *Photius* qui, cinq cens après, nous apprenne le premier qu'*Oribase* a laissé des livres de sa composition? Le silence d'*Eunapius* sur ce point, ne pourroit il pas faire naître des doutes sur le véritable auteur de ces ouvrages?



On ne sauroit répondre que par des conjectures ; nous allons les hasarder.

Le manuscrit de ces commentaires qui se trouve à la bibliothèque du roi, n°. 1971, n'est pas fort ancien. M. Bosquillon observe seulement qu'il paroît être du treizième siècle : *decimo tertio seculo scripta videtur (versio)*. Comme il n'affirme pas même, ne pourroit-on pas soupçonner qu'il ne fût que du quatorzième ? Dans cette supposition, nous dirons que les commentaires ont été composés par quelque médecin de l'école de Salerne, car il n'ont pu l'être que par un médecin ; que le mot *Ptolemæo* ne se trouve dans les manuscrit qu'on a pu consulter, que par l'erreur de quelque copiste qui a cru le voir sur la copie qui lui servoit d'original, tandis que peut-être il y avoit *Roberto*, mal peint, à la vérité. Il s'agiroit alors de *Robert le Sage* ou *le Bon*, qui fut roi de Naples au commencement du quatorzième siècle ; il monta sur le trône le 5 ou le 6 mai 1309, & mourut en 1343 après trente-quatre ans de règne, âgé de soixante-quatre. Ce prince ayant été surnommé *le Bon*, on a bien pu exprimer cette épithète honorable par le mot *Everete*.

Quant à *Uribasius*, on ne sauroit conjecturer de quel mot il peut tenir la place. On croira si l'on veut, qu'un médecin de ce temps a porté ce nom. En ce cas, la ressemblance avec *Oribasius* aura causé l'erreur, & fait attribuer à un médecin du quatrième siècle, la production d'un médecin du quatorzième.

Mais seroit-il impossible même que la préface des commentaires ne fût pas l'ouvrage du commentateur ?

Quoi qu'il en soit, il nous paroît être démontré ; 1°. que ces commentaires n'ont pu être adressés à un *Ptolémée* d'Egypte ; 2°. que *Guinther d'Andernac* n'a point vu le texte grec de ces commentaires latins qu'il a fait imprimer ; 3°. qu'il n'a point été traducteur ; mais qu'il a seulement corrigé un texte latin qu'il a trouvé écrit d'un style dur & barbare ; 4°. que par conséquent cet ouvrage qui existe manuscrit à la bibliothèque du roi n'est pas une version, mais le véritable texte ; 5°. que l'auteur de ces commentaires n'est pas *Oribase*, médecin grec du temps de *Julien*, mais un médecin beaucoup plus moderne ( & peut-être du treizième ou du quatorzième siècle) ; 6°. enfin que le commentateur, quel qu'il soit, adopte & suit les sentimens de *Galien*.

*On rendra compte de l'excellente édition des Aphorismes donnée par M BOSQUILLON, dans un des journaux suivans.*

---

*Phytonomatotechnie universelle, c'est-à-dire, l'Art de donner aux plantes des noms tirés de leurs caractères ; par M. BERGERET, douzième Cahier, décembre 1784.*

Le douzième Cahier de cet intéressant ouvrage, contient les figures des plantes suivantes : *Orpin blanc*, L. *Orpin acre*, L. *Pied de lion des Alpes*, L. *Pied de lion vulgaire*, L. *Bugle pyramidale*, L. *Bugle traçante*, L. *Centenille basse*, L. *Chapeau d'Evêque*, L. *Souci sauvage*, L. *Souci officinal*, L. *Phasque sessile*, L. *Phasque subulé*, L. *Bry glauque*, L.

Cet Ouvrage se distribue tous les deux mois par Cahiers de douze Planches, & vingt-quatre pages de description.

On souscrit chez { L'AUTEUR, rue d'Antin ;  
DIDOT le jeune, quai des  
Augustins ;  
POISSON, cloître Saint-Ho-  
noré.

La souscription pour le papier de Hollande par année, ou pour six cahiers, est de 108 liv. Celle en papier ordinaire, fig. coloriées, 54 liv. Celle en papier ordinaire, fig. en noir, 27 liv.

Voyez ce que nous avons dit en annonçant les premiers cahiers de cet intéressant & ingénieux Ouvrage, dans les volumes lviii, p. 559, —vol. lix, page 477, —vol. lx, pag. 191 & —393, vol. lxj, pag. 447.

*On prie MM. les SOUSCRIPTEURS de renouveler leurs Abonnemens pour les six Cahiers de 1785, qui seront fournis avant janvier 1786.*

#### A N N O N C E.

Le concours des élèves en chirurgie de l'Hôpital-Général, le grand Hôtel-Dieu de la ville de Lyon, aura lieu le mercredi 25 mai prochain; ceux qui désireront y concourir, pourront s'adresser au sieur Dupont neveu, négociant rue du Bât-d'Argent, recteur, chargé de cette partie.

- 
- N<sup>os</sup> 1, 6, M. GRUNWALD.  
2, M. ROUSSEL.  
3, 4, M. WILLEMET.  
5, M. THOMASSIN.  
7, M. J. G. E.

# T A B L E.

<i>Extrait. Observations faites dans le département des hôpitaux civils,</i>	Page 3
<i>Doutes sur une inoculation. Par M. Ricary, méd.</i>	42
<i>Observation sur l'abus de la saignée dans la goutte-serene. Par M. Chevillard, méd.</i>	45
<i>Observ. sur une maniaque guérie par l'immersion dans l'eau froide. Par M. Bonnard, chir.</i>	47
<i>Observation sur les effets des emménagogues, administrés à contre tems. Par M. de L'humeau, chir.</i>	51
<i>Suite du Mémoire sur les propriétés &amp; l'usage de la charpie dans le traitement des plaies &amp; des ulcères. Par M. Terras, chir.</i>	59
<i>Réponse aux Réflexions de M. Robineau, sur un accouchement terminé par les secours de l'art. Par M. Garlaud, chir.</i>	83
<i>Question chirurgico-légale. Par M. Thomassin, chirurgien,</i>	94
<i>Extrait d'un discours prononcé, pour l'exposition publique de la thériaque,</i>	106
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de mars 1785,</i>	112
<i>Observat. météorologiques faites à Montmorenci,</i>	114
<i>Observations météorologiques faites à Lille,</i>	117
<i>Maladies qui ont régné à Lille,</i>	118
<b>NOUVELLES LITTÉRAIRES.</b>	
<i>Académie,</i>	119
<i>Physiologie,</i>	116
<i>Chirurgie,</i>	137
<i>Pharmacologie,</i>	138
<i>Vétérinaire,</i>	148
<i>Matière médicale,</i>	143
<i>Bibliographie,</i>	145
<i>Phytonomatotechnie universelle. Par M. Bergeret,</i>	166

## A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de mai 1785. A Paris, ce 24 avril 1785.

Signé POISSONNIER DESPERRIÈRES.

---

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1785.



JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

J U I N 1785.

---

OBSERVATIONS  
FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES  
HÔPITAUX CIVILS.

N° 6.

Suite de l'hospice de Vaugirard.

*Réflexions sur les maladies étrangères au  
mal vénérien, qu'on a eu occasion d'ob-  
server à l'hospice de Vaugirard.*

MALADIES DES FEMMES.

EN exposant quelle étoit la triste situa-  
tion des femmes nouvellement arrivées

Tome LXIV.

H

à l'hospice, on a fait voir comment l'expérience journalière avoit appris dans cet hôpital à braver certaines erreurs populaires, telles que celles qui s'opposent à l'administration des remèdes évacuans & altérans dans les derniers mois de grossesse. On est parvenu de même à reconnoître plusieurs vérités, propres à dissiper des préjugés fort communs dans la manière de gouverner les femmes nourrices ; mais, comme les bons médecins de tous les pays ont déjà travaillé à combattre ouvertement ces préjugés, on ne s'arrêtera ici que sur les articles qui ont paru les plus essentiels.

La routine, & même certaines idées puérides, règlent ordinairement, dans les maisons particulières, l'usage des purgatifs administrés aux femmes en couche ; mais à l'Hospice, l'habitude où l'on est de purger les nourrices vers le onzième ou douzième jour après l'accouchement, pour leur administrer ensuite avec promptitude des remèdes anti-vénériens, & dans plusieurs circonstances, la nécessité d'évacuer assez vivement dès les premiers jours, sont des preuves évidentes qu'on peut, sans aucun inconvénient, purger les nouvelles accouchées peu de temps après leurs couches, & que l'indication

d'employer les purgatifs doit être prise de l'état des premières voies, & des autres signes qui indiquent l'usage des évacuans ; il ne faut donc pas regarder comme une contre-indication importante l'écoulement des lochies, & encore moins attendre avec un respect religieux une époque éloignée pour prescrire des remèdes qui sont alors le plus souvent inutiles.

On fait combien l'adresse & le courage sont nécessaires dans une nourrice, mais on n'en a jamais eu de preuves plus frappantes qu'à l'Hospice où l'on voit tous les jours la nature favoriser les efforts des femmes foibles & délicates qui se prêtent avec ardeur & intelligence à l'allaitement, tandis que celles qui ont le sein très-bien formé & une grande abondance de lait, sont bientôt hors d'état de remplir une fonction pour laquelle elles étoient destinées, si la paresse ou le découragement vient contrarier la disposition de la nature.

Les déchirures au mamelon sont assez fréquentes ; mais ces plaies, qui paroîtroient devoir être de mauvaise nature chez des femmes infectées, sont pour elles des accidens aussi simples que chez les nourrices les plus saines : il semble que l'affinité qui existe entre les humeurs des

enfans & celles des nourrices de cet hôpital, empêche qu'il ne se forme une ulcération de mauvaise nature à leur sein, quand elles éprouvent ces accidens communs à toutes les femmes qui allaitent; les remarques suivantes pourroient appuyer cette conjecture. 1°. C'est que, suivant tous les observateurs, lorsqu'une nourrice saine donne à teter à un enfant infecté du virus vénérien, les premiers symptômes qui lui annoncent la communication de ce virus sont des pustules ou des ulcérations de mauvaise nature à la mamelle. 2°. C'est qu'aucune des femmes accouchées à l'Hospice n'a eu des symptômes vénériens à la mamelle, tandis que sur trois nourrices qui sont arrivées à cet hôpital après avoir été infectées en allaitant des enfans trouvés au Parvis Notre-Dame, deux avoient ou des pustules, ou des ulcères d'un mauvais caractère au sein. Ces considérations pourroient peut-être servir à jeter quelque jour sur les questions médico-légales relatives à ce sujet.

Plusieurs médecins pensent que les bains sont contraires aux femmes nourrices, & il faut convenir qu'ils doivent être administrés avec ménagement, surtout à celles qui sont délicates; mais la



plus part des raisons qui déterminent à faire usage des bains dans l'état ordinaire des femmes, ont la même force dans le gouvernement des nourrices, & il y a beaucoup d'avantage à ordonner les bains avec les précautions convenables.

Le préjugé qui fait regarder l'apparition des règles comme un accident redoutable chez les nourrices, commence à tomber, mais il n'est pas encore tout-à-fait dissipé, & l'on ne doit pas en être surpris, puisqu'il a été défendu & fortifié par des médecins, parmi lesquels on est étonné de trouver l'illustre *Rosen*, qui a fait un ouvrage si sensé sur les maladies des enfans. A l'Hospice où l'on a constamment sous les yeux un grand nombre de femmes qui allaitent un ou deux enfans, on ne s'est point apperçu que l'apparition des règles changeât quelque chose à la qualité ou à la quantité du lait : d'excellentes nourrices de deux enfans à-la-fois, ont eu leurs règles presque pendant tout le temps d'une nourriture longue & heureuse, tandis que d'un autre côté il y a des nourrices délicates, foibles & insuffisantes, qui ne sont jamais réglées. En général, on a vu les meilleures & les plus fortes nourrices avoir leurs règles à des périodes réglées, au bout de cinq ou six

mois de nourriture ; & telles étoient particulièrement celles qui ont nourri jusqu'à trois & quatre enfans de suite.

Il y a peu de chose à dire sur les maladies, proprement dites, des nourrices de cet hôpital, parce qu'une fois qu'elles ont commencé leur nourriture, elles sont plutôt indisposées que malades, & que ces affections rentrent dans la classe des maladies ordinaires ; ces indispositions sont communément des catarrhes, la réplénition de l'estomac, & quelques accès de fièvre intermittente, ordinairement tierce. Les remèdes qui conviennent dans ces différens cas, n'ont rien de particulier, si ce n'est qu'on se sert le plus souvent, avec beaucoup d'avantage, d'un doux émético-cathartique, tel que la manne unie à l'ipécacuanha. Ce remède a paru très-fréquemment aussi efficace pour les femmes nourrices, que pour les femmes grosses. Son action est dirigée spécialement sur l'estomac & sur l'intestin duodénum ; elle est momentanée, active sans être violente, & c'est peut-être la meilleure manière d'évacuer des femmes dont le genre nerveux est irritable, & dont l'estomac doit être d'autant plus ménagé, qu'elles sont dans l'habitude de le surcharger par une trop grande quantité d'alimens.

Quelques nourrices cependant ont eu des fièvres intermittentes très-rebelles, & des fièvres aiguës graves. On a remarqué avec étonnement que les premières de ces femmes avoient un lait abondant & de bonne qualité, quoiqu'elles ne prissent qu'une très-petite quantité de nourriture. Parmi celles qui ont eu des fièvres aiguës, on en a vu une offrir un phénomène encore plus digne d'attention, quoiqu'il ne soit pas nouveau. En 1782, *Marie* \*\*\* fut saisie d'une fièvre putride qui dura vingt-un jours. La maladie fut si vive, qu'elle fut obligée, dès les premiers jours, d'abandonner son enfant, qui fut donné à une autre nourrice. Pendant le cours de cette fièvre grave & même dangereuse, le lait se dissipa, les mamelles étoient absolument flétries. Dans la convalescence, la malade demanda à voir son enfant, qui se mit à jouer avec son sein, sans en tirer une seule goutte de lait; mais au bout de quelques jours, la mamelle commença à prendre un peu de volume, l'enfant exprima un peu de sérosité blanchâtre, & bientôt le lait se porta aux deux seins avec assez d'abondance pour qu'elle pût allaiter son enfant dont elle a achevé la nourriture.

Bien des gens regardent les acides

comme peu conyenables aux femmes nourrices. Ce préjugé est sans doute fondé sur la propriété reconnue aux acides de cailler le lait ; mais , quand même on croiroit pouvoir comparer l'estomac à un *matras mécanique* , il suffiroit de voir les nourrices de la campagne vivre de végétaux avec le plus grand avantage , pour sentir combien ce préjugé est peu fondé.

A l'hospice de Vaugirard , on acidule souvent les boissons des nourrices : on fait prendre à ces femmes de la crème de tartre pour remplir différentes indications ; on leur fait manger des végétaux de toute espèce ; & , bien loin de s'appercevoir que ces substances leur nuisent , on a trouvé par ce régime le moyen de les rafraîchir , & de donner à leur lait , ainsi qu'à toutes leurs humeurs , une qualité plus tempérante.

La maladie la plus grave & la plus dangereuse pour les femmes qui accouchent à l'Hospice , est la fièvre puerpérale ; mais , comme les observations qu'on a eu occasion de faire sur cette maladie à l'hospice de Vaugirard , ont déjà été exposées dans ce Journal avec beaucoup de détail , nous y renvoyons avec d'autant plus de confiance , qu'elles sont un résumé cli-

nique de tout ce qui a été dit de plus essentiel sur cette maladie (a).

*Réflexions sur les maladies des enfans ,  
qui sont étrangères à la maladie véné-  
rienne.*

Ces maladies sont toutes celles qui attaquent les enfans du premier âge. Nous en parlerons très-sommairement, en nous arrêtant seulement à ce qui peut paroître nouveau ; mais il est important de décrire avec soin & exactitude tout ce qui a rapport au millet, ou muguet ; maladie peu connue & mal décrite jusqu'à l'époque de l'hospice de Vaugirard.

#### OBSERVATIONS SUR LE MILLET.

Le millet, muguet ou blanchet, est une maladie funeste & contagieuse qui a lieu sur les enfans nouveau-nés, & qui est caractérisée principalement par de petites pustules, ou de petits points blanchâtres, qui ont leur siège dans la bouche, & qui sont plus ou moins gros, ou plus ou

---

(a) Voyez le Journal de Médecine, tom. lx, cahier de décembre, & tom. lxj, cahier de janvier.

moins multipliés, suivant l'intensité de la maladie. Cette maladie paroît avoir été ignorée jusques dans le commencement de ce siècle. *Harris & Rosen* n'en ont pas eu connoissance ; il n'en est fait aucune mention dans les auteurs François des siècles précédens ; & c'est à l'hôpital des Enfans-Trouvés de Paris, où l'on a eu occasion de l'observer d'abord. En 1739, les administrateurs de l'Hôpital général consultèrent des médecins & des chirurgiens les plus éclairés de la capitale, sur les moyens qu'on pouvoit employer pour prévenir la mortalité considérable alors sur les enfans trouvés de la crèche. On reconnut qu'ils périssoient presque tous d'une maladie contagieuse, connue sous le nom de *blanchet*. On attribua les causes de cette maladie à la corruption de l'air, occasionnée par le peu de salubrité du local dans lequel ils étoient renfermés. On se flatta qu'en agrandissant l'endroit où ils devoient être placés, la cause de cette maladie seroit détruite. On trouve une note relative à cette consultation dans les Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie. *M. de la Peyronnie*, d'après lequel cette note a été rédigée, croyoit que le *muguet* dépendoit absolument de la corruption de l'air par

un trop grand nombre d'enfans rassemblés dans un petit endroit, & n'a donné aucune description de cette maladie ; mais, si le nouveau bâtiment qui fut élevé au Parvis Notre-Dame a contribué à améliorer le sort des enfans trouvés, il n'a pas eu l'avantage d'arrêter la cause qui donnoit lieu à la naissance & à la propagation du millet. On a vu cette maladie régner constamment dans les salles les plus belles & les plus aérées, sans qu'il ait été possible d'en prévenir la naissance, ou d'en arrêter les effets.

On fait qu'il y a vingt-cinq ans, à peu près, on fit à Paris, & ensuite à Rouen, des essais pour élever des enfans en les nourrissant avec du lait de vache. Les bâtimens destinés à ces expériences intéressantes étoient vastes & bien aérés, & cependant la plupart des enfans sont morts, à ce qu'il paroît, du millet ; & dans d'autres tentatives commencées, il y a peu d'années, avec les mêmes précautions, on a vu le germe de cette maladie s'insinuer & se propager avec la plus grande rapidité.

En 1769, un auteur recommandable a exposé, le premier, avec justesse, les symptômes de la maladie endémique aux

enfants trouvés (a). Cette maladie, dit-il ; se démontre d'abord par de légères rougeurs au palais & à la langue, où naissent de petits boutons ou pustules, qui en peu de temps se répandent dans tout le dedans de la bouche & du palais, se communiquent à la langue, au gosier, & empêchent ainsi la déglutition ; les boutons font ainsi des progrès jusques dans le ventricule. Les enfans qui en sont atteints tombent dans le marasme, & périssent très-promptement lorsqu'il leur survient un cours de ventre, qui est ordinaire dans cette maladie. Ils meurent dès le troisième jour.

L'auteur attribue cette maladie au mauvais air des hôpitaux où naissent une partie des enfans trouvés, à l'air pestilentiel qu'ils respirent les uns à côté des autres, & auquel on a donné le nom de *Buée* ; ensuite il caractérise plus particulièrement cette maladie, en lui donnant le nom de *scorbut aigu & contagieux* ; & il finit par dire qu'il n'est pas d'autre remède que le sein d'une bonne nourrice,

---

(a) *Raulin* dans son *Traité de la conservation des enfans*, composé & imprimé par ordre du gouvernement.



& que les enfans en font à l'abri au bout de quarante jours.

M. *Levret*, écrivant en 1772 sur les maladies des enfans du premier âge, dit que le millet est une terrible maladie; il l'attribue à la gourme laiteuse jettée sur la bouche; il ajoute qu'on voit en même temps des rougeurs & des ulcérations à l'anus. Du reste sa description, quoique longue, est inexacte, parce qu'il s'étoit formé un système sur cette maladie, & c'est d'après ce système qu'il écrit que les vésicatoires pourroient y être utiles.

On avoit trop d'intérêt à bien étudier cette maladie à l'hospice de Vaugirard, pour ne pas donner une idée juste & précise de son caractère, de ses différences, & de ce qu'on peut conjecturer de plus vraisemblable sur ses causes.

Il est impossible d'assigner l'époque à laquelle le levain du millet se développe d'une manière sensible; car, chez quelques enfans, il fait les progrès les plus grands & les plus rapides, tandis que chez quelques autres, il se cache pendant un temps assez considérable.

Voici la marche qu'il suit le plus constamment. Au bout de trois à six jours de la naissance, plus ou moins, la bouche de l'enfant commence à être moins ver-

meille ; bientôt elle devient d'un rouge foncé , & tirant sur le noir ; le visage est un peu retiré ; il y a des rougeurs à l'anüs ; enfin , il paroît un<sup>e</sup> ou deux points blanchâtres au frein de la langue , ou bien aux gencives , vers le lieu que doivent occuper les incisives. Au bout de six heures , ces points se sont propagés à la commissure des lèvres , & à l'intérieur des joues. Au bout de vingt-quatre heures , la langue en est parsemée : ils tombent alors , ou sont balayés facilement sans laisser de traces sensibles ; mais en peu d'heures , ils repullulent ; ils deviennent plus serrés & plus nombreux : un dévoiement aqueux & verdâtre se déclare ; l'enfant est brûlant & agité ; il ne tete qu'avec peine : l'éruption gagne l'œsophage ; il se forme de petits ulcères qui deviennent presque aussitôt secs & noirs ; la foiblesse devient extrême , & l'enfant meurt. L'ouverture de ces petits cadavres nous a fait voir l'éruption de petites pustules miliaires , se propageant depuis l'œsophage jusqu'à l'anüs , & formant , principalement dans l'estomac , comme une farine blanchâtre. Quand les enfans périssent du marasme & du dévoiement après l'éruption , on trouve les intestins étendus & gangrénés. Telle est la nature des symptômes du millet , quand

il marche rapidement à son dernier période ; mais cette maladie n'est pas toujours aussi prompte & aussi cruelle : on peut en distinguer trois espèces.

Dans la première, le millet est gros, très-superficiel, peu ferré, le dévoiement est léger, le fond de la bouche peu altéré dans sa couleur : alors le teton guérit sûrement ce millet ; & même sans nourrices, les gargarismes acidulés, le lait de chèvre, l'eau de riz aromatisée, l'eau sucrée : les cordiaux légers le font aussi disparaître, mais cette cure n'est pas radicale.

Des pustules ferrées, petites, rebelles, accompagnées d'un dévoiement verdâtre, des rougeurs vives à l'anus, des yeux languissans, la physionomie tirée, de la difficulté à prendre le teton, un cri foible ou une tendance à l'assoupissement, tels sont les signes qui caractérisent le millet de la seconde espèce. Ce millet est guérissable ; mais ce n'est qu'en faisant prendre le teton à l'enfant ; les gargarismes acidulés & les soins de la mère, pour humecter sans cesse la bouche de son enfant, sont d'une nécessité indispensable. Les légers cordiaux y sont également nécessaires ; & dans les cas les plus graves, on a tiré avantage d'un looch camphré.

Quand le millet est très-serré, très-petit, que le fond de la bouche est noir, on voit s'élever sous les petits points blanchâtres des ulcères gangreneux, qui sont d'un jaune brun après la chute de l'escare; ce qui a paru à plusieurs observateurs un millet jaune, mais qui n'est autre chose que l'annonce de la gangrène. Cette espèce est malheureusement trop fréquente, soit par elle-même, soit par le défaut de soins qui peut faire prendre un mauvais caractère au millet, qui, par sa nature, auroit été benin.

Les enfans nés à l'Hospice n'ont pas tous le millet; &, lorsqu'ils en sont atteints, ils le sont, pour la plus part, très-légèrement, à moins que des causes particulières, telles que la malpropreté & la négligence des nourrices, ne fomentent une contagion extraordinaire. Les enfans venus de Bicêtre ont ordinairement le millet plus fort que ceux de la crèche, qui en sont cependant presque généralement infectés.

Le traitement de ce mal funeste consiste à faire respirer aux enfans un air pur, à parfumer la chambre où ils habitent, ainsi que leurs berceaux & leurs couches avec la vapeur du vinaigre, à humecter sans cesse leur bouche, soit avec le teton,

soit avec un pinceau de charpie trempé dans un gargarisme acidulé, soit en passant très-légèrement dans leur bouche le doigt recouvert d'un linge humecté d'une liqueur acidulée ; le meilleur & le plus essentiel de tous les remèdes, est de les isoler, de leur donner une bonne nourrice, & de soutenir leurs forces par du bouillon & par des cordiaux antiseptiques lorsqu'ils ne peuvent pas teter. Mais il faut l'avouer, ce traitement n'est que trop souvent sans succès.

Le traitement prophylactique est celui qu'il faudroit connoître : tant qu'il ne sera pas trouvé, on perdra un très-grand nombre d'enfans trouvés vénériens qu'on auroit réchappés, & on sera incertain du succès d'un projet utile déjà tenté plusieurs fois, sur les enfans trouvés non infectés : savoir, *la nourriture par le-lait de vache*. Nous avons cependant des données propres à nous conduire à la découverte de ce traitement prophylactique.

En effet, en songeant que le millet ne se voit presque jamais que chez les enfans nés ou transportés dans les hôpitaux, au milieu d'une foule d'autres enfans aussi nouvellement nés ; en se rappelant que cette maladie se développe toujours chez eux en raison de l'état de l'air qu'ils y

respirent , & du temps qu'ils y ont été exposés ; il paroît démontré que cette maladie n'est due qu'à la corruption de l'air de ces hôpitaux , soit par des causes étrangères , soit plutôt par la réunion de ces enfans dans un même lieu ; réunion qui peut devenir encore plus fatale par le rapprochement des berceaux , quand ils sont tous placés dans la même direction. Les enfans sont comme des éponges , aussi disposés à exhaler , qu'à absorber ; d'un autre côté leurs excrétiions , bien loin d'avoir ce degré d'atténuation & de coction qui caractérise des substances neutres & *inertes* , se rapprochent beaucoup des excrétiions morbifiques des adultes , & laissent appercevoir par leur odeur exaltée , qu'elles sont très-voisines de la fermentation acéscence ou putride. Comment de pareilles émanations ne formeroient-elles pas autour des corps délicats des enfans une atmosphère pernicieuse , tandis que les hommes les plus robustes ne peuvent être réunis dans un espace étroit sans répandre autour d'eux des semences de mort ? C'est ainsi qu'on voit naître dans les armées , dans les camps , dans les hôpitaux , dans les dépôts de mendicité , dans les prisons , des maladies qu'on distingue par différens attributs , mais qui

se ressembloit toutes en ce qu'elles sont contagieuses, fort dangereuses, & souvent mortelles. On peut comparer le *millet* ou *muguet* des enfans nouveau-nés, à ces maladies ; c'est une fièvre pernicieuse qui naît chez les enfans quand ils sont plongés dans un air putride, ou rassemblés dans un lieu qu'ils corrompent mutuellement. On en a eu la preuve dans les essais faits à Paris & à Rouen, pour nourrir les enfans par le lait de vache. Dans le premier essai fait à Paris, malgré toutes les précautions, il y avoit une odeur infecte dans la salle où les enfans étoient réunis ; & dans l'essai de Rouen, sur cinq enfans réchappés, on a observé que ces enfans avoient été les premiers soumis à l'essai, & par conséquent qu'ils étoient déjà avancés en force, quand la contagion avoit été très-développée sur les autres. Dans une tentative plus nouvelle, faite il y a peu d'années, pour résoudre le même problème, on a vu également le millet ne se développer que lorsque la salle a été remplie ; & on a observé sur deux enfans, deux bubons de nature maligne se joindre au millet, l'un desquels a tourné à la gangrène, tandis que l'autre a paru apporter la guérison.

Il suit de ces faits, que s'il n'est pas pos-

difficile d'expliquer la manière dont le mauvais air fait naître *le millet*, il est bien difficile de ne le pas regarder comme une des premières causes de la formation & de la propagation de cette maladie. On a vu avec étonnement à l'hospice de Vaugirard trois ou quatre enfans âgés de plus de trois mois, être pris subitement d'un millet très-malin, tout-à-fait semblable à celui de la troisième espèce, & en mourir en peu de jours, sans avoir reçu, ni communiqué ce mal à aucun autre enfant; mais en observant que ces enfans étoient cacochymes, & avoient un marasme qui désignoit une fièvre lente; on verra la dépravation intérieure des humeurs, produire sporadiquement ce que le mauvais air produit généralement & d'une manière contagieuse.

Quoi qu'il en soit, en reconnoissant pour cause du millet la dépravation des humeurs produite par un virus que le mauvais air fait naître & développe chez des enfans nouveau-nés réunis, on n'a pas prétendu avoir découvert tout le mystère de la formation de cette maladie: on sent que plusieurs autres causes peuvent y concourir; on a même fait quelques réflexions, qui semblent prouver que le froid peut entrer pour quelque



chose dans l'origine du *millet* ou *muguet*, & nous présentons ici ces observations, parce qu'elles pourront servir peut-être à faire naître quelques idées utiles sur un sujet si important.

Tous les animaux, à l'instant de leur naissance, ont moins besoin de nourriture, qu'ils n'ont besoin de chaleur; mais cette chaleur n'est pas celle de l'atmosphère, dont les variations sont trop brusques & trop inégales pour des êtres qui respirent depuis quelques heures; c'est cette sorte d'incubation douce, égale & constante, qui fait passer le mouvement & la vie d'un corps à un autre. Les femelles de tous les animaux, sont constamment collées à leurs petits pendant les premiers jours de leur vie. L'enfant nouveau-né est destiné également à se reposer fréquemment sur le sein de sa nourrice, à être réchauffé par son haleine, & à respirer les émanations animalisées & vivifiantes qui s'exhalent autour d'elle. Privé de ce rapport mutuel avec sa mère ou avec sa nourrice, l'enfant abandonné dans son berceau, doit être affoibli & miné par l'action de l'atmosphère, qui le dépouille de sa chaleur naturelle, sans qu'il puisse la retrouver dans les foibles alimens qui lui sont administrés. De-là la foiblesse des dige-

stions dans les premières voies, la mauvaise coction dans les secondes, & la dépravation des humeurs qui paroît être le premier degré du millet.

Ces idées pourroient peut-être servir à expliquer pourquoi la nourriture par le lait de vache, qui n'a pas eu de succès jusqu'à ce moment dans les essais publics, réussit si bien dans les essais isolés qui se font sur un ou deux enfans placés dans le sein d'une famille particulière. Quand une femme élève un seul enfant de cette manière, elle peut lui donner ses soins avec autant de zèle & d'assiduité qu'une nourrice. Elle veille sur lui sans relâche pendant les premiers mois de la naissance; elle l'enveloppe, elle le couvre d'elle-même, & toutes les fois que l'enfant ne dort pas en digérant paisiblement, elle le prend dans ses bras & ranime son existence, soit par la chaleur qu'elle lui communique, soit par le mouvement qu'elle lui imprime. Dans les différens essais tentés jusqu'à ce jour, au contraire l'enfant delaisné presque toujours dans son berceau, est exposé à éprouver tour-à-tour une chaleur trop forte, ou un trop grand froid, suivant les variations de l'atmosphère. Son estomac a bien la force de commencer la digestion du lait qu'on

lui fait prendre, mais ses humeurs ne sont pas assez animalisées ; ni sa chaleur assez constante pour donner au chyle le degré de coction & d'affimilation dont il a besoin.

En admettant cette <sup>é</sup>tiologie, on ne seroit pas étonné de voir que le millet ne se développe qu'au bout de deux ou trois jours après la naissance ; que les enfans dont on a eu le plus de soin dans les essais publics, (comme les premiers arrivés) ont survécu plus long-temps, & que le meilleur remède à cette maladie funeste & contagieuse, est le teton d'une nourrice soigneuse & attentive. Quoi qu'il en soit, il semble qu'on peut regarder les conséquences qui dérivent de cette hypothèse comme très-utiles ; & elles sont si simples, qu'elles nous font voir avec étonnement, que des gens du plus grand mérite aient oublié, en cherchant à élever des hommes, de faire une réflexion que M. de Réaumur avoit faite en élevant des poulets.

*Réflexions sur les maladies des enfans du premier âge.*

Les maladies des enfans du premier âge ayant leur source dans une constitution frêle & délicate, il est aisé d'ima-

giner que les enfans de l'hospice de Vaugirard y sont plus exposés que tous les autres, & comment on a eu des occasions fréquentes d'examiner à cet hôpital, les différentes affections morbifiques auxquelles les enfans sont sujets depuis le moment de leur naissance, jusqu'à l'âge de deux ou trois ans. Nous allons parcourir successivement les principales d'entre elles, & exposer en peu de mots ce qui a été observé à l'Hospice sur ces différentes maladies.

*Du méconium retenu.*

Les enfans trouvés qu'on apporte à l'Hospice sont souvent affectés d'une jaunisse très-forte, produite par le trop long séjour du méconium. Les transports multipliés qu'ils ont essayés depuis le moment de leur naissance, l'air froid & la privation des secours nécessaires à tous les nouveau-nés, les ont jetés dans une foiblesse ou dans une inertie qui les met hors d'état d'expulser cette humeur noirâtre, dont le repompement donne à la peau la teinte foncée qui distingue ces enfans. Le remède propre à cette disposition est le lait séreux & laxatif d'une nourrice très-récemment accouchée; & à son défaut, tout le monde emploie les sirops

sirops légèrement purgatifs ; mais il n'est pas indifférent de savoir ceux qu'il faut choisir. Quand l'enfant a l'air vivant , & que la jaunisse est légère , on peut donner le sirop de chicorée avec un peu d'huile d'amandes douces. Si la couleur est très-foncée , & que l'enfant soit assoupi , il faut faire prendre le sirop de fleurs de pêcher , ou la manne dans le looch de gomme arabique ; car cet état est à demi apoplectique , & l'inertie de la fibre est considérable. Si la froideur des extrémités , la maigreur , le peu de vivacité des yeux , annoncent la foiblesse , il faut unir le sirop de fleurs de pêcher avec le looch fortifiant. Dans les deux premiers cas , on fait prendre encore quelques cuillerées d'eau de chiendent miellée ; & dans le dernier , on ajoute un cinquième de vin à l'eau miellée. On a voulu essayer la mixtion d'huile & de manne , dont parle *Rosen* , mais elle a paru charger l'estomac des enfans ; & en général , l'huile ne convient pas aux enfans , pour peu qu'ils soient délicats. Dans ceux qui meurent des suites du méconium retenu , on trouve une masse noirâtre dans le canal intestinal ; tout le tissu cellulaire est infiltré d'une teinte jaunâtre , & quelquefois les membranes du cerveau sont colorées

par la même humeur. On a vu un enfant échappé aux accidens du méconium, conserver pendant plusieurs mois une cachexie bilieuse, & mourir à la fin, ayant le foie très-volumineux, & la vésicule du fiel très-remplie.

*De la foiblesse des enfans nouveau-nés.*

Plusieurs enfans, avant ou après l'expulsion du méconium, tombent dans une foiblesse alarmante. Leur visage se ride, leurs yeux sont éteints, les mains sont froides, les lèvres pâles; ils ne prennent le teton qu'un moment, ou ne le prennent point du tout, & ne veulent pas sucer l'éponge. Quand cet état n'est point dû au millet de la mauvaise espèce; quand les enfans n'ont pas le dévoiement, & que leurs yeux ont de la vie, ils ne sont pas désespérés. Le lait n'est pas ce qui leur convient alors, c'est du bouillon & des fortifiens. Il faut avoir gouverné des enfans de cet âge pour savoir jusqu'à quelle dose ils peuvent prendre les fortifiens, & comment ces liqueurs leur redonnent la vie. En lisant les formules de *Rosen*, on voit que les Allemands en connoissent beaucoup mieux l'effet que nous. Ce que nous pouvons assurer, c'est que des enfans, à peine âgés de quelques

jours, peuvent prendre sans aucun inconvénient, & avec beaucoup d'avantage au contraire, jusqu'à une once d'eau de mélisse spiritueuse, ou quelques gouttes de liliun dans un véhicule approprié. Plusieurs enfans ont été nourris pendant huit jours, en prenant des potions ainsi composées, & du bouillon; leurs forces se sont ranimées, & ils ont pris le teton.

*De la toux, du catarrhe, & de la coqueluche des enfans au teton.*

De toutes les parties de l'enfant, celle qui est la plus susceptible d'engorgement, c'est la poitrine. Cette partie est plus ou moins affectée dans toutes leurs maladies. La poitrine est aussi l'organe le plus foible chez les vieillards; & en cela, comme en bien d'autres points, les extrêmes se touchent. Dans la vieillesse, la force de vie n'est pas assez grande pour atténuer les humeurs aqueuses & pituiteuses, dont le poumon s'engorge si facilement. Dans l'enfance, la partie muqueuse & glaireuse est si abondante que, malgré la vivacité de la circulation, le poumon se trouve souvent surchargé de viscosités qui empêchent son développement, & gênent l'oscillation perpétuelle dont il est

animé. Les anciens qui ont si sagement observé & distingué leurs quatre tempéramens , donnoient aux enfans le tempérament pituiteux ; & effectivement dans les premiers mois de la vie , les parties qui doivent être le plus solides sont molles , & celles qui doivent être molles ne sont encore , pour ainsi dire , qu'une mucosité. Les enfans sont donc véritablement dans une cachexie pituiteuse ; & plus les enfans seront foibles , plus cette cachexie sera forte. Le tissu cellulaire est le réceptacle de cette mucosité ; mais , comme celui du poumon est le point de réunion de plusieurs parties , & qu'il est lâche , il doit éprouver un engorgement un peu plus fort : de-là il est aisé de sentir pourquoi les enfans sont si exposés aux maladies de poitrine , & peut-être même de pénétrer jusqu'à un certain point les causes qui rendent ces maladies si différentes les unes des autres.

Lorsque la poitrine se trouve chargée d'une plus grande humidité qu'à l'ordinaire , ou qu'il s'est produit dans le tissu cellulaire du poumon quelque serrement spasmodique , le développement de ce viscère ne se fait pas avec la même facilité dans la respiration. Les inspirations & les expirations sont plus fréquentes , le



DES HÔPITAUX CIVILS. 197  
viscère est irrité plus vivement par l'air qui le touche, & la toux a lieu. Cet effort mécanique tend à battre & à expulser les matières glaireuses qui embarrassent les bronches; mais ce travail suscité par la nature est bien imparfait chez les enfans, parce qu'ils ne peuvent pas cracher; ces glaires pituiteuses sont amenées à l'orifice de la trachée artère, & les nourrices en font souvent l'extraction.

L'expérience a appris dans tous les pays, que les béchiques adoucissans étoient fort utiles dans ces circonstances. L'huile d'amandes douces avec le sirop de guimauve, & encore mieux la solution de gomme arabique miellée, sont ce qu'on peut proposer de plus efficace. Dans le commencement de ces catarrhes, on a remarqué à l'Hospice qu'il étoit très-utile de faire boire du bouillon à ces enfans, & de leur donner moins à t ter, soit parce que le bouillon est une nourriture moins pénible   digérer, soit parce qu'il contient des principes plus actifs que le lait, & qu'il sert d'incisif. Le bouillon fournit peu de matières excrémentitielles, & passe presque tout entier dans les secondes voies. On donne souvent, d'après la même indication, un peu de tisane vineuse.

Quand la toux persévère, la cause doit être regardée comme plus grave, & les moyens à employer doivent être plus actifs; les potions béchiques peuvent être rendues plus incisives, en y ajoutant depuis un demi-grain jusqu'à deux grains de kermès, ou depuis un grain d'ipécacuanha jusqu'à quatre; mais il est essentiel de remplir en même temps deux conditions; la première, de nettoyer les premières voies, en faisant prendre un sirop laxatif, ou de la manne; la seconde, de régler le régime de l'enfant, en diminuant de moitié la quantité de lait qu'il prend par le tétou, & en lui faisant boire en place de l'eau de chiendent miellée, & du bouillon. En agissant de cette manière, l'estomac est moins rempli, la poitrine moins refoulée; la force tonique a plus d'énergie, & le jeu du poumon est plus libre & moins fréquent.

Quelquefois, mais rarement, ces catarrhes sont accompagnés de fièvre, & cette fièvre est plutôt une marque d'engorgement grave du poumon, qu'une ressource sur laquelle on puisse compter. Les forces s'épuisent au bout de deux ou trois accès; & après cette augmentation de mouvement, presque toujours infructueuse, l'affaiblissement est fort à craindre.

Un autre accident aussi grave & plus commun, est cette toux redoublée par quinte, à laquelle on donne le nom de *toux stomachale*, ou *coqueluche*. Cette complication du catarrhe indique un engorgement très-tenace, & est fort dangereuse chez les enfans au teton; c'est, après les convulsions, la maladie qui fait périr un plus grand nombre d'enfans. Elle dépend de la ténacité de l'humeur qui engorge le tissu cellulaire du poumon, de l'irritabilité de ce viscère, & de l'impossibilité de cracher.

On a proposé un assez grand nombre de remèdes pour la coqueluche. Les béchiques adoucissans sont regardés, à juste titre, comme insuffisans. Les remèdes chauds sont incendiaires; les meilleurs sont les vomitifs & les incisifs. En mettant dans les potions béchiques l'ipécacuanha à la dose de quatre ou cinq grains, & le kermès à celle de deux grains, on fait vomir les premiers jours: on remarque ensuite que les enfans toussent infiniment moins, ou d'une manière plus douce, & l'on guérit souvent en continuant ainsi pendant plusieurs jours, avec l'attention de régler le régime de la manière désignée plus haut.

M. *Bourdelin* avoit conseillé l'émé-

tique comme un excellent remède dans cette maladie : on fait usage dans les provinces méridionales du sirop de Glauber, qui n'est autre chose qu'une eau émétisée & édulcorée. Un médecin respectable, mort dans une très-grande vieillesse il y a quelques années, M. de l'Epine, a dit plusieurs fois dans les assemblées particulières de la Faculté de médecine, que, pendant plus de cinquante ans, il avoit employé avec le plus grand succès dans les coqueluches, le tartre stibié donné depuis un quart de grain, jusqu'à un grain, continué pendant plusieurs jours. Depuis deux ans, on a fait beaucoup d'usage à l'Hospice de cette espèce de vomitif & d'incisif dans les catarrhes tenaces & dans les coqueluches; on le donne depuis  $\frac{1}{12}$  de grain jusqu'à  $\frac{1}{4}$  dans cinq onces de looch qu'on fait prendre par cuillerée, & on en a observé les meilleurs effets. Ce médicament est soluble dans la potion, tandis que l'ipécacuanha & le kermès n'y sont que suspendus; il se distribue d'une manière sure & égale; il sollicite le vomissement, & augmente les selles les premiers jours; mais par la suite, il se borne à favoriser l'expulsion des glaires. Au reste, on a éprouvé sur plus de vingt-cinq enfans gravement affectés, qu'il agit d'une manière aussi douce qu'efficace.

On a voulu expliquer l'efficacité des vomitifs & des laxatifs dans cette espèce de toux, en disant que cette maladie dépendoit de la saburre de l'estomac, & que les vomitifs en détruisant la cause, détruisoient l'effet; mais, comme la saburre est enlevée par les premiers vomissemens, & qu'il est nécessaire dans la coqueluche de continuer pendant longtemps l'usage des incisifs tirés des substances émétiques, il faut nécessairement conclure que l'efficacité de l'ipécacuanha, du kermès & des médicamens de même nature, est due à quelque autre cause. Le mal réside réellement dans l'organe cellulaire de la poitrine, comme on en a la preuve par les ouvertures de cadavres qui font voir des engorgemens visqueux, pituiteux, des épanchemens de sérosité, & quelquefois des symptômes inflammatoires.

En général, rien de plus difficile que de spécifier la manière d'agir des médicamens les plus simples & les plus constatés par l'expérience; cependant, en réfléchissant attentivement sur cet objet, nous avons pensé qu'on ne pouvoit pas s'empêcher de reconnoître deux choses dans l'action des émétiques pour guérir le catarrhe & la coqueluche des enfans;

1<sup>o</sup>. des secouffes répétées qui se communiquent à l'organe cellulaire du poulmon, & par le moyen desquelles les matières inertes & visqueuses dont il est engorgé, sont atténuées, brisées, & toutes disposées à l'expulsion; 2<sup>o</sup>. une action particulière & constante des médicamens émétiques sur l'estomac & sur le canal intestinal, par le moyen de laquelle ces parties deviennent le centre où les humeurs aqueuses & muqueuses aboutissent. De ces deux effets simultanés, il résulte que la nutrition est moins forte, qu'elle se partage également, & que le tissu cellulaire est débarrassé de la surabondance des humeurs qui viennent se porter sur le canal intestinal.

Ces conjectures peuvent acquérir de la valeur par les observations suivantes.

Les enfans qui meurent à l'époque de la dentition, périssent fort souvent d'une forte de catarrhe ou d'engorgement à la poitrine, à moins qu'il ne leur survienne un dévoiement.

Les enfans les plus exposés à mourir du catarrhe ou de la coqueluche, ne sont pas ceux qui sont les plus maigres, mais ce sont souvent ceux qui sont très-gras & bouffis.

Les enfans gourmands & élevés sans

régime, sont beaucoup plus sujets aux catarrhes que les autres ; & la plupart de ceux qui sont morts de cette maladie à l'Hospice, appartenoient presque toujours à des nourrices qui n'avoient pas de docilité.

Il suit de ces réflexions sur la toux & le catarrhe des enfans , 1<sup>o</sup>. que la cause de ces maladies n'est pas, autant qu'on le croit, dans les révolutions de l'atmosphère, mais dans la constitution primitive de ces enfans, & dans la manière de les nourrir. 2<sup>o</sup>. Que les moyens les plus propres à guérir ces affections, consistent principalement dans l'usage continu & réglé des médicamens agissant sur l'estomac, comme les émétiques & les laxatifs ; mais que la solution de tartre stibié prudemment administré, paroît avoir un avantage considérable sur les autres remèdes. 3<sup>o</sup>. Que jamais la guérison ne sera parfaite, si l'on n'y joint le régime que l'on doit regarder comme un traitement préservatif.

#### *Du vomissement.*

Ce n'est point en général un symptôme de mauvais augure, que le vomissement chez les enfans qui sont au teton. Suivant un proverbe que les nourrices aiment à

répéter, les enfans qui vomissent viennent bien. L'expérience a confirmé à l'hospice de Vaugirard la vérité de ce proverbe. Presque tous les enfans les plus robustes & les mieux portans, vomissent, & ne semblent s'en trouver que mieux. On diroit, qu'ils se débarrassent par ce moyen du superflu de nourriture qui fatigueroit le canal intestinal, ou qui em-pâteroit le tissu cellulaire. Le vomissement par lui-même n'est donc pas une chose à redouter chez les enfans au teton; mais il le devient, lorsqu'il est accompagné de maigreur, de chaleur, d'anxiété, parce qu'il est alors l'effet d'un vice de constitution, ou du mauvais état des viscères de l'abdomen. Chez plusieurs enfans attaqués d'un vomissement de cette espèce, on s'est bien trouvé de changer le régime, en leur faisant prendre plus de bouillon que de lait : on a fait usage des laxatifs, quand les borborygmes & la nature des selles l'exigeoient; l'on donne ensuite l'eau de rhubarbe, ou la rhubarbe en substance. Les absorbans tant vantés par *Harris*, ont rarement eu du succès. Ils surchargent, ils obstruent & augmentent les causes de l'inertie de la fibre, & ne servent qu'à développer avec plus de force la dissolution des humeurs. Les absorbans



ont plus d'efficacité chez les enfans affectés d'insomnie & d'agitation perpétuelle; mais, pour pouvoir en user avec sûreté, il faut les suspendre dans un looch aromatisé. Le vomissement est souvent précédé, ou accompagné des accidens suivans.

*De la constipation & de la diarrhée.*

Ces deux symptômes sont familiers aux enfans de trois à six mois, qui ne prennent pas un développement convenable, & paroissent souvent dépendre de la même cause, c'est-à-dire du mauvais état des premières voies. Quand elles sont farcies d'un chyle grossier, âcre & tenace, qui n'humecte pas convenablement le canal intestinal, il y a constipation. Quand elles sont remplies d'un chyle aqueux, & dont les principes n'ont pu être travaillés par l'action du tube intestinal, il y a dévoiement dont la couleur est le plus souvent verte, & quelquefois noirâtre. Dans les deux cas, le visage de l'enfant est pâle, à moitié ridé & d'une couleur sale; le ventre est souvent boursoufflé par des vents.

Il ne suffit pas de traiter la constipation par l'usage des laxatifs. Ce traitement n'est que palliatif, & devient dangereux

quand on le répète, parce qu'il n'attaque point la cause qui est presque toujours dans un mauvais régime, & qu'il donne plus de foiblesse & d'inertie à la fibre, sans détruire la disposition spasmodique. L'eau de rhubarbe, dont on peut à volonté augmenter la dose, est le meilleur remède dont on puisse faire usage ; elle lâche en fortifiant, & en donnant un ton égal au canal intestinal. Quand la constipation est rebelle à l'usage de la rhubarbe, & même des laxatifs, il y a un moyen bien simple de la faire cesser, c'est de baigner l'enfant ; le bain tiède procure presque toujours des selles aux enfans qui y sont plongés, & l'action du bain dans ce cas est une preuve de la disposition spasmodique qui causoit la constipation.

La diarrhée est rare chez les enfans nouvellement nés, qui n'ont pas le millet ; on ne la voit ordinairement commencer que vers la fin du deuxième mois. Cette diarrhée accidentelle doit être bien distinguée de celle de la dentition, & de celle qui accompagne la cachexie ou le marasme. Elle est due au régime de l'enfant mal réglé par sa nourrice, & on la produit presque toujours en donnant à manger trop tôt aux enfans, ou en leur donnant une trop grande quantité de lait,

soit par le teton, soit par la bouteille. Il est donc évident que le remède est dans le régime. Il n'y a pas d'inconvénient d'user d'une eau de riz légère qui fournit un mucilage léger & incrassant. On peut aussi faire entrer dans le looch un peu d'eau d'anis : lorsque le dévoiement est plus grave & accompagné de foiblesse, il rentre dans la classe de la cachexie : celui de la dentition est aisé à distinguer. Nous parlerons de ces deux espèces à leurs articles.

*Des tranchées & de la tympanite.*

Les tranchées sont des accidens communs à tous les enfans au teton ; les plus robustes semblent même y être plus sujets que les autres , parce que leur appétit les met le plus souvent dans le cas d'avoir des digestions pénibles. La première chose à faire est de régler le régime, & de prendre quelques précautions relativement à la constitution de l'enfant ; s'il ne prend d'autre nourriture que le lait de la mère, on lui fait faire un peu de tisane miellée pour faciliter la digestion, ou bien quelques cuillerées de bouillon pour corriger la disposition acrescente ; si l'enfant mange, on diminue, on supprime, ou l'on change sa nourriture. On substitue la panade grasse à la panade au lait. Quand l'enfant est foi-

ble, on augmente le ton de l'estomac par un peu de vin, ou par un looch fortifiant.

Quelquefois ces tranchées sont accompagnées de horborygmes, & de tension du ventre qui le font gonfler extraordinairement, & qui font naître une sorte de tympanite. Il n'est qu'une marche à prendre, c'est de faire prendre à l'instant un looch fortement laxatif, avec le sirop de fleurs de pêcher, de donner des petits lavemens, & d'appliquer sur le ventre des flanelles trempées dans une décoction émolliente. En continuant ce remède vivement, on expulse les matières tenaces, & on relâche le canal intestinal; si le mal est rebelle, il faut baigner pour produire un relâchement général. Les enfans qui meurent dans cette espèce de tympanite, ont les intestins pâles, distendus par des vents, engorgés de matières excrémentitielles; & l'on a trouvé quelquefois des nœuds spasmodiques, ou des intussusceptions multipliées. Les remèdes qui conviennent doivent être pris dans les laxatifs & dans les relâchans. Il y a des enfans plus sujets à cette maladie que d'autres, parce qu'il y a des conformations du canal intestinal bien différentes. Nous avons actuellement à l'Hospice un enfant qui en a été attaqué trois fois cet

hiver, & qui a été guéri par la méthode précédente. Il est essentiel de prendre garde à l'état du ventre chez ces enfans; car, pour peu qu'il soit resserré, ils sont sujets à des rechutes. On ne donne à ces enfans d'autre lait que celui de leur nourrice; ils boivent de l'eau miellée, du bouillon, & on unit à leur looch un scrupule de crème de tartre avec un peu de sirop de chicorée.

*Des Vers.*

Les différentes affections du ventre dont nous venons de parler, sont souvent attribuées à la présence des vers. Nous ne déciderons point sur la vérité de cette assertion d'après l'expérience générale; nous nous contenterons de remarquer que sur le grand nombre d'enfans qui ont été reçus à l'Hospice, il n'y en a eu que quatre ou cinq qui aient eu des vers; mais nous ferons observer que tous ces enfans sont plongés pendant cinq à six mois dans une atmosphère chargée de particules mercurielles, & qu'ils sucent pendant long-temps un lait imprégné des mêmes particules. Voilà peut-être la principale cause de la différence qui se trouve à cet égard entre les enfans de l'Hospice & les autres enfans du même âge. Nous croyons

cependant que la manière de régler leur régime, en proscrivant les bouillies & les farines quelconques, & en corrigeant la disposition acéscence, soit par des bouillons & des panades grasses, soit par une tisane vineuse, & quelques prises de rhubarbe données fréquemment, ont concouru à détruire les germes vermineux.

Les enfans qui ont eu des vers à l'Hospice, étoient presque tous convalescens & voisins du sevrage; ils étoient tous robustes, gras & développés. Les accidens auxquels ils ont été exposés ont été médiocres; on les a traités par les amers & les laxatifs. La rhubarbe unie avec un douzième ou un sixième de grain de panacée, a été le vermifuge le plus actif dont on se soit servi.

#### *De la Dentition.*

En considérant que les enfans de l'hospice de Vaugirard ont, en général, une dentition fort tardive, & que ceux qui ont le plus souffert dans les premiers mois de leur naissance, éprouvent les accidens les plus graves à cette époque, on est porté à admettre pour principe, que l'accélération de la dentition & sa facilité, sont proportionnées à la constitution primitive des enfans.

Il y a cependant des exceptions à cette règle ; car on voit quelques enfans foibles & cacochymes avoir une dentition précoce , & il y a certains accidens de la dentition qui font particuliers aux enfans les plus robustes.

Communément les enfans de l'Hospice les plus forts , ne font leurs premières dents qu'entre le neuf & le douzième mois ; ceux qui font plus délicats , ne les font qu'après le douzième ; & les plus foibles périssent à cette époque. Les yeux plus humides , la chaleur de la peau plus vive , les joues un peu gonflées , & les muscles de cette partie agités , des gencives brûlantes , des déjections verdâtres , la rougeur des paupières , l'abondance de la salive , l'agitation : voilà les signes qui dénotent la dentition , & qui font trop connus pour que nous nous y arrétions. Nous parlerons seulement des accidens les plus graves , & qui font périr les enfans ; tels sont le dévoiement , l'affoupissement , les convulsions & la cachexie.

*Le dévoiement de dentition* est le préservatif ordinaire des accidens qui apporteroient la mort. Le torrent des humeurs , porté vers le canal intestinal , dégage la tête & la poitrine des engorgemens qui

s'y formeroient, si le spasme produit par la dentition, s'étendoit jusqu'à resserrer le canal intestinal ; mais quelquefois cependant ce dévoiement est porté au point de former un symptôme grave : cela arrive quand il est si fréquent, qu'il empêche la nutrition, ou si glaireux, qu'il annonce le plus grand relâchement dans le tube intestinal. Le dévoiement trop fréquent est accompagné d'une agitation qui trouble le sommeil de l'enfant, & d'une pâleur alarmante. *L'enfant fond*, disent les nourrices, & il est important de modérer ce symptôme. L'eau de riz, l'eau d'orge mêlée avec un quart de vin, le looch animé avec dix ou vingt grains de thériaque & le bouillon, sont les restaurans dont on doit user dans cette circonstance. Les absorbans ont été tentés plusieurs fois, mais sans avantage.

Quand le dévoiement est fréquent & glaireux, l'enfant est plus abattu, plus dégoûté, le teint a quelque chose de blafard, & les yeux sont moins vivans : on donne alors avec succès un looch anisé, avec quatre ou cinq grains de rhubarbe ; on fait fondre deux scrupules de crème de tartre dans l'eau de riz ; & quand les symptômes ne se calment pas, on mêle quelques grains de thériaque ou de diaf-



cordium, avec quelques grains d'ipécacuanha dans un looch fortifiant.

L'assoupissement est un symptôme redoutable ; il a lieu chez les enfans les plus forts, mais chez lesquels on observe ordinairement ou une bouffissure générale, ou une tête trop grosse, ou une constipation opiniâtre. Le remède le plus prompt & le plus sûr, est de chercher à établir ce que la nature suscite ordinairement pour rendre la dentition douce & sans orage, la diarrhée. On donne dans ces cas un looch fortement laxatif, dans lequel on met quelques grains d'ipécacuanha, si l'assoupissement est grave ; & au bout de deux heures, on donne un lavement laxatif. On a eu beaucoup d'avantages à user de cette méthode, mais on n'a pas toujours réussi. L'application des sangsues derrière l'oreille paroîtroit convenable dans deux cas. Le premier, lorsque l'assoupissement est ancien, & que l'enfant ne veut rien prendre ; le second, lorsque ce symptôme continue à être redoutable, malgré l'administration des laxatifs : mais on n'a pas encore eu d'occasion d'en pouvoir apprécier justement l'efficacité.

*Les convulsions* sont un accident bien commun à l'enfance. Dans les Tables de

mortalité, imprimées à Londres, on trouve qu'il périt par les convulsions plus de huit mille enfans chaque année. La disposition aux convulsions dépend, chez les enfans, de la même constitution qui les rend si sujets aux catarrhes (a).

---

(a) Cette cause est la mollesse des parties solides, qui rend les enfans si sujets à la cachexie pituiteuse. En effet, les nerfs sont d'autant moins mobiles, qu'ils sont plus resserrés & plus comprimés par la texture des parties qu'ils pénètrent. Dans les os, les nerfs sont insensibles; ils le sont davantage dans les muscles, dans les viscères; & par-tout où les nerfs sont à découvert, comme à la peau, la sensibilité est exquise. La disposition aux maladies convulsives va en diminuant, à mesure que la solidité des parties du corps augmente; & en suivant les différens âges, on en a une preuve évidente: les convulsions sont dangereuses & fréquentes chez les enfans du premier âge; on en voit naître dans les maladies des jeunes gens; elles sont très-rares dans les maladies des adultes, & nulles dans les maladies des vieillards. Les maladies convulsives sont plus communes dans les pays chauds, & particulièrement dans ceux où la fibre est ramollie & relâchée, comme en Amérique, tandis qu'elles sont très-rares dans les pays froids. Les femmes qui conservent toute leur vie une texture molle, sont dix fois plus sujettes aux maladies convulsives que les hommes; & parmi ceux-ci, s'il en est quelques-uns qui

Les convulsions que les enfans éprouvent pour la dentition , ont le plus grand rapport avec celles dont ils sont affectés dans les autres maladies ; ainsi , ce qui sera dit sur cet article pourra être regardé comme général.

On fait que le travail de la dentition s'annonce bien avant que la bouche paroisse affectée ; c'est ordinairement un mois ou six semaines avant que les gencives soient sensiblement gonflées. Il y a pendant cinq ou six jours plus ou moins de chaleur à la peau, un peu d'agitation , des déjections verdâtres ; il s'établit un peu de dévoisement ; les yeux sont plus animés, il y a un catarrhe plus ou moins fort ; c'est le moment où le germe se développe. Les convulsions sont assez communes à cette épo-

---

conservent cette disposition convulsive dans les différens âges de la vie , ils le doivent à une vie molle ou contemplative , qui les met au niveau des femmes , tandis au contraire que les hommes endurcis par un exercice journalier , sont absolument éloignés de toute affection nerveuse. Un montagnard & un habitant des grandes villes , sont deux êtres si différemment organisés , que ce qui est aliment pour l'un , seroit poison pour l'autre ; & ce qui ébranle à peine les sens du premier , causera des convulsions ou une syncope au second.

que, elles se masquent sous l'apparence de fièvre catarrhale ou de colique.

A l'époque de l'apparition de la dent que l'on reconnoît à des signes sensibles & évidens, les convulsions ont encore lieu, & sont accompagnées plus ou moins de chaleur, de toux, d'anxiétés.

Les enfans les plus sujets aux convulsions à l'une & à l'autre époque sont, 1°. ceux qui ont souffert considérablement du millet; 2°. ceux qui sont trop gras, & dont la graisse est molle; 3°. ceux qui sont voraces, mais sans embonpoint ni fraîcheur; 4°. ceux qui ont été fréquemment attaqués de toux.

Il est quelques signes auxquels on peut prévoir les convulsions, tels sont une agitation extraordinaire des yeux, un mouvement fréquent & continu des muscles canins, des saccades répétées des muscles zygomatiques, l'action de teter avec ardeur, mais sans continuité; enfin un sommeil inquiet. Ce sommeil dans lequel on remarque la face agitée, les membres tendus, est souvent déjà un commencement de convulsions dont on ne s'apperoit pas, parceque les yeux qui sont l'organe où se peignent principalement les convulsions, sont fermés. On a appris à l'Hospice à juger de cet état, en faisant ouvrir

ouvrir la paupière avec le doigt, & en remarquant, pendant ce prétendu sommeil, les yeux agités comme ils le sont chez les épileptiques.

On a essayé sur les premiers enfans qui ont été attaqués de convulsions à l'Hospice, non-seulement les remèdes qui ont paru indiqués par les antécédens, mais les différentes poudres que l'empirisme a consacrées, telles que la poudre de Guttète, la poudre de Carignan, la fleur de zinc; ... mais le peu de succès de ces remèdes, & des réflexions suivies, ont amené à adopter la marche suivante, qui a été confirmée par l'expérience.

Dès qu'un enfant est attaqué de convulsions, ou qu'il y paroît disposé, on songe à remplir quatre indications. La première, de nettoyer les premières voies; la seconde, de relâcher extérieurement & de calmer des nerfs trop mobiles; la troisième, de fortifier l'organe nerveux intérieur par un moyen énergétique; la quatrième, de nourrir.

La première indication se tire des mêmes raisons qui engagent à donner des laxatifs dans l'assoupissement, c'est-à-dire des dangers de la constipation, & de la nécessité de la diarrhée pour favoriser la dentition. On peut y ajouter que la pré-

sence des matières, soit dans l'estomac, soit dans les intestins, s'opposeroit à l'effet des remèdes qui doivent fortifier le genre nerveux. Ainsi on donne le looch avec le sirop de fleurs de pêcher & l'huile d'amandes douces ; & quand l'enfant est déjà fort, & qu'on a à craindre que l'estomac ne soit rempli de matières non digérées, on fait prendre une once de manne & cinq grains d'ipécacuanha. Au bout de deux heures, & même plutôt, si les accidens l'exigent, on passe à la seconde indication.

Cette seconde indication qui consiste à calmer & à relâcher le genre nerveux, se remplit en baignant l'enfant. On le plonge dans un bain tiède, où il reste plus ou moins de temps, suivant son âge. Depuis cinq mois jusqu'à huit, on fait durer le bain depuis six minutes jusqu'à douze, & on le répète trois ou quatre fois par jour. Depuis un an jusqu'à trois, on prolonge le bain du double, du triple ou du quadruple. Il est étonnant avec quelle rapidité ce moyen opère. La convulsion paroît redoubler dans le moment de l'immersion, mais bientôt le relâchement succède ; les enfans, qui souvent n'évacuoient pas malgré les laxatifs, ont des selles au bout de quelques minutes,

& en sortant du bain, ils éprouvent presque toujours un véritable repos.

Pour fortifier le genre nerveux, on use d'une potion camphrée, & on fait prendre des lavemens camphrés.... Dans un looch composé de deux onces & demie de solution de gomme arabique, d'une once de sirop & d'une once de fleur d'orange, on ajoute six ou dix gouttes de teinture de camphre, & douze gouttes dans un lavement.

Pour remplir la quatrième indication, on fait usage de bouillon, soit parce qu'il fournit une nourriture restaurante sous un petit volume, soit parce que les enfans ne peuvent pas prendre le teton.

Ce fut en 1781 qu'on fit pour la première fois l'application de cette méthode d'une manière complète & décisive. Un enfant de six semaines, dont la mère n'avoit point pris de mercure depuis quinze jours, fut saisi tout-à-coup de convulsions qui lui faisoient contracter la face; les yeux, les bras & les jambes; ces accès laissoient des intervalles très-courts, duroient quelquefois plus d'une demi-heure, & jamais moins d'un demi-quart d'heure. Le ventre étoit serré, gros & tendu, l'enfant vomissoit des glaires; on songea d'abord à nettoyer les premières voies par cinq

grains d'ipécacuanha étendus dans une once de manne ; ce qui donna un peu de tranquillité , mais le calme ne fut pas de longue durée. Le lendemain , les mêmes convulsions persistant toujours , on fit usage des bains & d'une potion antispasmodique. Il y eut encore un soulagement , mais seulement momentané. Le troisième jour , les convulsions étoient au même degré , mais les forces considérablement diminuées ; l'enfant ne vouloit plus rien prendre. On essaya en vain de lui faire avaler quelques gouttes d'une potion camphrée , & l'on se détermina à lui faire prendre le camphre en lavement. On fit dissoudre vingt-quatre grains de camphre dans un peu d'eau-de-vie , & l'on mit cette solution dans suffisante quantité d'eau pour quatre lavemens , dont on devoit faire prendre un toutes les trois heures. En douze heures , les accidens étoient diminués de moitié ; l'enfant avoit déjà pris un peu de bouillon & du repos ; en vingt-quatre heures tous les accès ont été suspendus , & il n'est plus resté que quelques mouvemens spasmodiques dans les muscles du visage. Le lendemain , c'est-à-dire , le cinquième jour de la maladie , il n'en existoit plus que dans les yeux , & on diminua les lavemens de



moitié. Le sixième jour, il n'y avoit plus de vestiges de convulsions. On a continué à baigner l'enfant pendant dix ou douze jours, & il a subi le traitement antivénérien sans accident.

Cette méthode a été éprouvée depuis sur un très-grand nombre d'enfans, & on a lieu de la regarder comme vraiment efficace, 1°. parce qu'elle a beaucoup mieux réussi que toute autre; 2°. parce que dans les cas où elle n'a pas eu le succès desirable, elle a du moins calmé, diminué très-notablement les accidens convulsifs; 3°. parce qu'elle est raisonnée & fondée sur les principes de la médecine.

Nous sommes bien éloignés de dire qu'on puisse guérir toutes les convulsions par cette méthode; nous pouvons affirmer seulement qu'elle est applicable & utile dans toutes les circonstances; & que, lorsqu'elle ne guérit pas, c'est qu'il y a une cause ancienne ou grave qui occasionne les convulsions: tel est un engorgement catarrhal ancien & très-fort; tels sont des tubercules au poumon, ou des lésions notables dans quelques autres viscères.

Il est cependant une espèce de convulsion à laquelle cette méthode est opposée, c'est celle qui arrive dans le dernier pé-

riode de toutes les maladies des enfans. Cette espèce de convulsion qu'on pourroit appeler *convulsion d'inanition*, est l'annonce de la mort dans les enfans déjà épuisés par la maladie, parce qu'elle annonce chez eux un relâchement total, un défaut d'énergie dans la fibre, & qu'elle est absolument du même genre que celle des animaux expirans d'hémorrhagie (a). Les remèdes qui conviennent dans ce cas, sont tous ceux qui sont recommandables dans la cachexie dont il nous reste à parler.

La cachexie, le marasme qui succèdent au travail de la dentition, ont été précédés par une toux rebelle, ou par un mauvais état habituel des premières voies. Ces enfans, par leur visage & leur habitude, ressembloit assez aux enfans cachectiques des premiers mois, mais on y remarque de plus une peau terreuse couverte d'efflorescences, un gros ventre, des excoriations, des constipations, & un dévoiement grisâtre ou blanchâtre de la plus grande fétidité. Ces enfans ont presque toujours considérablement souf-

---

(a) Quand on saigne un cheval pour le faire mourir, on le voit agité de convulsions quand il a perdu les trois quarts de son sang.

fert dans les premières semaines, & sont élevés par des nourrices moins sages, moins attentives & moins propres que les autres.

Le premier soin est de régler leur régime, en les privant de tout autre lait que celui de la mère, en leur donnant un peu de bouillon, un peu de vin, le looch avec la rhubarbe, & quelques légers aromatiques. Si les évacuations sont noires, on est obligé de commencer par les laxatifs unis aux cordiaux; si elles sont blanchâtres ou terreuses, on va aux analeptiques & aux toniques: rien ne réussit mieux dans ce cas qu'un peu de chocolat matin & soir, & un looch fortifiant, dans lequel on ajoute depuis six jusqu'à dix-huit grains de quinquina, ou bien du vin de quinquina. Il n'est pas d'années où plusieurs enfans ne doivent leur salut à ce traitement. Le signe qui annonce la guérison est le changement des évacuations quant à la couleur, la consistance & la fréquence. La peau reprend ensuite un ton plus animé; la figure de triste & plaintive, devient gaie, & l'enfant, qui ne pouvoit pas se tenir sur ses jambes, demande à faire quelques pas. Quelquefois la bouffissure survient, & alors les évacuations sont rares.

On cherche à fortifier & à exciter les excrétiens. On ajoute au looch un peu de miel scillitique, & un peu de nitre à la tisane miellée. On varie ainsi en augmentant ou diminuant les toniques & les apéritifs, suivant que la foiblesse ou l'enflure domine : au lieu de vin de quinquina, on donne le vin d'absynthe, on évite le laitage, on exprime un peu d'oseille dans le bouillon, &c. &c.

La cachexie des enfans, de quelque cause qu'elle provienne, dispose à la noueure ou au rachitis ; d'un autre côté, il est reconnu presque généralement qu'une des sources du rachitis, est le virus vénérien dégénéré. Il sembleroit donc, d'après ces deux propositions également vraies, que nous devrions avoir plusieurs enfans rachitiques. Depuis le commencement de l'établissement, nous en avons vu plusieurs qui paroissent incliner à cette maladie, l'un par un reste du virus, les autres par cachexie ; mais il n'est pas sorti un seul enfant qui ne fût absolument éloigné de cette disposition, parce que nous avons gardé ces enfans trois fois plus de temps que les autres. La grosseur énorme du ventre, l'élargissement de la mâchoire inférieure, la peau molle & blafarde, l'indolence, la gloutonnerie, les glandes du cou & de

l'aine gorgées, les articulations du poignet grosses, les jambes molles & arquées, souvent une toux sèche; tels sont les signes qui sont communs dans l'un & l'autre cas. Nous avons observé de plus chez plusieurs de ces enfans, la langue à demi dépouillée de l'épiderme depuis son milieu jusques vers la racine.

Les enfans disposés au rachitis, ou dont les accidens ont été rebelles & tenaces, sont gouvernés comme s'ils devoient la disposition rachitique à un reste de virus; on les traite par la méthode que nous avons indiquée pour les enfans sevrés; & s'ils sont encore au teton, on donne une nouvelle dose de mercure à la nourrice: c'est-là le cas où la panacée unie à la rhubarbe, le sirop sudorifique & les toniques nourrissans, tels que le bouillon & le vin, ont de l'efficacité. Nous avons perdu quelques enfans de cette espèce dans le commencement de l'établissement, & nous avons trouvé un engorgement pituiteux dans le tissu cellulaire de la poitrine, & des tubercules squirreux dans ce viscère.

Quand la disposition au rachitis vient de cachexie, de la dentition, ou à la suite d'un mauvais état du ventre & de la poitrine, on la combat par des remèdes

propres à fortifier & à détruire en même temps la mucoſité acide qui domine. Le looch rendu fortifiant par le quinquina , la rhubarbe unie à l'æthiops martial , ſont mis en uſage ; mais on emploie encore avec ſuccès de légères pilules ſavonneuſes , & du vin d'abſynthe. Le choix de ces médicamens , leur union avec d'autres remèdes , dépendent de différentes complications qui peuvent naître de la conſtitution , de l'âge de l'enfant , & de pluſieurs autres circonſtances.

Les obſervations que nous venons de rapporter ont été faites à l'hospice de Vaugirard pendant quatre ans & demi , ſur environ huit cents enfans apportés ou nés à cet hôpital , depuis le commencement de ſon établifſement juſqu'au mois de février 1785 ; mais il manqueroit quelque choſe d'eſſentiel à cet expoſé , ſ'il n'étoit pas terminé par quelques idées précifes ſur le réſultat général de cet établifſement.

Dans le Mémoire lu à la Faculté de médecine vers la fin de l'année 1781 , on annonçoit qu'il reſtoit à cet hôpital à-peu-près le quart des enfans qui y étoient nés , ou qui y avoient été apportés.

Depuis l'année 1781 , le réſultat eſt devenu moins avantageux , quoiqu'on

ait eu plus de succès réel, & cette différence vient de la mortalité des enfans qui ont péri de maladies étrangères à la maladie vénérienne; & il est aisé de concevoir que cette mortalité devenant successivement plus forte, par l'addition d'une année avec une autre, doit amener aujourd'hui une différence bien sensible dans le corollaire général. Au mois de février 1785, sur huit cents quatre enfans, il n'en restoit que cent cinquante-deux; mais si l'on ajoute à ces cent cinquante-deux, quarante-quatre enfans guéris de la maladie qu'ils avoient apportée en naissant, & morts depuis le fixième mois jusqu'à deux ans, on verra qu'il y a toujours le quart. Ainsi, on auroit une idée très-fausse de la mortalité de l'hospice de Vaugirard, en l'estimant d'après le résultat des vivans à la fin de chaque année. Une observation constante, un examen très-scrupuleux, ont prouvé que sur sept enfans apportés ou nés dans cet hôpital, il en meurt deux, soit du millet, soit de foiblesse sans pouvoir prendre le teton; il en meurt deux autres de maladie vénérienne; & on en guérit trois, sur lesquels on en perd encore un en convalescence, avant le moment du sevrage.

Pour juger de l'utilité d'un pareil éta-

blissement, on doit, 1°. penser aux obstacles qu'il faut vaincre pour former les nourrices, sans lesquelles on ne peut rien ; 2°. réfléchir à la mortalité ordinaire des enfans ; 3°. se rappeler que tous les enfans sortis de l'hôpital des Enfans-Trouvés, étant atteints du mal vénérien, étoient autrefois dévoués à une mort certaine, puisque sur mille, on en salvoit à peine un ; ensuite il faut jeter avec nous les yeux sur un résumé qui doit donner une juste idée des succès obtenus progressivement à l'hospice de Vaugirard ; c'est le nombre des enfans sevrés sortis chaque année de cet hôpital en parfaite santé. En 1781, il étoit de six ; en 1782, de quatorze ; en 1783, de vingt ; & en 1784, il a été de quarante quatre.

Nous ajouterons que les considérations relatives à la partie politique de cet hôpital, n'ont point échappé au Gouvernement, qui s'occupe, en assurant la durée d'un établissement aussi précieux, d'augmenter la somme de bien qu'il procure à l'humanité : ainsi l'hospice de Vaugirard aura non-seulement l'avantage d'avoir frayé une route peu connue jusqu'alors ; mais il y a tout lieu d'espérer qu'il sera la source d'un établissement plus vaste & plus étendu, consacré dans la capitale au



traitement général des maladies vénériennes.

Nous ne pouvons terminer l'histoire de cet hôpital, sans parler de la perte qu'il a faite cette année dans la personne de M. *Faguer Desperrières*, qui y remplissoit avec distinction les fonctions de chirurgien-major. Formé par douze ans de travaux dans les maisons de l'Hôpital général, il sentoit tous les avantages que devoit procurer l'établissement de l'hospice de Vaugirard. En 1782, pour son agrégation au collège de chirurgie, il fit une thèse sur la maladie vénérienne des enfans nouveau-nés. Ses talens & les qualités de son cœur l'ont fait pleurer à l'Hospice, & lui ont mérité à la ville les regrets les plus sincères d'un grand nombre de citoyens de tous les ordres qui connoissoit son mérite & ses vertus.



## LETTRE A M. SOUVILLE,

*Médecin pensionné de la ville de Calais ;  
par M. BAUMES, docteur de la Faculté de Montpellier, correspondant de la Société royale de médecine de Paris, de l'Académie royale des sciences, belles-lettres & arts de Dijon ; de la Société royale des sciences de Montpellier, & médecin à Lunel, au sujet de la guérison de la fièvre quarte, par le moyen de la salivation. Voyez Journal de médecine, cahier de septembre 1784, pag. 254.*

Vous donnez, Monsieur, d'après M. Clerc, ce problème à résoudre :

« Quand la fièvre quarte résiste à tous  
» les remèdes, ne pourroit-on pas guérir  
» les malades qui en sont attaqués par une  
» salivation artificielle? »

Dans les Epidémies d'*Hippocrate*, lib. j, sect. 3, nous lisons que, les fièvres intermittentes opiniâtres, se terminent souvent par une salivation critique.

Les Epidémies de *Baillou*, dont le style & le plan sont dans le goût vraiment hippocratique, nous présentent, lib. ij,

*pag. 97. tom. j*, de l'édition de M. Tronchin, l'observation suivante.

Un homme avoit une fièvre quarte invétérée, lorsqu'il lui survint aux jambes des ulcères malins qui n'influèrent en rien sur le cours de la fièvre. On leur opposa beaucoup de remèdes, & aucun ne réussit; ce qui donna à soupçonner qu'un virus vérolique s'opposoit à leur curabilité. Le malade fut interrogé, scrupuleusement examiné; &, quoiqu'il ne présentât aucun indice de vérole, les médecins n'en insistèrent pas moins sur la nécessité de recourir au mercure. L'on s'en servit sous forme d'emplâtres qui furent appliqués à la plante des pieds & aux cuisses. Il s'ensuivit une salivation, & les ulcères furent guéris de même que la fièvre. *Baillou* demande si cette conduite ne seroit pas avantageuse pour le traitement des fièvres quartes rebelles.

*Villis*, dans son *Traité des fièvres*, *cap. 4*, cite l'exemple d'une femme qui fut guérie d'une fièvre quarte par le moyen de la salivation. *Frédéric Hoffmann* (a)

---

(a) Dissertation sur le mercure, inférée dans le Dictionnaire universel de médecine de *Jacques*, article MERCURE.

& Mead (a), qui connoissoient ces exemples, mettent de pareilles guérisons au rang des propriétés particulières du mercure. Ramazzini (b), soupçonnant une qualité fébrifuge dans cette substance, pense que la découverte de cette qualité fera l'ouvrage des âges ultérieurs. On fait que le mercure est un des principaux ingrédients de l'anti-quartique de Riviere ; mais les faits les plus intéressans & les discussions les plus étendues, sont consignées dans deux dissertations, dont l'une est de Stahl : *Dissert. de salivatione mercuriali aliis præter luen veneream morbis rebellibus extirpandis pari*, Hal. 1710, dont l'objet est de prouver que le pyalisme, excité par l'usage du mercure, est également utile & souverain dans l'affection hypochondriaque, la fièvre quarte, la goutte, la céphalalgie, la paralysie, le vertige, le trop d'embonpoint, la démence, la suppression des règles & les ulcères malins. L'autre dissertation est de Jean-Henri Schulz : *Dissertat. de mercurialium usu in febre quartana curanda*.

---

(a) Œuvres de Mead, traduction françoise, tom. j, p. 188 & suiv.

(b) Maladies des Artisans, traduction françoise, p. 32.

*Hal.* 1742. Le titre de l'ouvrage en développe le sujet.

Il y a environ fix ans que je fus consulté à Saint-Gilles, par un malade qui avoit gagné la vérole dans le cinquième mois d'une fièvre quarte, contre laquelle on avoit inutilement employé, entre autres fébrifuges, un remède fort en vogue dans cette ville; c'est le remède du fleur *Cyprioti*, son compositeur. On vouloit savoir de moi, si la fièvre n'étoit pas un obstacle au traitement anti-vénérien; je répondis que non, & le mercure fut administré. Il porta modérément à la bouche; la vérole fut parfaitement guérie, ainsi que la fièvre quarte.

Si l'on étoit porté à croire que le virus vérolique, ou les grands changemens que peu apporter, dans la constitution, le traitement consacré pour le détruire, ont, dans les observations précédentes, plus que le mercure lui-même ou la salivation excitée par son usage, opéré la guérison de la fièvre quarte, j'opposerois cette observation de *Fernel* (a) qui, ayant eu à traiter un sujet, qui fut d'abord affligé de la fièvre quarte, & successivement de

---

(a) *De abditis rerum causis*, lib. 2, cap. xiiij, pag. 795, des *opera universa* de Fernel.

la vérole & d'ulcères fordidés , le guérit radicalement de la vérole par la décoction de gaïac & un régime sévère , sans avoir porté la plus foible atteinte à la fièvre quarte. On sait que *Fernel* étoit l'ennemi du mercure , & qu'il s'opposoit à ce qu'on s'en servît pour la cure des maladies vénériennes.

Quelques personnes qui voient de la vérole par-tout , comme du temps d'*Eugalenus* on voyoit par-tout du scorbut , s'imagineront peut-être que dans les faits que j'ai cités , la fièvre quarte étoit excitée par un virus syphilitique , ainsi qu'on le trouve dans la vingt-cinquième observation des nouvelles observations de M. *Fabre* sur les maladies vénériennes , p. 58 & ailleurs. Mais sans doute cette opinion ne sera pas celle des gens sensés ; & cela doit être , s'il faut déférer à l'avis de *Mead* , dans le sentiment duquel ceux de tant d'autres viennent se confondre.

Que l'on considère attentivement , dit ce célèbre praticien , l'état présent de l'économie animale , & les changemens qui peuvent lui survenir par l'effet des liqueurs trop visqueuses qui restent en stagnation dans les vaisseaux capillaires ; qu'on imagine après cela , combien l'action & l'impétuosité de la circulation

doit augmenter, lorsque le sang entraînera avec lui dans son cours des globules de mercure, & de quelle efficacité ce secours peut être pour déboucher les canaux obstrués; on comprendra facilement alors que ce remède administré avec prudence & avec précaution, doit avoir les succès les plus heureux dans des maladies opiniâtres, très-graves & très-dangereuses, qui auroient résisté aux ressources ordinaires de la médecine. *Loc. cit. p. 189.*  
 J'ai l'honneur d'être, &c.

---

# LETTRE DE M. SAUCEROTTE,

*De l'Académie royale de chirurgie, second chirurgien-major de la Gendarmerie, &c.  
 à M. SOUVILLE, médecin pensionné de la ville de Calais; au sujet de la guérison de la fièvre quarte, par le moyen de la salivation.*

J'ai lu, Monsieur, dans le Journal de médecine du mois de septembre 1784, votre observation sur une fièvre quarte, guérie par la salivation excitée par les frictions mercurielles. Vous y rapportez ce qu'a dit M. Le Clerc, dans son *Histoire naturelle de l'homme malade*,

« Que la fièvre quarte se termine volontiers par une salivation abondante. »

J'ai effectivement vu à notre hôpital de la Gendarmerie, & dans la ville, plusieurs personnes attaquées de cette maladie, chez lesquelles s'est établi un pyralisme, & qui en ont été guéries. Je dois dire aussi que, pendant l'hiver dernier, M. P.\*\*\*, Gendarme Ecoissois, a éprouvé naturellement une salivation très-abondante; que sa fièvre quarte a paru le quitter, mais qu'elle lui est revenue dans son pays, où je l'ai envoyé pour prendre l'air natal, & se remettre de l'état de maigreur & de foiblesse où l'avoit réduit cette maladie rebelle, qui l'a travaillé pendant sept à huit mois, malgré tous les secours de l'art. Je dois dire aussi que dans les derniers temps d'une fièvre quarte d'onze mois, qu'a essuyée M. de B.\*\*\*, un de nos officiers majors, il lui est survenu une salivation fort incommode, & que sa fièvre quarte n'a été enlevée que par une fièvre putride & épidémique dans cette ville. J'ajouterai enfin qu'une vieille fille, qui portoit la fièvre quarte depuis cinq à six mois, a eu pendant quelques semaines une sputation fréquente, & que sa maladie a duré encore, avec la même intensité, pendant quatre à cinq autres mois.



Mais vous proposez un problème à résoudre.

« Quand cette fièvre résiste à tous les  
» remèdes, ne pourroit-on pas guérir les  
» malades qui en sont atteints, par une  
» salivation artificielle ? »

Voici deux faits qui, à certains égards, peuvent favoriser votre opinion.

M. de L. \*\*\*, Gendarme d'Artois, avoit depuis sept mois une fièvre quarte, pour la guérison de laquelle j'avois employé les vomitifs, les purgatifs, les délayans, les apéritifs, les tempérans, les amers, le quinquina & les eaux minérales. La maladie paroissoit céder pendant quelques jours, mais ensuite les accès revenoient avec plus de force. Voyant que tous ces moyens avoient été infructueux, je soupçonnai que cette fièvre pouvoit reconnoître pour cause le virus vénérien ; je questionnai le malade : il m'avoua qu'il avoit eu quelques *galanteries*, dont il s'étoit fait traiter convenablement, & qu'il avoit vu depuis des filles suspectes, mais que dans le moment présent il n'avoit aucun symptôme vénérien. Cela ne m'empêcha pas de le soumettre au traitement anti-syphilitique, que je commençai par les bains matin & soir, excepté les jours de fièvre. Il y eut seize frictions de don-

238 LETTRE DE M. SAUCEROTTE,  
nées, à deux gros chacune. Au bout de  
sept à huit jours, la bouche s'échauffa,  
& il s'établit une légère salivation. A  
dater de cette époque, le malade prit tous  
les jours une pinte de tisane des quatre  
bois sudorifiques; alors les accès com-  
mencèrent à diminuer peu à peu; &  
avant la fin du traitement, qui dura sept  
semaines, la fièvre fut guérie sans aucune  
récidive.

Quelque temps après la guérison de  
M. de L. \*\*\*, un valet de brigade de la  
compagnie des Gendarmes Anglois, se  
présenta pour être traité de la quatrième  
récidive d'une fièvre quarte qu'il avoit  
depuis six à sept mois, & contre laquelle  
j'avois employé divers moyens. Je que-  
stionnai ce malade, & je le visitai pour  
savoir s'il n'étoit pas atteint du vice véné-  
rien. Mes recherches furent infructueu-  
ses: d'ailleurs il paroissoit sain, & avoit  
un beau coloris; cependant, comme il  
avoit épousé une fille publique, j'étois en  
droit de soupçonner que la fièvre pouvoit  
être vérolique. D'après cela, je lui fis  
subir le même traitement qu'à M. de  
L. \*\*\*. A la neuvième friction, il survint  
une salivation abondante, que je modérai  
de manière qu'elle se convertit en simple  
crachotement. Les accès commencèrent

à diminuer, comme chez l'autre malade; & la fièvre fut radicalement détruite, même avant la fin du traitement.

Ce n'étoit pas dans l'intention de guérir par la salivation la fièvre quarte de mes deux sujets, que je leur fis éprouver un traitement anti-vénérien; je n'avois aucune idée de cette espèce de curation, mais parce que je soupçonnois la fièvre vérolique. L'étoit-elle effectivement? ou le succès fut-il dû à la salivation légère chez le premier malade, & à la salivation tumultueuse, mais que je modérai chez le second? Il y auroit des raisons pour & contre à alléguer. Quoi qu'il en soit, Monsieur, ces deux guérisons favorisent plutôt votre opinion, comme je l'ai déjà dit, qu'elles ne la combattent.

Plusieurs personnes, & sur-tout celles du sexe, pouvant s'effaroucher au mot de *frictions mercurielles*, il seroit bien avantageux d'obtenir la guérison de la fièvre quarte rebelle, au moyen de la salivation excitée par un agent local & mécanique; je veux dire par les sialogogues, tels que la pyrèthre, le tabac, la staphisaigre, le gingembre, &c; mais cette espèce de salivation se rapproche peut être trop de celle qui survient naturellement dans les fièvres quartes, & qui ne les guérit

pas toujours, comme je l'ai observé chez les trois fébricitans de l'hiver dernier, dont j'ai fait mention ci-devant. Je croirois que l'on doit plus attendre de la salivation opérée par le mercure, d'autant mieux que ce minéral cause un orgasme dans la circulation, & une altération dans les humeurs, bien propres l'un & l'autre à détruire la cause de la fièvre quarte : peut-être aussi, comme je l'ai fait, l'association des sudorifiques ne seroit pas infructueuse. On pourroit cependant essayer l'action des sialogogues avant d'en venir aux frictions. Je ne fais au reste que proposer mon sentiment, sans prétendre à résoudre votre problème.

---

## OBSERVATION

*Sur une passion iliaque ; par M. NAUDEAU, ancien chirurgien-major d'infanterie, maître en chirurgie à Saint-Genis-Laval, en Lyonnais.*

Le sieur *Vala*, habitant de la paroisse d'Oullins, âgé de vingt-quatre ans, d'un tempérament sec & bilieux, me fit appeler le 22 mai de l'année 1784, pour une colique dont il étoit travaillé depuis  
trois

trois jours ; le poulx étoit vif & concentré. Les vomiffemens fréquens de matières mêlées de bile , les felles totalement supprimées , la dureté du ventre & les douleurs vives dans la région ombilicale , annonçoient une affection iliaque ; & ce qui acheva de me le perfuader , le malade rendit , quelques jours après , par la bouche les excréments & les lavemens.

Je jugeai , d'après les recherches les plus scrupuleufes , que cette maladie , appellée auffi *volvulus* , étoit occasionnée par un principe d'irritation dans la tunique nerveufe des inteftins , qui tenoit les fibres de ces organes froncées fur elles-mêmes , & dans une contraction continue : d'ailleurs l'abfence de toute tumeur herniaire , l'exceffive maigreur du fujet , & l'évétisme de tout le corps dans cet état de fouffrance , me confirmoit le fpasme du canal inteftinal ; & ce qui concouroit à me le mieux prouver , c'est le foulagement qu'il éprouvoit pendant qu'il étoit dans le bain , & les douleurs qui revenoient comme auparavant , lorsqu'il en étoit dehors.

D'après toutes ces confidérations , j'ordonnai les boiffons délayantes & mucilagineufes , les lavemens émolliens , de même que les fomentations qui furent

continué pendant vingt-quatre heures ; le tout sans le moindre succès. Pour prévenir l'inflammation , je ne négligeai pas de mettre en usage la saignée du bras , les bains & les potions calmantes ; cependant , malgré la bonne administration de tous ces secours , les vomissemens stercoraux redoublèrent avec violence. Comme le danger devenoit pressant , il fut décidé de lui faire avaler une livre de vis-argent ; ce moyen , au lieu de calmer les accidens , ne fit au contraire que les ranimer davantage , en augmentant les vomissemens , qui étoient suivis de l'expulsion de cette matière métallique : quelques instans après , il survint des angoisses , des syncopes , des sueurs froides , & une insensibilité générale dans toutes les parties musculaires. Voyant le malade dans le plus grand péril , j'eus recours aux balles de plomb , que je lui fis avaler jusqu'au nombre de quatorze , formant le poids d'une livre & un quart , & dont on prenoit trois à-la-fois , toutes les heures. Pour seconder leur action , je faisois donner des lavemens émolliens & des bouillons chargés de beaucoup de beurre , préférablement aux bouillons gras , à cause de l'extrême répugnance du malade. Ce procédé fut si heureux , que le calme succéda aussi-

tôt à l'orage; les vomissemens diminuèrent de moitié dans l'espace de quatre heures: deux jours se furent à peine écoulés, que les vomissemens & les coliques cessèrent entièrement. Le malade commença dès ce moment à recouvrer son bien-être, il reposa pendant plusieurs heures; & après un sommeil doux & tranquille, les évacuations par le bas se rétablirent: je l'assujettis pendant quatre jours consécutifs aux bouillons & aux tisanes émulsionnées, & j'achevai la guérison par de légers purgatifs. Cet homme est parvenu à un si parfait rétablissement, qu'il jouit actuellement d'une meilleure santé qu'auparavant.

Cette observation ne doit-elle pas engager à préférer les balles de plomb au mercure coulant dans le traitement de la passion iliaque?

## OBSERVATION

*Sur une passion iliaque, accompagnée d'accidens formidables; par M. LA-GAVAN, médecin à Avranches, correspondant de la Société royale de médecine.*

Le nommé Jacques, âgé d'environ  
Lij

soixante ans, d'une bonne constitution ; & se portant ordinairement bien , à quelques douleurs de rhumatisme près dont il étoit quelquefois incommodé , éprouvoit , le mois de juillet dernier , de la plénitude & de l'embarras dans les premières voies ; & pour y remédier , il avoit pris de son propre mouvement un vomitif , mais qui , n'ayant point fait d'effet , le laissoit dans le même embarras. Huit jours , à-peu-près , s'étant passés dans cet état où il ne rendoit rien , ou peu de chose par-bas , il survint des douleurs dans le ventre , & le vomissement de tout ce que le malade prenoit , sans qu'on pût en attribuer la cause à aucune hernie , au moins apparente. Les lavemens , alors mis en usage , étoient sans effet , & les apozèmes laxatifs qu'on tenta de faire passer , étoient entièrement rejettés par les vomissemens.

Ne remarquant pas jusqu'alors de fièvre sensible , & ayant tout lieu d'attribuer les accidens à une humeur rhumatismale , ou plus encore à un amas de matières & d'humeurs âcres & mordicantes dans les premières voies , le pronostic ne m'en paroissoit pas d'abord fort sinistre ; mais les symptômes formidables que je vis presque aussitôt éclore & se développer , ne tardèrent pas à m'en faire juger



autrement. En effet , bientôt le poulx prit de la fréquence , & un peu de dureté ; un hoquet aussi opiniâtre què fatiguant , survint ; les vomissemens continuoient , & les matières rejettées alors étoient brunes , & me parurent avoir une odeur d'excrémens ; le malade se disoit lui même *en être empoisonné* ; c'étoient ses expressions. Une pareille situation annonçoit donc le plus grand danger , & exigeoit des secours d'autant plus prompts , que le malade s'affoiblissoit , & ne sembloit plus s'enoncer que d'un ton de voix foible & enrroué.

Mais le moyen de réussir ne paroissoit pas facile ; car les lavemens de différentes espèces étoient sans effet , & l'estomac ne pouvoit rien garder ni supporter , irrité & soulevé qu'il étoit d'ailleurs par la présence des humeurs qu'il contenoit , & des matières que lui renvoyoient les intestins , dont le mouvement étoit antipéristaltique. Il falloit cependant établir & procurer par en-bas l'évacuation de l'amas des matières & des humeurs , sans doute existantes dans les premières voies , & seules causes de tous les accidens , malgré le peu de succès de mes premières tentatives : *Omnia secundum rationem facienti & non secundum rationem evenientibus , non transf.*

*eundem ad aliud manente eo quod visum est ab initio.* HIPP. aphor. 52, sect. 2. Mais le moyen de les établir ces évacuations, desquelles dépendoit principalement le salut de mon malade, c'étoit, je le répète, le point difficile.

Pour y parvenir, j'avois toujours eu grand soin d'insister sur les lavemens émolliens & purgatifs; je n'avois pas oublié les bains tièdes, ni la saignée, lorsque le pouls & la fièvre me l'avoient indiqué, afin de procurer par ces moyens un relâchement & une détente suffisante; mais l'effet en étoit peu sensible, le ventre restoit toujours opiniâtrément fermé; le hoquet subsistoit, ainsi que les vomissemens; les boissons les plus légères & les plus rapprochées de la nature du mal & du goût du malade, telles que la limonade, la gelée de groseille délayée dans l'eau froide, & même l'eau sucrée, qu'il préféroit à toute autre; rien ne passoit. Toute espèce de bouillon étoit insupportable.

Inutilement, dans ces circonstances, j'aurois tenté de nouveau des purgatifs quelconques. En pareil cas à-peu-près, Sydenham en avoit éprouvé avant moi le danger & l'inutilité: *Observavi*, dit-il, *frustra quodvis catharticum utcumque*

*fortè propinari, donec, ventriculo corroborato atque adeo ad motum naturalem reducto, intestina etiam ad proprium motum æquè reducta fuerint (a).*

Il me falloit donc encore d'autres moyens pour parvenir à mon but. Je crus, & je ne me trompai pas, les trouver dans l'emploi des narcotiques, seuls capables de modérer la sensibilité de l'estomac & de tout le canal alimentaire. En effet, à leur faveur, je réussis à faire passer par verres une mixture composée de trois onces de manne, & d'une once de sel d'Epſom, qui eut tout l'effet désiré, en procurant par-bas des évacuations louables, que j'eus grand soin de soutenir & d'entretetenir les jours suivans, tant en répétant cette mixture, que des lavemens appropriés, de manière que le hoquet, les douleurs & le vomissement, en diminuant à proportion, cessèrent enfin tout-à-fait, & ne laissèrent plus que les forces à réparer; ce qui fut l'ouvrage du régime, au moyen duquel mon malade se rétablit parfaitement, & depuis il a joui de sa santé ordinaire.

Dans cette observation, il est aisé de remarquer que la nature tournoit contre

---

(a) SYDENHAM, pag. 45, tom. ij.

elle-même & à sa destruction ses propres forces, en les employant à chasser l'ennemi qui l'oppressoit par une voie qui lui étoit dangereuse : *In perturbationibus alvi & vomitibus spontè evenientibus, si quidem qualia oportet purgari, purgantur, confert. & facile ferunt; sin minus, contra.* HIPP. Aphor. 2, sect. j. Elle auroit infailliblement succombé sous ses efforts, les symptômes exposés l'annonçoient assez : *Ab illo vomitus, aut singultus, aut convulsio, aut delirium, malum.* HIPP. Aphor. 10, sect. vij. Il falloit donc que je les dirigeasse, ces efforts, vers une route plus naturelle & plus propre à remplir ses vues : *Quæ ducere oportet, quod maximè pergunt, ed ducenda, per loca convenientia.* Idem, Aphor. 21, sect. j. Aussi est-elle rentrée dans le calme & dans l'ordre, dès que la voie des selles, la seule qui pût convenir en ce cas, a été ouverte. Le succès ne paroissoit pas facile d'abord ; mais, en ne perdant point de vue cet objet & les moyens favorables à cet effet, j'ai eu la satisfaction d'arracher le malade des bras de la mort.



## OBSERVATION

*Sur un corps étranger introduit dans la trachée-artère ; par M. GAUTIER, maître ès arts & en chirurgie, à Brétignolle en bas Poitou.*

Le 12 août 1784 vers le soir, le nommé *Pierre Michon*, fermier de Brandeau, paroisse de Brétignolle, alla à la mer avec ses domestiques & gens de journées, pour y pêcher. Au sixième coup de seine, il amena un petit poisson, qu'il saisit avec ses dents pour le mieux retenir ; le poisson s'étant dégagé, se glissa précipitamment dans la trachée-artère avant que le fermier eut pu le prendre avec ses mains. Les efforts que cet homme fit pour retirer le poisson furent inutiles ; ses domestiques s'étant apperçu des agitations de leur maître, & ses gestes leur en apprenant la cause, l'un d'eux lui porta la main dans la bouche, & sentit au bout du doigt la queue du poisson qu'il essaya vainement de retirer. Pendant ce temps, des employés au tabac avoient transporté le moribond au Marais-Girard, village éloigné d'un grand quart de lieue de l'endroit

où l'accident étoit arrivé. Là , on lui avoit fait avaler deux ou trois cuillerées d'eau-de-vie qui occasionnèrent de grands efforts sans aucun soulagement. En arrivant, je trouvai le malade sans pouls, sans mouvement, froid & expirant; je ne remarquai que quelques légers mouvemens convulsifs dans les muscles du larynx.

Pour m'assurer de la nature du corps étranger, je portai l'*index* de la main gauche dans la bouche, à la faveur d'un morceau de bois que j'introduisis entre les dents qui étoient serrées. Je rencontrai la queue d'un poisson qui dépassoit de trois ou quatre lignes l'épiglotte du côté de la bouche; je tentai de faire l'extraction de l'animal avec des pinces, mais je ne pus en arracher qu'une portion de la longueur de neuf à dix lignes, qui me parut être une loche de mer, & que je fis voir à dix ou douze spectateurs. Le malade expirant, malgré mes tentatives, je lui fis prendre deux grains d'émétique dans une once d'eau tiède, que je portai avec une cuiller dans le fond de la bouche; ce qui ne réussit pas mieux. Je ne voyois de ressources que dans l'opération de la bronchotomie; je la proposai, quoique le malade parût expiré; car il me sembloit être dans une disposition plus

favorable qu'un noyé. On ne voulut point consentir à l'opération. Ce malheureux mourut moins de deux heures depuis son accident, & à peu près dix minutes après mon arrivée. Je ne l'abandonnai néanmoins qu'après les plus longues tentatives. Je fis soulever la glotte par un aide pour rebrousser, s'il eût été possible, le corps étranger, & pouvoir plus facilement le pincer. Je passai mon doigt autour, & même au-delà de la glotte pour m'assurer de l'endroit où étoit le poisson; je le trouvai exactement engagé dans la trachée-artère.

Je ne doute point que la bronchotomie n'eût été le seul moyen à employer : le malade eût respiré, & l'on auroit eu le temps & la facilité de retirer la loche; mais les gens du peuple ne veulent se prêter à aucune opération chirurgicale, quels que soient les avantages qui puissent en résulter.

Les habitans de cette côte sont dans la malheureuse habitude de saisir avec leurs dents les petits poissons qui se trouvent emmaillés; il se passe peu d'années qu'on ne voie arriver quelque accident semblable à celui que je viens de rapporter.

## OBSERVATION

*Sur une rétention d'urine ; par M. DO-LIGNON, maître en chirurgie à Crecy, près de Laon.*

Au mois d'août 1784, je vis au village de Chevesne-sur-Serre, proche Vervins dans la haute Picardie, la femme de *Flora Mangon*, âgée de trente-quatre ans. Cette femme ne rendoit ses urines que goutte à goutte; elle avoit en outre depuis longtemps de la difficulté d'aller à la selle, des engourdissemens dans les extrémités inférieures; & la fièvre se joignoit à ces accidens.

La malade n'avoit jamais été réglée; elle s'étoit mariée à vingt-un ans. Deux ans après son mariage, elle avoit éprouvé un gonflement du bas-ventre qui l'avoit fait soupçonner d'être enceinte, mais qui s'étoit dissipé par la sortie d'un sang brun. Trois ou quatre mois après cette perte, elle a eu ses règles qui n'avoient point coulé depuis ce temps, c'est-à-dire depuis onze ans.

En examinant les parties de la génération, je trouvai la membrane *hymen* dure & attachée à toute la circonférence



du vagin qu'elle bouchoit entièrement ; j'y remarquai une petite tache blanche & enfoncée, qui me parut être la cicatrice de l'ouverture qui avoit donné passage au sang brun dont nous avons parlé.

J'introduisis l'*index* de la main droite dans l'anus, & je sentis une tumeur rénitente, semblable à la tête d'un gros enfant, qui remplissoit le diamètre du petit bassin. Plaçant ensuite l'*index* de la main gauche à l'entrée de la vulve, & agitant alternativement le corps contenu entre mes deux doigts, je sentis très-distinctement un fluide épanché dans le vagin qui étoit prodigieusement distendu, & dans la matrice qui sembloit être à demi terme de grossesse. Je présimai que la rétention des menstrues depuis onze ans étoit la cause & de la maladie que je venois de découvrir, & de la suppression d'urine.

J'introduisis une sonde dans la vessie, il n'en sortit que peu d'urine ; ce ne fut même qu'après avoir porté la sonde environ quatre travers de doigt dans ce viscère, l'urine ne pouvant y être amassée qu'à la partie supérieure, à cause de son affaïssement & de sa compression contre le pubis.

Convaincu alors que la rétention d'u-

rine n'étoit que symptômatique, je m'occupai du soin de rendre aux règles leur cours.

La malade étant posée & soutenue par des aides, comme dans l'opération de la taille, j'introduisis le ponce de la main gauche dans le rectum, afin d'éloigner cet intestin; je placai l'*index* & le *medius* de la même main sur l'hymen, en appuyant sur la fourchette & sur la fosse naviculaire; un élève placé du côté droit, avoit la main gauche sur la région de la matrice pour l'assujettir & lui faire faire plus de faillie, tandis qu'avec deux doigts de la main droite il écartoit les lèvres. Je choisis la place blanche dont j'ai parlé; j'y portai de la main droite le bistouri transversalement, & pratiquai une incision capable de laisser passer le doigt. La membrane étoit dure, aponévrotique, & faisoit du bruit sous l'instrument. Il sortit par la plaie, dans l'espace d'une demi-heure, plus de quatre livres d'un sang brun, épais, & que l'on pouvoit tirer fort loin sans le rompre; il n'avoit contracté aucune odeur. Deux heures après l'opération, les urines commencèrent à couler sans peine; & bientôt tous les symptômes disparurent. Je fis ensuite les injections convenables; & pour empê-

cher l'ouverture de la plaie de se boucher, j'y entretins pendant quelque temps une canule. La cicatrisation s'est faite à la conférence. Cet orifice artificiel donne aujourd'hui issue aux règles. La femme jouit de la meilleure santé.

Bien que nous n'ignorions pas qu'il y a plusieurs exemples de pareilles imperforations, nous n'avons point cru qu'il fût inutile de rapporter notre observation.

## OBSERVATION

*Sur une vache qui a rendu les os d'un veau par l'anus ; par M. COQUET, vétérinaire à Neufchatel en Normandie.*

Un particulier des environs de Neufchatel acheta à la foire de cette ville, à la S. Martin dernière (juillet 1784,) une vache qui paroissoit malade. Le bon marché l'engagea vraisemblablement à faire cette acquisition, espérant qu'elle se rétablirait. Il ne remarqua durant quelques jours qu'une légère inappétence, des excréments plus liquides & une très-grande soif; mais ensuite la maladie parut augmenter, l'appétit s'éteignit totalement; la diarrhée devint abondante, elle cha-

rioit des matières séreuses & putrides. En examinant les déjections de cette vache, le maître s'aperçut qu'elles contenoient des corps durs, qu'il reconnut pour être des os; elle en rendit successivement un assez grand nombre. Vers la fin du mois il vint me consulter, & m'apporta plusieurs de ces os; entr'autres un canon, un calcanéum, plusieurs côtes, une moitié de mâchoire inférieure, plusieurs petits os du genou & du jarret, un os maxillaire, &c. Ces os étoient noirs, bronzés, mais peu ou point usés, & sans aucun reste de parties molles. J'avoue ici de bonne foi que, n'ayant jamais vu de faits semblables, j'eus beaucoup de peine à croire le rapport du propriétaire: cependant je présimai qu'un fœtus étoit putréfié & décomposé dans la matrice; que l'inertie, & peut-être l'état gangreneux de ce viscère s'opposoit à l'expulsion du corps étranger; qu'elle n'avoit lieu que par la contraction des muscles du bas-ventre, sollicitée par les excréments; mais il m'assura positivement que *la nature* de sa vache étoit en bon état, & que ces os n'avoient d'autre issue que par l'anüs, & avec les excréments.

Pressé par des ordres supérieurs de me rendre dans une partie de la province où

la morve faisoit des ravages , je regrettai de ne pouvoir me transporter chez ce particulier pour examiner le fait par mes propres yeux. Je lui dis que je regardois cet accident comme incurable , & je le priai de m'avertir lorsque sa vache mourroit ; ce qui arriva trois semaines après. De retour alors , je m'y rendis , & j'en fis l'ouverture.

Je dirigeai mes recherches vers le bas-ventre. Les estomacs & une grande partie des intestins , étoient dans l'état naturel. Je les enlevai successivement. Je trouvai le colon très-engorgé depuis sa dernière courbure , c'est-à-dire , depuis l'endroit où il se rétrécit pour prendre le volume d'un intestin grêle , jusqu'à celui où commence le rectum ; ( ce qui fait un espace d'environ deux pieds & demi ; ) ses parois avoient plus d'un pouce d'épaisseur ; elles étoient très-dures , carcinomateuses , enflammées , noirâtres , gangrénées ; la partie inférieure & latérale droite , étoit percée ; son intérieur renfermoit dans cet espace un amas considérable d'ossements , absolument semblables à ceux que j'avois examinés précédemment , mais qui plus volumineux , ou plus irréguliers , comme les os du bassin , de l'épine , de la tête , &c. n'avoient pu

se frayer une issue en suivant la direction du canal, & étoient même implantés par leurs extrémités saillantes dans les membranes de l'intestin qui, dans ces endroits, étoient en suppuration. La matrice paroissoit un peu plus volumineuse que dans l'état de vacuité ; son fond dans l'endroit répondant à la portion malade & percée de l'intestin, étoit dans un état semblable, c'est-à-dire, engorgé, dur & très-épais. Cet état contre-nature m'empêcha d'y reconnoître aucune apparence de cicatrice ; son orifice étoit resserré au point de ne pouvoir y introduire un stilet ; son intérieur ne contenoit rien, & sa cavité pouvoit à peine être aperçue. Le péritoine & le mésentère dans les environs des parties affectées, étoient engorgés & enflammés ; la sérosité répandue dans le bas-ventre, étoit sanguinolente & putride ; les autres viscères étoient sains.

Ces os me parurent être ceux d'un veau à terme. Je présume que quelque accident, comme une chute, un coup de pied ou de corne, &c. aura d'abord occasionné la mort du fœtus, & ensuite l'inflammation de la matrice & de l'intestin, leur adhérence, la décomposition, la putréfaction du premier, la suppuration

des parties enflammées, leur perforation & le passage des os de l'une dans l'autre, soit par l'engorgement ou la contraction de toutes les parties environnantes, soit par leur propre poids; ce qui est d'autant plus probable que dans l'état de plénitude, l'intestin colon se trouve placé à la partie inférieure de l'abdomen sous la matrice, & que ses mouvemens moindres dans l'état naturel que ceux des autres intestins, parce qu'il est retenu par le rectum, doivent encore être moins sensibles alors par la gêne que leur fait éprouver l'expansion de l'utérus. Ce viscère débarrassé des corps étrangers qu'il contenoit, se resserrant sur lui-même, aura rompu l'adhérence qu'il avoit contractée avec les parties environnantes, & qui vraisemblablement s'étoit opposée à l'épanchement des matières dans le bas-ventre, & il se sera cicatrisé; mais l'intestin, toujours embarrassé par des obstacles dont la nature n'a pu triompher, a continué d'éprouver plusieurs accidens subléquens qui ont conduit enfin l'animal à la mort.

---

*MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois d'avril 1785.*

Il y a eu peu de variation dans le baromètre pendant ce mois. Les premier, second, trois & dix-

## 260 MALADIES RÉGN. A PARIS.

huit, il a été de 27 pouces 6 lignes à 27 pouces 11 lignes, & les autres vingt-six jours, il a été de 28 pouces à 28 pouces 6 lignes; plus communément de 28 pouces à 28 pouces 3 lignes.

Les premiers jours d'avril ont été les plus froids du mois. Le thermomètre s'est montré au terme de la congélation les 1, 3, 4, 5 & 6 au matin, & le 3 au soir. Le plus grand degré de chaleur a marqué, pendant la première quinzaine, deux fois 10 au dessus de 0 à midi, & dans la seconde quinzaine une fois 14, quatre fois 13, cinq fois 12 au dessus de 0 à midi.

Le ciel a été douze jours clair, quatre jours couvert, & quatorze jours variable. Il y a eu deux fois de la neige, six fois de la pluie, & cinq fois du brouillard; entr'autres tout le douze & le treize, l'hygromètre marquant 9 le matin & 15 le soir, le 12; & 13 le matin, 17 le soir le treize.

Le vent a soufflé quatorze jours Nord, six jours N-O, un jour N-E, trois jours Sud, deux jours O. un jour O-S-O, & la plus grande partie des trois jours restans N-O.

L'hygromètre est monté jusqu'à 17 au dessus de 0 le 13 au soir. La plus grande humidité a marqué 4 au dessus de 0 les 2, 3, 4, 5, 7 & 8 au matin, & 6 le soir. Les termes les plus ordinaires ont été de 6 à 9 le matin, & au dessus de 10 le soir.

Il est tombé à Paris 6 lignes deux dixièmes d'eau pendant ce mois. La constance des vents du nord & la continuité de la sécheresse, ont donné lieu à un grand nombre de péripneumonies vraiment inflammatoires, dans lesquelles il a été utile de saigner dès l'invasion. Deux, trois, quatre saignées ont suffi le plus communément pour amener la détente convenable. On a observé parmi ces fluxions de poitrine beaucoup de variétés, mais le plus grand nombre des malades ont eu la langue couverte d'une sa-burre blanche ou jaunâtre; il s'est manifesté des envies de vomir fréquentes, & même des vomissemens spontanés de bile abondante. Les humectans & les doux incisifs, après les saignées, ont été les moyens indiqués & employés avec succès. Un grand nombre de femmes à l'Hôtel-Dieu ont été attaquées



de fluxion de poitrine bilieuse; une ou deux saignées ont suffi dans l'invasion. Les chicoracées & les borraginées ont conduit assez promptement aux purgatifs. Ces maladies ont été peu fâcheuses.

A la Charité, les fluxions de poitrine ont été communes & très-vives; elles ont paru attaquer particulièrement les domestiques & autres gens de maison, forts & bien nourris.

A l'hospice de S. Sulpice, elles ont été plus nombreuses parmi les hommes, que parmi les femmes. Les saignées faites de bonne heure ont toujours réussi; il n'a péri que des sujets âgés & cachectiques, ou ceux qui n'avoient pas été saignés dans les premiers jours de l'invasion.

Vers le milieu du mois, les fluxions de poitrine devinrent plus fâcheuses & plus meurtrières; elles parurent attaquer particulièrement les journaliers, ou hommes de fatigue. La gangrène devint très-commune; sur quarante-cinq malades destinés, pour un jour, à la salle S. Charles, deux moururent en arrivant à l'Hôtel-Dieu, & vingt dans la nuit. Elles ont été bien moins graves parmi les femmes; mais très-meurtrières parmi le peuple assisté des paroisses, où il s'est répandu contre la saignée un préjugé qui se réveille dans toutes les constitutions de maladie populaire.

On a vu reparoître des fièvres catarrhales malignes gangréneuses, que nous avons décrites dans le mois de février dernier; elles ont été aussi fâcheuses & aussi meurtrières qu'elles l'étoient alors, & les malades ont péri du deux au troisième jour.

Les rhumes, les engouemens de poitrine, ont été très-fréquens. Les enfans ont été singulièrement sujets aux engorgemens glanduleux. Il s'est manifesté quelques fièvres intermittentes, en petit nombre à la vérité, mais rebelles & opiniâtres. Les petites-véroles ont été plus rares, & elles ont constamment été bénignes. Il a continué de régner des affections rhumatismales, dont quelques-unes se sont portées sur les organes internes, & ont occasionné plus ou moins de danger. Les affections érysipélateuses ont été nombreuses; elles n'ont rien présenté d'extraordinaire.

# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

## A V R I L 1785.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au lever du Soleil.	A deux heures du soir.	A neuf heures du soir.	Au matin.	A Midi.	Au soir.
	Dégr.	Dégr.	Dégr.	Pouc. Lig.	Pouc. Lig.	Pouc. Lig.
1	-1, 4	6, 2	2, 16	27 4, 11	27 4, 3	27 4, 6
2	0, 8	3, 11	-0, 2	27 3, 6	27 4, 9	27 5, 4
3	-2, 5	2, 15	-1, 3	27 7, 2	27 8, 11	27 10, 9
4	-3, 1	4, 2	-0, 3	27 11, 5	28 0, 0	28 0, 9
5	-2, 6	5, 2	1, 15	28 0, 9	28 1, 0	28 1, 6
6	-2, 18	9, 4	2, 0	28 3, 1	28 2, 6	28 0, 9
7	-1, 2	8, 7	3, 13	28 0, 0	27 11, 9	27 11, 6
8	1, 10	8, 0	3, 7	27 11, 6	27 11, 6	28 0, 0
9	1, 19	8, 10	5, 4	28 1, 0	28 1, 4	28 2, 3
10	0, 5	10, 1	6, 1	28 3, 0	28 3, 5	28 3, 11
11	2, 3	12, 0	7, 0	28 4, 7	28 4, 7	28 4, 7
12	2, 12	14, 3	9, 0	28 4, 4	28 3, 5	28 2, 6
13	6, 11	14, 7	8, 0	28 1, 1	28 0, 1	28 0, 3
14	3, 18	11, 4	8, 5	28 1, 0	28 1, 2	28 1, 6
15	5, 1	14, 1	9, 6	28 1, 9	28 1, 9	28 1, 9
16	5, 15	15, 8	10, 0	28 1, 10	28 1, 4	28 0, 6
17	5, 18	11, 4	13, 6	27 11, 8	27 10, 7	27 10, 2
18	9, 8	16, 8	9, 16	27 10, 0	27 9, 5	27 10, 0
19	9, 3	10, 19	7, 8	27 10, 5	27 11, 5	28 0, 5
20	2, 13	11, 17	7, 1	28 1, 9	28 1, 0	28 1, 10
21	3, 10	14, 9	8, 7	28 0, 10	27 11, 8	27 11, 8
22	6, 18	14, 2	6, 18	27 11, 6	27 11, 0	27 11, 2
23	5, 7	11, 1	6, 15	27 10, 7	27 10, 8	27 11, 9
24	2, 7	10, 3	7, 8	28 0, 8	28 1, 2	28 1, 10
25	4, 17	12, 8	8, 17	28 2, 2	28 2, 1	28 2, 0
26	3, 16	15, 10	6, 17	28 2, 0	28 2, 0	28 2, 7
27	3, 0	10, 12	6, 10	28 2, 10	28 2, 11	28 2, 11
28	2, 0	10, 11	6, 6	28 3, 1	28 2, 5	28 2, 6
29	4, 12	12, 16	8, 3	28 2, 7	28 1, 8	28 0, 10
30	4, 12	12, 6	6, 13	27 11, 11	27 11, 2	27 10, 11
31						

## VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le matin.</i>	<i>L'après-midi.</i>	<i>Le soir à 9 heures.</i>
1	S. cou. froid. v.	S-O. c. froi. ve.	S-O couv. fr. v.
2	N. <i>idem</i> pluie.	N-E. <i>id.</i> ne. gré.	N. couv. froid.
3	N. ferein. froid.	N. <i>id.</i> vent.	N. <i>id.</i> gréfil. v.
4	N. <i>idem</i> . vent.	N-E. <i>idem</i> .	N. c. fro. nei. v.
5	N. <i>idem</i> .	N. fer. froid, ve.	N. fer. fro. ve.
6	N. <i>idem</i> .	N-E. f.d.v. Roſ signol a chant.	N. <i>idem</i> .
7	N. nu. doux. v.	N-E. co. fro. v.	N. cou. fro. ve.
8	N. c. fro. vent.	N-E. nu. do. ve.	N. <i>idem</i> .
9	N. couv. froid.	N. ferein. doux.	N-E. fer. frais.
10	E. ferein, froid.	N-E. fer. temp.	N-E. f.d. é. de c.
11	E. <i>idem</i> .	E. f. ch. Leshiron- del. ont reparu.	N-E. fer. doux.
12	E. <i>idem</i> .	E. ferein, chaud.	E. nu. dou. va.
13	E. nuag. frais.	E. nuag. chaud.	N. fer. doux.
14	E. ferein, frais.	N. couv. chaud.	N. couv. doux.
15	N. couv. frais.	N-E. nu. chaud.	N-E. nu. dou. v. parafélène.
16	N. ferein, frais.	S. <i>idem</i> . vapeurs.	N-E. n. vap.
17	E. <i>idem</i> .	N-E. fer. ch.	S. <i>idem</i> . chaud.
18	S. couv. doux.	S-O. couv. ch.	S. c. d. pl. fine.
19	S. <i>idem</i> . vent.	S-O. c. u. do. v.	N-O. c. fra. gr. de pluie.
20	N. fer. froid.	N-O. c. ch. ve.	N. ferein, doux.
21	N. <i>idem</i> .	S-O. nuag. ch.	N. nuag. doux.
22	S-O. c. frais.	S-O. cou. ch. v.	O. <i>idem</i> . vent.
23	S-O. <i>idem</i> . vent.	S-O. cou. d. pl.	N. fer. frais, v.
24	N. nu froi.	N-E. fer. temp.	N-E. fer. doux.
25	N-E. fer. frais.	N-E. nu. ch. v.	N. <i>idem</i> . vent.
26	E. fer. froi. ve.	E. ferein, doux.	E. <i>idem</i> .
27	E. <i>idem</i> .	E. fer. temp. v.	E. fer. frais. ve.
28	E. ferein, froid.	N-E. <i>idem</i> .	E. <i>idem</i> .
29	N-E. fer. frais.	N. <i>idem</i> .	N. ferein. doux.
30	E. nuag. frais.	N-E. c. temp. v.	N-E. co. trai. v.

## RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur.. 19, 4 deg. le 17  
 Moindre degré de chaleur. -3, 1 le 4

Chaleur moyenne. .... 6, 13 deg.

Plus grande élévation du *pouc. lig.*  
 mercure. .... 28, 4, 7, le 11

Moindre élév. du mercure, 27, 3, 6, le 2

Elévation moyenne. 28, 0, 5

Nombre de jours de Beau.... 15

de Couvert... 10

de Nuages... 5

de Vent. .... 13

de Tonnerre. 0

de Brouillard. 0

de Pluie. .... 2

de Neige... 3

de grêle... 2

Quantité de Pluie..... 1 9, lig.

Evaporation..... 29 0

Différence..... 27 3

Le vent a soufflé du N. .... 32 fois

N-E.... 21

N-O.... 2

S.... 5

S-E.... 0

S-O.... 9

E.... 19

O.... 1

TEMPÉRAT. douce & très-sèche.

MALADIES : beaucoup de rhumes très-opiniâtres, qui ont dégénéré quelquefois en fluxions de poitrine, & des fièvres pourprées sans suite.

Plus

Plus grande sécheresse... 47, 4 deg. le 13

Moindre..... 7, 5 le 19

Moyenne..... 31, 5

*A Montmorency, ce premier mai 1785.*

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

*OBSERVATIONS météorologiques faites  
à Lille, au mois d'avril 1785 ; par  
M. BOUCHER, médecin.*

Tout le mois d'avril a été froid, mais beaucoup plus les premiers jours que dans la suite. Du 1<sup>er</sup> au 7, la liqueur du thermomètre a été observée au terme de la congélation, ou très-près de ce terme. Le 3, elle est descendue à 1 degré au dessous. Il est encore tombé de la neige dans les quatre premiers jours du mois.

Le vent ayant presque toujours été nord, il n'y a presque pas eu de pluie. Aussi le mercure dans le baromètre a toujours été observé au dessus du terme de 28 pouces, si l'on excepte trois ou quatre jours, en particulier le 1<sup>er</sup> & le 2 du mois. Il étoit descendu ce dernier jour, au terme de 27 pouces  $4\frac{1}{2}$  lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 14 degrés au dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 1 degré au dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 15 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le batomètre, a été de 28 pouces  $4\frac{1}{2}$  lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces

## 266 OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQ.

4  $\frac{1}{2}$  lignes. La différence entre ces deux termes est de 1 pouce.

Le vent a soufflé 8 fois du Nord.

6 fois du Nord vers l'Est.

6 fois du Sud.

3 fois du Sud vers l'Ouest.

2 fois de l'Ouest.

9 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 15 jours de temps couvert ou nuag.

5 jours de pluie.

{ 4 jours de neige.

4 jours de brouillard.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité tout le mois.

### *MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois d'avril 1785.*

La petite-vérole a régné ce mois avec violence, & s'est considérablement propagée. (Nous avons appris qu'il en a été de même dans les villes circonvoisines, & même dans toute la province.) Elle attaquoit également les enfans, les adolescens, les adultes & même l'âge viril. Nombre de personnes de cette dernière classe y ont succombé. La maladie néanmoins, dans presque tous, n'a point présenté de complication.

Les rhumes, les fluxions de poitrine & la fièvre péripleurétique ont encore été ce mois les maladies dominantes dans le peuple. Les rhumes avoient le plus souvent leur siège dans le poulmon, de façon que lorsque la fièvre s'y joignoit, on devoit les traiter comme des fluxions de poitrine au premier degré.

Dans plusieurs ils ont été compliqués de mal de gorge.

La fièvre péripneumonique étoit souvent de l'espèce bilieuse ou putride-maligne ; de sorte que le médecin devoit être très-circonspect sur l'article des saignées, & donner la préférence aux apozèmes tempérans & propres à délayer les matières bilieuses, & aux laxatifs antiphlogistiques. Le point de côté, qui accompagnoit souvent la péripneumonie, ne cédoit guères à d'autres topiques qu'à un vésicatoire, appliqué sur la partie affectée.

Nombre de personnes du peuple, dont la cure pour ce genre de maladie n'a pas été suivie convenablement, sont tombées dans une leucophlegmatie générale ; & quelques-unes ont succombé à une hydropisie de poitrine.

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

### A C A D É M I E.

*Acta Regiæ Societatis medicæ Havniensis, &c. Actes de la Société royale de médecine de Copenhague, volume j. A Copenhague, de l'imprimerie de Nicolas Moëller, imprimeur de la Cour ; & se trouve à Strasbourg, chez Kœnig, 1783. In-8° de 480 pages.*

1. Il s'est formé, il y a vingt ans, à Copenhague, une Société de médecine. Ses membres, étroitement unis, ont travaillé de con-

cert avec zèle pour le progrès de l'art & pour l'utilité publique. Ce qu'ils ont fait pour l'un & pour l'autre a été rendu public ; & forme une collection de quatre volumes de Mémoires, qui ont mérité l'approbation des juges éclairés. Ce premier succès a excité l'attention du prince Frédéric, qui a sollicité un auguste appui pour cette Société. Le roi a bien voulu s'en rendre protecteur ; il lui a donné le titre de Société royale ; il a confirmé & scellé de son sceau les lois qu'elle s'est faites. Parvenue à ce degré de perfection, elle a résolu d'être utile autant qu'il lui sera possible. Dans ce dessein, elle ne s'associera aucun membre honoraire, correspondant ou ordinaire, qui ne concoure avec zèle à ses travaux. La liste de ses associés ne consistera que dans la liste des opuscules qui lui auront été présentés.

Le volume que nous annonçons doit être reçu avec le même accueil que les précédens ; présente un choix d'articles très-curieux, que nous allons indiquer.

I. *Extraits choisis du journal de l'hôpital de Frédéric, pour l'année 1780, par M. FRÉDÉRIC-LOUIS BANG, docteur en médecine, professeur désigné, & médecin ordinaire de l'hôpital de Frédéric.* L'auteur comprend sous ce titre les maladies qu'il a jugées dignes de remarques ; il a donné ce qui lui a paru le plus utile & le plus rare, évitant par-tout la prolixité, omettant les observations météorologiques, qu'il croit plus utiles à la physique qu'à la médecine, & mêlant rarement la théorie à la pratique.

II. *Vertu antispasmodique & emménagogue des émétiques, observée par M. J.W. GULDEBRAND,*



*docteur en médecine, archiâtre, président de la Société royale.*

III. *Mémoire pour l'histoire de la dyssenterie épidémique, qui régna dans l'automne de 1779, aux environs d'Aarhousé; par M. ANDRÉ BROEBERG RANOÉ, docteur en médecine, membre ordinaire de la Société.*

IV. *Vertu du quinquina, suspecte dans le traitement du crachement de sang & de la phthisie; par M. S. THÉOPHILE DE MEZA, docteur en médecine, & membre ordinaire de la Société royale.* M. de Meza l'ainé cite deux cas dans lesquels il a vu le quinquina exciter le crachement de sang, au lieu de l'arrêter. Il avoue néanmoins qu'il est quelques occasions où l'on pourroit le donner utilement dans cette maladie : c'est lorsqu'il n'y a ni fièvre, ni douleur de poitrine; ce qui, à la vérité, arrive fort rarement.

V. *Effet nuisible de la petite ciguë (ÆTHUSA CYNAPIUM L.) sur le corps humain, par M. RUDOLPHE BUCHHAVE, docteur en médecine.* Ce médecin avoit ordonné la ciguë de M. Stork à plusieurs malades. Un apothicaire infidèle, au lieu de se servir du seul *conium maculatum* L. y joignit moitié de petite ciguë. Il survint des symptômes très-graves, qui prouvent que cette dernière plante attaque principalement le système nerveux, en empêchant ses fonctions ordinaires; & en affoiblissant ensuite les forces de tout le corps. Il faut classer cette plante parmi les poisons stupéfiants, & bien prendre garde de la confondre avec la ciguë de M. Stork, que M. Buchhave assure avoir employée avec beaucoup de succès.

VI. *Essai de description des maladies qui ont régné en 1779, dans l'hôpital de la Marine, première partie. Des inflammations de poitrine, par M. H. CALLISEN, docteur & professeur de médecine, médecin de l'hôpital de la Marine, & secrétaire de la Société royale.*

VII. *Relation d'une mort subite, du caractère trompeur de la maladie, de ce qu'offrit l'ouverture du cadavre, avec des avertissemens sur la difficulté du prognostic & du diagnostic dans la passion iliaque; par M. ARNOLD-NICOLAS AASHEIM, docteur en médecine, professeur désigné, & membre ordinaire de la Société.*

VIII. *Mal de tête rhumatique, guéri sur le champ par l'application des sangsues; par M. J. C. TODE, docteur en médecine, professeur désigné, & membre ordinaire de la Société royale.*

IX. *Continuation de l'article I.*

X. *De la racine de benoite, substituée au quinquina; par M. BUCHHAVE, docteur en médecine.* L'on fait que ce médecin s'est servi fort heureusement de la racine de benoite contre les fièvres intermittentes, & même dans quelques autres maladies. Le quinquina choisi est très-cher; les pauvres ne peuvent s'en procurer: en outre il est assez sujet à être falsifié, & bien des médecins se plaignent qu'il ne produit pas toujours les effets qu'ils en attendent. Quelle découverte pour l'humanité, si l'on pouvoit lui substituer la racine de benoite, & si même ce remède a plus d'efficacité, comme le pense M. Buchhave! On ne peut trop inviter les médecins à répéter ses expériences.

XI. *Diverses observations de médecine, par*

*M. J. H. SCHØNHEYDER*, docteur en médecine, professeur extraordinaire, membre ordinaire de la Société. Ces observations sont au nombre de trois : voici la dernière.

J'ai dernièrement éprouvé, dit M. Schøenheyder, la vertu mondificative de la décoction des feuilles de ciguë, sur un enfant convalescent d'une petite vérole confluente. Des pustules, répandant une humeur très-fétide, s'élevoient sur tout son corps, particulièrement à la tête & au col. Les relâchans répétés ne furent pas d'une grande utilité; mais la peau ayant été deux fois lavée avec la décoction de feuilles de ciguë, les croûtes tombèrent & laissèrent voir une peau saine & belle. Ce médicament employé sur deux autres sujets, eut le même succès.

XII. *Vertu anti-hémoptoïque de l'ipécacuanha donné à petites doses, par M. ARNOLD-NICOLAS AASHEIM.*

XIII. *Observations sur une maladie, accompagnée d'hémorrhagie & de taches; par M. J. P. ROBERT, docteur en médecine, médecin du diocèse de Wibourg, membre extraordinaire de la Société royale.*

XIV. *Observation sur un fœtus qui naquit le bas-ventre ouvert, & les viscères abdominaux couverts seulement du péritoine; par M. MATTHIAS SACTORPH, docteur & professeur de médecine & de l'art des accouchemens, membre ordinaire de la Société.*

XV. *Observations sur l'hydropisie, par M. V. B. AASKOW.*

XVI. *Mémoire pour l'histoire d'une rougeole*  
M iv

*épidémique*, par M. ANDRÉ BROEBERG  
RANÆ.

XVII. *Rare métamorphose de la goutte*, par  
S. TH. DE MEZA.

XVIII. *Observations sur différens sujets*, par  
M. R. BUCHHAVE. La première roule sur un  
canif trouvé dans le bas-ventre d'un cadavre;  
la seconde, sur un rhumatisme sympathique;  
la troisième, sur une épilepsie périodique; la  
quatrième, sur une mélæne scorbutique, diffé-  
rente un peu de celle décrite par Sauvage;  
la cinquième, sur un scorbut livide; la sixième  
& dernière, sur une rougeole anormale.

XIX. *Choix du journal de l'hôpital de Fré-  
déric, pour l'année 1781*; par M. FRÉDÉRIC-  
LOUIS BANG.

XX. *Remarques médico-pratiques sur une  
rougeole épidémique, qui régna à Copenhague pen-  
dant les quatre premiers mois de l'année 1781*;  
par M. J. W. GULDEBRAND.

XXI. *Observations pratiques*, par M. V. B.  
AASKOW. Ces observations font au nombre  
de six. Voici la première.

« Un homme étoit tous les ans attaqué d'a-  
» cès de goutte. Il prit pour cela pendant  
» trois ans, seulement les trois mois de prin-  
» temps, de la solution de gomme de gaiac  
» dans l'esprit de sucre; c'est le remède des  
» Caraïbes. A présent le paroxysme adouci,  
» dure à peine autant de jours qu'il employoit  
» auparavant de semaines à tourmenter le ma-  
» lade & celui-ci du reste jouit d'une parfaite  
» santé. »

« Un vieillard affligé d'un lumbago arthri-

» tique, pouvoit à peine marcher tant il étoit  
 » courbé. Il a été foulagé par l'usage de la  
 » même solution. »

XXII. *Guérison de la colique des nourrices,*  
*par M. BUCHHAVE.*

XXIII. *Observations médico-pratiques, par*  
*M. ANDRÉ BROEBERG RANÆ.* La pre-  
 mière offre la guérison d'une dartre pustuleuse.  
 La seconde contient des expériences faites  
 avec la racine de benoîte. Quoique courtes,  
 elles sont rapportées avec beaucoup de can-  
 deur & de bonne foi ; la benoîte produisit  
 plusieurs fois l'effet désiré, mais plusieurs fois  
 aussi elle ne remplit pas les vues de M. Ranæ,  
 qui recourut alors au quinquina & l'employa  
 plus utilement. La troisième observation pré-  
 sente les effets de la ciguë contre la toux con-  
 vulsive. Dans un grand nombre de cas, il n'y  
 en eut que deux où la toux résista à la ciguë,  
 tandis qu'elle fut guérie par l'usage du musc.  
 Une autre fois, au contraire, la toux fut re-  
 belle au musc & guérie par la ciguë.

XXIV. *Petite observation sur un infanticide,*  
*causé par la suffocation subite du fœtus après*  
*l'accouchement, par M. PIERRE CHRÉTIEN*  
*ABILDGARD, docteur en médecine, professeur*  
*de l'art vétérinaire, membre ordinaire de la So-*  
*ciété.*

XXV. *Observations sur la vertu de l'arnica*  
*contre la fièvre quarte ; par M. S. T. DE MEZA?*

XXVI. *Effet salutaire & prompt des demi-*  
*bains tièdes dans l'ischurie accompagnée de spas-*  
*mes dans la vessie ; par M. J. W. GUL-*  
*DEBRAND.*

XXVII. *Quelques observations sur la fièvre putride de 1779 & 1780, avec des remarques sur le peu d'efficacité du quinquina ; & sur la vertu très-efficace de la semence de moutarde d'Angleterre en poudre ; par M. H. CALLISEN.*

XXVIII. *Trois observations de médecine, par M. V. B. AASKOW.*

XXIX. *Fièvre lente, avec pyurie ; par M. S. T. DE MEZA.*

XXX. *Observations sur les suites des fièvres intermittentes de longue durée & mal traitées, par M. A. B. RANÆ.*

XXXI. *Exemple de tromperie dans l'observation & la confirmation de remèdes trompeurs, par M. J. C. TODE, docteur en médecine & professeur public.*

XXXII. *Réflexions sur une rupture de la matrice pendant la grossesse, la malade ayant survécu six semaines, par M. MATTHIAS SACTORPH.*

XXXIII. *Relation d'une épidémie bilieuse nerveuse putride, qui régna en 1781 sur la flotte royale & dans l'hôpital de la Marine, avec des observations sur l'effet du camphre donné à beaucoup plus grande dose qu'à l'ordinaire, & sur l'usage interne de la semence de moutarde d'Angleterre, par M. H. CALLISEN.*

XXXIV. *Diverses observations sur la puissante propriété anti-vénérienne de l'opium, par M. J. C. TODE.*

XXXV. *Esprit-de-vin camphré miscible à l'eau, par M. ANDRÉ-JEAN RETZIUS, maître en philosophie, démonstrateur d'histoire naturelle &*

de botanique à l'Académie royale de Lunden ,  
membre de la Société royale de Stockholm & de  
celle de médecine de Copenhague.

XXXVI. *Observation sur une grossesse mixte ,  
par M. CHRISTIAN - JACQUES - THÉOPHILE  
DE MEZA*, docteur en médecine , & membre ex-  
traordinaire de la Société.

XXXVII. *Décade d'observations médico-pra-  
tiques*, par M. A. B. RANÆÉ, docteur en mé-  
decine. Les sujets de ces observations sont tous  
fort intéressans.

XXXVIII. *Vertu anti-arthritique du trèfle  
d'eau*, confirmée par des faits authentiques ; par  
M. A. N. AASHEIM.

XXXIX. *Observations concernant la physio-  
logie des muscles*, par M. ABILDGAARD.

XL. *Cas de médecine légale*, par le même.  
C'est le rapport fait à l'ouverture du cadavre  
d'un homme qui étoit mort après s'être enivré,  
& après avoir accusé un paysan de l'avoir  
mortellement frappé ; ce dont il n'y avoit au-  
cun témoin.

Sammlung der gemeinnutzigsten practi-  
schen aufsætz, &c. C'est-à-dire , *Col-  
lection des principales observations &  
objets de Pratique*, extrait des *Mé-  
moires de la Société royale de médecine  
de Paris*, traduits & augmentés par  
CHRÉTIEN-GEOFFROI GRUNER,  
conseiller aulique du duc de Weimar &  
Isenach, professeur ordinaire de méde-

*cine en l'université de Jena , membre de plusieurs académies , & correspondant de la Société royale de médecine de Paris. A Halle , chez Jean-Jacques Gebauer , 1784. In-8° de 496 pag. tome premier , contenant l'année 1776.*

2. Il seroit inutile de faire l'énumération des pièces que contient ce volume. Il suffit d'avertir qu'elles sont au nombre de quarante. Les Mémoires de la Société royale de médecine sont connus en France, & nous en avons rendu compte.

*Medical observations and Inquiries, &c. C'est-à-dire , Observations & Recherches de médecine , par une Société de médecins à Londres , vol. vj. in-8°. A Londres , chez Cadell , 1784.*

3. Le cinquième volume de ce Recueil intéressant , parut en 1776 ; il auroit été suivi de plus près du sixième que nous annonçons , si la mort des docteurs *Fothergill , Solander & Hunter* , sur la tombe desquels les éditeurs jettent quelques fleurs , n'eût porté obstacle à sa publication. Il contient trente & un articles. Nous n'entreprendrons pas de les abrégier tous ; nous aimons mieux donner seulement un précis de quelques-uns d'eux , & présenter ainsi à nos lecteurs un tableau historique & instructif de l'état actuel de l'art de guérir en Angleterre.

L'hydrocéphale interne , cette maladie si



dangereuse & dont le diagnostic est si difficile, nous occupera d'abord. Il paroît que le docteur *Haygarth*, après avoir reconnu l'insuffisance des vomitifs, des purgatifs, des vésicatoires, du tartre émétique donné à doses rompuës & seulement suffisantes pour exciter des envies de vomir, a songé le premier à essayer le mercure doux, prescrit en assez grande quantité pour porter à la bouche & faire saliver. L'ordre des dates est du moins en sa faveur, car le malade qu'il a osé traiter d'après ses réflexions sur cette maladie, lui a été présenté le 9 janvier 1776. Il est vrai que le docteur *Dobson*, qui paroît l'avoir encouragé à tenter cette méthode, n'a pas tardé à suivre son exemple, sur un malade pour lequel il a été consulté le 15 février de la même année, & chez qui l'hydrocéphale paroît avoir été mieux décidé que chez le premier. Depuis ce temps, plusieurs guérisons heureuses d'hydrocéphales plus ou moins constatés, ont confirmé la bonté de cette méthode; & l'on voit tant dans ce Recueil que dans les *Médical Commentaries*, imprimés à Edimbourg, sous la direction de *M. Duncan*, diverses observations très-satisfaisantes, publiées par MM. *Haygarth*, *Dobson*, *Hunter*, *Percivall*, &c.

Le neuvième article contient des remarques sur le traitement de l'épilepsie, auxquelles on a joint quelques considérations sur l'usage de la saignée dans l'apoplexie; par *Jean Fothergill*, docteur en médecine, membre de la Société royale de Londres. Quoique ces remarques aient pour auteur un médecin très-célèbre, elles ne contiennent cependant rien de nouveau ni de bien important. L'épilepsie, de

même que plusieurs autres maladies , cède souvent à des traitemens différens ou opposés. On a vu résulter des effets salutaires d'un régime très-sévère , & d'une abstinence absolue de toute nourriture animale ; aussi-bien que d'un régime fortifiant , & de l'usage d'alimens nourrissans, qui dans d'autres cas ont eu un succès également heureux. Le point essentiel est d'adapter le traitement à la constitution particulière du malade. Si la pléthore domine chez lui , il faut le mettre à une très-grande diète ; le malade est-il émacié ? il faut lui prescrire un régime restaurant. L'auteur ne connoît dans cette maladie que la diminution de la quantité ordinaire des alimens : il croit que les remèdes nervins même peuvent quelquefois faire tomber l'appétit , & contribuer par cet effet à la guérison de l'épilepsie , qui , selon lui , ne peut s'obtenir qu'en diminuant la pléthore. Le docteur *Fothergill* conseille encore la rapure d'étain , donnée journellement à la dose d'une once , pendant cinq à six jours consécutifs , au bout desquels on ordonnera un cathartique.

Les considérations sur l'usage de la saignée dans l'apoplexie , nous paroissent mériter une plus grande attention de la part des médecins. L'auteur convient d'abord que les personnes qui sont habituellement bonne chère ; les gourmands , ceux qui sont gros , ont le col cou t , menent une vie sédentaire , les personnes pléthoriques sont les plus sujets à l'apoplexie. Quel doute peut-il donc y avoir , dit-il , sur la nécessité de la saignée , principalement si le poulx est excessivement plein & tendu , & que les malades paroissent prêts à suffoquer ? On

la pratique souvent dans pareilles circonstances ; cependant, en considérant les conséquences qui résultent de cette évacuation, le docteur *Fothergill* pense qu'on l'emploie bien plus souvent qu'il ne le faudroit, & qu'il ne convient pour le salut du malade. Selon lui on est fondé à croire que les forces vitales étant trop épuisées par la soustraction du sang, le patient meurt peu de temps après, ou s'il survit quelques jours, l'hémiplégie succède à l'apoplexie, & cet accident auroit été évité en omettant la saignée. Il est persuadé que dans les attaques apoplectiques, des alimens indigestes gonflent l'estomac, compriment l'aorte descendante, en même temps que les poumons resserrés alors dans un moindre espace, ne peuvent point se développer. Le sang sera donc porté en quantité vers la tête, & cette congestion entraînera le coup foudroyant. S'il étoit possible de détourner subitement, par une saignée, cet abord du sang vers les parties supérieures & sans abattre les forces du malade, rien n'équivaudroit à cette évacuation, & il faudroit la pratiquer dans tous les cas. Mais l'auteur nie cette supposition, & il s'attache à trouver d'autres moyens pour parvenir à la fin désirée, c'est-à-dire, que reconnoissant pour cause de cette maladie la saburre des premières voies, il propose de donner, le plutôt possible, un scrupule ou une demi-drachme de vitriol blanc, ou bien des doses suffisantes de tartre émétique dissous dans de l'eau, & de solliciter en même temps les autres évacuations propres à diminuer l'abondance des humeurs.

Telle est en abrégé la doctrine de notre auteur. On lui répondra sans doute, que si les

partisans de la saignée ont agi avec trop d'indiscrétion, il pousse à son tour trop loin la répugnance contre cette évacuation. Ce sont deux excès qu'il faut éviter. Peut-être que les circonstances locales justifient en Angleterre une méthode curative, condamnée dans d'autres pays par l'expérience. L'érétisme & la raréfaction du sang ne sont certainement pas dans la classe des causes qu'il faut combattre avec les vomitifs & les irritans.

Nous trouvons encore, dans ce Recueil, deux autres articles qui confirment la maxime générale, qu'il ne faut adopter qu'avec grande restriction les pratiques salutaires dans des climats différens. L'un, qui est le troisième, a pour auteur M. *Jean Mason*, chirurgien à Leicester. Cet artiste y rend compte des heureux effets de l'opium dans deux cas d'hydropisie. L'atmosphère toujours chargée de vapeurs en Angleterre, & par conséquent peu propre à favoriser la transpiration, a pu merveilleusement seconder les effets de l'opium, dirigés contre le spasme qui étoit l'effet de l'empâtement du tissu cellulaire & de celui des pores excrétoires. La vertu diaphorétique & narcotique a donc pu rétablir l'écoulement des urines, & opérer sous ce ciel une guérison qu'on en espéreroit en vain ailleurs.

Le deuxième article dont nous voulons parler, a été communiqué par *Guillaume Wright*, docteur en médecine & membre de la Société royale. Il concerne l'usage des bains froids, contre le trismus. Ces expériences qui ont réussi dans un pays chaud, seroient préjudiciables en Angleterre, où elles ne réussiroient pas & empêcheroient d'avoir recours à des moyens curatifs plus efficaces.

M. *Archibald Douglas*, docteur en médecine à Londres, nous apprend dans le quatorzième article, qu'une toux convulsive rebelle aux remèdes les mieux indiqués, a été arrêtée tout court en flairant une grande quantité d'eau de Luce. Les remèdes volatils, donnés intérieurement, n'ont produit aucun changement avantageux, & l'eau de Luce même, à moins qu'il n'y en eût deux onces ensemble, ne procureroit qu'un très-léger soulagement.

Les observations sur la goutte, par M. *Alexandre Small*, ancien chirurgien du corps d'artillerie dans l'île Minorque, consignées dans le vingtième article, constatent l'utilité de quelques moyens palliatifs, administrés contre cette maladie. L'auteur a couvert légèrement l'extrémité souffrante, & a appliqué des sang-sues à l'endroit douloureux. Il a reçu du soulagement de ce traitement; sa santé a été meilleure ensuite, & les accès ont paru éloignés. Cependant l'auteur a encore tenté d'autres voies à l'approche du paroxysme: il s'est fait vomir avec le vin émétique, & a ensuite pris une médecine & du quinquina, ou bien il a fait usage du tartre émétique uni à l'écorce du Pérou, à des doses assez modérées pour ne pas exciter des vomissemens. Ce remède l'a tellement soulagé, que s'étant endormi peu de temps après, il a été tenté de croire qu'il y a dans l'antimoine une qualité anodyne. M. *Small* observe que l'émétique lui a toujours fait évacuer beaucoup de bile.

On ne sauroit voir sans étonnement dans combien de maladies différentes les médecins Anglois administrent l'opium. Les hernies étranglées, la gangrène, les lésions à la tête, &c.

sont de ce nombre. On lit dans le vingt-quatrième article de ce volume, que *M. Jean Pearson*, chirurgien de l'hôpital de Loke, vient de le donner, avec succès, dans une rétention d'urine très-dangereuse, & dont la guérison exigeoit, comme il dit, de suspendre l'action tonique de la fibre motrice.

Le vingt-septième numero contient la relation de trois vices de conformation du cœur, observés par feu *M. Guillaume Hunter*, docteur en médecine & membre de la Société royale, &c.

La première étoit à l'artère pulmonaire, qui de son principe au ventricule droit, étoit changée en un corps solide ou corde sans aucune cavité apparente, en sorte que les poumons n'ont pu recevoir une seule goutte de sang, par le canal de ce vaisseau. Le ventricule droit n'a servi de rien pour transmettre le sang, & sa cavité étoit très-peu considérable. Le sang apporté à l'oreillette droite, par les deux veines - caves & par les veines coronaires, a passé par le trou ovale, qui étoit très-grand, dans le ventricule gauche & de-là dans l'aorte, sans passer par les poumons, & par conséquent sans être exposé aux effets de la respiration. Par-tout ailleurs qu'à son commencement, l'artère pulmonaire, quoique petite, étoit perméable, & le canal artériel lui avoit transmis une petite quantité de sang. L'enfant, dans lequel ces vices ont été trouvés, a vécu treize jours.

Dans le second enfant monstrueux, qui a poussé sa carrière jusqu'à l'âge de treize ans, l'artère pulmonaire étoit tellement retrécie, qu'elle admettoit à peine un stylet : la cloison

du cœur au contraire avoit à sa base un trou assez large pour recevoir le pouce de M. *Hunter*. L'enfant étoit noir & avoit les membres très-déliçats. On attribue la couleur noire à l'état du sang qui n'a pas été depouillé de son phlogistique, & la délicateffe des membres à la foiblesse de la constitution en général, ou à ce que le sang a été privé des avantages qu'il doit recevoir de la respiration, soit que l'air inspiré l'enrichisse de quelque chose qui contribue à un développement vigoureux du corps, soit que l'air, dans l'expiration, entraîne un principe qui s'oppose à ce développement.

Le troisième cas concerne un enfant mort né. M. *Hunter* y a trouvé la valvule du trou ovale très mince & percée comme un crible. La cloison du cœur avoit à sa base un trou capable de recevoir un tuyau de plume à écrire.

Dans le dernier article, auquel nous nous arrêterons, on lit différentes relations sur l'*influenza*, qui a régné à Londres en 1775. Cette espèce d'affection catarrhale différoit beaucoup de celle qui a parcouru l'Europe en 1782. Elle venoit du nord ou du nord-est, & a traversé successivement en ligne droite tout le royaume d'Angleterre. Elle s'est fait sentir à Londres vers le 1<sup>er</sup> novembre; à Dorchester on s'en est aperçu vers le 10; elle a paru à Exeter vers le 18; à Okchampton on l'a observée vers le 25, & à Plymouth vers le 25. Elle s'est manifestée à York vers le 28 octobre: on s'étoit assuré de sa présence à Birmingham, Worcester & Chester vers le 15 novembre. Llyn en Carnarvonshire & les contrées occidentales de Shropshire en ont été frappées

vers le 20 ; elle a commencé à régner à Lancaster vers le 21 , & à Aberdeen vers le 28. Cette marche réglée fait croire qu'elle est venue de l'Allemagne , parce qu'Aberdeen ne s'en est ressenti que lorsqu'elle s'étoit établie dans les parties occidentales de l'Angleterre.

Le rhume du nord de l'année 1782 a suivi à-peu-près la même route , & a eu plusieurs traits de ressemblance avec l'influence ou la grippe de 1775 : cependant , dans la constitution de cette dernière année , il y a eu chez plusieurs malades des symptômes inflammatoires , & une oppression considérable qui rendoient la saignée nécessaire. Ces circonstances avoient induit en erreur , lors de la dernière épidémie : quelques médecins saignoient , mais cette évacuation ne fut d'aucun secours , ou tournoit même au désavantage des malades.

*Traité sur la Fièvre miliaire épidémique ; par M. GASTELLIER , docteur en médecine , associé & correspondant de plusieurs Académies & Sociétés littéraires , conseiller du Roi & de S. A. S. Monseigneur le duc d'Orléans ; maire perpétuelle de la ville de Montargis ; médecin ordinaire de Monseigneur le duc d'Orléans , des hôpitaux & des prisons de cette ville ; nommé par le gouvernement pour les maladies épidémiques. Nouvelle édition , augmentée d'observations & de réflexions*



*sur la maladie du haut Languedoc. A Paris, chez P. Fr. Didot le jeune, libraire de la Faculté de médecine, quai des Augustins, 1784. In-12. de 400 pages. Prix broché, 2 liv. 8 sols.*

4. Cet ouvrage qui a paru en 1773 sous le titre d'*Avis à mes Concitoyens*, avoit été seulement annoncé dans le journal de médecine, tome 40, page 191; deux motifs ont depuis déterminé l'auteur à changer ce titre; 1<sup>o</sup>. parce qu'il pouvoit faire présumer qu'il n'étoit question que d'une maladie particulière à la ville de Montargis, tandis que la fièvre miliaire règne souvent dans beaucoup d'autres endroits. Le second motif, qui est une suite du premier, est de rendre cet ouvrage d'une utilité plus générale, en excitant les habitans des autres pays à en prendre connoissance.

Plusieurs médecins tels que *Storck*, ont regardé la fièvre miliaire comme une maladie essentielle; d'autres, avec *de Haen*, ont cru qu'elle n'étoit que symptomatique. *M. Gastellier* pense qu'elle est l'une & l'autre selon les circonstances. *Hamilton*, *Hoffmann* &c. prétendent que cette maladie n'a commencé à paroître que vers la fin du dix-septième siècle. *M. Home* lui donne Leipzig pour berceau, & fait remonter à deux cens ans l'époque de sa naissance; *M. Gastellier* croit que les anciens auteurs en font mention, mais seulement comme d'un symptôme d'une maladie de très-mauvais genre.

L'ouvrage de *M. G.* est divisé en huit cha-

pitres. Dans le premier, il fait la description des différens phénomènes de la fièvre miliaire, depuis son invasion jusqu'à sa terminaison, description d'après laquelle on voit une très-grande variété, produite par celle des tempéramens & des autres circonstances, soit dans l'intensité des symptômes, soit dans le temps de l'éruption & de la desquamation, soit dans la longueur de la convalescence.

Dans le second chapitre, l'auteur établit entre la fièvre miliaire bénigne & la fièvre miliaire maligne, une distinction qui découle naturellement de la différente gravité des symptômes.

Dans le troisième, il parle des causes de la fièvre miliaire, de sa nature & de son essence. En faisant la description de Montargis situé dans un marais & au milieu des eaux, il fait voir combien une semblable situation peut influer dans la production de cette maladie, & combien la suppression de la transpiration, indépendamment des émanations putrides qui s'exhalent des eaux stagnantes, peut favoriser le développement de la fièvre miliaire. M. G. a observé aussi que la misère & les passions tristes qui l'accompagnent, sont aussi des causes très-puissantes de cette maladie.

Le quatrième & le cinquième chapitres sont employés à établir le diagnostic & le pronostic de la fièvre miliaire; le diagnostic se tire de la description même de la maladie; quant au pronostic, il est déterminé par la nature des accidens. Un des plus dangereux est un léger mal de gorge avec une voix un peu enrouée: il en est de même d'une humeur noirâtre qui encroûte quelquefois les dents du

malade. M. G. a observé que la miliaire blanche est en général la meilleure, quoique *Mead*, M. *Home* & M. *Planchon* disent que la rouge est la moins dangereuse.

Dans le sixième chapitre, M. G. expose sa méthode curative. Son principe à cet égard, est qu'en supposant même qu'une seule & même cause puisse produire la même maladie chez différens sujets, la méthode curative ne doit pas pour cela être la même, parce que l'âge, le sexe, le tempérament, l'état de fortune ou de misère, les passions, &c. doivent apporter beaucoup de différence dans les symptômes. Il a quelquefois employé la saignée dans les cas d'une forte fièvre, & pour des sujets vigoureux, il a au contraire quelquefois tâché de soutenir les forces par des cordiaux; mais la saignée, lorsqu'elle est nécessaire, n'est utile que dans les premiers jours de la maladie.

Le tartre stibié lui paroît un des meilleurs remèdes qu'on puisse employer, non-seulement comme évacuant, mais aussi comme altérant. Il a trouvé que les purgatifs, lorsque l'éruption étoit faite, dérangoient cette crise, & devenoient toujours dangereux. Il ne s'en est guère servi qu'à la fin de la maladie. Les vésicatoires, indispensables lorsque le cerveau ou les poumons sont affectés, lorsque les forces sont abattues ou qu'il y a assoupissement, ont été nuisibles, lorsqu'il y avoit trop d'érétisme. M. G. a aussi employé quelquefois avec avantage le nitre uni au camphre, ainsi que le quinquina administré sur la fin de la fièvre miliaire. Il croit que les parégoriques ne méritent pas les éloges que *Sydenham* leur

donne. Il préfère la liqueur minérale d'*Hoffmann* à l'opium, lorsque la tête est menacée; enfin le vin donné avec prudence lui a paru un fortifiant très-convenable aux gens de la campagne.

Le septième chapitre traite des moyens prophylactiques, & M. G. y expose les précautions que les habitans de Montargis, & par conséquent ceux des lieux qui sont situés de même, auroient à prendre pour se garantir des effets de l'humidité & des autres causes de la fièvre miliaire.

Enfin le huitième chapitre contient des observations très-détaillées, qui font connoître plus particulièrement la nature de la maladie, & offrent l'application heureuse des principes lumineux que l'auteur a établis.

Die Geschichte der Kriebelkrankheit, &c.

C'est-à-dire, *Histoire de la Kriebelkrankheit* (*NECROSIS USTILAGINEA SAUV.*) sur-tout de celle qui a régné dans les environs de Zelle, pendant les années 1770 & 1771; par M. J. TAUBE, médecin de la cour, membre de la Société royale d'économie de Zelle, & correspondant de la Société royale des sciences de Gottingue. In-8° de deux alphab. & 12 feuilles. A Gottingue, chez Dietrich, 1782.

5. L'hiver de 1769 à 1770 s'étoit prolongé fort avant dans le printemps; & on a remarqué de grandes variations de chaleur, de froid & d'humidité

d'humidité pendant l'été. Au mois de juin dernier, des brouillards fréquens avoient frappé par cantons les seigles en fleur, & la nielle qui s'étoit attachée à ces bleds, n'en avoit pas été emportée ou lavée par les pluies survenues peu de temps après.

Les laboureurs, par curiosité ou par besoin, s'étoient empressés de faire du pain avec le grain nouvellement cueilli, sur-tout avec celui qui se secoue de lui-même en portant les gerbes, & l'avoient avalé pour ainsi dire tout chaud.

M. *Taube* a pesé une livre de seigle battu & nettoyé, & il y a trouvé une once de seigle ergotté; dans celui qui étoit tombé de lui-même, la quantité de seigle ergotté étoit bien plus considérable.

L'usage du pain fait avec ces nouveaux grains, a été bientôt suivi de la *kriebelkrankheit*, accompagnée de tous les accidens funestes qui la rendent si terrible; il en est même mort quelques-uns subitement dès sa première apparition.

Les malades ont retiré le plus grand avantage du changement de nourriture: ceux à qui on a donné du pain préparé avec de bons grains vieux, n'ont pas tardé de prendre un meilleur teint: la violence des symptômes s'est apaisée; & au bout de huit jours, l'espoir de guérir a paru plus ou moins fondé. Mais aussitôt que, faute de bons grains, on fut obligé de revenir au mauvais, le mal a repris sa première fureur.

L'auteur n'a vu qu'un seul cochon à qui le seigle malfaisant a causé des affections spasmodiques: les chevaux ont mangé impunément

le pain nuisible aux hommes ; les bêtes à cornes s'en sont nourries avec répugnance , mais sans suites fâcheuses ; les chiens enfin n'ont point été incommodés du pain ou des autres alimens préparés avec la farine de seigle. Bien que les moutons en général n'aient point essuyé de mauvais effets de ces grains , il n'en a pas moins péri sept dans un village , avec tous les accidens de la kriebelkrankheit.

Au printemps de l'année 1771 , l'auteur ; obligé de se rendre en divers endroits pour donner ses soins aux malades , a été à portée de s'appercevoir de la disette des poulets , & d'entendre les plaintes des ménagères contre leurs poules , qui ne couvoient point & ne pondoient presque pas. Cette stérilité n'avoit point lieu , ou du moins pas au même degré , dans les cantons où la kriebelkrankheit n'exerçoit pas ses ravages.

M. *Taube* a traité six cens malades attaqués de cette maladie ; il en est mort quatre-vingt-dix sept ; les enfans , depuis deux ans jusqu'à dix , ont couru les plus grands dangers. Tel est le précis de la première section de cet ouvrage.

On lit dans la seconde , des recherches historiques sur cette maladie. L'auteur a compulsé tout ce qu'il a pu se procurer d'écrivains tant anciens que modernes , qui ont parlé de la kriebelkrankheit : il présente des extraits des ouvrages dans lesquels on attribue cette maladie à l'ergot , détaille les différens accidens dont ses prédécesseurs font mention , & indique les moyens curatifs qu'ils ont proposés.

La troisième section est consacrée aux observateurs qui assignent à cette maladie d'autres causes que l'ergot.

Passons à la description que M. *Taube* donne de la kriebelkrankheit, telle qu'il l'a observée. Elle a paru sous deux espèces différentes à certains égards : la première attaquait tout-à-coup, & avec la plus grande férocité ; elle n'eut point de rémissions, fit souffrir les malades à l'excès, & se termina promptement par la mort. La seconde espèce, moins terrible & moins violente, eut des momens de relâche, & ne devint mortelle dans la suite, que par des causes particulières. L'épidémie a commencé avec la première espèce, qui a dominé pendant quelques mois : elle se déclara chez les malades, sans aucun symptôme avant-coureur, & ne fut point accompagnée de fourmillement. Elle eut pour symptôme une cécité subite, des vertiges qui faisoient tomber les patients, & les privoient, en tout ou en partie, de leurs sens ; des tremblemens des membres, des efforts stériles pour vomir, des mouvemens convulsifs, des contractions des extrémités si violentes, qu'il falloit la plus grande force pour les redresser & les rétablir dans leur état d'extension naturelle ; une sueur froide universelle, une inquiétude inexprimable. Le visage des malades étoit jaunâtre, tiré, & d'un aspect sinistre ; il sortoit de leur bouche une mucoité écumeuse, sanguinolente ; les malades demandoient sans cesse, & d'une voix tremblante, à boire, quoique les boissons augmentassent leurs angoisses : ils se plaignoient perpétuellement de douleurs atroces, de serremens & de contractions au creux de l'estomac. Cependant, malgré cet état de tension excessive, le sang restoit calme ; le pouls fut petit, lent & intermittent ; & lorsque les spasmes furent portés

au plus haut point , on eut de la peine à le trouver.

Les enfans , tant qu'ils ne prenoient d'autre nourriture que le lait de leurs nourrices , quand même elles auroient été attaquées de la maladie & presque moribondes, conservoient leur santé ; mais dès qu'on leur donnoit de ce mauvais pain, ils tomboient malades.

La putréfaction s'emparoit si promptement des cadavres , qu'il fut impossible à *M. Taube* d'en faire la dissection. Il ouvrit néanmoins un garçon de quatorze ans, le jour même de sa mort : ses membres étoient encore tout aussi fortement contractés qu'ils l'avoient été immédiatement avant la mort : la peau de tout le bas-ventre étoit d'un jaune tirant sur le vert, le visage boursoufflé & jaunâtre, les yeux enfoncés & entourés d'un cercle ecchymosé ; il y eut sur le dos & au devant de la poitrine, des marques de sugillation ; l'omentum étoit mou , & se déchiroit au plus léger attouchement ; l'estomac & les intestins avoient un œil jaunâtre ; le foie étoit dur , gorgé de sang , & d'une teinte brune tirant sur le rouge ; la cavité de l'estomac contenoit une eau écumeuse, bilieuse ; la vésicule du fiel très-dilatée, avoit des parois très-épaisses, & renfermoit une bile aqueuse , & d'une couleur verte d'herbe ; la rate plus foncée en couleur que d'ordinaire, abondoit en sang ; la vessie urinaire étoit excessivement pleine, & les uretères plus amples que de coutume ; il y eut beaucoup de sang dans les poumons, tandis que les oreillettes & les ventricules du cœur, de même que l'aorte jusqu'à sa grande courbure, étoient absolument vides, &c. Un second cadavre que *M. Taube*



a ouvert ; a présenté les mêmes altérations.

La seconde espèce de kriebelkrankheit fut moins meurtrière ; on pouvoit la guérir en s'y prenant à temps. Les malades pressentoient assez ordinairement les approches du mal ; ils souffroient alors de pesanteurs & d'engourdissement des bras & des jambes ; ils étoient abatus, & avoient la tête embarrassée ; un sentiment de compression au creux de l'estomac, les tourmentoit par intervalles ; ils étoient assoupis sans être restaurés par le sommeil ; ils sentoient dans le bas-ventre un froid qui s'étendoit quelquefois jusqu'au dos ; vers ce temps il leur prenoit des fourmillemens dans les bras , dans les jambes & au visage ; & ce mouvement devenant plus ou moins sensible, s'appercevoit chez les malades dans les différentes parties de leur corps. Au bout de deux ou trois jours, les accidens s'aggravoient , & alloient toujours en augmentant tant en intensité qu'en durée , jusqu'à ce qu'ils eussent atteint le plus haut degré , à moins qu'on n'en arrêtât le développement par un traitement convenable.

Les malades eurent le regard étonné & sombre ; la peau du visage retirée , le teint jaune ou couleur de terre ; aucun ne perdoit l'appétit ; quelques-uns eurent même une faim dévorante jusqu'à la fin de la maladie.

Les enfans & les jeunes gens avoient souvent , dès le commencement de la maladie, les doigts & les orteils courbés avec roideur ; les mains & les pieds enflés. En général, les malades furent plus tourmentés par les spasmes dans les matinées jusqu'à midi, que dans les après-midi : l'air froid & l'humidité, la colère,

le chagrin , & toutes les autres affections de l'ame influerent très-désavantageusement sur leur état. Tant que les bouts des doigts & des orteils étoient engourdis & un peu roides , quand même tous les autres symptômes eussent été mitigés ou dissipés , le feu couvoit encore sous la cendre. Les malades avoient les prunelles singulièrement dilatées pendant les intervalles tranquilles : leur vue étoit très-foible , & ils voyoient doubles certains objets. Ce fut dans ces mêmes momens de rémittence qu'on remarqua le mieux le tremblement des membres dont furent sur-tout agités les bras de ceux qui avoient été souvent saignés. Lorsque les spasmes avoient eu des retours fréquens , les bouts des doigts & des orteils devenoient tellement insensibles , que les malades pouvoient toucher des charbons allumés sans en sentir la chaleur. Le tétanos , l'emprosthotonos , l'opisthotonos , & les autres genres de convulsions , attaquoient indistinctement les malades de tout âge. L'épilepsie ne survenoit que par des causes accidentelles : elle cédoit à un traitement propre à amener des crises favorables , parmi lesquelles l'évacuation de vers ou les éruptions cutanées étoient les principales.

Une des terminaisons les plus affligeantes fut la perte de la raison. L'auteur a guéri deux malades qui étoient devenus maniaques : ceux qui étoient tombés dans la stupeur , ont recouvré l'intégrité de leur jugement après avoir rendu beaucoup de vers , ou après avoir été chargés de phlegmons. Chez les enfans , cette crise se faisoit par une éruption à la tête : M. Taube a vu une seule fois une espèce d'éléphantiasis.

La seconde période de la kriebelkrankheit de cette espèce, n'eut lieu que lorsque le levain morbifique fut trop actif, que la constitution des malades favorisa son développement, ou qu'on n'eut pas saisi les véritables indications curatives. Nous ne suivrons pas l'auteur dans ces détails ; nous remarquerons seulement qu'il n'a point observé la gangrène lente qui mutile quelquefois les personnes attaquées de cette maladie. Il est vrai que deux malades déjà âgés se sont plaints d'un sentiment de froid & d'une insensibilité absolue aux gros orteils ; mais l'usage de l'huile de térébenthine a rappelé la vie dans ces parties.

Parmi les cas singuliers que l'auteur a rencontrés, nous rapporterons celui d'une jeune fille, laquelle a changé trois fois de tégumens dans toute l'étendue de son corps. La première fois, la peau proprement dite (*cutis*), s'est détachée par lambeaux, de manière qu'aux endroits où elle s'est enlevée, on a vu à nu les chairs des muscles, les tendons, &c. La seconde fois, l'épiderme seul est tombé par portions ; & la troisième fois, cette pellicule s'est détachée en forme d'écailles.

Suivons à présent M. Taube dans ses recherches sur les causes de la kriebelkrankheit. Il observe que dans les environs de Zelle, elle s'est manifestée dès les premiers jours qu'on y a fait usage du pain cuit avec les grains nouvellement récoltés en 1770, & qu'il n'y a eu que les personnes nourries de ce pain qui en ont été attaquées ; d'où il paroît constant que la cause matérielle de cette maladie exista dans ces grains : cependant on n'y a point trouvé d'ivraie (*lolium temulentium*), ni

de raifort des champs (*raphanus raphanistrum*), ni aucune autre espèce de semences malfaines, mais beaucoup d'ergot & de grains viciés de seigle.

L'auteur a reconnu qu'il y a deux fortes d'ergot. Dans les cantons où la kriebelkrankheit régnoit, la substance interne de cette production monstrueuse étoit d'un blanc-gris, collante, qu'on ne savoit briser, qui exhaloit une odeur de moisi, & imprimoit une saveur âcre sur la langue; tandis que l'ergot des autres cantons où la maladie n'exerçoit pas ses ravages, contenoit dans son intérieur une substance blanche, farineuse, exempte d'âcreté, &c.

Outre cette espèce nuisible d'ergot, M. Taubé a encore distingué environ un tiers des grains de seigle dont la substance farineuse étoit grisâtre, sentant le moisi, laissant sur la langue un léger goût brûlant. La gravité spécifique de ces grains étoit à celle du bon seigle comme quatre à sept; & la pâte qu'on en avoit préparée, loin de lever & de fermenter, acquit, au bout de deux jours, une odeur putride très-pénétrante.

Sans nous arrêter à ce que l'auteur dit concernant l'origine de ces grains vénéneux, nous allons nous occuper de la partie thérapeutique de cet ouvrage. On a donné, dès l'invasion de la maladie, le tartre émétique à des doses répétées, jusqu'à ce qu'il fit vomir: il en a fallu plusieurs fois jusqu'à quarante grains avant qu'il opérât. Cette évacuation a procuré un soulagement marqué, & on n'a cessé de l'exciter que lorsque les malades eurent rendu des matières bilieuses. L'ipécacuanha, à quelque dose qu'on l'ait prescrit, n'a jamais fait vomir.

Les fels cathartiques , & sur-tout celui d'Angleterre , ont mérité la préférence sur les autres purgatifs : le mercure doux a paru des plus avantageux. M. *Taube* l'a administré à des doses suffisantes pour causer une espèce de dévoiement ( il y a eu des malades à qui il en a fallu jusqu'à trente grains par dose ) ; & par ce moyen il a dissipé , chez la grande moitié des malades , & en tout temps , les accidens les plus fâcheux.

A la suite des évacuans , il a eu recours aux calmans : celui qui lui a le mieux réussi a été un mélange de six gros de camphre , d'une livre de bon vinaigre , & de trois onces d'extrait de genièvre : on en a donné aux malades deux cuillerées de deux en deux heures. On a été souvent obligé d'administrer jusqu'à quatre livres de ce mélange , avant qu'on fût parvenu à dompter la violence des symptômes. On a eu des succès décidés de l'usage de la poudre de M. *Hensler* , qui est composée de parties égales des racines de calamus aromaticus , de galanga , de pied-de-veau , & de valériane sauvage , avec une partie moindre de rhubarbe , & une quantité encore inférieure de camphre.

Les personnes âgées ont retiré de très-grands avantages de l'huile animale de Dippel : on la leur a administrée , pendant un mois , à la dose de dix ou quinze gouttes quatre fois par jour ; & il n'y a eu que ce médicament qui ait déterminé des éruptions cutanées de différentes espèces. Un malade qui avoit inutilement essayé toutes sortes de remèdes , a été arraché à la mort par l'usage du musc : l'opium n'a procuré qu'un soulagement passager.

Les vésicatoires ont été d'un grand secours dans cette maladie, sur-tout dans les cas où les spasmes quittant les extrémités, se sont jetés sur le cou: alors on a enveloppé cette partie d'un emplâtre de mouches cantharides. Les saignées faites sans nécessité ont eu les suites les plus funestes. Huit ou dix sangsues appliquées sur les membres affectés de crampes, ont inmanquablement dissipé les douleurs; mais rien n'a pu empêcher les malades de périr, après avoir languï quelque temps. L'auteur a encore employé utilement, sur-tout pour les enfans, des onctions avec un onguent composé d'une once de beurre, d'autant d'eau-de-vie, & d'un gros de camphre.

Les bains l'ont néanmoins emporté sur tous les remèdes externes: on les chauffoit jusqu'au soixantième degré, ou tout au plus au soixantedixième du thermomètre de Fahrenheit.

Les commotions électriques ont procuré à la plupart des malades des sueurs critiques, qui ont calmé les spasmes, adouci les douleurs des extrémités, ranimé le sentiment dans le bout des doigts & des orteils, remédié au fourmillement dans la peau.

Nous sommes obligés de passer les Aphorismes & le Journal des observations jointes à cet ouvrage, afin de pouvoir donner une courte notice des mémoires communiqués à l'auteur par d'autres savans; ce qui forme des additions très-précieuses.

Le premier opusculé est de M. le Pasteur *Hæfer*: il contient un exposé clair des symptômes apparens de la kriebelkrankheit, avec des remarques sur le traitement le plus avantageux de cette maladie. L'auteur a observé

que les purgatifs, les fleurs de soufre, la serpentaire de Virginie, le camphre, les lavemens, les vésicatoires & les bains, ont été utiles.

Le second a pour auteur M. *Weber*, médecin de la Cour. L'observateur a vu deux enfans, l'un âgé de quatre ans, & l'autre de huit, que les spasmes tenoient en croix.

M. *Jeun-Auguste Evers* a adressé à M. *Taubé* quelques observations faites sur la kriebelkrankheit : il déclare que les meûniers on distingué le seigle vicié, à l'odeur qui s'exhaloit durant la mouture ; & que s'ils restoient trop long-temps exposés à cette atmosphère, ils étoient attaqués de vertiges & de nausées. Il a vu cette maladie se compliquer avec la variole, les fièvres catarrhales, les fluxions de poitrine, les affections arthritiques, &c. &c.

Dans la dissertation suivante, M. *Hænfler* présente de nouveaux faits qui confirment le sentiment de tous les auteurs précédens, c'est à-dire, que la kriebelkrankheit est causée par les grains viciés de seigle, comme elle l'est par l'ergot de mauvaise qualité ; que le principe malfaisant paroît être d'une nature narcotique ; qu'il se dissipe avec le temps, & que peut-être un certain degré de chaleur auquel on exposeroit ces grains, pourroient le détruire, même dans le seigle nouveau.

Nous ne nous arrêterons pas à l'histoire de la kriebelkrankheit par M. *Meyer*, non-plus qu'aux expériences faites avec l'électricité dans cette maladie. Nous remarquerons seulement que M. *Stephen*, auteur de ce dernier écrit, rapporte des preuves incontestables & pressantes de l'utilité de l'électricité dans la kriebelkrankheit.

Le dernier morceau est de M. *Taube* lui-même : il présente des détails sur la maladie occasionnée par l'usage de l'ivraie (*lolium temulentum*). L'auteur a observé cette maladie en automne de l'année 1771, dans quelques villages du bailliage de Knefbeck, & il la compare avec la *kriebelkrankheit*.

Cet ouvrage classique pour cette maladie, ne peut que recevoir l'accueil le plus favorable, & mérite d'être traduit en françois.

*Traité de la peste, contenant l'histoire de celle qui a régné à Moscou en 1771 ; par CHARLES DE MERTENS, docteur en médecine, membre des Facultés de Vienne & de Strasbourg, ci-devant censeur impérial & royal, correspondant de la Société royale de médecine de Paris ; ouvrage publié d'abord en latin, actuellement mis en françois, & augmenté de plusieurs pièces intéressantes, par l'auteur. A Vienne, & à Strasbourg, chez les frères Gay, imprimeurs-libraires ; à Paris, chez Didot le jeune, quai des Augustins, & Méquignon l'aîné, libraire rue des Cordeliers. 1784.*

6. Nous avons rendu compte de l'ouvrage latin de M. de *Mertens*, dans le cahier d'avril 1781, page 289. Dans nos *Remarques sur la Peste* (cahier de mars 1784, page 225, & cahier d'avril, page 338), nous avons achevé



de le faire connoître, & nous n'avons rien à ajouter à ce que nous avons dit dans ces deux extraits, parce que l'introduction & les notes que M. de Mertens joint à sa traduction, ne contiennent rien de médical qui ne soit renfermé dans le texte.

Nous nous contenterons d'observer que pour inculper M. de Mertens, M. Samoïlowitz, dans son *Mémoire sur la Peste*, n'a que sa propre autorité; & que l'esprit de passion qui l'anime est si sensible, que nous n'avons pu nous dispenser, dans nos *Remarques sur la Peste*, (loc. cit.), d'en faire voir l'injustice & la malhonnêteté; & cependant nous ne jugions alors que sur ce que M. Samoïlowitz a imprimé. M. de Mertens, au contraire, dans son introduction & dans ses notes, respecte la personne d'un confrère qui l'a offensé; & quand il repousse ce qu'il appelle justement *des calomnies*, c'est avec des preuves si authentiques, si légales, qu'il n'est plus permis de conserver le moindre doute, & que la vérité est dégagée de tous les nuages dont un médecin devoit rougir d'avoir essayé de la couvrir.

Observations on poisons and on the use of mercury in the cure of obstinate dysenteries, &c. C'est-à-dire, *Observations sur les poisons & sur l'utilité du mercure dans le traitement des dysenteries opiniâtres*; par THOMAS HOULSTON, docteur en médecine. in-8°. A Londres, chez Baldwin, 1784.

7. La plupart des morceaux insérés dans ce

volume , ont déjà été publiés. Les observations sur les poisons sont peu satisfaisantes; & l'utilité du mercure dans les dysenteries opiniâtres , paroît se réduire à celles dans lesquelles la bile joue le plus grand rôle.

Nous remarquerons encore que M. Houlston assure qu'un mélange de parties égales de tartre émétique & de vitriol bleu , donné à la dose de cinq grains , ne cause point de vomissemens violens.

*Dissertazione sopra una cieca nata guarita , in cui trattasi di una rara specie di cateratta connata : c'est-à-dire , Dissertation sur la guérison d'une fille née aveugle ; par M. BORTOLAZZI , chirurgien de Vérone. A Vérone , chez les héritiers de MM. Maroni , 1781. In-8° de 104 pag.*

8. L'auteur , chirurgien de Vérone , qui s'occupe principalement de la lithotomie & de la cataracte , est un disciple de *Dominique Uccelli* , célèbre chirurgien de Milan. Sa dissertation est divisée en deux parties. Dans la première , il fait l'histoire de la malade & de la maladie ; il expose les signes qui indiquent une cataracte d'un bon caractère ; il rapporte les raisons qui doivent faire préférer l'extraction de la cataracte à son abaissement.

En rendant justice à M. Bortolazzi , nous ne pouvons nous empêcher d'observer que son style est verbeux & diffus.

Quant à l'opération , après avoir corrigé

les humeurs de cette fille , qui étoit chlorotique , par l'usage de décoctions amères & du sel diurétique , M. *Bortolazzi* procéda de cette manière. Il perça , avec son instrument , la cornée transparente , à une ligne de distance du cercle qui circonscrit la cornée opaque ; il pénétra ensuite jusqu'à la capsule de l'humeur cristalline : alors il sortit avec force une matière brune , qui , mêlée à l'humeur aqueuse , rendoit obscure la chambre antérieure de l'œil. M. *Bortolazzi* , croyant que cette matière étoit une partie de l'humeur vitrée , craignit d'abord que son opération ne réussît pas. Il fut ensuite fort étonné que l'œil , ouvert après l'opération , n'offrit aucun vestige d'opacité. Mais cette observation n'est pas neuve ; *Arcel* entr'autres l'avoit déjà faite. M. *Bortolazzi* guérit la blessure de l'œil sans faire usage des fomentations spiritueuses ou fortifiantes , dont il a reconnu , non-seulement l'inutilité , mais même le danger démontré par l'expérience. Une fièvre qui survint , l'empêcha d'opérer l'autre œil ; elle dura l'espace de vingt-huit jours ; il ne fit cette seconde opération qu'un an après la première : ce fut avec le même succès.

Dans la seconde partie de cette dissertation , l'auteur traite des meilleurs instrumens nécessaires pour l'extraction de la cataracte ; & il donne la préférence à l'aiguille que *Wenzel* a décrite dans son Mémoire médico-chirurgical sur l'extraction de la cataracte. Enfin , M. *Bortolazzi* ajoute diverses observations , qui lui ont donné lieu de faire les deux opérations décrites dans son livre. En voici une : cette jeune fille , aussitôt après l'opération , jugeoit sainement de

la grandeur, de la distance & de la position des objets; phénomène assez difficile à concevoir dans une avengle-née.

*Avis très-important aux personnes attaquées de hernies ou descentes; par M. LE ROUGE, docteur en médecine, médecin du Roi, chirurgien du Collège de Paris, chirurgien interne de l'hôtel-dieu, & successeur de M. DE LA GENEVRIÈRE. À Paris, chez l'auteur, Marché neuf, près l'église Saint-Germain-le-Vieux en la Cité. In-12 de 35 pages.*

9. L'auteur s'est appliqué, pendant dix-sept ans, à l'hôtel-dieu de Paris, au traitement des hernies, & à suivre les traces de M. Moreau & de son digne successeur M. Ferrand. Cette circonstance doit former un préjugé bien favorable pour ce que M. le Rouge écrit au sujet des hernies. Il l'a renfermé dans cinq chapitres. Dans le premier, il expose ce qui constate l'existence des hernies; dans le second, il indique les précautions qu'elles exigent; dans le troisième, les moyens de s'en préserver; dans le quatrième, le traitement palliatif; dans le cinquième, la cure radicale. M. le Rouge fait consister la cure radicale dans l'application judicieuse du remède, dont voici la composition :

℞. Farine de tan,	}	. . . . .	āā	3 ij.
Arcanson,				
Colcohar.				3 j.
Sulf.				3 ℔.

F. S. A. empl. dur.

L'auteur avoue cependant qu'on n'en doit attendre des effets heureux que dans les cas qui sont susceptibles de guérison, & que ce seroit une chimère que de les espérer dans les hernies volumineuses, habituelles & anciennes; bonne foi que n'ont pas tous les inventeurs de remèdes.

---

*Instructions & Avis aux habitans des provinces méridionales de la France, sur la maladie putride & pestilentielle qui détruit le bétail. Publiées par ordre du Roi, avec cette épigraphe :*

. . . . . Culpam ferro compesce, priusquam  
Dira per incautum serpsit contagia vulgus.

VIRG. Georg. lib. iij.

*A Paris, de l'imprimerie royale. 1783.  
In-4° de 128 pages, & huit pour le  
Titre, l'Avertissement & la Table des  
matières.*

10. Ces deux ouvrages, de feu M. de Montigny, parurent à l'occasion de l'épizootie dévastatrice des provinces méridionales; ils furent imprimés en 1775, & distribués par ordre du Gouvernement. Leur mérite généralement connu, ne se borne pas à la maladie à l'occasion de laquelle ils ont été écrits, il s'étend également à toutes les maladies épizootiques contagieuses: c'est ce qui a engagé M. Bertier, intendant de la généralité de Paris, toujours animé du bien public, à les faire réimprimer & distribuer de nouveau.

Le premier est de 116 pages : on trouve à la dernière l'extrait des registres de l'académie royale des sciences, du 18 février 1775. Il est rempli de recherches & d'observations.

Le second peut se séparer du premier : il est intitulé, *Avis aux peuples des provinces où la contagion sur le bétail a pénétré, & à ceux des provinces voisines*, avec cette épigraphe :

. . . . Pugnatum est arte medendi ,

*Exitum superabat opem quæ victa jacebat.*

OVID. *Met. lib. vij.*

Il est précédé d'un avertissement à MM. les curés des campagnes, lequel remplit 12 pages. C'est une espèce de sommaire, où sont concentrés, autant qu'il a été possible, les résultats des observations & des ouvrages insérés dans le premier.

Cette nouvelle édition ne diffère point de celle de 1775. On trouve dans celle-ci, après la table, un errata de deux fautes. A la première le prénom de M. de Chaignebrun, médecin, auquel l'art vétérinaire & l'humanité doivent beaucoup, est écrit *Auboin*, & on a corrigé, lisez *Hardouin*(a). Cette correction adoptée dans la réimpression que nous annonçons est elle-même une faute; il ne faut, pour s'en convaincre, que lire le titre de son ouvrage intitulé : *Relation d'une maladie épidémique & contagieuse, qui a régné l'été & l'automne de 1757, sur des animaux de différentes espèces; &c.* par M. H. (Henri) Audouin de Chaignebrun &c. & les

---

(a) Il est très-certain qu'il faut HENRI AUDOUIN DE CHAIGNEBRUN.

*Mémoires littéraires pour servir à l'histoire de la médecine*, dans lesquels ce médecin a donné l'histoire de plusieurs épizooties & d'autres observations.

Avant que de terminer cette notice, nous croyons devoir encore faire l'observation suivante. M. de Chaigne brun dans des *Réflexions sur les épizooties*, imprimées page 11 des *Mémoires littéraires pour l'année 1776*, fait mention, page 14, d'un ouvrage imprimé par ordre du roi, de 128 pages, intitulé, *Instructions; avis, &c. sur la maladie putride pestentielle qui détruit le bétail*; il n'en marque ni la date de l'impression ni le format, mais il est indubitable qu'il parle de celui de M. de Montigny, dont il est question dans cette notice. Plus loin, page 18, le même M. de Chaigne brun en cite un intitulé : *Instructions & avis, &c. Publiés par ordre du roi. Paris, imprimerie royale, 1774 in-8°*. Nous ne sommes pas encore assez versés dans la bibliographie vétérinaire, pour pouvoir assurer qu'il y a ici double faute, celle de la date & celle du format, & que cet ouvrage est le même que celui dont M. de Chaigne brun a déjà parlé page 14. Nous le soupçonnons seulement, parce qu'on n'en trouve aucun indiqué ainsi dans les *Recherches sur les maladies épizootiques*, par M. Paulet; dans *l'exposé des moyens curatifs & préservatifs &c.* par M. Vicq d'Azyr, & enfin dans le *Catalogue vétérinaire* de M. Gottlieb Henzen, imprimé en 1781. & non en 1782, comme il est dit dans le *Journal de Médecine*, tome 60 page 83. Nous laissons à M. Goulin (a) le soin d'é-

---

(a) Il a l'honneur de répondre à M. Hurard,

claircir cette partie de ses Mémoires, parce que nous sommes intimement persuadés qu'il le fera avec sa sagacité ordinaire.

Les auteurs de *l'Etat de médecine de 1776*, ont ajouté aux fautes sans nombre dont il est rempli, celle de ne faire mention ni de la date, ni du format de cet ouvrage, & de l'attribuer, mal-à-propos, à M. Vicq d'Azyr, page 254.

*Arrêt du Conseil d'Etat du Roi, pour prévenir les dangers des maladies des animaux, & particulièrement de la morve; du 16 juillet 1784, in-4° de huit pages. A Paris, de l'Imprimerie royale, 1784.*

Depuis le commencement de ce siècle, il a paru en France un grand nombre de réglemens concernant les maladies contagieuses & épizootiques. Ils ont été réunis par M. Vicq d'Azyr, & forment la troisième partie de son recueil sur les épizooties (b). Ils renferment la plus part des précautions très-sages pour en garantir les bestiaux, & leur exécution ne pourroit que produire un très-grand bien. Celui du 19 juillet 1746, entre autres, est un excellent modèle qu'on a souvent rappelé, &

---

que les *instructions & avis* cités deux fois par M. de Chaignebran, ne sont qu'un seul & même ouvrage, celui de M. de Montigny. Une plus longue discussion seroit inutile.

(b) Voyez ce qui en a été dit dans l'Extrait de cet ouvrage, *Journal de Médecine*, tom. xlvij, page 113.



dont on ne s'est que peu ou point écarté depuis. L'arrêt du conseil que nous annonçons aujourd'hui contient 14 articles ; il renouvelle une partie des précautions de celui du 19 juillet, & en ajoute quelques autres qui dépendent des temps & des circonstances. Il est d'ailleurs d'une utilité plus générale, en ce qu'il embrasse toutes les maladies contagieuses. Celles qu'il envisage comme telles, sont la morve, le charbon, la gale, la clavelée, le farcin & la rage.

*Description d'une maladie contagieuse appelée le venom, qui a régné dernièrement parmi les bêtes à cornes en Frise, communiquée dans une Lettre à M. SAMUEL FOART SIMMONS, docteur en médecine, membre de la Société royale de Londres, professeur honoraire de médecine, anatomie & chirurgie à Amsterdam, membre du collège royal de médecine, & de la Société royale d'Edimbourg, de l'Académie impériale de Pétersbourg, & de la Société royale de médecine de Paris (a).*

11. Il est mort subitement dans la Frise, près de Sneek & d'Ylst, un grand nombre de bêtes à cornes de tout âge, sans qu'elles aient été atteintes d'aucun symptôme précurseur,

---

(a) Cet article est traduit du *London Medical Journal* pour les mois d'octobre, novembre, décembre 1783, pages 386 & suivantes.

si ce n'est que peu d'heures avant leur mort, les vaches cessoient de donner du lait : au reste elles mangeoient, buvoient, ruminoient comme à l'ordinaire. Cependant assez régulièrement les animaux affectés de cette maladie y résistoient pendant quelques jours ; il leur survenoit de très-grosses tumeurs dans le tissu cellulaire de la tête, de la nuque, des aisselles & quelquefois, quoique rarement dans celui des aines. Ces tumeurs dont quelques-unes égaloient la tête de l'homme, étoient très-dures & élastiques ; la peau qui les recouvroit à l'endroit le plus saillant, ressembloit au parchemin. Dans quelques bêtes cette tumeur se dissipoit entièrement, dans d'autres la portion desséchée du cuir se détachoit, & laissoit un ulcère considérable qui se fermoit très-lentement. Quelques-uns de ces animaux se rétablissoient promptement ; d'autres restoient plusieurs jours, des semaines même entières avant de recouvrer une parfaite santé ; enfin plusieurs, comme je l'ai déjà dit, mouroient subitement ou à la suite d'une rechute. Leurs excréments étoient naturels dans le plus grand nombre ; mais dans quelques-uns ils étoient noirâtres ou du moins plus foncés que d'ordinaire.

La ville de Sneek est à environ 12 milles anglois de ma terre : je m'y rendis, & j'y passai plusieurs jours à examiner la maladie & à ouvrir des bêtes qui en étoient mortes. Ces recherches anatomiques étoient accompagnées du plus grand danger d'être empoisonné par le sang, la chair ou le cuir de l'animal.

On a donné le nom de *venom* ou *venenum* à cette maladie, parce que les gens qui manioient la peau ou la chair des animaux morts,

avoient souvent les mains comme empoisonnées, particulièrement s'ils y avoient quelque égratignure ou une légère blessure qui favorisât l'absorption du pus, & même lorsqu'ils n'avoient aucune espèce de plaie. Il leur survenoit alors en peu d'heures une inflammation, laquelle, si ses progrès n'étoient pas arrêtés au moyen des scarifications & d'autres remèdes convenables, se terminoit par la gangrène qui gagnoit quelquefois le bras, & a précipité quelques personnes au tombeau. Une chose digne de remarque, est que les pauvres qui connoissoient le danger qu'il y avoit de s'exposer à la vapeur de la chair de ces animaux morts, ont néanmoins osé en manger lorsqu'elle étoit cuite, & n'en ont point été incommodés.

Le 6 septembre dernier j'ouvris à Ylst, qui n'est pas éloigné de Sneek, une vache morte pendant la nuit. En y allant je fus voir un vieillard dont les mains étoient tellement affectées du *venom*, que je fus presque détourné du projet d'entreprendre cette dissection. Je la fis cependant, ayant la précaution de graisser mes mains avec de la pommade, de les laver souvent, & de renouveler l'application de la pommade : de cette manière j'empêchai les particules vénéneuses d'avoir prise sur moi, & je pus détacher les viscères &c. avec mes mains, sans en être aucunement affecté.

Les yeux, la langue & la gorge de cette vache étoient sains; le pis sans lait, mais sain à tout autre égard : il n'y avoit aucune apparence de tumeur. Cependant nous avons trouvé l'omentum gangrené, contenant dans son intérieur une sanie jaunâtre, & dans les interstices des intestins, des membranes purulentes épaissies.

ses, pareilles à celles qu'on observe quelquefois dans les cadavres des hommes morts d'une inflammation des intestins.

Aucun des estomacs n'étoit offensé ; mais le duodénum , le jéjunum & l'iléum étoient enflammés & en partie gangrenés : le colon étoit dans le même état. La vésicule du fiel, plus volumineuse que ne l'est ordinairement la vessie urinaire des vaches, étoit remplie d'air & d'une bile très-tenue. L'utérus légèrement enflammé avoit quelques taches gangréneuses ; le veau qu'il contenoit , étoit mort quelques jours auparavant ; mais la vache avoit continué de donner la quantité ordinaire de lait jusqu'à la veille de sa mort. Le foie paroissoit très-sain ; les vaisseaux lymphatiques étoient visibles & très-dilatés : la rate étoit gangrenée, & il y avoit un emphysème dans la duplicature du péritoine qui forme le mésentère.

Les poumons étoient dans l'état naturel , mais les glandes du cœur & le thymus étoient fort enflammés : le cœur lui-même paroissoit très-sain.

J'examinai plusieurs bêtes attaquées de la même maladie, évidemment du genre des putrides. Elles avoient le poulx vifs & bas , comme il l'est toujours dans les fièvres putrides ; & j'eus lieu de soupçonner que celles qui mouroient subitement avoient le sang fortement imprégné de miasmes septiques , tandis que celles qui se rétablissoient promptement avoient le sang dans un meilleur état. Les tumeurs n'étoient ni d'un bon ni d'un mauvais augure ; car les bêtes mouroient ou guérissent indistinctement, qu'il y en eût ou non. Les paysans me dirent qu'une vieille jument étoit morte du

venom : je l'ouvris, mais je ne trouvai rien ni dans la poitrine ni dans le ventre qui justifiait cette assertion.

La violence de cette maladie diminua considérablement vers la fin de septembre, & la contagion a actuellement cessé tout-à-fait. Je n'avois pu trouver dans les auteurs aucun éclaircissement sur cette épizootie, jusqu'au moment où je consultai les additions du Nord, (*Nordische Beyträge*) du célèbre docteur Pallas. M. le docteur Joseph-Jacques Lerche, donne dans ce recueil (vol. 1. liv. 1. §. 4. pag. 113.) la description d'une maladie contagieuse, qui a fait de grands ravages à la suite de l'été très-fec & très-chaud de 1756, parmi les bêtes rouges dans la Livonie & la Finlande : elle s'est même étendue jusqu'en Moscovie. Il nous dit que les vaches furent attaquées de grosses tumeurs à la nuque, à la poitrine, au ventre, aux parties naturelles, & mouroient ordinairement au bout de deux ou trois jours. Il ajoute que les chevaux & les porcs gagnoient également la contagion & périssoient en quarante-huit heures au plus tard ; enfin qu'elle étoit très-funeste à nombre d'individus de l'espèce humaine, quoiqu'après avoir fait des recherches exactes il ait reconnu que les hommes mouroient de la gangrène aux mains &c. causée par l'absorbition du venin. On a observé en 1764, dans le même pays, une épizootie pareille.

J'espère que la description que j'ai donnée de cette maladie, quoique courte, suffira pour vous suggérer une idée de sa nature, & pour vous mettre en état, ainsi que les médecins vos amis, de la comparer avec les symptômes

de la maladie qui a régné dernièrement en Angleterre; car j'ai lieu de croire que cette dernière étoit de la même espèce, & par conséquent différente de celle qu'ont décrite le docteur *Layard* & autres, & qui, pour le dire en passant, règne encore dans ce pays. Il ne fera pas inutile d'ajouter qu'on inocule ici avec succès les veaux provenans des vaches qui ont surmonté cette dernière maladie.

Je deviens vieux; mais mon patriotisme & mon zèle pour les progrès de l'art ne sont pas encore ralentis; enforte que je vous ferai fort obligé si vous pouvez me communiquer quelque instruction relative à l'épizootie dont je viens de vous entretenir.

*Note de M. J. G. E.*

Feu M. *Audouin de Chaignebron* a donné une Notice sur une maladie épizootique qui a beaucoup d'affinité avec celle qu'on a décrite dans cette Lettre. Voyez les *Mémoires littéraires & critiques*, année 1775, pag. 151.

*Instruction pour les bergers & pour les propriétaires de troupeaux; par M. D'AVBENTON, de l'Académie royale des sciences, de la Société royale de médecine, lecteur & professeur d'histoire naturelle au collège royal de France, garde & démonstrateur du cabinet d'histoire naturelle du Jardin du Roi, des Académies de Londres, de Berlin, de Pétersbourg, de Vergara, de Dijon & de*

*Nancy. A Paris, de l'imprimerie de Ph. D. Pierres, imprimeur ordinaire du Roi, rue Saint-Jacques. 1782. in-8°, avec approbation & privilège du Roi. Prix 6 liv. broché.*

12. Cet ouvrage de 414 pages, & 18 pour les titres, l'avertissement, la table des leçons & celle des planches, est imprimé sous le double privilège de l'académie royale des sciences & de la société royale de médecine, & enrichi de vingt-deux planches bien gravées.

« Je m'étois proposé, dit M. d'Aubenton, de faire imprimer cette instruction en petits caractères pour la rendre moins coûteuse ; mais j'ai éprouvé que les gens de la campagne qui font peu d'usage des livres, ont moins de peine à lire de gros caractères que de petits, c'est ce qui m'a déterminé à préférer celui que j'ai employé. Il sera bon pour apprendre à lire ; les maîtres d'école des villages pourront s'en servir pour les jeunes gens qu'ils voudront exercer à la lecture & instruire en même temps sur la manière de soigner les troupeaux. »

Depuis l'époque du rétablissement de la médecine vétérinaire, il n'a point paru d'ouvrage plus clair & plus à la portée de ceux auxquels il est spécialement destiné, que celui que nous annonçons. Si tous les auteurs qui ont écrit sur cette matière eussent suivi ce plan, nous aurions beaucoup moins de volumes, & l'art eût fait des progrès plus rapides. Ceux qui ont reproché à M. d'Aubenton d'être entré dans des détails minutieux & inutiles, ignoreroient-

ils combien il est difficile de se faire entendre des gens de la campagne? Cette difficulté vaincue, sera toujours d'un grand prix aux yeux du philosophe.

« J'ai disposé cette instruction (dit M. d'Aubenton, qu'il vaut toujours mieux laisser parler lui-même) par demandes & par réponses, pour la rendre plus facile à entendre & à retenir de mémoire. Je l'ai divisée par leçons; les premières ont pour objet ce que l'on doit se procurer avant de se charger d'un troupeau, tels sont le logement, les bergers & les chiens. Les leçons suivantes contiennent les connoissances nécessaires pour choisir les bêtes à laine, pour les conduire au pâturage, les nourrir, les accoupler, perfectionner les laines, &c. »

« J'ai été obligé de joindre à cette instruction des planches gravées, qui étoient nécessaires pour la faire mieux entendre. Il y a des gens de la campagne qui ne sauroient pas faire usage de ces planches; j'ai expliqué dans la quatorzième leçon la manière dont il faut s'y prendre pour distinguer les objets qui sont à remarquer dans les figures des planches. »

La quinzième & dernière enseigne la manière de trouver dans l'Instruction des Bergers, les choses qu'ils voudront y chercher.

On trouve à la suite de la quatorzième, deux mémoires & les extraits de quatre autres que M. d'Aubenton a faits en différens temps sur les bêtes à laine.

Le premier, *sur la rumination & sur le tempérament des bêtes à laine*, a été lu à la rentrée publique de l'académie royale des sciences, le 13 avril 1768, & imprimé dans le volume pour cette année; mais comme cette compa-



gnie ne publia ce volume que deux ans après, pour satisfaire l'empressement du public sur un sujet aussi important, on en donna l'extrait dans un des *Mercures de France*. L'auteur paroît faire dépendre cette action de la volonté de l'animal. M. *Bourgelat* dans des *recherches sur le mécanisme de la rumination*, qu'il donna manuscrites à ses élèves, à la fin de l'année 1770, & qui, le 4 juin de l'année suivante, firent l'objet d'un concours public à l'Ecole royale vétérinaire de Paris, combat le sentiment de M. d'*Aubenton*, & regarde la rumination comme un acte spontané (a). M. *Vitet* a donné aussi l'extrait du mémoire de M. d'*Aubenton* d'après le *Mercure de France*, dans sa *Médecine vétérinaire*, tome 3, page 246, des analyses des auteurs.

Le second, *sur des bêtes à laine parquées toute l'année*, a été lu à la rentrée publique de la même académie, le 19 novembre 1769, & est imprimé dans son recueil.

« En faisant parquer les troupeaux pendant toute l'année non-seulement on augmente le produit des pâturages & des terres, mais en même temps on rend les bêtes à laine plus robustes, & par conséquent leur laine doit être plus abondante & de meilleure qualité, & leur chair de meilleur goût. On épargne les frais de la construction & de l'entretien des étables, qui, loin d'être utiles aux bêtes à laine, leur sont très-nuisibles, parce qu'en les y renfermant on les rend sujettes à plusieurs

---

(a) Ces Recherches ont été imprimées dans les *Journaux d'agriculture* des mois de juin & juillet 1773.

maladies, causées par un air échauffé & chargé de vapeurs nuisibles & de l'infection des fumiers : ce mauvais air gâte la laine de ces animaux, & empêche que leur chair servie sur nos tables, ait toutes les bonnes qualités dont elle est susceptible. »

Ce mémoire, comme tous les autres de M. d'Aubenton, est rempli d'expériences & d'observations solides & concluantes.

Le troisième, *sur l'amélioration des bêtes à laine*, a aussi été lu à la rentrée publique de l'académie, le 9 avril 1777, & publié dans son volume pour cette année. Le mélange des différentes races, fait avec précaution & discernement, est le meilleur moyen d'améliorer les troupeaux & les laines ; les détails nombreux & intéressans dont ce mémoire est rempli doivent être lus à la source, & ne sont point susceptibles d'extraits.

Le quatrième, *sur les remèdes les plus nécessaires aux troupeaux*, lu le 3 décembre 1777, à la société royale de médecine, & le 27 janvier 1778, à l'assemblée publique de cette même société, est imprimé dans le volume de ses mémoires pour l'année 1776 (a) : il a été annoncé avec plusieurs autres dans ce journal, cahier de septembre 1782, tome 58, page 229, & nous renvoyons à ce qui en a été dit alors ; nous observerons seulement avec M. d'Aubenton, qu'un mouton attaqué d'une longue maladie étant de peu de valeur, on ne lui doit faire que des remèdes peu dispendieux. Dans les maladies d'accidens qui peu-

---

(a) Ce premier volume ne fut imprimé qu'en 1779.

vent être guéries par un prompt remède, le mouton ne perd rien de sa valeur, si le remède est facile & s'il ne gâte pas la laine. »

Le cinquième, *sur le régime le plus nécessaire aux troupeaux*, lu à la société royale de médecine, le 11 décembre 1778, & à l'assemblée publique de la même société, le 31 août 1779, est imprimé dans le second volume du recueil de cette compagnie pour les années 1777 & 1778, & a été annoncé dans ce journal, cahier de janvier 1783, tome 59, page 23. Il contient des préceptes pour la nourriture & la boisson des bêtes à laine.

« Le régime des troupeaux est une des parties les plus importantes de la médecine vétérinaire. On ne peut établir cet art, que par des expériences exactes & par des observations souvent répétées sur les animaux. Il faut les bien connoître dans leur état naturel, avant d'entreprendre de guérir leurs maladies. »

Le sixième, enfin, *sur les laines de France comparées aux laines étrangères*, a été lu à la rentrée publique de l'académie royale des sciences, le 13 novembre 1779, & imprimé dans ses mémoires.

« Je présume que le plein air auquel mes troupeaux sont exposés nuit & jour en tout temps, a beaucoup influé sur l'amélioration de leurs laines, mais je n'en ai point de preuves convaincantes. . . . Il est toujours très-difficile & souvent impossible de distinguer les différentes causes qui influent sur les productions de la nature, mais nous pouvons les rechercher sans impatience lorsqu'elles produisent de bons effets, Il est certain que l'on peut

avoir en France des laines super fines de première qualité, & même au plus haut degré. »

» Je n'ai fait l'instruction que je publie qu'après quatorze années d'observations ; avant de donner des leçons, on ne peut trop s'assurer du succès qu'elles auront dans la pratique. J'ai ajouté à ce que j'ai vu par moi-même, les pratiques les mieux fondées que j'ai apprises des gens de la campagne, ou que j'ai tirées des livres écrits en France & dans d'autres pays. Je me propose de publier les observations que j'ai faites en grand dans les enclos de ma bergerie, sur la culture & l'emploi des diverses espèces de pâturages pour les bêtes à laine, & sur d'autres choses qui peuvent servir à leur nourriture. Je publierai aussi des observations sur leurs maladies ; j'ai recherché des moyens pour les traiter aux moindres frais possibles, car la médecine vétérinaire ne sera pas mise en pratique pour des animaux de peu de valeur, si la dépense du traitement des maladies n'est proportionnée au prix de ces animaux. »

Nous croyons enfin que cette instruction pourra être utile, non-seulement, comme le dit l'auteur, aux bergers, aux propriétaires de troupeaux, aux commerçans & aux manufacturiers en laines, mais encore aux vétérinaires qui y puiseront l'esprit d'observation si nécessaire aux progrès de l'art. Nous désirons qu'elle soit généralement répandue ; & nous sommes persuadés que les ouvrages de M. d'Aubenton, fondés sur l'expérience & sur l'observation, nous tiendront avantageusement lieu de ceux de MM. Ahlstrom, Ellis, Hastfer, Carlier, De Chalette, De Mante, &c. &c.

History of the absorbent system, &c. C'est-à-dire, *Histoire du système des vaisseaux absorbans, Partie I, contenant la chylographie ; par JEAN SHELTON, chirurgien. In-4<sup>o</sup>. à Londres, chez Cadell, 1784.*

13. La difficulté de distinguer les vaisseaux absorbans a laissé jusqu'ici enveloppée d'épaisses ténèbres, la doctrine relative à ce système. M. Sheldon a cherché à l'en tirer ; & on ne peut que lui avoir de la reconnaissance de ce que loin de faire un mystère de ses procédés, il décrit avec beaucoup de candeur la méthode qu'il suit pour rendre visibles ces vaisseaux délicats & transparens. Le volume qui nous occupe, ne concerne que les vaisseaux lactés. L'auteur est parvenu à mettre sous les yeux du spectateur, les trois membranes ou tuniques qui composent les parois de ces vaisseaux. Pour cet effet il a pris le conduit thorachique d'un cheval ; il y a fait entrer, avec un peu de force, un tube de verre d'une grosseur tant soit peu plus forte que le calibre du vaisseau. Par ce moyen, lorsque le conduit s'est séché, la membrane externe s'est fendue de haut en bas, & a laissé voir à découvert la membrane musculaire & la membrane interne. L'auteur remarque comme une chose singulière, que les valvules des vaisseaux lymphatiques, qui sont très-fréquentes dans les amphibies, manquent absolument dans les poissons.

Voici une observation qu'on lit dans cet ouvrage , & qui nous semble mériter de l'attention. M. *Cheston de Gloucester* a disséqué le cadavre d'un homme mort à la suite d'une épine ventreuse à l'os ileum : il a trouvé le conduit thorachique entièrement bouché par une substance osseuse , à une longueur très-considérable , en sorte que l'air insinué au dessous de cette obstruction , n'a point passé dans la partie au dessus. M. *Sheldon* , pour expliquer comment cet homme a pu être nourri malgré ce vice, croit que des branches latérales des vaisseaux lactés qui se sont trouvées au dessous de l'endroit obstrué du conduit thorachique , ont porté le chyle au dessus de l'obstacle où elles se sont anastomosées avec d'autres rameaux.

Cet ouvrage qui ajoute aux connoissances anatomiques, est orné de gravures d'un fini rare.

Lettera extemporanea sopra alcune curiosità fisiologiche , &c. C'est-à-dire, *Lettre extemporanée sur quelques curiosités physiologiques. In-8° de 18 pages , sans lieu d'impression, 1782.*

Lettera seconda , &c. C'est-à-dire . *deuxième lettre sur quelques curiosités physiologiques. In-8° de 40 pages, 1783.*

Lettera terza sopra alcune curiosità fisiologiche esperimenta , &c. C'est-à-dire , *Troisième lettre sur quelques cu-*

*riofités physiologiques , contenant des expériences. In-8<sup>o</sup>, de 120 pag. 1783.*

14. On attribue ces lettres à M. le professeur *Rosa*, médecin de Modène. Son objet est de faire adopter en physiologie l'opinion qu'il existe une vapeur élastique animale (*vapore espansile animale*), laquelle mêlée avec une petite quantité de sang très-rénu, très-fluide & du plus beau rouge, remplit les artères. Il remarque qu'un animal quelconque très-sain n'auroit pas assez de sang pour suffire à tous les vaisseaux, s'ils devoient être exactement & constamment pleins; & qu'on trouve dans les hommes aussi bien que dans les bêtes, lors même qu'ils ne sont pas morts à la suite d'une perte de sang, les artères vides & affaïssées sans que pour cela les veines qui contiennent tout le sang aient augmenté de diamètre, & qu'au contraire il y a de ces derniers vaisseaux dont le diamètre est diminué.

Si on lie d'abord les ramifications d'une artère & ensuite le tronc, & qu'après cela on sépare la partie comprise entre ces ligatures, cette partie quoique affaïssée, si on la met sous le récipient de l'antlie pneumatique, se dilatera considérablement par l'effet de la vapeur, dit M. *R.*, qui est composée de l'air introduit dans le sang par la respiration, & de la partie la plus subtile du sang même. Cette vapeur incorporée avec le peu de sang qui se trouve dans le vaisseau, le distend tellement qu'il semble être gorgé de cette liqueur. A en croire M. *Rosa*, cette vapeur est le principal agent de toutes les fonctions desquelles dépendent la vie & la santé des animaux :

elle transsude à travers les plus petit rameaux artériels dans les principaux organes sécrétoires; elle teint en blanc le chyme & le chyle, donne dans les poumons une couleur purpurine à ce dernier; elle humecte le parenchyme des viscères & toutes les autres parties; c'est elle qui les nourrit; elle facilite la déphlogistication du sang, elle est vraisemblablement la source de la chaleur animale, &c. *Haller* paroît avoir supposé la nécessité de cette vapeur, lorsqu'il déclare que dans l'animal vivant, les artères ne contiennent que la quatrième partie du sang qui circule dans son corps. *M. Rosa* explique encore, au moyen de cette vapeur, l'impétuosité avec laquelle le sang jaillit des artères ouvertes dans les animaux vivans, & la retraite de cette liqueur par le saisissement, le froid, les odeurs pénétrantes des poisons subtils.

Le battement des artères au-dessous de la ligature, est un autre phénomène que l'auteur attribue à cette vapeur : les veines n'ont pas de pulsation, parce que le sang des artères est dépouillé de ce principe vivifiant avant de passer dans les veines; une chaleur excessive change néanmoins l'ordre de ce phénomène. Comme le sang de retour des poumons possède une force élastique singulière, il imprime à la veine pulmonaire le même mouvement qu'ont les artères : il y a plus, le pouls vide, connu de tous les médecins, indique que les artères ne sont pas toujours pleines, quoique l'animal soit encore en vie; comme de l'autre côté, si elles étoient exactement & en tout temps remplies de sang, les différentes espèces de pléthore ne pourroient point se rencontrer.



Les expériences que M. *Rosa* rapporte en faveur de son système ne nous paroissent point concluantes; mais sans approfondir leur mérite comme preuve de la doctrine de l'auteur, citons le résultat de quelques-unes, pour donner une idée de son travail. Le lait de vache ne se gonfle point dans le vide, pas plus que des segmens de l'aorte ou de la veine cave d'un veau : la vésicule du fiel & la vessie urinaire se distendent, une pièce de l'artère temporale s'est roidie. Le sang n'a point paru contenir d'air: il transsude à travers les parois des intestins dans lesquels on a renfermé du sang & qu'on fait ensuite bouillir, une partie de ce liquide. En découpant les poumons encore chauds d'un mouton, il ne s'est écoulé qu'une très-petite quantité de sang, & M. *R.* a trouvé les artères vides. Une chose assez curieuse & qui doit engager à de nouvelles recherches, est que l'hérillon résiste plus long-temps dans le vide que tous les autres animaux à sang chaud.

---

Afhandling om hushællningen til sjøes,  
&c. C'est-à-dire, *Traité de l'économie  
des vaisseaux, & de la santé des gens  
de mer*; par ARVID FAXE, médecin  
de l'amirauté, in-8° de 199 pag. *A  
Carlscrone*, 1782.

15. Le genre de vie que mènent les gens de mer, la nourriture dont ils font usage, l'air qu'ils respirent, leurs amusemens, les passages fréquens d'un contraire à l'autre tant

pour le travail & pour les alimens, que pour la nature des séjours qu'ils font; tout cela doit supposer dans la médecine navale des combinaisons particulières qui la rendent bien différente de la médecine exercée à l'égard des hommes sédentaires ou dans les armées de terre. Ces considérations ont déterminé M. *Faxe* à consacrer ses veilles au travail que demande cette partie, & à consigner dans cet ouvrage les résultats de ses réflexions & de ses expériences. Ses premières recherches ont pour objet la partie économique relativement à l'équipement des vaisseaux. Il s'occupe ensuite de la manière de lever & de dresser les matelots, de leur service, des climats, de l'air & de la température, des intempéries sur mer; de l'habillement des matelots, des maladies qui règnent sur mer, des moyens d'obvier à leur communication; des vaisseaux servant d'hôpitaux, des soins qu'il faut accorder aux malades, de la nourriture & du régime des matelots en général; enfin, des conditions dont on doit convenir lorsqu'on fait passer les matelots dans un service étranger.

*Méthode facile de conserver à peu de frais les grains & les farines; par M. PARMENTIER, censeur royal, &c. A Londres; & se trouve à Paris, chez Barrois l'aîné, libraire, quai des Augustins. In-12 de 100 pages.*

16. La chimie, en éclairant les arts, a sans contredit procuré de grands avantages à la société; mais M. *Parmentier* a le mérite singu-

gulier d'avoir plus particulièrement que personne appliqué cette science aux premiers besoins des hommes. Son nom semble ne pouvoir plus paroître sans réveiller l'idée de l'utilité publique. L'écrit que nous annonçons en est une preuve : il est dicté par le même esprit, il a le même objet ; & le public ne peut manquer de l'accueillir avec la même reconnaissance que tous les autres ouvrages de ce célèbre chimiste. Comme rien n'est plus important que la conservation des grains & des farines, M. *Parmentier* examine toutes les méthodes usitées pour parvenir à ce but, les grains & les farines en couches, en rames, en garenne & en sacs empilés ; il trouve que toutes ces méthodes ont plus ou moins d'inconvéniens, & il le démontre par des expériences très-concluantes. Sans nier les avantages de l'étuve, il en fait voir les défauts, & pense que le four mérite la préférence sur cette méthode, lors sur-tout que le criblage est insuffisant pour débarrasser les grains des insectes qui s'y sont introduits.

Eclairé par le vice de toutes ces méthodes, dit M. *Parmentier*, M. *Brocq* a pris le parti de renfermer les grains & les farines dans des sacs isolés, & de les garder ainsi jusqu'au moment de leur emploi ; mais s'ils proviennent d'une récolte pluvieuse & froide, qu'il règne des chaleurs vives accompagnées d'orages, on déplace les sacs, & on les retourne cul sur gueule. C'est la méthode que M. *Parmentier* propose, & dont il a fait une épreuve très-heureuse pour l'hôpital ambulant des troupes françoises campées aux portes de Genève en 1782. Il répond à toutes les objections qu'on

peut faire contre cette méthode, de la manière la plus satisfaisante & la plus péremptoire.

---

Geschichte der medicinischen und physikalischen elektricitæt, &c. C'est-à-dire, *Histoire de l'électricité médicale & physique, & des expériences les plus récentes dans cette science, puisée dans les ouvrages nouveaux, & augmentée d'expériences propres à l'auteur; par M. CHARLES - GOTTLOB KUHN. Première partie, in-8° de 278 pages, avec quatre planches en taille douce. A Leipzig, chez Weygand, 1784.*

17. L'Histoire de l'Electricité, par M. Priesfley, étant défectueuse à bien des égards, M. Kuhn a cherché à la compléter. Il a pris pour guide le *Précis historique & expérimental*, par M. Sigaud de la Fond; auquel il a fait les changemens qu'il a cru nécessaires, & qu'il a enrichi de plusieurs additions, parmi lesquelles nous ne citerons que ses recherches sur l'im-pénétrabilité du verre par le fluide électrique; ses Observations sur la différence des corps électriques *per se*, & des conducteurs; enfin, sa Description de diverses machines électriques.

Cette première partie comprend, 1°. l'histoire de l'électricité jusqu'à la découverte de l'expérience de Leyde; 2°. l'exposé de cette expérience & la théorie de M. Franklin; 3°. la doctrine sur la conformité du fluide électrique, avec la foudre & le fluide magnétique.

La seconde, qui n'a pas encore paru, contiendra l'histoire de l'électricité médicale ; & dans la troisième, M. Kuhn conduira cette histoire de l'électricité en général jusqu'à nos jours. Il invite les physiciens de concourir à la perfection de son ouvrage, en lui communiquant sur-tout des expériences qui servent à éclairer les rapports de l'électricité avec les métaux.

---

Praktische vortheile und verbesserungen  
verschiedener pharmaceutisch - che-  
mischer operationen, &c. C'est-à-dire,  
*Procédés chimico-pharmaceutiques, per-  
fectionnés & rendus plus avantageux  
pour les apothicaires ; par M. J. F.  
A. GOETTLING. A Weimar, 1783.*

18. La chimie étant cultivée de nos jours avec une application particulière & principalement par les apothicaires, il sembleroit que ses progrès devroient préférablement se faire remarquer dans l'art de préparer les médicamens chimiques ; cependant, on peut assurer que la minéralogie avec ses branches & l'art du teinturier, en ont tiré jusqu'ici plus de profit qu'aucun autre art. On doit donc savoir gré à M. Goettling de s'être attaché à rendre les préparations pharmaceutiques plus sûres, plus faciles, & moins coûteuses.

Le premier objet qui l'occupe, est la manière la plus lucrative d'extraire du benjoin son sel essentiel, appelé improprement *fleurs* ;

il expose ensuite les procédés les plus utiles pour la préparation du vitriol ou sel de Mars, de la terre foliée de tartre, du sel de Glauber, & du soufre doré d'antimoine. Il prescrit de faire bouillir ensemble, dans une lessive caustique, deux parties d'antimoine & trois parties de soufre, ou bien de faire fondre ce mélange avec le double de son poids de potasse.

L'auteur avance que le sel alkali de tartre purifié peut être substitué à toutes espèces quelconques de sel officinal extrait de différentes plantes. Il conseille de donner la préférence au sel d'Epſom pour la préparation de la magnésie blanche, & déclare que l'huile, l'esprit & le sel de corne de cerf, n'ont aucun avantage sur les mêmes produits tirés des os en général; que le sel de Glauber fournit aux moindres frais l'alkali minéral; qu'il faut extraire du borax le sel sédatif avec l'acide vitriolique, au moyen de la seule cristallisation. Il parle ensuite de l'esprit de nitre fumant, de l'esprit de sel, de la naphte de nitre, du sel ammoniac, du tartre émétique, que, selon lui, on doit préparer du verre d'antimoine avec la crème de tartre; des fleurs du sel ammoniac martiales, de la liqueur minérale anodyne d'Hoffmann, de la naphthe de vitriol, de l'esprit de vitriol: des moyens de décolorer l'acide vitriolique concentré; du sel de Saigrette, du mercure doux, du mercure précipité, de l'eau forte, du vinaigre dulcifié & de l'éther acéteux; de l'huile animale de *Dippel*, du beurre ou huile d'antimoine, de l'esprit de sel dulcifié d'après la méthode de M. *Westrumb*; des fleurs de zinc qu'il prépare sans addition, par la seule calcination.

M. *Goettling* apprécie ensuite les différentes méthodes de préparer les teintures d'antimoine: la première qu'il examine est celle de M. *Dehac*, qui se sert du régule martial d'antimoine & du salpêtre. L'auteur remarque que le régule d'antimoine ne fournit aucun principe à cette teinture; qu'on peut obtenir avec le seul alkali du nitre, cette teinture presque noire & extrêmement âcre. Quant au procédé suivi par M. *Theden*, M. *Goettling* prétend qu'il est peu avantageux, & que la teinture qu'on obtient par son moyen, ne contient ni particules sulfureuses ni antimoniales, & n'est au fond qu'une solution de terre soliée de tartre, chargée de beaucoup de parties grossières, huileuses, acéteuses.

L'auteur enseigne encore la manière de se procurer de l'alkali par la potasse, qui, en bien des cas, peut remplacer le sel de tartre. Il est enfin question dans cet ouvrage, de l'esprit de tartre, de l'huile fétide de tartre, du sel de tartre, du tartre vitriolé, du lait de soufre, de l'huile de briques & de l'huile de succin.

De aquis Lipsiensibus Dissertatio physico-chemica, Pars prima; auctore *JOAN. THEOPH. DAEHNE*, doct. med. *Lipsiæ*, Klaubarth, 1783, in-4° de 25 pag.

19. MM. *Langbein* & *Adolphe* avoient déjà publié quelque chose sur les eaux de *Leipsick*. Mais le premier n'en a pas examiné plus de

six ou sept espèces; & le second n'a fait que proposer son opinion sur la nature de quelques eaux de puits, sans avoir fait, ou du moins sans avoir rapporté aucune expérience. Il manquoit donc une analyse exacte de toute les eaux de Leipfick. M. *Daehne* a cru se rendre agréable à ses concitoyens, en leur faisant part de ses recherches. Il traite ce sujet dans cette dissertation qu'il a divisée en deux parties. La première est celle qui fait l'objet de cet article : elle est la seule qui ait encore paru. M. *Daehne* y examine particulièrement la nature de l'eau en général; il fait voir les parties hétérogènes qui ont coutume de vicier les eaux communes; il montre l'utilité, la nécessité, & en même temps la difficulté de bien analyser les eaux; enfin, il décrit le nombre, le site, l'état & la distribution des eaux de Leipfick. Ce n'est que dans la seconde partie de cet écrit, qu'il se propose de rendre raison de la méthode dont il s'est servi pour les analyser, & de mettre sous les yeux du public les expériences mêmes qu'il a faites, d'après lesquelles seules on pourra véritablement s'assurer de la nature & de l'usage de ces eaux.

Il a dédié ce premier essai de sa plume à M. *Jean Gérard Daehne*, son père, directeur des machines hydrauliques de Leipfick, & à M. *George Godefroi Gallisch*, apothicaire de la même ville, qui lui a donné entrée dans sa riche pharmacie, & lui a enseigné les principes de son art.





Offervazioni circa il flogisto è le differenti specie darie, &c. C'est-à-dire, *Observations sur le phlogistique & sur les différentes espèces d'air, d'après les découvertes modernes; par ANTOINE BUCCI, in-8° de 74 pag. A Pavie, 1783.*

20. Cet écrit, dédié à M. le marquis de Corelli, a pour objet de présenter une idée concise, sur la plupart des nouvelles découvertes relatives aux différens airs. En affectant ainsi la concision, M. Bucci n'a donné que des notions superficielles, & n'a pas même fait mention de quelques-unes des découvertes les plus récentes.

De aceto falis ejusque dephlogisticatione, &c. C'est-à-dire, *De l'acide du sel & de sa déphlogistication; programme publié à l'occasion d'un discours prononcé le 4 septembre 1784, par FRÉDÉRIC-ANDRÉ GALL GALLISCH, docteur en médecine, professeur public extraordinaire, in-4° de 25 pages. A Leipfick, chez Breitkopf, 1782.*

21. Cet opuscule nous paroît mériter une attention d'autant plus particulière, que l'objet qu'il concerne est très-intéressant, que les expériences que M. Gallisch a faites sont bien

conçues & satisfaisantes ; enfin , que la mort ayant enlevé l'auteur , il est à craindre que son travail ne soit perdu pour la plupart des lecteurs.

M. *Gallisch* y fait d'abord quelques remarques générales sur la grande affinité des acides avec le phlogistique , & expose ensuite les propriétés spéciales de celui du sel. Il y compte principalement la difficulté de le dégager du phlogistique , & la facilité de donner de l'air muriatique au moyen de la seule chaleur. Il observe , au sujet de la solution des métaux dans cet acide & des phénomènes qui l'accompagnent , que cette solution paroît fort imparfaite , à moins que les métaux n'aient été préalablement dissous dans d'autres acides : cas dans lequel elle devient intime.

Viennent les considérations de l'auteur sur les essais de MM. *Margraff* & *Achard* , entrepris dans l'intention de combiner les substances inflammables avec l'acide marin ; sur l'esprit de sel dulcifié , même à l'aide des sels métalliques ; sur l'air muriatique ; sur la facilité avec laquelle l'acide marin s'unit à l'esprit de vin & aux huiles , & forme avec eux de l'air inflammable ; sur les expériences de M. *Scheele* avec la manganèse & les différens acides.

Voici à présent les expériences propres à M. *Gallisch*. Il a trouvé que trente grains d'esprit de sel fumant de Nordhausen , saturés avec le sel de tartre , donnent quatre grains de fer & un grain de terre calcaire. Il a mêlé une partie de cet esprit avec trois parties de sel , & a distillé ce mélange sur une partie de sel marin pur : il a obtenu un acide clair comme l'eau de roche. De cet acide , il a versé un gros & demi sur une certaine quantité d'or ,

de platine , de mercure , de plomb , d'argent , d'étain , de fer , & de cuivre ; il a exposé le tout à l'air libre du printemps. Le cuivre & le fer ont été attaqués sur le champ ; quelques jours après , le vis-argent a été couvert d'une peau plombée ; l'étain est devenu mat. Au bout de trois semaines , le cuivre & le fer ont été entièrement dissous : l'or en feuilles même l'a été , sans qu'aucune épreuve ait découvert la moindre trace d'un mélange d'acide nitreux. L'étain s'est changé en une poudre blanche , laquelle , en y ajoutant successivement de petites doses d'esprit de sel , s'est dissoute & a donné des cristaux blancs & un résidu noir. L'argent , n'étant pas assez aminci , est resté intact. M. *Gallisch* a employé de l'argent en feuilles ; l'acide a eu prise sur celui-ci , & secondé par la chaleur du soleil , il l'a dissous en partie : cette solution s'est ensuite formée en cristaux blancs. La quantité de plomb qui s'est dissoute étoit peu considérable. La platine a pris , au bout de quatre jours , la couleur d'une solution d'or : après avoir décanté & versé sur la platine de nouvel esprit de sel , l'auteur a précipité le fer de ces solutions ; il a obtenu des cristaux de platine , qui , fondus au soufflet de l'émailleur , ont donné des globules métalliques. Deux tiers d'esprit de sel versé sur une partie de manganèse , ont donné une solution verdâtre : en distillant il s'est d'abord dégagé un air muriatique qui n'étoit pas rougeâtre , & qui s'est mêlé à l'eau : après quoi il est monté un acide verdâtre d'un goût métallique , qui avoit les mêmes propriétés que celui dont parle M. *Scheele*.

L'auteur a attaché un tuyau de verre au

bouchon de liège qui couvrait le vase avec l'esprit de sel : une goutte d'huile de navette suspendue à ce tuyau , a contracté sur le champ la ténacité de la résine ; & une goutte d'huile de tartre par défaillance , s'est changée en sel digestif. Le vitriol blanc , exposé à la vapeur de cet acide , est devenu plombé , & la couperose a pris une couleur brune : le cinabre s'est dissous , est devenu blanc , & , jeté dans l'eau , il a donné du sublimé corrosif.

Pour soumettre les métaux à l'action de cet esprit de sel , *M. Gallisch* a enfoncé un fil de laiton dans du liège ; il en a aplati l'extrémité , & lui a donné la forme d'une cuiller. Dans cette cuiller il a placé , gros comme la tête d'une épingle , des métaux suivans ; savoir : de l'or en feuilles ; il a été fondu sur le champ : de la platine ; elle est devenue matte & a été entourée d'une humidité brunâtre : de l'argent ; après être devenu verdâtre & jaunâtre , il s'est dissous entièrement : du vis-argent ; il s'est changé peu-à-peu en sublimé corrosif : une feuille de plomb assez épaisse ; elle a noirci d'abord , ensuite elle est devenue blanche. La prompte solution de ce métal est d'autant plus remarquable , que dans l'expérience précédente il avoit résisté le plus à l'acide du sel pur. L'étain ; il s'est dissous promptement : le zinc a été réduit d'abord en une chaux brunâtre , & ensuite en un beurre très-fort : le bismuth ; après avoir fourni une chaux jaunâtre , il est passé en un beurre très-caustique : le régule de cobalt ; il s'est humecté sur le champ , & a donné une humidité couleur de rose : le régule d'antimoine ; il s'est liquéfié incontinent en beurre : l'antimoine ; il a donné  
des

des vapeurs blanches avant de se dissoudre : le régule d'arsenic ; il est devenu blanc , preuve certaine que l'acide étoit déphlogistiqué : le minium ; il a perdu son brillant , s'est humecté , & s'est enfin entièrement dissous : le turbith ; il a blanchi ; le sucre de saturne ; il s'est fondu ; mais l'acide acéteux a attaqué en même temps le cuivre , en sorte que le sel de saturne qui avoit conservé sa forme , s'est coloré en vert.

En examinant les résultats de la distillation avec la manganèse , M. *Gallisch* a reconnu que la liqueur verdâtre tiroit sa couleur de cette substance métallique qui y étoit dissoute , & de laquelle l'alkali la précipitoit. La liqueur aqueuse ayant été vidée des bouteilles , il y est resté beaucoup d'air muriatique. L'auteur y a versé de l'alkool , a bien bouché les bouteilles , & les a fortement secouées : il s'est alors exhalé d'abord une odeur d'esprit de sel dulcifié , & ensuite l'odeur restaurante & délicieuse de la naphthe du sel marin. M. *Gallisch* a essayé infructueusement de faire absorber à l'eau saturée d'air muriatique , une plus grande quantité du même air.

Il a ensuite distillé un mélange d'une partie d'esprit de sel fumant , & de deux parties d'eau sur un tiers de sel commun , & un sixième de manganèse : la liqueur qui a passé dans le récipient , a été claire jusqu'à la dernière goutte. Le récipient contenoit une grande quantité d'air muriatique très - acide ; mais la liqueur n'étoit pas aussi acide que le promettoit la force de l'esprit de sel employé dans cette distillation : elle ne dissolvoit pas non plus les métaux avec la même facilité. L'alkali en précipita une petite quantité de manganèse.

Après avoir distillé de l'esprit de sel pareil sur des fleurs de zinc, M. *Gallisch* a obtenu une liqueur claire qui altéroit sur le champ la couleur de l'argent, opéroit un commencement de solution lente de l'or & de l'étain, & dont l'alkali précipitoit un peu de manganèse.

Terminons cette analyse par les conclusions que l'auteur déduit de ses expériences. 1°. Tous les acides s'unissent volontiers au phlogistique, mais particulièrement celui du sel, en sorte qu'il paroît que le phlogistique constitue une partie essentielle de cet acide. 2°. Tous les autres acides peuvent être dépouillés du phlogistique, beaucoup plus facilement que celui du sel marin. 3°. Il le perd néanmoins lorsqu'on le distille sur la manganèse ou sur les fleurs de zinc; mais comme il devient par là aériforme, il paroît que le phlogistique est indispensable pour l'unir à l'eau. 4°. L'eau, quoi qu'on fasse, n'absorbe qu'une petite portion de cet air. 5°. Il seroit peut-être possible de concentrer cette eau au moyen du froid. 6°. Pour pousser ces expériences plus loin, il faudroit trouver un corps qui s'emparât du phlogistique aussi avidement que la manganèse & les fleurs du zinc, mais qui ne s'y dissolvât pas comme la manganèse, dont une partie s'incorpore à l'acide & passe à la distillation. Il faudroit savoir déterminer la proportion de ce corps, afin d'être le maître de se procurer un air muriatique acide déphlogistiqué, ou de laisser à cet acide la quantité de phlogistique précisément nécessaire pour opérer la combinaison avec l'eau. 7°. L'acide du sel, dépouillé du fer, dissout l'or, la platine, l'argent & le mercure. 8°. Il faudroit répéter les expériences

de M. Priestley, concernant la destruction de la couleur jaune de l'esprit de sel, au moyen du tartre calciné, du foie de soufre, &c.

*Elenchus Fungorum, &c.* C'est-à-dire, *Catalogue des Champignons*; par AUGUSTE - CHARLES - GEORGE BATSCCH, docteur en philosophie. On y a joint cinquante-sept figures de quelques champignons des environs de Jena, dessinées d'après nature par l'auteur, gravées & enluminées par J. S. CAPIEUX. A Hales, chez Gebauer; & se trouve à Strasbourg, chez Koenig, 1783, in-4<sup>o</sup>.

Cet ouvrage est imprimé en latin & en allemand sur deux colonnes. Il est dédié à Charles-Auguste, duc de Saxe.

M. Batsch, qui s'est livré par goût à l'étude de l'histoire naturelle, frappé de la singularité qu'offrent la plupart des champignons & de la diversité considérable qui règne entre leurs espèces, a tenu note de ses observations, & a dessiné ce qu'il rencontroit de plus curieux. Telle est la matière de l'ouvrage que nous annonçons.

Elle servira à composer l'histoire des champignons qui est encore imparfaite. Il y a déjà long-temps que le chevalier de Linné a dit, que c'étoit un chaos, où l'on pouvoit à peine distinguer ce qui est espèce d'avec ce qui forme les variétés; ce qui est encore vrai aujourd'hui, malgré les excellentes collections

de *Scheffer* & les soins de quelques iconographes françois de nos jours. Aussi attend-on avec impatience l'ouvrage que M. *Paulet* promet depuis plusieurs années.

L'abrégé de M. *Batsch* peut devenir fort utile. On y trouve de bons détails sur les genres, & particulièrement sur plusieurs sous-divisions, nécessaires quand les espèces sont en grand nombre. Il cite avec soin les figures de *Scheffer*, & en présente lui-même de fort bonnes ; il décrit beaucoup de champignons très-peu connus. Mais il ne donne presque point de synonymes ; il a négligé une partie essentielle pour le public, c'est-à-dire, de faire connoître la bonté ou le danger des champignons. Ses définitions d'ailleurs n'offrent point pour l'ordinaire de caractères assez tranchans, assez prononcés. M. *Batsch* paroît avoir multiplié les espèces aux dépens des variétés, & notamment dans le genre des agarics. Cet opuscule renferme véritablement des choses neuves & curieuses.

M. *Batsch* paroît assez embarrassé sur un corps étranger, noirâtre & ovale, sur lequel il a vu croître sa Pézize 19, qu'il appelle *Calyculus*. Nous l'avertissons que c'est un vieux gland, car nous avons fréquemment rencontré cette Pézize sur le même fruit.

---

Elements of Mineralogy, &c. C'est-à-dire, *Elemens de Minéralogie*, par *RICHARD KIRWAN*, écuyer, membre de la Société royale. In-8°, à Londres, chez *Elmsly*, 1784.

23. Les connoissances minéralogiques des an-



ciens étoient trop vagues pour servir à un arrangement méthodique. *Wallerius* est le premier qui ait tenté de classer les substances minérales ; il les distribua selon les marques extérieures qui leur sont propres. *Cronstedt* qui le suivit regarda ces distinctions comme insuffisantes pour établir des caractères spécifiques, & y substitua les résultats de l'analyse chimique. MM. *Werner* & *Romé de l'Isle*, sectateurs de *Wallerius*, ont cherché à perfectionner la méthode de ce minéralogiste ; cependant M. *Bergman* a adopté dans sa *Sciagraphia mineralogica*, celle de *Cronstedt* comme plus exacte & plus aisée.

M. *Kirwan*, après avoir indiqué les raisons pour lesquelles les Anglois, comparés à presque toutes les nations de l'Europe, sont si inférieurs dans cette science, discute la question : si les minéraux doivent être classés d'après les caractères externes ou conformément à leur constitution interne ? « Chaque science, dit-il, doit être fondée sur des principes permanens, & les seuls de cette espèce que la minéralogie offre, sont indubitablement les relations des corps, découvertes au moyen des agens chimiques. Cette vérité paroitra dans tout son jour, si l'on examine en particulier chaque caractère externe ; savoir, la couleur, la transparence ou l'opacité, la cohésion, le tissu, la forme, la gravité spécifique ». L'auteur passe ensuite en revue tous ces caractères, & prouve qu'ils sont incapables de servir de base à une distribution méthodique. Cependant il est bien éloigné de prétendre qu'on doive entièrement les négliger : ils lui semblent au contraire propres à fournir les distinctions spécifiques, après avoir établi les genres par l'analyse chi-

mique. Il convient qu'à force de voir les objets on peut acquérir le talent de juger des fossiles par leur physionomie ; mais il n'en pense pas moins que s'il se présente une nouvelle substance, ou s'il s'agit de s'en procurer une connoissance assez positive pour servir de fondement à l'ordre scientifique, il faut avoir recours à l'examen chimique qui seul peut procurer les lumières nécessaires.

M. *Kirwan* a donc consulté les caractères externes & internes pour la classification qu'il adopte. Il distribue tous les sujets du règne minéral en terres, sels, substances inflammables, & métaux.

Il n'admet que cinq espèces de terre pure ou simple ; savoir, 1°. la calcaire ; 2°. la pesante, qu'il appelle *barytes* ; 3°. la magnésie ou terre muriatique ; 4°. l'argilleuse ou la terre d'alun ; 5°. la silicee. Ayant établi le caractère de ces différentes terres, il donne une table de leurs affinités réciproques & de leur affinité avec la chaux de fer. Il fait ensuite l'énumération des combinaisons de ces terres avec divers principes salins, inflammables & métalliques auxquels on les voit souvent réunies. En exposant l'ordre des pierres calqué sur celui des cinq terres élémentaires, il appelle *espèces simples* les pierres qui ne sont composées que de deux ingrédiens ; & *espèces composées*, les pierres qui résultent de la combinaison de deux ou plusieurs espèces simples.

M. *Kirwan* conserve la distinction des sels en acides, alkalis & neutres.

Les substances inflammables dont il s'occupe, sont l'air inflammable, l'air hépatique, la naphthe, le pétrole, le goudron des Bar-

bades, l'asphalte, le suif minéral, le jeais, le charbon de terre, le *peat*, la tourbe, l'ambre, le soufre.

Sans faire mention ici des dix-sept substances métalliques qu'il décrit, nous observerons seulement que depuis la publication de cet ouvrage on a reconnu que le *siderum*, que M. Kirwan, d'après M. Bergman, regarde comme un demi-métal particulier, ne paroît être que du fer combiné avec l'acide phosphorique. Nous remarquerons encore que l'auteur a donné des définitions de tous les nouveaux demi-métaux, & qu'il a décrit d'une manière claire & satisfaisante les procédés pour extraire tant par la voie sèche que par la voie humide les régules de tous ces divers corps métalliques.

L'auteur a joint à la fin de la première partie concernant les terres; 1°. un chapitre sur les terres végétale & animale : l'une & l'autre de ces terres peuvent être réduites à quelque-une des cinq terres élémentaires; 2°. un appendice sur la nature du diamant & de la plombagine, qui paroissent tenir le milieu entre les terres & les substances inflammables; 3°. une analyse générale des terres & des pierres, avec une table sur la dureté comparative & les gravités spécifiques des pierres.

A la fin de la quatrième partie, c'est-à-dire à la fin de tout l'ouvrage, on lit quelques observations géologiques concernant principalement les montagnes, leur ancienneté, leur origine, leur hauteur, leur structure; après quoi l'auteur s'occupe des volcans, des pétrifications, des veines & filons métalliques, des eaux thermales: il y joint enfin trois tables dont la première indique la quantité de métal

en état de régule contenu dans cent grains de chaux; la seconde désigne le poids & la couleur des précipités métalliques & terreux; la troisième présente la proportion des ingrédients qui composent les terres & les pierres.

---

*Oryctographie de Bruxelles, ou Description des fossiles, tant naturels qu'accidentels, découverts jusqu'à ce jour dans les environs de cette ville; par M. FRANÇ. XAV. BURTIN, médecin conseiller de feu S. A. R. le duc CHARLES DE LORRAINE, &c. &c. membre des Sociétés royales de médecine de Paris & de Nancy, de l'Académie hollandoise des sciences de Harlem, de la Société provinciale d'Utrecht, & de la Société de physique, d'histoire naturelle & de chimie de Lausanne. A Bruxelles, de l'imprimerie de Lemaire; & se vend chez l'Auteur. A Paris, chez Didot le jeune; à Nancy, chez Matthieu, 1784. In-fol. de 152 pag. avec trente-deux figur. en taille-douce enluminées. Prix broché 6 liv.*

24. L'histoire naturelle est la science qui nous apprend à connoître, à distinguer & à classifier les corps. M. Burtin, dans son discours préliminaire, en prouve l'utilité, remonte jusqu'à son origine, en expose les pro-

grès, démontre l'influence de la physique expérimentale sur l'étude de la nature, & donne la manière d'enseigner, avec avantage, cette science.

Les Pays-Bas sont riches en productions naturelles, & sur-tout en fossiles, dont les variétés sont très-multipliées; l'on y trouve les espèces les plus rares, les plus précieuses & les plus recherchées. Ces minéraux étoient restés absolument ignorés. Pour nous les faire connoître, il a donc fallu des recherches particulières, des méditations profondes, des observations suivies. M. Burtin s'y est livré avec ardeur. Dix-huit années consécutives ont été employées à ce travail, dont le résultat paroît sous le titre d'*Oryctographie*. L'auteur présente d'abord une idée générale du sol des environs de Bruxelles; il en décrit les couches, la situation de celles-ci & les fossiles indigènes qu'elles renferment, comme terres, pierres, minéraux, eaux; il s'occupe ensuite des fossiles accidentels, qui appartiennent à la zoologie, puis de ceux qui tirent leur origine du règne végétal. Ces divers articles forment la matière de trente-un chapitres. M. Burtin termine son ouvrage par un résumé général de ses observations relatives à la géographie physique, & propose ses apperçus sur la théorie de la terre. Cette *Oryctographie* particulière est d'une exécution qui ne laisse rien à désirer, tant du côté des dessins, de la gravure, de l'enluminure, que du côté de la partie typographique.

L'article des pierres sculptées ou figurées que notre habile oryctographe nomme lithoglyphes, renferme les concrétions stalactitiques,

les dendrites & les haches de pierres : ces corps donnent lieu à la création de sept classes, qui sont les calcinés, les noyaux de coquilles, les empreintes, les conservés, les endurcis, les pétrifiés & les métallisés.

C'est dans ce siècle que l'histoire naturelle a fait les plus grands progrès. Plusieurs savans se sont appliqués à cette étude satisfaisante ; plusieurs sociétés en ont fait l'objet de leurs occupations. Ils ne se sont pas bornés aux traits curieux qu'elle présente, ils ont tâché de rendre leurs travaux utiles à l'agriculture & à l'économie. M. Burtin n'a point perdu de vue ces deux objets essentiels.

Peu de livres de ce genre sont mieux faits, plus lumineux, plus utiles aux minéralogistes. Celui-ci est écrit sans prétention, avec clarté & précision.

Kritische Nachrichten von kleinen medicinischen Schriften, &c. C'est à dire, *Notices critiques d'opuscules médicaux, publiées dans les universités tant d'Allemagne que chez l'étranger pendant les années 1780 & 1781, contenant des extraits & des jugemens concis ; par M. CHRISTIAN-GEOFFROI GRUNER, conseiller aulique du duc de Saxe-Weimar, professeur ordinaire de médecine à Jena ; & membre de plusieurs Académies & Sociétés savantes. Seconde partie, à*

*Leipsick, chez Bœhmer, 1784. In 8° de 294 pages, non compris la préface & la table.*

25. Un très-grand nombre de feuilles & de pièces fugitives sortent annuellement de toutes les universités de l'Europe. Elles renferment quelquefois des vues & des découvertes nouvelles. Elles font au moins connoître le génie des maîtres, la culture, l'accroissement & les progrès des sciences. On regrette que ce recueil soit imprimé en allemand; nous avons invité son auteur M. *Gruner*, de le continuer en latin, afin que tous les médecins puissent en profiter.

Cette deuxième partie offre les notices de deux cents douze dissertations & programmes publiés en Allemagne, & vingt-sept seulement des pays étrangers. Dans un champ aussi vaste nous n'avons que quelques épis à recueillir.

I. *De la fièvre puerpérale.* Cette dissertation donne d'abord une description exacte de la fièvre de lait depuis son origine, en fait distinguer les variétés, en offre les symptômes, son cours, ses terminaisons & la curation. On traite ensuite de la fièvre puerpérale. Celle-ci se manifeste dans tous les temps des couches; elle attaque également les femmes qui nourrissent, aussi bien que celles qui n'allaitent pas; cependant les femmes riches, désœuvrées & aisées, y sont le plus exposées. Les pauvres ne la contractent guère que dans les hôpitaux. Son siège ne consiste pas exclusivement dans une inflammation de l'épiploon, du mésentère, des intestins ou de la matrice;

car elle provient quelquefois d'une cause interne, ou elle est excitée par un principe qui tire son origine d'une cause extérieure, alors c'est par contagion.

Cette dissertation est suivie d'un autre mémoire sur la même fièvre, par M. *Fuchs*; ce médecin l'a observée dans l'hôpital de la Charité de Berlin. Dans le premier chapitre il en décrit la marche depuis le commencement jusqu'à la fin; le second concerne sa terminaison; le troisième contient l'examen des causes qui la produisent; le quatrième expose les signes diagnostics & pathognomoniques; & le cinquième donne le traitement, tant préservatif que curatif.

II. *De l'érysipèle erratique.* Cette espèce qui se transporte d'une partie sur une autre, étoit tout-à-fait inconnue des anciens. *Wittich de Weimar*, qui vivoit vers la fin du seizième siècle & au commencement du dix-septième, est le premier médecin qui l'ait décrite. *Hoffinger*, auteur de cette dissertation, traite non-seulement des variétés qu'offre cette érysipèle volante, mais encore de tout ce qui regarde cette maladie.

III. *Sur la formation du pus.* Quatre chapitres composent cet écrit; le premier traite fort en détail de la nutrition: les principes que l'auteur admet servent de base à sa doctrine sur la formation du pus. Le second contient la description du pus & de la sanie, & en indique en même temps la différence. Dans le troisième sont rapportées les opinions différentes des médecins sur la génération du pus. L'auteur, dans le quatrième, expose son propre



sentiment sur cette opération de la nature. Il dit que le pus est la matière nutritive accumulée hors des vaisseaux qui la charient; qu'elle se fait dans une cavité contre-nature, sous la forme d'un liquide blanc, doux, onctueux, uni, un peu collant, qui ne dégoutte pas; qu'elle se trouve toujours dans le corps; que toutes les fois que les petits vaisseaux ont souffert quelque violence, elle filtre dans la nouvelle cavité; que la partie la plus ténue est ensuite absorbée & rentre dans la masse du sang, tandis que la plus grossière forme le pus.

IV. *De l'huile de Ricin.* On présente dans cet article l'huile de Ricin, comme un médicament excellent contre les vers & pour purger.

V. *Dissertation sur les préservatifs des maladies vénériennes*; par M. GALL, de Fribourg en Brisgaw.

VI. *Dissertation de médecine, sur l'usage du lichen d'Islande*; par M. CRAMER. A Erlang.

Cette monographie est connue.

VII. *Questions médico-légales sur la vitalité des enfans.* Les principales sont de savoir, si les meurtrissures bleues indiquent suffisamment que la vie de l'enfant a souffert des violences? Si la putréfaction peut faire nager les poumons dans l'eau pure? Si cet organe peut être dilaté par l'insufflation, & à quel signe peut-on reconnoître qu'elle a eu lieu? Le vide de la vessie urinaire prouve-t-il que l'enfant est venu au monde vivant? L'importance de ces questions agitées & discutées à Tubinge, est un garant du mérite de cet écrit.

VIII. *Sur l'usage chirurgical de l'opium.*

# 350 HISTOIRE LITTÉRAIRE.

- IX. *De la métastase lacteuse.*
- X. *De l'usage de l'eau froide en topique.*
- XI. *Des fumigations faites avec le cinabre.*
- XII. *Sur les émétiques.*
- XIII. *Essai de médecine vétérinaire.*
- XIV. *Observations anatomiques rares.*
- XV. *Sur les vertus anthelminthiques du laurier-saule.*
- XVI. *Observation chirurgicale sur le bubonocèle.*
- XVII. *Dissertation physiologique sur la formation de la parole.*
- XVIII. *Sur les lavemens & une nouvelle fumigation de tabac, pour faire revenir les asphyxiés.*

UDENS, &c. *medizinische politik, &c.*  
 C'est-à-dire, *Politique médicale,*  
 par K. F. UDEN, docteur en médecine  
 à Berlin, in-8° de 316 pag. A Leipsick,  
 chez Weygand, 1783.

STARKS, &c. *Versuch einer wahren  
 und falschen politik der Aerzte, &c.*  
 C'est-à-dire, *Essais sur la politique,*  
*soit bonne, soit mauvaise, des médecins,*  
*pour servir de base à un cours de leçons;*  
 par le docteur JEAN-CHRÉTIEN  
 STARK, professeur public ordinaire  
 des médecins, & sous-directeur de l'in-  
 stitut des accouchemens, &c. à Jena.

*In-8° de 351 pag. A Jena, chez les héritiers Cuno, 1783.*

26. Ces deux ouvrages rentrent l'un dans l'autre. Le premier est le *Medicus politicus* de *Frédéric Hoffmann*, presque entièrement refondu. M. *Uden* y expose la prudence avec laquelle un médecin doit se conduire, 1°. relativement à lui-même; 2°. relativement aux personnes qui tiennent à l'art de guérir; 3°. relativement aux malades.

M. *Stark* définit la politique, la science qui enseigne l'art de répondre dans certaines circonstances d'une manière aisée aux rapports où nous nous trouvons, en employant des moyens ou en prenant des biais que la prudence suggère. Cette science est indispensable au médecin; mais il ne se permet que les moyens & les biais absolument compatibles avec la probité & l'honnêteté. Les charlatans seuls peuvent faire usage de détours, de subterfuges, & d'expédiens odieux & malhonnêtes. L'auteur a cru que la connoissance de ces derniers précéderoit avantageusement le développement de la bonne politique, & c'est par cette raison qu'il cherche à pénétrer tous les replis du charlatanisme tant grossier que raffiné. Il parle d'abord du charlatanisme des savans en général, & de celui des médecins en particulier: il passe à cette occasion en revue les professeurs, les auteurs, les chimistes, les alchimistes, les médecins cliniques, les chirurgiens, les accoucheurs, &c. pour en venir ensuite aux médisans de toute espèce, & trace enfin le tableau de la saine politique du médecin. Il indique dans cette partie les qua-

lités tant essentielles qu'accessaires qu'il doit avoir, & expose la conduite qu'il convient de tenir dans les différentes situations où il se trouve relativement aux malades, afin de gagner & de conserver leur confiance, d'approfondir leur état, de prédire les événemens & d'opérer la guérison.

Il n'a encore paru que la première partie de cet essai.

*Lettre du docteur ULMIPHILUS à un de ses confrères, sur les merveilleuses propriétés de l'écorce de l'orme pyramidal. Brochure in-8° de 15 pages.*

27. C'est un badinage assez agréable, qu'un soi-disant docteur s'est permis contre M. Banau, le promoteur & l'apologiste de l'écorce d'orme pyramidal. Ce dernier croit, ou est intéressé à faire croire, que cette écorce est un remède universel. Il en a fait aussi un coimétique pour les femmes, & pour les hommes dont elle est propre à ramollir la barbe. On voit par là que M. Banau ne néglige rien. Quand un médecin ne craint point de compromettre son jugement par de pareilles prétentions, & qu'il préfère l'argent des fots à l'estime des gens qui pensent, il ne doit pas être beaucoup embarrassé par les sarcasmes des critiques : il est assez fort pour les supporter. Homère compare Ajax, sur qui les traits des Troyens vont se perdre inutilement, à un âne vigoureux, s'apercevant à peine des foibles coups d'une troupe d'enfans qui s'évertuent contre lui : l'intrépidité de M. Banau peut être comparée à celle d'Ajax.

## A N N O N C E.

*Histoire naturelle des poissons ; par M.  
BLOCH , doct. méd. à Berlin , & mem-  
bre de plusieurs académies.*

On reconnoît généralement l'utilité de l'*histoire naturelle* ; cette science qui nous apprend à connoître particulièrement les ouvrages du Créateur , & qui jette tant de lumières sur la science de l'économie , est devenue l'objet des recherches des savans & une occupation agréable pour la plupart des gens du monde. Toutes les parties de cette science utile ont été traitées dans des ouvrages excellens. Celle qui traite des poissons , est la seule que l'on ait presque négligée entièrement. Cet oubli est d'autant plus étonnant , que les poissons font une grande partie de notre nourriture , & forment dans plusieurs contrées une branche de commerce considérable.

Ce qui paroît avoir retardé les progrès de l'*histoire naturelle des poissons* , c'est , sans doute , la difficulté d'observer ces animaux dans l'élément qui leur sert de retraite , & de se procurer ceux des contrées éloignées.

L'étude particulière que j'ai faite des poissons depuis plusieurs années , les soins & les dépenses nécessaires pour exécuter mon projet , me font espérer que le public pourra retirer quelque utilité des connoissances que j'ai acquises & des découvertes que j'ai faites. Comme une simple description ne suffit pas dans cette

science, pour donner une idée claire des objets; j'ai joint aux miennes des figures enluminées.

Les dépenses considérables qu'entraîne nécessairement un ouvrage de cette nature, m'obligent de le proposer par souscription. L'ouvrage entier comprendra neuf parties; chaque partie sera de six cahiers, & chaque cahier de six estampes. Il en paroîtra tous les mois un cahier, à commencer du mois de janvier 1785. Chaque cahier avec le texte, en grand *in-fol.* coûte 12 liv. ou trois écus, & 10 liv. ou deux écus & demi en *in-fol.* ordinaire; le vieux louis d'or, à cinq écus; le louis neuf, à six; & le ducat, à deux & vingt gros. On prendra, tant pour le texte que pour les estampes, le plus beau papier royal d'Hollande, & on aura la plus grande attention à l'exécution de la partie typographique.

Le public ne doit point craindre de voir interrompre les livraisons de cet ouvrage, vu qu'il y a déjà des planches gravées & finies pour vingt-deux cahiers. On peut non-seulement les montrer aux Souscripteurs, mais même les leur livrer sur le champ, en leur promettant le texte à mesure qu'il s'imprimera. Les dessins & le manuscrit de l'ouvrage sont entièrement finis. Chaque dessin est fait avec le plus grand soin d'après l'original. Comme je possède un manuscrit avec les dessins des poissons d'Amérique par le père *Plumier*, je les insérerai dans mon ouvrage. La description des poissons se fera dans l'ordre suivant: D'abord j'indique le caractère de la classe, du genre & de l'espèce. Après cela, je rapporte les descriptions de *Linné*, d'*Artédi*, de *Gronov*, de *Klein*, de *Goüan*, de *Duhamel*, de *Pennant*,

& des autres ichthyologistes, avec leurs propres termes; & à cette occasion j'indique les autres auteurs anciens & modernes qui ont traité des mêmes objets. Ensuite vient une description du poisson selon ses parties extérieures & intérieures, le temps de la découverte, si l'on en a des dessins, son séjour, sa nourriture, sa grosseur, le temps du frai, la manière de le prendre, de le transporter & d'en tirer avantage.

On y trouvera aussi une synonymie complète des noms du poisson dans plusieurs langues de l'Europe, & la critique des auteurs qui en ont traité; & enfin plusieurs espèces inconnues jusqu'à présent.

Je recevrai avec reconnaissance tous les avis, corrections, ou nouvelles découvertes que les savans voudront bien me procurer dans cette partie: je me serai même un plaisir de dédommager de leurs peines ceux qui me rendront quelques services à cet égard.

Ceux qui souscriront pour neuf exemplaires auront le dixième *gratis*. On fait aussi un rabais aux libraires qui paient comptant.

Le nom des Souscripteurs sera imprimé au commencement des volumes.

On livrera les cahiers francs de port, dans les villes suivantes où on peut souscrire.

Il paroît déjà trois volumes de cette superbe collection: *À Amsterdam*, chez le libraire Schneider; *à Augsbourg*, chez M. de Cobres, agent de l'ordre de Malthe; *à Berlin*, chez l'Auteur, & chez le libraire de la Garde; *à Bordeaux*, chez M. Schorndorff, négociant; *à Cachau*; *en Hongrie*, chez M. de Leitner; *à Copenhague*, chez M. Spengler, inspecteur du cabinet du

roi; à *Saint-Gall*, chez M. le docteur Wartmann; à *La Haye*, chez M. Renfner, secrétaire d'ambassade du roi de Prusse; à *Lyon*, chez MM. Roffet & Jacquez, libraires; à *Londres*, chez M. le chimiste Hudson, *Jermain Street*; à *Madrid*, chez M. Theremin, secrétaire d'ambassade du roi de Prusse; à *Marseille*, chez M. Frédéric Sauvage, négociant; à *Nantes*, en *Bretagne*, chez M. Pelloutier, consul général du roi de Prusse; à *Padoue*, chez M. le docteur Salone; à *Paris*, chez M. Didot le jeune, libraire, quai des Augustins; à *Pavie*, chez M. le professeur Volta; à *Petersbourg*, chez M. Bœber, conseiller de la Cour, & directeur du garde noble; à *la Rochelle*, chez M. Fort, négociant; à *Riga*, chez M. le doct. Berns; à *Rome*, chez M. le peintre Hakert; à *Stockholm*, chez M. le professeur Wilkens, secrétaire perpétuel de l'Académie; à *Strasbourg*, chez M. Treutel, libraire; à *Vienne*, chez madame d'Arcinſtein, & chez M. le doct. d'Auenbrugger.

---

*Phytonomatotechnie universelle, c'est-à-dire, l'Art de donner aux plantes des noms tirés de leurs caractères; par M. BERGERET, chirurg. de MONSIEUR, Frère du Roi, & démonstrateur de botanique, treizième Cahier, Février 1785.*

Le treizième Cahier de cet intéressant ouvrage, contient les figures des plantes suivantes: *Bry pomiforme*, L. *Bry des murs velu*, L. *Bry des murs glabre*, B. *Bry élégant*, L. *Bry tron-*



gué, L. *Lirôpe d'Europe*, L. *Cirée majeure*, L. *Cirée mineure*, L. *Safran du printemps*, B. *Safran d'Automne*, L. *Amarylle jaune*, L. *Lacque técanthique*, L. *Mni hygromette*, L.

Cet Ouvrage se distribue tous les deux mois par Cahiers de douze Planches, & vingt-quatre pages de description.

On souscrit chez  
 L'AUTEUR, rue d'Antin;  
 DIDOT le Jeune, quai des  
 Augustins;  
 POISSON, cloître Saint-Ho-  
 noré.

La souscription pour le papier de Hollande par année, ou pour six cahiers, est de 108 liv. Celle en papier ordinaire, fig. coloriées, 54 liv. Celle en papier ordinaire, fig. en noir, 27 liv. Voyez ce que nous avons dit en annonçant les premiers cahiers de cet intéressant & ingénieux Ouvrage; dans les volumes *lviii*, p. 559, — vol. *lix*, page 477, — vol. *lx*, pag. 191 & — 393, vol. *lxj*, pag. 447.

— A V I S. —

DÉFENSIF POUR LES CAUTÈRES.

*Extrait des Registres de l'Académie royale de chirurgie.*

DU JEUDI 20 JANVIER 1785.

Le sieur DUCRET, bourgeois de Paris, ayant imaginé, sur le modèle des bandages

ordinaires, l'application d'une plaque de métal, ou en écaille, pour mettre les cautères à l'abri des froissemens, & compressions extérieures, l'Académie a approuvé la manière industrieuse dont ce bandage défensif est construit: en foi de quoi j'ai délivré le présent Extrait des registres que je certifie véritable. A Paris, le 22 janvier 1785.

Signé LOUIS, secrétaire perpétuel de l'Académie royale de chirurgie.

*Les personnes qui desireront faire usage du défensif, le trouveront chez l'Auteur, vieille rue du Temple, hôtel Le Pelletier, numéro 76.*

N<sup>os</sup> 1, 2, 8, 19, 22, 24, 25, 26, M. WIL-  
LEMET.  
3, 5, 7, 11, 13, 14, 15, 17, 18, 20,  
21, 23, 27, M. GRUNWALD.  
4, 9, 16, M. ROUSSEL.  
10, 12, M. HUZARD.  
6, M. LE ROUX.

#### *Errata pour le cahier de mai.*

Page 137, supprimez le dernier paragraphe de la notice sur les *Réflexions de M. Fabre sur la chaleur animale*, & substituez

M. Fabre combat le sentiment de M. de Jussieu, qui croit au *magnétisme animal*, & qui attribue les prétendus effets du *magnétisme animal*, à la chaleur animale.

Le sentiment de M. de Jussieu est insoutenable en tout point. Il y avoit conséquemment à se flatter

qu'il seroit admis par les *mesmériens* ; cependant ils ne l'ont point adopté. Quelle en est la cause ? C'est que les partisans d'une chimère, quoiqu'ils ne puissent l'accréditer & la faire valoir que par des impertinences, n'en ont pas moins la liberté d'en rejeter quelques-unes. Ils usent de cette liberté avec adresse, & le public continue à mettre de l'importance à des fariboles.

### *Errata & Avis.*

Nous avons fait mention, tome LV, page 477, d'une dissertation de M. *Razoux*, sur quelques plantes vénéneuses ; elle se trouve actuellement à Paris chez la veuve *Vallat-la-Chapelle*, libraire, grande salle du Palais.

Dans l'annonce que nous en avons faite, au lieu de *slamonia*, lisez *stramonio*.

Au lieu de *hyoricano*, lisez *hyosciaïno*.

Au lieu de *magorâ*, lisez *magnâ*.

*Cahier de septembre 1784.*

Tome LXII, page 326, ligne 7, 1777, lisez 1778.

## T A B L E.

<i>OBSERVATIONS faites dans le département des hôpitaux civils ;</i>	Page 169
<i>Lettre à M. Souville, méd. Par M. Baumes, méd. au sujet de la guérison d'une fièvre quarte, par la saignée,</i>	230
<i>Lettre de M. Saucerotte ; chir. à M. Souville, méd. au sujet de la guérison d'une fièvre quarte, par le même moyen,</i>	235
<i>Observation sur une passion iliaque. Par M. Naudeau, chirurgien,</i>	249

<i>Observation sur une passion iliaque, accompagnée d'accidens formidables.</i> Par M. Lagavan, <i>méd.</i>	243
<i>Observation sur un corps étranger introduit dans la trachée-artère.</i> Par M. Gautier, <i>chir.</i>	249
<i>Observ. sur une rétention d'urine.</i> Par M. Dolignon, <i>chirurgien,</i>	252
<i>Maladies qui ont regné à Paris pendant le mois d'avril 1785.</i>	260
<i>Observat. météorologiques faites à Montmorenci,</i>	262
<i>Observations météorologiques faites à Lille,</i>	265
<i>Maladies qui ont régné à Lille,</i>	266

### NOUVELLES LITTÉRAIRES.

<i>Académie.</i>	267
<i>Médecine.</i>	284
<i>Chirurgie.</i>	302
<i>Vétérinaire.</i>	305
<i>Physiologie.</i>	321
<i>Hygiène.</i>	325
<i>Physique.</i>	328
<i>Pharmacie.</i>	229
<i>Chimie.</i>	332
<i>Botanique.</i>	339
<i>Minéralogie.</i>	340
<i>Oryctologie.</i>	344
<i>Histoire littéraire.</i>	346
<i>Annonces.</i>	353
<i>Phytonomatotechnie universelle.</i> Par M. Bergeret,	356
<i>Avis.</i>	357

### A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de juin 1785. A Paris, ce 24 mai 1785.

Signé « POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1785.



JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

JUILLET 1785.

---

OBSERVATIONS  
FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES  
HÔPITAUX CIVILS. "

N<sup>o</sup> 7.

Topographie médicale de la ville de  
Provins (a).

*Histoire naturelle & topographie générale.*

PROVINS, ville principale de la basse-  
Brie, est située à l'Est de Paris, & éloi-

---

(a) Par M. NAUDOT, médecin de l'Hôtel-  
Dieu.

Tome LXIV.

Q

gnée de cette capitale de 39545 toises; sa longitude est de 57 degr. 28 min. & sa latitude de 48 degr. 33 min. 39 secondes. On fait remonter la fondation de cette ville à l'an du monde 1939. 2065 avant l'Ere chrétienne; & l'on croit que César y mit des troupes en quartier d'hiver, l'an de Rome 699, cinquante-quatre ans avant J. C. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle s'appelloit alors *Agendicum*; & ce n'est qu'en 272, lorsque *Probus* parcouroit les Gaules, qu'elle prit le nom de *Castrum Probi*, d'où sont venus *Probinum* & *Provinum*, ensuite *Probi*, & par corruption *Provins*.

Cette ville est entourée de plusieurs montagnes qui viennent toutes se terminer au pied de ses murs, en formant des angles saillans autour de ce centre commun; ces montagnes sont multipliées & remarquables.

La *première* & la plus dominante, prend naissance au midi, forme un angle saillant au levant, sur lequel a été bâtie la haute ville, & retourne presque à angle droit, se terminer au nord-ouest. L'élévation de cette montagne sur la ville est d'environ 22 degrés dans la partie du nord.

La *seconde*, part du couchant, forme

un angle au sud-est, & se perd au nord.

La *troisième* n'est séparée de la seconde que par une très-petite gorge ; son angle est plus saillant : sa hauteur sur l'horizon est d'environ 13 degrés.

La *quatrième*, appelée *montagne de Monjubert*, est hérissée de rochers ; l'angle qui domine la ville au sud-ouest, est élevé sur l'horizon d'environ 14 degrés.

Une *cinquième*, celle des *Epermailles*, prend naissance au nord, forme l'angle au sud-ouest, & retourne pour se perdre au levant.

La *sixième* & dernière prend son origine au couchant, & forme un angle au nord-ouest qui domine toute la ville, ensuite retourne au midi où elle se perd. Son élévation sur l'horizon est d'environ 11 degrés.

Deux grandes forêts & plusieurs bouquets de bois assez considérables, sont répandus en cercle autour de la ville, à la distance de deux lieues à-peu-près. Quelques courses botaniques ont fait connoître que l'herborisation y étoit riche & variée, mais on n'y a découvert aucune plante qui ne se trouve dans le *Botanicon Parisiense*.

Provins est arrosé par deux petites rivières, dont l'une, qui porte le nom de

*Duretin*, prend naissance au nord-ouest, à trois-quarts de lieue de la ville, qu'elle traverse du nord au midi, & à-peu-près dans son centre. La *Vouzie* plus considérable, a sa source au pied de la montagne des Epermailles, dans la partie du levant, & à-peu-près à la même distance que la première. Elle se partage aux murs de la ville en deux branches, dont l'une fait différens circuits dans la ville, & l'autre baigne les murs en dehors pour se réunir à la première branche, à sa sortie. Les eaux de ces rivières roulent lentement sur une vase profonde, & leur cours est encore ralenti par une infinité de petits canaux qui en sont détournés pour l'usage des jardins.

L'intérieur de la ville est arrosé par sept fontaines publiques, outre plusieurs fontaines particulières distribuées dans différens quartiers; ces fontaines tirent leur origine de deux sources principales de la seconde montagne située au nord, & à un demi-quart de lieue: on voit encore sortir de cette montagne une source d'eaux minérales. Le sol d'où jaillissent ces différentes sources est composé d'un banc de glaises de plus de vingt pieds de profondeur, coupé par des pyrites mariales, & recouvert d'un tuf entremêlé



d'argile, & recouvert de terre végétale. Les pluies longues & orageuses, en se filtrant à travers ces terres, rendent l'eau desfontainestrouble. Elle dissout assez bien le savon; cependant elle est séléniteuse & chargée d'un goût étranger qui plaît aux habitans de la ville, mais qui frappe les étrangers. Un ancien médecin de cette ville a été obligé, dans plusieurs circonstances, de corriger cette eau par l'ébullition, & en y faisant infuser une très-petite quantité de chiendent. Ces eaux sont amenées à la ville dans des conduits de plomb, où elles produisent des incrustations assez considérables; mais, outre ces conduits, il y a de plus d'autres canaux très-multipliés, qui coupent la ville en différens sens. Ces canaux que l'on soupçonne avoir été construits dans les temps pour l'usage des fabriques, sont non-seulement aujourd'hui de la plus grande inutilité, mais ils paroissent de plus dangereux, parce qu'ils sont toujours remplis d'une eau fangeuse, & qu'ils répandent une odeur mal saine: aussi une partie des habitans préfère de boire de l'eau des puits & des citernes, qui est assez légère, & qui dissout bien le savon.

Quant à la fontaine des eaux minérales, elle est connue & éprouvée depuis

long-temps. Les médecins de Provins firent l'examen & la première épreuve de ces eaux minérales, en 1653 ; & en 1682, *Pierre le Givre*, médecin de cette ville, en a fait l'analyse dans un Traité latin fort estimé. *M. Billate*, chanoine régulier de l'hôtel-Dieu, a donné un Recueil des cures qu'elles ont opérées. Il y a quelques années, on foutint à Reims pour le baccalauréat, une thèse sur ces eaux. Enfin, depuis quinze ans, MM. *Opoix*, *Raulin* & *de Fourcy*, se sont occupés de leur analyse, & n'ont pas obtenu les mêmes résultats. Quoi qu'il en soit, ces eaux sont ferrugineuses, salines, & très-recommandables dans les maladies où il faut employer les fondans apéritifs & toniques ; les habitans de Provins, & des étrangers même, s'y rendent dans la belle saison, & nombre de personnes en éprouvent chaque année de bons effets.

Le terrain qui est inégalement coupé à sa surface par les montagnes, les ruisseaux & les canaux ci-dessus décrits, présente dans son intérieur des productions d'une nature bien différente les unes des autres, & très-irrégulièrement distribuées.

Au nord, où les eaux minérales prennent leur origine, il y a un banc de glaise coupé par un lit de pyrites martiales, lesquelles

donnent à leur surface un vitriol de mars, & un superbe alun de plume.

A l'orient le terrain est à-peu-près le même. On trouve de plus des débris de végétaux : on y a découvert des filons de pyrites métalliques mêlés dans des éclats de bois, qui se trouvent ainsi minéralisés. Au sud-est, on rencontre du grès & de la pierre à chaux; ces deux substances se coupent assez brusquement, & le grès est d'un blanc jaunâtre & d'un grain peu serré.

Le midi offre une belle pierre à bâtir; elle n'est pas par lit, mais en grandes masses, entassées irrégulièrement les unes sur les autres. Une fouille faite sur ces collines pour en tirer des pierres, lors de la confection des écluses du canal, a donné un spectacle vraiment intéressant pour un naturaliste. Lorsque l'on eut enlevé quelques blocs de pierres, on découvrit une cavité de deux à trois toises de profondeur, ayant cent, à 120 pieds de largeur; le fond, la voûte & le pourtour de cette cavité, hérissés bizarrement par les angles de ces masses énormes, étoient encore recouverts d'une sorte d'efflorescence à laquelle on donne le nom d'*agaricus mineralis*, *lac lunæ*, &c. Cette croûte légère de quelques lignes

d'épaisseur & de la plus grande blancheur, étoit en outre surmontée de flocons neigeux peu adhérens, qui donnoient un reflet éblouissant.

Au sud-ouest de la ville, & sur la grande route de Paris, on voit dans un petit espace des blocs très-considérables du grès le plus dur, des carrières de pierre calcaire, & un banc de terre argilleuse; en sorte que l'atelier où les masses de grès se débitent en pavé, le four à chaux & la tuilerie, sont à côté l'un de l'autre.

La partie du couchant est occupée par des terres labourables très-fertiles; & sous cette terre, on rencontre encore des lits de pierres à bâtir, de nature calcaire. Ce côté est remarquable par de magnifiques ruines, reste des anciennes fortifications qui présentent un coup-d'œil vraiment pittoresque.

Provins a été long-temps le séjour des comtes de Brie & de Champagne. Leur palais situé au couchant, & sur la croupe de la première montagne, est tombé en ruine. Il ne subsiste plus que quelques bâtimens occupés par MM. de l'Oratoire, & un autre édifice qui tenoit au palais, & qui depuis 1693 sert de prisons. Ces prisons sont vastes, exposées au nord & mal éclairées; il y a des souterrains fort

beaux, fort commodes, fort sains; mais cependant elles auroient besoin de l'attention du Gouvernement pour devenir aussi salubres qu'elles devroient être.

Bornée à l'emplacement qui entouroit le palais de ses comtes, la ville de Provins étoit placée autrefois sur la hauteur; mais la sureté dont elle jouit depuis plusieurs siècles, a fait abandonner cette partie élevée pour la partie moyenne & la partie basse, dont le séjour est plus commode à cause du voisinage de la rivière.

Aujourd'hui la haute ville n'est habitée que par des vigneron, des manouvriers, & quelques laboureurs; les chanoines séculiers & réguliers, sont les seuls dont le logement soit remarquable. La ville basse est située dans une riant prairie, dont le sol s'est beaucoup accru par les inondations auxquelles elle est sujette. Elle est entourée de fossés peu profonds & de belles plantations d'ormes, qui forment les promenades publiques. Les rues en sont larges, bien percées; mais les maisons ne sont occupées, pour la plus part, que par des gens du peuple ou des artisans. On y trouve aussi des communautés religieuses. Les personnes les plus distinguées par leur rang ou par leur fortune, ont leur demeure placée entre la ville

haute & la ville basse, dans cette partie qu'on peut appeller la ville moyenne. En général, le quartier de la ville basse est agréable & commode; mais il est très-humide, parce qu'il est fréquemment inondé. En tout temps, on est sûr d'avoir de l'eau & de former un puits, en creusant seulement à la profondeur de quatre pieds.

Les cimetières sont au nombre de deux, & sont situés dans l'intérieur de la ville; l'un, celui de *S. Ayoul*, est placé à la partie inférieure de la ville du côté de l'orient, & est bordé au nord par des maisons qui interceptent le libre cours du vent du midi. Celui de *Sainte-Croix*, au centre de la ville basse, est fort étroit, resserré d'un côté par l'église, & de l'autre par quelques maisons.

Une amidonnerie, les tueries, les boucheries dispersées dans la ville, y répandent une mauvaise odeur; & les tanneries placées sur la bifurcation de la Voulzie, à son entrée dans la ville, en rendent l'eau mal saine.

La population de Provins n'est point en raison de son étendue. En 1764 & en 1780, le dénombrement se montoit à 5020 personnes; & en 1784, on en comptoit 5078. La raison de cette foible

population vient de ce que cette ville n'a point de manufactures, & qu'il n'y a aucune sorte d'émulation propre à faire valoir les ressources d'un pays qui est riche par lui-même. On y fabrique seulement une grosse étoffe de laine; & cette fabrique mériteroit d'autant mieux d'être encouragée, que l'étoffe qui en sort est bonne & d'un débit sûr pour l'usage des personnes indigentes. Le seul objet d'un commerce lucratif, c'est le froment qui forme la principale richesse du pays. Le seigle, l'avoine, les menus grains, sont de bonne qualité, mais on ne les exporte point, & on les consomme dans le pays. Il en faut dire autant du vin qui est dur & grossier; les fruits & les légumes sont abondans & excellens.

Les roses rouges qui ont été apportées de Damas en Syrie, lors des Croisades, par un comte de Brie & de Champagne, ont été pendant long-temps un objet de commerce important; mais la culture en est négligée depuis la cherté des grains: cependant on peut dire que ces fleurs, qui ont dégénéré par-tout ailleurs, n'ont conservé qu'à Provins ce beau cramoisi qui rend les champs où on les cultive, fort agréables. On fait qu'elles sont d'usage en médecine.

*Hôpitaux de Provins.*

Il y a plusieurs hôpitaux à Provins, un hôpital général pour les pauvres, une maison hospitalière pour les orphelines, & un Hôtel-Dieu.

L'Hôpital général a été créé en 1743, & confirmé en 1750 par de nouvelles lettres-patentes qui y réunissent les biens d'un couvent nouvellement éteint. On y entretient cent dix pauvres de tout âge, hors d'état de travailler, ou affligés de maladies incurables; sa situation est heureuse, & son régime très-sage.

La maison des orphelines a été fondée en 1695, par M. l'abbé d'*Aligre*, fils du chancelier, & abbé de S. Jacques, pour trente-quatre pauvres orphelines que l'on y élève depuis l'âge le plus tendre jusqu'à celui de dix-huit ans; elles n'en sortent qu'avec un état conforme à leur goût & à leur capacité. Cette maison est grande, bien distribuée, & placée dans la haute ville, en belle vue.

L'Hôtel-Dieu, connu sous le nom de *grand Hôtel-Dieu de Provins*, est particulièrement celui qui doit nous occuper.

Il est situé dans la partie moyenne de la ville, au pied d'une montagne entourée de bâtimens élevés de tous les côtés.



Il a été fondé en 1050, par *Thibault I*, comte de Blois, Chartres & Tours, & septième comte de Brie & de Champagne; il fut placé d'abord dans le monastère qu'occupent aujourd'hui les chanoines réguliers de sainte Geneviève, & il y resta jusqu'en 1160. A cette époque, le comte *Henri I* jugea à propos de transférer les pauvres dans le palais des comtesses de Blois, alors dames de Pro vins; & bientôt il y établit des religieuses hospitalières: il érigea cette maison en prieuré, & conféra au prieur le titre de maître, tant au temporel qu'au spirituel. Cette maison est sous la règle de S. Augustin; deux religieux la desservent; & il y a maintenant douze religieuses qui font le service des salles alternativement, chacune pendant une semaine.

La façade de cet hôpital est placée au nord, & est percée de trois portes. La porte supérieure conduit à l'église & aux bâtimens adjacents, par le moyen d'un perron. Celle du milieu sert d'entrée aux salles; & la porte inférieure sert de dégagement pour aller aux différens offices de la maison, tels que les écuries, les greniers, &c.

L'entrée des salles est précédée d'un

vestibule, fermé d'une part par une grille qui est en dehors, & de l'autre par une cloison forte qui est en dedans; ce vestibule sert pour visiter les malades qui se présentent. En montant un escalier de sept à huit marches, on arrive à la première salle des malades, qui est particulièrement destinée aux militaires.

La longueur de cette salle est de cinquante-deux pieds, & sa largeur de quinze: elle a vingt-cinq pieds de hauteur. Le plafond, formé par des planches mal assemblées, rend cette salle très froide pendant l'hiver; mais cela ne contribue pas peu à sa salubrité. Elle contient dix lits sur la droite pour les militaires; huit sur la gauche pour les bourgeois. Tous ces lits sont à cloison.

A l'extrémité de cette salle, il y a une porte qui correspond à celle d'entrée, & qui est protégée par un tambour qui garantit les malades de la violence du courant d'air; elle donne sur une cour quarrée plus basse que la salle, & qui s'appelle *Cour de l'orangerie*, à laquelle répondent la cuisine, la pharmacie & la lingerie. Sur la droite de cette salle, est le cloître des religieux qui en est séparé par une cour. Cette salle est éclairée par cinq croisées au couchant, trois au levant, & trois au midi.

Une large arcade qui coupe à angle droit les deux tiers de cette salle fait la séparation de celle des pauvres, qui a les mêmes dimensions en hauteur & en largeur, & où il y a onze lits doubles pour hommes.

Dans le mur à droite, on a pratiqué une porte pour les latrines des hommes : elles sont placées près d'un aqueduc ; ce qui donne la facilité de les nettoyer, à la faveur d'un réservoir dont on lève la bonde à volonté. A l'égard des chaises de commodité, elles étoient autrefois scellées dans le mur ; mais l'embarras, la mauvaise odeur & la mal-propreté qui en résultoient, ont fait placer dans les salles des chaises percées mobiles.

Une grille de fer établie sur un mur, sépare cette dernière salle de celle qui est consacrée aux femmes. Celle-ci contient huit lits doubles. Sur la droite des deux salles que nous avons décrites, sont trois croisées qui donnent au midi, & qui sont masquées par des bâtimens qui empêchent le soleil d'y pénétrer, & qui ne reçoivent l'air que par un espace fort étroit, où se trouvent les latrines des femmes & des hommes : mais il y a trois larges croisées du côté de l'orient ; ce qui empêche l'insalubrité.

Il y avoit autrefois dans la salle des militaires une chapelle , qui a été supprimée ; mais on y a substitué vers le milieu de la salle , un petit autel placé en face de l'endroit où est actuellement la grille , & disposé de manière qu'il puisse répondre à toutes les salles.

Toutes ces salles sont de plein pied , & éclairées la nuit par un réverbère. Il y avoit autrefois une cheminée placée dans l'angle de la deuxième salle ; mais aujourd'hui les trois salles sont plus également & plus économiquement échauffées par deux poëles de fonte , & la chaleur s'y entretient d'autant plus facilement , qu'elles sont généralement à l'abri de presque tous les courans d'air , les bâtimens qui les environnent de tous côtés ne permettant pas aux vents d'y pénétrer directement ; cependant les poëles n'en sont pas moins nécessaires , à raison de l'humidité du sol qui est quelquefois sensible dans les temps nébuleux & de l'élévation des salles. Les convalescens ont été long-temps sans avoir d'endroit où ils pussent prendre l'air & se promener ; mais aujourd'hui les malades de chaque classe ont une promenade particulière , contiguë à la salle qui leur est propre. Les militaires ont la cour dite de l'*Oran-*

gerie , & les bourgeois *la cour de la bucherie* ; & on a destiné aux femmes un emplacement vaste & planté de tilleuls.

La plupart des dispositions dont nous venons de parler ont été faites depuis quelques années par l'administration de cet hôpital , & par l'inspecteur général des hôpitaux civils ; mais , pour mieux faire connoître le zèle & l'intelligence avec lesquels MM. les Administrateurs ont travaillé à cette réforme & aux améliorations qui leur ont été proposées , il sera bon d'insérer ici le règlement qui a été fait en conséquence , le 7 septembre 1783.

#### ARTICLE PREMIER.

Il sera défendu à tous convalescens ; militaires ou autres , sous peine d'exclusion de l'Hôtel-Dieu , de sortir en ville ou de s'évader ; & à cet effet , la porte du vestibule d'entrée restera constamment fermée , & ne pourra être ouverte que par la dame semainière , pour laisser entrer les malades admis , sortir , & renvoyer ceux qui seront guéris , & enfin pour l'entrée & la sortie des personnes & choses nécessaires à la maison.

#### ARTICLE II.

Les vêtemens des malades , aussitôt

après leur entrée , seront mis en paquet avec une étiquette , & déposés dans un magasin , pour être rendus aux malades lors de leur sortie ; & leurs chemises seront blanchies avec celles de la maison , pour leur être rendues pareillement à leur sortie.

### ARTICLE III.

En conséquence de l'article précédent, il sera donné à chaque malade une chemise blanche & un bonnet, & on ne leur laissera que leurs bas & leurs souliers.

### ARTICLE IV.

Les convalescens auront chacun une capotte de la forme convenable à chaque sexe. Chaque lit double à cloison sera composé de deux paillasses, de deux matelas , deux traversins ; & les fournitures de linge ou accessoires pour chacun desdits lits, seront six paires de draps, six chemises, six coëffes de nuit, une capotte ou robe de chambre, une chaise percée, deux pots de chambre, deux pots à tisane, deux écuelles à bouillon , deux gobelets.

### ARTICLE V.

Le feu du poêle ne sera allumé que depuis le 1<sup>er</sup> octobre , jusqu'au 1<sup>er</sup> mai.

## ARTICLE VI.

La nuit, chaque salle sera éclairée par un réverbère, dont la fumée sera dirigée en dehors par un tuyau de fer-blanc.

## ARTICLE VII.

Il sera délivré pour les salles deux chandelles pour trois jours en été, & deux par jour en hiver; lescdites chandelles, de fix à la livre.

## ARTICLE VIII.

Une dame religieuse des salles sera chargée de la distribution de la lumière & du bois dans les salles; & la porte du poêle sera cadenassée, afin que personne ne puisse y mettre du bois, que le domestique auquel ce soin sera confié.

## ARTICLE IX.

On changera le plutôt possible les vases de cuisine, pour les remplacer par ceux de fonte & de fer battu étamé.

## ARTICLE X.

Les écuelles des malades & leurs gobelets seront de fer battu étamé.

## ARTICLE XI.

Les malades qui gâteront sous eux ; n'auront pas de matelas ; mais on les remplacera par des paillasses de menue paille d'avoine ; en conséquence , il y aura toujours au moins douze paillasses de ce genre pour servir au besoin.

## ARTICLE XII.

On ne donnera deux couvertures aux malades que depuis le premier septembre, jusqu'au 15 mai ; & ils seront changés de draps & de chemises autant de fois que le cas l'exigera.

## ARTICLE XIII.

Ne pourront néanmoins les malades militaires ou autres , exiger aucune fourniture de linges , que les religieuses des salles ne l'aient jugé convenable ; & au cas qu'ils aient à se plaindre à cet égard, ils le feront à la première visite des officiers de santé , qui décideront les cas particuliers où ces rechanges devront avoir lieu.

## ARTICLE XIV.

On fera deux fois le jour ; savoir , le matin à sept heures, & le soir à six heures,



une fumigation pendant une demi-heure, en brûlant des baies de genièvre dans un réchaud de braise allumée.

#### ARTICLE XV.

Pendant le temps de la fumigation, les salles seront balayées matin & soir.

#### ARTICLE XVI.

Les matières des chaises percées seront portées, recouvertes d'un linge, dans les latrines, quatre fois dans les vingt-quatre heures, & à des intervalles égaux.

#### ARTICLE XVII.

On ne donnera jamais de linge blanc aux malades qu'il n'ait été lessivé, & on ne fera jamais sécher celui qui leur aura servi, pour le leur rendre.

#### ARTICLE XVIII.

Il ne sera rien innové, par rapport aux militaires, à ce qui est prescrit par l'ordonnance du 2 mai 1781, concernant les hôpitaux militaires; en conséquence, il n'y aura aucun changement dans tous les objets de fournitures & de la tenue, relativement aux soldats malades, voulant nous conformer entièrement à ladite ordonnance.

## ARTICLE XIX.

Et, pour donner plus de précision à l'exécution de ladite ordonnance, nous voulons que tout ce qui concerne le régime, la distribution des alimens & médicamens aux soldats malades, demeure irrévocablement fixé, ainsi qu'il est prescrit dans l'ordonnance susdite, sans y rien ajouter ou retrancher.

## ARTICLE XX.

Quant aux pauvres malades, la portion d'alimens sera fixée par jour à une livre & demie de pain blanc; les trois quarts, à dix-huit onces; la demie, à douze onces; le quart, à six onces; & la soupe, à quatre onces de ce même pain: ceux qui seront à la portion, aux trois quarts, à la demie & au quart, tailleront leur soupe sur lesdites quantités de pain.

## ARTICLE XXI.

Les malades à la portion auront par jour, au dîner & au souper, six onces de viande cuite, sans os; ceux aux trois quarts, quatre onces; ceux à la demie, trois onces; & il sera permis aux officiers de santé d'ordonner, dans les cas de besoin, des œufs frais, du riz, des pruneaux.

## ARTICLE XXII.

Les malades à la portion & aux trois quarts de portion, auront par jour, en deux fois, une chopine de vin; & ceux à la demi-portion, un demi-setier. Pourront néanmoins les officiers de santré ordonner un demi setier de vin à un malade, qui n'étant qu'au quart ou à la soupe, en auroit besoin.

## ARTICLE XXIII.

On distribuera aux malades à la diète, cinq bouillons de huit onces chacun dans les vingt-quatre heures, à des intervalles égaux, à l'exception de la nuit, pendant laquelle il n'en sera point distribué depuis neuf heures du soir jusqu'à cinq heures du matin, hormis les cas qui seront prescrits par les officiers de santé.

## ARTICLE XXIV.

Ne pourront être prescrits aux malades que deux œufs par jour, en spécifiant, ou qu'ils seront mis dans le bouillon, ou mangés à la coque. Le riz sera cuit à part avec le bouillon de la marmite, & il y en aura toujours une certaine quantité de prêt chaque jour pour la distribution.

## ARTICLE XXV.

Pourront les officiers de santé ordonner à certains malades, des herbes potagères cuites au bouillon ou au beurre frais; & alors lesdits malades ne pourront jamais avoir que la moitié de la portion de viande.

## ARTICLE XXVI.

Les religieuses des salles fourniront à chacun des malades qui mangeront de la viande, une petite quantité de sel.

## ARTICLE XXVII.

Au moyen de la nourriture ci-dessus, il ne sera permis de donner aux malades aucuns autres alimens de quelque nature qu'ils soient, ni en dose différente de celles ci-dessus, à l'exception du lait, qui ne sera prescrit que comme remède, à moins que les officiers de santé ne jugent à propos de mettre les malades absolument à ce régime; auquel cas la viande & le vin leur seroient interdits.

## ARTICLE XXVIII.

Il sera ajouté dans la marmite à la viande destinée aux soldats, en la quantité prescrite par l'ordonnance du 2 mai

DES HÔPITAUX CIVILS, 385  
1781 ; celle des pauvres malades ; en la  
quantité d'une demi-livre par chacun  
desdits pauvres.

ARTICLE XXIX.

La distribution des alimens ne se fera  
que deux fois par jour , à des heures fixes :  
savoir, le matin à six heures, en commen-  
çant d'abord par le pain ; en second lieu,  
par tremper les soupes ; ensuite par porter  
les viandes , puis le vin , les œufs , le riz ,  
& autres choses extraordinaires ordon-  
nées.

ARTICLE XXX.

Ne seront distribués , comme il a déjà  
été dit ci-dessus , que des bouillons dans  
tous autres temps que les heures de ces  
deux distributions , en observant que les  
seuls malades à la diète auront cinq bouil-  
lons ; ceux à la portion & aux trois  
quarts , deux bouillons seulement ; ceux  
à la demie & au quart , trois bouillons ;  
& ceux à la soupe , quatre bouillons.

ARTICLE XXXI.

Tout malade qui sera convaincu d'avoir  
vendu ou acheté des alimens , sera mis à  
la diète.

## ARTICLE XXXII.

Chaque malade aura dans sa cruche, qui sera de grès, la quantité de tisane qui lui sera destinée, laquelle sera réchauffée toutes les fois qu'il faudra lui en donner, à moins que cela ne soit pas nécessaire.

## ARTICLE XXXIII.

Il sera dressé incessamment un état des médicamens qui doivent être dans la pharmacie, & un état des formules qui doivent être exécutées, soit à la pharmacie, soit chez l'apothicaire employé pour ledit Hotel-Dieu. Lesdits états présentés par les officiers de santé, & concertés avec l'inspecteur général des hôpitaux, ne pourront être changés qu'après de nouvelles observations pareillement concertées ; mais il sera défendu d'employer d'autres remèdes que ceux compris dans lesdits états.

## ARTICLE XXXIV.

La religieuse de la pharmacie se conformera, pour ce qui la concerne, auxdites formules, & aura une adjointe, tant pour la remplacer dans cette exécution, que pour suivre la visite des officiers de santé.

## ARTICLE XXXV.

Les alimens & les médicamens seront toujours prescrits à chaque visite sur un cahier, où l'on désignera chaque objet par les signes ci-après : Portion, P; trois quarts de portion,  $\frac{3}{4}$ ; la demi-portion, M; le quart de portion, Q; la soupe, S; les œufs,  $\text{Œ}$ ; le riz, R; les pruneaux, PR, le lait, L; les légumes, H. Quant aux autres ordonnances, la saignée du bras sera indiquée par une M; celle du pied, MS. Les autres remèdes seront indiqués par les mots: *Potion, Poudres, Opiat, Pilules, &c.* du n<sup>o</sup> exprimé dans les formules.

## ARTICLE XXXVI.

Il y aura une veilleuse, laquelle ne se couchera pas quand il y aura des personnes dangereusement malades.

## ARTICLE XXXVII.

Pourront les dames religieuses employer, dans le cas de besoin, une ou deux convalescentes au plus pour aider les serviteurs; & il sera fixé que l'on ne pourra employer deux convalescens, que lorsque tous les lits seront remplis, & un seulement lorsqu'ils le seront aux deux tiers.

## ARTICLE XXXVIII.

On continuera de payer aux domestiques de la maison les mêmes gages que ci-devant, à moins que les circonstances n'exigent qu'on les augmente, ou qu'on les diminue.

## ARTICLE XXXIX.

Ledit règlement commencera à avoir son exécution au premier novembre prochain; & nous nous réservons de faire des améliorations à mesure que les arrangements intérieurs le permettront, & que l'état des revenus de l'Hôtel-Dieu, ainsi que les économies qui doivent résulter nécessairement du présent règlement, nous en procureront la facilité.

Les améliorations ultérieures annoncées dans ce règlement, ont été déjà exécutées pour la plus part, & le zèle de l'administration a servi à vaincre toutes les difficultés qui s'opposoient à une révolution aussi prompte. Par une délibération du 12 février 1784, & par d'autres délibérations plus récentes, MM. les Administrateurs de l'Hôtel-Dieu de Provins ont admis plusieurs points essentiels d'améliorations. Les principaux sont d'établir un portier à l'entrée du vestibule pour



empêcher les malades de sortir, & pour fouiller ceux qui viennent les visiter; de faire imprimer des billets d'entrée & de sortie pour les malades; d'éclairer les salles pendant la nuit; d'établir un infirmier qui ne quitte pas les salles; enfin, de nommer un apothicaire-chirurgien chargé de préparer les médicamens sous les ordres du médecin & du chirurgien, & de porter du secours aux malades en leur absence. Et pour assurer & maintenir la réforme, il a été arrêté, 1°. que deux des administrateurs se rendroient chaque jour à l'Hôtel-Dieu pour y veiller à l'observation du règlement. 2°. M. le prieur administrateur de l'Hôtel-Dieu, M. le lieutenant général, & M. le procureur du roi du bailliage, les maire & échevins qui composent le bureau d'administration, ayant été, & étant encore exposés à éprouver que le public est toujours injuste envers les gens en place, ont cru que, pour mettre dorénavant leur honneur & leur tranquillité à couvert des imputations calomnieuses qu'il est si fréquemment arrivé au public de se permettre, & pour prouver en même temps que le bien des pauvres a toujours été régi avec un zèle & une intégrité qui ne devoient pas être suspects, ont cru, disons-nous, absolument indispen-

nable d'arrêter très-expressément, que désormais il se tiendra le premier jour de chaque trimestre une assemblée de toute l'administration, où seront apportés les cahiers de visite du médecin & du chirurgien, & tous autres registres de dépenses, à l'effet de vérifier toutes dépenses quelconques qui auront été faites dans la maison pendant les trois mois précédens; & au commencement de chaque année, une assemblée extraordinaire où seront vérifiés tous les trimestres de l'année précédente (a).

---

*MALADIES qui ont régné à Provins  
depuis quelques années.*

Les Provinois sont presque tous bien faits, d'une bonne constitution & d'une humeur affable. Des mœurs douces, des passions peu vives & bien réglées, sont la preuve de leur amour pour la vie tranquille; mais ils ont cependant le germe des qualités les plus actives, & ce germe n'a besoin que d'être réveillé

---

(a) Toute cette partie concernant le règlement & les délibérations, est extraite d'un imprimé qui a pour titre : *Extrait des registres de l'administration du grand Hôtel-Dieu de Provins.* P. 1784.

pour faire connoître tout ce dont ils sont capables.

Leur tempérament tient à leur caractère, qui, sans être taciturne, est un peu phlegmatique ; & aussi la première & la plus sûre de toutes les observations qu'on peut faire sur leurs maladies, c'est qu'elles sont plus humorales qu'inflammatoires.

Le peuple vit de pain fait avec la farine de bonne qualité, & il faut des années fâcheuses pour qu'il y fasse entrer de la farine de seigle & d'orge ; les légumes secs, tels que les pois, les fèves, les pommes de terre, les topinambours, & les légumes verts, qui y sont à vil prix, font la nourriture ordinaire de cette classe de citoyens, qui mange peu de viande à cause de sa trop grande cherté ; mais le vin du pays est à assez bon marché, pour que presque tout le monde puisse en boire habituellement. En général, sans le dérangement que fait naître chez les gens du peuple la débauche qu'ils font au cabaret, le régime de vie des plus pauvres seroit constamment salubre. On ne voit point de maladies affectées aux différens quartiers ; mais feu M. Rivot, médecin de cette ville & correspondant des hôpitaux civils, avoit remarqué que toutes les personnes attaquées de maladies

de poitrine, se trouvoient beaucoup mieux d'habiter la moyenne & basse ville, que de loger dans la partie haute de la cité. Ce médecin, qui avoit pratiqué très-long-temps à Provins, avoit observé que le pays étoit assez salubre, qu'on y vivoit en général long-temps, & qu'il y avoit plusieurs vieillards, de l'un & l'autre sexe, qui étoient presque centenaires.

Il paroît cependant que les fièvres pintannières & automnales, y ont toujours été assez communes.

La petite vérole y règne épidémiquement tous les huit ou dix ans, ou environ. En 1780 elle parcourut successivement les différens quartiers, y fut confluyente & maligne, & emporta beaucoup d'enfans.

La fièvre miliaire y a paru, pour la première fois, en 1740, & a fait beaucoup de ravages, soit parce que c'étoit son invasion, soit parce que cette maladie, inconnue jusqu'alors dans ce pays, n'a pas été traitée comme elle auroit dû l'être.

Le nombre des malades & la gravité des maladies, n'ont été remarquables qu'en 1782; & la cause en est d'autant plus essentielle à observer, qu'elle a pu être la source des épidémies funestes qui

ont ravagé cette ville depuis plusieurs années.

En 1780, M. le prince de Salm-Kirbourg a fait creuser dans le bassin d'une vaste prairie qui est au midi de la ville, à peu de distance d'une des branches de la Voulzie, un canal pour unir cette rivière à la Seine.

Le fond de cette prairie est composé, après une légère surface de tuf fistuleux, d'un lit de terre noire, formée de végétaux à moitié décomposés, & qui exhalent une forte odeur de tourbe.

Quand le canal fut déjà assez avancé pour occuper un grand nombre d'ouvriers, les malades devinrent plus nombreux & les maladies plus graves dans les hôpitaux. En mai 1782, M. Rivot écrivoit : *les travaux du canal royal sont suspendus, ce qui diminue sensiblement le nombre des malades.*

Au mois d'août de la même année ; les chaleurs étant excessives, il s'établit une maladie épidémique. C'étoit une fièvre double - tierce, qui régna non-seulement dans les hôpitaux, mais dans la ville & dans les environs. Elle affectoit particulièrement les gens du peuple. La saignée ne paroissoit point indiquée ; les symptômes annonçoient chez tous les

malades une disposition cachectique , & un très-mauvais état des premières voies. Les boissons émérissées , des tisanes acidulées dans le premier temps de la maladie , les apéritifs dans le second , furent les remèdes dont on tira le plus d'avantage. Il mourut fort peu de malades , mais les rechûtes ont été fréquentes , & accompagnées d'accidens beaucoup plus graves que ceux de la première maladie. Les uns devinrent bouffis & jaunes , avoient les jambes enflées & les urines *lixiviellles* ; les autres tomboient dans un affaïssement total. Les doux fondans apéritifs , tels que le petit-lait , la crème de tartre , quelques toniques fortifiens , & entr'autres la thériaque , furent les remèdes qui réussirent le mieux.

Cette épidémie , sans être bien mortelle , porta un premier coup à la santé des habitans de Provins ; car elle fut si générale & si longue , qu'on ne rencontroit dans les rues & à l'église , soit à la ville , soit à la campagne , que des visages altérés & portant l'empreinte de l'épuisement : ce sont les expressions de M. Rivot. Cette année on n'observa guère d'autres maladies.

En 1783 , les fièvres intermittentes furent aussi générales que l'année pré-

cédente, mais elles furent de plus compliquées de différentes autres maladies, telles que rougeole, scarlatine, fièvre catarrhale putride, pustules fudorales, & presque toujours d'une éruption semblable à la gale sèche, qui occasionnoit des démangeaisons importunes sans améliorer l'état des malades.

En 1784, au mois de juin, ces mêmes fièvres n'étoient pas fréquentes; mais il s'établit une fièvre bilieuse rémittente. Cette fièvre étoit remarquable par des symptômes de putridité, & par une sorte de disposition à l'affection comateuse & aux convulsions. Dans les mois suivans, & principalement en août, cette fièvre devint contagieuse; elle se répandit également dans la haute & basse ville, & les bourgeois & les militaires en furent également affectés; sa marche étoit brusque & contagieuse, mais il n'y avoit point encore de malignité déclarée.

En peu de temps la maladie prit un caractère beaucoup plus grave; les fièvres simples & rémittentes putrides firent des progrès, & on vit se multiplier de jour en jour des fièvres intermittentes & rémittentes d'un mauvais caractère; une chaleur acrimonieuse à la peau, une langue aride & rôtie, une diarrhée de

matières bilieuses & crues, les urines rouges & enflammées, la tension du ventre ; enfin, l'affection du cerveau & la tendance la plus marquée à un sommeil de mauvais caractère : tels étoient les symptômes les plus généraux.

En septembre, la maladie prit de l'intensité ; l'accès fut annoncé & précédé par des vomissemens, des frissons & des anxiétés cruelles ; les accidens qui accompagnent la chaleur, étoient plus graves & plus rapprochés ; l'affection comateuse, le délire & la prostration des forces devinrent des symptômes plus fréquens & plus redoutables, tant à cause de leur intensité, qu'à cause de la rapidité avec laquelle ils se succédoient.

En octobre, la maladie se porta au cerveau avec tant de rapidité & de violence, que nombre de personnes jeunes & sobres, ont été foudroyées dans les premières attaques de cette fièvre pernicieuse. La foiblesse & les convulsions qui succédoient à l'affection comateuse, étoient les accidens qui annonçoient la perte des malades.

En novembre, la maladie étoit moins rapide & moins dangereuse ; les symptômes étoient aussi moins effrayans dans chacun des temps ; les frissons étoient



moins longs & moins violens ; & les vomissemens d'une bile porracée & verdâtre, n'étoient ni si fréquens, ni si tenaces.

Le traitement de cette épidémie effrayante a été très-embarrassant, & on l'a proportionné aux différentes phases de la maladie. Dans les premiers temps de l'épidémie & à l'invasion de la maladie, la saignée, sur-tout celle du pied, a paru nécessaire ; mais il n'y avoit qu'un instant à saisir pour pouvoir la pratiquer avec fruit. Ce moment perdu, il n'étoit point facile ni prudent d'y revenir, à cause du météorisme du ventre ; & on tâchoit d'y suppléer par les lavemens émolliens, les pédiluves, les tisanes diurétiques, & les boissons tempérantes nitrées ; les vomitifs ont eu du succès ; les vésicatoires à la nuque & aux jambes, étoient employés avec avantage dans tous les cas difficiles.

En septembre, les saignées n'ont pu être tentées que sur un petit nombre d'individus, & les vomitifs ont été donnés avec plus de précaution. Mais on s'est fort bien trouvé d'entretenir la liberté du ventre par l'usage de l'eau de casse, de l'eau de tamarins, & du tartre stibié administré en grand lavage. En même

temps, les acides & les vésicatoires étoient des moyens employés sur presque tous les malades.

En octobre, M. Colombier se transporta à Provins, en qualité de médecin des épidémies de la généralité ; & après avoir attentivement étudié la nature de la maladie, soit en écoutant ceux qui l'avoient traitée jusqu'à ce moment, soit en visitant un grand nombre de malades dans les hôpitaux & dans la ville, il proposa, comme base de traitement, d'administrer le quinquina à la dose de trois onces par pinte, avec addition de deux grains de tartre stibié, sans négliger l'application des vésicatoires, l'usage des boissons acidules, & les autres moyens auxiliaires que des circonstances particulières pouvoient nécessiter chez les différens malades.

Ce remède, employé sur le champ & donné par verre de deux heures en deux heures, a arrêté, chez beaucoup de sujets, la fougue des accidens, & a donné le temps de placer les autres secours que des indications toujours urgentes nécessitoient : le quinquina, ainsi préparé, ne faisoit point vomir, ou le faisoit rarement & sans trouble ; mais il joignoit à ses qualités spécifiques, la propriété d'entretenir

la liberté du ventre, & de le débarrasser des sucS dépravés dont il étoit engorgé. La langue sèche, noire & tremblante; la peau aride & brûlante, la soif ardente, les urines *lixiviell*es, les garderobes difficiles, le ventre météorisé, loin d'être des accidens propres à empêcher de recourir à ce remède, regardé mal-à-propos comme incendiaire, devoient au contraire engager à en augmenter les doses, & le succès répondoit au courage que l'on mettoit à le prescrire. Enfin, il n'est aucun remède qui ait eu autant d'efficacité que le quinquina, sur-tout quand il a été secondé des vésicatoires.

Les malades qui ont succombé, sont morts pour la plus part du sept au quatorzième jour; & la plus part des femmes grosses ont été du nombre des victimes. Les parotides n'ont point été des crises heureuses, mais les dépôts à l'an<sup>us</sup> ont été plus favorables; on a vu des aphthes critiques, & des flux noirs salutaires. En général, les crises ont été rares, difficiles & incomplètes. Celles qui ont le mieux réussi, étoient celles qui avoient lieu par les urines.

L'ouverture des cadavres n'a quelquefois rien fait connoître; d'autres fois elle a fait voir un foie très-volumineux, la

vésicule du fiel distendue par une quantité énorme de bile fétide , les viscères du bas ventre dans un état de dissolution putride , & les poumons adhérens dans plusieurs endroits. De quelque efficacité qu'ait été l'usage du quinquina , de l'émétique , des acidules & des vésicatoires , la mortalité a été considérable , & elle a régné depuis le mois d'août jusqu'au mois de décembre.

Les effets funestes de cette épidémie , ne doivent pas seulement être estimés par la quantité des morts pendant le temps de son ravage ; mais il faut y comprendre encore les individus , plus malheureux sans doute , qui n'ont échappés à la première fureur du mal , que pour souffrir plus long-temps des atteintes mortelles qu'ils en ont reçues. Ces malades , en assez grand nombre , ont éprouvé une foiblesse irrégulière ; ils étoient bouffis , jaunes , dégoûtés , attaqués d'insomnie. Il y avoit du désordre & de la foiblesse dans toutes leurs fonctions ; ils ont éprouvé des rechûtes fréquentes , qui , minant chaque jour leurs forces , les ont conduits à la cachexie , & delà à l'hydropisie ou au marasme.



## R É F L E X I O N S.

Il suit de la topographie de Provins ;  
 1°. que cette ville, défendue du côté du nord par la montagne au pied de laquelle elle est assise , ne reçoit que l'influence du vent du midi.

2°. Qu'elle est bâtie sur un sol très-aqueux , sujet à des inondations qui doivent rendre son séjour très-humide pendant l'hiver , tandis que pendant l'été , les vapeurs que le soleil élève de ces eaux stagnantes , sont arrêtées par la montagne , & forment une atmosphère putride dans laquelle la ville est alors plongée.

3°. Que cette ville renferme , dans son sein , plusieurs autres causes d'insalubrité qu'il est inutile de rappeler ici.

Il n'y a point de position plus propre à faire naître des maladies épidémiques , que le voisinage des eaux stagnantes & la privation de l'influence des vents propres à corriger la mauvaise disposition de l'atmosphère qui en est la suite.

*Hippocrate* attribue la peste d'Abbaron aux pluies extraordinaires & aux vents du midi ; & l'histoire a confirmé cette opinion ; que tout ce qui peut concourir à répandre une trop grande humidité

dans l'atmosphère , fait naître des maladies malignes ou pestilentiellés. Sous *Maurice* & sous *Charlemagne* , les pluies firent éclore la peste qui ravagea leurs états. Les eaux du Tibre qui se débordèrent sous l'empereur Frédéric II , produisirent le même effet. Rome a de même été presque inhabitable sous le pontificat d'Innocent III , par les vapeurs qui s'élevoient des eaux croupissantes dans les fossés du château S. Ange ; & aujourd'hui , le séjour de cette métropole du monde chrétien est encore fort dangereux pendant l'été , à cause du voisinage des marais & des cloaques dont elle est environnée. Tous ceux qui habitent des terrains abandonnés par la mer , mènent une vie languissante ou traversée par des maladies fréquentes & dangereuses. En Picardie , dans certains cantons du bas Languedoc & de la Provence , on observe chaque année des catarrhes , des affections scorbutiques pendant l'hiver ; & pendant l'été , des maladies du plus mauvais caractère , telles sont des fièvres éruptives très-compiquées , & des fièvres intermittentes accompagnées des accidens les plus graves.

Mais , quoique la nature du territoire de Provins , sa position & ses différentes

distributions , soient des causes très-propres à produire par elles-mêmes des maladies graves; elles sont bien loin de nous donner la raison de la naissance & de la propagation des maladies épidémiques , qui ont désolé cette ville & ses environs depuis quelques années; car elles nous font voir au contraire que les moyens les plus propres à faire naître une maladie épidémique, sont souvent très-long-temps à se réunir au point de produire un effet sensible.

En effet , il y a bien des années que la haute ville de Provins a été abandonnée pour la basse; celle-ci a éprouvé déjà plusieurs fois des inondations, & l'influence des étés chauds; les cimetières, les tanneries sont depuis très-long-temps au milieu des habitations; enfin, la propreté étoit autrefois moins généralement observée qu'aujourd'hui; & cependant avant les années dernières, il n'y avoit pas mémoire de maladie épidémique. On ne peut donc pas admettre que le sol de Provins & la disposition de la ville aient été les causes premières & génératrices de l'épidémie; & tout ce qu'il est permis de conclure, c'est que les différentes sources d'insalubrité, dont nous venons de parler, peu-

vent être regardées comme causes prédisposantes & concomitantes de celle qui a suscité les épidémies, ou plutôt l'épidémie qui régné depuis quatre ans, & dont la progression a été si rapidement fatale.

Mais, en cherchant' une cause nouvelle & étrangère, correspondante avec la naissance de l'épidémie, on ne peut s'empêcher de fixer les yeux sur l'ouverture du nouveau canal, creusé dans la prairie qui est au-dessous de la ville basse. Deux réflexions viennent appuyer cette conjecture ; la première est fondée sur les effets ordinaires des fouilles ; la seconde, sur le tableau des maladies rapporté par M. *Rivot*, & ensuite par M. *Naudot*.

Les fouilles sont, on ne peut plus propres à produire des maladies épidémiques ; 1°. par les eaux stagnantes qu'elles accumulent quand elles sont faites dans les endroits bas ; 2°. par les vapeurs qui s'élèvent d'une terre remuée à la hâte : 3°. parce qu'on est obligé de réunir & de rassembler un grand nombre d'ouvriers, chez lesquels la fatigue, la misère & la communication réciproque de leurs maux suffit pour faire naître des maladies. Ce que la connoissance



de la physique & des principes de l'économie animale fait connoître, se trouve amplement confirmé dans l'histoire. On voit en mille endroits que la fondation des villes nouvelles, ou le rétablissement des anciennes cités, a coûté la vie à ceux qui ont voulu élever ou rétablir leurs murailles. Sur la fin du siècle dernier on eut un exemple frappant du danger de faire des fouilles même dans les lieux les moins suspects & les plus salubres : quand Louvois fit élever les aqueducs de Maintenon, & creuser un canal au milieu des plaines de la Beauce, pour amener à Versailles l'eau qui y manquoit, il périt un très-grand nombre des soldats employés à ces travaux, malgré l'ordre & l'abondance qui régnoient pour favoriser une entreprise que *Louis XIV* animoit souvent lui-même par sa présence.

Mais ici, ce ne sont pas seulement les vapeurs qui peuvent émaner du sein d'une terre sèche & franche ; ce sont encore d'un côté les émanations corrompues qui doivent s'exhaler d'une terre composée de débris de végétaux à moitié putrefiés, & qui ont une odeur exaltée, & de l'autre une évaporation continuelle des eaux stagnantes, que les

sources voisines faisoient regorger sans cesse dans le canal.

Ce que l'époque de la naissance des maladies épidémiques, & la nature du sol font présumer, se trouve appuyé par la comparaison des faits rapportés par les médecins qui ont été témoins de l'épidémie.

C'est au printemps de 1782, un an après l'ouverture du canal, c'est-à-dire lorsqu'il commençoit à avoir une certaine étendue, que la maladie épidémique commence : la fouille discontinue pendant un temps, le mal paroît diminuer ; les travaux recommencent & le mal augmente en proportion de leur activité. La maladie, à sa naissance, reste d'abord dans la classe du bas peuple, chez lequel elle étoit née ; & c'est au milieu de lui que le germe meurtrier se développe & se fortifie : mais les années suivantes, à raison de l'intensité des causes devenues plus fortes & de la propagation de la contagion, la maladie est plus grave : enfin, en 1784, le mal a déjà pénétré partout ; il est général, parce que les inondations du printemps & les chaleurs brûlantes de l'été, sont venues ajouter aux principes du mal & de la contagion.

Ce qui doit frapper sur-tout, c'est de voir le rapport qui se trouve entre les maladies observées par M. *Rivot* en 1782, & celles observées par M. *Naudot* en 1784. Quoique les premières soient bénignes, & que les secondes soient certainement bien faites pour être appelées malignes ; on voit la plus grande analogie dans la nature des unes & des autres ; 1°. par le caractère d'intermittence ; 2°. par la foiblesse & l'abattement des forces ; 3°. par la classe des malades chez lesquels la maladie a commencé ; 4°. sur-tout par les rechûtes fréquentes & par leurs suites.

Ainsi, en attribuant à la fouille du canal, la première cause de la maladie grave & pernicieuse qui a régné à Pro vins depuis quelques années, on forme une conjecture qui est fondée sur des motifs qui paroissent assez solides.

Si la progression de la maladie a été si rapide & si funeste en 1784, on peut en trouver l'explication dans le concours de plusieurs causes occasionnelles ou concomitantes, qu'a fort bien remarquées M. *Naudot* ; telles sont, suivant ce judicieux observateur, l'inondation qui a été générale au printemps de cette année, & qui a considérablement augmenté la quantité des eaux stagnantes & l'hu-

midité du sol ; une chaleur brûlante au mois de mai , une alternative de chaud & de froid dans les autres mois ; un brouillard sec couvrant toute la ville , & assez considérable pour être aisément distingué à la vue ; enfin , la contagion partant des habitations étroites & malsaines où étoient accumulés les ouvriers du canal , qui ont été frappés les premiers , & se répandant successivement dans toute la ville.

Ces remarques sur les causes occasionnelles & concomitantes , ont fait augurer avec assez de fondement , que la ville de Provins ne seroit pas exposée , cette année , à ce même fléau qui a porté le deuil dans toutes les familles en 1784 ; & en effet , en 1785 , l'hiver n'a point été humide , le vent du nord a soufflé constamment pendant le printemps qui a été extraordinairement sec , le nombre des ouvriers est peu considérable , le canal est maintenant creusé dans toute son étendue , & il ne s'élève plus de nouvelles vapeurs à sa surface , qui a été endurcie & desséchée par l'action continue de l'atmosphère pendant plusieurs mois de sécheresse. Il y a plus , la fin des travaux ne peut que présager à Provins une salubrité plus grande

grande que celle dont elle jouissoit auparavant ; la communication de la Voulzie & des autres ruisseaux qui environnent Provins , étant une fois établie avec la Seine , cette ville ne sera plus entourée que d'une eau vive & courante , & le nouveau canal facilitera le découlement du superflu de l'eau , auquel elle est exposée par la nature de son territoire & par sa position.

*Le brouillard sec* , que M. Naudot regarde comme une des causes concomitantes de l'épidémie , paroît avoir été formé lui-même par l'agrégation des émanations méphitiques qui s'exhaloient du bassin de la ville basse & du canal. Ce brouillard étoit visible , comme le sont quelquefois les vapeurs qui s'élèvent des mines , & qui forment à leur ouverture une masse sphérique , à laquelle les mineurs ont donné le nom de *ballon*. Les chimistes modernes travaillent à distinguer & à caractériser ces différens gaz léthifères ; mais les médecins cliniques avoient appris déjà par l'observation à les classer , suivant leurs différens effets.

Lorsque l'air est vicié , par la réunion d'un trop grand nombre d'hommes dans un même lieu , il naît une maladie caractérisée par la putridité & par la foi-

bleſſe : c'eſt la fièvre maligne des hôpitaux où des priſons. . . . Quand un grand nombre d'hommes ſont ſoumis à l'action d'une humidité continue, ou qui conſtraiſte bruſquement avec la chaleur, c'eſt la fièvre dyſſentérique qui a lieu, comme on le voit dans les armées. La fièvre intermittente & rémittente comateuſe eſt produite par les molécules qui ſ'exhalent des eaux ſtagnantes ; & ſi cette maladie a été ſi bien décrite par les médecins Italiens, c'eſt que le voiſinage de la mer, l'abondance des rivières dont ce pays eſt coupé, & les inondations artiſcielles que néceſſite la culture du riz, entretiennent perpétuellement les cauſes les plus propres à rendre l'air très-humide pendant l'hiver & très-inſeſt pendant l'été (a). Cette maladie ſe développe en France, par le concours des mêmes cauſes ; elle y eſt beaucoup plus rare qu'en Italie, parce qu'en général le ſol eſt plus ſec & la chaleur moins forte ; mais elle y eſt plus fréquente qu'on ne l'a cru juſqu'ici. On peut le conclure des obſervations faites

---

(a) *Vid.* LANCISI, *De noxiis paludum effluvis* ; FORTI, *Therapeutice ſpecialis ad febres periodicas & pernicioſas*, &c.

depuis quelques années dans la généralité de Paris. A Argenteuil, il a régné, il y a deux ans, une maladie semblable à celle de Provins ; & on l'a attribuée, à juste titre, au desséchement d'un canal, & à l'évaporation lente de matières à moitié putréfiées, répandues dans ce canal & dans toute la ville. De tous les gaz qui font naître des maladies fébriles, le plus redoutable & le plus meurtrier est celui qui cause la fièvre intermittente ou rémittente soporeuse. Ce gaz doit être regardé comme un poison subtil qui a la plus grande tendance à se porter au cerveau, & qui, par-là même, dès l'invasion de la maladie ôte à la nature ses ressources & son énergie. Sans contredit il seroit beau de découvrir par la chimie le moyen de neutraliser ces miasmes destructeurs ; mais en attendant une découverte aussi sublime, il n'est pas de meilleur moyen à employer pour combattre ses effets, que ceux qui sont prescrits par les médecins observateurs.

Les saignées sont rarement indiquées, & elles ne le sont qu'à l'invasion de la maladie ; les émétiques, beaucoup plus recommandables à tous égards, produisent des secousses propres à déplacer la matière morbifique, ou à la porter sur

le canal intestinal : les vésicatoires la détournent en l'appelant aux extrémités ; mais le quinquina est plus efficace encore , parce qu'il enchaîne la portion du virus qui n'a pu être déplacée. Il n'est pas étonnant que ce médicament jouisse d'une plus grande vertu quand il est uni aux autres moyens , & donné à très grande dose ; mais il n'est pas plus facile au médecin clinique de rendre raison de l'efficacité merveilleuse du quinquina dans les fièvres soporeuses , qu'il n'est aisé au chimiste de connoître la nature du gaz qui fait naître ces maladies.

Quant aux inductions que l'on pourroit tirer de l'ouverture des cadavres , il faut être fort circonspect : dans le temps de la peste de Marseille , *Deidier*, médecin de Montpellier , regardoit cette maladie comme une maladie bilieuse , produite par l'usage de mauvais alimens ; & il y avoit été conduit , en trouvant dans les cadavres une dépravation énorme des sucs biliaires. Ce médecin prenoit l'effet pour la cause ; & on feroit de même ici , en raisonnant *à posteriori* sur la cause de la maladie de Provins. Il est de l'essence de tous les virus & de tous les poisons , de produire de grands désordres dans l'organe du foie. Un homme



mordu par une vipère est très promptement affecté de jaunisse. Les maladies contagieuses introduisent dans nos vaisseaux un virus qui corrompt nos humeurs ; & quand le concours des forces organiques ne peut produire une crise salutaire, il laisse dans tous nos viscères des traces de sa malignité.

Beaucoup de malades succombent aux fièvres soporeuses causées par les émanations putrides, parce que de toutes les fièvres ce sont les plus pernicieuses ; & en établissant entre les fièvres compliquées la même gradation qu'entre les fièvres simplement aiguës, on trouveroit que la fièvre intermittente soporeuse est très-près de la fièvre pestilentielle.

Si la médecine obtient peu de succès dans le traitement curatif de ces fièvres, elle peut acquérir beaucoup de gloire dans leur traitement prophylactique : dessécher les marais, donner un libre cours aux eaux stagnantes, favoriser l'accès du vent du nord, produire dans l'air une déflagration & des détonnations propres à lui restituer une grande quantité d'air déphlogistiqué, isoler les malades, & faire régner autour d'eux la plus grande propreté, rendre le régime nourrissant & antiseptique ; tels sont les

articles qu'il faudroit développer, pour faire connoître les précautions que la médecine dicte en pareille circonstance; mais il suffit de les indiquer à des lecteurs faits, par leur éducation & par leur état, pour en prévoir tout les détails.

## R É F L E X I O N S

SUR L'OBSERVATION DE M. TARANGET,

*Professeur royal en la Faculté de médecine de Douay, insérée dans le Journal de médecine, cahier de décembre, p. 582; par M. PANVILLIER, docteur en médecine de l'université de Montpellier, &c.*  
*— nouvelle à MORT :*

Si veritati consonat nostra sententia, gaudeo:  
 sin minus, libenter corrigi me patiar.

BAGLIV. *De Prax. med. lib. 2, cap. 1.*

Avant d'exposer les réflexions que j'ai faites au sujet d'une observation sur une *maladie putride*, insérée dans le journal de médecine, cahier de décembre 1784, je crois devoir annoncer que je n'ai jamais connu M. *Taranget*, son auteur, & que par conséquent je n'ai pu avoir

d'autre motif pour le contredire , que celui qui doit guider tout médecin honnête , le desir de se rendre utile , en réfutant une opinion qui ne paroît pas exactement juste. Au reste , la modestie avec laquelle M. *Taraget* a présenté ses vues , & la place qu'il remplit si bien dans une université respectable , doivent le mettre à l'abri d'une critique amère ; & je proteste d'avance contre toute expression qui pourroit lui paroître désobligeante , & faire croire que j'ai cherché à donner une idée défavorable de ses lumières.

Il me semble d'abord que M. *Taraget* a trop négligé d'entrer dans les détails relatifs à l'invasion , aux progrès , à la cure de la maladie , & à quelques autres circonstances qui auroient pu nous en donner une idée plus exacte ; telles que le tempérament du malade , son genre de vie ordinaire , le nombre & la nature des maladies régnantes alors , la constitution de l'air , &c. A la vérité , l'exposé des symptômes ne laisse pas lieu de douter que la maladie qui fait le sujet de son observation , ne soit du genre de celles que les plus célèbres médecins anciens & modernes , sont convenus d'appeler *fièvres malignes* ; & il paroît que M. *Taraget* lui-

416 RÉFLEX. DE M. PANVILLIER,  
même l'a regardée comme telle, puis-  
qu'il assure qu'elle étoit de même nature  
que celle qui avoit fait périr la sœur du  
malade, au quarante-deuxième jour, &  
qu'il désigne sous ce nom (*fièvre maligne*).  
Mais tous ces symptômes existoient-ils  
dès le commencement de la maladie ?  
En étoient-ils l'effet immédiat, ou étoient-  
ils dus au mauvais traitement qu'on avoit  
employé, ou au défaut absolu de secours  
jusqu'au moment de la première visite  
de M. *Taranget* ? C'est ce qu'il nous laisse  
ignorer, & ce qu'il auroit dû, je crois,  
remarquer dans une observation où il  
s'agit de déterminer précisément le genre  
d'une maladie.

Quant aux moyens curatifs employés  
pour combattre cette terrible maladie,  
M. *Taranget* ordonna, le premier jour,  
les boissons acidulées ; & le lendemain,  
ayant trouvé la peau moins sèche & par-  
semée de pétéchies rouges & de boutons  
miliaires blancs, il consentit à l'applica-  
tion des vésicatoires, afin de fixer cette  
éruption au dehors & de relever le pouls  
toujours vacillant ; il prescrivit en même  
temps une *legère infusion de quinquina*  
acidulée avec l'esprit de soufre, & il y  
joignit l'usage du camphre dissous & mêlé  
dans le sirop de vinaigre. Tous ces re-

mèdes étoient, fans doute, très-bien indiqués ; mais dans un cas auffi preffant, où tout annonçoit l'insuffifance des forces vitales & la diffolution des humeurs, devoit-on compter fur l'efficacité d'une *légère infufion de quinquina*, ou même d'une infufion un peu plus forte, comme il paroît qu'on fe détermina à l'ordonner quelques jours après ? Je ne le crois pas. C'étoit, fi je ne me trompe, l'occafion d'imiter les praticiens de Vienne, en donnant le quinquina en extrait & à très-forte dose chaque jour. Je penfe qu'il n'y avoit pas d'autre moyen à tenter dans cette funefte maladie, que je regarde d'ailleurs comme au deffus de toutes les reffources de l'art. Il me paroît évident qu'on ne peut en imputer la terminailon malheureufe à M. *Taraget* ; mais il eft bien furprenant que ce médecin, en ayant fi bien faifi les indications curatives, n'ait pas eu recours aux moyens reconnus être les plus puiffans pour les remplir. Ne devoit-on pas employer auffi les lavemens faits avec une forte décoction de quinquina ? Ne s'étoit-il présenté aucune indication d'employer les évacuans ? Il me femble que, dans l'exposé d'une observation fur une maladie auffi difficile & funefte, on ne doit

omettre aucun détail, quelque minutieux qu'il paroisse, parce qu'en pareil cas il n'y en a point d'indifférent. Mais c'est assez donner d'étendue à ces remarques, qui reviennent à celles que nous avons déjà faites plus haut. Passons maintenant aux propres réflexions de M. *Taraget* sur son observation.

« Je crois la maladie qui fait le sujet de mon observation, dit notre auteur, essentiellement putride; mais cependant je ne puis me décider à la nommer *fièvre putride*, parce que je ne lui ai pas trouvé le signe inséparable de la fièvre; savoir, les battemens accélérés de l'artère, &c.» A ce sujet, je pourrois d'abord lui faire une objection qu'il s'est déjà faite en disant qu'il s'est éloigné des idées & des dénominations reçues: ce qui est inutile & même nuisible aux progrès de l'art, lorsque cette nouvelle dénomination n'éclaire pas davantage. Je pourrois encore lui observer que le mot *fièvre* n'entraîne pas généralement avec lui l'idée d'accélération dans les battemens de l'artère, puisqu'il est des maladies, telles que la nouvelle fièvre de *Sydenham* & plusieurs autres, où le pouls est naturel pour la fréquence, & même au dessous du naturel, & auxquelles les auteurs ont cependant

donné le nom de *fièvres*, Mais en admettant, avec M. *Taraget* & le plus grand nombre des médecins, que les battemens accélérés de l'artère sont un signe inséparable de la fièvre, il me suffira de lui opposer ses propres paroles, pour lui prouver que cette condition existoit dans l'affection dont il s'agit, & que par conséquent il devoit la ranger dans la classe des maladies fébriles. *On aura*, dit-il, (à la fin de la note, page 592) *la disposition la plus défavorable possible, si l'on suppose la quantité du pouls tellement altérée, ou (ce qui revient au même) les pulsations tellement rapprochées, qu'il n'est plus possible d'en distinguer l'intervalle : c'est cette modification que m'a constamment offerte mon malade.* Or, je lui demande comment il peut concevoir ces pulsations tellement rapprochées, sans qu'il y ait accélération dans les battemens de l'artère? Il me semble que le premier de ces états suppose nécessairement le second, ou, pour mieux dire, que les deux n'en font qu'un; & M. *Taraget* conviendra de cette vérité, s'il considère que le roulement superficiel qu'il sentoît au lieu de pulsations distinctes, en touchant le pouls de son malade, ne pouvoit venir, pour me servir de ses

420 RÉFLEX. DE M. PANVILLIER,  
expressions (a), de ce que la *quantité*  
du pouls étoit augmentée & son *intensité*  
diminuée, & que cette modification étoit  
due à ce que le principe délétère agissoit  
sur les forces vitales, avec un degré de  
supériorité qui, en sollicitant continuelle-  
ment leur réaction, les empêchoit de se  
développer avec assez d'énergie pour le  
combattre avec avantage, ou même pour  
rendre l'*intensité* du pouls proportionnée  
à sa *quantité*, & non pas à ce que la na-  
ture étoit absolument hors de défense,  
c'est-à-dire, incapable d'aucune espèce  
de réaction, comme il l'a prétendu,  
(pages 588, 589). Car dans cet état,  
sans aucune action quelconque de la part  
de la nature, il n'y auroit plus eu de cir-  
culation, par conséquent plus de batte-  
mens d'artère, quelque foibles qu'on  
puisse les supposer, & la maladie se seroit  
terminée dès-lors avec les jours du ma-  
lade.

J'espère que M. *Taraget* ne m'objec-  
tera pas qu'il est des affections, telles  
que les maladies syncopales, dans les-

---

(a) Comme les mots ne font rien à la chose,  
j'adopterai dorénavant le mot *quantité* & *inten-  
sité* du pouls. On peut voir ce que M. T. \*\*\*  
entend par-là, à la note de la page 590.



quelles la nature est dans une inertie absolue, sans que pour cela la vie soit absolument éteinte, puisqu'on rappelle tous les jours à la lumière les personnes qui en sont attaquées; & que par conséquent on peut supposer un anéantissement des forces vitales, sans que la mort s'ensuive immédiatement. Je lui répondrois, 1°. que dans ces affections il n'y a point de battemens d'artères, & qu'il y a même une disparition entière de tous les signes de la vie. 2°. Qu'il n'y a point d'appauvrissement réel dans les forces vitales, comme il le suppose dans le cas dont il s'agit, mais seulement une suspension de leur exercice, du moins dans celles qui ne dépendent pas de causes affoiblissantes, & qu'alors il suffit pour les guérir de réveiller la nature de son assoupissement, de lever les obstacles qui s'opposent à l'exercice de ses forces, ou de neutraliser les miasmes délétères qui, par leur impression, en suspendent les fonctions. 3°. Enfin, qu'en supposant même, contre l'ordre des choses, de la parité dans ces deux cas, la vie de son malade n'auroit pu se soutenir sans le secours des forces vitales, pendant 15 jours que la maladie a duré encore après l'abolition prétendue de ses forces, puis-

que dans les syncopes , la nature qui n'est point encore affoiblie , aidée des secours de l'art les mieux administrés , succombe nécessairement lorsque ces maladies ont duré seulement quelques-jours.

Je crois donc pouvoir conclure , d'après ce raisonnement , que je crois fondé sur des vérités incontestables , que dans la maladie en question les forces vitales n'étoient pas entièrement anéanties , que par conséquent il y avoit nécessairement une réaction de leur part contre le principe morbifique , c'est-à-dire , un effort de la nature pour dompter & expulser la cause délétère ; effort insuffisant , à la vérité , à cause de la supériorité de l'ennemi qu'elle avoit à combattre , mais qui n'avoit pas moins lieu avec accélération dans les mouvemens , & un degré d'énergie proportionné aux forces vitales trop foibles relativement à la puissance du principe de la maladie. Ainsi , je pense que c'est à tort que M. *Taraget* a refusé de ranger cette affection dans la classe des maladies fébriles , pour en faire un genre particulier , puisqu'elle avoit , comme je crois l'avoir démontré par les propres paroles de M. *Taraget* , les caractères distinctifs de la fièvre ; savoir , les battemens accélérés de l'artère & la cha-

leur extrême de la peau , symptôme par lequel les anciens jugeoient de la nature de la fièvre.

Cependant , il ne s'agit pas de-là qu'on auroit pu guérir cette maladie , comme on pourroit le dire d'après notre auteur , qui , de ce que dans la fièvre le principe morbifique oblige la nature à des mouvemens qui le combattent , conclut que toutes les affections fébriles sont essentiellement guérissables , ( pag. 586. ) Je regarde avec lui , & la plus part des médecins , la fièvre comme un effort que fait la nature , ou , si l'on veut , un moyen dont elle se sert pour expulser la matière morbifique. Mais , l'effort que l'on fait pour repousser une puissance ennemie n'est pas essentiellement suivi d'un heureux succès , & ne suppose pas plus de supériorité d'une part que de l'autre ; & dans les combats de la nature contre le principe morbifique , c'est toujours la supériorité des forces qui détermine la victoire. Ce sont donc les circonstances qui accompagnent ce combat , c'est-à-dire , les modifications du pouls , & non pas le combat lui-même , qui doivent nous faire juger de la supériorité de l'une des deux puissances militantes : ainsi , dans toutes les affections fébriles , le plus ou moins

d'intensité dans le pouls annoncera la supériorité de la nature ou du principe délétère ; & c'est d'après cet examen qu'on pourra régler le pronostic & le plan curatif de la maladie , en observant toujours avec la plus grande attention , si la foiblesse du pouls provient de la foiblesse réelle des forces vitales , ou seulement de leur oppression. Il est sans doute inutile d'insister sur l'importance que nous attachons à cette dernière considération.

« Mais , dit M. *Taranget* , comment , après vingt-trois jours de *cette mort progressive* , le pouls a-t-il pu se relever au point d'avoir de la force & de la régularité dans ses pulsations ? » Je crois qu'on peut rendre raison de ce phénomène d'une manière assez satisfaisante , en disant avec M. *Voullone* , que dans le moment même où la nature succomba , tout ce qui restoit de vie s'est réuni dans les mouvemens du cœur pour faire un dernier effort : or , comme l'*intensité* du pouls est toujours proportionnée au degré des forces vitales , & que toutes ces forces réunies se développoient avec un degré d'énergie auquel elles n'avoient pu atteindre lorsqu'elles étoient encore divisées , il s'ensuit que les pulsations devoient être nécessairement plus fortes , plus ré-

gulières & plus distinctes : de sorte qu'on peut conclure seulement de cette circonstance, que la fièvre avoit eu plus d'intensité (a) la veille de la mort du malade, & non pas qu'il n'avoit eu réellement la fièvre que ce jour-là.

Quant à la connoissance de l'état des humeurs dans les maladies *putrides*, je pense avec M. *Taranget*, que vraisemblablement elle échappera toujours à nos recherches, parce qu'on ne peut juger exactement des qualités des humeurs dans le corps vivant, par celles qu'elles manifestent lorsqu'elles sont abandonnées à elles-mêmes, & privées de la chaleur vitale ; & j'admets volontiers avec lui, que si, dans le commencement des fièvres *putrides simples*, les humeurs tendent seulement à la putridité, ces mêmes humeurs doivent être regardées comme ayant acquis un certain degré de putréfaction, ou, si l'on veut, une qualité délétère indélébile par nos facultés naturelles, lorsque la maladie se présentera dans un de ses temps quelconques, avec les symptômes que M. *Taranget* a ren-

---

(a) J'entends par *intensité de la fièvre*, cet état fébrile, dans lequel la *quantité* & l'*intensité* du pouls coïncident.

426 RÉFLEX DE M. PANVILLIER ,  
contrés chez son malade. Mais pour répondre à l'objection du célèbre *Lieutaud* , qui dit : *Il seroit sans doute bien singulier que des malades auxquels on a observé les marques les plus complètes de cette prétendue pourriture , pussent non-seulement en réchapper , mais encore jouir , peu de temps après , de la santé la plus parfaite.* J'ajouterai que ceux qui guérissent de ces affections n'en sont délivrés que par l'évacuation de la matière morbifique, soit que cette évacuation soit naturelle, soit que l'art l'ait procurée, que par conséquent la guérison de ces maladies n'est point incompatible avec l'idée que nous admettons , puisqu'elle suppose seulement assez d'énergie dans les forces vitales pour avoir opéré la dépuration des humeurs , c'est-à-dire , pour avoir séparé & expulsé la matière morbifique ; ce qui me paroît conforme à l'expérience journalière.

Je n'entreprendrai point d'expliquer , comment il est possible que les humeurs vivantes contractent si rapidement une qualité si malfaisante. Mais ce fait ne paroîtra pas extraordinaire à ceux qui considéreront ce qui arrive chaque jour dans les fièvres malignes & pestilentielles , surtout lorsque la constitution de l'air favorise l'action des miasmes délétères, & que

ces miasmes s'introduisent dans le corps de ceux dont les humeurs sont déjà altérées par un vice qui les fait tendre à la dissolution , comme le vice scorbutique , dont le malade de M. *Taraget* étoit probablement atteint avant d'être attaqué de la funeste maladie qu'il a conduit au tombeau.

Je ne m'arrêterai point aux réflexions préliminaires de l'auteur , sur l'effet & la manière d'agir des vésicatoires en général ; elles me paroissent assez conformes aux idées le plus généralement reçues : ainsi , après lui avoir fait observer qu'il n'a pas rendu toute la justice qui est due aux lumières de la plupart de ses confrères , en disant , sans restriction , que dès qu'une maladie aiguë prend une mauvaise tournure , *quels que soient les symptômes qui l'annoncent , on se hâte d'employer les vésicatoires* ; je passerai tout de suite à l'examen de ses vues sur leur effet dans le cas qu'il a exposé. *Qu'a donc pu produire l'application des vésicatoires dans l'affection dont j'ai donné le détail ? Rien d'avantageux : l'énergie funeste de la matière délétère avoit plus de puissance pour étouffer les mouvemens de la vie , que le stimulus des cantharides n'en avoit pour les exciter. Les vésicatoires n'exerçoient donc qu'une rivalité infructueuse , &c.*

L'événement a prouvé la vérité de cette assertion. Mais suit-il de là qu'on n'auroit pas dû les appliquer, & qu'on doive les rejeter dans les cas de foiblesse de même genre que celui dont il s'agit ? Non sans doute. L'inefficacité accidentelle d'un remède bien indiqué n'est point un motif de proscription, & les cantharides étoient très-propres à remplir les vues que M. *Taranget* devoit se proposer ; car, en admettant même que la foiblesse des forces vitales, que je crois seulement relative, fût l'effet de l'impression de la matière délétère sur le principe de la vie, si la maladie n'eût pas été au dessus des forces de l'art, les cantharides, que M. *Taranget* regarde lui-même comme un stimulus très-puissant, auroient sûrement fait cesser cet effet en rendant la cause nulle, c'est-à-dire, en relevant assez le ton des solides pour les rendre capables de résister à l'impression de la matière délétère ; & il n'eût pas été nécessaire pour cela de changer en mieux la nature de cette matière. Je ne crois pas qu'aucun médecin ait jamais attendu cet effet de l'application des vésicatoires ; & ceux qui sont un peu versés dans la connoissance des maladies n'ont jamais cherché à opérer ce changement. *La cause d'une maladie*



*maligne est une matière offensive que nos facultés naturelles ne peuvent amender, mais seulement expulser*, dit M. Grant, (*Recherches sur les Fièvres.*) Sydenham pense aussi qu'on ne peut guérir les fièvres pestilentiellles qu'en évacuant la matière morbifique : ainsi dans les maladies de ce genre, telle que celle qui fait le sujet de l'observation de M. Taranget, on doit seulement s'occuper de soutenir, ou relever assez les forces vitales pour qu'elles puissent opérer la séparation & l'expulsion de la matière morbifique : or le *stimulus* des cantharides est un des moyens les plus propres à produire cet effet : donc sous ce point de vue les vésicatoires étoient bien indiqués.

*Les vésicatoires ont dû produire une plus grande foiblesse*, ajoute M. Taranget, *parce que c'est toujours l'emploi de ses forces qui affoiblit la nature, & qu'il est d'autant plus dangereux de les employer, qu'elles sont déjà plus diminuées.* Je pourrois lui dire ici : si c'est toujours l'emploi de ses forces qui affoiblit la nature, la foiblesse dont vous parlez n'étoit donc pas l'effet immédiat de la matière délétère, comme vous l'avez prétendu ; mais ce n'est pas ce dont il s'agit. Je conviens avec lui, que dans les cas où les forces vitales

ne sont plus susceptibles d'être relevées, l'action des stimulans hâte leur anéantissement ; mais pour-lors la mort n'est-elle pas inévitable ? & ne vaut-il pas mieux employer un remède incertain , que d'abandonner le malade à une perte certaine ? Nous ne pourrions jamais déterminer le point où il ne sera plus possible de réveiller l'action languissante du principe de la vie , & nous ignorerons toujours jusqu'où peuvent aller les ressources de la nature, lorsqu'elle est aidée des secours de l'art bien administrés : nous ne devons donc pas négliger l'application de ces secours ; ainsi , dans les cas d'une mort presque certaine, il vaut mieux courir les risques de l'accélérer de quelques heures , que de s'exposer au reproche de n'avoir pas employé tous les moyens qui pouvoient la prévenir. A la vérité , les stimulans , comme le dit M. *Voullonne*, tant internes qu'externes , ne font qu'exciter un effort sans augmenter le fonds des forces ; mais si nous pouvons rendre cet effort assez considérable , & le soutenir assez long-temps pour que la nature puisse pendant ce temps opérer la séparation & l'expulsion de la matière morbifique , n'aurons-nous pas rempli le but principal ? & le principe de la vie

débarassé de l'ennemi qui l'oppressoit, ne se relevera-t-il pas aisément de l'état de foiblesse où cet effort l'aura jetté? Si au contraire la nature succombe, on pourra tout au plus nous reprocher, comme je l'ai déjà dit, d'avoir hâté la chute de quelques instans; mais cette crainte n'est pas un motif suffisant pour nous empêcher de recourir à un moyen duquel on peut espérer le salut du malade: donc sous ce point de vue, les vésicatoires devoient être employés dans la maladie en question.

Enfin, il nous reste à examiner s'ils y convenoient également, considérés relativement à l'effet local qu'ils produisent, c'est-à-dire, à l'irritation, au flux d'humeur, & à l'ulcère superficiel qu'ils occasionnent dans la partie sur laquelle ils sont appliqués. *Il est permis de conclure d'après ces effets, dit M. Taranget, que les cantharides conviendront dans tous les cas où l'on espère attirer au dehors une humeur qui, localement fixée, produit une maladie quelconque. Mais qu'ont dû produire les vésicatoires dans celui dont il s'agit, où la masse des humeurs étoit infectée, &c.* Sans doute, si la masse des humeurs étoit entièrement infectée, les vésicatoires ne pouvoient produire aucun effet avan-

432 REFLEX. DE M. PANVILLIER,  
tageux ; & on pourroit en dire autant de  
tous les autres remèdes, qu'il étoit inutile  
d'employer, puisqu'il n'y avoit plus de  
ressource. Mais, pour apprécier la vertu  
d'un remède, il ne faut pas le juger  
d'après ses effets dans une maladie qu'il  
n'est plus possible de guérir. Ainsi, pour  
résoudre la question présente, nous devons  
considérer ce qu'auroient produit les vé-  
ficatoires dans le cas où la nature, aidée  
des secours de l'art, auroit pu encore  
opérer la dépuración des humeurs. Or,  
quels auroient été leurs effets ? En même  
temps que leur *stimulus* réuni aux autres  
remèdes indiqués, auroit relevé, ou, si  
l'on veut, assez exalté les forces vitales  
pour les rendre capables de dompter la  
matière morbifique, ils auroient déter-  
miné vers le siège de leur application cette  
matière encore généralement répandue,  
& ils auroient diminué par-là le travail  
de la nature, ou l'auroient du moins rendu  
plus facile, en lui fournissant une nou-  
velle voie pour l'expulsion de son enne-  
mi. D'après ces conjectures, qui me pa-  
roissent fondées sur les effets ordinaires  
des véficatoires, je crois pouvoir con-  
clure que, sous ce dernier rapport, ils  
convenoient également dans la maladie  
en question.

Quant

Quant à la contre-indication que M. *Taraget* tire de ce que la suppuration en général, de même que celle qui suit l'application des vésicatoires ne se fait qu'aux dépens des sucs nourriciers, je pourrois lui répondre que cette proposition, loin d'être démontrée, est au contraire opposée au sentiment d'un grand nombre d'auteurs respectables, sur la nature du pus; mais, comme la discussion de leurs avis exigeroit un trop long détail; & que j'avoue moi-même que je n'ai encore trouvé aucune opinion satisfaisante à ce sujet, je me contenterai de remarquer, que si le pus n'étoit autre chose que la lymphe nourricière, il s'ensuivroit qu'on devroit proscrire toute suppuration artificielle, ou du moins qu'on ne devoit y avoir recours que dans le cas où l'on voudroit diminuer la quantité des sucs nourriciers; ce qui me paroît répugner à l'expérience de tous les temps.

Je terminerai ces Réflexions en déclarant aussi que je ne prétends pas avoir dit rien de neuf; je me suis au contraire attaché aux idées le plus généralement reçues; je suis persuadé qu'on ne doit jamais s'en écarter, à moins qu'on n'en démontre la fausseté, ou que la nouvelle opinion que l'on cherche à établir, ne

jette un plus grand jour sur son objet. J'ose donc espérer que mes réflexions ne paroîtront pas inutiles à ceux qui considéreront combien la variété dans la nomenclature & les classes que l'on fait des maladies embarrassent les jeunes médecins, jusqu'à ce que l'expérience les ait mis à même d'apprécier le degré d'utilité de ces différentes dénominations dans la pratique.

---

## OBSERVATION

*Sur les effets du tonnerre, suivie de réflexions sur la manière d'y remédier; par M. GONDINET, médecin à Saint-Yrieux-la-Perche, en Limousin.*

Le 7 juin 1777, vers les quatre heures après midi, il se forma un orage affreux dans les environs de Saint-Yrieux. Pendant l'orage, le nommé *Meysie*, meûnier du moulin de Permangle, à une petite lieue de la ville, étoit assis sur un banc à la porte de son moulin, avec sa femme, sa servante, & un étranger qui avoit cherché à se mettre à couvert. A quelques pas du banc se trouvoit un noyer d'une grosseur & d'une hauteur considérables. Les quatre personnes assises sur le banc

étoient disposées de manière que le meûnier étoit le plus proche du noyer, la servante étoit à côté de lui, la femme venoit ensuite, & l'étranger occupoit l'autre extrémité.

La foudre tomba sur le noyer qui lui servit de conducteur, & vint frapper les quatre personnes qui étoient auprès de cet arbre (a). Les effets que le tonnerre produisit sur chacune de ces personnes furent différens d'intensité, en raison directe de leur éloignement de l'arbre.

1°. L'étranger éprouva un éblouissement subit, & fut jetté par terre, effet naturel de la commotion électrique; mais,

(a) Le noyer ne fut que très-peu endommagé; ce ne fut que le troisième jour après l'accident, qu'il se détacha du milieu de cet arbre une assez grande quantité de feuilles brûlées dans leur circonférence de la largeur d'une ligne environ; mais trois perches, de la longueur de dix à douze pieds, qui étoient dressées contre le tronc du noyer, furent frappées de manière que le tonnerre leur enleva à chacune un quart de pouce de leur écorce dans toute la longueur, & en décrivant une ligne si droite, qu'on eût pu croire qu'elle étoit l'ouvrage d'une attention soutenue. On appercevoit de légères crevasses qui s'étendoient assez avant dans la substance des perches.

ayant bientôt repris ses sens, il fut en état, une heure après son accident, de venir à Saint-Yrieux chercher M. B. \*\*\* chirurgien, pour donner des secours à ses malheureux compagnons.

2°. La femme du meûnier, âgée d'environ quarante-cinq ans, tomba évanouie, & eut les deux cou-de-pieds brûlés, précisément à l'endroit recouvert d'un morceau de cuir qui retenoit ses sabots; & appelé pour cela vulgairement *bride de sabot*. Le reste du corps étoit intact: la brûlure fut bientôt guérie par l'usage du cérat.

3°. La servante, âgée de dix-huit ans, eßuya un très-rude coup. M. B. \*\*\* la trouva dans une violente suffocation, & presque entièrement privée du sentiment. Cette fille avoit le visage enflé & rouge, les yeux étincelans, le regard fixe, la bouche béante, la peau aride & brûlante, le pouls très-élevé, la respiration extrêmement difficile; enfin, elle étoit à chaque instant agitée de convulsions. M. B. \*\*\* lui fit ôter ses habits: il trouva les épaules & plusieurs endroits du dos couverts de taches noirâtres, dont les unes étoient larges comme des lentilles, & d'autres un peu plus larges; il n'y avoit



ni ampoules, ni écorchures, mais de la sécheresse. La partie des habillemens qui répondoit à ces taches, étoit criblée de trous.

La malade fut saignée du bras sur le champ; ce qui rendit aussitôt la respiration plus libre. Trois ou quatre heures après la saignée, l'usage de la parole & la connoissance revinrent; mais, pendant plusieurs jours, cette fille eut l'ame troublée par des frayeurs subites & sans cause.

M. B. \*\*\* se servit pour le premier pansement du seul topique qu'il eût alors à sa disposition; il appliqua sur les brûlures des linges trempés dans une mixture froide, composée d'un tiers d'eau de vie & deux tiers d'eau commune, en recommandant de les renouveler souvent. Le lendemain, il substitua à ce remède une décoction de racine de guimauve, de feuilles de laitue & de pavot blanc, avec laquelle il fit des fomentations, & couvrit les brûlures avec un cérat fait d'huile d'amandes douces récente & de cire vierge liquéfiées ensemble & lavées à l'eau de rose, en ajoutant sur quatre onces trois ou quatre jaunes d'œufs cuits sous la cendre chaude.

Ces pansemens prévinrent la suppuration.

ration, & amenèrent une guérison parfaite dans l'espace de sept à huit jours.

4°. A l'arrivée de M. B.\*\*\*, le meûnier étoit sans parole, sans connoissance & presque sans sentiment. Il avoit le visage fort enflé, rouge & brûlant, les yeux très-rouges & larmoyans, les paupières gonflées, la bouche ouverte & la langue tirée entre les dents; son haleine étoit chaude; & les mouvemens de sa respiration, qui étoit singulièrement gênée, régloient pour ainsi dire ceux de son pouls, qui d'ailleurs étoit élevé & tendu: ajoutez à cela des soubresauts dans les tendons, & des secousses convulsives dans les autres parties du corps.

Les habillemens extérieurs avoient été totalement épargnés par le tonnerre; mais la chemise étoit brûlée à plusieurs endroits, qui répondoient aux brûlures de la peau. La bras droit du malade étoit marqué dans toute sa circonférence, depuis la partie supérieure jusqu'au poignet, d'une noirceur semblable à une escare très-sèche; il étoit tendu & fort chaud; il avoit perdu sa mobilité, & exhaloit une odeur de soufre qui étoit suffocante. Une brûlure semblable s'étendoit sur toute la partie droite antérieure de la poitrine, &

en suivant la même direction sur l'abdomen jusqu'à la région du pubis. La plus grande partie du scrotum, la marge du fondement, la fesse droite & la partie postérieure de la cuisse du même côté, étoient aussi violemment affectées, avec cela de remarquable que la chemise seule étoit brûlée, & non point la culotte. La jambe droite n'eut aucun mal, mais le mollet de la jambe gauche fut très-endommagé; un bas de laine qui couvroit cette jambe fut brûlé un peu au dessus de la malléole externe, de manière à laisser un trou rond, assez grand pour y passer le pouce. Enfin sur chaque épaule, il y avoit une brûlure du caractère de celles dont nous avons parlé, & qui ressembloit à l'empreinte qu'y auroient laissée de grandes ventouses.

M. B. \*\* commença le traitement de cet homme par la saignée du bras, qu'il pratiqua deux fois dans l'espace d'une heure & demie. La première saignée n'apporta aucun soulagement notable au malade; mais la seconde parut produire quelques effets salutaires. La respiration se rétablit un peu, la chaleur du corps se modéra, la roideur fut diminuée, & le pouls fut changé avantageusement. Le liniment d'eau & d'eau-de-vie fut employé. M. B. \*\*\* quitta son

malade intimément persuadé qu'il périroit bientôt ; mais le lendemain il le retrouva , à la vérité , encore sans parole , mais dans un état sensiblement amélioré. La saignée fut répétée , & le malade recouvra la parole & la connoissance.

On abandonna le mélange d'eau & d'eau-de-vie, pour y substituer des épithèmes de thériaque fine qu'on appliquoit sur les parties malades, après les avoir fomentées avec la décoction anodyne décrite ci-dessus ; & l'on finit par faire usage du cérat , dont nous avons fait connoître la composition. A l'aide de ces pansemens , l'escare qui s'étoit formée sur les parties brûlées tomba dès les premiers jours , les membres acquirent par-là plus de facilité à se mouvoir, & la fièvre, qui ne cessa entièrement qu'au vingt-cinquième jour, commença dès-lors à être moins ardente.

Je ne pus visiter ce malade que trois jours après son accident ; il étoit encore agité par les convulsions, qui même ne cessèrent qu'au cinquième jour. Le corps muqueux des parties qui avoient été exposées aux influences du tonnerre, étoit à découvert ; on les pansoit avec le cérat dont nous avons fait mention : je crus que si on épargnoit des douleurs au malade , on accéléreroit sa guérison : ainsi ,

pour empêcher les couvertures du lit de peser sur l'appareil dont les plaies étoient déjà chargées ; je proposai de former une espèce de voûte par le moyen de plusieurs demi-cercles de bois cloués aux deux bords du lit : mes conseils furent suivis ; les couvertures posées sur la voûte préservoient les parties lésées du contact de l'air extérieur, & ne leur faisoient éprouver aucune pression. Je m'occupai également des remèdes internes qui devoient être administrés.

Au bout de huit jours, il s'établit une suppuration très-louable, qui fut abondante, sur-tout au bras droit, à la cuisse & à la fesse du même côté, & au mollet de la jambe gauche ; ces parties étant les plus charnues & les plus chargées de tissu cellulaire, devoient fournir le plus à la suppuration. Une légère couche d'emplâtre de Nuremberg, étendu sur de la toile fine, fit la base du traitement des plaies, dès qu'une fois elles furent tombées en suppuration. A chaque pansement, on faisoit des fomentations avec la décoction anodyne tempérante dont nous avons parlé, dans la vue de calmer l'ardeur cuisante qui se faisoit sentir dans les parties suppurées. Pendant tout le cours du traitement, on fit faire usage d'une

limonade légère & un peu nitrée ; cette boisson étant propre à éteindre une ardeur d'entrailles assez forte , qui ajoutoit aux tourmens du malade.

Un traitement aussi simple , mais conduit sagement , prévint la gangrène qu'on a toujours à craindre dans les cas de brûlure causée par la foudre ; & il procura en vingt-huit jours une guérison si parfaite , qu'il n'est resté de traces de cet accident qu'une couleur livide & plombée sur quelques endroits des parties qui avoient été brûlées.

C'est avec une véritable satisfaction que je rends hommage à la vérité , en avouant que le succès couronna la pratique de M. B.\*\*\*, dans le traitement des asphyxiés dont je viens de raconter l'histoire ; ce succès parle en faveur de la méthode qu'il a employée ; je conviens même qu'à quelques égards le raisonnement avoit paru l'indiquer. En effet , des accidens apoplectiques , des signes d'engorgemens sanguins dans des viscères essentiels à la vie , des symptômes inflammatoires , sembloient exiger l'usage de la saignée , & même , au premier coup-d'œil , la faire envisager comme le seul moyen propre à arracher à la mort les malheureux asphyxiés. Mais , qu'il me soit permis

de le dire , il est à présumer que M. B. \*\*\* auroit obtenu une réussite plus prompte , s'il avoit cherché à rappeler à la vie , plus tôt qu'on ne l'a fait , le méûnier qui demeura pendant plus de vingt-quatre heures dans une situation qui est , pour ainsi dire , le premier degré de la mort. Je pense qu'il seroit peu conforme au vœu de l'art , qu'il y auroit même de la témérité à répéter dans le plus grand nombre d'asphyxies , quelle qu'en fût la cause , le traitement qui réussit à M. B. \*\*\*. Toute asphyxie , soit qu'elle dépende de l'action du tonnerre , soit qu'elle ait été produite par les différens gas méphitiques , doit toujours être considérée comme un anéantissement apparent des forces sensibles & des forces motrices : anéantissement qui paroît plus ou moins profond , selon que la circulation est plus ou moins lente , & que la respiration se fait plus difficilement. L'indication la plus pressante à remplir dans toute asphyxie quelconque , est donc d'exciter les forces sensibles & motrices ; d'où il suit qu'on doit tâcher de ranimer l'action vitale , à l'aide des stimulans & par les moyens les plus propres à développer dans le cœur & dans les vaisseaux la sensibilité & l'irritabilité presque éteintes , avant que d'en venir aux moyens

qui, comme la saignée, ne sont propres qu'à détruire les affections secondaires, telles que les engorgemens sanguins & le délabrement des viscères qui en est la suite. Ainsi, l'usage de la saignée paroît en général aussi suspect dans le traitement de l'asphyxie elle-même, que, bien entendu, contre les accidens que l'asphyxie entraîne communément après elle, & c'est sur-tout de l'emploi prématuré de ce remède qu'il faut ici se défier.

On ne sauroit disconvenir que chaque remède a son terme d'application, hors lequel il n'y auroit souvent qu'un danger plus ou moins grand à s'en servir. Il est en outre une remarque essentielle à faire sur la manière de traiter les suffocations dans les cas d'asphyxie ; c'est d'avoir égard avec M. *Bucquet* (a), pour la plus exacte dispensation des remèdes qui conviennent dans ces sortes d'accidens, à la diversité des degrés d'intensité où ils peuvent être portés, sans manquer néanmoins à l'attention qu'on doit avoir pour certaines particularités symptomatiques, relatives à la cause ou aux suites de ces accidens.

---

(a) Voyez les Mémoires de la Société royale de Médecine, tome premier, pag. 190.



## MÉMOIRE DE M. DEMOURS fils;

*Docteur-régent de la Faculté de médecine  
de Paris , & médecin-oculiste du Roi  
en survivance.*

Avant que de communiquer la Lettre suivante, nous avons à réparer une omission, & nous joindrons ici la description de l'*ophthalmostat* que nous avons annoncée dans le cahier de janvier; elle devoit se trouver dans le cahier de février, dans lequel est inséré le rapport des Commissaires, & la gravure qui représente l'instrument.

Cet instrument est fabriqué d'une seule pièce en acier. Pour le décrire, on peut le supposer divisé en deux parties; l'une embrasse latéralement la troisième & la moitié de la seconde phalange du doigt *index*; l'autre est une petite tige pointue, de cinq lignes de longueur, & courbée en différens sens.

La première peut être considérée comme formée de deux branches longues de dix-huit lignes, & légèrement concaves pour s'accommoder aux convexités des parties latérales du doigt. Elles sont plus larges à leurs extrémités BB qui correspondent au milieu de la seconde phalange, qu'à l'endroit A où elles se confondent en se courbant pour s'accommoder

à la convexité de l'extrémité du doigt. Cet endroit où elles sont continues jouit d'une certaine élasticité, afin que le doigt soit saisi entre les faces concaves des branches. Il n'a que deux tiers de ligne de diamètre : la largeur de chaque branche va ensuite en augmentant jusqu'à son extrémité B, où elle est de cinq lignes (a). C'est du milieu de cet endroit mince & élastique que s'élève une tige pointue (b), de cinq lignes de longueur, & de la grosseur d'une épingle ordinaire. Cette tige, à la moitié de sa longueur, est courbée à angle droit à gauche ou à droite, suivant l'œil auquel l'instrument est destiné. Son extrémité, à deux tiers de ligne de la pointe, est fléchie du côté de l'œil, & en même temps un peu de bas en haut, (en supposant l'instrument dans la position où il se trouve lorsqu'on est prêt à le mettre en usage). L'inflexion qui approche

---

(a) N. B. On peut donner plusieurs formes à cette partie de l'instrument, par exemple, celle d'un doigtier, ou d'une portion de canon ; mais il faudroit alors avoir l'attention de laisser libre l'extrémité de la face inférieure du doigt *index* qui doit abaisser la paupière inférieure. Celle dont je donne la description m'a paru la plus simple & la plus facile à exécuter.

(b) C. Fig. I.

de l'œil la pointe de la tige (a) facilite la sortie du bistouri qui a traversé la chambre antérieure de l'humeur aqueuse. Celle qui dirige cette extrémité un peu de bas en haut (b), me fournit un point d'appui dans ce sens, lorsque j'achève la section de la cornée. Au moyen de la disposition de cette partie de l'instrument qui embrasse latéralement le doigt *index*, l'extrémité de ce doigt peut abaisser la paupière inférieure, & en même temps diriger la tige dont la pointe doit piquer la cornée dans un des points de son diamètre horizontal, à la distance d'une ligne ou environ de la sclérotique, afin que la pointe du bistouri puisse sortir entre cette membrane (c), & la pointe de l'instrument auquel on pourroit donner le nom d'*Ophthalmostat*.

On ne doit point appréhender que la pointe *ophthalmostatique* pénètre trop avant. Quelque aiguë que soit une pointe ronde, jamais elle ne pénètre aussi facilement que celle d'un bistouri bien affilé ;

(a) Il est facile de concevoir cette légère inflexion que la planche ne pourroit rendre distinctement.

(b) D. Fig. I.

(c) E. Fig. III.

aussi l'effort qu'elle a à soutenir est-il très-peu considérable. La pointe de l'instrument dont je me sers a été faite à la lime ; elle ne m'a jamais paru pénétrer plus de la moitié de l'épaisseur de la cornée , ce qui équivalait à peine à l'épaisseur d'une carte à jouer. La légère piquure faite par cette pointe ne cause aucune espèce de douleur , & n'est jamais suivie d'aucun accident , la cornée qu'elle pique étant absolument insensible.

On comprend aisément qu'il faut un de ces instrumens pour chaque œil , & que celui qui est destiné à l'œil gauche (a) doit être dirigé par le doigt *index* de la main gauche , & celui qui est destiné à l'œil droit (b) par le doigt *index* de la main droite.

LETTRE DE M. DEMOURS fils,

A M. BACHER,

*Editeur du Journal de Médecine.*

Vous avez inféré , Monsieur & très-

(a) Fig. I.

(b) Fig. II.

honoré confrère, dans le Journal de médecine (a), mon Mémoire lu à la Faculté de médecine le premier octobre 1784, & dans lequel j'ai proposé un instrument dont le but est de faciliter la section de la cornée dans l'opération de la cataracte. M. *Rumpelt*, habile chirurgien & directeur de l'école vétérinaire de Dresde, en a imaginé un avec lequel le mien a beaucoup d'analogie, & dont je n'ai eu connoissance qu'après la publication de mon Mémoire. On trouve la description de cet instrument dans *Richter*, *Branbilla*, & dans une des excellentes notes dont M. *Krause* vient d'enrichir la nouvelle édition des institutions de chirurgie de *Platner*, imprimée à Leipfick, en 1783. Il y a cependant entre l'instrument de M. *Rumpelt* & le mien, des différences essentielles; je vais les mettre sous les yeux de vos lecteurs, en rapportant, pour une plus grande exactitude, le texte même de M. *Krause*.

*« Veruculum seu hastam Pamartius proposuit. Habet hæc hasta mucronem cuspidatum, quem remora aliqua, spatio dimidiæ lineæ geometricæ à cuspide distans,*

---

(a) Voyez les cahiers de janvier & de février 1785.

*prohibet, quominus aliè conjunctivam (a) penetret. Applicatur sic ut mucro angulum oculi externum spectet. Iconem vide apud Richterum. Hanc ipsam hastulam applicatam generi cuidam digitali, feruminando jurgi jussit Rumpeltus, chirurgus dexterimus. Iconem vide apud eundem Richterum. Digitale id digito medio aut annulari impositum mucronem hastulæ in eodem loco bulbi imprimit, dùm interea digitus index manûs ejusdem palpebram inferiorem diducit.*

*Similem quidem hastulam, vel si mavis, unum habet ferramentum, quo Casa Amata ad bulbum oculi stabiliendum, utitur. Id bis flexum refert figuram litteræ romanæ S, in cujus capite est hastula illa. Iconem*

---

(a) M. Pamard fils vient de m'observer que ce n'étoit point dans la conjonctive, mais bien dans la cornée transparente, à une ligne de la sclérotique, que M. son père implante la pointe de son trèfle; ensorte que le bistouri dont il se sert pour faire la section de la cornée sort entre la sclérotique & la pointe de l'instrument: il m'a fait encore remarquer que le malade doit être couché sur le dos, la tête soutenue d'un traversin; situation qui rend l'usage de cet instrument plus facile & plus sûr. Voyez ce que j'ai dit de cet instrument dans mon Mémoire, inséré dans le Journal de Médecine du mois de janvier dernier.

*apud Fellerum inspicere. Cuspis autem fer-  
ramenti imprimitur non in conjunctivâ,  
sed in corneâ eo quidem loco, qui à con-  
junctivâ dimidiam lineam distat:.....  
Casa Amata ad deducendam inferiorem  
(palpebram) unco duplici h. e. qui in  
utroque extremo flexus est, utitur, cujus  
inferiori flexui appenditur res aliqua,  
V. G. clavis, haud ità magna, modico  
pondere suo palpebram deducens.*

Ainsi M. Rumpelt a fait souder la lance  
de M. Pamard à un déz à coudre, qu'il  
ajuste au doigt du milieu ou au doigt  
annulaire, pendant qu'il abaisse la pau-  
pière inférieure avec le doigt *index*.  
Celui que j'ai proposé consiste en deux  
plaques qui embrassent latéralement le  
doigt *index* du milieu, & qui se termi-  
nent par une tige pointue courbée en  
différens sens, laquelle est la partie es-  
sentielle de l'instrument. Au moyen des  
deux branches applaties qui embrassent  
latéralement le doigt *index*, l'extrémité  
de ce doigt est libre, & peut abaisser la  
paupière inférieure en même temps  
qu'elle dirige la pointe de la tige sur la  
cornée; ce qui est sûrement d'un usage  
plus commode & plus facile. L'instru-  
ment dont se sert M. Casa Amata a aussi  
quelque analogie avec le mien; mais il en

452 LETTRE DE M. DEMOURS,  
diffère essentiellement en ce que M. *Casa Amata* est obligé de suspendre un crochet à la paupière inférieure pour tenir cette paupière abaissée, pendant qu'il se sert de son instrument, comme on vient de le voir dans la note de M. *Krause*. Sans doute j'aurois dû faire assez de recherches (a) pour avoir connoissance de l'instrument de M. *Rumpelt*; mais j'étois pressé de donner mon instrument au public; premièrement, à cause de l'utilité dont il peut être; & secondement, parce que je craignois qu'on ne m'en élevât l'antériorité: j'en avois, en effet, déjà donné quelque idée dans les leçons publiques sur les maladies des yeux que je fais chaque année dans l'amphithéâtre de

---

(a) *Note de l'Editeur.*

L'honnêteté & les talens de M. *Demours* lui ont acquis l'estime de sa Compagnie; aucun de ses confrères ne se permet de soupçonner que lorsqu'il a communiqué son instrument, il ait eu connoissance de celui de M. *Rumpelt*; mais la réflexion de M. *Demours* n'en est pas moins juste, & elle amène à en faire une autre; c'est que la Faculté ne devrait jamais prononcer sur la réalité & le mérite d'une découverte, qu'après avoir consulté chacun de ses membres sur ce qui est proposé comme une découverte.



nos écoles ; & d'ailleurs je m'en étois servi pour faire l'opération de la cataracte devant plusieurs gens de l'art. Je me suis hâté, au reste, de réparer une omission involontaire, en rendant publiquement, à M. *Rumpelt*, la justice qui lui est due (a) ; & j'espère que vous voudrez bien donner à cette réparation plus d'authenticité, en insérant la présente dans le Journal de médecine.

Permettez-moi, je vous prie, puisque l'occasion se présente, quelques réflexions au sujet de mon instrument.

Que la jalousie se soit efforcée, non-seulement de faire passer pour volontaire l'omission que j'ai faite de l'instrument de M. *Rumpelt*, malgré ma Lettre du 5 avril, mais encore qu'elle ait critiqué mon instrument par des invectives, c'est ce qui ne mérite, de la part d'un médecin honnête, que le mépris ; mais il est des bruits que cette même jalousie a vraisemblablement répandus, & qu'il m'importe de détruire. On a dit que je ne pouvois point faire l'opération de la cataracte sans le secours de mon instrument ; j'ai dit le contraire le jour que j'ai lu mon Mémoire

---

(a) Voyez Journal de Paris, 5 avril dernier,

à l'assemblée du *primâ mensis* de la Faculté ; j'en prends à témoin ceux de nos confrères qui en ont entendu la lecture. J'ai ajouté, (ce que je n'ai point fait imprimer, pour ne pas sortir des limites que je m'étois prescrites,) que je ne regardois point cet instrument comme étant nécessaire pour celui qui auroit acquis, par exemple, la dextérité de M. *de Wenzel*, ou celle de M. son fils, notre confrère, qui étoit présent à cette assemblée ; mais que je croyois qu'il seroit utile à ceux qui, n'opérant que rarement, n'ont point une habitude journalière de cette opération. J'ai encore ajouté que j'opérois souvent sans me servir de cet instrument ; qu'au reste, comme son usage n'entraîne pas avec lui le plus léger inconvénient, je m'en servois lorsque je trouvois des yeux très-difficiles à opérer, soit par leur enfoncement dans la cavité de l'orbite, soit par l'indocilité des malades.

J'ai l'honneur d'être, &c.

*P. S. M. Le Sueur*, coutelier, rue des Canettes, m'a invité de prévenir qu'on trouveroit chez lui mon instrument.



SUITE & FIN DU MÉMOIRE

*Sur les propriétés & l'usage de la charpie dans le traitement des plaies & des ulcères ; par M. TERRAS, maître en chirurgie , correspondant de l'Académie royale de chirurgie, & chirurgien de l'hôpital de Genève. Voy. tom. lxij, p. 263 & 588 ; & tom. lxiv, pag. 59.*

C'est dans la guérison de ces ulcères considérables , que nous avons eu occasion d'observer la marche de la nature. Elle nous a paru très-conforme aux principes établis par MM. *Fabre & Louis*. Nous ne saurions en aucun point contredire la doctrine de ces célèbres auteurs. Ce n'est point ici le lieu de rapporter le résultat des remarques que nous avons faites sur ce sujet.

Il est des ulcères gangréneux dont il ne faut pas attendre la guérison ; on peut tout au plus se flatter de borner les progrès de la pourriture ; tels sont ceux qui arrivent dans l'extrême vieillesse, ou quand la vieillesse n'étant pas si avancée, il y a complication de maladie, comme paralysie , œdématie aux jambes , & même hydropisie ; lorsque le sang est ap-

pauvri & qu'il tend à la dissolution : tels sont encore les ulcères qui arrivent par compression lorsque les malades sont obligés de rester toujours couchés sur le même côté.

Dans tous ces cas , les seuls secours qu'on peut donner , c'est de tenir ces ulcères très-proprement , & de faire des pansemens fréquens & doux. Si les ulcères donnent beaucoup de suppuration putride , la charpie est encore le meilleur topique à employer ; on en fait des plumaceaux assez épais , doux , souples , & on couvre le tout d'un cérat approprié : on évite les topiques âcres & actifs , car bien qu'il paroisse qu'il y ait relâchement , & que les solides aient perdu leur action organique , néanmoins nous avons observé que ces topiques contribuoient à empirer la maladie.

A mesure que les escars se séparent , on les enlève comme il a été dit. Si la nature étoit si accablée , que l'escare ne parût point vouloir se séparer , on enleveroit également les parties gangrénées pour débarrasser le malade de la pourriture , sans pénétrer jusqu'au vif. Mais si la gangrène est sèche & que l'escare soit comme racornie , que le principe vital soit tout-à-fait languissant , il convient d'envelopper

velopper simplement la partie malade avec des linges doux, & d'attendre l'événement, qui pour l'ordinaire est la mort.

On doit bien se garder dans tous ces cas de faire de profondes taillades & des scarifications jusqu'au vif, & d'emporter les parties corrompues : ces opérations causent toujours quelque douleur sans aucun avantage, comme l'a fort judicieusement remarqué *La Motte*, habile praticien ; car le plus souvent on ne doit viser qu'à une cure palliative, en attendant que la mort vienne délivrer de leurs maux ces infortunés malades. En général on doit regarder comme inutiles toutes les opérations, lorsque la nature n'est plus en état de seconder les secours de l'art.

Nous observerons encore qu'il n'est pas rare de voir survenir la gangrène aux ulcères qui sont la suite de l'application des vésicatoires, particulièrement aux vieillards, & sur les parties paralysées & œdémateuses, & même à la suite de certaines fièvres putrides & malignes. Le pansement des vésicatoires exige, dans ces circonstances, plus d'attention qu'on ne pense. L'application des feuilles de poirée, qu'on emploie si souvent, & qui sont bonnes en effet dans les cas ordi-

naires , pour le pansement des vésicatoires , peuvent donner une mauvaise qualité à l'ulcère. Mais comme les praticiens ne manquent guère de se servir de l'onguent basilicon , & du baume d'Arcéus , dont ils font des emplâtres , l'irritation que ces onguens procurent favorise beaucoup la disposition gangréneuse. On voit des escares se former , & l'ulcère devenir plus profond , & rendre une mauvaise suppuration. C'est alors qu'on ne manque pas d'employer comme spécifique l'onguent de sîrax ; mais comme c'est un topique trop âcre & aromatique , les progrès de la pourriture ne se bornent point , & on juge de-là qu'il faut que le corps soit en très-mauvais état , que la nature a tout à-fait le dessous ; mais l'expérience nous a souvent fait connoître que c'est plutôt l'artiste qui est en défaut : ma méthode dans ces circonstances est de panser les vésicatoires avec les feuilles de bette ou poirée , sans beurre frais & je continue jusqu'à la guérison ; mais si je remarque que l'ulcère contracte une mauvaise disposition , que la suppuration soit trop abondante , que la surface de l'ulcère paroisse fort animée & tirant vers un rouge brun , ce qui ne manqueroit pas d'amener bientôt des points noirs , de dépra-

ver le tissu cellulaire & de former réellement des escars , alors je panse deux fois par jour l'ulcère avec des plumaceaux de charpie sèche , recouverts d'un emplâtre de cérat de diachylum , où il entre un peu d'onguent de stirax. A mesure que les escars se détachent , je les enlève avec précaution sans toucher au vif & sans tirailler ; j'évite toute compression , soit de l'appareil , soit du lit du malade , & je conduis ainsi l'ulcère jusqu'à parfaite guérison ; ou si la maladie est mortelle , j'ai eu au moins la satisfaction d'avoir borné les progrès de la pourriture , & fait en sorte que l'ulcère n'a pas contribué à aggraver les maux & les souffrances du malade. On pense bien que le traitement intérieur n'est pas négligé.

6°. *L'ulcère cancéreux du sein.* La charpie procure d'aussi bons effets dans la cure palliative de cet ulcère , que dans la cure radicale des ulcères précédens. L'ulcère cancéreux est toujours le produit de l'ouverture spontanée d'une tumeur squirrheuse qui occupe plus ou moins l'étendue des mamelles. Son diagnostic est facile. L'ulcère cancéreux est jugé jusqu'à présent incurable par les médicamens & le traitement le plus mé-

rhodique. Sa cure par le moyen de l'extirpation est pour l'ordinaire douteuse; cependant c'est, dans certains cas, la seule ressource, lorsqu'elle est pratiquée avec prudence (a).

---

(a) On a cru de tout temps avoir trouvé des remèdes spécifiques pour la guérison du cancer: les empiriques ont soutenu les leurs par des promesses & par leur mauvaise foi; il y a aussi eu des gens de l'art qui se sont occupés de la recherche d'un spécifique capable de détruire ce mal; mais, bien que quelques expériences illusoires les aient portés à croire qu'ils avoient réussi, néanmoins les observations du plus grand nombre n'ont pas confirmé leurs prétentions. La ciguë a été du nombre de ces prétendus spécifiques: Je l'ai vu ordonner une infinité de fois, par les médecins mêmes, à de très-grandes doses; je n'ai point observé qu'il ait rien diminué de l'état fâcheux des maladies. Je l'ai fait prendre moi-même à de fortes doses, dans l'intention de rendre meilleure la disposition des ulcères cancéreux, & je n'ai point réussi. Après avoir essayé inutilement de l'extract de ciguë, je l'ai employée en infusion, j'en ai porté la dose jusqu'à une once, sur laquelle on versoit trois verres d'eau bouillante: après une heure d'infusion, on tiroit la liqueur au clair, & la malade la prenoit en trois fois, coupée avec un tiers de lait frais, à trois ou quatre heures de distance. On juge bien que ce n'est que par



L'ulcère cancéreux qui ne peut permettre l'opération, n'exige qu'une cure

---

degrés que j'ai accoutumé la malade à prendre une si forte dose de ce remède ; mais je n'en ai pas obtenu d'effets bien sensibles.

Néanmoins ce n'est pas tout-à-fait un mal que contre le cancer qui n'est point susceptible de l'opération, il y ait des gens qui proposent de bonne foi des remèdes, sur-tout des applications, pourvu qu'elles ne soient point âcres, ni corrosives. S'il ne s'agit que de quelques racines, ou de la feuille de quelque plante, ou de tout autre remède, comme l'on dit *innocent*, les médecins & les chirurgiens doivent y souscrire, même avec un certain air de confiance, ou du moins sans se récrier contre : l'humanité doit porter naturellement à se prêter à ces petites complaisances. Employés tour à tour, ces remèdes amusent la malade, la consolent par une espérance vaine, il est vrai, mais qui lui fait supporter ses maux avec plus de patience.

Cette triste vérité reconnue de tous les praticiens, qu'il n'est encore aucun spécifique pour la guérison du cancer, ne doit pas empêcher les gens éclairés & zélés pour le bien de l'humanité de continuer à s'occuper d'une recherche si intéressante ; car si l'on peut assurer que ce spécifique soit encore à trouver, on ne peut pas dire qu'il soit absolument impossible : on ne sauroit avoir que de l'estime & de la reconnoissance pour ceux qui veulent bien s'occuper d'un objet si important.

palliative. Il est même nécessaire d'en diriger le traitement avec intelligence, en suivant la nature des événemens qui arrivent à mesure que l'ulcère fait des progrès ; & quoique tous les ulcères vraiment cancéreux soient de la même nature , l'expérience apprend tous les jours qu'ils ne suivent pas la même marche pour la destruction de l'individu : nous ne pouvons pas entrer dans ces tristes détails.

Les personnes même de l'art ont employé jusqu'à présent une infinité de remèdes contre l'ulcère cancéreux , dans l'intention d'en retarder les progrès & d'adoucir les douleurs ; mais malheureusement l'expérience n'a pas justifié de si bonnes intentions. Nous ne donnerons pas la liste de tous ces topiques , on n'a pour les connoître qu'à ouvrir le premier Traité sur le Cancer.

L'expérience & l'observation nous ont appris qu'en général, tous ces topiques étoient non-seulement inutiles, mais encore nuisibles. Les vues qu'on doit se proposer sont d'absorber les matières âcres & corrosives qui exudent de l'ulcère , d'empêcher qu'elles n'agissent & ne portent leurs pernicious effets sur l'ulcère même & sur les environs. Nous ne

connoissons pour le présent rien de mieux pour remplir ces indications que la charpie sèche, recouverte de compresses douces & soutenues d'un bandage simple & point serré.

Quand les bords & les environs de l'ulcère sont rouges, irrités, qu'il y a même des points d'ulcération, ou de petits tubercules ulcérés à la peau, j'applique sur ces endroits, pour que les compresses ne s'y attachent pas, des feuilles de quelques plantes douces, telles que la mauve, la guimauve, le plantain, la morelle, la grande valériane, ou autres qui ne soient point âcres, ni sujettes à se corrompre, comme le seroient, les feuilles de pourpier, de joubarbe, de laitue, &c. Je renouvelle ces feuilles à chaque pansement: dans l'hiver où l'on ne peut pas avoir ces plantes fraîches, je me sers de la pommade ou cérat de saturne de M. Goulard (a).

Chacun sait que lorsque l'ulcère cancéreux a fait certains progrès, & même quelquefois dans son commencement, il arrive plus ou moins fréquemment des hémorrhagies, par la corrosion & la de-

---

(a) Voyez seconde formule du premier volume de son Traité du Plomb.

struction des membranes des vaisseaux : les veineux sont le plus facilement intéressés par la causticité des humeurs qui exudent de l'ulcère. L'hémorrhagie qui en résulte est d'autant plus considérable, que les veines sont devenues variqueuses. Cet accident ne laisse pas d'inquiéter les malades, & quelquefois d'embarrasser le chirurgien ; cependant l'écoulement d'une certaine quantité de sang est souvent plus utile que nuisible ; aussi pour l'ordinaire les malades souffrent un peu moins après l'hémorrhagie, ils se sentent la poitrine plus libre ; mais quand l'hémorrhagie revient souvent, & avec assez d'abondance, ce calme est aussi dû à l'état de foiblesse où se trouve réduite la malade.

Rien ne convient mieux pour remédier à l'hémorrhagie, que la charpie sèche. On en forme de petits pelotons ; on en enveloppe & on en couvre le vaisseau ouvert, ainsi que toute la surface de l'ulcère ; on met un appareil un peu plus chargé de compresses ; on fait appliquer dessus, la main d'un aide intelligent pendant quelques heures ; ce qui suffit ordinairement pour arrêter le sang. On fait le pansement suivant plus éloigné ; on n'enlève point la charpie

qui est appliquée immédiatement sur le vaisseau ouvert, ensuite on continue les pansemens comme à l'ordinaire.

Pour arrêter l'hémorrhagie, dans ces fâcheuses circonstances, on évitera de se servir de poudres, de l'eau alumineuse, du vitriol, de l'eau de *Rabel*, &c. Outre que ces remèdes n'ont pas plus d'avantage que la charpie sèche méthodiquement appliquée, ils ont l'inconvénient d'augmenter les douleurs par l'irritation qu'ils excitent.

L'agaric & l'amadou commun n'ont pas cet inconvénient, mais nous croyons que la charpie sèche a autant d'efficacité pour arrêter le sang. Quand on s'attend à ces hémorrhagies, il est à propos d'en avoir toujours provision pour le besoin. Je me rappelle que dans une hémorrhagie considérable, à l'occasion d'un ulcère cancéreux, la charpie & l'amadou n'ayant pas suffi pour arrêter le sang, & voulant éviter une trop forte compression, j'aimai mieux faire la ligature du vaisseau que de me servir des astringens un peu corrosifs ou stiptiques; ce qui réussit fort bien, sans causer beaucoup de douleur à la malade. J'ai encore eu occasion, guidé par les mêmes motifs, de suivre ce procédé pour arrêter

le sang qui traversa tout l'appareil après l'extirpation d'une mamelle cancéreuse, sans le moindre inconvénient. C'est toujours beaucoup, dans ces circonstances, que d'éviter la forte compression, par conséquent les bandages trop serrés.

Nous remarquerons en finissant cet article, que non-seulement nous proscrivons du traitement de l'ulcère cancéreux les onguens, mais aussi les emplâtres; les premiers, par les raisons déjà rapportées; & les seconds, parce que, de quelque nature qu'ils soient, ils ne manqueroient pas d'irriter les bords de l'ulcère, & de contribuer à retenir les matières purulentes dont le séjour est toujours nuisible.

7°. *L'ulcère scrophuleux.* Cet ulcère est pour l'ordinaire rebelle, difficile à guérir, & souvent incurable: il est presque toujours le produit d'une tumeur scrophuleuse ouverte, & communément il est accompagné de la carie & du gonflement des os. La cause la plus générale de cette maladie, est dépendante d'un vice héréditaire.

Il n'est peut-être point d'endroits où cette opiniâtre maladie soit plus commune que dans ce pays. J'ai rarement observé de bons effets, des remèdes pris

intérieurement. La chirurgie , soit à la faveur des remèdes topiques , soit par ses opérations , est quelquefois utile pour la guérison des maladies scrophuleuses. Nous n'entrerons pas dans tout les détails thérapeutiques de ces maladies (a) ; nous dirons seulement que le traitement des ulcères scrophuleux, doit le plus souvent être borné à un pansement très-simple, quand l'ulcère donne beaucoup de suppuration, & qu'il est accompagné de gonflement dans les os , & de carie. Il faut le panser avec la charpie sèche & un emplâtre par-dessus. Celui de diachylum gommé nous a paru le mieux convenir, employé sous forme de cérat, ou enfin tout autre emplâtre qui pourra contribuer à la fonte des duretés & diminuer le gonflement. On met les malades à un certain régime , on les tient proprement , on leur fait respirer un bon air , & même on leur procure un exercice modéré. Pourvu que les extrémités inférieures ne soient point affectées de quelque tumeur ou ulcère , en continuant ces soins avec persévérance , on voit guérir des ulcères

---

(a) On ne peut rien faire de mieux que de consulter sur ce sujet , les Mémoires couronnés par l'Académie royale de Chirurgie.

scrophuleux qui étoient très-fâcheux, & l'on rend à la société des individus qui lui auroient été à charge. M. *Louis* agueri des ulcères scrophuleux après deux ans de traitement, & avec des soins assidus. Cet homme justement célèbre, attend beaucoup du temps & de la nature pour la guérison de cette maladie chronique; mais il exhorte à ne pas abandonner si légèrement les malades (a). En effet, nous avons vu après un laps de temps considérable, des exfoliations de grandes portions d'os cariés, se séparer naturellement, le gonflement se dissiper, le fond de l'ulcère se déterger, & la guérison suivre en peu de temps.

8°. *Ulcère vénérien.* Cet ulcère est le produit d'un virus particulier, dont la nature n'est point encore connue, mais dont on a cependant trouvé le spécifique dans le mercure; il est fort douteux qu'on en trouve jamais de plus efficace, malgré toutes les prétendues découvertes prônées, soit des gens de l'art, soit des empiriques.

Le remède contre la cause de l'ulcère

---

(a) Voyez Dictionnaire de Chirurgie, Extrait de l'Encyclopédie, tome j, où l'on trouve des morceaux très-intéressans par M. *Louis*.



vénérien étant connu , on a peu à faire pour le traitement local , puisqu'il n'y a qu'à administrer le spécifique sous la forme convenable & avec les précautions nécessaires. Cependant le vice local demande quelquefois des attentions particulières. Il est même à propos de le détruire , après avoir préparé le malade par les remèdes généraux , avant d'administrer le mercure , sans quoi on pourroit manquer la cure (a). Ce n'est pas seulement dans le cas d'affections vénériennes locales très-graves qu'il convient d'attaquer quelquefois le vice local , avant que d'avoir recours au mercure. Nous avons remarqué que quand le bubon vénérien , soit primitif , soit consécutif , prend la voie de la suppuration , il seroit non-seulement difficile de l'en empêcher , pour ne pas dire impossible ; mais encore d'une très-mauvaise pratique. Il faut au contraire , autant qu'il est possible , favoriser la formation de l'abcès ; ce dépôt est une crise qui , quoi qu'on en dise , est toujours salutaire. Elle rend

---

(a) Voyez la quatrième édition du *Traité des maladies vénériennes* de M. Astruc , revue & augmentée de remarques , par M. Louis , tom. ij , paragraphe vj.

le traitement de la vérole bien plus facile & plus assuré. Il est convenable de n'employer dans ces cas le spécifique, que quand le bubon vénérien est tout-à-fait arrivé au terme d'une suppuration complète, pourvu que rien d'ailleurs ne s'oppose à cette pratique.

On observe aussi que, quand on laisse venir le bubon en parfaite maturité, & qu'on le laisse ouvrir spontanément, la guérison de l'ulcère est bien plus facile. Rien de plus judicieux & de plus conforme à l'expérience, que la doctrine de M. *Fabre* sur ce sujet (a). Un simple emplâtre de diachylum suffit le plus souvent pour amener l'ulcère à guérison.

Quand il y a une certaine portion de peau enlevée, que l'ulcère est assez étendu, nous faisons le pansement avec un plumaceau ou un bourdonnet (selon le cas) de charpie sèche, & un emplâtre par dessus. Nous continuons l'application des cataplasmes plus long-temps, s'il reste des duretés. Nous n'employons jamais aucun onguent, ni digestif. C'est peut-

---

(a) Voyez le Traité très-instructif des maladies vénériennes, par M. *Fabre*, professeur royal du Collège de chirurgie de Paris, deuxième édition.

être à l'application de ces remèdes qu'on pourroit attribuer le mauvais caractère & la mauvaise terminaison de ces ulcères.

Tel est le précis des remarques que nous nous étions proposé de faire sur l'usage de la charpie pour le traitement des plaies & des ulcères. Nous aurions pu confirmer tout ce que nous avons dit, par plusieurs observations sur chaque sujet ; mais nous n'avons pas cru pouvoir donner plus d'étendue à ce Mémoire. D'ailleurs les praticiens , en suivant les règles que nous avons données , seront à portée de confirmer, ou d'infirmer notre pratique. Mais , comme la nature est en tout pays à-peu-près uniforme dans ses procédés , nous espérons qu'ils auront les mêmes succès que nous dans leur pratique.

Il est bon aussi d'observer que les avantages de la charpie sont non-seulement de procurer une guérison plus prompte dans les maladies dont nous avons parlé , mais encore un objet d'économie recommandable , particulièrement dans les hôpitaux où la quantité d'onguens , de baumes & de digestifs qu'on emploie , ne laisse pas d'être d'une dépense considérable.

Nous avons dit que les cataplasmes & les fomentations sont des remèdes très-efficaces, dont on ne peut se passer dans

la-pratique de la chirurgie. Ces topiques feroient cependant susceptibles de plus de simplicité. Nous avons par occasion désigné ceux dont nous faisons le plus d'usage dans notre pratique. Il n'est pas de notre sujet d'entrer dans des détails ultérieurs.

Quoique nous ayons établi l'utilité d'une pratique chirurgicale simple ; quoique nous ayons dit qu'il n'étoit question que d'observer les vues & la marche de la nature , & de la faciliter dans ses opérations , nous ne prétendons cependant point faire de la chirurgie un art simplement passif. Il est des cas qui exigent des méthodes & des procédés particuliers ; c'est aux praticiens à se régler selon les circonstances.

Je me suis proposé dans ce Mémoire , 1°. de prouver que la charpie sèche étoit un topique qui pouvoit être employé généralement dans le traitement des plaies & des ulcères ; 2°. de la substituer dans presque tous les cas aux onguens & aux digestifs , en montrant les inconvéniens qui résultent de leur usage inconsideré (a) ;

---

(a) Mon Mémoire étoit rédigé lorsque l'Académie royale de Chirurgie couronna sur ce sujet ; 1°. le Mémoire de M. *Champeaux* ,

3°. de réduire en méthode l'application de la charpie dans les maladies chirurgicales. Pour cela , j'ai été obligé d'entrer dans quelques détails, relativement aux plaies & aux ulcères. J'ai écrit pour les jeunes praticiens, & j'ai pensé qu'il seroit avantageux de m'étendre sur cet objet, de le considérer sous toutes ses principales faces ; je n'ai pas craint de me répéter, pour mieux graver dans la mémoire ce que je voulois y inculquer ; & dans cette vue , j'ai préféré la simplicité du style , & même des longueurs, au brillant de la diction, persuadé que j'aurois toujours assez bien écrit, si j'étois clair, quoique diffus, & si mes observations pouvoient être de quelque utilité.

---

chirurgien gradué de Lyon , & professeur d'anatomie ; 2°. le Mémoire de M. *Campet*, docteur en médecine dans l'université de Groningue ; 3°. celui de M. *Chambon*, chirurgien de Bravane ; & qu'elle a donné l'accès à M. *Aubrai*, chirurgien en chef & membre de l'Académie des belles-lettres à Caen.

*Fin de ce Mémoire.*



*MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de mai 1785.*

La plus grande élévation de la colonne du mercure dans le baromètre a été 28 pouces 5 lignes; son plus grand abaiffement 27 pouces 9 lignes. La colonne du mercure s'est soutenue pendant vingt-un jours de 28 pouc. à 28 pouces 5 lignes; plus constamment de 28 pouces à 28 pouces 2 lignes; & pendant dix jours, de 27 pouces 10 à 11 lignes; & elle est descendue à 27 pouces 9 lignes.

Les cinq premiers & les deux derniers jours du mois ont été les plus froids; le thermomètre n'est monté qu'à 6, 7, 8 le matin, à 9 le soir; & à midi, à 10, 11, 12 degrés au dessus de 0. Le plus grand degré de chaleur a marqué 17 au dessus de 0, les 24, 25, 26, & 27 à midi. Les degrés les plus ordinaires ont été chaque matin de 9 à 11; le soir, de 10 à 11; & à midi, de 13 à 14 degrés au dessus de 0.

Le ciel a été seize jours clair, six jours couvert, neuf jours variable. Il y a eu seize jours du vent, deux fois du brouillard, six jours de la pluie, sur-tout les 28, 29, 30 & 31.

Les vents ont soufflé vingt jours N. N.-O. N-E; sept jours S-O; deux jours S; deux jours O.

La plus grande sécheresse s'est manifestée le 14; l'hygromètre est monté à 18 degrés  $\frac{1}{2}$  le matin, & le soir à 20 degrés  $\frac{1}{4}$  au dessus de 0. La plus grande humidité a marqué de 8 à 6 degrés  $\frac{1}{2}$  au dessus de 0, le premier & les trois derniers jours du mois. Les degrés les plus ordinaires ont été de 12 à 14 le matin, & de 15 à 16 le soir.

Il est tombé à Paris, pendant ce mois, trois lignes d'eau.

La constitution éminemment sèche qui a continué de régner pendant presque tout le mois, ainsi que les vents du nord qui ont été plus ou moins vifs, auroient entretenu le même ordre de maladies que le mois précédent, si le froid eût régné comme en avril; mais la température beaucoup plus douce & très-variable a produit quelques variétés dans les maladies régnantes, qui sont devenues moins inflammatoires, moins dangereuses, & dont cependant la poitrine a continué d'être, comme dans la constitution précédente, l'organe le plus affecté. soit comme foyer principal, soit comme symptomatiquement attaqué; les différences que ces affections de poitrine ont présentées, ont exigé autant de traitemens variés, & ont été envisagées sous six classes particulières.

I. Les pleuro-péritonies exquises, ou vraiment inflammatoires. A celles-ci, les saignées répétées & les humectans ont été indiqués & employés avec succès. Elles ont paru & moins graves & moins nombreuses que dans le mois précédent, excepté au commencement & sur la fin du mois, où elles ont paru plus nombreuses, & avec plus d'intensité, à raison du froid qui a régné à cette époque.

II. Les fluxions de poitrine par répercussion d'une humeur éruptive quelconque ou érysipélateuse. Dans ces secondes affections, les crachats ne sont ni décidément purpurins, ni rouillés, mais d'une couleur rosée. La saignée n'a point soulagé, l'omission de la saignée n'a point contribué au progrès du mal. La plus part de ceux qui ont été atteints de cette affection en sont morts. L'émétique a paru être le re-

mède le plus efficace, mais il n'a sauvé que ceux chez qui son effet a rappelé les éruptions à la peau.

III. Les fluxions de poitrine bilieuses.

IV. Les fièvres bilieuses avec symptômes pleuro-péripneumoniques. Dans les premières, le sang étoit couenneux, & il falloit brusquer les saignées; dans les secondes, le sang étoit rarement couenneux. Le point de côté se manifestoit particulièrement du côté droit, dans les unes & dans les autres. La saignée dans les secondes a paru plus nuisible qu'avantageuse; ceux de ces malades qui ont été saignés, sont tombés promptement dans l'affaissement, ou la maladie a dégénéré en fièvre putride très-fâcheuse, par la tendance des humeurs à la dissolution: il a fallu évacuer la bile de bonne heure; les purgatifs donnés même dès le troisième jour, ont soulagé les malades.

V. Les catarrhes bilieux. Les crachats étoient d'un jaune foncé, couleur d'ocre; ils ont exigé des incisifs ménagés & des évacuans.

VI. Enfin, les catarrhes froids. Ils ont attaqué spécialement les gens âgés; ils en ont fait périr plusieurs. Les fortifiants, tels que du vin, des rôties au vin & au sucre, ont été indiqués & employés avec succès, en facilitant l'expectoration, & conservant les forces des malades.

De cette diversité sous laquelle les affections plus ou moins aiguës de la poitrine se sont montrés, on a observé qu'en général, 1°. le point de côté se manifestoit à gauche dans les affections purement inflammatoires, & à droite dans les affections bilieuses; 2°. que les hommes ont été plus sujets à ces fluxions de poitrine que les femmes; que sur vingt-cinq à



trente hommes attaqués de ces affections, on ne voyoit que deux à trois femmes; 3°. que les signes de dissolution plus ou moins avancée, s'étoient manifestés assez généralement.

Ces affections de poitrine avec tendance à la dissolution se manifestoient, dès l'invasion, par une foiblesse extrême, vers le quatre ou le cinq de la maladie; ceux qui en étoient attaqués rendoient le sang par le nez ou les selles; la peau se tachoit de larges pétéchies; le point de côté se faisoit sentir à divers endroits du thorax; la langue étoit d'un rouge vif & humide. La saignée y étoit si défavorable, que le moindre mal qu'elle procuroit, étoit d'allonger la maladie; les émétiques & les purgatifs épuisoient les malades; les vésicatoires au côté, ne produisoient aucuns bons effets: appliqués aux jambes de bonne heure, quoique leurs plaies se gangrenassent aisément, & que les suites de cet état gangreneux fussent un peu à craindre, il y avoit encore plus à craindre pour la tête, en omettant ou retardant leur application. L'indication la plus pressante qu'il y avoit à remplir, étoit de relever, dès le principe, les forces épuisées, par l'usage des boissons acidulées avec les acides minéraux, les vins généreux, & de passer de bonne heure aux alimens.

Les fièvres rémittentes aiguës, les fièvres nerveuses & putrides, ont continué de se manifester. On a vu un plus grand nombre de fièvres intermittentes printanières: les amers indigènes & les évacuans ont suffi pour les dissiper. Les petites-véroles, ont été plus nombreuses que le mois précédent, & toujours bénignes. Les fièvres rouges ou scarlatines ont été très-communes, & point fâcheuses.

# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

## M A I 1785.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	<i>Au lever du Soleil.</i>	<i>A deux heures du soir.</i>	<i>A neuf heures du soir.</i>	<i>Au matin.</i>	<i>A Midi.</i>	<i>Au soir.</i>
	<i>Dégr.</i>	<i>Dégr.</i>	<i>Dégr.</i>	<i>Pouc. Lig.</i>	<i>Pouc. Lig.</i>	<i>Pouc. Lig.</i>
1	3, 7	15, 0	7, 15	27 10, 11	27 11, 1	27 11, 6
2	4, 12	11, 14	7, 3	27 10, 9	27 11, 10	27 11, 10
3	3, 12	13, 6	8, 15	28 0, 1	28 0, 0	27 11, 10
4	3, 15	17, 15	11, 15	27 11, 7	27 10, 9	27 10, 4
5	5, 1	19, 2	11, 10	27 10, 1	27 9, 10	27 9, 10
6	7, 3	20, 9	13, 15	27 9, 11	27 9, 6	27 9, 5
7	9, 10	19, 0	13, 0	27 9, 5	27 9, 8	27 9, 10
8	5, 11	20, 14	12, 15	27 10, 2	27 10, 5	27 10, 9
9	8, 14	16, 6	12, 4	27 10, 10	27 11, 1	27 10, 11
10	8, 0	20, 7	11, 17	27 10, 9	27 10, 4	27 10, 7
11	6, 7	16, 11	8, 14	27 10, 7	27 10, 7	27 11, 4
12	8, 17	16, 16	9, 5	28 0, 5	28 1, 4	28 2, 8
13	5, 16	17, 6	11, 9	28 3, 11	28 3, 11	28 3, 11
14	8, 13	21, 9	12, 13	28 3, 9	28 2, 5	28 2, 2
15	7, 7	16, 13	10, 13	28 1, 4	28 0, 5	28 0, 0
16	6, 11	17, 0	11, 0	27 10, 0	27 10, 7	27 9, 11
17	7, 12	12, 7	9, 16	27 9, 8	27 7, 3	27 7, 3
18	8, 6	12, 16	6, 13	27 7, 2	27 8, 6	27 10, 3
19	6, 1	15, 10	10, 5	27 10, 3	27 9, 8	27 9, 8
20	8, 13	12, 15	8, 14	27 9, 4	27 8, 8	27 9, 0
21	3, 4	15, 16	8, 9	27 9, 10	27 10, 1	27 10, 6
22	3, 1	15, 16	10, 3	27 11, 0	27 11, 9	28 0, 7
23	7, 1	15, 15	12, 9	28 0, 10	28 0, 8	28 0, 5
24	9, 0	18, 1	13, 12	28 0, 5	28 0, 0	27 11, 6
25	11, 8	23, 0	13, 7	27 11, 6	28 0, 1	28 0, 8
26	7, 11	18, 3	12, 17	28 1, 3	28 1, 3	28 0, 9
27	8, 11	21, 7	9, 2	27 11, 15	27 10, 4	27 10, 5
28	6, 8	16, 0	10, 13	27 10, 6	27 9, 10	27 9, 3
29	8, 11	11, 17	9, 0	27 8, 1	27 7, 9	27 7, 11
30	6, 8	7, 6	4, 2	27 7, 11	27 9, 1	27 9, 5
31	5, 17	8, 4	5, 16	27 9, 10	27 10, 4	27 10, 8

## VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le matin.</i>	<i>L'après-midi.</i>	<i>Le soir à 9 heures.</i>
1	E. ser. fro. vent.	E. ser. chaud.	N-E. ser. doux.
2	E. <i>idem.</i>	E. n. tempér. v.	E. <i>idem</i> , vent.
3	E. couv. froid.	N. couv. chaud.	N. couv. doux.
4	E. nuag. frais.	E. nuag. chaud.	E. nuag. doux.
5	E. serene, frais.	E. ser. chaud.	N-E. se. temp v.
6	E. ser. doux.	S. <i>idem.</i>	N. ser. cha. ve.
7	N. <i>idem.</i>	N-O. <i>id.</i> vent.	N. <i>idem.</i>
8	N. ser. frais.	S-E. ser. chau.	N- <i>idem.</i>
9	N-E. ser. do. v.	N-E. <i>id.</i> vent.	N-E. se. temp v.
10	E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
11	N-E. ser. frai. v.	N-E. <i>idem.</i>	N-E. ser. do. v.
12	N-E. ser. do. v.	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
13	N-E. ser. fra. ve.	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
14	N-E. ser. doux.	N-E. nu. temp.	N-E. <i>idem.</i>
15	N. ser. frais, v.	N. couv. chau l; grains de plu.	N. nuag. tem- péré.
16	N-O. nu. frais.	N. c. doux, ve	S-O cou. temp.
17	S-O co. frais v. grains de plu.	S-O. c. d. temp. grains de plu.	S-O. cou. frais, vent fort.
18	N. nuag. frais.	S-O. nu. chau.	N-E. ser. frais.
19	N-O. c. fra. ve.	N-O. cou. d. v.	N-O. nu. temp.
20	E. couv. f. oid.	S-O. co. chaud.	N. co. frai s, ve.
21	N. serene, froid.	N. serene, chau.	N. ser. tempér.
22	E. ser. frais.	N. <i>idem.</i>	N. ser. doux.
23	E. serene. doux.	S-E. ser. très-ch.	N-E. <i>idem</i> , ve.
24	S-O. nu. temp.	S. c. chaud, ve.	E. couv. chaud.
25	N-O. n. fra. br.	S-O. nuag. ch.	S-O. c. temp. v.
26	N. couv. doux, v. grai. de plu.	S-O. cou. chau.	N-E. nuag. do. vent.
27	S-O. c. frai. ve.	S-O. c. d. v. pl.	S-O. <i>idem.</i>
28	S-O. <i>idem</i> , plu.	S-O. <i>idem.</i>	S-O. c. fr. v. pl.
29	S-O. c. frais, pl.	S-O. <i>idem.</i>	S-O. couv. fra.
30	S-O. <i>idem.</i>	N. c. frais, pl.	S-O. couv. froi.
31	N-O. co. froi.	N. <i>idem.</i>	S-O. <i>idem.</i>

## RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur..	23, 0 deg.	le 25
Moindre degré de chaleur.	3, 1	le 22
Chaleur moyenne.....	10, 1 deg.	
Plus grande élévation du mercure.....	pouc. lig.	
	28, 3, 11,	le 13
Moindre élév. du mercure,	27, 7, 2,	le 18
Elévation moyenne.	27, 10, 4	
Nombre de jours de Beau....	15	
de Couvert... ..	11	
de Nuages... ..	5	
de Vent.....	13	
de Brouillard. ..	1	
de Pluie.....	4	
Quantité de Pluie.....	2 3, lig.	
Evaporation.....	39 0	
Différence.....	35 9	
Le vent a soufflé du N.....	21 fois	
N-E....	21	
N-O....	7	
S.....	2	
S-E....	2	
S-O....	22	
E.....	17	

TEMPÉRAT. sèche & chaude. Les trois derniers jours ont été pluvieux & froids.

MALADIES : beaucoup de rhumes très-fatiguans & opiniâtres.

Plus

## OBSERV. MÉTÉOROLOG. &amp;c. 481

Plus grande sécheresse... 49, 8 deg. le 23

Moindre..... 13, 1 le 17

Moyenne..... 34, 6

*A Montmorency, ce premier juin 1785.*

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

*OBSERVATIONS météorologiques faites  
à Lille, au mois de mai 1785 ; par  
M. BOUCHER, médecin.*

Point de chaleur, & une grande sécheresse durant presque tout le mois.

Il y a eu dans plusieurs nuits des gelées blanches. La liqueur du thermomètre ne s'est élevée qu'un seul jour, (le 24) jusqu'au terme de 18 degrés au dessus de celui de la congélation.

Vers le milieu, & à la fin du mois, il y a eu quelques jours de pluie ; mais elle n'a pas été suffisante pour détremper nos campagnes desséchées par les vents du nord, qui ont soufflé constamment pendant tout le mois d'avril, & jusqu'au quinze de ce mois.

Le mercure dans le baromètre a presque toujours été observé proche du terme de 28 pouces ; il ne s'est guères éloigné que le 17 & le 18 du mois. Ce dernier jour, il est descendu à celui de 27 pouces 6 lignes. Le 13, il s'étoit élevé au terme de 28 pouces  $4\frac{1}{2}$  lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 18 degrés au dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de 5 degrés au dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 13 degrés.

Tome LXIV.

X

## 482 OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQ.

La plus grande hauteur du mercure , dans le baromètre , a été de 28 pouces  $4\frac{1}{2}$  lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 lignes. La différence entre ces deux termes est de  $10\frac{1}{2}$  lignes.

Le vent a soufflé 7 fois du Nord.

9 fois du Nord vers l'Est.

2 fois de l'Est.

3 fois du Sud.

11 fois du Sud vers l'Ouest.

11 fois de l'Ouest.

10 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 18 jours de temps couvert ou nuag.

10 jours de pluie.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité tout le mois.

### *MALADIES qui ont régné à Lille , dans le mois de mai 1785.*

La fièvre continue-putride s'est étendue , ce mois , parmi le peuple & chez les militaires ; elle a même gagné la classe des bourgeois aisés : nombre de personnes en ont été les victimes. Outre les symptômes ordinaires à ce genre de fièvre , on a observé , dans quantité de malades , des taches rouges de différente étendue , dispersées sur les diverses parties du corps. Leur couleur décidoit de l'importance & du danger de la maladie ; celles qui se trouvoient livides , ou d'un rouge obscur & foncé , étoient un symptôme mortel. Dans ce cas , l'accablement & la prostration des forces vitales étoient extrêmes. Il étoit important de recourir de bonne-heure aux vésicatoires ; ensuite de quoi le vi-

naigre camphré & l'élixir fébrifuge d'*Huxham*, délayé dans une boisson vineuse, étoient les moyens les plus propres à les tirer des bras de la mort.

La continuation du temps froid, entretenu par les vents du nord, a rendu les fièvres catarrhales & les points de côté pleurétiques très-communs, notamment parmi les gens du peuple: l'une & l'autre maladie avoit souvent un caractère de malignité. Les sujets affectés de la pleurésie, n'expectoroient que des matières crues, gluantes ou mouffeuses, rouillées, ou même noirâtres, qui désignoient une disposition gangréneuse dans le poumon: aussi ces malades succomboient vite, lorsqu'ils n'étoient pas secourus promptement, & par de puissans moyens.

Les fièvres intermittentes persistoient, surtout la fièvre tierce & la double tierce. Dans nombre de sujets, c'étoit la récurrence des fièvres d'hiver; & souvent la maladie présentait des complications qui contre-indiquoient l'emploi du quinquina: l'enflure des extrémités inférieures étoit souvent la suite de ces fièvres. La petite-vérole étoit fort rare à la fin du mois.



## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

## M É D E C I N E.

*Traité de la phthisie pulmonaire , avec la méthode préservative & curative de cette maladie , fondée sur des observations ; par M. RAULIN , docteur en médecine , agrégé honoraire au collège-royal de médecine de Nancy , pensionnaire , conseiller médecin ordinaire du Roi , censeur royal , ancien inspecteur général des eaux minérales du royaume & des maisons de santé de Paris , de la Société royale de Londres , &c. A Paris , de l'imprimerie de Valade , rue des Noyers , 1782. In-8° de 459 pag.*

1. L'auteur dit dans son discours préliminaire ; que la phthisie a pris son principe de la dégénération de l'espèce humaine , dont le second âge du monde a commencé le tableau ; que les passions s'étant développées de plus en plus , & le luxe ayant été porté à son comble , cette maladie a fait des progrès effrayans , & est parvenue au point d'alarmer l'humanité. La découverte des grandes Indes y est aussi pour quelque chose. Lorsqu'on veut se jeter dans



des considérations vagues & générales sur les effets des révolutions de la société, il est aisé de faire un étalage imposant des prétendues causes de maladies ; mais cette sorte de considération n'offrant rien de précis à l'esprit, rien qu'on ne puisse appliquer à presque toutes les maladies, ne sauroit servir de base à la pratique médicale. Rien n'est plus arbitraire que de mettre sur le compte du luxe & des épiceries une maladie telle que la phthisie, qui a existé dans tous les temps, & qui est très-commune dans des campagnes, où le luxe & le désordre des passions sont le moins connus. Il seroit plus vrai de dire que cette maladie, sans exclure les causes accidentelles qui peuvent la produire, est née avec l'homme, dont les fonctions organiques se faisant quelquefois avec impétuosité ou avec difficulté, opèrent principalement sur la poitrine une réaction que ce viscère ne peut pas toujours soutenir. C'est pourquoi, selon l'observation d'*Hippocrate*, & l'expérience constante de tous les siècles, il est une époque de la vie où cette maladie est très à craindre, où il est peu de jeunes gens qui n'en soient plus ou moins menacés.

Le livre de M. *Raulin* est divisé en cinq parties, & chaque partie en cinq sections. Dans la première partie, l'auteur expose tout ce qu'il croit propre à établir la connoissance de la phthisie pulmonaire. Il donne dans la seconde, les moyens capables de préserver de cette maladie & d'opérer sa guérison. Dans la première section de la première partie, on trouve la définition ou plutôt la description de la phthisie. L'auteur traite dans la seconde

section, de la phthisie essentielle, de l'héréditaire & de la contagieuse. Il expose dans la troisième le tableau de celle qui suit les différentes hémoptysies. La phthisie tuberculeuse est l'objet de la quatrième ; ainsi que celle qui provient des vomiques, d'obstructions des viscères du bas-ventre, & des maladies aiguës. Dans la cinquième, il s'agit des phthisies qui sont la suite de métastases à la poitrine, telles que celles du flux hémorrhoidal, des règles, de la matière des vieux ulcères, & des éruptions cutanées.

Dans les différentes sections qui font la seconde partie, l'auteur, après avoir exposé les causes de chaque genre de phthisie, propose les moyens de la prévenir & de la guérir.

Cet ouvrage contient des idées justes & des vues utiles, mais qui ne sont point neuves. L'auteur a recueilli, à-peu-près, ce que plusieurs médecins célèbres, & sur-tout *Van-Swieten* avoit déjà dit sur la phthisie pulmonaires, sur ses différentes causes, & sur le traitement qu'elles exigent. Quant à l'usage du lait, quoique *M. Raulin* ne soit pas le premier qui l'ait proscrit, il semble à cet égard plus original que tous ceux qui l'ont précédé, en ce qu'il interdit ce moyen sans restriction. Outre que son opinion sur cela est opposée à la pratique constante des plus grands médecins, & à une longue expérience qui a souvent fait voir les bons effets du lait, l'auteur la fonde sur des raisonnements très-peu solides, comme on peut s'en convaincre par ce seul passage, qui sert de base à tout ce qu'il dit contre l'usage du lait dans la phthisie. « *Willis* a ob-

» tout comme le lait ; & l'un & l'autre s'ai-  
 » grissent avant de se corrompre. L'acide du  
 » lait étant développé dans les vaisseaux du sang  
 » ne peut que lui communiquer cette qualité ;  
 » le sang la communiqueroit également au  
 » lait , s'il ne l'avoit pas déjà contractée. » Il est  
 aisé de voir que cette double supposition , sça-  
 voir, que l'acide du lait développé dans les vais-  
 seaux du sang , corrompt ce fluide , & que  
 l'acide développé du sang , corrompt le lait ,  
 ne peut s'admettre. Elle ne porte sur aucune  
 preuve , & même la supposition de *M. Raulin*  
 est démentie par les connoissances physiolo-  
 giques. Car il n'y a pas un aliment si pur , si  
 sain qu'il soit , qui ne pût devenir nuisible ,  
 s'il passoit dans la masse du sang avec les qua-  
 lités qui lui sont propres , & s'il n'avoit été  
 modifié par l'action des forces digestives , &  
 s'il pouvoit être corrompu par le sang qui seroit  
 dans un état d'acidité développée.

*M. Raulin* a porté le même vice de raison-  
 nement dans l'examen de plusieurs autres sub-  
 stances usitées dans le traitement de la phthi-  
 sie pulmonaire , telles que les limaçons. Le  
 bouillon de limaçons n'a vraisemblablement  
 d'autre propriété que de fournir une gelée  
 animale , c'est-à-dire une substance nutritive  
 qui ne fatigue point les forces digestives ; mais  
 en supposant qu'on eût des vertus particu-  
 lières à y trouver , faudroit-il pour cela se  
 servir des moyens qu'a employés *M. Raulin* ?  
 est-ce en dénaturant à un feu de reverbère des  
 limaçons , qu'on pourroit s'assurer s'ils sont uti-  
 les dans la phthisie ? Cette manière d'exami-  
 ner les substances alimentaires ou médicamen-  
 teuses ne sauroit s'appliquer sur-tout à celles qui

font tirées du règne animal & du règne végétal ; dans tous les cas même elle ne peut fournir que de fausses lumières , si elle n'est subordonnée à l'observation médicale.

*Consultations de médecine , & Mémoire sur l'air de Gemenos ; par M. M. F. B. RAMEL le fils , docteur en médecine. A la Haye , chez les libraires associés ; & se trouve chez Mossy , à Marseille. in 12 de 419 pag. Prix 3 liv. broché.*

2. M. Ramel est un médecin qui exerce son art avec distinction & avec succès dans la Provence. Il a voulu rendre utiles au public les connoissances dont il fait un usage si avantageux pour ses malades. Il croit que les jeunes médecins qui sortent de l'université, quoiqu'ils en rapportent les plus grandes connoissances pourront retirer quelque fruit de ce Recueil d'observations. Il pense qu'il sera d'une utilité plus marquée pour cette foule de guérisseurs subalternes, qu'il appelle à la fleur d'orange, qu'une certaine université multiplie, en faisant un trafic odieux des grades de médecine. M. Ramel combat cet abus avec un zèle qui s'étend aux magnétiseurs & aux autres espèces de charlatans. Si l'intérêt suffit pour faire germer l'empirisme, il faut avouer que l'ignorance & les préjugés du peuple sont bien propres à l'entretenir & à l'encourager. M. Ramel rapporte que, dans une ville de sa province, l'exécuteur de la haute justice est souvent consulté par les malades. L'idée que celui qui ôte la

vie peut la donner , est en effet très-affortie à l'esprit du peuple.

M. *Ramel* a beaucoup de sagacité pour saisir les indications que présentent les maladies sur lesquelles il est consulté , & les remèdes qu'il prescrit paroissent bien appropriés aux différens cas. On pourroit peut-être lui reprocher de s'être trop étendu sur les causes des diverses affections qu'il a traitées. Dans la sixième consultation , par exemple , il s'agit d'un homme mélancolique qu'une humeur dartreuse vague a jetté dans une suite d'indispositions , en affectant successivement divers organes. M. *Ramel* emploie six ou sept pages pour l'exposition des causes de cette maladie : *Les auteurs* , dit-il , *ont distingué dans les humeurs plusieurs qualités vicieuses , qui ont chacune des nuances imperceptibles , & qu'on pourroit subdiviser en plusieurs autres. Ces qualités générales sont la dyscrasie sereuse , la dyscrasie salée - acide , la dyscrasie salée - âcre & ammoniacale ; & c'est ici précisément la qualité des fluides de M. le Consultant.* Il dit aussi que le sang de M. le Consultant est viscide , glutineux , gommeux , résineux , térébenthiné & hérissé de pointes. Heureusement ce jargon , qui se trouve dans des auteurs d'ailleurs très-estimables , tels que *Boerhaave* & *Sauvages* , ne signifie rien ; & comme il ne réveille dans l'esprit aucune idée qui puisse guider le praticien , celui-ci n'en fait pas moins ce qu'il doit faire , & c'est ce qui est arrivé à M. *Ramel*.

Les consultations sont en général le genre d'ouvrages le moins fait inspirer la confiance des lecteurs. L'auteur y parle pour l'ordinaire de malades qu'il n'a point eu sous les yeux ,

dont il n'a connu l'état que par des rapports souvent infidèles , dont il n'a point suivi le traitement. Il ne peut point assurer que les remèdes qu'il leur a conseillés soient les seuls qu'ils aient pris. La forme de consultations , nécessite des détails inutiles , & pourtant longs à lire. Si *Sydenham* nous eût donné le journal de sa pratique & le recueil de ses consultations , nous aurions peut-être vingt volumes in-folio à lire , au lieu d'un volume in-quarto , auquel peut se réduire tout le résultat de sa pratique. Dans un siècle où l'on écrit autant que dans celui-ci , un médecin qui se croit capable de contribuer par ses écrits au progrès de l'art de guérir , ne peut le faire efficacement qu'en présentant les résultats d'une longue suite d'observations , d'autant plus qu'on ne sauroit rien conclure d'une observation isolée ; enfin l'on pourroit faire aux consultations le même reproche que M. *Ramel* , dans sa Dissertation (a) sur l'air de Gemenos , fait aux observations météorologiques qu'il traite d'*oïscuses*.

Quant à l'air de Gemenos , dont M. *Ramel* a fait le sujet d'une dissertation , il résulte de la description topographique qu'il en donne , que l'atmosphère de cet endroit est humide & grasse , propre à ramollir des fibres sèches & irritables , telles qu'on les a communément dans les pays méridionaux. Cet air a été utile à beaucoup de phthifiques. On envoie à Gemenos indistinctement toute sorte de malades.

---

(a) M. *Ramel* annonce dans cette Dissertation , un ouvrage sur l'abus des applications météorologiques.

M. *Ramel* a très-bien senti que l'air de ce lieu ne sauroit convenir à tous. « Qu'il doit être » nuisible dans toutes les maladies qui recon- » noissent pour cause la densité vapide des flui- » des, le relâchement de la fibre, son défaut » d'élasticité, dans les gonflemens, les œdèmes, » les pâles-couleurs, &c. »

The Works of JOHN FOTHERGILL, &c.

C'est-à-dire, *Les Œuvres de JEAN FOTHERGILL, docteur en médecine; par JEAN COAKLEY LETTSOM. 3 vol. in-8° avec des gravures. A Londres, chez Dilly, 1784.*

3. La plupart des écrits réunis ici ont été publiés en différens temps, soit dans les observations & recherches médicales, soit dans les transactions philosophiques, soit dans le *Gentleman's magazine*. C'est la célébrité de l'auteur & de l'éditeur qui nous engage à annoncer cette nouvelle édition.

Collectio opusculorum selectorum ad medicinam forensem spectantium, &c. *Collection d'opuscules choisis, concernant la médecine légale, recueillie par le docteur JEAN CHRISTIAN TRAU-GOLT SCHLEGEL, médecin à Langensalza dans la Thuringe. A Leipfick, chez Schneider; à Strasbourg, chez Kœnig, 1783. In-8° de 285 pag.*

4. Les pièces contenues dans ce tome sont  
X vj

au nombre de sept : indiquons-les avec l'année de leur première publication.

I. *Dissertation sur le soin que les Souverains doivent prendre de la santé de leur sujet ; par ELEONARD-FRÉD. HEISTER.* A Helmstadt, 1738.

Cet écrit partagé en trois sections , offre d'abord la manière de conserver sa santé en temps de paix, les moyens d'augmenter la force des citoyens & celle de leur tempérament : suit l'indication des secours propres à rétablir leur santé altérée , & de quelle manière il faut les leur administrer ; après quoi il est traité des devoirs que les chefs doivent remplir pour procurer la santé publique.

II. *Dissertation sur l'inspection & l'ouverture des cadavres , ordonnées par des juges , avec un exemple particulier ; par BURCARD-DAVID MAUCHART.* A Tubinge, 1736.

La conduite qu'un médecin ou un chirurgien doit suivre en pareil cas, est très-bien détaillée dans ce Mémoire.

III. *Mémoire où l'on expose les principales précautions qu'il faut observer dans les ouvertures & l'examen des cadavres humains pour servir en justice ; par PHILIPPE CONRAD FABRICIUS.* A Helmstadt, 1750.

IV. *Dissertation sur les indices d'infanticide qu'on peut tirer de l'ouverture du cadavre , ordonnée par la justice ; par JEAN-TRAUGOLT ADOLPHE.* A Helmstadt, 1764.

Ce médecin prétend que les gens de l'art ne peuvent avoir trop de circonspection , & qu'ils ne doivent pas précipiter leurs jugemens.

V. *Dissertation sur la grande nécessité de l'in-*



*spéction du cœur & des gros vaisseaux dans l'ouverture & la dissection des enfans morts, ordonnées par la justice. A Helmstadt, 1752.*

C'est sous la présidence du célèbre professeur *LAURENT HEISTER*, que cet opuscule a été publié par l'auteur *J. D. FARENHOLTZ*. Il est très-intéressant & bien écrit; il est facile de juger par la lecture que le maître a beaucoup aidé son disciple.

VI. *Mémoire contenant les principales expériences sur les effets de la putridité dans les poumons des enfans morts avant ou après l'accouchement: on y a joint quelques nouvelles expériences faites sur les poumons d'enfans morts avant l'accouchement; par JEAN-ANDRÉ-CHRISTOPHE MAYER. A Francfort-sur-l'Oder, 1784.*

VII. *Observations sur les meurtrissures considérées comme indices d'infanticide; par HENRI-FRANÇOIS DELIUS. A Erlang, 1781.*

Cette dissertation, quoique la plus courte, n'est pas la moins intéressante de cette collection. Le sujet qu'on y traite est bien éclairci par des exemples particuliers.

*Observationes de febré petechiali: Observationes sur la fièvre pétéchiale, par M. LOUIS-CHRIST. ALTHOF DE DETMOLD, docteur en médecine & chirurgie. A Gottingue, chez Dieterich; à Strasbourg, chez Kœnig, 1784. In-8º de 48 pag.*

5. Au mois de décembre 1782, il commença à régner à Ellershausen, village situé à une lieue environ de Gottingue, une maladie qui faisoit

périt presque tous ceux qu'elle attaquoit. Il n'y eut d'abord que sept personnes qui en furent saisies ; mais six moururent au mois de février suivant ; le mal s'étendit rapidement : alors M. *Richter*, conseiller aulique, premier médecin du roi d'Angleterre, physicien de la principauté de Gottingue, reconnut que c'étoit une fièvre pétéchiALE qui régnoit dans ce village. Pour s'opposer aux progrès de l'épidémie, il pria M. *Althof* de se rendre à Ellershausen, & d'en observer avec soin le caractère. Ce jeune docteur y vola, & reconnût une fièvre bilieuse, accompagnée de pétéchies. Aidé des conseils de M. *Richter*, il vint à bout d'arrêter promptement l'épidémie.

M. *Althof* publie aujourd'hui les observations qu'il fit alors. Il donne d'abord la topographie d'Ellershausen, décrit cette fièvre pétéchiALE, en recherche les principales causes, & expose les moyens qui furent employés avec succès. On commença donc par évacuer la saburbe des premières voies, ensuite on corrigea par les antiseptiques la corruption putride qui infectoit déjà les humeurs. On fit usage du quinquina lorsqu'il y avoit prostration de forces, & que la masse des humeurs paroissoit déjà être en proie à la putridité ; mais le succès ne fut pas toujours également heureux.

Dans un cas désespéré, la racine d'arnica procura le plus grand bien ; c'est l'objet d'une observation particulière, dans laquelle on examine qu'elles peuvent être les vertus de cette plante contre la fièvre pétéchiALE, & quelles sont les indications qui doivent en déterminer l'emploi. On sait que M. *Collin*, médecin de Vienne, a fait avec cette racine des expériences

pour préserver les viandes de la putréfaction, ou pour la corriger lorsqu'elle avoit lieu. *M. Althof* les a répétées en partie, & en conclut que la racine d'arnica l'emporte sur le quinquina, soit pour éloigner, soit pour corriger la putréfaction.

*Dissertatio medica sistens observationes practicas circa usum belladonnæ, in melancholia, mania & epilepsia: Dissertation de médecine, contenant des observations pratiquées sur l'usage de la belladonne, dans la mélancolie, la manie & l'épilepsie; par M. JEAN-HENRI MUNCH DE ZELL, docteur en médecine & chirurgie. A Gottingue, chez Dieterich; & se trouve à Strasbourg chez Kœnig, 1783. In-4<sup>o</sup> de 32 pag.*

6. Depuis que M. le baron de *Storck* a montré qu'on pouvoit employer utilement, en médecine, plusieurs plantes regardées auparavant comme poisons, d'autres médecins se sont empressés de marcher sur ses traces. La jusquiame, la ciguë, la mandragore, les solanons, sont devenus des narcotiques salutaires, & ont souvent servi à guérir différentes maladies. La belladonne qui est de la famille des solanons, quoique très-suspecte & vraiment vénéneuse, a été aussi essayée dans plusieurs affections; ses effets n'ont pas été sans succès. *M. Munch* rassemble ici toutes les observations qui prouvent ou semblent prouver son utilité dans la manie,

la mélancolie & l'épilepsie. Il ne prétend point que cette plante soit absolument spécifique contre ces maux terribles; mais il s'efforce de faire voir que ses vertus, confirmées par beaucoup d'expériences, s'accordent avec les causes de ces maladies, qu'elle les guérit souvent, qu'elle y est d'un grand secours, bien qu'on ne puisse pas toujours en donner de solides raisons. On sera sans doute étonné de voir M. *Munch* rapporter tant de maladies guéries par cette plante; car on sait qu'elle a très-souvent échoué: mais ce médecin ne produit que des observations marquées par des succès, afin de ne pas donner trop d'étendue à sa dissertation, ayant cru devoir omettre les cas assez nombreux dans lesquels la belladonne n'a point réussi.

Il a extrait ces observations de *Greding*, de *Stolle* & d'*Evers*; mais sur-tout de M. *Munch* son père, qui lui a communiqué ce que sa pratique lui a fourni. Tous les résultats de ces observations sont à-peu-près les mêmes. Les malades ont toujours été parfaitement guéris; mais il faut exposer par quelles méthodes.

*Greding* qui, le premier, a publié sa méthode dans les adversaires de médecine de *Ludwig*, a d'abord été très-circonspect dans l'administration de ce végétal. Il commença par donner un demi-grain des feuilles pulvérisées, ou de l'extrait mêlé avec du sucre, trois fois par jour, en augmentant insensiblement la dose jusqu'à un grain & demi. Ses malades l'ayant supporté aisément, il mêla l'extrait avec la poudre des feuilles; &, dans l'espace de vingt-quatre heures, il leur fit prendre depuis trois jusqu'à dix pilules d'un grain, en plusieurs fois.

*Evers*, dont les expériences ont paru en alle-

mand, avala lui-même plusieurs doses de belladonne en poudre. Il éprouva que la dose la plus favorable étoit cinq grains; il y joignit autant de rhubarbe pulvérisée, & la prescrivit ainsi soir & matin, à ses malades. Le douzième jour, il leur faisoit prendre deux onces de sel de Sedlitz.

*Stolle*, dont on peut voir les observations dans le troisième tome du *Ratio medendi*, se servoit de l'extrait fait avec le suc de la racine de belladonne récemment exprimé. Il faisoit prendre un ou deux grains de cet extrait dissous dans de l'eau, en plusieurs fois, dans l'espace de vingt-quatre heures; deux petites filles, l'une attaquée de la danse de Saint-Gui, l'autre tourmentée de convulsions chroniques, prirent ainsi ce remède. Il en ordonna jusqu'à huit grains à une épileptique de treize ans; & vingt grains à un petit garçon du même âge, aussi épileptique: ces doses étoient seulement pour vingt-quatre heures.

*M. Munch*, père, ne donne qu'une dose de feuilles de belladonne, pulvérisées, dans l'espace de quarante heures, (excepté dans la rage,) en augmentant ou diminuant cette quantité, selon la diversité de l'âge, du tempérament & de la maladie.

*M. Munch* fils examine quelle est la meilleure de ces méthodes. Il préfère la dernière, cite en sa faveur plus de cent épileptiques, ainsi qu'un grand nombre de mélancoliques & de maniaques, guéris avec la belladonne.

*M. Munch* fils a dédié cette dissertation à son père, & à *M. Baldinger*, médecin & professeur à Gottingue.



AUENBRUGGER, &c. Von der stillen wuth, &c. C'est-à-dire, *De la rage muë, ou du penchant au suicide comme véritable maladie, avec des observations & des remarques ; par M. AUENBRUGGER, docteur en médecine, grand in-8° de 71 pag. A Dessau, dans la librairie des savans, 1784.*

7. L'auteur établit que cette maladie suppose le dégoût de l'existence, causé par un sentiment insupportable d'un objet tourmentant qu'on n'est pas le maître d'éloigner ; que par conséquent elle appartient au genre des démences. Les causes immédiates de cette affection existent dans l'ame ou dans le corps. Les passions de toute espèce, les douleurs tant physiques que morales, constituent les divers genres de ces causes. M. Auenbrugger reconnoît trois périodes à cette maladie : elle ne fait que commencer, ou elle a déjà fait des progrès, ou enfin elle a acquis toute son énergie. Il passe ensuite à la description des signes qui la manifestent. On s'apperçoit de dérangemens dans les fonctions du corps, & ces dérangemens vont toujours en augmentant : les malades trahissent leur état par certains gestes, par leur humeur, par leurs actions. Le siège principal de cette espèce de folie est dans le plexus splénique, & dans la courbure gauche du colon. Pour la guérir il faut, selon l'auteur, avoir recours à l'eau de fontaine pure, à la ligature du ventre, à un vésicatoire de neuf pouces de long & de

fix pouces de large , appliqué à la région de la ratte. La saignée ne convient point : quelquefois on peut associer à l'eau un très-léger amandé , donner de temps en temps la potion laxative de Vienne , faire faire des frictions aux jambes avec des draps chauds , lorsqu'elles sont froides , avoir recours à tout ce qui peut dissiper les maïades , les entretenir de choses gaies , leur présenter les consolations de la religion , charger des gardiens vigilans & intelligens de les suivre & de veiller sur eux. S'il faut les lier , on aura soin de garnir de linges les endroits où l'on appliquera les ligatures , pour qu'ils ne se blessent pas lorsqu'ils feront de grands efforts pour se dégager. M. *Auenbrugger* a encore retiré certains avantages d'une infusion théiforme du lierre terrestre & des fleurs de millepertuis : il a quelquefois administré des pôtions anodynes ; mais il se repent de les avoir données à trop forte dose , & d'avoir ainsi perdu le fruit qu'il avoit droit d'en attendre.

Les observations que l'auteur a jointes à cette brochure ne répondent point à l'espérance qu'il veut faire concevoir. Les malades qu'il a traités ont tous péri. Le premier a eu différentes rechutes , & a enfin succombé à une inflammation des intestins : le second a été attaqué d'une fièvre lente étiq̃ue , & a perdu le jugement ; les-autres sont parvenus à exécuter leurs sinistres desseins. Ces non-succès portent M. *Auenbrugger* à établir quelques conclusions générales , & à conseiller de s'abstenir d'une trop forte contention d'esprit , du chagrin , du trop grand repos , de l'oïiveté , de la crapule.



ORIBASII medicinalium collectionum liber primus: *Le premier livre des collections de médecine d'ORIBASE, publié pour la première fois en grec & en latin, d'après un manuscrit de Moscou; par M. GRUNER, doyen de l'université de Jena, professeur public ordinaire de botanique & de médecine théorique. A Jena, chez Maukius, 1782. In 4° de 16 pag.*

8. Les collections de médecine d'Oribase n'ont encore paru qu'en latin. Cette version faite par *Rasario* est tout à-la-fois inexacte & mutilée. Les savans desiroient depuis longtemps une édition du texte grec. M. *Matthæi* avoit annoncé dans un ouvrage périodique allemand, que les quinze premiers Livres de ces collections existoient en grec dans un manuscrit de la bibliothèque impériale de Moscou. M. *Gruner* a engagé ce philologue à lui en procurer une copie. Il a obtenu en partie ce qu'il desiroit: c'est pour ne pas laisser attendre plus long temps les savans, qu'il a publié le premier Livre en grec, avec sa traduction latine, & quelques courtes notes.

De vera diabetis causa in defectu assimilationis quærenda: *De la vraie cause du diabète, qu'il faut chercher dans un défaut d'assimilation; par M. FRANÇ. PLACE, d'Yorck en Angleterre, docteur en médecine & chirurgie. A Gottingue,*



chez Dieterich ; à Strasbourg, chez  
Kœnig, 1784. In-4° de 26 pag.

9. M. Place, dans cette dissertation, rejette les différentes théories proposées avant lui sur la cause du diabète. Comme dans cette maladie les urines sont blanches, ou de couleur naturelle, & qu'elle n'est jamais compliquée de jaunisse, il assure que le diabète provient toujours de la diminution des forces du corps & de la force assimilatrice qui est très-affoiblie. Ce médecin anglois s'appuie dans ce Mémoire de beaucoup d'argumens propres à confirmer ce sentiment.

De despiciendis artium & medicinæ irriforibus disseritur : *Il faut mépriser ceux qui se raillent des arts & de la médecine ; par M. J. CHARLES GEHLER, vice-chancelier de l'université de Leipfick, professeur public ordinaire d'anatomie & de chirurgie, assesseur de la Faculté de médecine, &c. &c. 1784. A Leipfick, chez la veuve Buëschel, in-4° de 15 pag.*

10. Le vice-chancelier actuel de l'université de Leipfick ne se donne point pour auteur de ce discours ; c'est, dit-il, le dernier opusculé académique sorti de la plume de feu M. Platz, célèbre professeur que la Faculté de médecine vient de perdre.



Differtatio medica de acrimonia urinosa in corpore humano retenta: *Differtation de médecine sur l'acrimonie urineuse retenue dans le corps humain; par M. SIMON NEUBURG, de Francfort, docteur en médecine & chirurgie. A Gottingue, chez Barmeier; se trouve à Strasbourg, chez Kœnig, 1783. In-4° de 32 pag.*

11. L'urine, cette liqueur animale, âcre & corrosive, qui tourne si facilement à la putridité, devient la cause de beaucoup de maladies graves, quand elle est trop long temps retenue dans le corps humain; son séjour prolongé engendre cette acrimonie urineuse, qui infecte dans peu toute la masse des humeurs. L'auteur examine les principes constituans de cette acrimonie, & expose les diverses manières dont elle peut se former. Il recherche ensuite toutes les maladies qu'elle peut produire, & assure que celles qui naissent le plus fréquemment de cette cause sont les maladies de la tête & du système nerveux.

M. Neuburg a dédié cette dissertation au Sénat de Francfort. Il a fait imprimer à la fin, une Lettre qui lui a été adressée par M. Marx, médecin de la Cour de Cologne. On y trouve une énumération succincte & précise des maux que l'urine peut engendrer par sa rétention ou par la métastase.



Differtatio medica de aeris fixi usu medico nuper celebrato : *Differtation de médecine sur l'usage de l'air fixe , récemment célébré en médecine ; par M. CHARLES-JEAN NYBERG, de Reval en Livonie, docteur en médecine. A Jena , chez Maukian , 1783. In4° de 39 pag.*

12. Les Anglois sont les premiers qui aient vanté l'usage médicinal de l'air fixe. Des médecins de différentes nations ont répété leurs expériences , & le succès a beaucoup varié ; les uns louent ce nouveau remède , tandis que d'autres le condamnent absolument. Dans cet état de cause , une differtation où l'on rapporte exactement les faits , & où l'on pèse avec impartialité le pour & le contre , ne sauroit manquer d'être bien reçue : telle est celle que nous annonçons , composée par un jeune Russe qui vient de prendre son doctorat à Jena , où il se faisoit distinguer depuis quelques années , non seulement par son savoir , mais encore par son habileté dans la pratique , par sa douceur & par son urbanité.

M. *Nyberg* divise cet opuscule en trois sections. Dans la première , il indique les manières de retirer l'air fixe , & en examine les vertus ; dans la seconde , il fait l'énumération des maladies dans lesquelles on l'a employé ; ces maladies sont en très-grand nombre. M. *Nyberg* a recueilli toutes les observations qui ont été faites , & les met sous les yeux du lecteur.

Enfin, dans la troisième section, qui est fort courte, il considère s'il faut admettre ou rejeter l'usage de l'air fixe. Voici comment il prononce.

« Que faut-il donc penser de ce nouveau remède ? Sa principale vertu est sans contredit d'être anti-septique, mais elle n'est pas telle qu'on a voulu le faire croire ; elle doit souffrir encore quelque exception. Elle n'enlève pas absolument la putridité, elle l'arrête seulement & diminue la mauvaise odeur ; toutes les observations à ce sujet ne décident pas la question. On doute aussi beaucoup des propriétés antiscorbutique & lithontriptique de ce gaz. *Lettsom* a même vu les symptômes s'augmenter par son usage. On ne peut rien décider non plus, quant à présent, sur sa vertu dans les maladies de l'estomac, des glandes & des nerfs. Il ne faut pas toujours compter sur l'air fixe pour tuer & expulser les vers. »

« Ce qui est seulement certain, c'est que ce remède a desséché la teigne, qu'il excite l'urine & la transpiration ; mais il faudroit voir s'il mérite véritablement d'être préféré aux autres remèdes connus depuis long-temps. En attendant, un médecin prudent doit suspendre son jugement ; quelques jours de plus nous rendront plus certains, & l'on verra peut-être rejeter ce médicament nouvellement venu d'Angleterre. S'il est louable de chercher de nouveaux remèdes, on ne doit pas moins condamner cet enthousiasme, cette espèce de fureur avec laquelle on affirme que l'air fixe l'emporte sur tous les autres médicaments, qu'il est la panacée, le remède universel qu'il faut mettre exclusivement en usage, &c. »

Cette

Cette dissertation est dédiée à M. de Grotenhielm, seigneur Russe, gouverneur de l'Esthonie.

Elle est terminée par une Lettre de M. Starke, professeur de Jena, adressée à M. Nyberg; il lui marque beaucoup de regrets sur son départ. On voit par cette Épître que ce jeune docteur voyoit les malades avec M. Starke, que celui-ci l'envoyoit à sa place toutes les fois qu'on venoit des environs lui demander des secours.

*Dissertationes medicæ selectæ Tubingenses, oculi humani affectus, &c. Dissertations médicales choisies de Tubinge, volume I, contenant les affections de l'œil, considérées en médecine & chirurgie; nouvelle édition, publiée par les soins de M. CHRISTIAN-FRÉDERIC REUSS, professeur public de médecine dans l'université de Tubinge, membre de diverses Académies & Sociétés célèbres. A Tubinge; chez Cotta; à Strasbourg, chez Kœnig, 1783. In-8° de 370 pag.*

13. Il existe aujourd'hui un nombre prodigieux de dissertations de médecine, publiées dans les différentes universités de l'Europe. Il n'est pas rare d'en trouver de fort intéressantes, &c qui méritent assurément d'être connues plus loin que la province où elles prennent

naissance ; mais la petitesse de ces opuscules & le peu d'importance qu'on met à les conserver, les condamne souvent à l'oubli. Le baron de *Haller* a bien senti que la plupart éprouvoient un sort trop rigoureux. Il en a fait plusieurs choix, qui ont été très-accueillis du public. D'autres médecins ont suivi son exemple. *Sandifort* a recueilli les dissertations hollandoises ; *Wasserberg*, celles de Vienne ; *Klinkosch*, celles de Prague ; *Spielmänn*, celles de Strasbourg, &c. M. *Reufs* s'occupe de celles de Tubinge. Il ne prétend point les donner toutes, le nombre en est trop considérable ; mais il fait un choix de celles qui offrent des découvertes, & qui sont fondées sur des observations solides & sur des expériences exactes. Son Recueil commence par les opuscules de chirurgie, & ce volume est composé de ceux que *Burkard-David Mauchart*, conseiller premier médecin du duc de *Wurtemberg*, professeur de chirurgie à Tubinge, a donnés sur les affections des yeux. Le baron de *Haller* en avoit déjà inféré quelques-uns dans sa collection. Tous ils ont plus ou moins de mérite ; sont très-rares & fort recherchés en Allemagne. Je vais indiquer ceux de ce volume.

I. *L'ophthalmoxysis nouvelle & antique, ou belle opération oculaire de WOOLHUSE & D'HIPPOCRATE, mise au jour d'après le texte grec, négligée pendant deux mil'e ans, mais paroissant à présent avec splendeur.*

Ce savant professeur donne le nom d'*ophthalmoxysis* à cette opération que *Woolhuse* nomme *dégourdissement*, ou *dégonflement* & *scarification* du globe de l'œil. L'on trouve dans

cette dissertation l'histoire, la description de l'instrument, la manière de pratiquer cette antique opération. *Mauchart* en montre l'utilité, & n'oublie pas de faire observer les précautions qu'elle exige.

II. *De l'hypopyon, affection grave de l'œil, difficile à guérir.*

*L'hypopyon* est une espèce d'abcès de l'œil, qui arrive lorsqu'il s'amasse du pus dans la première région ou chambre de l'œil, entre la cornée & l'iris. On voit par cette définition, combien une telle maladie est dangereuse. Elle cause souvent l'aveuglement, & quelquefois la mort même. *Mauchart* traite ce sujet en médecin observateur, qui connoît les causes, & en oculiste exercé dans l'art de faire des opérations. Il rapporte à la fin de cette dissertation, cinq observations d'hypopyon qu'il a heureusement guéri.

III. *De l'onglet de l'œil, ou du pus amassé entre les lames de la cornée.* *Mauchart* traite ici de l'onglet ( *unguis* ) de la même manière qu'il a traité de l'hypopyon.

IV. *Des ulcères de la cornée.*

V. *De l'empyème de l'œil, ou du pus stagnant dans la seconde chambre de l'œil.*

VI. *De la fistule de la cornée.* Notre habile oculiste traite ces diverses affections de la manière la plus satisfaisante.

VII. *Du séton de la nuque, des oreilles & de l'œil même.*

Les sétons de la nuque & des oreilles sont assez connus & assez faciles à pratiquer. Il n'en

est pas ainsi du féton que l'on conduit à travers le globe même de l'œil ; opération qui paroît au premier apperçu , barbare & téméraire. *Mauchart* s'étend principalement sur cette espèce, en démontre l'utilité, fait voir comment il s'y faut prendre pour l'exécuter heureusement, met devant les yeux de l'oculiste toutes les précautions qu'il doit observer avant d'en venir à une opération si délicate, & les cas où elle convient.

VIII. *Des taches de l'œil, & de l'opération chirurgicale qui consiste à les enlever.*

IX. *Leucômes de Tobie.* Les amateurs de la médecine sacrée liront avec le plus grand plaisir cette dissertation. *Mauchart* y confère les diverses leçons de la bible, & donne la préférence à l'édition grecque de *Drusius*. Il examine quelle maladie purent produire les excréments d'oiseaux qui tombèrent dans les yeux de Tobie. Il apprend à connoître le leucôme, & désigne l'espèce de l'ancien patriarche ; & enfin quelle peut être la guérison instantanée de ces leucômes. Notre savant oculiste montre ici beaucoup d'érudition, qui dépose qu'il étoit non-seulement versé dans son art, mais bien encore dans les belles lettres & dans la connoissance de l'antiquité.

X. *De la paracentèse de l'œil dans l'hydrophthalmie & de l'amblyopie des vieillards.* On trouve dans cette dissertation une opération à peine décrite par aucun autre auteur. *Mauchart* y propose un instrument que *Woolhuse* semble avoir voulu tenir caché, & la manière industrieuse que *Tourberville*, célèbre dentiste an-



glois, employoit pour tenter de faire sortir l'humeur aqueuse trouble, pour la changer & l'améliorer.

L'éditeur, M. *Reufs*, a cru inutile de joindre des notes à ces dissertations; mais à la fin de chacune, il indique les livres qui ont paru depuis *Mauchart*, dans lesquels on peut trouver des éclaircissemens & des supplémens propres à en rendre la lecture plus profitable.

*Avis aux mères & aux nourrices, sur l'art & les moyens de prévenir les ruptures aux enfans du bas âge, avec une dissertation sur les hernies, & les particularités des bandages élastiques du sieur D'AIMÉ, maître en chirurgie à Sedan. A Charleville, chez Guyot, 1783. Petit in-8° de 27 pag.*

14. On trouve dans cette brochure quelques instructions sur la manière de porter les divers bandages propres à contenir les hernies; on y a indiqué les précautions qu'il faut avoir dans leur usage. Après avoir démontré le grand nombre d'inconvéniens qui résultent de ne point découvrir une hernie dans son commencement, M. *d'Aimé* passe à l'effet salutaire du bandage dans la jeunesse, aux moyens préservatifs contre les ruptures des enfans, aux remèdes & aux moyens qui peuvent contribuer à les guérir.

M. *d'Aimé* tient un fonds de diverses sortes de bandages.

*Dissertatio medico-chirurgica in qua novum ad ligaturam polyporum uteri instrumentum, &c. Dissertation medico-chirurgicale, dans laquelle se trouve décrit un instrument pour faire la ligature des polypes de la matrice; par M. FRÉDÉRIC-JEAN GOERTZ, docteur en médecine & en chirurgie. A Gottingue, chez Dieterich; à Strasbourg, chez Koenig, 1783. In-8<sup>o</sup> de 53 pag. avec figur. en taille-douce.*

15. On regarde avec raison comme une maladie très-difficile à guérir, le polype de la matrice & du vagin. Il se rencontre assez souvent en France. On le croit plus rare en Allemagne, & dans le reste de l'Europe; mais, selon M. Goertz, son existence n'est pas facile à reconnoître; les chirurgiens même les plus expérimentés y sont trompés. Le polype mine sourdement les malades, qui périssent sans qu'on se doute de la véritable cause de leur mort. Quelquefois on le prend pour une autre maladie, & sur-tout pour la chute de matrice avec inversion. Les écrivains françois offrent eux-mêmes plusieurs exemples de cette erreur. Toutes ces considérations ont engagé ce médecin à composer cette dissertation. Il explique d'abord, ce qu'on entend par le mot *polype*, & expose les autres dénominations, tant anciennes que modernes, par lesquelles on a désigné cette maladie. Il divise ensuite les polypes selon leur insertion, leur caractère & leur nature. Il recherche les causes qui peuvent, d'une manière

probable, produire de telles excroissances. Il propose les différentes méthodes employées pour les extirper, en montre les inconvéniens & les avantages, & donne les raisons qui le déterminent à préférer une méthode à une autre : après quoi il décrit le nouvel instrument qu'il a inventé, & dont il a fait graver la figure.

---

*Traſtatio de quibuſdam notabilioribus objectis ad artem obſtetricandi ſpectantibus, tironum uſui deſtinata. Traité ſur quelques objets très-importans pour l'art des accouchemens, deſtiné à l'uſage des commençans; par CHRÉTIEN-JACQUES-THÉOPHILE DE MÉZA, le jeune, docteur en médecine, praticien & accoucheur à Copenhague, membre de la Société royale de médecine de la même ville. A Copenhague, chez Proſt; à Strasbourg, chez Kœnig, 1783. Petit in-8<sup>o</sup> de 118 pag.*

16. M. de Méza, autrefois de la nation Juive, a dédié ſon Traité à M. Saxtorph, docteur en médecine & profeſſeur de l'art des accouchemens; & à M. Ortow, premier accoucheur de la maiſon royale des pauvres. Après avoir fait la deſcription anatomique exacte du baſſin, indiqué ſes uſages, & marqué les qualités qu'il doit avoir pour être bien conformé, l'auteur donne des éclairciſſemens ſur les affections naturelles, & ſur les maladies qui dependent de la groſſeſſe

& de l'accouchement. *M. de Meza* s'étend particulièrement sur l'hémorrhagie de la matrice. Il décrit en détail les diverses espèces d'accouchemens ; il finit par les signes qui démontrent la mort du fœtus. On trouve à la fin de cet ouvrage élémentaire, l'histoire d'une fièvre puerpérale, qui a régné à Copenhague en 1781. Plusieurs paragraphes présentent l'aitiologie sommaire de cette espèce d'épidémie.

---

Caroli a LINNÉ equitis Systema Vegetabilium secundum classes, ordines, genera, species, cum caracteribus & differentiis ; editio decima quarta, præcedente longè auctior & correctior, curante JO. ANDREA MURRAY, equite ord. reg. de Wasa, consiliario r. aul. professore medic. & botan. o. in Acad. reg. Gotting. præfecto horti r. botanic. Societatum scientiarum Gottingens. Stockholm. Upsal. Gothenb. & Lundens. medicarum Parisiens. Nanc. Hafn. atque œconomicarum Bernens. & Cell. membro. *Le Système des végétaux, divisé en classes, ordres, genres & espèces, avec les caractères & les différences, par le chevalier DE LINNÉ; édition quatorzième, beaucoup plus augmentée & plus correcte que la précédente, par les soins de JEAN-ANDRÉ MURRAY. A Gottingue, chez Diete-*

rich; se trouve à Strasbourg, chez Koenig, 1784. In-8° de 987 p.

17. L'édition précédente de cet important ouvrage étant épuisée depuis deux ans, il étoit nécessaire d'en donner une nouvelle.

Comme dans l'espace des dix dernières années, on a découvert un très-grand nombre de plantes, & qu'on a rendu plus exacts les caractères de beaucoup d'autres déjà décrites, il convenoit d'enrichir cette édition de ces deux objets. En effet, depuis que le célèbre chevalier de Linné a mis la dernière main à son système, plusieurs botanistes ont entrepris des voyages dans des contrées fort éloignées & fort peu connues; leurs découvertes étoient dispersées & consignées dans des ouvrages particuliers: il faut encore avouer que dans notre Europe même, on a remarqué quelques végétaux qui avoient échappé aux yeux de nos prédécesseurs. M. Murray a donc rassemblé les additions faites par les Linnés; par Forskal, dans son voyage en Egypte & en Arabie; par Aublet, dans la Guiane françoise & l'isle de France; par Sonnerat, dans la nouvelle Guinée & dans l'Inde orientale; par Bank's, par Solander & par les Forsters, dans la mer du sud; par Sparmann, dans l'Afrique méridionale; par Thunberg au même endroit, à Ceylan, à Java, & dans le Japon; par Pallas, par Georgi, & autres scrutateurs de la nature, dans l'immense empire Russe: il a encore conféré les nouvelles plantes dont la connoissance est dûe au zèle de Jacquin, lesquelles ne se trouvent que dans le Jardin de Vienne & dans la Flore d'Autriche, & examiné celles qui font l'objet

des derniers travaux de *Gouan de Montpellier*.

Ainsi, l'on aura par les soins du professeur de *Gottingue*, l'histoire des richesses actuelles de la botanique. Avec cet ouvrage, on peut assurément se passer du supplément des plantes, publié par *de Linné fils*, & des autres collections. Outre des observations nombreuses, ajoutées aux genres & aux espèces, *M. Murray* indique de nouveaux synonymes : dans chaque article, la brièveté est jointe à la clarté. Ce travail difficile, & qui a demandé beaucoup de temps & de courage, est exécuté avec toute la perfection dont il étoit susceptible.

*Mémoire sur la question : Quels sont les végétaux indigènes que l'on pourroit substituer, dans les Pays-Bas, aux végétaux exotiques, relativement aux différents usages de la vie ? qui a remporté, en 1783, le Prix de l'Académie impériale & royale des sciences & belles-lettres de Bruxelles ; par M. FRANÇOIS-XAV. BURTON, médecin conseiller de feu S. A. R. le duc CHARLES DE LORRAINE, &c. membre de la Société royale de Médecine de Paris & de celle de Nancy, de l'Académie hollandaise des sciences de Harlem, & de la Société de physique, histoire naturelle & chimie de Lucsanne. A Bruxelles, de l'imprimerie Académique, 1784. In-4° de 187 pag.*

18. L'Académie des sciences, belles-lettres

& arts de Lyon, proposa pour le sujet d'un Prix qu'elle a couronné en 1776, *de trouver dans le règne végétal, les découvertes les plus importantes, relativement à la matière médicale.* La couronne a été décernée à MM. *Coste & Willemet*, qui se sont réunis pour leurs recherches & pour leurs expériences. Le Journal de médecine a rendu compte dans le temps de leur ouvrage, (*année 1778, mars*). L'Académie impériale & royale des sciences & belles-lettres de Bruxelles, a depuis proposé cette question : *Quels sont les végétaux indigènes que l'on pourroit substituer, dans les Pays-bas, aux végétaux exotiques, relativement aux différens usages de la vie ?* Le prix a été accordé au Mémoire que nous annonçons ; il a été composé par M. *Burtin*, qui s'est servi avantageusement des auteurs françois ses prédécesseurs.

Les végétaux indigènes que M. *Burtin* propose pour tenir lieu des exotiques, dont le prix est communément porté trop haut pour le plus grand nombre des individus, sont non-seulement les végétaux qui croissent spontanément dans les Pays-bas, mais encore ceux qui, par la culture, s'y naturalisent, y multiplient, qui résistent aux intempéries des saisons, & dont les fruits parviennent à une parfaite maturité.

M. *Burtin* a rangé ses végétaux par ordre alphabétique. A une synonymie choisie qui se trouve en tête, il joint les phrases & les dénominations du chevalier *de Linné*, ainsi que les noms françois & flamands vulgaires.

Voici quelques-uns de ces succédanés.

La racine de guimauve remplace la gomme arabique.

L'écorce dure & ligneuse de l'amande de la pêche pulvérisée & donnée à la même dose, & de la même manière que le quinquina, guérit parfaitement les fièvres intermittentes, après avoir préparé le malade par les évacuans nécessaires. Ce remède simple a été long-temps un secret dans les Pays-bas.

La racine de boucage peut être substituée à celle de pyrèthre pour exciter l'excrétion de la salive dans les paralysies de la langue, & dans les autres cas où le ptyalisme & l'irritation de la bouche sont jugés nécessaires. Cette racine pulvérisée peut tenir lieu de poivre.

La racine de chicorée sauvage, torréfiée & mise en poudre, mêlée avec autant de café, donne une infusion qui conserve absolument le même goût & la même saveur que le café seul. « Beaucoup de personnes en ce pays, dit M. *Burtin*, font usage de ce mélange dont on a débité une quantité prodigieuse en détail pendant la dernière cherté du café, sans que les acheteurs se soient aperçus de la supercherie, non plus que de celle qu'on pratiquoit par le mélange du grain avec le café, dont l'usage est moins salutaire que celui du premier mélange. »

L'écorce de faule entre les mains de M. *Burtin*, a guéri des fébricitans, que le quinquina avoit manqués.

Le zeste de noix est un puissant antiseptique. M. *Burtin* dit avoir vu trois guérisons frappantes, opérées par sa vertu. « Une des trois étoit une gangrène au bras, à la suite d'une blessure faite avec un canif. Les chirurgiens, après avoir épuisé tous les remèdes internes & externes usités en pareil cas, avoient proposé l'am-



putation comme le seul moyen restant, & même devenu fort douteux. Sur ces entrefaites arrive le possesseur du secret du zeste; il visite le bras, & promet guérison: les chirurgiens partent en prédisant l'événement funeste que tout annonçoit; mais, contre leur attente, ils trouvent le lendemain la gangrène bornée, & ne peuvent s'empêcher d'attribuer à deux ou trois doses d'un gros de zeste, en poudre chacune, que le malade avoit prises dans autant de gobelets de vin de Moselle pendant la nuit, la guérison de leur malade. »

Ce Mémoire mérite l'attention des amateurs, à cause des recherches étendues qu'il a exigées. C'est ainsi que l'art acquiert tous les jours des ressources; mais des ressources aisées à trouver, & qu'on a, pour ainsi dire, sous la main.

Quoiqu'un ouvrage de ce genre ne doive pas s'estimer absolument d'après le style, on désireroit cependant qu'il fût plus soigné; comme c'est un étranger qui parle notre langue, il mérite de l'indulgence. Mais l'imprimeur est reprehensible d'avoir apporté peu de soin à la correction de ce Mémoire, qui fourmille de fautes typographiques.

---

JOANNIS CRATONIS A KRAFTHEIM,  
trium imperatorum quondam consiliarii & archiatri epistola ad JOANNEM  
SAMBUCUM, med. doct. consiliarium & historicum cæsareum de morte  
imperatoris Maximiliani secundi, in  
usum medicorum nunc primum seor-

sim edidit D. CHRIST. GODOFRED.  
GRUNER, prof. medicinæ Jenensis.  
*A Jena. chez les héritiers de Cunon,*  
1782. In-8<sup>o</sup>, de 29 pages.

19. L'empereur Maximilien II, fut très-regretté de ses sujets: sa bonté & sa tolérance le leur avoit rendu cher; mais les historiens du temps ne s'accorderent nullement entre eux sur la cause de sa mort. M. Gruner ayant appris de M. Hoffmann, médecin d'Altenbourg, qu'il venoit de trouver, à ce sujet, une lettre de Jean Craton, cachée parmi les Commentaires d'Hippocrate, conservés dans la bibliothèque du collège d'Altenbourg, il le pria de la lui faire copier avec toute la fidélité possible; & il vient de la publier.

JEAN CRATON étoit un des bons médecins de son siècle. Il fut premier médecin de trois empereurs, au nombre desquels on compte Maximilien lui-même. Il étoit très-versé dans la pratique, & tenoit un rang distingué parmi les savans du seizième siècle. Il étoit très-malade pendant la dernière maladie de Maximilien. Son témoignage n'en mérite pas moins toute croyance, & la candeur qui règne dans cette lettre la fait lire avec intérêt. On y apprend que l'empereur Maximilien II mourut à la suite d'une écouleur néphrétique, pour ne pas avoir voulu suivre les sages conseils de ses médecins, tandis que malheureusement pour lui il donna sa confiance à une femme, qui lui avoit été recommandée par quelques-uns de ses courtisans.

Cette édition de la lettre de Craton n'est

point la première. Elle avoit déjà été imprimée dans un ouvrage allemand de M. *Buder*, & dans le livre de *difficili in obs. anat. ep. crisi*, par M. *Ifenstamm*. Mais c'est la première édition qui ait été publiée séparément, & l'on doit assurément en savoir gré à M. *Gruner*.

Elle est dédiée au docteur *Jean-Pierre Frank*, conseiller intime & premier médecin de l'évêque de Spire, qu'il appelle son patron & son auteur. *Frank* est avantageusement connu dans le nord, par un ouvrage de *Politica medica*, dans lequel il indique les soins qu'exige la santé publique, les droits sacrés & inviolables de l'humanité, l'indulgence qu'il faut avoir pour les jeunes filles enceintes, la dureté & l'inutilité des lois promulguées contre elles, tant que le système d'éducation répandu aujourd'hui en Europe ne changera pas.

## NOUVELLES EN MÉDECINE.

### *Nouvelles sondes flexibles (a).*

C'est à M. *Pickel*, docteur & professeur en médecine à Wirzbourg, qu'on doit cette invention. Voici en quoi elle consiste : on fait faire par un rubanier, des cylindres ou gaines de soie sur un moule convenable : on les enduit ensuite avec un vernis composé de trois parties de vernis commun des menuisiers, (qui n'est autre chose que de l'huile de lin cuite

(a) Nous avons emprunté les détails concernant ces sondes flexibles, de la troisième partie du sixième volume de la bibliothèque chirurgicale de M. *Richter*.

avec de la litharge d'argent, de la céruse, du minium, ou du sucre-de Saturne,) d'une partie de succin fondu, & d'autant d'huile de térébenthine. On laisse sécher à l'air ; & , quand tout est bien sec , on répète cette opération : après avoir donné trois couches, on les passe au four, c'est-à-dire qu'on les met au four vingt-quatre heures après y avoir cuit le pain, & qu'il n'est plus qu'à une chaleur de soixante à soixante-dix degrés du thermomètre de *Reaumur* : on les y laisse dix ou douze heures ; & , après les avoir retirées la première fois , on les unit au moyen de la pierre ponce. Quand on a appliqué quinze ou dix-huit couches ; & qu'on les a fait passer cinq ou six fois au four, on les polit au tripoli & à l'huile.

Ces sondes sont très-flexibles , lisses , & souples ; elles sont plus durables à l'usage que celles que *M. Theden* fait avec la gomme élastique. Celles-ci se dégarnissent quelquefois, & laissent le fil métallique à nu : d'ailleurs les sondes de *M. Pickel* sont beaucoup meilleur marché ; on peut en avoir cinq pour un louis d'or.



A N N O N C E.

*Dissertationes de medicina publicæ à Jena,  
en 1784.*

PROEPFFER , ( JACOBUS HENRICUS )  
*Diff. de causis phthisicos pulmonalis*, chez Mau-  
kian, in-8°, ainsi que les suivantes.

KRUMBHOLZ , ( CHRISTIANUS HENRI-  
CUS ) *Diff. medica sistens examen seminis mulie-  
bris.*

MÉTICKE , ( JOANNES FREDERICUS )  
*Diff. de virtute boracis medicinali dubia.*

CHRISTIANI LANGII , Prof. med. quon-  
dam Lips. facies Hippocratica levi penicillo  
adumbrata re-tudi curavit, D. CHRIST. GOTT.  
FRIDUS GRUNER, Botan. & Theoret. in uni-  
versit. litt. Jenensi professor.

REINICK , ( GABRIEL GOTTLIEB ) *Diff.*  
*med. sistens momenta quædam de moscho naturali*  
*& arte factò*, in-4°. chez Straussian.

GELLER , ( HENRICUS EMMANUEL )  
*Diff. med. zincum chemicum inquirens*, in-4°.  
chez le même.

*Descriptio anatomica nervi cruralis & obtura-  
torii, icone illustrata, auctore Martino Ernesto*  
STYX, med. doct. in-4°. chez la veuve Crocker.

OTTO , ( JOHANNES GODOFREDUS ) *Diff.*  
*medica de usu dulcamaræ*, in-4°; chez les héri-  
tiers de Fickelscher & Stranckmann.

*Dissertationes de médecine publiées en  
Allemagne.*

DANILEVSKY, (JOHANNES LUKIANO-VITZ) de magistratu medico felicissimo. A Gottingue, chez Dieterich, in-4°. de 38 pages.

CAMPER, (PETRI) Observationes circa mutationes quas subeunt calculi in vesica, ex belgico sermone in latinum translatae. A Pest, chez Weingand & Kæpf, in-4°. avec figures.

BACH, (CAROLUS CHRISTIANUS HENRICUS) de morborum depravatione ex culpa agrotorum. A Erlang, chez Kunstmann, in-4°.

STEINBRENNER, (ERNESTUS CHRISTOPHORUS) de naturæ partibus & artis in sanandis febribus intermittentibus. A Strasbourg, chez Heitz, in-4°.

HIRSCH BURGHEIM, (SALOMO) de studio munditiei corporis penes Judæos morbis arcendis atque abigendis apto. A Leipfick, chez Sommer, in-4°. de 36 pages.

JAEHKEL, (M. THEODORUS TRAUOGOTT) Aitiologia fluxûs mēstrui mulierum. A Leipfick, chez Klaubarth, in-4°. de 39 pages.

HAAS, (JOANNES GOTTLÖB) Facultatis medicæ Lipsienfis assessor, Myotomiæ specimen quo musculi pharyngis velique palatini observationibus quibusdam illustrati continentur. A Leipfick, chez le même, in-4°. de 24 pages.

HAGEN, (CAROLUS GODOFREDUS) Commentatio Botanica de Ranunculis Prussicis. A Königsberg, in-4°.

CÖSSART, ( LUDOVICUS ) *Schediasma de eximiis in vita civili chemiæ usibus, præsertim respectu Livoniæ.* A Königsberg, in 4<sup>o</sup>.

STARCKE, ( JOANNES CHRISTIANUS ) *Commentatio medica de universali nuperrime celebrato partum levante, adjunctoque recto opii usu in graviditate, partu & puerperio.* A Jena, chez Maukian, in-4<sup>o</sup>.

DUCHARVIN, ( ANDRÆAS PICOT ) *de Arthritide.* A Strasbourg, chez Heitz, in-4<sup>o</sup>, de 14 pages.

SCHÆPFF, ( LUDOVICUS AUGUSTUS ) *specimen chemico-medicum de variis lactis bubuli salibus aliisque substantiis in ejusdem parte aquosa contentis.* Chez le même, in-4<sup>o</sup>. de 56 pages.

EISENLOHR, ( THEOPHILUS GUSTAV. ) *de Hydropse cyffico.* A Strasbourg, chez le même, in-4<sup>o</sup>. de 23 pages.

KNELL, ( FRANCISCUS ) *Asthma theoreticè & practicè perlustratum.* Chez le même, in-4<sup>o</sup>. de 40 pages.

TITON, ( GABRIEL ) *de variolarum morbo.* Chez le même, in-4<sup>o</sup>. de 24 pages.

LANGUTH, ( JO. FRIEDER. AUGUST. ) *Diff. med. historiam catarrhi epidemici anni 1782 sistens.* A Helmstadt, chez la veuve Schnorr, in-8<sup>o</sup>.

SCHKÖDER, ( THEODORUS GUILIELMUS ) *med. doct. Commentationes medicæ de phthisi hepatica, sectio prima symptomatologiam sistens.* A Göttingue, chez la veuve Vandenhoeck, in-8<sup>o</sup>. de 74 pages.

ULRICH, (JOHANNES FRIDERICUS) de  
virtute medicamentorum ritè æstimanda. A Hale,  
chez Curtius, in-8°. de 92 pages.

PROCHASKA, (GEORGIUS) Annotationum  
Academicarum fasciculus tertius. A Prague,  
chez Gerle, in-8°. de 223 pages, avec figures.

*Livres latins sous presse.*

Choix de dissertations de médecine de Jena, par le célèbre GRUNER, 3 volumes in-4°. A Heidelberg, chez les frères Phœhler.

Traité des Fièvres, par STRACK. A Offenbach, chez Weifs & Brede, in-8°.

Observations de Botanique, par ANDRÉ RETZIUS, quatrième fascicule. A Leipfick, in-folio, avec figures.

Flore du Cap, de Ceylan & de Java, par M. THUNBERG, Botaniste Suédois, successeur du chevalier LINNÉ.

*Livres traduits de l'anglois en allemand.*

Mémoires de médecine d'Edimbourg, 6 vol. A Palæopol. chez Richter.

Recherches sur la nature & les causes des œdèmes dans les parties inférieures des femmes en couches, par CHARLES WHITTE. A Vienne, chez Græffer, in-8°. sous presse.

Catalogue des Plantes esculentes, par CH. BRYANT. A Leipfick, chez Weidmann, in-8°.

Elémens de médecine pratique, par GUIL-



LAUME CULLEN, quatre parties, grand in-8, A Leipfick, chez *Fritsch*.

Division fyftématique des maladies, par le même.

Observations fur les fens, & particulièrement fur la vue & l'ouïe, traduites de J. ELIOT, par CHRIST. LUDWIG. A Leipfick, chez *Weygand*, in-8°.

Œuvres de médecine & de phyfique de J. FOTHERGILL. A Palæop. chez *Richter*.

Choix d'observations de médecine & de chirurgie, par HUNTER; traduit avec des remarques & des augmentations de P. G. KUHN, deux parties. A Leipfick, chez *Weygand*.

### *Médecin mort en 1784.*

M. TORBERN BERGMAN, professeur de chimie à Upfal, & chevalier de l'ordre de Wafa, est mort le 8 juillet, à l'âge de cinquante ans, dans un voyage aux eaux minérales de Médeven. Il étoit inspecteur de la province de Finlande, qui avoit depuis peu fait frapper une médaille en son honneur, avec fa tête, & cette infcription : *Torbern Bergman, patriæ decus, ac decus ævi*, & sur le revers : *Ephoro egregio natio Finnica, die 1 Maii 1784.*

---

### P R I X.

Un citoyen de Valence, en Dauphiné, zélé pour les progrès des sciences, ayant prié la Société patriotique de cette ville, de proposer un Prix extraordinaire de 300 liv. pour être adjugé

le 26 août 1786, à celui qui, au jugement de ladite Société, aura le mieux traité le sujet désigné ci-après; elle a consenti à se charger de l'examen des Mémoires qui lui seront adressés, & à présenter au public la question dont le citoyen a lui même donné le Programme en ces termes:

1°. *L'électricité artificielle, depuis sa découverte jusqu'à présent, a-t-elle contribué réellement aux progrès de la physique?*

2°. *Considérée comme remède a-t-elle été dans son administration plus avantageuse que nuisible au genre humain?*

Dans le premier cas, on demande: *Quels sont les avantages qui en sont résultés pour la science physique?*

Dans le second, on demande, 1°. *Dans quelles maladies elle a paru réussir le mieux?*

2°. *Quelle est la meilleure manière de l'administrer?* 3°. *Peut-elle être aidée du secours d'autres remèdes?* 4°. *Si elle le peut, quels sont les remèdes?*

Dans le cas où elle auroit été nuisible, on demande *si les mauvais effets qui en sont résultés sont dus à la contrariété de la nature de ce remède, ou à son administration mal conduite?*

La Société Patriotique prévient ceux qui voudront traiter ce Sujet, qu'elle accueillera avec plus d'intérêt les ouvrages qui lui présenteront le plus grand nombre de faits décisifs & d'observations les mieux constatées.

Les Mémoires qui seront mis au concours doivent être écrits en françois ou en latin, & seront adressés, francs de port, à *Dem Pernetty*, abbé de Bargel, membre de l'Académie royale des sciences & belles-lettres de Berlin, de celle

de Florence, &c. ancien bibliothécaire de Sa Majesté le roi de Prusse, & secrétaire de ladite Société, à Valence en Dauphiné.

Ils ne seront reçus que jusqu'au 1<sup>er</sup> juillet 1786, exclusivement; le terme est de rigueur. Les auteurs ne se feront connoître ni directement, ni indirectement. Ils doivent seulement mettre une épigraphe ou devise à leurs ouvrages, & y joindre un billet cacheté, qui contiennent leurs noms, leurs qualités & le lieu de leur domicile, & sur lequel la même épigraphe ou devise sera répétée. Ce billet, suivant l'usage, ne sera ouvert qu'en cas que la pièce ait remporté le Prix.

N<sup>os</sup> 1, 2,, M. ROUSSEL.

3, 7, M. GRUNWALD.

4, 5, 6, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15,  
16, 17, 18, 19, M. WILLEMET.

*Fauxes à corriger dans le cahier de juin 1785.*

Page 233, ligne 19, au lieu de peu, lisez peut.

Page 241, ligne 20, confirmoit, lisez confirmoient.

Page 268, ligne 21, ajoutez il au commencement de la ligne.

Page 312, ligne 26, vifs, lisez vif.

Page 324, ligne 1, petit, lisez petite.

Page 331, ligne 4, Dehac, lisez Dehne.

Page 332, ligne 5, toute, lisez toutes.

Page 333, ligne 2, d'arie, lisez d'aria.

Ibid. ligne 21, supprimez la syllabe gall.

Page 335, lignes 26, au lieu de cristaux, lisez cristaux,

Page 350, ligne 28, des medecins lisez, de médecine,

# T A B L E.

<i>O</i> bservations faites dans le département des hospitaux civils,	Page 361
Reflexions sur l'observation de M. Taranget, médecin, Par M. Panvillier, méd.	414
Observation sur les effets du tonnerre. Par M. Gon- dinet, méd.	434
Mémoire de M. Demours fils, méd. sur la descrip- tion de l'ophthalmostut,	445
Lettre de M. Demours fils, médec. à M. Bacher, éditeur du Journal de médecine,	448
Suite & fin du Mémoire sur les propriétés & l'usage de la charpie dans le traitement des plaies & des ulcères. Par M. Terras, chir.	455
Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de mai 1785,	474
Observat. météorologiques faites à Montmorency,	478
Observations météorologiques faites à Lille,	841
Maladies qui ont régné à Lille,	482

## N O U V E L L E S L I T T É R A I R E S.

Médecine,	484
Matière médicale,	503
Chirurgie,	505
Accouchemens,	511
Botanique,	512
Histoire littéraire,	517
Nouvelles en médecine,	519
Annonces,	521
Prix,	525

## A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des  
Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de juillet  
1785. A Paris, ce 24 juin 1785.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1785,



JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

A O U S T 1785.

---

OBSERVATIONS  
FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES  
HÔPITAUX CIVILS.

N° 8.

*INSTRUCTION sur la manière de gouverner les insensés, & de travailler à leur guérison dans les asyles qui leur sont destinés.*

INTRODUCTION.

C'EST aux êtres les plus foibles & les plus malheureux, que la Société doit la  
*Tome LXIV.* Z

protection la plus marquée & le plus de soins ; aussi les enfans & les insensés ont-ils toujours été l'objet de la sollicitude publique : les premiers, par l'intérêt naturel qu'on leur porte , & par l'espoir qu'ils nous inspirent , excitent cette pitié douce & en même temps active , qui n'a besoin que d'être éclairée , pour vivifier d'une manière utile cette source féconde de la prospérité d'un Etat. Si l'on n'est pas encore parvenu à connoître ou à pratiquer tous les moyens qui peuvent conserver le plus grand nombre d'enfans , & les rendre sains & robustes , on est du moins assuré de trouver toujours parmi les hommes, une grande disposition à saisir & employer tout ce qui leur sera présenté pour le succès de l'éducation physique.

Le sentiment dont on est pénétré pour les insensés , est d'un genre différent ; s'ils excitent une pitié plus profonde par l'image de la misère affreuse dont ils sont accablés , & par l'idée du sort qui leur est préparé , on est , pour ainsi dire , porté à les fuir , pour éviter le spectacle déchirant des marques hideuses qu'ils portent sur leur figure & sur leur corps , de l'oubli de leur raison ; & d'ailleurs , la crainte de leurs violences éloigne d'eux tous ceux

qui ne sont pas obligés de les contenir.

Ainsi cette classe de malheureux, quoiqu'on la plaigne, & qu'on ait un desir bien vif de lui tendre une main fecourable, est néanmoins soignée avec beaucoup moins de zèle que l'autre; & c'est par cette raison qu'elle exige spécialement l'attention & la surveillance du Gouvernement.

Il paroît que les anciens législateurs avoient reconnu cette nécessité, en établissant une sorte de culte religieux en faveur des insensés, pour lesquels les peuples avoient un grand respect & toutes sortes d'égards; soit pitié, soit superstition, on les regardoit comme des êtres favorisés du ciel, qu'on s'empressoit d'attirer chez soi & de bien traiter: cette coutume pleine d'humanité, règne encore dans tout l'Orient; nous la voyons suivie chez les Suisses du Valais, qui traitent avec la plus grande distinction, & regardent, pour ainsi dire, comme des saints, les Cretins, sortes d'êtres disgraciés au physique & au moral; mais ce qui doit sur-tout nous frapper, c'est qu'on l'a retrouvée chez les peuples sauvages de l'Amérique.

Si cette faveur, qui est à peine concevable, à raison de la fureur d'un grand

nombre d'insensés , avoit eu pour objet d'en diminuer la quantité , ou de modérer la violence de leur mal , ces peuples auroient mieux jugé que les modernes , qui , en réunissant & confondant toutes les espèces de fous dans un même lieu , semblent plutôt s'en débarrasser & s'en garantir , que chercher à les soulager & à les guérir : vérité dure , mais nécessaire dans un moment où l'on fait des efforts pour remplir les vues de bienfaisance qui animent le Prince que nous avons le bonheur d'avoir pour maître.

Les loix romaines avoient pourvu à la conservation & à la subsistance des insensés , sans perdre de vue les moyens d'empêcher qu'ils ne troublassent la Société ; c'est aussi ce qui a été pratiqué depuis dans les pays policés de l'Europe , & sur-tout en France , où l'on a multiplié les asyles pour ces malheureux , soit par des fondations particulières , soit aux frais du Gouvernement.

Mais , quelque avantageux que paroissent ces établissemens , ils ne soulagent que la crainte publique , & ils ne peuvent satisfaire la pitié qui réclame non-seulement la sûreté , mais encore des soins & des traitemens qui sont généralement négligés , & au défaut desquels la démence



des uns est perpétuée , tandis qu'on pourroit la guérir ; celle des autres augmentée , tandis qu'on pourroit la diminuer.

Pour juger sainement cet objet , il suffira d'examiner les asyles destinés , soit au traitement des insensés , soit à les renfermer.

On verra d'abord qu'il existe à peine dans le royaume , quatre à cinq lieux destinés & préparés pour traiter les insensés ; & , si l'on y fait attention , on trouvera que ces asyles , à l'exception peut-être d'un seul , manquent des choses les plus nécessaires au traitement , ou sont très-mal disposés pour le rendre utile : on verra qu'on y suit une méthode routinière & presque unique , dont le succès est souvent nul , à raison des variétés de genres & d'espèces de folie ; enfin on n'en trouvera qu'un seul , où , malgré plusieurs défauts essentiels , les cures sont un peu soutenues. Mais quels sont les fous qu'on traite dans ces maisons ? ils sont en très-petit nombre , & chez la plupart la maladie commence ; à l'égard des autres , nulle ressource quelconque.

Des milliers d'insensés sont renfermés dans des maisons de force , sans qu'on songe seulement à leur administrer le moindre remède : le demi-insensé est con-

fondu avec celui qui l'est tout-à-fait ; le furibond avec le fou tranquille : les uns sont enchaînés , les autres libres dans leur prison ; enfin , à moins que la nature ne vienne à leur secours , en les guérissant , le terme de leurs maux est celui de leurs jours ; & malheureusement jusque-là , la maladie ne fait que s'accroître , au lieu de diminuer.

Tel est l'état au vrai des ressources , jusqu'à ce moment , contre le fâcheux état des pauvres insensés : le cri de l'humanité s'est fait entendre en leur faveur , & déjà un grand nombre d'asyles se prépare pour leur soulagement , par l'établissement d'un département uniquement destiné pour eux dans chaque dépôt de mendicité ; & l'on se propose d'y traiter indistinctement tous les genres de folie.

Pour obtenir des succès suivis , il faut non-seulement profiter des lumières acquises , mais encore se prémunir contre les abus & les préjugés actuels , disposer des lieux nouveaux en conséquence de ce projet ; & sur-tout donner aux anciens établissemens un exemple dont ils puissent profiter , & des éclaircissemens qui les mettent dans le cas de se corriger & de se perfectionner.

C'est dans cette intention que le Gou-

vernement a ordonné la publicité de cette instruction , qui est divisée en deux parties ; l'une a pour objet la nécessité de suivre, à l'égard des soins & du placement des insensés, un plan différent de celui qui est adopté ; & l'autre , qui trace la marche générale du traitement qu'il faut administrer dans les différentes espèces de folie.

---

## PREMIERE PARTIE,

*Qui concerne la manière de placer , garder  
& diriger les insensés.*

Les gens riches & aisés se font une loi de faire traiter avec soin , dans leur domicile , leurs parens attaqués de la folie , avant de prendre le parti de les faire renfermer : cette conduite nous retrace ce que les pauvres exigent de la pitié publique ; il faut d'abord qu'un pauvre insensé soit placé dans un lieu où il subisse un traitement , & ce n'est qu'après l'avoir suivi infructueusement, que le malade doit être déposé dans une maison de force.

Après un traitement inutile , une famille honnête , soit en gardant l'insensé dans son sein , soit en le plaçant dans un lieu de sûreté , donne tous ses soins pour

que ce malheureux jouisse des aïfances néceffaires, foit du côté du régime , foit dans fon veltiaire & fon coucher ; elle ne fouffre pas qu'on le maltraite, ni en propos , ni d'aucune autre manière ; elle lui donne des surveillans fur la fidélité , l'intelligence & la probité defquels elle peut fe reposer ; & fi le lieu où elle le place eft à l'abri des tentatives qu'il pourroit faire pour s'évader , il eft du moins falubre , & il n'inspire pas d'horreur.

Pour éviter que la folie n'augmente & ne devienne incurable , cette règle eft la feule qu'on puiſſe fuivre en faveur des pauvres infenſés , & l'humanité ne permet pas même qu'on s'en écarte dans aucune maifon de force.

Lorsque la démence n'eſt qu'intermittente , ou qu'elle eft douce , cette famille n'abandonne pas le malade ; elle s'occupe de nouveaux moyens de traitement , elle les fait en un mot répéter ; & , par cette perſévérance , elle obtient quelquefois une parfaite guérifon , ou du moins une grande diminution dans les accidens : fi ce malade a des accès cruels & d'une grande violence , elle cherche à les modérer , en procurant des ſecours convenables de la part des gens de l'art ; mais elle a en même temps grand ſoin qu'il ne

soit pas logé avec un autre insensé, surtout s'il y a du danger, & elle tâche de lui faire oublier son malheur, si par hasard il lui revient une lueur de raison.

C'est ainsi que le riche peut guérir, ou du moins traîner une vie moins misérable, lorsqu'il a le malheur d'être attaqué de la folie : au moins on n'a pas à craindre qu'elle n'augmente par la manière dont on le dirige, ou par une funeste communication ; & les devoirs de la nature & de la société sont également remplis, en mettant en usage tous les moyens qui peuvent détruire & diminuer la maladie, ou rendre le sort de l'insensé moins déplorable.

Pourquoi donc n'en useroit-on pas de même à l'égard des pauvres ? seroit-ce par l'impossibilité du succès, ou par les frais immenses qu'on seroit obligé de faire pour remplir cet objet ? On prouvera aisément que ces obstacles n'existent pas réellement, & il suffira de lire ce qui suit pour se convaincre de cette vérité.

Les loix qui ordonnent de s'assurer de la personne d'un insensé qui trouble la société, ont ce double avantage, qu'elles préviennent le crime d'une main innocente, & doivent procurer en même temps le moyen de secourir un malheureux

dont l'état peut changer, en le plaçant dans un lieu convenable, & en lui administrant les secours nécessaires.

Ce sont les pauvres sur-tout qui exigent l'exécution ponctuelle de ces loix, parce que le peuple n'a ni les ressources nécessaires pour contenir des insensés, ni la faculté de soigner & de faire traiter ces malades; on doit ajouter même qu'il seroit trop souvent dangereux de les laisser entre ses mains: mille exemples ont prouvé ce danger, & les papiers publics nous l'ont démontré il y a peu de temps, en nous faisant l'histoire d'un maniaque qui, après avoir égorgé sa femme & ses enfans, s'est endormi avec tranquillité sur les victimes sanglantes de sa frénésie.

Mais on ne peut dissimuler ici qu'on néglige cette précaution, & que les insensés errans ne sont pas même toujours arrêtés, parce qu'on manque de lieux pour les placer, ou parce que les communautés, chargées de payer les frais de capture & ceux de la pension du fou, ne se pressent pas d'avertir la partie publique, ou même éludent de le faire.

On pourra éviter ces deux inconvéniens, en désignant les dépôts & quelques hôpitaux dans chaque généralité, pour recevoir les insensés, & en prenant

des mesures pour que les communautés, ou autres personnes chargées de déclarer l'existence d'un insensé, le fassent incessamment.

A l'égard de la manière dont on doit s'affurer de ces malheureux, elle paroît exiger une attention particulière ; car les surprises effrayantes & les menaces leur sont souvent pernicieuses, & aggravent singulièrement leur état, sur-tout lorsqu'on les arrête dans des intervalles lucides. Si les liens sont quelquefois nécessaires, il faudroit du moins leur ôter ce qu'ils ont de cruel & d'humiliant ; mais les mauvais traitemens, & principalement les coups, doivent être regardés comme des attentats dignes d'une punition exemplaire.

Il est sans doute bien difficile d'éviter tous les abus de ce genre ; mais il paroît du moins que le plus grand nombre seroit prévenu par des ordres, & de la surveillance de la part des officiers qui commandent ceux qui sont chargés d'arrêter les insensés.

Il n'est pas moins essentiel de disposer convenablement les lieux destinés à recevoir ces malheureux : ces lieux sont de deux sortes, les uns sont destinés au traitement, & les autres à contenir ceux qui n'y sont pas soumis.

A l'égard des premiers, on ne peut se dispenser d'avoir des salles pour les diverses espèces de fous, savoir, les furibonds, les insensés tranquilles, & ceux qui sont en convalescence.

Il faut encore que ces salles soient très-aérées, & éloignées du feu ; que chaque malade couche seul ; & qu'il y ait dans le voisinage un lieu destiné aux bains.

Les personnes chargées du soin de ces malades, doivent être singulièrement choisies, puisque leurs fonctions exigent en même temps une grande force de corps, de l'humanité, de la présence d'esprit & de l'adresse ; qualités difficiles à réunir, & encore plus à conserver long-temps dans un emploi aussi essentiel.

On gagneroit sans doute beaucoup du côté des soins & de la vigilance, si l'on pouvoit établir des lits mécaniques qui pussent contenir les malades sans les gêner, dans une ou plusieurs attitudes, & qui les empêchassent de faire des mouvemens violens ; mais cette ressource, quoique possible, n'est pas la première à mettre en usage dans un moment où l'on cherche à rectifier le service dans les points les plus essentiels.

On verra dans la seconde Partie de cette instruction, tout ce qui doit être



ajouté aux précautions ci-dessus, relativement au local destiné au traitement ; ce qu'on va dire maintenant, regarde les lieux où l'on place les insensés de toute espèce, réunis dans les maisons de force.

On a déjà observé plus haut, qu'en s'éloignant seulement de la société les malheureux dont l'esprit est aliéné, on ne remplissoit pas entièrement les vues qu'on doit se proposer ; & l'on a prouvé que dans tous les cas, il étoit essentiel de traiter d'abord les malades, sur-tout lorsque la folie est commençante ; mais, quand on a employé inutilement toutes les ressources nécessaires pour la guérison, ou lorsque la démence est ancienne, on ne doit pas croire que les malades ne guériront point, puisque l'expérience démontre qu'il arrive souvent des révolutions heureuses dans ces individus, qui reviennent entièrement à la raison, au moment où l'on s'y attend le moins.

Qu'on juge d'après cela, combien il est important de ne mettre aucun obstacle à ces guérisons naturelles, & combien on a à se reprocher toutes les manœuvres qui, au lieu de tendre à ce but, ne font que plonger davantage ces malheureux, dans une aliénation d'esprit plus considérable que celle qu'ils ont apportée dans les maisons de force.

Il est donc nécessaire que les lieux où ils sont placés, & les soins qu'on prend d'eux, concourent ensemble au soulagement, à la guérison, & à l'amélioration de l'état des malades.

1°. Il faut qu'il règne dans ces lieux un air pur, & que l'eau y soit salubre : ces précautions sont d'autant plus essentielles, que la plupart des insensés prennent fort peu d'alimens solides, & ne se nourrissent, pour ainsi dire, que d'air & d'eau.

2°. Il faut y pratiquer des promenades qui leur procurent la douceur & la liberté de respirer un air libre ; car, quelque insensés qu'ils soient, la plupart de ces infortunés ont l'intelligence de leur captivité, & le sentiment des douceurs qu'on leur procure : ces promenades doivent être ombragées, pour éviter qu'ils ne s'exposent au soleil ; car l'insolation prolongée cause à tout le monde des vertiges, & a produit plus d'une fois la folie : telle a été celle qui frappa les habitans d'Abdère, pour avoir assisté pendant l'ardeur du soleil à la représentation de l'Andromède d'Euripide ; telle fut, suivant quelques historiens, l'origine de la maladie de *Charles VI*, roi de France.

3°. Le département sera divisé en plu-

fiieurs corps-de-logis , ayant chacun leur cour.

Chaque corps-de-logis formera un quarré, dont le centre sera la cour, & les quatre côtés seront les bâtimens élevés en un seul étage.

Il régnera une galerie couverte le long des quatre faces du bâtiment intérieurement ; & cette galerie , ainsi que les logemens seront de plein-pied , mais élevés de trois pieds au dessus de la cour.

On placera aux quatre angles du quarré, des chambres ou dortoirs , pour rassembler les insensés pendant le jour ; & le reste des bâtimens sera divisé en loges de huit pieds quarrés , qui seront éclairées par une lanterne grillée , placée dans la voûte.

Chaque loge aura son lit composé d'une couchette solide , scellée dans le mur ; d'une pailleasse remplie de paille d'avoine ; d'un traversin de même qualité , & d'une couverture ; & on attachera au lit quelques anneaux de fer , en cas de besoin.

Près de la porte , il y aura un banc de pierre scellé , & un autre plus petit dans la loge même.

Au centre de la cour , il y aura un bâtiment dans lequel seront placées plusieurs baignoires de pierres , où l'eau arri-

vera froide & chaude, au moyen des pompes qui la puiseront dans les réservoirs voisins.

A l'égard des latrines, outre celles qu'il faut placer dans chaque cellule, il y en aura dans le milieu de chaque face du quarré, qui seront disposées de manière que les insensés ne puissent pas s'y jeter, ni s'y blesser. Une pompe voisine servira à les laver autant de fois que cela sera nécessaire; & l'on fera régner sous celles des loges ou cellules, un conduit qui, au moyen de l'eau qu'on y fera couler, entraînera toujours les immondices.

Ce genre de construction, aussi salubre qu'on peut le désirer, isole chaque insensé, & procure en même temps le moyen d'entretenir la plus grande propreté, & de baigner ceux auxquels ce genre de remède est prescrit.

Il y aura un département ou corps-de-logis pour les imbécilles, un second pour les fous violens, un troisième pour les fous tranquilles, & un quatrième pour ceux qui auront des intervalles lucides d'une certaine durée, & qui paroissent dans le chemin de la guérison.

Par ces divisions multipliées, on réunira les insensés dont l'affection sera analogue, & on séparera ceux dont les ac-

cidens seront opposés ; en même temps on éloignera des uns & des autres , ceux qui seront dans le cas de sentir la douceur de la société , & on évitera par ce moyen les suites funestes de la contagion nerveuse , qui se propage par l'imitation.

Cette dernière précaution paroît d'autant plus nécessaire , qu'on ne peut se dissimuler que des cerveaux à moitié tournés & des convalescens douteux , ne soient infiniment susceptibles des impressions de manie , dont ils ont les exemples perpétuels sous les yeux.

Et quand on considère que cette contagion gagne même les têtes les plus saines ; que la plupart des gens qui gardent les fous ont , au bout d'un certain temps , la physionomie fort dérangée ; que plusieurs d'entre eux deviennent imbécilles , & quelques-uns même maniaques , ainsi qu'on peut s'en assurer à Bicêtre & à la Salpêtrière , on jugera combien cette séparation est importante.

Mais enfin quand le pouvoir de l'imitation en ce genre ne seroit ni aussi grand , ni aussi sûr qu'on vient de le prouver , la nécessité de caser & séparer les différens genres de folie , n'en seroit pas moins démontrée aux yeux de l'humanité , puisque cette séparation épargneroit au moins

à ceux qui ont des intervalles lucides, le coup-d'œil désespérant de leur misère.

4°. Le régime des insensés a été jusqu'à présent absolument négligé, quoiqu'on connoisse depuis long-temps combien la nourriture influe sur le moral : le Bracmane qui ne vit que de lait & de végétaux, a horreur du sang, & ses mœurs sont très-douces ; le Sauvage-chasseur & anthropophage aime le carnage, & toutes ses actions sont barbares. Certaines plantes rendent phrénétiques, d'autres plongent dans l'imbécillité : les Orientaux, avec l'opium & d'autres drogues dont parle *Kæmpfer*, se procurent à volonté des délires furieux, ou des extases délicieuses ; enfin, les ivrognes & les crapuleux tombent souvent dans des manies épileptiques : n'en doit on pas conclure qu'un régime délayant, tempérant & fondant, produira un effet contraire à celui des substances âcres, stimulantes, chaudes & vireuses, & qu'en conséquence il faut les interdire aux insensés ?

Ainsi, il faut régler leur régime d'après ces vues.

La boisson habituelle sera une décoc-tion d'orge édulcorée avec la réglisse, & acidulée avec la crème de tartre : si l'on permet quelquefois le vin, ce ne peut

être que par exception ; mais l'eau-de-vie étant infiniment pernicieuse , on n'en souffrira jamais dans les départemens.

On ne donnera de la viande que deux fois par semaine ; dans tous les autres temps la nourriture sera composée de légumes cuits à l'eau & au beurre , tels que les carottes , les concombres , l'oseille , la chicorée , les fèves & les lentilles , en observant cependant de ne pas donner deux fois par jour des légumes farineux.

La quantité de pain sera d'une livre & demie par jour ; & ceux qui refuseront des alimens solides , auront une pinte de lait : du reste , comme il est nécessaire que chaque insensé suive le régime qui lui convient le mieux , le médecin ou le chirurgien fixera chaque jour les doses & les qualités des alimens ci-dessus.

5°. Le vêtement des insensés est sans doute plus difficile à régler que leur nourriture , parce que ces malheureux les déchirent , & que d'un autre côté la plus part ne veulent pas les garder sur eux ; c'est probablement pour cette raison qu'on a négligé cette partie essentielle du régime dans les maisons de force , où l'on observe que les uns soit presque nus , & les autres couverts seulement de quelques haillons.

Il paroît néanmoins que pour entretenir la santé, & même la rétablir, <sup>il</sup> est nécessaire de tenir ces malheureux suffisamment & proprement vêtus.

On leur donnera une chemise blanche tous les huit jours; les hommes & les femmes auront une robe longue, fermée par le bas; & les uns & les autres une camifole nouée par derrière avec des rubans de fil, un pantalon large, dans le genre de celui des matelots, & un bonnet d'homme.

Ces vêtemens seront de toile de treillis, doublée en hiver, & non doublée en été; leurs bas seront de fil d'étoupes; & leur chaussure, des sandales.

Les insensés retenus dans leurs cages auront, au lieu de pantalon, une demi-jupe de toile, comme celle des brasseurs & des boulangers.

Ce genre d'habillement infiniment plus facile à ôter que les autres, peut convenir à tous les insensés, & avec une surveillance suffisante, on ne craindra pas qu'ils ne l'ôtent mal-à-propos, ni qu'ils le déchirent.

On doit observer ici qu'il est essentiel à tous égards, que la tête des insensés soit rasée, puisque sans cette précaution la vermine les gagne; & qu'outre cela



les lotions de tête, si nécessaires dans la plupart des démences, sont beaucoup plus efficaces lorsqu'il n'y a point de cheveux.

6°. Les soins qu'on doit prendre des fous qui ne sont pas soumis expressément au traitement, doivent néanmoins s'y rapporter, puisque les uns peuvent guérir avec le temps par le seul régime ; que plusieurs autres exigent des soins particuliers relatifs à leur situation présente ; & qu'enfin il y en a beaucoup qu'on doit soumettre de nouveau au traitement, & qui guérissent au second ou au troisième.

Il ne suffit donc pas de traiter d'une manière générale tous les insensés renfermés dans les maisons de force, il faut aussi qu'ils soient classés, suivant leur état de santé, & suivant les vues qu'on a sur leur traitement présent, prochain ou éloigné.

D'abord la classe des imbécilles ne donnant aucun espoir de guérison, & reléguée dans un département particulier, n'admet que les soins généraux que l'humanité prescrit, & dont on a parlé ci-dessus.

A l'égard des autres, on les prépare au traitement par divers moyens, mais principalement par des bains plus ou

moins répétés, qui sont prescrits par le médecin ou le chirurgien, ainsi que quelques remèdes, qui souvent conduisent à la guérison, sans en venir aux moyens héroïques, comme on le verra dans la seconde Partie.

Les officiers de santé feront donc une visite chaque jour, pour prescrire à chacun ce qui lui convient en régime & en médicamens, & pour faire le triage de ceux qu'ils jugeront en état de passer dans le grand traitement.

S'il est nécessaire que les surveillans & les serviteurs destinés aux salles de malades actuellement traités, soient vigilans, sages, doux & fermes, ces qualités ne sont pas moins essentielles dans ceux qui gardent & soignent les insensés dans les maisons de force. Les liens qu'on est obligé de mettre en usage, exigent autant d'adresse que de prudence. Les coups doivent être proscrits, & punis sévèrement.

Ces gardiens doivent rendre compte aux officiers de santé des progrès en bien ou en mal qu'ils observent dans les insensés; entretenir la plus grande propreté dans les dortoirs, les cours, les loges, les latrines & les vêtemens.

Il doit y avoir une règle qui fixe les

heures des bains, des distributions d'alimens & de médicamens, l'ouverture & la fermeture des loges, les rechanges de vêtemens & de linges : l'hiver, les dortoirs où se rassemblent les insensés, seront échauffés pour le temps qu'ils y resteront; &, dans tous les temps, il faut qu'ils soient suffisamment surveillés.

Tel est le plan qu'il faut suivre pour ramener un grand nombre d'insensés à la raison, & remplir en même temps les vues d'humanité qu'on doit exercer envers ces malheureux. On va maintenant s'occuper du traitement particulier des malades, en entrant dans tous les détails qui ont des rapports essentiels avec celui qu'exigent habituellement ceux dont on a parlé jusqu'ici.

---

## SECONDE PARTIE.

### TRAITEMENT.

*Division des maladies qui affectent l'esprit;  
en quatre Classes.*

Les maladies qui peuvent attaquer les facultés intellectuelles de l'homme sont très-multipliées : les unes pervertissent le

sentiment, les autres bouleversent l'imagination, ou flétrissent la mémoire; enfin les plus fréquentes & les plus dangereuses, sont celles qui détruisent le jugement.

Il n'est point question ici de décrire toutes ces différentes maladies, mais on présentera le tableau des symptômes & du traitement de celles qui sont les plus remarquables, soit parce que les autres peuvent s'y rapporter, soit parce que ce sont les seules auxquelles le Gouvernement accorde des secours.

Tous les différens degrés d'aliénation d'esprit peuvent se rapporter à quatre genres de maladie; la frénésie, la manie, la mélancolie & l'imbécillité.

#### PREMIÈRE CLASSE.

*La Frénésie; ses divisions, son origine, son traitement.*

La frénésie est un délire furieux & continu, accompagné de fièvre: tantôt elle est un symptôme alarmant qui se développe dans les maladies aiguës, tantôt elle est produite par une affection primitive du cerveau, & forme par elle-même une maladie essentielle. Mais de quelque espèce

espèce qu'elle soit, elle est souvent la source d'où découlent toutes les autres maladies qui affectent la tête, telles que la manie & l'imbécillité, qui en sont les suites fréquentes.

La frénésie qui dépend d'une autre maladie, s'appelle *symptomatique*; elle a lieu dans les fièvres malignes, quand il se fait un transport de la matière morbifique au cerveau; elle se déclare dans les pleurésies où le diaphragme est affecté, comme l'ont prouvé plusieurs célèbres observateurs, & entr'autres *Boerhaave* & *M. Boucher*; elle est commune dans la fièvre miliaire & dans la petite-vérole: les grandes douleurs, telles que celles de l'oreille, suscitent la frénésie, & cette observation est d'*Hippocrate*. Enfin *Sydenham* a fait voir que des causes opposées pouvoient produire le même effet, en démontrant que la foiblesse produit quelquefois des aliénations d'esprit, accompagnées de fureur; mais l'observation de ce célèbre auteur a plus de rapport à la manie qu'à la frénésie, comme on le verra par la suite.

On ne doit s'arrêter ici à cette espèce de frénésie, fausse ou symptomatique, que pour conclure trois choses; la première, qu'on la reconnoît aux signes

d'une autre maladie, & en ce qu'elle ne se développe pas dès le commencement ; la seconde, que tout son traitement consiste à bien connoître les maladies dont elle est la suite ; la troisième, que la fausse frénésie mal gouvernée, ou se terminant mal, a les mêmes effets que la frénésie vraie.

Celle-ci se reconnoît aux signes suivans : elle est subite & violente ; la douleur de tête est considérable & inflammatoire ; l'habitude du corps est le plus souvent pléthorique ; les yeux & la face sont rouges ; il y a des songes effrayans ou de l'insomnie, & la démence est sensible dès les premiers instans. Les jeunes gens, principalement ceux qui sont d'un tempérament bilieux-sanguin, ou adonnés aux boissons spiritueuses, y sont sujets : elle est fréquente dans les pays chauds, ou elle est connue sous le nom de *calentura* : bientôt le pouls devient très-dur & très-fréquent, les idées sont tout-à-fait dépravées, les desirs & les actions du malade n'ont aucun but raisonnable, la voix est changée, ses paroles sont brusques & téméraires, son regard est féroce, quelquefois il vient du sang par les narines. Quand la maladie ne peut point être arrêtée, il s'établit un vomis-

fement érugineux ; les yeux deviennent secs ; les malades crachent fréquemment & avec indécence ; enfin les évacuations se suppriment, ils tombent dans l'assoupissement ou dans les convulsions ; ce qui termine leur vie, du quatrième au septième jour. A l'ouverture du cadavre, on trouve les méninges enflammées, des abcès gangreneux au cerveau, ou une humeur ichoreuse qui a rongé sa substance.

Cette terrible maladie est la moins difficile à guérir de toutes les affections du cerveau ; mais il faut y apporter du remède avec la plus grande célérité ; car le siège du mal étant dans un viscère aussi délicat & aussi important que le cerveau, il n'y a qu'une seule voie de guérison, la résolution.

Pour l'obtenir, il faut débiter par de grandes saignées, & commencer par celle du pied, qu'on répétera deux ou trois fois ; ensuite on passera à celle de l'artère temporale & à celle de la jugulaire, en les faisant toujours grandes & copieuses. La nature a démontré la nécessité des saignées fortes dans ces occasions, en guérissant les frénétiques par des hémorrhagies abondantes.

Si le malade est sujet aux hémorrhoi-

des, la saignée se fera par l'application des sangsues à l'anus : on doit, dans tous les cas, observer cette partie ; car les hémorroïdes sont quelquefois critiques dans cette maladie, & cette crise a besoin d'être favorisée.

Les boissons seront abondantes, froides, délayantes & anti-phlogistiques. Dans l'intervalle de chaque saignée, on donnera, s'il est possible, deux lavemens, l'un purgatif, & l'autre émollient.

Dès le moment de l'invasion de la maladie, on rasera la tête, ou on coupera les cheveux ; on y appliquera ensuite le bandage, qu'on appelle *bonnet d'Hippocrate*, & on aura soin de le tenir toujours mouillé, en l'humectant avec des éponges trempées dans un mélange d'eau & de vinaigre froid. Il est reconnu qu'il est très-important de donner au ventre beaucoup de relâchement : au défaut d'une diarrhée naturelle, qui a été plusieurs fois salutaire, on en procurera une artificielle, par le moyen d'un purgatif, qu'on placera après le relâchement produit par les saignées. Ce purgatif sera un peu drastique, mais on en corrigera l'effet par le moyen de la semence d'anis, ou de tel autre atome, & par un calmant administré le même jour. Le lendemain du



purgatif, on plongera le malade dans un bain tiède, & on lui donnera la douche froide, plus ou moins longue, suivant la force du malade & le degré du mal. Enfin, on appliquera de bonne heure de très-larges vésicatoires aux jambes, parce qu'on a éprouvé que les douleurs de jambes étoient favorables dans cette maladie.

C'est à cette méthode, ou à des moyens semblables, que certains hôpitaux doivent leur réputation pour le traitement des fous : celle de l'Hôtel-Dieu de Paris est la mieux méritée, mais il y manque encore des choses essentielles ; un emplacement plus vaste pour séparer des malades, que la confusion doit empêcher quelquefois de bien suivre ; un local plus aéré, si nécessaire à des malheureux dont la tête est bouillante ; des baignoires plus multipliées, & placées dans un lieu qui ne soit pas si près des malades, & dans lequel l'air ne soit pas stagnant ou étouffé.

Au bout de sept ou huit jours dans la frénésie vraie, & beaucoup plus tard dans la frénésie fautive, la fièvre disparaît ; & si la résolution n'a pas eu lieu, ou qu'elle ne soit pas complète, le délire furieux persiste toujours avec plus ou

moins d'énergie. Quelquefois, mais rarement, l'engorgement qui reste n'est pas considérable, & la nature suffit pour le guérir, comme on voit se dissiper par degrés l'imbécillité qui succède aux fièvres malignes exquises. Le plus souvent, quand la résolution n'est point opérée d'une manière convenable, il reste une manie plus ou moins féroce, ou bien une imbécillité. C'est ainsi que *Van-Swieten* l'a vue arriver, non seulement après des frénésies vraies, mais encore après des fausses. Parmi celles-ci, une des plus communes, suivant cet excellent observateur, est celle qui est produite par la suppression des lochies dans les nouvelles accouchées.

## DEUXIÈME CLASSE.

*La Manie : caractère, symptômes & différences de la Manie ; ses causes diverses, & la méthode curative & prophylactique, suivant les différentes circonstances.*

La manie est un délire constant, sans fièvre ; car, s'il survient quelque fièvre aux maniaques, elle ne dépend pas de l'affection du cerveau, mais de toute autre circonstance que le hasard fait naître. Les maniaques ont pour symptômes une force

de corps surprenante, la possibilité de supporter la faim, la veille & le froid, beaucoup plus long-temps que les autres hommes sains ou malades; leur regard est menaçant, leur figure sombre, desséchée & famélique : les ulcères aux jambes leur sont familiers, leurs excrétions sont très-souvent supprimées; ils ont le sommeil rare, mais profond; leur veille est agitée, turbulente, pleine de visions, d'actions déréglées, & souvent très-dangereuses pour ceux qui les environnent. Quelques-uns ont des intervalles assez tranquilles; d'autres ont des accès continus, ou très-fréquemment redoublés.

On trouve le cerveau des maniaques sec, dur & friable; quelquefois la partie corticale est jaune; d'autres fois on y observe des abcès; enfin, les vaisseaux sanguins sont gonflés d'un sang noir, variqueux, tenace dans certains endroits, & dissous dans d'autres.

Ces différens désordres dans l'organe du cerveau, ont plusieurs causes : tantôt c'est un noyau inflammatoire qui n'a pu se résoudre, comme lorsque la manie succède à la frénésie vraie; tantôt c'est la métastase d'une humeur morbifique quelconque, comme dans la fausse frénésie; la chaleur, l'inanition, les poisons; les

passions ; les chutes , produisent directement la manie ; & , d'après ces causes multipliées , on ne doit point être étonné que ce genre de folie soit si commun.

La manie qui succède à la frénésie , celle qui est produite par une métastase sanguine , ou même par une métastase humorale , chez les gens robustes ; celle qui est causée par la chaleur , ou qui doit son origine à une passion violente ou à une chute , doivent d'abord être traitées comme la frénésie vraie : des saignées répétées , des purgatifs , des bains tièdes , des douches froides , des cautères , des sétons ou des ulcères artificiels , voilà la marche générale ; mais il y a cependant une grande différence dans la manière d'appliquer ces divers remèdes dans la frénésie ou dans la manie.

1°. Quoique les saignées doivent être faites avec hardiesse dans la manie , il faut pourtant y mettre plus de restriction que dans la frénésie , qui est une maladie très-aiguë & commençante ; cette restriction sera d'autant plus nécessaire , que la maladie sera plus ancienne. Quand on saigne outre-mesure dans la manie , on voit , à la vérité , la fureur se dissiper , mais cette amélioration apparente est un soulagement perfide ; ce mieux n'est dû qu'à

l'affoiblissement du sujet, & il tombe souvent dans une imbécillité incurable : néanmoins la saignée doit être regardée comme un excellent remède dans la manie, quand on n'exténue pas le malade, & qu'on tire du sang des lieux convenables.

Comme il est plutôt question de dégorgier le cerveau, que de diminuer la masse des liqueurs, on préférera de tirer du sang de la tête, soit en ouvrant la temporale ou la jugulaire, soit en appliquant des sangsues ou des ventouses.

*Hildan* rapporte plusieurs cas de guérisons subites par l'ouverture de l'artère temporale, ou l'application des sangsues à la même partie ; mais ceux dans lesquels la saignée paroît le plus constamment triomphante, sont ceux dans lesquels la manie est dûe à la suppression d'un flux sanguin.

2°. L'administration des purgatifs est encore bien plus essentielle que la saignée ; car il est bien des manies qui peuvent se guérir sans tirer du sang, tandis qu'il en est fort peu qui n'aient besoin de purgations, même répétées, pour abattre la raréfaction du sang, atténuer & expulser les humeurs poisseuses & épaissies. Mais pour que les purgatifs puissent produire l'effet qu'on en attend, il faut qu'ils

soient précédés de boiffons tempérantes & fondantes, d'un régime humectant & des bains tièdes, qui rentrent dans la même indication : on administrera ensuite les purgatifs graduellement, en commençant par les plus doux, qui sont des cathartiques ; viendront ensuite les plus forts, dont on augmentera la dose, pour aller jusqu'aux drastiques, en observant toutefois de corriger la secousse produite par ces remèdes actifs, en donnant le jour même un ou deux grains d'opium.

Les médecins de tous les âges, se sont réunis pour applaudir à cette conduite : les anciens commençoient par prescrire l'épithyme, l'agarie, & quelques autres remèdes semblables ; mais ces purgatifs n'étoient, pour ainsi dire, que préparatoires, & ils faisoient consister le point essentiel de la cure, dans l'usage de l'ellébore, comme tout le monde le fait. Ils préparoient à Antycire, île de l'Archipel, l'ellébore noir & blanc, de manière à corriger leur qualité trop mordante : ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils guérissoient beaucoup plus de maniaques que nous ; & c'est vraisemblablement pour ce sujet, dit *Lorry*, qu'ils n'étoient pas obligés d'enfermer ces malheureux comme nous le faisons. Quelques exemples heureux de

l'application de ce remède, dans des cas désespérés, observés par ce savant médecin ; plusieurs autres tentatives également favorables dans la main des charlatans, par le moyen de ce même médicament, sont des faits authentiques & puissans, qui doivent nous engager à recourir aux préparations d'ellébore, quand les malades auront été bien préparés, & que les premiers purgatifs auront échoué.

*Sydenham* a obtenu de grands succès dans la cure de ces maladies, en faisant un fréquent usage de la racine de bryone, dont les propriétés sont très-analogues avec celles de l'ellébore. Ce célèbre médecin donnoit un gros de racine de bryone dans du lait, ou une demi-once infusée dans du vin. Un chirurgien de Paris, qui s'annonça, il y a quelques années, pour guérir les fous, traita à Bicêtre plusieurs maniaques, dont quelques-uns reçurent un soulagement très-notable, quoique peu durable ; le remède qu'il administroit étoit un fort purgatif, & il auroit peut-être eu plus de succès, s'il eût persévéré dans cette administration.

Les bornes de cette instruction ne permettent pas d'exposer les moyens sur lesquels on pourroit s'appuyer pour démontrer la nécessité de revenir à l'ellébore :

on les trouvera dans plusieurs auteurs , entr'autres dans le savant *Traité de Lorry, de Melancholiâ*, où il est prouvé que la manie a souvent son siége dans le ventre & dans la tête.

Il suffit de dire que l'ellébore noir peut être administré de plusieurs manières : d'abord on peut donner l'extrait de *Rudius* du *Codex* de Paris , à la dose de trente-six grains, ou deux scrupules , dans une solution de manne ; ensuite on pourra prescrire l'infusion d'une once d'ellébore noir dans un verre de vin , à prendre en deux fois : potion qu'on borne à demi-dose , si l'effet est considérable ; enfin la meilleure manière de donner l'ellébore , est d'en prendre dix-huit grains ou un scrupule , de les triturer avec un morceau de sucre & un jaune d'œuf , & d'y verser cinq onces d'eau bouillante & une once d'eau d'anis. On ne conseille l'ellébore blanc , que pour les malades qui seroient insensibles , ou peu émus par l'ellébore noir ; on le donne à douze grains.

3°. Les bains & les douches seront longtemps continués pour les maniaques , & le moyen de les rendre efficaces est de les alterner avec les purgatifs , c'est-à-dire , de purger un jour & de baigner l'autre.



On voit dans les Mémoires de l'Académie royale des sciences, des exemples frappans de l'effet des applications froides sur la tête : un auteur Anglois rapporte qu'un maniaque fut guéri par l'application d'un bonnet rempli de neige. De tous les faits qu'on peut recueillir, il faut conclure que la meilleure méthode est de plonger le malade dans un bain modérément chaud, avec de la glace ou de la neige sur la tête, & de la tenir ainsi deux heures, au bout desquelles on la découvrira, pour lui donner la douche à l'eau très-froide.

4°. Les cautères, les sétons, les ulcères artificiels, seront utiles dans tous les cas, en suppléant aux évacuations qui se font difficilement ; mais ils seront très-recommandables, sur-tout quand la manie aura été produite par la métastase d'une humeur virulente : on a tenté dans ce cas d'inoculer la gale, & cette vue n'est point à négliger.

Lorsque les différens maniaques ci-dessus désignés, auront été soumis au traitement que l'on vient de détailler, on observera l'effet que ce traitement aura produit sur eux ; &, d'après l'effet du traitement, on pourra les diviser en trois classes ; ceux dont les accidens seront dissipés, ceux qui n'auront éprouvé que du

soulagement ; enfin ceux chez lesquels le traitement n'aura pas opéré d'amélioration.

Les malades de la première classe, ou les convalescens, seront tout-à-fait séparés des insensés : on leur donnera une sorte de liberté, ils seront mis à l'usage des bains froids ; on leur continuera les douches de temps en temps, en les éloignant toujours de plus en plus ; on les mettra à l'usage des suc anti-scorbutiques, pour rafraîchir leur corps épuisé & desséché : on leur prescrira de loin en loin des purgatifs moyens, & on finira par les mettre à l'usage du lait.

Ceux de la seconde classe, ou les soulagés, seront mis pendant quelque temps à l'usage des bouillons ou des apozèmes apéritifs, animés avec un sel neutre, tel que celui de Glauber, ou bien on leur prescrira une eau minérale, qui remplira les mêmes indications : on continuera les bains tièdes fréquemment, on fera usage des bols savonneux, pour concourir à procurer de la fluidité aux humeurs. Au bout d'un certain temps, si la saison est favorable, on recommencera le premier traitement : alors si les symptômes de pléthore & de sécheresse persistent, on insistera encore sur les saignées ; si la mélan-

colie ou la bile dépravée paroît dominer, & que le sujet ne soit pas vigoureux, on fera fort peu de saignées, ou même on n'en usera point du tout.

On mettra dans la troisième classe ceux qui auront déjà été soumis plusieurs fois au traitement actif sans succès, & qui ne pourroient plus l'éprouver sans danger. La médecine présente peu de véritables ressources pour ces malades: on a vanté beaucoup de médicamens, comme très-puissans dans ces sortes de cas, tels sont le cinabre, le mouron, l'aigremoine, la mélisse, le mille-pertuis: l'anacarde surtout a été préconisée comme étant douée de propriétés merveilleuses, mais elle a fort peu de qualité actives; & l'expérience d'ailleurs n'a pas décidé en sa faveur, on l'appeloit autrefois l'*antidote des sages*; *Hoffmann* l'a nommée l'*antidote des fous*.

L'expérience a été plus décisive en faveur de quelques autres remèdes, tels que le musc, le camphre & les narcotiques. Le musc donné à forte dose, c'est à-dire, jusqu'à un scrupule; le camphre administré à demi-gros par jour, ont été employés avec efficacité par les médecins Anglois & Allemands; & l'efficacité de ces remèdes, dans toutes les autres ma-

ladies nerveuses, autorise encore la confiance qu'inspirent ces faits. *Sydenham* vantoit les calmans unis aux cardiaques, mais seulement pour être donnés après les purgatifs violens qu'il conseilloit. *Wepfer* avoit bien plus de confiance aux calmans, car il donnoit l'opium tous les jours aux maniaques; &, après l'avoir commencé à la dose de deux grains, il finissoit par en donner quinze. Cet excellent observateur assure avoir guéri plusieurs maniaques par cette méthode, sans avoir été obligé de faire précéder les saignées.

Enfin le hasard a servi à faire connoître les bons effets des narcotiques prescrits à forte dose. On lit dans les *Actes des Erudits de Leipsick*, le fait suivant : on avoit donné à une fille maniaque, une once d'onguent, dans lequel il y avoit un scrupule d'opium pour qu'elle s'en frottât les tempes : l'insensée avala cet onguent, & fut subitement guérie.

Les bains de mer ont été aussi célébrés, tant dans la manie, que dans l'hydrophobie : ils ne produisent cependant autre chose qu'un effroi plus nuisible, qu'utile. On pourroit conseiller les bains froids dans une autre indication, qui seroit de susciter une fièvre artificielle, comme on a conseillé les bains de terre

dans la phthisie : cette idée mériterait d'autant mieux d'être suivie, qu'on a vu la manie guérie par la fièvre ou par une autre maladie ; & que , lorsque les maniaques sont attaqués de la maladie dont ils doivent mourir, la raison leur revient au moment où souvent les autres hommes la perdent dans les mêmes cas.

L'électricité a produit quelques variations sur les maniaques , mais on ne peut pas encore citer de cures opérées par ce moyen.

Si le traitement que nous venons d'exposer, convient, avec les exceptions qui y sont ajoutées , pour le plus grand nombre des maniaques, il est quelques espèces de cette maladie pour lesquelles il seroit souvent très-nuisible.

Ces espèces de manie qui exigent encore des modifications plus particulières dans le traitement , peuvent se rapporter à trois ; celle qui vient d'inanition , celle qui est produite par les passions de l'ame, & celle qui est causée par les poisons.

*Sydenham* est le premier qui ait remarqué la manie produite par inanition ; elle succède à la fièvre quarte , ou à la fièvre intermittente automnale , ou à telle autre maladie, pour la cure de laquelle les saignées & les évacuations auront été trop

fréquentes. Les malades portent sur leur figure tous les signes de l'épuisement ; mais on reconnoît principalement cette manie , en ce que les plus légères évacuations l'augmentent & la renouvellent. Un simple lavement de lait , au jugement de *Sydenham* , peut susciter cette manie , en relâchant le ventre : il est donc évident qu'il faudra chercher les remèdes convenables à cette espèce de manie dans les analeptiques , tels que le riz , le gruau , les œufs frais ; les cordiaux , tels que le bon vin & les eaux distillées cordiales ; les toniques , comme le quinquina ; les fortifiants unis aux calmans , comme la thériaque. *Sauvages* rapporte qu'un anatomiste de réputation , à Montpellier , âgé de soixante ans , & tombé dans cette espèce de manie , ne fut guéri que par le diascordium & l'extrait de jusquiame.

Toutes les passions trop actives ou trop prolongées , peuvent produire la manie ; mais il en est particulièrement qui ont ce triste pouvoir , l'étude continuelle mène à l'extase ; & de l'extase à la manie , il n'y a qu'un pas.

*Van-Swieten* a observé que la colère ou le chagrin , étoient fréquemment la cause de la manie qui naît dans les femmes

en couche. Les hôpitaux sont remplis d'infortunés, à qui l'ambition ou des idées mystiques, ont fait perdre la tête : la plus part de ces manies sont tristes & sombres ; il en est quelques autres de gaies. La manie que fait naître l'amour, prend toutes sortes de caractères ; tantôt elle est vive est gaie, tantôt elle est sombre & mélancolique, quelquefois elle devient furieuse. Dans chacune de ces espèces, il faut appliquer les règles prescrites pour le traitement de la manie, avec les modifications suivantes pour chacune d'elles.

Dans les femmes attaquées de manie pendant les couches, lorsque la maladie n'est pas ancienne, & qu'elles jouissent d'une certaine force, la saignée est nécessaire, & doit même être répétée plusieurs fois, si les lochies sont supprimées ; la violence du mal exigeant alors de faire plus d'attention à l'effet qu'à la cause : dans celles dont la maladie est plus ancienne, ou qui sont moins pléthoriques, les purgatifs seront plus efficaces ; & au bout de fort peu de temps, si elles ne sont pas guéries, les unes & les autres rentreront dans la classe des maniaques dont on a parlé ci-dessus.

L'érotomanie arrive presque toujours chez les jeunes gens, & la marche active

y est nécessaire ; mais il vaut mieux multiplier les douches , que de faire des saignées trop fréquentes & trop fortes. Il y a encore une autre précaution bien essentielle , c'est de veiller attentivement sur ces maladies : la salacité , qui est un symptôme commun à tous les maniaques , est portée à un point extrême dans ceux-ci , & s'ils s'y abandonnent , ils tombent dans une foiblesse qui les rend incurables. Les remèdes qui abattent l'effervescence du sang & la fougue de l'imagination , les saignées , les bains , les douches , les boissons froides émulsionnées , seront les premiers employés ; ensuite on aura recours aux délayans , aux fondans apéritifs , & aux purgatifs qui donnent de la fluidité aux humeurs. Souvent , dit *Lorry* , la gale , les dartres , ou toute autre affection impétigineuse , ont guéri cette manie. On renouvelle facilement cette observation chez les femmes affectées de la fureur utérine ; car chez la plupart de ces infortunées , le mal a commencé par le dépôt d'une matière âcre & irritante sur les parties de la génération.

C'est particulièrement les maniaques qui ont perdu la raison par les passions , qu'il faut isoler & récréer , autant qu'il sera possible ; car ils sont plus exposés que



tous les autres à la contagion de l'imitation. *Van-Helmont* dit avoir appris de plusieurs maniaques intermittens, que l'accès commençoit par la contemplation d'une idée unique qui les poursuivoit par-tout, & qu'ils voyoient sans cesse malgré eux, comme si elle leur étoit présentée dans un miroir ; & il est tout naturel de croire que cette image unique & menaçante, est plus forte encore chez ceux dont la manie a eu une source morale.

Ce que les passions font germer dans nos veines, les plantes vénéneuses & les autres poisons, peuvent le produire subitement ; le suc de *stramonium* & de *jusquiame*, les baies de *solanum*, le bois de couleuvrée, produisent réellement un délire passager chez les gens les plus robustes, & une forte manie chez les gens délicats ; les personnes qui en ont pris une forte dose sont d'abord égarées & maniaques, & tombent ensuite dans un assoupissement ou dans des convulsions mortelles : quand on en a pris une dose moyenne, la manie est passagère, surtout si l'on y remédie promptement. Les symptômes de cette manie sont tour-à-tour effrayans & risibles ; les malades enflammés par une imagination bizarre, courent après des êtres chimériques ; quel-

quefois ils dansent, ils chantent & se déguisent d'une manière grotesque : d'autres fois ils sont furieux , se font des blessures mortelles , & ne ménagent pas davantage ceux qu'ils rencontrent. L'ivresse de notre pays indique fort bien le premier degré de cette manie , tandis que le dernier degré ne se voit guère qu'en Orient , où des musulmans fanatiques s'enivrent d'opium , au point qu'ils sortent comme des furieux , pour égorger tous ceux qui se trouvent sous leurs pas. Le traitement de cette sorte de manie dans les premiers instans , consiste dans l'administration des vomitifs , & ensuite dans la boisson très-abondante d'acides végétaux : si la maladie étoit portée à un degré fort grave , il faudroit la traiter comme une apoplexie , saigner une ou deux fois , insister sur les lavemens purgatifs , donner une décoction de séné pour boisson , & appliquer plusieurs vésicatoires.

On ne dit rien sur la manie produite par un défaut organique , ni sur celle causée par des vers dans le cerveau , parce que le diagnostic en est aussi difficile , que la cure en est impossible. La manie héréditaire est dans le même genre , à moins qu'elle ne soit le produit de la foiblesse ; ce qui la feroit rentrer dans le

cas de la manie de foiblesse de *Sydenham*. On pourroit cependant ajouter dans cette hypothèse, l'usage des eaux thermales sulfureuses, à l'intérieur & à l'extérieur.

La manie, qui est la suite d'un coup & d'une chute, doit d'abord être traitée par la méthode générale; & si l'on avoit quelque signe de carie, ou quelque soupçon d'abcès, on pourroit tenter le trépan.

### TROISIÈME CLASSE.

*Mélancolie; son caractère, ses différences, ses symptômes, ses causes, son traitement dans les différentes espèces.*

La mélancolie est un délire continuel, qui diffère de la manie en deux choses; la première, en ce que le délire mélancolique est borné à un seul objet qu'on appelle *point mélancolique*; la seconde, en ce que ce délire est gai ou sérieux, mais toujours pacifique; ainsi la mélancolie ne diffère de la manie que du plus au moins; & cela est si vrai, que plusieurs mélancoliques deviennent maniaques, & que plusieurs maniaques à demi-guérís, ou dans l'intervalle de leurs accès, sont mélancoliques.

La mélancolie tire son origine d'une

trop grande ou d'une trop forte sensibilité morale, qui fait que l'on attache à un objet quelconque, un prix trop grand, ou une attention trop long-temps soutenue ; ce qui fait qu'on ne voit plus cet objet sous son véritable rapport. Une fibre grêle, des nerfs trop mobiles, l'oisiveté, une vie molle, des méditations métaphysiques, des chagrins profonds dévorés dans un long silence : voilà la cause de cette première impression de l'esprit, qui est la source de la mélancolie. On lui a donné peut-être assez fausement le nom de *mélancolie nerveuse* ; mais, soit qu'on la considère comme une première maladie, ou seulement comme le concours des causes disposantes à la mélancolie, cela est indifférent, puisque la mélancolie nerveuse produit toujours dans les humeurs une dépravation humorale qui agit particulièrement sur la bile, & qui a eu de tous les temps, la dénomination de *mélancolie* ; qu'elle consiste dans l'épaississement du sang imprégné d'une humeur étrangère, poisseuse & ærugineuse ; que l'effet de cette humeur hétérogène est d'engluier le ventre, en ralentissant les excréments, & de dessécher le cerveau, soit en lui envoyant des vapeurs, soit en le privant de sa partie la plus fluide.

Les

Les symptômes de la mélancolie sont la maigreur, un teint sombre, vert ou plombé, des taches brunes, & quelquefois des excroissances adipeuses qui deviennent jaunâtres : l'élévation des hypocondres, des vents, des borborygmes, des anxiétés, la constipation ou des déjections poisseuses, les urines d'un jaune vert, des palpitations, un enchiffrement habituel, de la tristesse, de l'irascibilité, des bizarreries croissant sans cesse ; enfin pour dernier degré, la préoccupation habituelle sur un objet, soit religieux, soit moral, soit de santé, soit physique, & les idées les plus fausses & les plus ridicules sur cet objet.

C'est à la société de guérir les causes morales qui disposent à cette triste maladie, & c'est elle qui doit arracher ces herbes funestes, lorsqu'elles sont tendres ; mais on ne peut considérer ici cette maladie qu'au moment où elle réclame les secours de la médecine, c'est-à-dire, quand elle est complète.

Lorsque les accès sont violens, que le sujet est pléthorique, ou dans une circonstance qui peut faire craindre un reflux sanguin, comme dans l'âge critique des femmes, dans la suppression des règles, des lochies, ou dans tout autre cas sem-

blable , il faut saigner hardiment. *Lorry* n'excepte pas même les personnes dont les nerfs sont mobiles & délicats. *Sydenham*, dit-il , saignoit largement & avec succès dans l'affection hystérique & hypochondriaque: on peut encore ajouter que la maigreur ne doit pas faire illusion ; quoique maigres , ces malades sont très-sanguins , leur poulx est dur & fort , & sans une ou deux saignées , les remèdes dont ils ont besoin seroient souvent infructueux.

Mais après la saignée , il faut bien se garder , dans cette maladie , de passer subitement aux purgatifs , quels qu'ils puissent être. La cause matérielle de la maladie , contre laquelle tous les coups doivent être dirigés , est une humeur tenace , poisseuse , qui engorge les viscères , & tapisse le canal intestinal ; mais en même temps la fibre est irritable , le genre nerveux très-mobile ; dans une pareille disposition , que produiroient les purgatifs ? rien autre chose qu'une augmentation de mal : les parties les plus liquides seulement seroient expulsées ; le noyau deviendrait plus dur , & la tension spasmodique plus forte. Ainsi , avant de purger , il faut délayer , détremper , & commencer à mettre en fonte cette humeur visqueuse ,

qui est le principe de la maladie ; dès-lors la marche est connue. Des tisanes légèrement apéritives , le petit-lait , quelques prises de crème de tartre , des bains tièdes , un régime humectant : on passera ensuite aux fondans plus actifs , comme aux suc d'herbes , aux bols savonneux , aux pilules composées avec la gomme ammoniaque , la crème de tartre & le mercure doux ; enfin , quand l'humeur sera devenue mobile , ce qu'on appercevra , soit par la nature & l'abondance des excrétiions , soit par la diminution des symptômes , ou pourra purger , & faire en sorte que les purgatifs se suivent rapidement. Les eaux minérales apéritives & ferrugineuses sont très-recommandées dans la convalescence de cette maladie. Si l'amélioration n'étoit pas fort sensible , ou qu'elle ne se soutînt pas , on feroit un accès pour recommencer le traitement antiphlogistique ; on feroit succéder aux délayans , des purgatifs plus forts , dont on augmenteroit par degrés l'efficacité , jusqu'à l'usage de l'ellébore , comme dans la manie. La douche , le séton , & les autres moyens ultérieurs cités dans l'article précédent , seroient tentés pour dernière ressource.



## QUATRIÈME CLASSE.

*L'Imbécillité ; son caractère , ses causes ;  
ses différences , son traitement.*

L'imbécillité, qui est le degré le moins effrayant & le moins dangereux de la folie, en apparence, est cependant, à juger bien sainement, le plus fâcheux état de l'esprit, puisqu'il est le plus difficile à guérir. Les imbécilles ne sont ni agités, ni furieux ; rarement sombres, ils montrent un visage stupidement gai, & sont à-peu-près les mêmes, soit qu'ils jouissent, soit qu'ils souffrent. L'imbécillité est la suite de la frénésie, de la manie, de la mélancolie long-temps prolongée. La sécheresse du cerveau la produit dans les vieillards ; la mollesse ou l'infiltration de ce viscère la fait naître chez les enfans ; les coups, les chutes, l'abus des liqueurs spiritueuses ; la masturbation, un virus répété, en sont des causes journalières, & elle est une suite assez ordinaire de l'apoplexie.

Lorsque cet état est la suite ou le dernier période d'une autre maladie, il offre peu d'espérance. La fibre a perdu son ton, les nerfs sont sans énergie, le sang est à demi-décomposé, & les forces ont



déjà été épuisées par les remèdes dont les malades ont fait usage. L'humanité exige cependant qu'on n'abandonne pas encore ces malheureux, & cette attention est d'autant plus nécessaire, qu'on en voit quelquefois guérir avec le temps par les seules forces de la nature. La première chose à faire est de les restaurer par de bonnes nourritures ; ensuite on leur fera prendre des eaux thermales factices ; on les purgera avec la racine de bryone & le jalap infusés dans l'eau-de-vie, ce qu'on appelle *l'eau-de-vie d'Allemagne* ; & on essaiera ce que peuvent faire les bains froids & les douches. Dans le cas où ces malades seroient épuisés par les remèdes antérieurs, ou d'une constitution trop foible, on les traiteroit comme les maniaques d'inanition ; & on y ajouteroit des commotions électriques, dont l'utilité, dans ces cas de foiblesse & d'apathie, est démontrée, sans qu'il y ait aucun risque à courir.

L'imbécillité produite par la masturbation, ne pourra être attaquée que par les analeptiques, les toniques, les eaux thermales, les frictions sèches ; & il n'y a pas d'inconvénient à tenter l'électricité.

Les coups & les chutes ne produisent l'imbécillité que par des abcès, des caries

ou des épanchemens séreux : si l'on n'ose pas tenter le trépan , on pourra du moins appliquer des cautères derrière les oreilles ; quelques auteurs même ont proposé d'appliquer le moxa sur la tête. Les anciens appliquoient le feu le long de l'épine du dos , avec une hardiesse dont l'idée nous fait frémir ; mais aussi ils avoient plus de succès que nous dans les maladies que nous regardons comme incurables. Si les sujets sont robustes , les purgatifs ne sont point contre-indiqués , & on les choisira dans les drastiques les plus forts.

Si l'on soupçonne qu'un virus répercuté est la cause de l'imbécillité , il n'est rien de meilleur que d'inoculer la gale , & ce moyen même pourroit être tenté sur tous les imbécilles , quand on n'auroit tiré aucun profit de celui qu'on auroit cru d'abord le plus efficace. Non-seulement il y a lieu de conjecturer que plusieurs de ces malades se trouveroient bien de la révolution opérée par la nouvelle maladie , mais on pourroit espérer que les purgatifs qu'on emploieroit ensuite pour guérir la gale , seroient avantageux pour un certain nombre : si le virus répercuté étoit celui d'un ulcère , on emploieroit les moyens propres à le renouveler.

L'ivresse & les poisons produisent une imbécillité passagère, qu'on traitera comme la manie; & si elle persévéroit, elle exigeroit les purgatifs & les fortifiants.

Enfin l'imbécillité qui est la suite de l'apoplexie, sera attaquée par les caustères, les eaux thermales, les purgatifs drastiques. La commotion électrique est d'autant plus recommandable en ce cas, que plusieurs membres sont ordinairement paralyrés; quelques observations modernes prouvent que la teinture de cantharides a eu de l'efficacité en pareille circonstance; mais c'est un remède délicat, qui ne peut être administré que sous les yeux d'un médecin sage & éclairé.

---

## R É F L E X I O N S S U R L' O B S E R V A T I O N D E M. T A R A N G E T,

*Sur une lactation survenue à une chienne par la succion d'un jeune chat; par M. GRENIER, médecin à Saint-Seurin de Cadourne en Médoc.*

En lisant attentivement l'observation de M. *Taranget*, docteur en médecine,

& professeur royal en la Faculté de Douay, inférée dans le Journal de médecine du mois de février dernier, p. 224, & d'après ses réflexions, il m'a paru clairement qu'il croyoit ne devoir admettre d'autre cause de la lactation survenue à une chienne qui n'avoit jamais eu de communication avec aucun mâle de son espèce, que la succion d'un jeune chat sevré à trois mois, qui vivoit avec elle.

Comme j'ai vu beaucoup de chiennes avoir du lait pendant long-temps, dans la même circonstance que celle qui est décrite dans cette observation, sans qu'il fût nécessaire de leur assigner la même cause, je me permettrai de faire quelques réflexions sur le système de M. *Tarantet*.

Lorsqu'une chienne est parvenue à l'âge de onze ou douze mois, si elle est bien constituée, elle est avertie que le moment de propager son espèce est venu : il se fait une sorte de travail dans les parties de la génération ; un gonflement sensible affecte les parties extérieures ; chez plusieurs, on apperçoit un écoulement sanguin. C'est une crise qui doit être terminée suivant le vœu de la nature.

Si ce vœu est trompé par la privation

d'un mâle, après plusieurs jours d'une tristesse remarquable, la bête reprend peu à peu son état naturel; tout gonflement cesse d'être sensible; elle ne veut, ni ne peut s'accoupler; mais, malgré ce calme apparent, le travail intérieur n'est pas fini; il se poursuit, & les mamelles ne tardent pas à s'en ressentir; le mamelon se gonfle & paroît acquérir une extension que la nature n'avoit pas préparée en vain.

C'est un mois & demi après qu'on aperçoit de nouvelles inquiétudes, qui vont toujours croissant jusqu'au terme ordinaire de la gestation. Les allures de la bête ne sont plus les mêmes; de nouveaux soins l'occupent; elle cherche de nouveaux asyles; elle gratte la terre si elle est libre, & la creuse comme si elle devoit y déposer ses petits; elle annonce enfin par tous ses mouvemens qu'elle se dispose à remplir les fonctions les plus intéressantes. Le temps de nourrir survient; les mamelles se remplissent de lait; elles sont douloureuses; & l'animal sans nourriçon n'a, pour tout remède, que le temps & l'application réitérée de sa langue.

Si dans cet état une chienne est abandonnée à ses propres ressources, après

quelques jours d'affluence, le lait prend un autre cours, & se perd insensiblement. Savent-elles se procurer, ou leur procure-t-on des nourriçons; elles les adoptent indifféremment, quels qu'ils soient, les allaitent & se portent bien. Voilà ce que j'ai fréquemment observé.

D'après cet exposé, ne peut-on pas se persuader aisément que la chienne qui fait le sujet des réflexions de M. *Tarandet*, a passé par tous les degrés que je viens de parcourir, sans qu'il en ait été témoin? Je ne puis penser autrement. En effet, il me semble qu'on ne s'est aperçu du transport du lait aux mamelles de la chienne, qu'après plusieurs jours du commerce établi entre elle & le jeune chat.

On a regardé la chose comme extraordinaire; delà les réflexions.

La sympathie entre l'utérus & les mamelles a paru insuffisante pour expliquer une lactation qui n'étoit pas la suite d'une gestation, puisque la chienne n'étoit pas mère. En appeller à l'influence de l'imagination, cette opinion paroît trop illusoire pour l'admettre : la difficulté ne dispaeroissoit pas; c'est ce qui a donné lieu à l'explication de M. *Tarandet*, qui, après avoir donné une idée de ce que peut

être le lait, conclut que c'est l'action ou l'irritation portée sur un organe, qui y détermine l'abord du fluide qu'il est destiné à séparer de la masse totale.

Cette vérité me paroît simple & évidente comme à M. *Taraget*; mais je ne vois pas aussi bien, que les caresses du chat, & les différentes secouffes qu'il a fait éprouver aux mamelles de la chienne, aient pu être les seules causes efficientes du transport du lait dans ces parties; cela ne me paroît pas suffisant pour déterminer l'abord du fluide laiteux, si l'on n'admet en même temps la première irritation, suite du travail de l'utérus, comme je l'ai vu si souvent, & d'une manière si peu équivoque. Cette condition me paroît indispensable; c'est la condition *si ne qua non*; elle a eu lieu sans doute. Le chat n'eût jamais osé sucer la chienne, & la chienne ne l'auroit jamais souffert, si elle n'avoit eu du lait qui l'incommodoit. Ce n'est donc pas la succion qui a déterminé la lactation; mais c'est elle qui a rendu la chose visible & durable.

J'espère que M. *Taraget* ne trouvera dans mes réflexions que les motifs qui l'eussent inspiré lui-même, s'il avoit observé comme moi, & que j'eusse écrit, comme lui, pour résoudre une difficulté.

## OBSERVATION

*Sur deux jeunes sœurs attaquées de fleurs-blanches héréditaires, depuis l'âge le plus tendre; par M. RAMEL fils, médecin à Aubagne.*

La plus part des médecins qui ont écrit sur les fleurs-blanches ont observé que cette maladie, soit qu'elle fût héréditaire, soit qu'elle fût acquise, ne se manifeste guères avant l'apparition des règles, qu'elle devance quelquefois, ou qu'elle suit de bien près. Les fleurs-blanches surviennent plus communément après les premières couches qui ont augmenté la débilité de l'utérus, ou après des hémorrhagies internes considérables; il est assez rare d'observer cette maladie avant l'époque de la menstruation. Je connois cependant dans ce pays deux jeunes personnes qui ont eu cet écoulement dès l'âge le plus tendre; à six ou sept mois l'on a apperçu chez elles cet écoulement, qui a été quelquefois aussi abondant que chez les femmes pubères. L'aînée de ces deux sœurs a actuellement huit à neuf ans, & la cadette six & demi. Cet écoulement vient



par intervalles, & disparoît pour reparôûre après un temps très-court. Il est quelquefois modéré, d'autres fois très-abondant, & ne garde aucune régularité dans son apparition; ces deux sœurs ont une couleur assez vermeille, mais elles sont sujettes à une maladie singulière, qui n'est pas de longue durée; il s'élève quelquefois dans toute l'habitude extérieure de leur corps, des espèces d'hydatides de la grandeur d'une fève ordinaire, qui se dissipent dans quelques minutes.

La mère de ces deux jeunes personnes est sujette depuis long-temps à des fleurs-blanches si abondantes, que le parquet de ses appartemens en est quelquefois arrosé, malgré ses linges. Cette dame a un fils *cadet* qui se porte très-bien.

Cette observation n'est pas la seule que nous ayions dans ce genre; *Sennert*, *Dolæus* & d'autres, en avoient fait de pareilles, qui toutes tendent à prouver, qu'il est des maladies dont l'hérédité ne peut guère être révoquée en doute.



L E T T R E  
DE M. DE SAINT-MARTIN,  
VICOMTE DE BRIOUZE,

*Docteur en médecine, agrégé honoraire du  
collège royal des médecins de Nancy, &c.  
à M. EVERS, docteur en médecine  
à Mecklembourg.*

Je pense, Monsieur, comme vous, que la phthisie (a) se peut communiquer, en habitant assidument dans l'atmosphère des phthisiques, sur-tout en couchant avec eux; je crois aussi que cette maladie peut se communiquer en faisant usage de leurs vêtemens, linges & draps. Voici quelques observations qui viennent à l'appui de votre sentiment.

1. PREMIERE OBSERVATION.

*M. de la Roque de Bourgmont, gentilhomme de nos cantons, docteur en*

---

(a) Voyez Journal de Médecine, cahier de juillet 1784, pag. 79, 80.

médecine en l'université de Montpellier, à la suite de fatigues éprouvées dans l'exercice de sa profession, fut attaqué d'un rhume qu'il négligea si long-temps, que ni lui, ni les plus habiles médecins de notre province, ne purent le garantir d'une phthisie qui le conduisit au tombeau. Madame de *Bourgmont*, âgée pour lors de dix-sept ans, & qui aimoit tendrement son mari, eut auprès de lui les plus grandes assiduités. A sa mort, elle devint phthisique, & se retira à Caen dans un couvent, où elle fut traitée par M. de *Mortreux*, célèbre professeur de médecine en l'université de cette ville. Cet habile médecin désespéra long-temps de pouvoir la guérir. Il étoit mon ami, mon mentor en médecine; il aimoit à me découvrir sa façon de penser sur les maladies qu'il traitoit; il me fit connoître l'état où étoit cette dame, sans me dissimuler le danger auquel il trouvoit sa vie exposée. Je suivis la maladie de cette dame, que je croyois moi-même devoir périr; néanmoins, par les soins de M. de *Mortreux*, elle recouvra une parfaite santé. Elle vit, & depuis plus de 30 ans elle n'a pas éprouvé le plus petit accident relatif à la phthisie.

II<sup>e</sup> OBSERVATION.

M. de la Couturerie, aujourd'hui lieutenant particulier du bailliage de Domfront, étant au collège il y a douze ou quinze ans, après des exercices immo-dérés, fut attaqué d'une courbature, dont la suite fut une fièvre lente vraiment phthifique. Je me suis fait une méthode de traiter cette maladie, suivant laquelle je ne manque point de guérir mes malades, quand je suis consulté à temps. Je le fus de bonne heure ; il recouvra une parfaite santé ; il se maria. Son épouse, qui étoit jeune, d'un bon tempérament & d'une parfaite santé, s'étant excessivement échauffée par un exercice de danse trop violent, fut attaquée d'un rhume persévérant, d'une toux opiniâtre, d'une fièvre hectique, &c. Je l'avertis de bonne heure du danger de son état, & des suites que pouvoit avoir son indisposition ; elle espéra pouvoir revenir en santé sans faire de remèdes ; elle n'en fit point, le mal empira de plus en plus : elle me consulta au dernier degré de la phthisie, & desira faire les remèdes que je lui conseillerois : il n'étoit plus temps ; elle mourut. Son mari, par une suite de ses assiduités auprès de son épouse, éprouva les symptômes

du premier degré de la phthisie : je le traitai à temps ; il fut guéri : il vit, & se porte bien.

### III<sup>e</sup>. O B S E R V A T I O N.

Il y a quelques années, je fus prié d'aller voir la femme de *Dumefnil*, boucher à Domfront ; je trouvai cette femme émaciée, & présentant tous les symptômes du dernier degré de la phthisie, entièrement ruinée par la maladie & par de prétendus remèdes mal administrés par des charlatans & des ignorans : je déclarai au mari qu'il n'y avoit aucun moyen de guérir son épouse, je le prévins qu'elle ne pouvoit attendre qu'une mort prochaine & inévitable ; elle mourut effectivement dans peu. Le mari, quelque temps après, vint me consulter : il avoit une toux fréquente, des douleurs dans la poitrine, dans les côtés & entre les épaules, avec une fièvre lente. Je lui fis faire les remèdes convenables à son état pendant long-temps ; sa santé revint peu à peu ; il jouit actuellement d'une bonne santé.

J'ai vu dans le bas peuple beaucoup d'autres phthisies, communiquées par contagion du mari à la femme, & de la femme au mari, dont les unes se sont ter-

594 LETTRE DE M. DE S. MARTIN,  
minées par la guérison , & les autres par  
la mort , suivant le plus ou le moins d'exa-  
ctitude des malades à faire les remèdes ,  
& suivant leur plus ou moins de persévé-  
rance à les continuer.

Les moyens que vous indiquez pour  
se préserver de ces phthysies contagieuses  
sont bien vus , & sagement conseillés : on  
ne peut que les approuver ; & le public  
doit vous savoir bon gré des soins que  
vous prenez pour le prémunir contre le  
danger d'une maladie aussi meurtrière que  
la phthysie.

Plusieurs autres maladies se communi-  
quent ainsi par contagion par les vête-  
mens , les linges ou les lits qui ont servi  
aux malades. On est sur-tout exposé à ce  
danger dans les auberges : à la vente  
des meubles de gens morts de mala-  
dies contagieuses , bien des personnes  
n'étant pas curieuses d'acheter les lits qui  
ont servi aux défunts , les aubergistes &  
les hôteliers les trouvant à meilleur mar-  
ché , ne font pas difficulté de les acheter  
pour meubler leurs maisons ; ce qui de-  
vient une cause de maladie , & souvent  
même de mort pour ceux qui y couchent.

Un bas-officier retiré d'un régiment de  
cavalerie étoit devenu l'agent des affaires  
de l'officier qui l'avoit commandé ; il fut

envoyé par son maître dans une maison, où, dans un cas de presse, on le mit coucher dans un lit sur lequel quelqu'un étoit mort d'une fièvre maligne quelques mois auparavant. Peu de temps après, cet homme fut attaqué d'une fièvre maligne, qui le mit aux portes de la mort, qui dura fort long-temps, & dont j'eus bien de la peine à le guérir.

Un matelassier & sa femme furent employés à rebattre les laines des matelas d'une grande maison : dix-huit ou vingt matelas avoient déjà été rebattus sans que ces ouvriers eussent ressenti d'incommodité ; mais étant venus aux laines des lits sur lesquels un an auparavant des domestiques avoient essuyé des fièvres de mauvais caractère, la femme du matelassier fut atteinte d'une fièvre de même nature, qui dure depuis quatre mois : j'ai été consulté depuis quelques jours ; j'ignore s'il me sera possible de la sauver.

Il résulte de ces faits, que les lits qui ont servi aux malades ou aux morts, méritent la plus sérieuse attention : on devroit retirer la plume, la mettre dans des sacs, la faire passer plusieurs fois dans des fours convenablement chauds, l'exposer à l'air & au soleil, & lessiver les couils : on devroit pareillement lessiver les cou-

vertures des matelas , passer les couvertures des lits & les laines des matelas à une lessive de savon , enfin exposer le tout à l'air assez long-temps.

---

## L E T T R E

## A L'ÉDITEUR

## DU JOURNAL DE MÉDECINE.

En médecine , Monsieur , il n'est pas rare que les découvertes les plus certaines & les plus utiles , éprouvent en naissant un fort désagréable à leurs auteurs ; celle de la propriété spécifique qu'a la dentelaire contre la gale , lorsque cette plante est administrée suivant la méthode que j'ai communiquée à la Société royale de médecine , n'a pas échappé à une critique injuste. Il me semble que l'intérêt de la science médicale & ma propre réputation , exigent que j'en instruisse le public.

Lorsque la préparation de la dentelaire pour la gale eut été rendue publique , plusieurs médecins , chirurgiens & autres personnes de Provence , publièrent que le remède qu'on donnoit pour nouveau , avoit été pris dans l'histoire des plantes de M. *Garidel* ; on confondit mal-adroitement la préparation dont parle *Garidel*



avec la mienne, sans prendre la peine de lire ce qu'a écrit cet auteur sur ce sujet. Voici ses propres paroles : « Plusieurs font bouillir toute la plante dans de l'huile d'olive ; ils en oignent ensuite ceux qui ont la gale. — Il est vrai que cette plante par son sel volatil âcre dont elle abonde, tempéré par les sulfures de l'huile, produit dans quelques-uns de bons effets ; mais j'en ai vu de très-méchans dans plusieurs, sur-tout dans un de mes amis, qui ensuite d'une telle onction fut d'abord attaqué d'une inflammation universelle de la peau avec une fièvre ardente. — Il avoit appris ce remède d'un chasseur, qui guérissoit la gale de ses chiens avec ce remède ; c'est pourquoi je conseille de laisser ce remède aux chiens. »

La préparation que j'ai publiée a cela de différent, qu'on ne fait que verser l'huile bouillante sur la racine pilée, remuant le tout durant quatre ou cinq minutes. Cette différence, qui paroît peu considérable, & qu'on n'avoit pas encore imaginée du temps de *Garidel*, est si essentielle, qu'elle fait d'un remède dangereux, un remède innocent & très-efficace, parce que dans cette dernière préparation, l'huile qui adoucit l'âcreté de la racine, n'en extrait d'ailleurs que le degré de cau-

ficité nécessaire pour dessécher les boutons galeux, au lieu qu'en faisant bouillir la racine dans l'huile, on extrait trop des principes âcres de la plante, & le remède en devient trop fort, & capable de brûler & d'enlever la peau, comme il est arrivé plus d'une fois.

Feu M. *Darluc*, savant professeur de médecine à Aix, parlant fort avantageusement de mon remède dans le premier volume de son Histoire naturelle de Provence, n'a pas su cependant éviter cette erreur, & dit que ma préparation de la dentelaire consiste à faire bouillir la racine dans l'huile, &c. Je lui remontrai cette inexactitude de son vivant, & il me promit de la faire corriger dans les volumes suivans.

Je viens d'apprendre qu'on a soutenu il y a peu de temps, à Montpellier, une thèse qui combat ou infirme la certitude ou l'utilité du *plumbago*; cependant la vertu de cette plante, lorsqu'elle est employée suivant la méthode que j'ai indiquée, est entièrement constatée, & elle est tous les jours confirmée par l'expérience, sur-tout dans la gale qui vient de contagion; &c'est spécialement pour cette espèce de gale que le remède fut proposé. Je ne peux me dispenser de représenter à M. *Ramel* mon ami, qu'il y a quelque chose à cor-

riger dans ce qu'il dit de mon remède. (*Voyez Journal de Médecine, octobre 1784.*) Il semble vouloir dire que je n'ai fait que tirer de l'oubli un remède anciennement connu & pratiqué; mais il y a plus: j'ai indiqué une préparation nouvelle, & qui n'étoit pas connue; ce remède n'étoit pas tombé en désuétude, comme dit M. *Ramel*, il avoit été prescrit, à cause qu'il étoit dangereux; au lieu qu'en le préparant comme j'ai indiqué, il est utile & précieux dans tous les cas.

Enfin, Monsieur, je ne fais d'où vient qu'on a omis de faire mention du Mémoire sur la préparation & les effets de la dentelaire, publié dans le troisième volume de l'histoire de la Société royale de médecine, en rendant compte de ce volume dans le Journal de médecine des mois de mars & avril de l'année 1783.

J'ai l'honneur d'être, &c.

*Note du Rédacteur.*

La réclamation de M. *Sumeire* nous paroît d'autant plus juste, que c'est sans intention que l'omission dont il se plaint a été faite; ainsi nous nous faisons un devoir & un plaisir de dire aujourd'hui

ce que nous nous proposons d'insérer au commencement du cahier d'avril 1783, en rendant compte du troisième volume de l'*Histoire de la Société royale de Médecine*, année 1779, page 162.

*Détail des expériences faites par MM. DE JUSSIEU, DE LALOUETTE, JEANROY & HALLÉ, commissaires nommés par la Société royale de médecine, pour déterminer les propriétés & les effets de la racine de DENTELAIRE, dans le traitement de la gale.*

» Le remède proposé par M. Sumeiré, est une préparation particulière de la racine de dentelaire, *Dentellaria Rondeletii*, (J. B. 2, 940;) *Lepidium dentellaria dictum*, (C. B. pin. 97;) *Plumbago quorundam*, (CLUS. hist. cxxij;) *Plumbago Europæa*, (LIN.) Elle est appelée par les Provençaux *herbo enrabiado*, & *herbo dè rasquas*, ou *herbe de la teigne*. (Voyez *Garidel*, pag. 368.) »

« Voici les termes de son Mémoire : La manière de préparer notre remède, est de piler dans un mortier de marbre deux ou trois bonnes poignées de la racine de dentelaire ; il en faut davantage en hiver que dans les belles saisons, & quelques-uns y ajoutent une petite poignée de sel : on verse sur la racine pilée

au

au moins une livre d'huile d'olive bouillante ; on les agite ensemble pendant trois ou quatre minutes : on met le tout sur un linge ; & , quand l'huile est passée, on exprime un peu fortement la racine, dont on ne laisse qu'une partie dans le linge qu'on lie en forme de nouet. »

« La manière de s'en servir, est de tremper dans l'huile bien chaude le nouet, avec lequel on remue un peu la lie qu'y a laissée l'expression de la racine. On frotte avec ce nouet toute la superficie du corps. Il faut frotter un peu fortement, & l'huile doit être bien chaude. On réitère les frictions de douze heures en douze heures, & on les continue tant qu'il paroît des restes de gale. La première friction fait pousser quelquefois tout ce qu'il y avoit de gale cachée sous la peau. On éprouve alors beaucoup de picotemens & de demangeaisons que les frictions suivantes dissipent à coup sûr. Les pustules alors bientôt desséchées, se détachent, & tout le vice galeux est emporté. Ordinairement trois ou quatre frictions suffisent pour la guérison entière. Cette méthode n'exige aucune préparation préliminaire, & on a constamment observé que la gale ainsi traitée n'est pas sujette à revenir. »

En rendant compte de leurs expériences, voici comment s'expriment MM. les Commissaires : « Tous nos malades ont parfaitement guéri. »

« L'effet des frictions a été généralement d'appeler à la peau les boutons galeux , & de les y dessécher. »

« Cet effet , & tout ce que nous pouvions attendre de notre remède, a été terminé en sept , huit ou dix frictions. »

« Ce qui paroïsoit avoir échappé aux frictions , laissé à la nature , s'est dissipé de soi-même & sans remède. »

« Notre traitement n'a causé dans la santé , & dans les fonctions de nos malades , aucune altération sensible. »

« Enfin , depuis plus de sept mois que le traitement des premiers est terminé , & depuis quatre mois que les six derniers ont été entrepris , leur guérison s'est soutenue constamment. »

« Il suit de nos expériences , que le traitement par le *plumbago* a guéri ; qu'il a guéri promptement ; qu'il a guéri sans aucune rétropulsion ; enfin , qu'il a guéri sans le secours d'aucun remède. »



PROBLÈME DE MÉDECINE,

Proposé par M. SUMEIRE, docteur en médecine, à Marignane en Provence.

*La fièvre qui survient aux maladies apoplectiques, convulsives, &c. est-elle salutaire ou nuisible ?*

Il est établi par plusieurs sentences ou aphorismes d'*Hippocrate*, que la fièvre qui survient aux maladies convulsives, soporeuses, apoplectiques, &c. les dissipe ou les termine favorablement :

*Si convulsione aut distensione nervorum de-  
tento febris successerit, morbum solvit. Aph. 57,  
sect. iv.*

*Convulsiones & nervorum distensiones succe-  
dens febris solvit. Coac. prænot. sect. ij.  
p. 160. (Foëf. edit. Francof. 1595, fol.*

*Syderatis si febris accedat solutio contingit.  
Coac. prænot. sect. ij, p. 182, Foëf.*

*Quibus per sanitatem derepentè capitis do-  
lores obveniunt, confestissime vox deficit ac  
stertunt, intra dies septem pereunt nisi febris pre-  
henderit. De Judicat. lib. sect. ij, pag. 24,  
Foëf.*

*Quibus bene valentibus capitis dolores dere-  
pentè contingunt statimque voce deficiunt & ster-*

604 PROBLÈME DE MÉDECINE ,

*tunt, intra dies septem percunt nisi febris eos prehenderit. Aph. 51, sect. vj.*

Mais il semble qu'*Hippocrate* a senti lui-même que cette fièvre pouvoit être pernicieuse, lorsqu'elle se prolongeoit trop, puisqu'il dit :

*Syderationes quæ repenti sunt, si insuper febris exolutionis in modum contingat, quæ diutius trahat, perniciem minantur. Coac. præn. sect. ij, pag. 182.*

*Syderationes quæ repenti contingunt, si insuper febris mediocris accedat quæ diutius trahat, perniciem minantur. Prædict. lib. j, sect. ij, p. 53.*

à moins que ces deux sentences ne soient pas d'*Hippocrate*.

J'ai observé constamment que lorsque la fièvre survient aux maladies apoplectiques, elle ne finit qu'avec la mort des sujets ; ainsi l'expérience dément les dogmes d'*Hippocrate* sur ce point.

La théorie qui présente la fièvre comme capable de résoudre les engorgemens qui peuvent causer l'apoplexie, ou les affections convulsives, paralytiques, &c. fait aussi appercevoir que le mouvement accéléré & tumultueux des humeurs, excité par la fièvre, peut augmenter le désordre de ces mêmes humeurs & ces mêmes engorgemens ; mais en considérant que ces maladies, comme peut-



être toutes les autres, dépendent le plus souvent d'un stimulus qui détermine la stase des fluides, ou la suppression du cours des esprits dans le cerveau ou dans les nerfs; que les maladies convulsives, apoplectiques, &c. dépendent encore très-souvent des extravasations du sang, des épanchemens de sérosités, on croira bien facilement que la fièvre n'est propre qu'à renforcer ces maladies, & à les rendre plus invincibles. Si on considère encore les causes de cette fièvre, telles que la bonne théorie les entrevoit aujourd'hui, on sera encore plus éloigné de regarder la fièvre comme un moyen favorable à la guérison des maladies du genre dont il s'agit.

Quoi qu'il en soit, la question que je propose est digne d'exciter la discussion, bien faite de toutes les raisons & de tous les faits qui peuvent la résoudre.

## OBSERVATION

*Sur un érysipèle, suivi d'une fièvre tierce; par M. CHEVILLARD, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, & médecin à Mante-sur-Seine.*

Une paysanne, âgée de vingt-quatre

ans , habitante d'un village des environs de Mante , d'un tempérament sanguin , & sujette à la diathèse érysipélateuse , avoit le pouls dur & fréquent , la langue sèche & aride : ces symptômes me firent craindre la répercussion de l'humeur cutanée sur le cerveau , & je pronostiquai que la malade auroit le délire , appuyé sur ce que dit Hippocrate : *Lingua densa & perarida , phrenitidem portant.* J'ordonnai un pédiluve , des lavemens faits avec les plantes émollientes , & pour boisson l'infusion de fleurs de sureau nitrée. Ces remèdes donnèrent plus de souplesse au système vasculaire ; la malade transpira , & eut une nuit plus calme : je la trouvai le lendemain avec peu de fièvre , la peau moite. Je crus , pour favoriser la transpiration & dégager les premières voies , devoir donner trois grains de tartre stibié en lavage : ils opérèrent très-bien ; & j'ordonnai pour le soir un lavement ; néanmoins la nuit fut orageuse , & accompagnée de délire & de fièvre. Ses dents se couvrirent d'un tartre épais , & son haleine devint infecte ; les tendons des poignets éprouvèrent de violens soubresauts , il survint une ophthalmie. La peau du front étoit sèche & brûlante , la figure très-tumé-

fiée. Cet état me fit craindre que l'érysipèle ne se répercutât sur le cerveau, & me donna beaucoup d'inquiétude : *Erysipelas verò foris quidem extare, utile; intrò autem vergere, lethale.* HIPPOCRATE. Je fis appliquer un emplâtre vésicatoire à la nuque. J'insistai sur les pédiluves; & j'eus la satisfaction de voir le lendemain les symptômes se dissiper; la peau reprit sa moiteur ordinaire, la langue devint moins aride, & le pouls étoit moins tendu. La fièvre revint quatre jours après, & prit le type de fièvre tierce: je changeai alors de traitement, & je mis ma malade à l'usage des amers indigènes: ils opérèrent très-bien, & la fièvre se dissipa entièrement. Malgré les instances de la malade, je ne consentis à la purger que quand j'eus des signes évidens de coction; alors je donnai deux onces de tamarins avec autant de manne, & deux gros de sel de Glauber. Cette médecine fut répétée plusieurs fois, & il s'ensuivit une parfaite convalescence. Si l'observation démontre qu'il est facile d'abuser des purgatifs dans les fièvres réglées, il y a aussi des cas où il est nécessaire de purger plusieurs fois, mais toujours en se conformant à l'aphorisme : *Corpora cum quis repurgare volet, fluxilia reddere oportet.*

## R É F L E X I O N S

*Sur les observations de M. SOBAUX, sur l'abus du sel de duobus, donné à la suite des couches ; ( Voyez Journal de Médec. Tome LXII, pag. 610 ; ) par M. LE CHARTIER DE LUCIVEL, docteur en médecine, médecin de la ville & des hôpitaux de Mante-sur-Seine.*

Comme il est avantageux à l'humanité de défendre la réputation d'un remède, attaqué peut-être injustement, j'ai cru devoir communiquer mes observations sur l'utilité du sel *de duobus*. M. Sobaux est sûrement trop ami de la vérité pour le trouver mauvais, quoique cela contredise son sentiment.

Il est incontestable que la majeure partie de la vertu des médicamens ne consiste que dans les doses auxquelles ils sont prescrits. D'après ce principe, avoué de tous les praticiens, le sel *de duobus* non-seulement ne doit pas être banni de la matière médicale ; mais il doit être mis au nombre des remèdes les plus efficaces dans les maladies laiteuses. J'ai plus de cinquante observations qui prouvent ce que j'avance. Il suffira, je

crois , d'en rapporter trois ou quatre, pour convaincre du fait.

# PREMIERE OBSERVATION.

Madame la marquise de G.\*\*\* alors à sa terre à trois lieues de Mantes, m'appella, il y a environ un an. Je la trouvai au huitième jour d'une couche, dont le travail avoit été très-laborieux : elle avoit de la fièvre, le ventre étoit tendu, les seins étoient flasques, les urines rares; il n'y avoit point de selles, mais les lochies couloient assez bien. Les indications à remplir étoient d'évacuer le lait qui étoit la cause de tous ces accidens. En conséquence je fis prendre de légers apéritifs diurétiques en tisane, que j'animai d'un demi gros de sel *de duobus* par pinte. Je ne négligeai point les lavemens laxatifs. Au bout de trois jours de l'usage de ces médicamens, en suivant un régime approprié, je vis avec satisfaction les urines & les garde-robcs devenir abondantes & se charger de lait; le ventre fut beaucoup moins tendu, il n'y avoit presque plus de fièvre. Comme je craignois que le sel *de duobus* ne pincât les nerfs, que cette dame a très-sensibles, je le fis retrancher de la tisane, & j'y substituai le sel d'Epsom, qui est plus

doux ; mais à ma visite suivante , qui fut faite deux jours après , je trouvai le ventre plus gonflé & les évacuations moins abondantes ; je recourus promptement à l'usage de l'*arcanum duplicatum* à la même dose. Il fut continuée pendant huit jours , & il dissipa tous les accidens.

## II<sup>e</sup> O B S E R V A T I O N.

Il y a environ trois mois qu'une personne très-charitable , madame *de Rauhé*, dame de Mondetour, paroisse distante de quatre lieues de cette ville, m'envoya consulter pour une pauvre femme de son canton, qui étoit accouchée depuis six semaines. Toutes les parties de son corps étoient oedématisées, quoiqu'elle eût toujours donné à téter à son enfant. Les urines & les selles étoient presque totalement supprimées. Cette femme avoit beaucoup plus de lait qu'il n'en falloit pour nourrir son enfant , & cette surabondance étoit la cause de tous les accidens. Une tisane, composée d'une décoction de racine de bardane , de chardon roland , d'asperges & de petit houx avec un gros de sel de *duobus* seulement par pinte, avec quelques minoratifs, dans lesquels entroit

le même sel , furent les seuls moyens que j'employai pendant un mois , pour venir à bout de cette maladie. Je ferai observer que pendant plusieurs jours , je substituai le sel de nitre à l'*arcanum duplicatum* , & que les accidens reprenoient leur intensité.

### III<sup>e</sup> OBSERVATION.

La femme du nommé *Picard* , cordonnier de cette ville , me fit appeller, il y a environ huit mois : elle étoit à plus de six semaines de couche , elle nourrissoit son enfant ; malgré cela elle étoit percluse de tous ses membres , surtout des parties inférieures ; elle souffroit jour & nuit & ne pouvoit se traîner dans sa chambre qu'avec des béquilles. Après avoir réfléchi sur son état, je vis que la trop grande quantité de lait étoit la seule cause de cette maladie. L'indication à remplir étoit d'évacuer cette humeur ; mais on avoit déjà fait beaucoup usage de purgatifs & de différentes tisanes , sans succès. Pour moi je fis prendre simplement une boisson composée de légers apéritifs, avec un demi-gros de sel *de duobus* dans chaque pinte. Après quelques jours de l'usage de cette tisane & d'un régime sévère , ce qu'on n'avoit pas fait,

j'observai avec plaisir que les accidens diminuoient. Je conseillai un minoratif en grand lavage, dans lequel entroit aussi le sel *de duobus* : ce minoratif fut répété tous les quatre jours ; enfin trois semaines ne furent pas révolues, que j'eus la satisfaction de voir cette pauvre femme ne plus souffrir & se servir librement de ses membres. L'enfant n'a pas cessé de têter, & il a toujours été dans le meilleur état, quoique sa mère fût au régime sévère & qu'elle prît des remèdes.

Que conclure de ces observations ? si ce n'est que le sel *de duobus* est un remède très-efficace dans les maladies occasionnées par le lait épanché, lorsque ce sel est administré à dose convenable, & qu'il est, quoi qu'en dise M. *Raulin*, le sel le mieux indiqué dans les affections lacteuses, parce qu'il est apéritif, tonique & évacuant ; qu'enfin il n'est irritant que quand on le donne à une trop forte dose.





# R É F L E X I O N S

DE M. REBIERE,

*Maître en chirurgie & en pharmacie à Brive, sur une observation ayant pour titre : Hydrophobie guérie par l'alkali volatil fluor. Voyez cahier de décembre 1784, pag. 604. Tome LXII.*

En rendant hommage aux talens de M. *Hervet*, je me permettrai de former quelques doutes sur la nature de la maladie qu'il a traitée & guérie.

« Le huitième jour de la morsure, dit M. *Hervet*, le malade éprouva des maux, ne dormit point dans la nuit. Le dix-septième, il se leva avec un violent mal de tête & une chaleur universelle; à midi, il fut obligé de se coucher, ses jambes ne pouvoient plus le porter; la fièvre le prit le soir, les douleurs de tête augmentèrent, il fut fort agité: ses parens s'aperçurent de légers mouvemens convulsifs dans les bras; la nuit fut très-laborieuse, les mouvemens convulsifs furent universels; il eut du délire. Le dix-huitième, il fut sans connoissance jusqu'à midi: on lui donna l'extrême-onction;

il déliroit souvent, ayant des convulsions violentes ; par trois fois il sortit de son lit, & tomba dans la chambre. Depuis midi jusqu'au soir, il ne voulut point boire ; la nuit se passa dans des convulsions continuelles, &c. »

Ce n'est point là la marche de l'hydrophobie rabifique que j'ai observée sur treize personnes que j'ai traitées & vues périr depuis deux ans ; ni celle que j'ai lue dans les observations des vrais hydrophobes & dans les ouvrages des auteurs qui en ont traité.

Les convulsions suivent l'hydrophobie & ne la précèdent jamais ; si on trouve quelques exemples du contraire, on s'apperçoit que ces convulsions dépendoient de toute autre cause que du virus rabifique. Au reste, par convulsions je n'entends pas parler des soubresauts dans les tendons & des tremblemens qui agitent les membres blessés, & qu'on observe quelquefois dans la fièvre rabifique avant que l'hydrophobie soit déclarée ; mais de l'état où se trouvoit le malade de M. *Hervet*, le jour d'avant celui où il a refusé la boisson.

Quelquefois l'hydrophobie survient tout à coup, sans avoir été précédée de fièvre, ni d'autres lésions que celle de

la douleur & de l'engourdissement de la partie qui a été mordue ; mais le plus souvent elle est précédée d'une petite fièvre, d'irrégularité dans le pouls, de mal-aises, de changement de couleur à la peau qui recouvre les cicatrices des plaies, ou de suppression de suppuration dans les plaies ouvertes, ou bien le pus louable auparavant, n'est plus qu'une sanie ichoreuse.

L'hydrophobie survenue, arrivent les étouffemens, les strangulations, des convulsions par accès qui font bondir les malades sur leur lit ; hors les accès à peine apperçoit-on quelques mouvemens convulsifs : le delire, s'il y en a, n'est le plus souvent que momentané. Je n'ai point observé de perte de connoissance. A cette époque les douleurs des plaies ou de la partie mordue cessent d'être sensibles, du moins les malades ne s'en plaignent plus dans le dernier degré de la maladie, qui rarement passe le troisième jour : il y a des vomissemens de matière verdâtre porracée ; l'horreur des liquides est à un tel point, que non-seulement les voir, mais même en entendre parler, fait entrer les malades en convulsion ; dans cet état ils ne peuvent rien avaler sans avoir des convulsions affreux.

ses , sans laisser craindre qu'ils vont être étouffés. Une cuillerée d'eau , dans laquelle on avoit mis de l'alkali volatil , que mon beau-frère voulut faire prendre à une hydrophobe , faillit lui être funeste ; à peine le liquide toucha t-il sa langue , que cette malade s'élança sur le chirurgien , & le poursuivit : celui-ci ne se sauva du danger qu'en tournant autour d'une table qui se trouva au milieu de la chambre. La malade fatiguée de sa poursuite , ou plutôt l'accès de fureur cessant , se jeta sur son lit , & rendue à sa raison , elle demanda pardon au chirurgien de ce qu'elle venoit de faire.

Le malade de M. *Hervet* refusa de boire , depuis midi jusqu'au soir ; mais il n'est pas dit qu'il continua de refuser la boisson pendant la nuit , encore moins le lendemain , puisque M. *Hervet* lui fit prendre de l'alkali volatil , la décoction de kina par cuillerée , d'heure en heure , & qu'il fut exposé à la vapeur du vinaigre , de quatre en quatre heures. La vue du liquide ne l'effrayoit donc point , donc il n'avoit point horreur des liquides ; ce qui est cependant un signe caractéristique de l'hydrophobie. Il y a encore un autre signe qu'on observe chez les hydrophobes , mais le plus souvent avant

que l'hydrophobie soit déclarée, & qui manque dans le malade de M. *Hervet*. C'est que dans leurs rêves ou dans leur délire ils sont occupés de l'animal qui les a mordus, ou d'autres phantômes, & en sont effrayés.

De ce que le malade qui fait le sujet de l'observation a eu des convulsions, du délire, perte de connoissance; de ce qu'il a refusé la boisson, pendant sept à huit heures; il ne s'ensuit pas qu'il fût hydrophobe, parce qu'il avoit été mordu par un chien soupçonné d'être enragé. Je dis soupçonné, parce qu'il n'y a aucune preuve que l'animal fût attaqué de cette maladie.

Je suis bien persuadé que si M. *Hervet* avoit eu à traiter les mêmes plaies, sans être préoccupé de l'idée de rage, il auroit vu arriver les mêmes accidens sans les attribuer au virus rabifique. Je lui rends trop de justice pour croire qu'il ignore que les plaies des parties nerveuses, tendineuses, sont souvent accompagnées de convulsions & de délire, & que dans cet état les malades refusent souvent tout ce qu'on leur présente; il arrive la même chose dans les maladies internes, accompagnées de délire. Dans le mois d'octobre dernier, j'ai vu une dame

grosse d'environ six mois , tomber dans le délire à la suite d'une fièvre quatre, & constamment, pendant trois jours, ne vouloir rien avaler ; lorsqu'on approchoit du bouillon ou de la tisane elle grinçoit & ferroit les dents , détournoit la tête, & cherchoit avec ses mains à verser ce qu'on lui présentait. J'ai vu la même chose dans plusieurs autres malades, & il n'est point de praticien qui ne l'ait observé comme moi. (*Voy. tom. lv, pag. 389.*)

Si le malade de M. *Hervet* n'étoit point hydrophobe, comme il y a lieu de le croire, (à moins qu'on ne veuille donner ce nom à tous les malades qui refuseront la boisson,) l'alkali volatil auquel M. *Hervet* attribue la guérison de l'hydrophobie, sera un remède aussi peu efficace dans cette maladie que le mercure, l'opium, le musc, la vapeur du vinaigre, la belladonna, la morsure de la vipère, &c. &c. J'ai essayé tous ces remèdes sans aucun succès.

Nous n'avons point jusqu'ici d'exemples de vrais hydrophobes rabiques guéris. Et comment guérir une maladie par un remède interne, dès que les malades se refusent constamment à avaler, par les souffrances qu'ils éprouvent dans l'action des muscles de la déglutition,

même à la vue des choses qu'ils doivent avaler ?

S'il est un moyen de guérison , on doit le trouver dans les remèdes extérieurs , principalement dans le traitement local de la partie mordue , qui est aussi le préservatif le plus assuré de cette même maladie. Vingt & une observations que j'ai eu occasion de faire , depuis deux ans , sur des personnes mordues par des animaux véritablement enragés , que je rendrai bientôt publiques , serviront à prouver la bonté de la méthode de M. *le Roux* , chirurgien-major de l'hôpital de Dijon , & le peu de succès des frictions mercurielles.

---

## OBSERVATION

*Sur une portion des gros intestins , extraite par l'anus ; par MM. SEBIRE , docteur en médecine , & GAUTIER DE SAINT-JAMES , maître en chirurgie , à Breteuil en Normandie , diocèse d'Evreux.*

Quis Naturæ leges & arcana detegat ?  
Quis semitas investigabit ?

*Jacques Jullien* , ( originaire de la paroisse de Saint-Hilaire , près Laigle , âgé

d'environ trênte-cinq ans , garçon & journalier , résidant depuis quelques mois chez le sieur *Ernaut de la Geriais* , en la paroisse de Francheville , à une lieue & demie de Breteuil ,) fut attaqué le 13 avril dernier d'une colique , accompagnée de fièvre , qui l'obligea de garder le lit. M. *Sebire* fut appelé dès ces premiers momens. Il apprit que le malade alloit vingt fois par jour à la selle , & rendoit par caillots du sang mêlé de glaires. Les tranchées , qui ne se faisoient sentir que dans la région ombilicale inférieure , étoient en ce moment un peu diminuées. Le pouls étoit petit , serré , & fréquent ; le visage étoit pâle , les yeux cernés , & la langue chargée d'une matière jaune épaissie. Il trouva l'abdomen tendu & douloureux dans toute sa partie inférieure.

D'après ces symptômes , & suivant les principes de *Zimmermann* , il se crut assuré que la maladie étoit une *dysenterie bilieuse* ; en conséquence il proscrivit la saignée , & ordonna 1°. les eaux de riz & de maigre de veau pour boisson , & pour toute nourriture. 2°. Des lavemens à la graine de lin & au suif de chandelle. 3°. L'application sur tout le bas-ventre de flanelles trempées dans



une décoction de plantes émollientes. 4°. Un purgatif composé de manne & de catholicon double, que l'on devoit répéter suivant le besoin. 5°. Enfin, l'usage de petites pilules composées de rhubarbe en poudre, d'ipécacuanha & de diascordium, à prendre de quatre en quatre heures, jour & nuit, pendant les jours intermédiaires des purgatifs.

Après l'usage de ces remèdes continués plusieurs jours, le malade se trouva beaucoup mieux, le sang cessa de couler par les selles, & la fièvre parut cesser. Satisfait de son meilleur état, & persuadé qu'il n'avoit plus de risques à courir, *Jullien* abandonna les remèdes pour suivre ses goûts; il prit des rôties au vin, il but du cidre & du poiré chaud; il mangea de la soupe, du pain, de la viande, selon qu'il étoit à portée de se procurer l'un ou l'autre de ces mets.

Le 28 avril, seizième jour de sa maladie, sur le soir, & après plusieurs selles, il sentit que son fondement étoit sorti. Il envoya chercher une matrone de son village, laquelle ayant apperçu que ce qui sortoit étoit tout noir & d'une puanteur insoutenable, recula d'effroi, & loin de vouloir y toucher, conseilla d'aller promptement chercher le médecin qui jusqu'alors avoit vu le malade.

Le 29, on vint à Breteuil rendre compte de cet accident à M. *Sebire*, qui, regardant ce cas comme chirurgical, & se doutant que ce ne pouvoit qu'être ou une tumeur hémorroïdale, ou la chute du *rectum*, me pria de voir le malade & de lui donner mes soins.

Ce même jour je me transportai à Francheville, & ayant examiné *Jullien*, je reconnus un intestin déjà sorti de la longueur d'un demi pied, sphacélé, froid, enduit d'un *mucus* de couleur jaune-brun, & exhalant une odeur cadavéreuse. L'extrémité pendante de ce corps pourri, ressembloit à une vessie mollassé, dont la base, plus grosse que ce qui étoit au dessus, laissoit voir une ouverture dans laquelle j'introduisis mon doigt de toute sa longueur; ce qui me confirma que c'étoit l'intestin qui sortoit ainsi. Je le pris d'abord pour le *rectum*. Tout le contour de l'anus, occupé par ce corps sphacélé, présentoit lui-même un aspect d'autant plus affreux & inquiétant, qu'il étoit exactement bouché, que les déjections du malade étoient depuis quelques jours involontaires & d'une grande fétidité, que le pouls étoit petit, la langue sèche, le teint plombé, & toute l'habitude du corps froide.

A dire vrai, je regardois le malade comme perdu. Ma mémoire ne me rappelloit aucun cas semblable qui n'eût été suivi de la mort. Cependant le malade n'éprouvoit pas de défaillances, son regard étoit assuré, sa raison toute entière, ainsi que ses autres sens. Vu la foiblesse du poulx, je lui fis donner un demi-verre de vin qu'il but avec plaisir; & d'après ce conseil, *Melius est anceps experiri remedium quam nullum*, je décidai de faire la section de toute la longueur visible de l'intestin mortifié, ce que l'on conseille & ce qui réussit dans l'opération du bubonocèle gangreneux; & de chercher dans le cylindre intestinal une partie saine que je pusse assujettir par une suture à des parties également saines, voisines du sphincter de l'anus, en supposant qu'il ne fut pas sphacélé lui-même, ce qui me paroissoit fort douteux, ou bien, dans le cas où il le seroit, avec les chairs vives incisées selon la méthode d'opérer la fistule.

Tel étoit mon plan curatif, mais avant de le suivre, rien ne me parut plus prudent que d'en conférer avec M. *Sebire*, médecin, instruit en chirurgie, très-prudent & très-zélé, & qui d'ailleurs avoit déjà donné ses soins au malade: je re-

mis l'opération au lendemain. Le malade plein de confiance & persuadé que cette opération lui sauveroit la vie, me prioit de la faire sur le champ; mais je lui fis entendre qu'il avoit besoin d'y être préparé par des boissons & par des ablutions anti-septiques, que je fis composer avec du vin chaud, saturé de sel. Le malade s'en lava lui-même plusieurs fois ce jour-là & toute la nuit suivante.

De retour à Breteuil, je rendis compte à M. *Sebire* de ce que j'avois vu, & de ce que je me proposois de faire; M. *Sebire* désespéra que l'art pût être salutaire à notre malade; mais vaincu en quelque sorte par mon zèle, il voulut bien me promettre d'être présent à l'opération, que je me proposois de faire le lendemain.

Le 30, nous nous transportâmes à Francheville. Le malade examiné, nous présenta les mêmes phénomènes que ceux de la veille, avec cette différence que 1<sup>o</sup> le pouls étoit meilleur; 2<sup>o</sup> l'anus, qui avoit été bien fomenté de vin salé & bien nettoyé, nous parut sain dans toute sa circonférence.

Nous décidâmes d'inciser le sac sphacélé; mais il fut convenu que je ferois une extraction graduée du canal intestinal jusqu'à ce que j'eusse trouvé une  
extrémité

extrémité saine que j'assujettirois & unirois au sphincter qui étoit sain lui-même. — Je préparai mon appareil. M. *Sebire* voulut bien m'aider. Je fis une ligature près de l'anus, & je coupai toute la partie sphacélée, située au dessous. L'avis de M. *Sebire* fut d'examiner ce sac, pour nous assurer si c'étoit l'intestin; mais nous ne pûmes d'abord juger si c'étoit un intestin ou un corps étranger, tant il étoit dénaturé, & nous le crûmes corps étranger, parce qu'il étoit dur & compacte dans sa base. Je l'ouvris, & nous vîmes avec surprise une masse véritablement charnue, vasculaire & sarcomateuse, du volume d'un œuf, & adhérente incomplètement à un sac membraneux, dont la substance ne nous fut pas d'abord clairement connue. — Je retournai à mon opération, je tirai doucement à moi une autre portion de la longueur d'un demi pied, sans que le malade se plaignît. Je fis une seconde ligature à ce corps, près de l'anus comme la première, & j'en tirai encore presque un demi pied. Je fis une troisième ligature, &, tirant encore, j'amenai le reste sans rupture & ne tenant plus à rien.

Nous résolûmes d'examiner avec une attention scrupuleuse ce corps que nous

croyions étranger ; mais avant tout, nous préparâmes un lavement pour le faire prendre au malade. Pendant cet intervalle il fut naturellement à la selle ; les matières étoient louables : cela nous rassura ; néanmoins on fit donner le lavement qui fut reçu tout entier, sans douleurs, & rendu chargé d'humeurs bilieuses.

Nous procédâmes à l'examen du corps gangreneux que je venois d'extraire. Après l'avoir lavé dans plusieurs eaux, je fis une incision dans toute sa longueur, & alors nous reconnûmes sans craindre de méprise ; 1<sup>o</sup> une portion longue de dix-huit pouces de l'intestin colon, dont le sphacèle n'avoit pas tellement détruit la substance qu'on ne remarquât bien distinctement encore ses cellules, & le ligament, par lequel il est attaché au mésentère dans toute sa longueur : cette portion étoit retournée comme une gant que l'on a ôté en le rabattant. 2<sup>o</sup> Les adhérences cellulaires & graisseuses de ce même intestin, dont la couleur grise n'étoit pas totalement effacée. 3<sup>o</sup> La substance muqueuse, dont il est intérieurement enduit, devenue noire. 4<sup>o</sup> Les tuniques de ce même intestin, lesquelles à raison de la mortification, il

nous fut aisé de séparer l'une de l'autre. — Je conserve, dans mon cabinet, cette pièce intéressante, sur laquelle quelques incrédules pourroient former des doutes, qui tendroient à faire croire que ce ne peut être que la membrane interne d'un intestin, ou une portion de ver solitaire, ainsi que l'ont cru & même publié quelques personnes de l'art auxquelles la connoissance de cette observation est parvenue.

M. *Sebire* fit continuer les boissons & les bouillons dont j'ai parlé plus haut, ainsi que les lavemens & les fomentations déjà employés, parce que le malade se plaignoit toujours d'une douleur fixe dans le bas-ventre. Depuis ce jour-là, 30 avril dernier, jusqu'aujourd'hui 12 juin, *Julien* a fait quelques remèdes & beaucoup de fautes de régime, qui ne lui ont pas été notablement funestes, puisqu'il vit, mange & boit à son ordinaire, selon ses goûts. Il est, à la vérité, tombé dans une leucophlegmatie universelle, après être sorti de chez son maître; mais l'usage de l'eau de genièvre comme tisane, & du vin de scille l'ont considérablement désenflé; il n'a plus de fièvre, & se porte autant bien qu'il est possible, à l'exception seulement

## 628 PORTION DES GROS INTEST.

d'une douleur légère qu'il ressent dans le bas-ventre après qu'il a mangé.

Devoit-on s'attendre à une terminaison si heureuse ? & feroit-il bien facile d'expliquer la cause physique de cette guérison due, pour la plus grande partie, à la nature ? Cependant, en réfléchissant que dans d'autres circonstances, la nature constamment occupée à réparer ses pertes, & à éloigner ou à surmonter les obstacles qui s'opposent à ses opérations les plus essentielles, se débarrasse, comme le démontre l'expérience (a), des corps qui sont devenus

(a) On lit dans l'Eloge de M. Litter, par M. de Fontenelle, (*Œuvres diverses*, tom. iv, page 40, édit. de 1742,) un fait consigné dans les Mémoires de l'Académie, en 1702, p. 241 & suiv. duquel il résulte que cet habile Anatomiste eut occasion d'être le témoin utile d'un accident analogue à celui-ci.

« Une femme réduite dans un état déplorable, jettoit par les selles du pus, du sang, des chais pourries, des cheveux, un os même du bras d'un fœtus de six mois, quoiqu'elle n'eût eu aucun signe de grossesse. L'intestin *rectum* étoit percé d'un trou large d'un pouce & demi, par où sortoient ces matières qui étoient le démembrement d'un fœtus formé dans l'ovaire ou dans la trompe, qui s'y étoit pourri, & dont la corruption avoit détruit



étrangers à l'économie animale ; nous pouvons présumer que dans cette occasion, après la séparation complète de la portion supérieure de l'intestin gangrené d'avec la portion saine, à la suite d'une adhérence nouvelle contractée par les deux extrémités vivantes de ce même intestin avec le mésentère ou le péritoine, (& peut-être encore mieux, avec la surface extérieure de l'intestin même ou d'un autre plus proche,) cette partie supérieure étant chargée d'un sarcome volumineux, aura descendu la première par son propre poids relativement plus grand que celui du reste de l'intestin, & sera sortie ainsi par le *rectum*, hors de l'anüs, telle que nous l'avons vue.

---

cet ovaire, en même temps que l'os avoit percé l'intestin, & étoit sorti par la plaie qu'il y avoit occasionnée.»

Cette femme fut habilement secourue & guérie par M. *Littre*, qui se servit de cette plaie, faite au *rectum*, comme d'un chemin déjà tout fait & plus facile à suivre que tout autre, pour extraire & les os, & les chairs de ce fœtus. La plaie énorme que l'intestin avoit reçue à cette occasion, & la pourriture dont elle étoit accompagnée, se guérissent radicalement par les soins assidus de M. *Littre*, & les ressources inconnues de la nature.

Il est facile de concevoir comment la gangrène de l'intestin a succédé à l'inflammation qui s'étoit emparée de cette partie, & dont les coliques fixes du malade dans la région ombilicale inférieure étoient le signe concomitant ; mais il n'est pas aussi aisé d'assigner la cause de la formation du sarcôme que nous avons disséqué : les caillots de sang que le malade rendoit par les selles, ne paroissent avoir contribué en rien à la sorte d'organisation de ce corps étrange ; on pourroit même dire que c'est ce corps qui a fourni l'abondance de sang que le malade a rendu, ce que nous porteroit volontiers à croire la grande quantité de vaisseaux sanguins dont il est formé. Un physiologiste plus profond pourroit peut-être lever le masque sous lequel la nature s'est ici cachée à nos yeux : pour nous, nous nous contentons de nous acquitter envers le public & les personnes de l'art, de la publicité de cette observation rare, si même elle n'est pas unique, pour ajouter à la confiance que nous devons avoir aux ressources infinies de la nature, qui fait triompher des obstacles les plus forts, pour parvenir à ses fins conservatrices.



## OBSERVATIONS

*Sur les abcès qui se forment aux environs des articulations, ou sur les articulations mêmes ; par M. GILLES DELA TOURETTE, ancien membre de l'école pratique de Paris, maître en chirurgie à Loudun, démonstrateur en l'art des accouchemens en la même ville.*

Les abcès qui se forment aux environs des articulations, ou sur les articulations mêmes, m'ont paru demander une attention & un traitement plus particulier, que ceux qui se forment ailleurs. Il s'agit principalement d'empêcher que le pus qui s'y forme, ne pénètre dans le fond du foyer, & ne détruise la capsule même de l'articulation. Quand cela arrive, la cure de l'abcès est difficile, longue, & suivie d'un accident particulier que je ferai connoître dans les trois observations suivantes. J'espère prouver d'après l'expérience, que pour obvier à tout accident, le meilleur parti qu'il y ait à prendre, est d'ouvrir l'abcès avant sa parfaite maturité. J'y joindrai les traitemens que j'ai faits, à cause du succès dont ils ont été couronnés.

## PREMIERE OBSERVATION.

Un homme en tombant se fit une forte contusion à l'un des genoux, d'où s'ensuivit une violente douleur qui alloit toujours en augmentant. Il fut quinze jours sans appeller de chirurgien. A la fin, voyant que les remèdes qu'il se faisoit étoient sans effet, ou n'avoient qu'un mauvais effet, il se détermina à m'appeller. Son genou étoit de la grosseur d'une forme de chapeau. La chaleur excessive, la tension, des douleurs pulsatives, de la fièvre, des frissons irréguliers, étoient autant de symptômes qui annonçoient bien clairement que l'abcès se formoit. J'en hâtai la maturation par des cataplasmes. L'abcès étant formé, & jugeant par la diminution de la tension & de la fièvre, par la cessation des douleurs & de la pulsation, & sur-tout par l'amollissement de la tumeur, & par la fluctuation que la matière étoit convertie en pus, je l'ouvris avec le bistouri, au côté externe du genou, qui étoit la partie la plus déclive, & où l'amollissement & la fluctuation se faisoient davantage sentir. Quand le pus fut évacué, j'introduisis un doigt dans la plaie, pour voir s'il n'y avoit point quelques brides; j'en trouvai, que je détruisis.

Mais quel fut mon étonnement, quand, cherchant avec mon doigt, je sentis qu'il pénétrait dans l'articulation sous la rotule ! Je vis alors que la capsule étoit ouverte ; l'ouverture étoit de la largeur d'une pièce de vingt-quatre sous ; je compris qu'elle ne provenoit que du pus, & qu'il ne feroit pas facile d'y remédier. Je pressai légèrement le genou pour faire sortir le pus. Il n'en sortit que très-peu ; mais je vis qu'il en restoit encore ; je m'avisai d'un autre moyen, qui fut de le pomper avec une petite seringue. Comme je ne réussissois pas encore à mon gré, j'introduisis dans l'articulation de petits morceaux d'éponge bien minces ; & ce dernier moyen me réussit à merveille pour absorber tout le pus. J'avois toute la liberté pour cela, à cause du relâchement de la capsule & des ligamens qui donnoient de l'élargissement à l'articulation.

Le pus étant tout absorbé, je remplis de charpie mollette le foyer de l'abcès sans en mettre dans l'articulation, & j'appliquai un appareil contentif, que je laissai vingt quatre heures, pendant lequel temps le malade se plaignoit qu'il sentoît de grandes douleurs, & beaucoup de chaleur dans l'articulation. Il ne se rompoit point ; car, ayant ôté l'appareil, & porté

mon doigt dans l'articulation , je sentis cette chaleur qu'il y éprouvoit lui-même, & que les condyles du fémur & les cavités du tibia qui les reçoit , étoient d'une extrême sécheresse , n'étant point humectées par la synovie. Je jugeai par-là que les glandes synoviales avoient été altérées par le pus, qui pouvoit avoir occasionné quelques petits ulcères, & qu'en entraînant le peu d'humeur visqueuse & tenace qui s'y trouvoit, je soulagerois le malade; en conséquence , je poussai dans l'articulation une injection détersive. Je pansai ensuite l'abcès avec les digestifs , prenant garde qu'il n'en tombât quelque peu dans l'articulation; je plaçai le malade dans une situation , telle que l'ouverture faite à la capsule se trouvât en haut, afin d'empêcher le pus de tomber dans l'articulation.

Le malade se trouva soulagé après ce pansement; mais, au bout de deux heures, il sentit les mêmes douleurs dans l'articulation. Au second pansement, je fis la même injection qu'au premier: il se trouva encore soulagé pour quelque temps, & les douleurs revinrent. Au troisième, je m'avais d'un autre moyen qui me réussit très-bien; ce fut de mettre dans l'articulation du blanc d'œuf, & le malade ne

souffroit plus dans les intervalles des pansemens. En voici, selon moi, la raison. Outre la vertu tempérante, rafraîchissante du blanc d'œuf, il a beaucoup d'analogie avec l'humeur synoviale ; & dans le cas dont je parle, il faut bien qu'il ait été en état de la remplacer, puisqu'il a procuré le soulagement & la guérison du malade, qui ne souffroit que par l'absence de cette humeur.

Au bout de quatorze jours, je cessai l'usage du blanc d'œuf ; & le malade ne s'en trouva pas plus mal, la suppuration commençoit à diminuer, le pus prenoit de la consistance ; il étoit blanc & sans odeur : le vide se garnissoit de mamelons charnus, mais l'ouverture qui s'étoit faite à la capsule, ne se fermoit que très-lentement ; ce qui m'obligea d'entretenir la suppuration pendant un peu plus long temps, craignant quelque accident, si je laissois cicatrifier la plaie, la capsule ne l'étant pas. Cependant à la fin, ennuyé du retard, je cessai d'entretenir la suppuration ; le vide de l'abcès se cicatrifa & ferma l'ouverture de la capsule. Enfin, au bout de six semaines de traitement, la cicatrice se trouva entièrement formée, & quinze autres jours après ; le malade marcha librement, & reprit son genre de

vie ordinaire ; car auparavant je lui faisois observer une diète fort austère , ne lui permettant des alimens qu'autant qu'il en falloit pour prévenir l'entier dépérissement de ses forces ; je l'avois tenu dans l'usage continuel des délayans & rafraîchissans , tant pour boissens , que pour lavemens.

Néanmoins au bout d'un mois , il vint me trouver pour me dire qu'il sentoit de la foiblesse à son genou , & qu'il entendoit une espèce de craquement quand il vouloit marcher. Je le fis marcher devant moi , & j'entendis comme lui ce craquement dans l'articulation , semblable au bruit de deux cailloux qu'on frotte l'un contre l'autre ; ce qui pouvoit provenir des glandes synoviales , qui ayant souffert ne faisoient pas encore bien leurs fonctions , en ne fournissant point de synovie pour lubréfier l'articulation. Mais d'où vient que pendant un mois le malade ne sentit point cet accident ? Il y a tout lieu de penser qu'il a pu se former quelques embarras , quelques obstructions dans les glandes , qui faisoient qu'elles ne fournissent que très-peu , ou point du tout de synovie , pour humecter , lubréfier l'articulation ; & l'articulation étant sèche , quand le malade marchoit , les surfaces ,



tant de l'extrémité supérieure du tibia , que de l'extrémité inférieure du fémur , se frotoient l'une contre l'autre avec bruit.

Notez que quand le malade avoit pris du repos , & qu'après il se mettoit à marcher , il n'entendoit presque pas ce bruit , & sur-tout après le repos de la nuit , qui étant plus long , avoit donné plus de temps aux glandes synoviales de fournir de l'humour. En conséquence j'ordonnai au malade un repos de quelques jours ; je le remis à l'usage des boissons délayantes , humectantes & légèrement apéritives. En outre , je lui faisois donner quelques douches d'eau de rivière tiède sur le genou , deux ou trois fois par jour , & cela pendant trois semaines : ensuite je purgeai mon malade plusieurs fois avec les minoratifs , & lui fis prendre ensuite de très-bonne nourriture. Au bout d'un mois il ne sentit plus rien , & présentement il jouit d'une très-bonne santé.

## II<sup>e</sup> OBSERVATION.

La nommée *Renoir*, du bourg de Ceurnié , se heurta rudement le genou contre un mur , & sentit dans le moment une extrême douleur ; l'inflammation survint. Elle voulut aussi se traiter elle-même ; il survint un abcès ; la force des douleurs

la détermina à m'appeller. Je trouvai l'abcès qui étoit prêt à s'ouvrir de lui-même ; j'en aidai l'ouverture avec le bistouri ; il en sortit au moins une chopine de pus de très-mauvaise odeur. Le pus étant évacué, j'introduisis une sonde dans le foyer de l'abcès, qui pénétra dans l'articulation ; je vis alors que c'étoit un cas semblable à celui de l'observation précédente.

Il y avoit également du pus dans l'articulation, que j'ôtai avec de petits morceaux d'éponge fine, de forme allongée, parce que l'ouverture de la capsule pouvoit à peine permettre d'y introduire le bout du petit doigt.

Je fis le même traitement que celui ci-dessus, sinon qu'il fut moins long, & que j'agrandis l'ouverture pour détruire quelques brides qui étoient dans le foyer. Au bout d'un mois, la cicatrice fut entièrement formée, mais la *Renoir* éprouva néanmoins le même bruit que l'homme de l'observation ci-dessus ; je l'en délivrai de la même manière.

### III<sup>e</sup>    O B S E R V A T I O N.

La domestique de M. B. \*\*\*, huissier royal, étant à genoux à laver, & voulant s'avancer, mit un genou sur une pierre, ce qui lui causa une forte contusion ; elle

se panfa d'abord avec de l'eau-de-vie, puis avec de l'eau-de-vie & du sel : malgré tout cela, son genou devint monstrueux. Appellé trop tard pour prévenir les accidens, je vis par la chaleur excessive de la tumeur, & par les douleurs dont la malade se plaignoit, qu'une telle inflammation se termineroit par suppuration; & bientôt après, je connus par la fièvre, les frissons, les douleurs lancinantes, &c. qu'elle commençoit à avoir lieu.

Je compris en même temps que si je donnois au pus le temps de se former, il détruiroit peu à peu la capsule de l'articulation même, comme je l'avois vu arriver. Je ne voulus donc pas attendre que l'abcès fût entièrement formé, d'autant mieux qu'il étoit positivement sur l'articulation. Je l'ouvris, & il en sortit au moins une pinte d'une matière couleur de lie de vin rouge, parmi laquelle étoient du pus & du sang coagulé; par où l'on peut juger de la grosseur de la tumeur, & du ravage qu'auroit fait le pus, si je lui eusse donné le temps de se former. J'introduisis dans l'ouverture que je venois de faire, un doigt pour sonder s'il n'y auroit pas quelques brides & quelques ouvertures à la capsule; je ne trouvai ni l'un, ni l'autre.

Mais je sentis la capsule à nu, à l'endroit du foyer de l'abcès, & après avoir bien ôté avec une petite éponge toute la matière qui étoit dessus, j'y trouvai un endroit considérablement endommagé; ce qui ne pouvoit provenir que du séjour de la matière; & assurément s'y j'eusse tardé d'ouvrir l'abcès, cette matière auroit entièrement détruit cet endroit, & de là auroit tombé dans l'articulation. Je remplis de charpie mollette le vide de l'abcès: j'appliquai un bandage contentif, & pansai tous les jours suivant les règles de l'art. La malade fut bientôt guérie, & aucun accident n'est survenu.

On peut voir, d'après ces observations, 1°. que dans les abcès qui se forment près des articulations, & sur les articulations mêmes, le pus par son séjour sur la capsule & sur quelques ligamens, les détruit peu à peu, & tombe ensuite dans l'articulation; 2°. que pour obvier à ces accidens, il faut de bonne heure ouvrir ces sortes d'abcès.



*SUPPLÉMENT aux réflexions & éclairciffemens sur la construction & les usages des rateliers complets & artificiels ; par M. JOURDAIN , chirurgien-dentiste à Paris , inférés dans le cahier de septembre 1784.*

M. *Jourdain* donne des éloges aux rateliers artificiels inventés par M. *Maffé*, & c'est bien fait; mais, pourquoi s'est-il permis de publier une critique contre un autre de ses confrères, très-estimable par ses talens & par son honnêteté, & qui ne doit à M. *Maffé* ni le mérite, ni l'ancienneté de l'invention? Il y a plus de vingt ans que M. \*\*\* a donné la plus grande perfection aux rateliers artificiels; jamais il ne les a fait annoncer, & s'il en a été question dans l'ouvrage que M. *Jourdain* a lu, c'est parce que l'auteur a écrit d'après le rapport d'une personne qui, n'ayant pu se servir d'aucun des rateliers faits par plusieurs dentistes, & qui se servant avec tous les avantages possibles d'un ratelier fait par M. \*\*\*, a parlé de ce dentiste, & à son insçu, avec beaucoup de reconnaissance & d'éloge en présence de l'auteur, dont M. *Jourdain* cite les expressions.

---

*MALADIES qui ont régné à Paris  
pendant le mois de juin 1785.*

Le mercure s'est soutenu pendant vingt-trois jours de 28 pouces à 28 pouces 5 lignes ; plus communément à 28 pouces 3 lignes ; & pendant sept jours, il s'est maintenu à 27 pouc. 10 à 11 lignes.

Le thermomètre pendant les sept premiers jours du mois, & les 17, 18, jusqu'à & compris le 25, a marqué de 9 à 14 matin & soir, & à midi de 11 à 16 degrés au dessus de 0. Le reste du mois de 16 à 18 matin & soir, & à midi de 20 à 22  $\frac{1}{4}$  au dessus de 0.— 22 degrés  $\frac{1}{4}$  a été le terme de la plus grande chaleur, & 9 degrés au dessus de 0 le moindre ; ce qui fait une différence de 13 degrés  $\frac{1}{4}$ .

Les vents ont soufflé S. S-O. O. S. neuf jours. Les N. N-O. E. N-E. ont régné vingt-un jours.

Le ciel a été clair, serein & pur sept jours ; avec quelques nuages sept jours ; couvert quatre jours ; & variable douze jours.

Il y a eu douze fois de la pluie, quatre fois du tonnerre, une fois de la grêle, une fois du brouillard sec électrique, & seize jours du vent plus ou moins impétueux.

L'hygromètre est monté de 4 degrés  $\frac{3}{4}$  à 18 degrés  $\frac{3}{4}$  pendant le mois; les termes les plus ordinaires ont été de 6 à 7 le matin, & de 10 à 12 degrés au dessus de 0 le soir.

Il est tombé à Paris 22 lignes 8 dixièmes d'eau pendant le mois de juin.

La constitution actuelle a été beaucoup moins sèche & plus chaude que celle du mois précédent, quoique les vents du nord aient régné presque pendant tout celui-ci. Cette température a amené un nouvel ordre de maladies, dans lesquelles le caractère bilieux a dominé sensiblement. Les fièvres intermittentes ont été tierces & doubles-tierces; les unes & les autres ont cédé facilement au traitement méthodique. Les unes ont été jugées au troisième, quatrième; d'autres au cinquième, sixième, septième ou huitième accès.

On a vu beaucoup de rougeoles chez les enfans; elles ont été bénignes; il a

cependant été nécessaire d'administrer la saignée aussitôt que l'éruption avoit cessé, afin d'empêcher les suites plus ou moins fâcheuses qui survenoient à ceux qui, la plus part, ne l'avoient point été, & auxquels on étoit obligé de la pratiquer pour dissiper ces accidens.

Il s'est aussi manifesté beaucoup d'éruptions diverses, soit miliaires, soit scarlatines, &c. Quelques-unes de celles-ci se sont répercutées, & alors elles ont donné lieu à des accidens très-graves. Parmi ces maladies éruptives nous ferons mention d'une fièvre continue très-grave qui a régné dans le peuple, qui a été commune dans les hôpitaux, & dont un des principaux symptômes a été une éruption miliaire. La maladie a commencé par un mal de tête déchirant, une anxiété générale, un pouls d'abord fort, plein & dur, qui devenoit par la suite petit, inégal & saillant, mais sans soubresauts des tendons. Il y a eu de la variété à l'égard de quelques symptômes concomitans : aux uns mal de gorge, de poitrine; à d'autres la diarrhée : celle-ci affoiblissoit les ma-



lades ; enforte qu'il n'a fallu ni l'entretenir, ni la faire cesser brusquement. La sueur a été salutaire, lorsqu'elle paroïssoit avec un poulx développé : lorsqu'elle étoit jointe à un état contraire, les choses alloient mal. Quand l'éruption miliaire a paru dans le cours de la maladie, elle a été favorable à quelques-uns. La maladie n'avoit ni symptôme de putridité, ni caractère de la fièvre maligne. Elle s'est terminée du sept au onze, ou par la vie, ou par la mort ; la convalescence a été courte. Cette fièvre n'a attaqué que des sujets jeunes & forts ; il a fallu deux ou trois saignées dans le principe, des vésicatoires & des boissons diaphorétiques.

Les petites-véroles ont continué d'être bénignes ; les affections érysipélateuses ont été très-communes, & nullement fâcheuses ; il a régné beaucoup de démangeaisons. On a vu quelques fièvres putrides & malignes, mais elles ont été rares, ainsi que les fluxions de poitrine & les pleurésies bilieuses.



# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

## J U I N 1785.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	<i>Au lever du Soleil.</i>	<i>A deux heures du soir.</i>	<i>A neuf heures du soir.</i>	<i>Au matin.</i>	<i>A Midi.</i>	<i>Au soir.</i>
	<i>Dégr.</i>	<i>Dégr.</i>	<i>Dégr.</i>	<i>Pouc. Lig.</i>	<i>Pouc. Lig.</i>	<i>Pouc. Lig.</i>
1	6,15	10, 0	10, 2	27 10, 1	27 10, 0	27 9,11
2	9, 8	12, 9	9,13	27 9,11	27 10, 4	27 11, 0
3	10, 0	20, 1	11, 1	27 11, 0	27 10, 8	27 10, 0
4	9,10	20,12	11,15	27 9, 7	27 9, 4	27 9, 3
5	11, 6	12,15	13, 7	27 9, 5	27 9, 8	27 8, 6
6	9,10	13, 0	10,15	27 9,11	27 11, 7	28 0, 2
7	8,10	18,17	14, 7	28 0, 2	27 11, 7	27 11, 1
8	11,11	18, 7	14, 0	27 10,11	27 11, 5	28 0, 6
9	11, 6	19, 3	14,17	28 1, 3	28 3, 4	28 2,11
10	12,15	19, 0	14,11	28 3, 4	28 2, 7	28 3, 4
11	12,11	21, 1	17,19	28 3, 1	28 1, 9	28 2, 3
12	13, 9	25, 4	17,18	28 1, 9	28 2, 1	28 1, 9
13	12,15	19,15	14, 8	28 1,1	28 0, 7	28 2, 0
14	9,12	20, 3	14,13	28 1, 7	28 1, 7	27 11, 6
15	11,17	22,19	18,18	27 10, 9	27 9, 9	27 9, 3
16	11,10	17, 8	9, 4	27 8,11	27 9, 6	27 10,11
17	8,11	9, 8	8,13	27 10, 0	27 9, 9	27 11,11
18	7,18	14, 3	9, 0	28 0,10	28 1, 6	28 2, 0
19	8, 3	14,11	9,11	28 1,11	28 1,11	28 2, 3
20	7,18	15,14	10, 0	28 2, 2	28 2, 3	28 2, 2
21	8, 3	16, 4	11, 7	28 2, 3	28 2, 2	28 2, 2
22	7,18	16, 9	10, 9	28 2, 5	28 2, 0	28 2, 3
23	9, 3	17,15	10,14	28 2, 8	28 2, 5	28 2, 8
24	6,12	18, 4	12, 2	28 1, 7	28 2, 5	28 1,10
25	7, 8	19, 6	12, 8	28 1, 4	28 1, 4	28 1, 3
26	7, 2	21, 0	15,15	28 0, 8	28 0,11	28 0, 9
27	7, 8	25,15	16,13	28 0, 7	28 0, 0	27 11, 6
28	9, 0	24,19	16,13	27 10, 8	27 9,11	27 10, 0
29	12,12	22,15	14,14	27 9,10	27 10, 8	27 10, 0
30	13,19	20,11	14, 9	27 9, 9	27 9, 6	27 9, 4
31						

## VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>Jours du mois.</i>	<i>Le matin.</i>	<i>L'après-midi.</i>	<i>Le soir à 9 heures.</i>
1	S-O. c. fra. v. pl.	S-O. co. temp.	S-O. co. frais, v.
2	S-O. cò. frais v.	N-O. cou. d. v.	N. couv. doux.
3	N-E. co. temp.	S-E. nuag. cha.	S-E. c. tempér.
4	E. nuag. frais.	S. <i>idem.</i>	N. co. dou. plu.
5	S-O. c. d. pl. v.	S-O. c. d. pl. v.	S-O. <i>idem</i> , ve.
6	S-O. c. frais, v.	S-O. cou. dou.	N-E. nu. doux.
7	N-E. nuag. do.	N. nuag. chau.	E. cou. chaud.
8	E. c. d. pl. tonn.	N-O. co. chau.	N. <i>idem.</i>
9	N-E. n. temp. br.	N-E. nu. chau.	N-E. nu. cha. v.
10	E. nuag. doux.	N-E. fer. chau.	N. ferein, chau.
11	E. fer. do. vent.	N-E. <i>idem.</i>	N-E. <i>idem.</i>
12	N-E. fer. chau.	N-E. nua. cha.	N-E. <i>idem</i> , ve.
13	E. fer. doux, v.	E. fer. chaud. v.	N-E. <i>idem.</i>
14	E. fer. doux.	E. fer. cha. vap.	E. fer. cha. vap.
15	E. c. chau. vap.	E. couv. <i>idem.</i>	N. nua. chaud.
16	N. couv. doux.	N. nua. chaud, grains de plu.	N. fer. do. ve.
17	S-O. <i>idem</i> , ve.	S-O. c. d. v. pl.	N. n. frais. ve.
18	N. co. frais, ve.	N. co. cha. ve.	N. cou. doux.
19	N. couv. frais.	N. cou. doux.	N. co. frais, ve. grains de plu.
20	N. <i>idem.</i>	N. nuag. chau.	N-E. fer. tem. v.
21	N. c. temp. ve.	N-E. co. ch. br.	N-E. fer. <i>id.</i> v.
22	E. ferein, frais.	N-E. fer. chau.	N-E. fer. d. ve.
23	E. couv. frais.	N-E. <i>id.</i> vent.	N-E. <i>idem</i> , ve.
24	N-E. nu. fra. ve.	N-E. <i>idem.</i>	N-E. fer. d. ve.
25	E. fer. frais, v.	S-E. nu. ch. ve.	N-E. fer. d. ve.
26	E. fer. doux.	S-E. nu. do. ve.	N-E. <i>idem.</i>
27	E. n. doux, ve.	S-E. fer. doux.	N-E. <i>idem.</i>
28	E. nuag. chaud. vent.	S-E. nu. chaud, vent.	N-E. couv. ch. ve. pl. tonner.
29	N-E. nua. chau.	S. nua. chaud.	S. <i>idem.</i>
30	E. couv. chaud.	N-E. c. ch. ton.	N-E. couv. cha.
31			

## RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur.. 25, 15 deg. le 27  
 Moindre degré de chaleur. 6, 12 le 22

Chaleur moyenne..... 13, 16 deg.

Plus grande élévation du *pouc. lig.*  
 mercure..... 28, 3, 4, le 10

Moindre élév. du mercure. 27, 8, 11, le 16

Elévation moyenne. 28, 0, 1

Nombre de jours de Beau.... 10

de Couvert... 12

de Nuages... 8

de Vent.... 9

de Tonnerre. 4

de Brouillard. 1

de Pluie..... 6

Quantité de Pluie..... 5 1, lig.

Evaporation..... 30 0

Différence..... 24 9

Le vent a soufflé du N..... 18 fois

N-E.... 27

N-O.... 3

S..... 3

S-E.... 6

S-O.... 9

E..... 19

TEMPÉRAT. sèche & chaude.

MALADIES : fièvres bilieuses.

Plus grande sécheresse.. 41, 8 deg. le 14

Moindre..... 12, 5 le 1

Moyenne..... 28, 4

*A Montmorency, ce premier juillet 1785.*

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

OBSER-

*OBSERVATIONS météorologiques faites  
à Lille, au mois de juin 1785 ; par  
M. BOUCHER, médecin.*

La constitution du temps, quant au chaud & au froid, a été fort variable tout le mois. La liqueur du thermomètre qui, dans les premiers jours du mois, ne s'étoit guères élevée au dessus du terme du tempéré, s'est portée, le 12 du mois, à près de celui de 21 degrés. Du 16 au 25, elle est restée au dessous du terme de 14 degrés ; mais le 27 & le 28, elle s'est élevée à 20 degrés ; & le 29 & le 30, au dessus du terme de 21 degrés.

Il y a eu quelques jours de pluie du premier au 8 du mois, mais elle n'a pas été générale : de-là jusqu'au 30, il n'a plu qu'un jour. Le 30, il y a eu une grosse pluie, accompagnée de tonnerre & d'éclairs. Le vent a été constamment *nord*, du 10 au 30.

Il y a eu peu de variations dans le baromètre, le mercure s'étant maintenu, pendant la plus grande partie du mois, au dessus du terme de 28 pouces.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de  $21\frac{1}{2}$  degrés au dessus du terme de la congélation ; & la moindre chaleur a été de  $5\frac{1}{2}$  degrés au dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 16 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 3 lignes ; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 9 lignes. La différence entre ces deux termes est de 6 lignes.

# 650 OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQ.

Le vent a soufflé 12 fois du Nord.

11 fois du Nord vers l'Est.

2 fois de l'Est.

5 fois du Sud.

2 fois du Sud vers l'Ouest.

3 fois de l'Ouest.

5 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 19 jours de temps couvert ou nuag.

8 jours de pluie.

2 jours d'éclairs.

1 jour de tonnerre.

Les hygromètres ont marqué de la sécheresse tout le mois.

---

## *MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de juin 1785.*

La fièvre continue putride, ou plutôt bilieuse maligne persistoit, & s'étoit même étendue dans le peuple. Des familles entières en étoient infestées, & principalement celles qui habitent des souterrains: beaucoup y succomboient, & particulièrement les chefs de familles. Peu de ceux en qui on a observé des taches pétéchiales d'un rouge foncé, ont échappé. Il faut pourtant convenir que le défaut des secours convenables, ou des erreurs dans la cure, ont autant contribué à faire des victimes que la violence de la maladie, qui dans son principe exigeoit, après quelques saignées modérées, l'usage d'émétiques doux & de laxatifs du genre des anti-phlogistiques. Dans plusieurs sujets, la maladie a été compliquée des symptômes de la pleuropéritonéumonie. C'est dans ce cas sur-tout que la saignée devenoit nécessaire, mais avec mé-

nagement, sur-tout lorsque le sang tiré des veines ne se trouvoit pas couenneux.

Nous avons vu aussi dans nos hôpitaux quelques personnes attaquées de péripneumonie légitime, qui cédoit au traitement ordinaire, lorsque les secours étoient administrés à temps.

L'apoplexie a été assez commune ce mois; elle étoit en général de l'espèce sanguine. Nombre de personnes y ont succombé.

Les fièvres intermittentes persistoient, & étoient toujours opiniâtres.

Il n'y avoit presque plus de petites véroles.

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

### A C A D É M I E.

*Nouveaux Mémoires de l'Académie de Dijon, second Semestre, 1783, in 8°. A Dijon, chez Caussle; & à Paris, chez Didot le jeune, libraire, quai des Augustins, où se trouve aussi le premier Semestre de 1784. Prix des deux Semestres 6 liv. 12 s. broché, & 7 liv. 10 s. franc de port par la poste.*

1°. *Mémoire sur l'acide karabique; par M. DE MORVEAU.*

1. C'est ainsi que M. de Morveau nomme l'acide tiré du succin, pour en former des dénominations de genre & de composé, suivant les règles de la nomenclature systématique qu'il a donnée.

Il présente un précis exact des connoissances qu'on a sur l'Histoire naturelle du succin, & des différens procédés qu'on a suivis pour le distiller, & pour en purifier le sel.

*Bou delin* a publié des expériences d'après lesquelles on a long temps regardé l'acide du succin, comme de l'acide muriatique; mais un examen plus attentif fait bientôt découvrir des différences essentielles entre ces deux acides. L'acide karabique ne forme point d'eau régale avec l'acide nitreux; il ne décompose pas le nitre d'argent, lorsqu'il n'est pas combiné avec l'alkali; il précipite le plomb de l'acide acéteux, mais il ne forme pas du muriate de plomb.

L'acide karabique a un goût piquant, sans être corrosif, & quelque chose d'huileux lorsqu'il est le plus rectifié & le plus blanc; il n'altère que foiblement le sirop violat; mais il rougit le tournesol & restitue les nuances altérées par les alkalis; il ne s'élève pas à la chaleur du bain-marie, ce qui procure, comme le dit *Pott*, un très-bon moyen de le purifier sans en rien perdre. Il faut vingt-quatre parties d'eau froide, pour dissoudre une partie de ce sel, au lieu qu'il ne faut que deux parties d'eau bouillante.

*M. de Morveau* se propose de faire connoître les combinaisons de cet acide, auxquelles il donnera le nom de *karabites*; il détermine dans ce Mémoire ses principales affinités. Le barote tient la première place, ensuite le calce: les trois alkalis précèdent la magnésie, qui occupe la sixième place: l'acide saccharin lui reprend la terre calcaire; mais il la reprend à l'acide acéteux: il ne précipite ni le mercure



ni l'argent de l'acide nitreux ; mais il décompose & précipite l'acete de plomb.

2°. *Mémoire sur un acide particulier, découvert dans le ver à soie, avec des observations sur l'origine, le siège de cet acide, la manière de le préparer & de le conserver ; par M. CHAUS-SIER.*

Quelques taches rouges, observées sur du papier bleu dans un cabinet où des chrysalides de vers à soie s'étoient changées en papillon, quelques-uns même de ces papillons encore placés sur les feuilles de papier bleu, firent soupçonner à M. *Chaussier*, que ces insectes contenoient une liqueur acide: il vérifia cette conjecture en enfermant dans des cornets de papier bleu des chrysalides, au moment de leur métamorphose en papillons; les papiers furent mouillés & rougis.

Nous ne suivrons pas M. *Chaussier* dans la belle description qu'il donne de la structure du ver à soie, du développement successif de ses organes, & des divers changemens qu'éprouvent ses différens fluides. Nous dirons seulement, que dans la chrysalide & le papillon, se rencontrent deux nouveaux réservoirs & deux humeurs particulières. L'un de ces réservoirs est un sac formé par la rétraction de l'estomac ; il renferme un fluide muqueux, diaphane, sans saveur sensible: c'est le reste des sucs gastriques qui sert au papillon pour ramollir son cocon à l'instant de sa sortie. L'autre situé près de l'anus renferme, outre les parties de la génération qui viennent de se développer, la lymphe qui circuloit dans le tissu spongieux de la larve, & qui durant son état

de chrysalide s'est rassemblée dans ce réservoir ; e'le s'y trouve sous la forme d'un fluide de couleur ambrée , d'une saveur légèrement muqueuse, & douée en outre de toutes les propriétés d'un véritable acide , rougissant les couleurs blenes végétales , faisant effervescence avec les alkalis aérés , capable de dissoudre certains métaux , de former une espèce d'éther , & de se réduire en gaz , si on le traite au feu avec l'esprit de vin , suivant le procédé de M. *Landriani*.

Pour obtenir cet acide dégagé de la portion muqueuse & glutineuse , qui le feroit bientôt passer à la putréfaction , il suffit de broyer dans un mortier de verre des chrysalides saines & récemment tirées de leurs cocons , les exprimer ensuite à travers un linge ; on obtient un suc jaunâtre , épais , sensiblement acide ; on verse dessus de l'esprit de vin , qui s'y mêle avec chaleur ; on filtre le tout lorsqu'il s'est éclairci ; enfin on verse sur la liqueur passée par le filtre de nouvel esprit de vin à différentes reprises , jusqu'à ce qu'il ne fasse plus de dépôt.

Au lieu de broyer les chrysalides , on peut les laisser infuser quelque temps dans l'esprit de vin , qui prend une couleur orangée , & s'empare de l'acide débarrassé de toutes les parties gommeuses.

M. *Chaussier*, convaincu de l'existence de cet acide libre dans la chrysalide du ver à soie , voulut s'assurer s'il existoit dans tous les temps de la vie de cet insecte. Les œufs écrasés sur le papier bleu , la lymphe tirée du tissu spongieux de la larve , ne lui donnerent aucun signe d'acidité. Il traita ensuite par la distillation la graine & la chenille du ver à soie , sans

en obtenir le plus léger indice d'acide ; mais , ayant traité de même les chrysalides par le feu , elles ne lui donnerent que les produits du règne animal : d'où il conclut que l'acide , que ces dernières contenoient , devoit se retrouver dans le charbon. Il le fit bouillir dans de l'eau distillé , & il en retira , par l'évaporation , un sel neutre , formé par cet acide & l'alkali volatil. Il imagina alors de traiter par l'esprit de vin les œufs & la larve du ver à soie dans ses différens âges , & il vit que l'acide bombycin s'y rencontroit dans tous les instans de son existence.

M. *Chauffier* termine ce Mémoire curieux & intéressant , en promettant des détails sur les différentes combinaisons de l'acide bombycin.

3°. *Mémoire sur la pierre à chaux maigre de Brion en Bourgogne , & sur la manière de reconnoître cette qualité dans les différentes espèces de pierres à chaux ; par M. DE MORVEAU.*

On appelle *chaux maigre* celle qui a la propriété de prendre corps très-promptement , & de devenir même dans l'eau une masse dure & solide , ce qui la rend très-précieuse pour un grand nombre d'ouvrage de maçonnerie : on lui donne encore le nom de *chaux maigre* , parce qu'elle ne soutient pas le mélange d'une aussi grande quantité de sable que celle qu'on appelle par opposition *chaux grasse*.

M. *Bergman* avoit prouvé que la chaux maigre que l'on préparoit avec la pierre de Lena , tenoit cette excellente qualité de la manganesè ; M. *de Morveau* a examiné plusieurs espèces de chaux de Bourgogne , & a trouvé

que celle de Brion soutenoit toutes les épreuves de la meilleure chaux maigre ; il donne en détail les procédés par lesquels on peut reconnoître la manganèse dans les pierres à chaux.

4°. *Observations sur un volcan trouvé en Bourgogne, près de Conches & du Hameau de Drevin ; par M. l'abbé SOULAVIE.*

On trouve dans ce Mémoire la topographie physique du volcan de Drevin, inconnu jusqu'à ce jour dans la Bourgogne, les formes particulières du volcan, la nature des laves, des minéraux qu'elles contiennent, & l'état actuel où elles se trouvent.

5°. *Nouvelle observation sur le volcan de Drevin ; par MM. DE BRESSAY & CHAMPY.*

On peut regarder ce Mémoire comme un supplément du précédent.

6°. *Mémoire sur la manière de perfectionner les aréomètres ; par M. GATTEY.*

M. Gattey propose une nouvelle manière de construire des aréomètres comparables, & qui indiquent par la seule immersion le rapport qui se trouve entre deux liqueurs ; sa graduation est faite de manière que chaque degré correspond à une partie du poids total de l'instrument ; par exemple, à un centième, un millième, &c. Il emploie aussi plusieurs instrumens gradués sur le même principe, suivant la densité plus ou moins grande des fluides qu'il veut éprouver. Il évite par-là l'embarras d'un instrument qui exigeroit une tige très-longue. On verra dans son Mémoire la

Facilité avec laquelle on peut construire ces instrumens, & l'application ingénieuse qu'il a faite des faits déjà connus, pour parvenir à cette facilité, & à l'exaétitude qui doit résulter des instrumens qu'il propose.

7°. *Mémoire sur la Coraline articulée des bou-  
tiques ; par M. DURANDE.*

Après avoir rapporté les diverses opinions des auteurs, qui ont rangé les différentes productions maritimes, telles que la coraline, le corail, &c. tantôt dans un règne, tantôt dans l'autre, ou qui en ont fait ces êtres tenant de deux règnes, M. *Durande* prouve, par l'analyse chimique, que le noyau de la coraline, dépouillé par l'acide nîtreux des substances animales, terreuses & salines qui l'incrûstent, appartient au règne végétal ; ce noyau présente d'ailleurs des tiges articulées & fistuleuses comme les prêles, enforte que, donnât-il à l'analyse de l'alkali volatil, on ne devroit pas pour cela le ranger parmi les animaux, puisqu'il y a plusieurs plantes, entre autre la ciguë, *conium maculatum*, & la marchante ombellée, *marchantia polymorpha* L. reconnues très-sûrement pour des plantes, donnent cependant de l'alkali volatil.

On trouve encore dans le même volume, des observations de M. *Enaux*, sur l'opération du bec-de-lièvre ; un Mémoire sur le tremblement de terre, du 6 juillet 1783, par M. *Maret* : un Mémoire sur le pèse-liqueur, approprié à la cuite du vin de cannes, & la manière de s'en servir, par M. *de Morveau*, à qui on étoit déjà redevable de l'introduction de cet instrument dans les raffineries de sucre ;

un Mémoire de M. *Gauthey*, contenant les opérations faites pour parvenir au projet du canal de communication de la Saone à la Loire; un de M. *Aubry*, sur l'incohérence des nouvelles maçonneries, construites en cailloux & en chaux commune, fondée sur une expérience importante; un essai sur l'Histoire naturelle du champignon vulgaire; par M. *Willemet*. Enfin le volume est terminé par la suite de l'Histoire météoro-nosologique de 1783, par M. *Maret*.

---

Anthropologia anatomico-physica : *Anthropologie anatomico-physique, mise au jour par M. JEAN-GUILL. BAUMER, premier professeur de médecine dans l'université de Gieffen, & médecin de la province. A Francfort, chez André; à Strasbourg, chez Kœnig; & à Paris, chez Didot le jeune, quai des August.* 1784. In-8°. de 438 pag.

2. Comme il étoit difficile de donner dans ce Traité des choses neuves, M. *Baumer* a su profiter de toutes les découvertes faites depuis quelque temps en anatomie & en physiologie, & les a exposées avec méthode dans son ouvrage. Il est terminé par des remarques importantes sur l'anatomie humaine & l'anatomie des animaux.

D. AUGUST. CHRISTIAN. REUSS, &c.  
 Novæ quædam observationes circa structuram vasorum, in placenta huma-

na, &c. C'est-à-dire, *Observations nouvelles sur la structure des vaisseaux du placenta, & sur la manière dont il est uni à la matrice; par M. AUG. CHRÉTIEN REUSS, conseiller intime & premier médecin de l'évêque de Spire, de la Société de médecine de Copenhague, & de la Société royale de médecine d'Edimbourg. A Tubingue, chez Héerbrandt; & se trouve à Strasbourg, chez Kœnig; à Paris, chez Didot le jeune, quai des Augustins, 1784. In-4<sup>o</sup> de 64 pag. avec une planche gravée en cuivre.*

3. Les physiologistes ne sont pas encore d'accord sur la manière dont le placenta du fœtus est uni à la matrice de sa mère. Les uns pensent que le sang est résorbé des sinus parenchymateux de la matrice par les ouvertures des vaisseaux veineux du réceptacle; tandis que les veines de la matrice résorbent à leur tour des artères du placenta, le sang déposé dans le sinus parenchymateux de cet organe. D'autres croient que les canaux sont continus entre la matrice & le placenta; mais ces derniers sont divisés entre eux sur cette question: leurs anastomoses sont-elles immédiates? Chaque parti fonde sa théorie sur divers argumens, & l'on aperçoit également dans chaque système quelques vérités mêlées à des erreurs. M. Reuss a jugé qu'on ne pouvoit résoudre le problème qu'en examinant la structure des

vaisseaux de l'arrière-faix, mieux qu'on ne l'avoit fait jusqu'à ce jour. Il a donc profité des occasions nombreuses qu'il a eues d'examiner ce viscère, soit que les fœtus fussent venus à terme, soit que les œufs aient été avortés.

Voici le résultat de ses observations.

Il faut distinguer deux parties dans le placenta. L'une peut être appelée *utérine*, attendu que c'est le sang de la matrice qu'elle reçoit; l'autre appartient plus spécialement au fœtus. Quand on injecte les vaisseaux de l'arrière-faix par le cordon ombilical, les seuls vaisseaux de cette dernière partie se remplissent; le contraire arrive quand on commence l'injection par les vaisseaux utérins. Si l'on se sert de liqueurs diversement colorées pour faire ces deux injections, on reconnoitra parfaitement les vaisseaux appartenant à chacune de ces parties. Cependant ces vaisseaux paroissent continus. Comment donc expliquer une telle séparation? M. *Reufs*, après les avoir fait macérer, les a disséqués avec soin, les a exposés au microscope, & y a trouvé des valvules que l'on peut observer bien mieux dans les hydatides de ce corps que le vulgaire appelle *faux germe*. Des observations détaillées & quelques figures jettent beaucoup plus de jour sur la découverte de M. *Reufs*, que nous ne pouvons le faire dans cette courte notice. Nous renvoyons nos lecteurs à ces observations. Ils y liront encore avec plaisir, ce que l'auteur remarque sur le *cotyledon humain*, c'est-à-dire, sur cette substance membraneuse & vasculaire qu'on peut sentir à la surface interne de la matrice, dans l'accouchement naturel, aussitôt après la sortie du placenta.



MARTINI LANGE, medicinæ doctoris  
Corona-Transylvania, Rudimenta do-  
ctrinæ de peste: *Elémens de doctrine  
sur la peste*; par M. MARTIN LANGE,  
docteur en médecine de Brassau en Tran-  
sylvanie. A Vienne, chez Græfer; à  
Strasbourg, chez Kœnig; & à Paris,  
chez Didot le jeune, quai des August.  
1784. In-8°.

4. M. Lange, médecin à Brassau, ville con-  
sidérable de Transylvanie, qui se nomme aussi  
*Cronstadt*, emploie ses momens de loisir à l'étude  
& à la lecture des grands maîtres de son art.  
La peste, ce fléau qui ravage si souvent la Tur-  
quie, & qui s'étend aussi jusqu'à la Transylva-  
nie, lui a paru mériter une attention particu-  
lière. Depuis le commencement de ce siècle,  
elle a régné cinq fois dans la province du docteur  
Lange; c'est pourquoi ce médecin a parcouru  
tous les livres qu'il a pu se procurer sur cette  
cruelle maladie, & en a extrait tout ce qui lui a  
paru de plus remarquable. Il a divisé la peste  
en plusieurs espèces distinctes, & il a soigneu-  
sement recueilli tout ce qu'on peut dire de plus  
satisfaisant sur les remèdes antipestilentiels: c'est  
ainsi que s'est formé ce *Traité élémentaire* que  
M. Lange destinoit seulement pour son utilité  
particulière, & qu'il a cru devoir ensuite pu-  
blier pour l'utilité de ses concitoyens. Il ne  
faut donc pas s'attendre à y trouver beaucoup  
de choses neuves. On y lit cependant plusieurs

particularités qu'on ne voit point ailleurs, telle est la description de la peste qui, en 1718, fit périr 18088 personnes à Cronstadt. Ces élémens sont dédiés à M. le baron de *Bruckenthal*, gouverneur de la Transylvanie.

*Dissertatio medica sistens cautelas anthelminticorum in paroxysmis verminosis observationibus illustratas, cum analectis practicis ex helmintologia medica: Dissertation de médecine, contenant les précautions à prendre en administrant les anthelminthiques dans les paroxysmes vermineux, avec des observations & des analectes pratiques, tirées de l'helmintologie médicale; par M. MEYER ABRAHAM DE HAMBOURG, doct. en médecine & en chirurg. A Gottingue, chez Barmeier, 1783. In-4° de 30 p.*

5. Les auteurs de médecine se sont assez peu occupés des précautions qu'il faut observer quand on administre les anthelminthiques pendant de graves paroxysmes vermineux; c'est le sujet important que M. *Abraham* a jugé digne d'être traité *ex professo*.

Après quelques remarques préliminaires sur les symptômes qu'excite la présence des vers, l'auteur examine les divers moyens que l'on peut employer contre ces hôtes incommodes. Il donne ensuite ses observations sur la curation symptomatique, qui consiste dans les calmans & les antispasmodiques; mais il s'étend particulièrement sur la guérison radicale; dont

le but est l'entière expulsion des vers. Il indique les meilleurs vermifuges, & les divise en deux classes. La première est celle des remèdes usités & connus depuis long-temps ; la seconde renferme des médicamens découverts, ou mis en usage depuis un petit nombre d'années. Parmi ces derniers, nous distinguons l'ellébore fétide, la gratiole & la cévadille, semence exotique, qu'il est facile de se procurer.

*Bisset*, médecin anglois, recommandoit beaucoup contre les vers, l'ellébore fétide, ou piéd de griffon ; il prescrit la poudre des feuilles desséchées, ou le suc exprimé des feuilles avec du sucre ; il faisoit prendre soir & matin une cuillerée à café de ce suc aux enfans, depuis l'âge de deux ans jusqu'à six. Il ajoutoit aussi la teinture de rhubarbe avec du sirop.

*Boulduc & Ange Sala* avoient déjà reconnu une grande vertu anthelminitique dans la gratiole. *M. Erhardt* vient de la confirmer ; en prescrivant à un enfant attaqué de fièvre quarte, avec des soupçons de vers, la racine de gratiole pulvérisée. Son usage continué pendant quelque temps, non-seulement fit rendre une grande quantité d'ascarides, mais guérit encore parfaitement la fièvre.

On vient de célébrer en Allemagne les propriétés anthelminitiques de la cévadille. *MM. Seeliger & Schmucker* disent l'avoir donnée avec succès à des enfans, & même à des adultes. Cependant, comme c'est une semence fort âcre, *M. Abraham* n'en conseille pas l'usage ; il l'a vu employer deux fois dans l'hôpital de Gottingue, mais sans aucun bon ni mauvais effet.

Cette dissertation est terminée par quatre observations, dont nous traduirons la plus courte.

Une femme d'environ vingt-quatre ans étoit depuis quelque temps attaquée de catalepsie, dont l'accès revenoit une fois chaque semaine. Les symptômes ordinaires des vers indiquoient suffisamment la cause de la maladie. Les différens vermifuges dont elle fit usage, loin de la soulager, augmentèrent les mouvemens spasmodiques. Une simple décoction de feuilles d'oranger & de racine de valériane, rétablit la santé de cette femme, en expulsant les vers.

An enquiry into the various theories and methods of cure in apoplexies and palsies, &c. C'est-à-dire, *Recherches sur les diverses théories & méthodes curatives des apoplexies & des paralysies*; par B. CHANDLER, docteur en médecine. In-8°. A Londres; chez Johnson, 1784.

6. Les théories de Boerhaave & de son illustre commentateur, sont comparées ici avec celles du docteur Cullen, qui, selon M. Chandler, est la plus raisonnable & la plus conforme à la méthode curative, fondée & soutenue sur l'expérience.

A l'égard de la paralysie, M. Chandler s'écarte un peu du sentiment de M. Cullen. Il pense qu'il y a une espèce de paralysie qui provient d'atonie, de débilité, ou d'évacuations excessives. En un mot, que toutes les paralysies ne dépendent pas de la compression ou des vapeurs narcotiques; que par conséquent, les cas où l'on doit employer les stimulans, ne sont pas si rares que M. Cullen se le

persuade. Cette doctrine nous paroît confirmée par les faits , & peut contribuer à répandre plus de jour sur la théorie & la thérapie de la paralysie.

Some hints relative to the recovery of persons drowned , &c. C'est-à-dire , *Pensées sur le traitement des noyés & des asphyxiques en général ; par JEAN FULLER , chirurgien. In-8°. A Londres , chez Cadell , 1784.*

7. Les propositions de l'auteur concernant le traitement des asphyxiques , se réduisent à ceci.  
1°. Il faut coucher le malade sur des gâteaux de cire , (de la toile cirée ordinaire ne suffiroit-elle pas ?) afin de l'isoler parfaitement , & lui titer ensuite des étincelles électriques des différentes parties du corps.

2°. Il faut mettre en pratique la transfusion du sang d'un animal quelconque vivant , dans le corps cru mort. Ce dernier moyen ne nous paroît point avantageux ; car si la circulation du sang est suspendue , comment introduire le fluide vital dans les veines de l'asphyxié ? Et si le mouvement de ce liquide est rétabli , à quoi bon vicier le sang d'un individu propre à sa constitution , par le mélange de celui qu'on tire d'un animal dont les besoins de la vie diffèrent plus ou moins de ceux de l'homme ?

M. Fuller peut-il ignorer combien ont été funestes les expériences qu'on a faites il y a un siècle , lorsque la transfusion fut annoncée comme une méthode utile ? Puis donc qu'elle a été proscrite avec connoissance , est-il raisonnable de vouloir la rapeler ?

Historia mercurii & mercurialium medica. Libellus primus; scripsit ERNESTUS GODEFREDUS BALDINGER, fereniff. princip. Landgravii Hefso-Caffellani, conf. aul. & archiater, prim. &c. *In-8° de 72 pag. A Gottingue, chez Dieterich, 1783.*

8. Ce premier Recueil renferme quatre programmes que M. *Baldinger* a publiés à Gottingue en 1781. Outre l'histoire médicinale du mercure & des mercuriaux, l'auteur y traite encore de la falsification & de la purification du vif-argent.

*Cours de pathologie & de thérapeutique chirurgicales, nouvelle édition, augmentée de remarques & d'observations importantes; par M. HÉVIN, professeur royal de chirurgie, conseiller, premier chirurgien de feu M. le Dauphin & de mesdames les Dauphines, premier chirurgien de MADAME, sœur du Roi, ancien inspecteur des hôpitaux militaires & des Colonies, des Académies royales des sciences de Lyon & de Suède, &c. Vol. in-8° de 942 pag. Prix relié en un volume, 7 liv. 10 s. & en deux vol. 8 liv. 10 s. A Paris,*

*chez Méquignon l'aîné, libraire, rue des Cordeliers, près des écoles de chirurgie.*

9. Cet ouvrage est le même que celui que nous annonçâmes dans le Journal du mois d'août 1781, comme un ouvrage posthume de M. *Simon*, ci-devant professeur royal au collège de chirurgie de Paris, &c. revu, mis en ordre, & considérablement augmenté par M. *Hevin*. Ce dernier a encore enrichi cette nouvelle édition de beaucoup de remarques & observations, qui doivent beaucoup ajouter au prix de l'ouvrage, & à la bonne opinion que nous avons tâché d'en donner.

*Recueil de Mémoires & d'observations, tant sur les maladies qui attaquent l'œil & les parties qui l'environnent, que sur les moyens de les guérir, dans lequel l'auteur, après avoir donné un précis de la structure de cet organe, expose un nouveau procédé pour extraire la cataracte avec un instrument de son invention, & réfute l'efficacité prétendue de l'abaissement ; par M. G. PELLIER DE QUENGSY fils, docteur en médecine, & chirurgien-oculiste des villes de Toulouse & de Montpellier, breveté du Roi, &c. Sine visu, nihil. A Montpellier, de l'imprimerie de Jean Martel l'aîné, imprimeur ordinaire du Roi &*

*des Etats, 1783, in-8° de 549 pag. Il se trouve à Paris, chez Didot le jeune, quai des Augustins. Prix 5 liv. broché.*

10. Cet ouvrage est dédié à S. A. S. M. le prince de Condé. Il est divisé en deux parties. La première contient des réflexions & des expériences sur plusieurs points qui regardent l'anatomie & la physiologie de l'œil : dans la seconde, se trouvent rassemblées plus de cent quarante observations sur les maladies de l'œil qui exigent l'opération.

L'auteur commence par donner la description des parties qui environnent le globe de l'œil. En citant à cette occasion le célèbre médecin arabe *Avicenne*, on dit qu'il mourut en 106. C'est une erreur qu'il faut sans doute regarder comme typographique, mais qu'il faut rectifier; nous avertissons donc que sa mort est marquée par M. *Freind*, sous la date de 1036.

On trouve ensuite la description anatomique du globe de l'œil; c'est l'objet du premier chapitre. Dans le second, on rappelle quelles étoient les connoissances que les anciens avoient de cet organe: on expose ensuite leurs erreurs. Le troisième traite des découvertes faites par les modernes dans l'anatomie de l'œil. Le quatrième est une dissertation lue le 20 juin 1776 à la Société royale des sciences de Montpellier; elle est suivie de la figure & de la description d'un instrument pour la cataracte, auquel l'auteur a donné le nom d'*ophthalmotome*, c'est-à-dire, inciseur de l'œil. La méthode d'opérer la cataracte avec cet instrument, n'a pas été totalement approuvée par cette Académie; son



rapport forme le cinquième chapitre ; & la réponse de M. *Pellier* aux objections, le sixième.

M. *Percival Pott*, chirurgien de l'hôpital de S. Barthelemi à Londres, dans des observations sur la cataracte, en 1776, s'exprimoit ainsi : « J'ai cherché & embrassé toutes les occasions qu'ont pu me fournir un hôpital & une longue pratique, pour opérer (*la cataracte*) selon les deux méthodes (*abaissement & extraction*,) & en comparer les avantages & les inconvéniens. J'ai vu beaucoup de sujets opérés par d'autres artistes, soit chirurgiens de profession, soit opérateurs, & je suis convaincu que la préférence donnée à l'extraction sur l'abaissement, les éloges faits de l'extraction, & la plus grande partie des objections faites contre l'abaissement de la cataracte, n'ont point un fondement réel, ne sont pas le résultat d'une expérience dégagée de préjugés, d'une comparaison faite avec sagacité, ni de la recherche sincère de la vérité. On a présenté le côté favorable à l'opération par extraction, & on a gardé le silence sur ses inconvéniens, tandis qu'on s'est efforcé de dénigrer l'opération par abaissement, &c. . . » C'est à réfuter M. *Pott*, que M. *Pellier* a employé le chapitre septième. Pour former le suivant (le huitième) il a extrait du Journal des savans, année 1756, janvier & février, deux Lettres de M. *Daviel* fils, sur les avantages de l'extraction de la cataracte, par la nouvelle méthode de son père. On montre dans le neuvième l'abus des grandes préparations avant de procéder à l'opération de la cataracte. M. *Le Blanc*, chirurgien instruit & célèbre, avoit dit, dans son Précis d'opérations, publié depuis près de dix ans : « L'opération de la cataracte

n'exige nulle préparation, non plus que l'inoculation, sur-tout quand les sujets se portent bien; il en est de même quand un pierreux n'a d'autres indispositions, ni d'autres maladies que celles qui dépendent de la présence de sa pierre, & qu'au surplus il jouit d'une assez bonne santé. Dans ces cas un simple régime suffit; les saignées, les purgations, &c. pourroient altérer & déranger la santé au point de le rendre malade, de le mettre hors d'état d'être opéré, & même de le faire mourir. » M. *Pellier*, pour prouver l'abus des préparations avant l'opération de la cataracte, rapporte quelques observations, entr'autres celle d'un pauvre homme très-avancé en âge, & d'une très-foible complexion, lequel fut trouvé mort dans son lit le cinquième jour, qui étoit celui où l'on devoit lever l'appareil. Quoi qu'il ait été préparé à l'opération par un autre chirurgien, on pourroit assurément attribuer sa mort à d'autres causes; il avoit contre lui la pauvreté, sa foible complexion, & son âge très-avancé.

Le chapitre dixième indique la manière de traiter les malades, quand ils sont opérés de la cataracte; dans le suivant ou onzième, on s'élève contre l'abus de l'application des compresses mouillées sur les yeux nouvellement opérés.

On trouve ensuite un Mémoire dans lequel on prouve par l'observation que le diagnostic & le pronostic de la cataracte sont difficiles dans plusieurs cas, malgré les recherches les plus exactes des observateurs. Ce Mémoire, qui forme le douzième chapitre, a été lu à la Société royale des sciences de Montpellier, en novembre 1778.

Il est traité dans le treizième du mécanisme des voies lacrymales, des désordres qui y surviennent, & des moyens de les rétablir. M. *Pellier* a imaginé une canulle à double bourrelet, & un conducteur, dont il donnera la figure dans un ouvrage qu'il est prêt à mettre sous-presse, & qui a pour titre : *Cours sur la chirurgie des yeux*

Le chapitre quatorzième est un Mémoire sur la fistule lacrymale, envoyé à l'Académie royale de chirurgie, en 1776. M. *Pellier* y passe en revue les différens moyens employés pour la guérison de la fistule lacrymale.

La seconde partie de cet ouvrage est divisée en seize sections, sous lesquelles on rapporte des observations de cataractes de différentes espèces, & autres maladies des yeux, telles que le staphyôme, le ptérygion ou onglet, l'hypopyon, le strabisme, l'ophthalmie, le leucoma, l'épiphora, &c. &c.

*OBSERVATIONS sur quelques points de la structure de l'œil, relativement à l'extraction d'une cataracte membraneuse, pour servir de réplique & d'éclaircissement à la section huitième des Mémoires & Observations sur les maladies de l'œil, publiés par M. PELLIER DE QUENGSY fils, oculiste ; par M. THOMASSIN, maître en chirurgie de la ville de Dole, chirurgien-major du premier régiment de Chasseurs à cheval, membre de plusieurs Acadé-*

*mies, &c. A Francfort, 1784. In-8°. de 20 pages.*

11. M. Pellier avoit donné dans le Journal de Médecine du mois de juillet 1774, l'observation d'un cataracte membraneux, dont il a fait l'extraction, & dont l'exposé est accompagné de circonstances qu'il est impossible de concilier avec la véritable structure de l'œil. Il avoit, dit-il, remarqué dans l'œil cataracté, 1°. une opacité brunâtre qui paroissoit s'étendre au-delà de la circonférence de l'iris; 2°. un éloignement assez manifeste de ce nuage à cette membrane.

Ces deux assertions ayant paru hasardées à M. Thomassin, M. Pellier crut devoir les relever dans ses réflexions, en forme de Lettre insérées dans le Journal de Médecine du mois de mai 1776.

De ces deux assertions, la première n'est louche que dans les expressions. L'opacité brunâtre dont il s'agit, étant en effet située au-delà de la prunelle, entre l'iris & le cristallin, devoit nécessairement s'étendre au-delà de la circonférence interne de cette membrane, c'est-à-dire que son diamètre devoit être plus grand que celui de la prunelle. Quant à la seconde, savoir, qu'on appercevoit un éloignement assez manifeste de ce nuage à l'iris, cette observation est véritablement hasardée; car la chambre postérieure de l'humour aqueux, dont quelques anatomistes ont nié l'existence, est au moins de l'aveu du plus grand nombre, si petite, que le bord de l'iris qui forme la prunelle, touche presque à la capsule du cristallin; & si l'opacité brunâtre, dont

dont il s'agit , étoit une cataracte membraneuse , située au devant de ce corps , comme en convient M. *Pellier* ; si même elle étoit adhérente à cette capsule , comment a-t-il pu appercevoir un éloignement assez manifeste entre ce nuage & la partie postérieure de l'iris ? Cela ne s'accorde nullement avec la structure des parties , & ne peut être que le résultat d'une illusion optique. L'opacité étoit brunâtre , & a dû paroître plus profonde qu'une cataracte ordinaire , d'où s'est ensuivie l'idée d'un *éloignement assez manifeste de ce nuage à la partie postérieure de l'iris.*

A l'égard de la nature de cette cataracte membraneuse , il paroitra sans doute étonnant aux personnes qui ont une connoissance , même superficielle de la structure de l'œil , que M. *Pellier* ait pu imaginer qu'elle étoit une production de la choroïde ; M. *Thomassin* , plus versé dans l'anatomie de cet organe , a donc eu raison de relever ces deux paradoxes anatomiques.

*Leçons élémentaires de l'accouchement , contenant tout ce qui regarde cet art , & le traitement des femmes en couches ; avec une analyse raisonnée des auteurs qui en ont traité ; par M. le professeur JACOB , avec des planches en taille-douce. A Gand, chez Vander Schueren, 1784. In-8° de 432 pag.*

12. Les médecins & les chirurgiens Flamands & Bataves estiment singulièrement ce Traité

élémentaire, enrichi de vingt-une planches en taille-douce, gravées avec beaucoup de netteté. Comme l'ouvrage est bien fait, & qu'il présente des principes exacts & des instructions solides sur toutes les parties de l'art des accouchemens, il seroit à désirer qu'on en fit une traduction françoise.

---

Rindvieh - Arzneybuch, &c. C'est-à-dire, *Manuel de médecine des bêtes à cornes, tant pour les maladies ordinaires les plus communes, que pour les épizooties, in-8° de 250 pages. A Tubingue, chez Heerbrandt, 1784.*

13. Ce volume n'est qu'une compilation qui contient cependant plusieurs morceaux intéressans, extraits pour la plupart des annonces de Brunswick, de Hanovre, de Wurtemberg, & de quelques ouvrages périodiques de la Suisse. Il seroit à désirer que le compilateur eût rédigé ses articles avec plus de soin. Les instructions qu'on y lit sont souvent indéterminées; quelquefois on prescrit des remèdes trop coûteux, tels que la racine de contrayerva-brava, la poudre de vipères, &c. & d'autres fois on adopte un sentiment rejeté ensuite pour embrasser celui que présente un autre auteur.

---

Some Considerations on the different ways of removing confined and infectious air, &c. C'est-à-dire, *Considérations sur les différens moyens de renouveler l'air, & de chasser celui qui*

*est infecté comme aussi sur les expédiens qu'on a employés pour cela, avec des remarques sur la contagion dans la prison de Maidstone; par THOMAS DEY, in-8°. A Londres, chez Vilkie, 1784.*

14. A la suite de l'exposé de différens moyens employés ou proposés jusqu'ici pour purifier l'air, l'auteur décrit la méthode qu'on a suivie pour la même fin dans la prison de Maidstone. Les pluies d'eau de chaux ont paru produire le plus d'effet, & elles ont répandu dans l'atmosphère une certaine fraîcheur en même temps qu'elles ont absorbé l'air fixe flottant dans ce milieu avec les autres principes malfaisans.

JOSEPHI-JACOBI PLENCK, chirurgiæ doctoris, chemiæ atque botanices professoris publici, ordinarii in Academia chirurgicâ militari, nec non directoris pharmacopœarum militarium, atque chirurgi statûs militaris supremi, Bromatologia seu doctrina de esculentis & potulentis. Vindebonæ, &c. C'est-à-dire, *Bromatologie, ou doctrine des alimens & des boissons; par JOS. JACQUES PLENCK. A Vienne, chez Græffer; à Strasbourg, chez Kœnig; & à Paris, chez Didot le jeune, 1784. In-8° de 428 pag.*

15. La manière claire & précise qui règne  
Ff ij

dans tous les ouvrages de M. *Plenck*, se reconnoît dans le livre que nous annonçons. Après des généralités sur les alimens, on en trouve une énumération sommaire. Il commence par ceux qui sont tirés du règne végétal: ils sont suivis de ceux du règne animal; puis viennent les assaisonnemens, & enfin les boissons. Voici comment M. *Plenck* procède dans l'exposition particulière de chaque substance; il donne d'abord le nom usité, un synonyme choisi, qui est ordinairement celui du chevalier de *Linné*, & le nom allemand. Il indique ensuite l'odeur & le goût de la substance, & finit par indiquer ses usages; mais le tout est très-abrégé. Nous traduirons un article pour en donner une idée.

#### C E R F E U I L   B U L B E U X.

« Cerfeuil bulbeux. LINNÉ.

En allemand *Poperlsalat*, *Knollichter Kalbertröpf.*

Odeur de la racine, quand elle est jeune, nulle.

Goût un peu doux, comme le céleri.

Vertu nutritive; on croit la plante suspecte.

Usage. On mange les racines tendres, crues ou cuites, à la fin de l'hiver, ou pendant le carême, en forme de salade. Cuites dans du bouillon, elles lui donnent un bon goût.»

Sur la qualité suspecte du cerfeuil bulbeux; M. *Plenck* ajoute en note: «*Clusius* assure, d'après sa propre expérience, que l'usage de la racine de cette plante cause le vertige, la pesanteur & la douleur de tête; mais ma famille & moi avons très-souvent mangé de ces racines à Vienne & à Bude, soit en bouillon, soit en salade, sans en avoir ressenti le moindre mal.»



On trouve décrits sur ce modèle presque tous les alimens communément en usage, non-seulement en Europe, mais bien encore dans les pays lointains. On y rencontre aussi beaucoup de substances comestibles peu connues, mais qui peuvent servir avantageusement en temps de disette. L'auteur n'a rien négligé de ce qui pouvoit contribuer à rendre sa Bromatologie plus parfaite. Il a sur-tout consulté les écrits des *Linné, Zücker, Bergius, Spielmann, Murray, Gatterer, Richter, &c.* Il a même employé les propres paroles de ces auteurs, quand elles convenoient à son sujet. On peut donc regarder ce Traité comme unique, & comme vraiment élémentaire dans son genre.

M. *Plenck* l'a dédié à M. *Jean-Alexandre Brambilla*, premier chirurgien de l'Empereur, qui jouit d'une haute réputation en Allemagne.

---

**Methodus formulas medicas conscribendi :** *Méthode de composer les formules de médecine, mise au jour pour l'usage des leçons de l'université ; par JEAN-FRÉDÉRIC-CHRÉTIEN PICHLER, docteur en médecine, & membre du collège des médecins de Strasbourg. A Strasbourg, chez Kœnig ; & à Paris, chez Didot le jeune, 1785. In-8° de 119 p.*

16. Depuis long-temps les jeunes médecins ont entre les mains l'art de formuler en médecine, par *Gaubius*. Un autre écrit qui a le même but, publié depuis quelque temps en Allemagne, est celui du célèbre M. *Gruner*. Malgré

le mérite des premiers, M. *Pichler* a cru qu'il étoit possible de présenter encore un ouvrage utile dans ce genre. Dans cette vue, il a négligé les médicamens superflus, ou trop foibles; il se borne à un petit nombre, capable de remplir les différentes indications. Comme le médecin doit réunir dans ses formules l'élégance & la précision, M. *Pichler* en donne aux jeunes praticiens des modèles dans celles qui sont dans cet ouvrage, & qu'il a toutes composées, à l'exception d'un petit nombre dont il ne fait pas grand cas, & qu'il a désignées par un astérisque: il nous avertit que les premières sont celles dont il se sert avec succès dans sa pratique.

Voici la marche de cette pharmacologie. Après avoir parlé dans une préface, de l'art de formuler, il indique les caractères ou signes pharmaceutiques des médicamens, ainsi que les abréviations qui sont d'usage dans les formules; suivent des préceptes généraux sur la prescription des médicamens. C'est après ces espèces de prolégomènes qu'il donne des instructions sur chaque composition pharmaceutique particulière. Il traite en conséquence des poudres, pilules, trochisques, électuaires, linimens, &c. A l'exemple se trouve toujours joint le précepte.

---

Nuovo sistema d'ordine, &c. C'est-à-dire, *Nouveau système de police médicale pour perfectionner la pratique de la médecine; par le docteur BARTHELEMI GUELFI, professeur public, Part. I & II, In-8° de 510 pag. A Venise, 1783.*

17. Le plan de l'auteur est vaste & seroit sans

doute avantageux, s'il pouvoit être exécuté dans toute son étendue; mais outre les difficultés politiques qui s'y opposeroit, il y en a encore d'autres dépendantes des individus. M. *Guelfi* suppose que la perfectibilité est également active chez tous les hommes, & que tous peuvent faire des progrès soutenus & suivis dans les sciences. Cependant il est démontré que dans la plupart des hommes le développement de leurs facultés intellectuelles s'arrête à un certain point, & qu'il y a pour chaque individu un *non plus ultra* dans les sciences, comme il y en a un pour l'accroissement & pour la taille. D'après cette observation il est incontestable qu'il se trouvera toujours dans l'ordre des médecins, une multitude de classes dont la réforme sera toujours impossible, & qui formeront un enchaînement semblable à celui qui lie tous les êtres : l'hyssope avec le cèdre du Liban & les animalcules microscopiques avec l'éléphant. D'ailleurs l'art de guérir consiste non-seulement dans l'étendue des connoissances, laquelle constitue la science, mais aussi dans l'application heureuse des principes, dans la finesse du tact & dans la justesse de l'association des idées. Il faut non-seulement qu'un bon médecin soit frappé de tout ce que l'état du malade présente aux sens extérieurs, mais encore que l'esprit se retrace le tableau fidèle de la maladie, afin de lui faire appercevoir & saisir ce qui pourroit échapper à son attention. Il faut ensuite qu'il compare l'état actuel du malade avec les principes incontestables, qu'il juge de leur conformité, qu'il déduise de ces rapports les véritables indications, qu'il se dé-

termine enfin d'après ses combinaisons sur la conduite qu'il faut tenir, & sur le choix des secours qu'il doit administrer. Il est évident qu'aucun genre d'étude ne peut donner ces différens talens à celui qui ne les a pas. Il peut seulement les perfectionner jusqu'à un certain point, si la nature les lui a donnés. Il s'en suit que malgré les vues les plus réfléchies, les réglemens les plus sages, les arrangemens les mieux conçus; il y aura toujours des médecins plus ou moins capables de bien diriger le traitement des maladies. Ainsi l'auteur propose un système, un plan, qui comme tant d'autres, ne sera point réalisé.

---

## A N N O N C E.

*Institutions de médecine pratique, traduites sur la quatrième & dernière édition de l'ouvrage anglois de M. CULLEN, professeur de médecine pratique dans l'université d'Edimbourg, des Sociétés royales de Londres, d'Edimbourg, & premier médecin du Roi pour l'Ecosse; par M. PINEL, docteur en médecine. A Paris, chez Pierre J. Duplain, libraire, cour du Commerce, rue de l'ancienne comédie françoise, deux volumes in-8°.*

Le public attend depuis long-temps cette traduction; nous nous empressons de l'annoncer.

*ANNONCES de quelques livres latins & allemands, imprimés chez l'étranger, publiés en 1784.*

Littérature Danoise, pour l'Histoire naturelle; par M. THOMAS BRUNNICH. A Copenhague, & à Leipzig, chez *Pelt*, in-8°.

On y trouve, 1°. les progrès de l'Histoire naturelle en Danemarck & en Norwège; 2°. la Bibliothèque nationale des Mémoires & Ecrits qui traitent de la nature.

Considérations générales sur les Fougères. A Erlang, chez *Palm*, in-4°.

Cet Opuscule est de CH. CHRISTOPHE GMELIN.

De la Conception abdominale; par GUILLAUME JOSEPH. A Gottingue, chez *Dieterich*, in-4°.

Deux Opuscules médico-littéraires; par J. H. JUGLER. A Leipzig, chez le libraire *des Erudits*, in-8°.

Des Collyres des anciens, & de leur différences; par le même.

Du Diagnostic des fièvres exanthémateuses, avec l'Histoire de la rougeole épidémique qui a régné en 1783; par A. L. B. KELLER. A Erlang, chez *Palm*, in-8°.

Mémoire sur les nerfs du bras; par J. J. KLINT. A Gottingue, chez la veuve *Vanderhæck*, grand in-8°.

De la verru médicinale de l'alun; par LIND. A Gottingen, chez *Dieterich*, in-4°.

Observation sur la structure des vaisseaux du placenta, &c.

Biographie de Spielmann, éditée par PHILIPPE LOUIS WILLWERS. A Leipfick, chez Muller, in-8°.

MOSS, (GUILLAUME) de l'éducation & du soin des enfans, des femmes grosses & en couches & de leurs maladies. A Leipfick, chez Crufius, sous presse.

ADAM, (G.) Expériences électriques. A Leipfick, chez Schwickert, in-8°, sous presse.

Il vient de paroître à Londres : *A comparative view of the state*, &c. C'est-à-dire : Comparaison de l'état & des facultés de l'homme, avec ceux des animaux ; par JEAN GREGORY, docteur en médecine, membre de la Société royale, professeur de médecine dans l'université d'Edimbourg, & premier médecin de Sa Majesté Britannique, en Ecosse ; nouvelle édition, chez Dodfley, in-8°.

Histoire du fer, par RIMMANS ; traduite du suédois, par GEORGI. A Berlin, chez HAUDE & SPENER, en allemand.

Les Elémens de Chimie de Macquer, traduits en Espagnol par Don MICHEL SUAREZ, ont été imprimés à Madrid.

---

Il vient aussi de paroître à Vienne, un livre intitulé : *Magazin der Vieh Artzneykunst*, c'est-à-dire : Magasin de l'art vétérinaire, dans lequel sont insérées des traductions d'ouvrages françois. On trouve dans le premier volume :

*Observations sur les maladies cutanées des chevaux, par M. HUZARD : Mémoire sur les maladies des chevaux, qu'on appelle la Taupé : Mémoire sur l'Épizootie de la Hollande ; par M. CAMPER.*

---

N<sup>o</sup> 1, M. BERTHOLET.

9, M. ROUSSEL.

2, 3, 4, 5, 12, 15, 16, M. WIL-  
LEMET.

6, 7, 8, 13, 14, 17, M. GRUNWALD.

10, M. J. G. E.

---

## T A B L E.

<i>OBSERVATIONS faites dans le département des hôpitaux civils,</i>	Page 529
<i>Réflexions sur l'observation de M. Taraget, médecin.</i>	
Par M. Grenier, méd.	583
<i>Observation sur deux jeunes sœurs atteintes de fleurs-blanches.</i>	
Par M. Ramel fils, méd.	588
<i>Lettre de M. de Saint-Martin, médecin.</i>	
à M. Evers, médecin,	590
<i>Lettre à l'Éditeur du Journal de médecine,</i>	596
<i>Problème de médecine, proposé par M. Sumeire, médecin,</i>	603
<i>Observation sur un érysipèle, suivi d'une fièvre tierce.</i>	
Par M. Chevillard, méd.	615
<i>Réflexions sur les observations de M. Sobaux, sur l'abus du sel de duobus.</i>	
Par M. Le Chartier de Lucivel,	608
<i>Réflexions de M. Rebiere, chir. sur une observation ayant pour titre : Hydrophobie guérie par l'alkali volatil fluor,</i>	613
<i>Observat. sur une portion des gros intestins, extraite par l'anus.</i>	
Par MM. Sebiere, méd. & Gautier de Saint-James, chir.	619

<i>Observat. sur les abcès qui se forment aux environs des articulations, ou sur les articulations mêmes. Par M. Gilles Delatourrette, chir.</i>	631
<i>Supplément aux réflexions &amp; éclaircissémens sur la construction &amp; les usages des rateliers complets &amp; artificiels. Par M. Jourdain, chirurgien-dent.</i>	641
<i>Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de juin 1785,</i>	642
<i>Observat. météorologiques faites à Montmorenci,</i>	646
<i>Observations météorologiques faites à Lille,</i>	649
<i>Maladies qui ont régné à Lille,</i>	650

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

<i>Académie,</i>	651
<i>Anatomie,</i>	658
<i>Médecine,</i>	661
<i>Matière médicale,</i>	666
<i>Chirurgie,</i>	ibid.
<i>Accouchemens,</i>	673
<i>Vétérinaire,</i>	ibid.
<i>Hygiène,</i>	ibid.
<i>Pharmacologie,</i>	677
<i>Histoire littéraire,</i>	678
<i>Annouces,</i>	680

## A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois d'août 1785.  
A Paris, ce 24 juillet 1785.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1785.





# TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

Contenues dans les mois de mai, juin,  
juillet, août, du Journal de Médecine,  
année 1785, formant le Tome LXIV<sup>e</sup>.

---

## M É M O I R E S, DISSERTATIONS & OBSERVATIONS.

### 1<sup>o</sup>. MÉTÉOROLOGIE.

*Observations météorologiq. faites à Mont-  
morenci, près Paris ; par le père JAU-  
COURT, durant les mois de*

Mars 1785, pag. 114	Mai 1785, pag. 478
Avril 1785, 262	Juin 1785, 646

*Observations météorol. faites à Lille ; par  
M. BOUCHER, pendant les mois de*

Mars 1785, pag. 117	Mai 1785, pag. 481
Avril 1785, 265	Juin 1785, 649

### 2<sup>o</sup>. PHYSIQUE.

*Réflexions de M. GRENIER, sur l'observation de  
M. TARANGET, sur une lactation survenue à  
une chienne par la succion d'un jeune chat. 583  
(Voyez tome lxij, février 1785, pag. 124.)*

## 686 TABLE GÉNÉRALE

3<sup>o</sup> MATIÈRE MÉDICALE.

<i>Observat. sur l'abus de la saignée dans la goutte- sérène ; par M. CHEVILLARD , méd.</i>	45
<i>Observat. sur une maniaque , guérie par une su- bite immersion dans l'eau froide ; par M. BON- NARD , chir.</i>	47
<i>Observ. sur les effets des emménagogues ; par M. DE L'HUMEAU , chir.</i>	51
<i>Suite du Mémoire sur les propriétés de la charpie ; par M. TERRAS , chir.</i>	59
<i>Fin de ce Mémoire ,</i>	455
[ <i>Le commencement se trouve tome lxiij, pag. 263 , &amp; pag. 588. ]</i>	
<i>Lettre de M. SUMEIRE sur la dentelaire , reconnue spécifique contre la gale ,</i>	596
<i>Expériences des commissaires de la Société royale de médecine , qui confirment les vertus de la dentelaire ,</i>	599, 600
<i>Réflexions de M. SOBAUX , sur l'abus du sel de duobus , donné à la suite des couches ,</i>	608
<i>Réflexions de M. REBIERE , sur une hydropho- bie (douteuse,)</i>	613

4<sup>o</sup>. PHARMACIE.

<i>Extrait d'un discours sur la thériaque ; par M. DUHAUME , méd.</i>	106
---	-----

5<sup>o</sup>. MÉDECINE.

## I.

<i>Observations faites dans le département des hô- pitaux civils ,</i>	3
<i>Suite de l'hospice de Vaugirard ,</i>	ibid.
<i>Observ. sur le traitement des femmes ,</i>	5
<i>sur le traitement des enfans ,</i>	16

## DES MATIERES. 687

<i>Maladies (des femmes) observées dans cet hospice,</i>	169
<i>Malad. des enfans observées : millet ,</i>	177
<i>méconium retenu ,</i>	192
<i>foiblesse des nouveau-nés ,</i>	194
<i>toux , catarrhe , coqueluche ,</i>	195
<i>vomissement ,</i>	203
<i>constipation , diarrhée ,</i>	205
<i>tranchées , tympanite ,</i>	207
<i>vers ,</i>	209
<i>dentition ,</i>	210

### I I.

<i>Topographie de la ville de Provins ;</i>	362
<i>Nombre des hôpitaux de Provins ,</i>	372
<i>Règlement pour ces hôpitaux , fait en 1783 ,</i>	377
<i>Maladies qui ont régné à Provins depuis quelques années ,</i>	390
<i>Réflexions sur tous ces objets ,</i>	401

### I I I.

<i>Instruction sur la manière de gouverner les insensés. Introduction ,</i>	530
<i>Partie I<sup>e</sup>. Sur la manière de les placer , de les garder , &amp;c. ,</i>	535
<i>Partie II<sup>e</sup>. Maladies qui affectent l'esprit ; leur division ,</i>	551
<i>Première Classe. Frénésie ,</i>	552
<i>Deuxième Classe. Manie ,</i>	558
<i>Troisième Classe. Mélancolie ,</i>	575
<i>Quatrième Classe. Imbécillité ,</i>	580

### I V.

<i>Doutes sur une inoculation ; par M. RICARY , méd. ,</i>	42
<i>Lettre de M. BAUMES , au sujet de la guérison d'une fièvre quarte par la salivation ,</i>	230
<i>( Voyez tome lxij , septembre 1784 , p. 254. )</i>	

# 688 TABLE GENERALE

<i>Lettre de M. SAUCEROTTE, sur le même sujet,</i>	235
<i>Observation sur une passion iliaque; par M. NAUDEAU, chir.</i>	240
<i>Observat. sur une passion iliaque; par M. LA-GAVAN, méd.</i>	243
<i>Réflexions de M. PANVILLIER, sur une observation de M. TARANGET, sur une maladie putride, . . .</i>	414
<i>(Voyez tome lxij, décembre 1784, pag. 582.)</i>	
<i>Observations sur des fleurs-blanches héréditaires; par M. RAMEL fils, méd.</i>	588
<i>Lettre de M. de SAINT-MARTIN, sur la phthisie; observation sur sa contagion,</i>	590
<i>Observation sur un érysipèle, suivi d'une fièvre tierce; par M. CHEVILLARD, méd.</i>	605
<i>Problème de médecine, proposé par M. SUMEIRE,</i>	603

## *Extraits des prima mensis de la Faculté de Médec. de Paris, ou maladies qui ont régné dans cette ville durant les mois de*

Mars 1785, pag. 112	Mai 1785, pag. 474
Avril 1785, 259	Juin 1785, 642

## *Maladies observées à Lille, par M. BOUCHER, médecin, durant les mois de*

Mars 1785, pag. 118	Mai 1785, pag. 482
Avril 1785, 266	Juin 1785, 650

## 6°. CHIRURGIE.

<i>Corps étranger introduit dans la trachée-artère; par M. GAUTIER, chir.</i>	249
<i>Observation sur une rétention d'urine, &amp; une imperforation du vagin; par M. DOLIGNON, chir.</i>	252

## DES MATIERES. 689

- Observat. sur les effets du tonnerre ; manière d'y remédier ; par M. GONDINET, méd.* 434  
*Observat. sur une portion des gros intestins , extraite par l'anüs ; par MM. SEBIRE, méd. & GAUTIER DE SAINT-JAMES, chir.* 619  
*Observat. sur les abcès aux articulations , &c. par M. GILLES DE LA TOURETTE, chir.* 631  
*Réponse aux Réflexions de M. ROBINEAU, sur un accouchement , &c. par M. GARLAUD,* 83  
*(Voyez tom. lx, 1783, octobre, pag. 326 ; & tome lxj, 1784 mai, pag. 501.)*

### 7°. INSTRUMENTS : parties artificielles.

- Description de l'ophthalmostat de M. DEMOURS fils, méd.* 445  
*Lettre du même sur cet instrument,* 448  
*Supplément aux Réflexions de M. JOURDAIN, dentiste, sur la construction des rateliers,* 641

### 8°. VÉTÉRINAIRE.

- Observat. sur une vache qui a rendu par l'anüs les os d'un veau ; par M. COQUET, vétér.* 255  
*Description d'une maladie contagieuse appelée le venom, qui a régné parmi les bêtes à corne en Frise,* 309

### 8°. JURISPRUDENCE DE MÉDECINE.

- Question chirurgico-légale ; par M. THOMASSIN, chir.* 94



## BIBLIOGRAPHIE,

OU

## LIVRES ANNONCÉS.

## 1°. HISTOIRE LITTÉRAIRE.

- Essai sur la politique en médecine ; par J. CHRÉT. STARK, méd. (en allemand,)* 350  
*De despiciendis artium & medicinæ irrisoribus differitur, auct. J. CAR. GEHLER,* 501  
*JOAN. CRATONIS à Kraftheim, epistola de morte imperatoris MAXIMILIANI II, edente CHRIST. GODOF. GRUNER, méd. § 17, § 18*  
*Lettre du docteur ULMIPHILUS, sur la découverte du docteur BANAU,* 352  
*Notices critiques d'opuscules de médecine, publiés en Europe en 1780 & 1781 ; par M. GRUNER, (en allemand,)* 346  
*Nouveau système de police médicinale pour perfectionner la pratique de la médecine ; par le docteur BARTHELEMY GUELFY,* 678

## 2°. PHYSIQUE.

- Histoire de l'électricité ; par M. CHARLES GOTTLOB KUHN, (en allemand,)* 328  
*Observations sur le phlogistique & sur les différentes espèces d'air ; par ANT. BUCCI, (en italien,)* 333

## 3°. ELEMENS DE MÉDECINE &amp; DE CHIRURG.

- Elémens de médecine & de chirurgie ; par JEAN AITKEN, méd. (en anglois,)* 137

4°. HISTOIRE NATURELLE, MINÉRALOGIE,  
BOTANIQUE, MATIERE MÉDICALE.

*Observations sur les poisons & sur l'utilité du mercure dans les dyssenteries opiniâtres ; par THOMAS HOULSTON, méd. (en angl.)* 301

*Elémens de minéralogie ; par RICHARD KIRWAN, (en anglois,)* 340

*Oryctographie de Bruxelles ; par M. FR. XAV. BURTIN, méd.* 344

CAROLI A LINNÉ, *systema vegetabilium* : edit. xiv, curante JO. ANDR. MURRAY, med. 512

*Elenchus fungorum*, auct. AUG. CAROL. GEORG. BATSCH, 339

*Histoire expérimentale de la matière médicale ; par M. GUILLAUME LEWIS, (en anglois,)* 143

*Mémoire sur la question : Quels sont les végétaux indigènes que l'on pourroit substituer dans les Pays-bas aux végétaux exotiques ; par M. FR. XAVIER BURTIN, méd.* 514

ORIBASII *medicinalium collectionum liber primus* : gr. & latin. edit. GRUNER, 500

*Dissertatio medica sistens cautelas anthelminticorum in paroxysmis verminosis...* auct. MEYER ABRAHAM DE HAMBOURG, med. 662

*Remarques sur quelques remèdes simples & composés ; par M. CONRAD MONCH, (en allem.)* 138

*Historia mercurii & mercurialium medica ; scripsit ERN. GOD. BALDINGER, med.* 666

*Dissertatio medica sistens observationes circa usum belladonnæ*, auct. J. H. MUNCH de Zell, 495

*Dissertatio medica de aëris fixi usu medico*

## 692 TABLE GENERALE

nuper celebrato : auct. CAR. JOAN. NYBERG;

503

## 5°. PHARMACIE ET CHYMIE.

Methodus formulas medicas conscribendi, auct.

FRID. CHRIST. PICHLER, med. 677

*De l'acide du sel & de sa déphlogistication ; par*

FRÉD. AND. GALLISCH, ( en latin, ) 333

*Procédés chymico-pharmaceutiques , &c ; par J.*

F. A. GOETTLING, ( en allemand, ) 329

*De aquis Lipsiensibus dissertatio physico-chemica , auct. J. F. DAEHNE,*

331

## 6°. ANATOMIE ET PHYSIOLOGIE.

Anthropologia anatomica, physica, edente

JOAN. GUILL. BAUMER, med. 658

D. AUGUST. CHRIST. REUSS, *Novæ obser-**vationes circa structuram vasorum in pla-**centâ humanâ,* 658, 659*Histoire du système des vaisseaux absorbans ; par*

J. SHELDON, ( en anglois. ) 321

*Lettres sur quelques curiosités physiologiques , ( en**italien, ).* 322*Dissertatio medica de acrimoniâ urinosâ in cor-**pore humano retentâ , auct. SIM. NEUBURG,*

502

*Réflexions sur la chaleur animale ; par M. FABRE,**chir.* 136

## 7°. HYGIENE.

*Méthode facile de conserver les grains & les fa-**rines ; par M. PARMENTIER,* 326JOS. JAC. PLENCK, chir. *Bromatologia seu do-**ctrina de esculentis & potulentis,* 675*Considérations sur les différens moyens de renou-**veller l'air, &c ; par M. THOM. DEY, ( en**anglois, )* 674



# DES MATIERES. 693

*Traité de l'économie des vaisseaux & de la santé  
des gens de mer ; par M. FAXE , ( en allem. )*

325

*Avis aux mères & aux nourrices sur les moyens  
de prévenir les hernies des enfans ; par M.  
D'AIMÉ, chir.*

509

## 8°. MÉDECINE.

HIPPOCRATIS Aphorismi & prænotion. liber,  
edente ED. FRAN. MAR. BOSQUILLON,  
med. ( græc. & lat. )

145

*Traité de la phthisie pulmonaire ; par feu M.  
RAULIN, méd.*

484

De verâ diabetis causâ in defectu assimilationis  
quærendâ, auct. FR. PLACE,

500

MARTINI LANGE, med. rudimenta doctrinæ  
de peste,

661

*Traité de la peste de Moscow, en 1771 ; par CHAR-  
LES DE MERTENS, ( en franç. )*

300

Observationes de febre petechiali, auct. LUD.  
CHRIST. ALTHOF DE DETMOLD,

493

*Traité sur la fièvre miliaire épidémique ; par M.  
GASTELLIER, méd.*

284

*Histoire de la kriebelkrankheit, ou sphacèle causé  
par le blé ergoté ; par M. TAUBE, ( en allem. )*

288

*Recherches sur les diverses théories, & méthodes  
curatives des apoplexies & des paralysies ; par  
M. CHANDLER, méd. ( en angl. )*

664

*De la rage mue, ou du penchant au suicide ; par  
M. AUENBRUGGER, méd. ( en allem. )*

498

*Pensées sur le traitement des noyés & des asphy-  
xiques en général ; par J. FULLER, chir.*

665

*Observations & recherches de médecine, par une  
société de médecins, ( en anglois ; )*

276

# 694 TABLE GÉNÉRALE

*Consultations de médecine; par M. M. F. B.  
Ramel le fils, méd.* 488

## 9°. CHIRURGIE.

*Cours de pathologie & de thérapeutique chirurgicale: nouvelle édition; par M. HÉVIN, chir.* 666

*Dissertationes medicæ selectæ Tubingenf. de oculi humani affectibus: auct. CHRIST. FRID. REUSS,* 505

*Recueil de mémoires & d'observations sur les maladies de l'œil; par M. G. PELLIER DE QUENGSY fils, méd.* 667

*Observations de M. THOMASSIN, pour servir de réplique à la section huitième des Mémoires de M. PELLIER,* 671

*Dissertation sur la guérison d'une fille née aveugle; par M. BORTOLAZZI, chir. (en italien,)* 302

*Avis très-important aux personnes attaquées de hernies; par M. LE ROUGE, méd.* 304

*Leçons élémentaires de l'accouchement; par M. JACOB,* 673

*Tractatio de quibusdam nobilioribus objectis ad artem obstetricandi spectantibus, auctor. CHRIST. JAC. THEOP. DE MEZA jun. med.* 511

*Dissertatio in quâ novum ad ligaturam poly-porum uteri instrumentum proponitur, auct. FRID. JOAN. GOERTZ, med.* 510

## 10°. VÉTÉRINAIRE.

*Arrêt du conseil d'état du Roi, pour prévenir les dangers des maladies des animaux, & particulièrement de la morve,* 308

## DES MATIERES. 695

<i>Manuel de médecine des bêtes à cornes ,</i>	674
<i>Instructions &amp; Avis sur une maladie putride pesti-</i> <i>lentielle du bétail ; (par feu M. DE MONTI-</i> <i>GNY ,)</i>	305
<i>Observations sur plusieurs maladies de bestiaux ;</i> <i>par M. l'abbé TESSIER , méd. .</i>	140
<i>Instruction pour les bergers &amp; pour les propriétaires</i> <i>de troupeaux ; par M. D'AUBENTON ,</i>	314

## 11°. MÉLANGES.

### MÉMOIRES ACADEMIQUES.

<i>Nouveaux Mémoires de l'Académie de Dijon ;</i> <i>pour 1783 , second Semestre ,</i>	651
<i>Transactions philosophiques , pour l'année 1783 ,</i> <i>( en anglois ,)</i>	119
<i>Actes de la Société royale de médecine de Co-</i> <i>penhague , ( en latin ,)</i>	267
<i>Collections des principales observations contenues</i> <i>dans les Mémoires de la Société royale de mé-</i> <i>decine de Paris ; par M. GRUNER , ( en alle-</i> <i>mand ,)</i>	275
<i>Les Œuvres de JEAN FOTHERGILL , méd. (en</i> <i>anglois ,)</i>	491

## 12°. JURISPRUDENCE MÉDICALE.

<i>Collectio opusculorum ad medicinam forensem</i> <i>spectantium : auct. J. CHRIST. TRAUGOLT</i> <i>SCHLEGEL ,</i>	491
---	-----



## A N N O N C E S.

## P R I X P R O P O S É.

Valence en Dauphiné : *Société patriotique*, 525

## A V I S D I V E R S.

*Livraison de la Phytomatotechnie ;**Douzième Cahier*, 166*Treizième Cahier*, 356*Ouvrages de médecine publiés à Jena*, 525*en Allemagne*, 522, 681*Sous presse*, 524*Traduits de l'anglois en allem.* *ibid.*

## N É G R O L O G I E.

*Mort de M. TORBERN BERGMAN*, 525

Fin de la Table générale des Matières.